

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

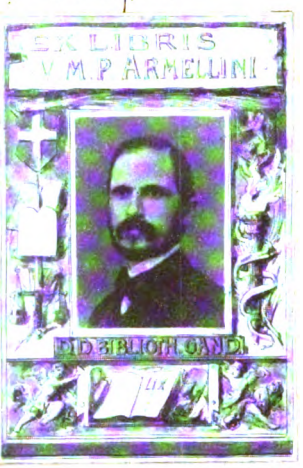
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Digitized by Google

Az 1700.




UN GENT
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

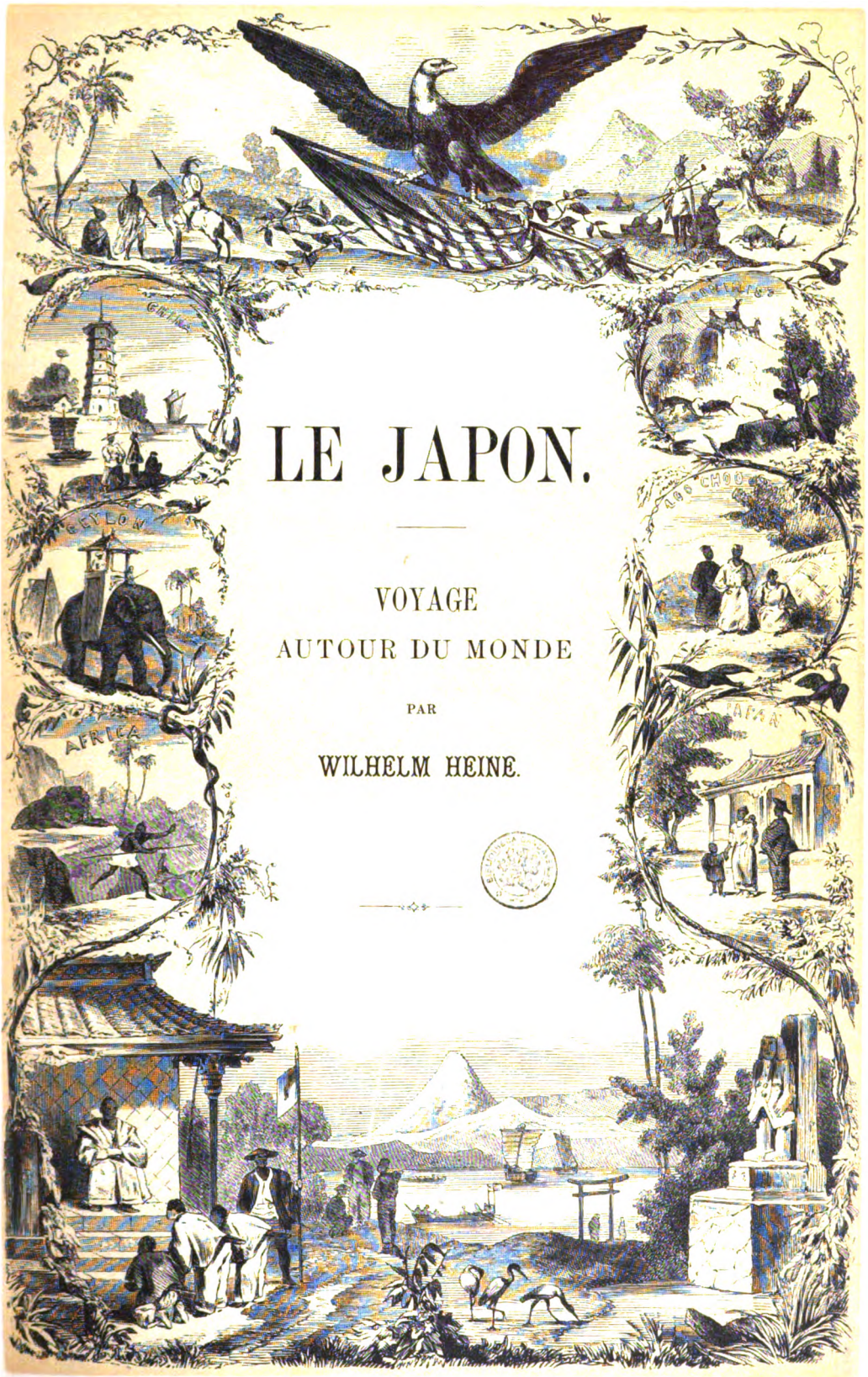
---

# LE JAPON

Digitized by Google

BRUXELLES. — TYP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT
Rue de l'Orangerie, 22.

Digitized by Google




# LE JAPON.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

PAR

WILHELM HEINE.

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

# LE JAPON

## EXPÉDITION DU COMMODORE PERRY

PENDANT LES ANNÉES 1853, 1854 ET 1855

FAITE D'APRÈS LES ORDRES DU GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND

## DE WILHELM HEINE

PAR

A. ROLLAND

ILLUSTRÉ DE ONZE VUES SUR PAPIER DE CHINE, DESSINÉES D'APRÈS NATURE PAR L'AUTEUR.

DEUXIÈME ÉDITION.

BRUXELLES

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET COMPAGNIE, ÉDITEURS
Rue Royale, 3, impasse du Parc.

1863

Digitized by Google

Digitized by Google

# PRÉFACE.

En traduisant le présent ouvrage, nous n'avons pas seulement en vue de satisfaire une louable curiosité et de nous concilier les suffrages des personnes qui s'occupent d'études ethnographiques.

Bien que ce but ne nous paraisse pas indigne de nos efforts, cependant celui que nous poursuivons est plus élevé, plus digne de la nation belge à laquelle nous avons spécialement destiné le livre dont nous commençons aujourd'hui la publication.

Diverses grandes puissances, et notamment la France et l'Angleterre, sont parvenues, au prix d'énormes sacrifices et d'efforts persévérants, à ouvrir enfin à la civilisation et au commerce du monde cet empire lointain du Japon, presqu'inconnu jusqu'à nos jours. La Belgique, autant et plus peut-être qu'aucune autre nation de l'Europe, a un immense intérêt à connaître un pays où de vastes débouchés s'offrent à son industrie.

Digitized by Google

S. A. R. Monseigneur le Duc de Brabant, dans sa vive sollicitude pour le royaume aux destinées duquel il doit présider un jour, a fort bien compris toute l'importance qu'il y a pour nous à entrer en relations suivies avec ces riches contrées. A la séance du Sénat du 24 décembre 1858, lors de la discussion du projet de loi allouant pour 1859 un crédit provisoire au département des affaires étrangères, S. A. R. prononça le discours suivant qui expliquera, mieux que tout ce que nous pourrions dire, les motifs qui nous ont déterminé à traduire l'ouvrage de M. W. Heine et à en faire hommage au peuple belge.

DISCOURS DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE BRABANT.

« Messieurs, l'attention du pays et du gouvernement a déjà été appelée, dans une autre enceinte, sur les avantages que notre commerce et notre industrie pourraient retirer des événements à la suite desquels viennent de tomber les barrières qui séparaient la Chine, le Japon et la Cochinchine du reste du monde.

« Il nous importe d'obtenir sur ces contrées, peuplées de près de 500 millions d'habitants, des données précises et exactes.

« Il nous importe, surtout, d'obtenir une part de l'exploitation de ce nouveau et vaste marché. Le meilleur moyen de nous faire connaître dans ces pays lointains et d'apprendre à les connaître est, sans contredit, l'envoi d'une ambassade industrielle et commerciale près les cours de Jeddo et de Pékin, avec mission de demander l'amitié des empereurs et de leur offrir des spécimens de nos produits, tels que : canons, armes de guerre et de luxe, étoffes, tapis, draps, tissus, fils, toiles, dentelles, meubles, coutellerie, glaces, verres à vitre, voitures, modèles de machines, échantillons de fer, de zinc, de houille, etc., etc.

« Une pareille exposition, dont les honneurs seraient confiés à des personnes en état d'en faire valoir le mérite, serait, certainement, le plus élo-

Digitized by Google

quent et le plus utile plaidoyer que nous pussions tenter en faveur de nos prétentions.

« Le principe de l'ambassade arrêté, il faudrait, avant tout, s'entendre avec les puissances qui ont déjà des ministres à Pékin afin d'obtenir, pour nos démarches, leur bienveillant appui.

« Je félicite donc M. le ministre des affaires étrangères d'avoir, en quelque sorte, prévenu nos désirs en chargeant M. d'Eggermont, notre consul général à Singapore, de s'informer, sur les lieux, de la possibilité d'adhérer, au nom de la Belgique, aux traités de Tiensing et de Jeddo. Mais, dans mon opinion, ceci n'est qu'une tentative préliminaire, et nous ne saurions nouer des relations avec la Chine et le Japon sans nous y montrer d'une manière digne de nous et du but que nous voulons atteindre.

« Tout porte à espérer que la France, l'Angleterre, la Russie et l'Amérique verront avec plaisir la Belgique suivre leurs traces et rendre ainsi un nouvel hommage au prestige de leur diplomatie.

« Les Européens ne sauraient être trop nombreux dans ces vastes contrées encore barbares, mais si pleines d'avenir, et ils ont le plus grand intérêt à s'y prêter une mutuelle assistance et à s'y créer en quelque sorte une base d'opération commune.

« La Belgique, absorbée jusqu'ici par l'établissement de son système politique, l'élaboration de ses lois, n'a guère eu le temps ni l'occasion de s'occuper sérieusement de la conquête toute pacifique de ces débouchés un peu éloignés, mais si importants, que le développement de notre propre industrie et de celle de nos plus proches voisins nous commande cependant de rechercher avec avidité.

« Mais aujourd'hui que notre organisation intérieure est achevée, que l'édifice de nos libertés est complet et qu'il ne s'agit plus que de veiller à sa conservation, il devient enfin loisible au gouvernement et au pays de reporter toute leur activité sur la solution de ces problèmes dont dépend la richesse de notre nation.

« Le départ d'un ministre belge pour la Chine et le Japon serait un premier pas dans le sens de ces idées.

« S'il m'était permis d'émettre un vœu avant de terminer, j'inviterais tous ceux qui tiennent aux progrès de notre commerce et de notre industrie à s'unir dans une vaste association, à fonder un congrès des intérêts maté-

Digitized by Google

riels, afin de rechercher et de discuter les mesures les plus propres à tirer tout le parti possible de nos innombrables ressources naturelles, du courage et de l'habileté de nos ouvriers, de l'instruction et de l'intelligence de nos industriels et, enfin, de cette immense force d'expansion qui peut faire de nous un des peuples les plus producteurs de la terre.

« Cette invitation, je l'adresse à tous les partis, à toutes les classes de la société, et aussi à cette génération venue au monde depuis la proclamation de notre indépendance, avec laquelle je vivrai et qui sera appelée, la première, à recueillir les fruits des principes que nous poserons et ferons triompher. »

Digitized by Google

*A*

*L'auteur du Cosmos*

# Monsieur Alexandre de Humboldt

L'AUTEUR DÉDIE CE LIVRE
COMME TÉMOIGNAGE DE SON PROFOND RESPECT
ET DE SA VIVE RECONNAISSANCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Cher et très-honoré Monsieur,

Au moment où je livre au public les notes que j'ai recueillies pendant ces trois dernières années sur l'expédition au Japon, entreprise par ordre du gouvernement des États-Unis, expédition à laquelle j'ai pris part, je désire vivement vous donner une faible marque de mon respect, à vous dont j'ai toujours eu le noble exemple devant les yeux, à vous qui m'avez prodigué vos encouragements avec tant de bonté et de bienveillance.

Permettez-moi donc de vous offrir cet essai littéraire. Je sais bien que mon livre n'est pas une œuvre scientifique, et qu'il peut à peine prétendre à l'honneur d'être dédié au premier et au plus illustre savant de notre époque; mais j'ose espérer que la bonne volonté du donateur suppléera à l'insuffisance du présent qu'il vous offre.

Digitized by Google

Recevez aussi mes remerciments les plus vifs et les plus sincères pour l'affectueux intérêt que vous avez daigné prendre à mes faibles efforts, ainsi que me l'ont appris les lettres de mon père et les communications verbales de M. de Gerold. Si ce que j'ai voulu et réalisé comme artiste reste bien au-dessous de mes propres désirs, je dois me consoler comme philanthrope en pensant que j'ai du moins tant soit peu contribué par le crayon et par la plume à étendre le cercle des connaissances humaines.

Agréez encore une fois, Monsieur, l'assurance du profond respect, avec lequel, j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué.

Wilhelm Heine.

New-York, décembre 1855.

Digitized by Google

EXTRAIT DES LETTRES

# DE M. ALEXANDRE DE HUMBOLDT

## A WILHELM HEINE.

L'éditeur se permet d'extraire de la correspondance de M. de Humboldt avec Heine, la lettre suivante, qui servira de préface à l'ouvrage. On y verra combien était vif et bienveillant l'intérêt que prenait l'illustre savant aux efforts de l'auteur.

### RÉPONSE DE M. DE HUMBOLDT A WILHELM HEINE.

Je vous remercie de tout mon cœur, mon cher M. Heine, des lignes si amicales que vous m'avez adressées et de l'honneur que vous me faites en m'offrant de placer mon nom en tête de votre important ouvrage. Mon excellent ami, M. l'ambassadeur de Gerold, ne vous a dit que la vérité, lorsqu'il vous a fait part des éloges que vous ont valus vos beaux et pittoresques dessins que j'ai fait exposer publiquement ici.

Digitized by Google

Non-seulement ils ont obtenu l'approbation de notre grand maître Rauch, mais encore celle du roi lui-même qui a le goût très-pur en fait d'art. Sa Majesté a vu avec plaisir que c'est un artiste de notre pays qui a su le premier comprendre et reproduire le caractère de la nature sur ces côtes si longtemps inaccessibles de l'empire du Japon.

Et, dans vos belles planches, ce n'est pas seulement le caractère du paysage qui mérite des éloges, mais surtout le soin et le bonheur avec lesquels vous avez rendu la physionomie de ces races d'une conformation si étrange.

Si vous publiez votre livre tel que vous l'avez composé, avec son cachet tout à fait allemand, vous pouvez être sûr qu'il excitera ici le plus vif intérêt. Celui qui sait si bien prendre la nature sur le fait et la reproduire par le crayon, saura bien aussi trouver sous sa plume des accents vrais et naturels. Laissez seulement le tout dans la simplicité primitive de votre style.

Recevez encore une fois, mon cher monsieur, l'expression de ma plus cordiale sympathie et de la haute estime due à votre talent, à vos efforts et à votre courageuse persévérance.

AL. DE HUMBOLDT.

Berlin, 6 janvier 1856.

Digitized by Google

# INTRODUCTION.

BUT ET TERME DU VOYAGE. — LE COMMODORE PERRY. — DIFFICULTÉ D'OBTENIR UNE PLACE DANS LA FLOTTE. — UN MASTERS-MATE. — MON INSTALLATION SUR LA FRÉGATE MISSISSIPI. — DÉPART DE NEW-YORK. — SÉJOUR DANS LA BAIE DE CHESAPEAKE. — ANAPOLIS. — DERNIÈRE VISITE DU PRÉSIDENT FILLMORE A BORD. — NORFOLK. — LES NAVY-YARDS (ARSENAUX DE MARINE). — DISCIPLINE ET GENRE DE VIE A BORD DES NAVIRES AMÉRICAINS.

Aux lecteurs bienveillants qui ont eu la patience de suivre le peintre voyageur dans ses *Tableaux de voyage de l'Amérique centrale,* jusqu'au terme de ses nombreuses pérégrinations; à ceux qui ne l'ont quitté qu'au moment où, suivant la route de Léon à Grenade, puis descendant le fleuve Saint-Juan, il se dirigea de nouveau vers le Nord, je dois dire aujourd'hui, en guise de supplément, qu'avant même que j'eusse tourné le dos à l'Amérique centrale, les journaux parlaient beaucoup d'une expédition que le gouvernement des États-Unis se proposait d'envoyer au Japon. En étudiant l'histoire

Digitized by Google

primitive de l'Amérique, j'y avais trouvé de nombreuses indications tendant à établir que des races mythiques, venues des îles merveilleuses du mystérieux océan Pacifique, avaient dû autrefois peupler ce continent. Aussi mon attention était-elle fortement attirée vers ces eaux du Japon et j'éprouvais un vif désir de voir par moi-même, dans l'espoir de m'édifier sur bon nombre d'observations et d'assertions des précédents voyageurs.

Enfin cette expédition semblait ouvrir une voie vers cette *Cypango* voilée, mystérieuse et lointaine que Christophe Colomb s'était proposé d'atteindre comme but suprême de ses efforts, et j'éprouvai une irrésistible tentation de prendre part à l'entreprise. Seulement, je ne savais trop comment y parvenir.

L'expédition devait mettre à la voile dans les premiers jours de mai; or, le 15 mai, je me trouvais encore à Léon, c'est-à-dire à une distance de Washington de 3000 milles bien comptés, et c'était de là que je devais pousser à la réalisation de mes vœux. En outre, il était fort possible que ma longue absence m'eût rendu étranger à bon nombre de mes anciens amis ou qu'ils ne possédassent plus la même influence qu'autrefois, ce qui n'est pas rare avec les changements périodiques qui se produisent dans l'administration de la république des États-Unis; bref, mes projets pouvaient sembler chimériques à beaucoup de gens et, en tout cas, ils devaient me paraître à moi-même très-aventureux.

Vers cette époque, M. Karr, le chargé d'affaires américain à Léon, avait ratifié avec le Guatemala et San-Salvador deux traités de commerce que je devais porter à Washington. En entrant dans le port de New-York j'avais eu la satisfaction de voir encore à l'ancre, dans East-River, la frégate à vapeur le *Mississipi* destinée à être le vaisseau amiral de l'expédition, et, lorsque peu de jours après, je fis part de mon désir au président Fillmore, je reconnus, à ma grande joie, qu'il n'était pas aussi impossible de le réaliser que je l'avais craint d'abord.

Selon la coutume, je fus adressé par le président au secrétaire d'État du ministère de la marine, lequel me renvoya au commodore Perry qui

Digitized by Google

avait déjà pris le commandement de l'expédition et dont l'autorité supérieure ne voulait plus déranger les dispositions.

Le 29 juillet 1852, je vis pour la première fois le vieux et héroïque marin qui avait commencé sa carrière en 1812 à la bataille du lac Érié, et dont le nom de famille se lie étroitement aux glorieux souvenirs de la marine des États-Unis. Il chercha à calmer un peu l'ardeur de mes espérances. La difficulté principale consistait en ce que l'expédition devant être purement militaire, on avait déjà rejeté de nombreuses demandes faites par des savants distingués qui désiraient y prendre part. Il restait cependant une échappatoire.

A l'époque où la jeune république s'était trouvée tout à coup dans la nécessité de se créer une marine militaire, sans même posséder de véritables vaisseaux de guerre, elle avait dû former des officiers pour le service de sa flotte future; alors un grand nombre de marins passèrent de la marine marchande dans la marine militaire avec le rang de *masters-mates*, d'où ils furent promus par la suite au grade de lieutenant et à des grades plus élevés encore. Depuis la fondation de l'Académie navale pour l'instruction des jeunes officiers, ce grade était tombé en désuétude, sans être toutefois légalement supprimé, et, à l'occasion de l'expédition, le commodore Perry avait été autorisé à donner à son gré, six emplois de ce genre pour fournir à des jeunes gens entreprenants le moyen de se livrer pendant cette rare expédition à des travaux scientifiques et artistiques. C'est ainsi que le paisible peintre se trouva tout à coup revêtu d'une dignité militaire; au lieu de son pourpoint en peau de cerf, il endossa un frac bleu avec des boutons à ancre et il eut le droit d'ajouter à son nom les trois lettres : U. S. N. (United States-Navy c'est-à-dire marine des États-Unis).

Mais que le lecteur n'aille pas se faire une trop haute idée de ma nouvelle dignité. Dans le service régulier, la position d'un masters-mate n'est pas très-élevée, et ses appointements sont assez maigres. Il est sous les ordres immédiats du master qui est chargé de la navigation du vaisseau, ainsi que de l'administration des vivres, de la provision d'eau, etc., et, d'après l'organisation existante, cette dernière fonction



Digitized by Google

eût été la mienne. Tenir le livre de loch, distribuer l'eau et les vivres, contrôler le *spirit-room* (le dépôt des spiritueux) et veiller à ce que le grog ne soit donné qu'aux matelots qui y ont droit; en cas de combat, faire apporter les munitions du magasin ou conduire la *masters-division* (infanterie), faire le service des chaloupes ou le quart sur le pont, selon les circonstances, tel eût été mon lot si le commodore Perry n'eût bientôt exempté temporairement les masters-mates de tout service à bord; de sorte que, malgré mon costume militaire, je restai, après comme avant, un peintre voyageur. A cause du grand nombre d'officiers qui se trouvaient à bord du *Mississipi*, les uns formant l'état-major du commodore, les autres se rendant comme passagers en Chine où se trouvaient déjà stationnés les bâtiments auxquels ils étaient destinés, on avait mesuré l'espace à tout le monde avec une grande parcimonie et, pendant près de cinq mois, j'eus pour atelier une petite tente dressée sur l'arrière du navire, pour chambre deux crochets de fer autour desquels était roulé mon hamac, et, outre ma malle qui se trouvait à fond de cale, je n'avais qu'une armoire de dimension très-modeste pour fermer mon linge, mes habits, ainsi que mes dessins et mon matériel. Il y avait bien eu un temps où je n'avais pour tout magasin que les fontes de ma selle; pourquoi donc me serais-je tourmenté à cette heure du peu de commodité que je trouvais à bord? D'ailleurs, cela ne devait durer que jusqu'à notre arrivée en Chine. Là, sur le *Susquehannah*, vaisseau d'environ 3,000 tonneaux, le commodore m'avait promis de me faire construire un atelier en bois et il a tenu sa parole. Nous avions d'ailleurs, nous autres jeunes gens, notre *mess* particulière (1) et, placés, comme nous l'étions, sous les ordres directs du commandant en chef, nous échappions à bon nombre des inconvénients que présente la vie ordinaire à bord des navires.

Il se trouvait encore à bord du *Mississipi*, M. B..., qui faisait du daguerréotype, et M. D..., qui fut chargé plus tard, au Japon, de diriger le télégraphe électrique; relégués sous le pont, selon la règle mari-

(1) Mess est synonyme de cantine et restaurant.

Digitized by Google

time, nous attendions avec une douloureuse impatience le jour du départ.

Cependant il devait être encore un peu retardé. Des difficultés s'étant élevées à propos du droit de pêche sur les côtes de la Nouvelle-Écosse entre les gouvernements anglais et américain, on dut envoyer promptement un vapeur de guerre, et le commodore Perry fut détaché provisoirement de l'expédition avec le *Mississipi*.

Cela me donna le temps de faire encore à New-York quelques préparatifs utiles pour ce long voyage et pour les études que j'espérais faire.

Enfin, le 22 octobre, le jour du départ était arrivé; mais nous n'allâmes d'abord que jusqu'à Anapolis, en Virginie, où nous devions attendre le *Princeton*, qui était encore en train d'appareiller à Baltimore. Un peu avant midi, on vit flotter au mât de misaine du *Mississipi* le signal : Tous les officiers et les chaloupes à bord! Bientôt on entendit le cliquetis produit par les chaines des ancres que les matelots levaient gaiement, manœuvrant en cadence leurs leviers au son du fifre et des tambours, et, à midi sonnant, un coup de canon retentit au delà de la baie d'Hudson: c'était le signal du départ. Une foule immense de spectateurs, les uns en chaloupes, les autres sur les quais agitaient en l'air leurs chapeaux et leurs mouchoirs en signe d'adieu; le vieux carillon de *Trinity-Church* (église de la Trinité) fit entendre son fameux air populaire et notre musique joua *Hail Columbia* tandis que nous sortions gaiement du détroit.

Je ressentis alors une impression singulière; c'était un mélange de gaieté et de douce mélancolie. J'étais à peine rentré dans la vie civilisée, j'avais à peine eu le temps de serrer la main à deux ou trois amis, que déjà je repartais pour des contrées lointaines, je me lançais dans de nouvelles aventures avant d'avoir pu savoir ce que c'était que le repos. Cependant, en somme, je ne m'en tourmentais pas trop, car je voyais s'ouvrir devant moi un vaste et nouvel horizon, et je pouvais espérer de trouver les circonstances infiniment plus favorables que dans mon dernier voyage.

Digitized by Google

Bientôt nous nous retrouvâmes au milieu des flots bleus de l'Atlantique et toute ma gaieté me revint.

Nous allâmes jusqu'au cap Henry, en Virginie, puis nous remontâmes la baie de Chesapeake, et nous vînmes jeter l'ancre en face de la petite ville d'Anapolis, à cinq milles de terre.

Le temps que nous passâmes dans la baie de Chesapeake fut pour nous tous une petite épreuve de patience. Rester à l'ancre pendant quatre semaines dans cette eau jaune et sale n'était rien moins qu'agréable par un temps d'automne gris et froid, comme celui qu'il faisait alors; ajoutez à cela le peu d'espace que nous avions à bord, et l'impatience avec laquelle nous attendions tous le jour du véritable départ, et vous ne vous étonnerez pas que ces quatre semaines m'aient semblé le double plus longues.

Il y avait peu de distractions. A diverses époques de l'année la baie de Chesapeake est très-bonne pour la chasse au gibier d'eau, mais c'était encore trop tôt et les canards sauvages se laissaient trop difficilement approcher. La petite ville d'Anapolis, avec son école de marine, n'offrait d'ailleurs guère de ressources pour rompre la monotonie de notre genre de vie. Comme il s'y fait peu de commerce, cette localité n'a pas l'animation de beaucoup d'autres grandes ou petites villes américaines d'origine plus récente. Les rues et les constructions dont un grand nombre datent encore de l'époque où les États-Unis proclamèrent leur indépendance, ont un air si roide et si sec, qu'on s'attend toujours à voir sortir de la porte de chaque maison quelque ancien colon de 1775, la tête ornée de la queue de rigueur. L'école de marine, qui a des salles d'étude et des logements pour environ 300 élèves et les professeurs, est séparée de la petite ville par des murs élevés. Nos chaloupes abordaient au quai, dépendant de cette école, car il est, comme on sait, très-difficile d'empêcher les matelots de quitter la chaloupe, soit pour aller boire un verre du whisky défendu, soit pour prendre la clef des champs, le *Frenchleave* (1), comme on dit à bord.

(1) C'est ce que les soldats français appellent *tirer une bordée*, s'absenter sans permission. (*N. du T.*)

Digitized by Google

L'Académie de marine jouit d'une grande réputation; les bâtiments occupent trois des côtés d'une place spacieuse qui sert aux manœuvres et aux exercices du corps; sur le quatrième côté, le plus rapproché de la mer, se trouve une batterie ronde blindée et armée de pièces de fort calibre; cette batterie sert à l'instruction des élèves et en même temps de salle d'armes. Au milieu de la grande pelouse on voit un monument fort simple élevé à la mémoire de deux midshipmans tués pendant la guerre contre le Mexique. Dans les salles on a réuni une collection de curiosités de toute sorte, parmi lesquelles se trouvent, comme dans presque toutes les collections américaines, quelques reliques du général Washington. Parmi les différents pavillons qui décorent la salle principale, on remarque un grand pavillon bleu avec cette devise : *Don't-give-up-the-ship*, (ne rendez pas le vaisseau) qu'à la bataille du lac Érié, le commodore O. H. Perry, frère de notre commodore, arbora à son grand mât, enchainant par ces nobles et simples paroles la victoire à son pavillon.

Le 12 novembre, le président Fillmore, accompagné du secrétaire de la marine, d'autres hauts fonctionnaires de Washington et d'une nombreuse société de dames, vint rendre une visite à bord du *Mississipi*. Le navire était pavoisé, selon la coutume, les officiers en grand uniforme se tenaient sur le gaillard d'arrière, et l'équipage dans les vergues; on tira une salve de dix-sept coups de canon et la musique joua *Hail Columbia* et *Stars spangled banner*. Après la présentation le navire fut visité dans toutes ses parties, on servit une collation, et les visiteurs ne retournèrent à terre qu'assez tard dans l'après-midi.

Le 18 novembre, le *Princeton* vaisseau à hélice, si longtemps attendu, fut enfin en vue, et bientôt après nous nous rendions de conserve avec lui à Norfolk, situé à l'extrémité orientale de la baie de Chesapeake, dans l'état de Virginie. Mais par malheur on reconnut que les nouvelles chaudières du *Princeton* étaient défectueuses et nous dûmes le laisser en arrière. Il fut remplacé par le *Powhattan*, vapeur à roues, de 3,000 tonneaux. Cela occasionna aussi à bord du *Mississipi*

Digitized by Google

un changement dans le personnel; le capitaine Mac-Cluney, qui nous avait commandés jusqu'alors, fut chargé d'amener le *Powhattan* et le capitaine Lee, du *Princeton*, prit le commandement du *Mississipi*.

On passa encore quelques jours à embarquer des provisions et de l'eau, et je mis ce temps à profit en allant visiter Norfolk, ville d'environ 30,000 habitants. Le canal qui traverse la contrée marécageuse nommée le *Dismal-Swamp*, vient y aboutir ainsi que le chemin de fer de Richmond, capitale de l'état de Virginie, et cela donne à cette ville beaucoup d'animation. Dans le faubourg de Gosport, situé sur la rive droite du fleuve, se trouve un grandiose *Navy-yard* (arsenal maritime) avec de longs hangars pour les bois de construction et les cordages, et de magnifiques ateliers pour les machines et autres travaux. De vastes bassins contiennent certaines espèces de bois de charpente qu'on tient sous l'eau pour les mieux conserver. A un autre endroit se trouve la provision d'ancres. Elles sont disposées sur une longue ligne par rangs de taille et appuyées à un râtelier; il y en a dans le nombre qui pèsent jusqu'à 10,500 livres. Sous de grands chantiers couverts deux frégates étaient en construction, et un grand bassin sec en granit est assez spacieux pour recevoir des vaisseaux de premier rang. Pour le moment le *Princeton* s'y trouvait et c'était un merveilleux coup d'œil que de le voir ainsi entièrement hors de l'eau supporté par d'innombrables étançons de bois. La construction de ce bassin a coûté plus d'un million de dollars et dix ans de travail.

Dans le fleuve étaient amarrés deux vaisseaux de guerre de premier rang, le *Colomb* et le *Delaware;* on y voyait également deux frégates, deux sloops et deux bricks. On était justement occupé à désagréer une frégate et un brick, et le nouveau vapeur en fer le *Waterwitch* appareillait pour se rendre au fleuve des Amazones. La *Pensylvanie*, vaisseau de 140 canons, sert de *Receiving-ship* ou caserne flottante pour les matelots nouvellement enrôlés. Le nombreux équipage qu'elle exige pour faire le service actif, sera sans doute cause qu'elle restera toujours à l'ancre au même endroit.

Bien que l'on ait déjà beaucoup écrit sur la vie maritime, il ne sera

Digitized by Google

peut-être pas tout à fait superflu de conduire le lecteur à bord du navire qui devait pendant plusieurs années être ma patrie.

Le personnel du *Mississipi* se composait du capitaine, cinq lieutenants, le capitaine des soldats de marine, six passed-midshipman et midshipman, le trésorier, trois médecins, le chapelain, l'ingénieur en chef (machiniste) avec huit aides, le maître d'équipage, le maître canonnier, le charpentier, le voilier et l'expéditionnaire du capitaine et du trésorier. Le commodore Perry avec son capitaine et son lieutenant de pavillon (ce qu'on nomme dans les armées de terre aides de camp de l'état-major général), son secrétaire et son commis aux écritures, avec trois masters-mates de nouvelle fabrique, moitié chair moitié poisson, parmi lesquels votre humble serviteur, n'étaient à bord que comme passagers. 35 soldats de marine, 48 ouvriers mécaniciens avec les matelots formaient en tout un équipage de 380 hommes, nombre considérable pour un vaisseau qui n'était guère plus que 2,000 tonneaux, et où les machines, les batteries et les dépôts de provisions tiennent déjà une si grande place.

Le commodore a coutume de ne se mêler en rien de ce qui regarde le service intérieur du vaisseau; le capitaine est maître absolu à son bord, le premier lieutenant est son ministre responsable, et personne ne peut, sans que ce dernier en soit prévenu et ait accordé la permission, monter à bord ou quitter le navire, ni contrevenir en quoi que ce soit au règlement. En cas de combat, le premier lieutenant a le commandement direct du pont, le master celui des manœuvres de voiles, tandis que le capitaine dirige la marche de l'action. Les lieutenants avec les midshipmans sont placés aux batteries dans leurs divisions respectives; le maître canonnier et le voilier chacun dans son magasin, à l'avant et à l'arrière du vaisseau, avec les musiciens, les cuisiniers et les domestiques des officiers qui doivent aller chercher les munitions. Les chirurgiens pansent les blessés dans le *Cock-pitt,* situé dans le franc-tillac près de l'arrière. Le commodore avec son état-major se tient sur la poupe ou sur le pont de la grande cajute à l'arrière, les soldats de marine sont répartis en trois divisions sur tout le bâtiment.

Digitized by Google

Pour la nourriture, l'équipage est divisé en *mess*, c'est-à-dire en tablées, qui sont ordinairement de 10 hommes; dont l'un est toujours le cuisinier, c'est-à-dire qu'aux jours fixés il reçoit les vivres pour sa mess, les remet au cuisinier du bord pour les préparer, puis les partage entre ses camarades dont il nettoie et surveille les ustensiles de table qu'il ferme, ainsi que toutes les autres provisions, dans le coffre de la mess. Les officiers reçoivent chaque mois en argent le prix de leurs rations, et ils ont à se fournir eux-mêmes de provisions de bouche; ils sont aussi répartis par mess selon leurs grades; il y a d'abord celle du capitaine qui est ordinairement pour lui seul, mais ici, à cause du peu d'espace elle se trouve réunie avec celle du commodore et du capitaine de pavillon; puis vient le *Ward-room* qui comprend les lieutenants, les masters, le chapelain, le trésorier, les chirurgiens, l'officier de marine, le machiniste et le secrétaire du commodore; puis le *Starboard-steerage* pour les midshipmans et les secrétaires; le *Post-steerage* pour les aides machinistes et ouvriers mécaniciens; la *Forward-officers-mess*, pour le maître canonnier, le maître d'équipage, le charpentier et le voilier. Dans le *Susquehannah*, on organisa plus tard une *mess* particulière pour nous autres masters-mates.

Quand le vaisseau est dans le port, on tire le canon au point du jour, les tambours accompagnés par les fifres battent le réveil, puis le chef des chaloupes donne son sifflet de signal avec le commandement pour laver le pont. En mer on ne tire pas le coup de canon du matin, et le pont n'est lavé que tous les deux jours. On plie alors les hamacs et on les place au-dessus des bastingages; des hommes se mettent aux pompes, on distribue les seaux et les grandes voiles d'étai et jusqu'à 7 heures on entend le bruit des brosses et des grattoirs, les gémissements des pompes et le tintamarre de l'*holy-stone*, pierre du poids d'environ deux quintaux qu'on traîne à l'aide de cordes sur le pont semé de sable, tandis que tout le monde patauge pieds nus dans des torrents d'eau salée et que les pompes dirigent leurs jets en tous sens. Après sept heures il ne reste plus guère qu'à sécher le pont,

Digitized by Google

à nettoyer les cuivres et autres métaux du navire, et enfin à achever avec le balai l'œuvre du nettoyage.

Au port le pavillon est hissé à 8 heures ; alors le tambour bat pour la distribution du grog qui est faite sur le gaillard d'arrière par le masters-mate chargé du spirit-room ; on choisit ordinairement pour ce service désagréable le plus ancien midshipman. Ensuite un coup de sifflet donne le signal du déjeuner, et à l'instant même l'avant du navire se couvre de carrés de toile cirée sur lesquels on entend le cliquetis joyeux des écuelles de fer-blanc, des cuillers, couteaux et fourchettes ; on puise le thé ou le café avec des pots de fer-blanc dans de grands chaudrons de même métal. Une demi-heure est accordée pour satisfaire les besoins de l'estomac ; après quoi le sifflet du maître d'équipage se fait entendre de nouveau, les ustensiles du déjeuner disparaissent, on balaye le pont, et, à 9 heures, les tambours battent l'appel ou les *quarters* ; l'équipage s'assemble aux diverses places désignées, les officiers inspectent leurs divisions, et font savoir ensuite au premier lieutenant si tout est dans l'ordre prescrit. Le mardi il y a *général-quarters* ou manœuvres de tout l'équipage, les autres jours il n'y a ordinairement qu'exercices de division.

Quelques minutes avant-midi, le cuisinier du bord apporte le dîner de l'équipage à l'officier de quart pour le lui faire examiner ou goûter. Le master fait son point et annonce au premier lieutenant qu'il est midi ; alors la cloche du vaisseau sonne l'heure, et le sifflet donne le signal du dîner pour lequel on accorde une heure entière. Si les circonstances le permettent, il y a dans l'après-midi exercice d'infanterie ou bien on exécute les travaux nécessaires à l'entretien du navire. A 2 heures, l'économe (*steward*) du payeur délivre aux cuisiniers des différentes *mess* les provisions pour le jour suivant. Ces provisions consistent en viande de bœuf et de porc salée, haricots, pois, farine, café, thé, sucre, sirop, pommes cuites et concombres salés. Chaque homme reçoit par jour un gallon ou 4 *quarters* d'eau, et l'on doit ménager cette provision si l'on veut en avoir assez. A 4 heures, on accorde encore une demi-heure pour manger, puis l'équipage est libre jusqu'au coucher du soleil

Digitized by Google

où l'on déploie les hamacs. A 8 heures, on allume les lumières à l'avant ; à 9 heures, il ne doit plus en brûler d'autre à bord que les lanternes ordinaires de la garde et des signaux, sans une permission spéciale de l'officier de quart ; le master d'armes ou prévôt du navire fait la ronde et crie dans chaque division : « Éteignez toutes les lumières ! »

En mer la moitié des hommes d'équipage sont ordinairement de quart sur le pont pendant la nuit ; on les relève de quatre en quatre heures ; le jour, quand le temps est calme, le service n'est fait que par un quart seulement de l'équipage ; cependant, si les circonstances l'exigent, tout le monde doit rester sur le pont. Les officiers sont également relevés toutes les quatre heures, savoir : de jour, à 4 heures, 8 heures et midi, de nuit, à 4 heures, 8 heures et minuit. La durée d'un quart est divisée en huit demi-heures ; après le premier la cloche du vaisseau sonne un coup, après le second, deux coups, et ainsi de suite, d'où les désignations de deux, trois ou quatre heures du premier quart (de 8 heures du soir à minuit) du quart de midi (ou de minuit) (de minuit à 4 heures) et du quart du matin (de 4 à 8 heures). Pour ne pas donner à chacun des quatre lieutenants de quart tous les jours les mêmes heures de service, le quart de 4 à 8 heures du soir est partagé en deux sous-divisions et le premier officier dont c'est le tour de marcher prend le quart dès 6 heures. Ce quart est nommé *dogwatch* ou quart du chien.

Avec le lieutenant il y a encore un midshipman de quart à l'avant ; il jette le loch toutes les demi-heures pour déterminer combien le vaisseau file de nœuds, ce qui est inscrit dans le livre de loch, ainsi que la direction du vent, les courants de la mer, l'état du baromètre et du thermomètre dans l'air et dans l'eau, et toutes les observations en général.

Toutes les infractions à la discipline sont portées à la connaissance du premier lieutenant qui, lorsqu'il ne pense pas pouvoir infliger lui-même la punition méritée, en réfère au capitaine.

Depuis que la bastonnade est abolie dans la marine américaine, les punitions sont : les arrêts et les doubles fers, le cachot au pain et à l'eau ; pour les fautes moins graves on inflige un service extraordinaire, ou

Digitized by Google

l'on condamne le coupable soit à porter, pendant un certain temps, un boulet de 68 livres, soit à rester quelques heures dans le gréement, ou bien encore on le prive pour un temps déterminé de sa ration d'eau de vie.

Les officiers sont suspendus de leur service ou mis aux arrêts; mais pour des fautes graves ils sont ordinairement traduits devant un conseil de guerre.

Le dimanche, à 9 heures, il y a inspection générale; le capitaine accompagné du premier lieutenant visite alors toutes les parties du navire; à 10 heures, on passe la revue, c'est-à-dire qu'à l'arrière du vaisseau où sont réunis tous les officiers, les hommes passent un à un devant le capitaine et le premier lieutenant, et reçoivent les réprimandes qu'ils ont méritées pour fautes commises contre la discipline pendant la semaine.

A 11 heures, on assiste au service divin qui, à bord du *Mississipi*, est célébré selon le rite de l'église épiscopale anglaise. On chante une hymne avec accompagnement de musique, on dit les prières ordinaires, puis un psaume et enfin la cérémonie se termine par un petit sermon. Cette cérémonie, malgré sa grande simplicité, est on ne peut plus saisissante; il y a quelque chose de touchant, et qui dispose à la piété, dans ce spectacle d'une poignée d'hommes intrépides qui, au milieu de l'immensité de l'océan, se recommandent à la protection de leur créateur. La fête du dimanche est rigoureusement observée dans la marine américaine, les jurements et les blasphèmes sont sévèrement punis, et j'ai rarement entendu des paroles grossières. Il est indispensable que les officiers aient un empire absolu sur eux-mêmes et ne se laissent pas entrainer par la passion; cela diminuerait le respect que doit leur porter l'équipage, respect sans lequel il n'y a pas de discipline possible. Or, à bord d'un navire où l'on est resserré dans un étroit espace où presque tout le monde est obligé de s'imposer à chaque instant une contrainte extraordinaire pour le bien du service, la discipline doit être maintenue bien plus strictement encore que dans une armée de terre.

Je suis heureux de pouvoir dire que malgré une foule de petits désa-

Digitized by Google

grements de toute sorte, je me rappelerai toujours avec plaisir le temps où je servais sous le pavillon des États-Unis; j'ai déjà oublié toutes ces petites misères et il ne me reste plus d'autres souvenirs que ceux de cette vie aventureuse du marin qui se présente à mon esprit sous l'aspect le plus romanesque. Ce sont, cher lecteur, ces souvenirs que je me propose de vous raconter dans ce livre.

Digitized by Google

# MADÈRE

Digitized by Google

Digitized by Google

# MADÈRE.

DÉPART DE NORFOLK. — ASPECT DE MADÈRE VUE DU COTÉ NORD. — FUNCHAL. — CURIOSITÉS DE CETTE VILLE. — PROMENADES DANS L'INTÉRIEUR DE L'ILE. — TRISTE RENCONTRE. — EN MER! — LES ANIMAUX ATTEINTS DU MAL DE MER. — NOEL ET LE NOUVEL AN. — CE QU'ON VOIT SOUS LA LIGNE.

Enfin, le 4 décembre, tout était à bord et l'on fit le signal : *ready-for-start* (tenez vous prêts à partir). Nous descendîmes la baie de Norfolk, passâmes auprès d'Hampton dans la baie de Chesapeake, et à midi nous doublions le cap Henri en Virginie. Vers le coucher du soleil nous perdîmes presqu'entièrement de vue les dunes, et nous primes congé pour bien longtemps du continent américain. Nous nous dirigions alors vers l'est-sud-est; pendant les premiers jours nous eûmes une violente bourrasque de vent du nord-ouest, mais ensuite nous entrâmes dans les vents alizés qui ne nous quittèrent plus.

Jusqu'au 11 décembre, notre voyage ne présenta aucun incident extraor-

Digitized by Google

dinaire; le soir du même jour nous vîmes la terre à bâbord et comme nous avions un fort vent du sud-ouest, nous dûmes lutter toute la nuit contre le vent, et le matin du jour suivant nous nous trouvâmes sous le vent de Madère; de sorte que j'eus l'occasion de voir aussi la côte nord de cette île. Elle présente plusieurs vues extrêmement pittoresques. Des rochers taillés à pic s'élèvent presque perpendiculairement du sein de la mer, et, même à quelques longueurs de câble (1) de l'île, on ne trouverait pas où jeter l'ancre.

De forts brisants lancent avec bruit dans les airs leurs masses blanches d'écume; les hauts sommets crenelés des montagnes qu'on apercevait plus au loin étaient en partie enveloppés d'épais nuages chargés de pluie, et en d'autres endroits on voyait se précipiter en bas des rochers, d'une hauteur considérable, des cascades semblables à celles de Staubbach ou de Pisse-vache en Suisse. L'effet de cette scène sauvage et grandiose était quelque peu adouci par deux ou trois villages dispersés dans les gorges, et dont on voyait au loin les blanches maisonnettes et la petite église.

En tirant vers l'extrémité orientale de l'île, au milieu d'une gorge assez large s'élévait un bloc de rocher tout à fait isolé et très-haut que l'on nomme *Eagle-rock* (rocher de l'aigle); le cap que forme la pointe est de l'île se composait d'un certain nombre de rochers élevés et d'écueils dont plusieurs sortaient de la mer et présentaient des formes très-pittoresques.

Dès qu'on a doublé ce cap, le paysage change tout à coup de caractère et devient doux et gracieux. Au lieu des rochers à pic ce sont des côteaux qui ondoient doucement le long de la côte; la plupart sont couverts de vignes au milieu desquelles se détachent de petites maisons de campagne d'une tournure fort coquette. Çà et là les collines sont coupées soit par de petits ravins par où se précipite un ruisseau qui anime le paysage, soit par quelque charmant village qui se mire au bord de l'eau. L'après-midi le temps était devenu meilleur, et vers le soir nous arrivâmes en vue de Funchal dont les blanches maisons resplendissaient au soleil. A la nuit tombante nous jetâmes l'ancre à environ un quart de mille d'un roc isolé nommé *Loo-rock* sur lequel est construit un petit fort.

Après un long voyage en mer, l'aspect d'une côte quelconque est agréable, fût-ce même celle du royaume de Mousquito d'horrible mémoire; à plus

(1) Une longueur de câble est de 120 brasses. (*N. du T.*)

Digitized by Google

forte raison celle de Funchal. Située du côté sud de Madère, entre deux pointes de terre proéminentes qui forment les deux extrémités d'un demi-cercle régulier, cette petite ville, assise juste au milieu de ce demi-cercle, avec ses maisons propres et brillantes, entourée et dominée par ses coteaux vignobles, a quelque chose de doux et de paisible lorsqu'on la voit ainsi dorée par les rayons du soleil couchant. A gauche, sur une hauteur qui commande la ville, s'élève la Citadelle ; juste au-dessous, à peu de distance de la côte, est le petit fort construit sur Loo-rock dont nous avons déjà parlé, et un peu plus à gauche, sur le bord même de la côte, un second fort nommé Poutimeha. Cependant toutes ces fortifications sont plus pittoresques qu'utiles à la défense de la ville ; quelques décharges de grosse artillerie en auraient bientôt abattu les murs chétifs et minces et démonté les quelques canons qui s'y trouvent.

La Citadelle elle-même, construite un peu plus haut sur un rocher situé entre deux gorges, est plus neuve et en un peu meilleur état, ainsi que quelques batteries établies le long du rivage ; mais il faut espérer qu'on n'aura jamais besoin de ces fortifications. Elles peuvent bien avoir servi à l'époque où les guerres n'étaient encore, la plupart du temps, que des expéditions de flibustiers ; mais maintenant les petits différends sont vidés par les diplomates, sous la tutelle des grandes puissances maritimes qui, lorsque les paroles ne peuvent pas suffire, en viennent elles-mêmes à l'action. En ce cas, les meilleures fortifications ne pourraient être ici d'aucune utilité, car un blocus rigoureux aurait bientôt réduit à la famine, cette pauvre île, dont les habitants ne peuvent pas vivre sans faire venir du dehors ce qui leur est nécessaire.

Le lendemain le *Mississipi* commença à embarquer du charbon ; pour échapper à la poussière et à la saleté que cela faisait à bord, tous les officiers, qui n'étaient pas indispensables au service, demandèrent des permissions, et j'en fis autant.

A peine étions-nous sortis de notre chaloupe, que nous nous vîmes entourés par toute une troupe de porteurs de palanquins et de hamacs, et par des gens qui avaient à louer des chevaux de selle et des traîneaux attelés de bœufs. Je les nomme ainsi parce que je ne trouve aucune autre dénomination pour exprimer cette étrange espèce de véhicule. Son train de dessous ressemble tout à fait aux barres de nos traîneaux, cependant il est couvert



Digitized by Google

comme les anciens carrosses, et un attelage de bœufs le traîne sur les petits cailloux glissants dont les rues sont pavées. On perce dans les cornes des bœufs des trous auxquels on fixe des clochettes et des grelots. Ordinairement un jeune garçon marche devant, conduisant les bœufs par les cornes, tandis qu'un homme les aiguillonne par derrière.

Marcher sur le pavé de Funchal est, pour un nouveau débarqué, chose assez difficile, surtout lorsqu'il pleut ; il se trouve exactement dans la position d'une cigogne qui essayerait de se promener sur le parquet ciré et luisant d'un salon ; aussi m'empressai-je bien vite de louer un des nombreux petits poneys qu'on trouve toujours sur le port, et je m'en allai, sous la protection d'un guide, faire quelques emplettes nécessaires et visiter les curiosités de la ville.

Ici quiconque peut se procurer un cheval s'en sert également pour ses courses d'affaires, pour ses visites ou ses promenades ; il est toujours accompagné d'un personnage officieux qui, lorsqu'on prend le trot, se tient solidement à la queue du cheval. Mon guide se nommait Manuel Jésus ; je ne pouvais, à coup sûr, me trouver sous plus saint patronage. Cet homme, d'ailleurs, me fut utile, me servit avec zèle, et me parut aussi honnête que peut l'être un serviteur à gages.

La population mâle de Madère m'a semblé belle, mais je ne puis en dire autant des femmes, dont les traits et le maintien manquent de noblesse. Cela provient peut-être des rudes travaux auxquels elles sont constamment occupées. On les voit dans les rues portant sur la tête de lourdes charges de bois à brûler qu'elles vont chercher dans les montagnes, ou bien se livrant à d'autres occupations non moins pénibles. Le vêtement des hommes consiste en un pantalon de toile et une veste rouge ou bleue ; les femmes ont les épaules couvertes d'une espèce de mantille ; les deux sexes portent des bottines de cuir brun montant jusqu'à mi-jambe, et pour coiffure un petit capuchon rond terminé par une pointe longue et effilée au bout de laquelle se trouve une petite houppe qui, lorsqu'on allonge le pas, va et vient sans cesse d'arrière en avant et d'avant en arrière.

Il n'y a pas grand'chose de curieux à voir à Funchal. Le tout se réduit à une cathédrale construite dans un style moitié gothique et moitié byzantin, avec quelques ornements rococo et autres d'une date plus récente ; deux petites églises avec de vieux tableaux sans aucune valeur, une caserne avec

Digitized by Google

un régiment de soldats portugais, une prison dans laquelle un certain nombre d'individus des deux sexes doivent expier le crime horrible d'avoir fraudé un morceau de savon grand comme la main ou une demi-livre de tabac, deux objets dont le gouvernement à le monopole; un hôpital et une résidence d'été appartenant à la reine, enfin, un hôtel de ville qui n'est pas précisément imposant, et une promenade publique.

J'eus bientôt terminé mes quelques emplettes, et je résolus de faire encore le même jour une petite excursion dans les collines voisines. Le chemin que je dus suivre était bordé de charmantes villas et de jardins, et comme nous nous trouvions précisément dans la seconde moitié de la saison des pluies, toutes les plantes étaient du vert le plus éclatant, à l'exception des vignes qui commençaient seulement à pousser leurs premières feuilles.

Les gens de campagne paraissaient très-abattus parce que, cette année, la récolte du vin avait manqué, et que c'est à peu près la seule source de revenu des habitants de Madère.

En poursuivant ma route, j'atteignis, au bout de quelque temps, la cime d'une montagne sur laquelle se trouvait un couvent avec une petite église, et d'où l'on a une vue très-étendue et extrêmement agréable. A mes pieds était Funchal, dans un amphithéâtre de coteaux et de montagnes dont les pentes couvertes de la verdure la plus brillante étaient toutes semées de blanches maisonnettes. Au delà s'étendait la belle nappe de l'océan avec ses flots d'un azur sombre, et le premier plan était occupé par un groupe pittoresque de beaux et vieux châtaigniers qui entouraient et cachaient à moitié le couvent et l'église. C'était un couvent de femmes ; il ne s'y trouvait qu'un petit nombre de religieuses, elles n'étaient ni assez jeunes ni assez jolies pour être exposées, même en dehors de cette enceinte sacrée, aux tentations du monde. Elles s'occupaient, pour la plupart, d'ouvrages de femmes ; celle d'entre elles qui me servait de guide fit tous les efforts imaginables pour me faire acheter quelques-uns de leurs produits, et, en vérité, l'état du couvent semblait indiquer qu'elles avaient grand besoin d'en trouver le placement.

Le matin du 14, je me dirigeai vers le sud-ouest de l'île.

Au commencement, je marchai, comme le jour précédent, à travers des jardins, et pendant tout ce temps-là j'eus des chemins pavés de ces petits cailloux glissants dont j'ai déjà parlé, et très-bien entretenus. De temps en

Digitized by Google

temps, je passais devant des maisons où je voyais des pressoirs dont le mécanisme très-simple est mis en mouvement par de petits ruisseaux qui coulent le long du chemin, dans des rigoles soigneusement maçonnées.

Plus tard, je quittai ce chemin et j'arrivai dans une vallée entourée de rochers très-élevés; de là un étroit sentier me conduisit à travers des coteaux et des gorges jusqu'à la partie haute des montagnes, à un endroit nommé *El Curral*. C'est un groupe de massifs rocheux et déchiquetés qui se trouve à peu près au milieu de l'île. Le site est ici moins sauvage que sur la côte méridionale; on dirait presque une copie en miniature des Alpes ou des Pyrénées. Quelques misérables cabanes, quelques habitants en haillons et un certain nombre de chèvres et de brebis, suspendues aux pentes des monts, formaient tout *l'étoffage* du tableau.

D'un des sommets les plus élevés, on jouit d'une vue extrêmement pittoresque. Le regard plonge dans une vallée d'environ 2 à 3,000 pieds de profondeur; au fond de cette vallée on aperçoit un petit village situé au bord d'une rivière qui, se précipitant du haut de la crête de la montagne qui ferme le paysage, produit une belle cascade.

Toutefois, à cause des nuages qui entouraient les monts et qui, parfois, m'enveloppaient moi-même, il m'était assez difficile de saisir le bon moment pour dessiner.

Vers le soir, comme je retournais à bord en trottant le long du rivage, je rencontrai deux hommes, portant sur leurs épaules un hamac suspendu à une perche. Dans ce hamac était couchée une jeune fille de 16 à 17 ans, à figure pâle et maladive, et dont les joues amaigries étaient à moitié cachées par d'abondantes boucles de cheveux blonds. On la descendait au bord de la mer pour lui faire respirer la brise fraîche du soir. Ses beaux yeux bleus, d'une expression douce et mélancolique, regardaient tristement ce magnifique paysage éclairé par les splendeurs du soleil couchant. Pauvre jeune fille! la pâleur de tes joues sur lesquelles se détachent deux pommettes rouges, tes petites mains délicates et presque translucides n'indiquent que trop clairement la terrible maladie qui est venue flétrir ta jeunesse, et dont tu seras bientôt la triste victime! Il y a tant de ces pauvres phtisiques qui viennent de toutes les parties du monde chercher la santé à Madère! Mais, la plupart du temps, ils y viennent trop tard et ils n'y trouvent qu'un tombeau.

Digitized by Google

A côté du hamac s'avançait à pied une dame déjà sur le retour, accompagnée d'un jeune homme. Je pense que c'était le frère ou un proche parent de la jeune malade, mais si c'était son amant, il devait bien souffrir !

Cependant, lorsqu'il croyait n'être pas observé, il jetait un long et triste regard sur la pauvre jeune fille. Je faisais semblant de ne rien voir et d'être absorbé dans ma contemplation de la mer aux flots bleus et du soleil couchant. J'avais pourtant tout vu et je retournai à bord plein de tristes pensées.

Le troisième jour, c'est-à-dire le 15, je fis une excursion vers la partie orientale de l'île, et, après avoir franchi la plus haute crête des montagnes, je vis ce rocher de l'Aigle, dont j'ai déjà fait mention, se détacher net et brillant sur le fond sombre de l'océan ; c'était un magnifique spectacle. Je me trouvais alors sur cette même éminence que j'avais aperçue tout d'abord étant en mer.

Le soir, en redescendant vers la ville, j'aperçus, à quelque distance, deux jeunes Anglaises à cheval, accompagnées d'un domestique à pied selon la coutume.

Le cheval d'une de ces dames était un peu rétif et, en faisant un mouvement trop brusque, il avait cassé une des étrivières.

Pendant que le domestique cherchait le moyen de réparer l'accident, j'avais rejoint ces dames ; toutes les tentatives faites jusqu'alors n'ayant pas abouti, j'offris de leur venir en aide ; et avec la courroie à laquelle était suspendu mon *album*, je fis une nouvelle étrivière qui n'était, à la vérité, pas très-élégante, mais qui suffisait pour le moment. Je fus récompensé par quelques paroles aimables, et, sans doute, ce petit accident m'aurait procuré un agréable entretien pendant le reste de ma route si, bientôt après, je n'eusse entendu un coup de canon, tiré du *Mississipi*, en même temps qu'on arborait au mât de misaine le signal : « *Tout le monde à bord !* » Cela voulait dire que je devais me hâter ; aussi, après avoir salué poliment ces dames, je partis au galop.

Deux heures après, nous levions l'ancre et, dans la nuit, nous perdions l'île de vue.

Pendant les trois jours que nous restâmes à l'ancre, à Funchal, il n'y eut pas beaucoup d'arrivages au port ; je n'y vis absolument rien qu'un petit brick portugais de huit canons, un aviso à vapeur français de trois canons et un petit schooner.

Digitized by Google

Nous avions pris à bord un certain nombre de poulets, de dindons, de moutons, de porcs, et six petits bœufs gras, destinés à notre nourriture et à celle de l'équipage.

Les pauvres bêtes, et surtout les bœufs, eurent beaucoup à souffrir du mal de mer, et quand le roulis était fort, elles se laissaient glisser tantôt à bâbord, tantôt à tribord.

Le 17, au point du jour, nous nous trouvâmes en vue de l'île de Palma, qui fait partie du groupe des Canaries; plus tard, nous aperçûmes, à une grande distance, le pic de Ténériffe entouré d'une ceinture de nuages, et, à la nuit tombante, nous étions à la hauteur de l'île Ferro.

Le jour de Noël, tous les officiers dînèrent ensemble dans la grande cajute et nous fîmes tous, de grand cœur, chorus à ce toast : « Puissions-nous, dans un an, nous retrouver encore tous réunis et en bonne santé ! »

Nous tâchâmes de passer le plus gaiement possible le dernier jour de l'année. Un bal fut improvisé, naturellement sans dames, et on exécuta une foule de galops, de quadrilles et de polkas, aussi bien que le permettait le mouvement tant soit peu violent du navire.

Cependant peu s'en fallût que l'année ne se terminât d'une manière très-triste. J'étais à moitié endormi dans mon hamac, lorsqu'un peu avant minuit, le cri : « Un homme à la mer ! » répandit partout l'alarme. Quelque précipitation que j'eusse mise à me rendre sur le pont, lorsque j'y arrivai, on avait déjà jeté le *life bowie* (appareil pour soutenir un homme sur l'eau); une lumière bleue brûlait sur le tillac et on venait de mettre une chaloupe à la mer; grâce à la promptitude avec laquelle les ordres avaient été donnés et exécutés, quelques minutes après, l'homme était sauvé, et je me plus à y voir un heureux augure pour notre voyage.

Le premier jour de l'an, le commodore Perry donna au corps d'officiers un dîner auquel nous assistâmes en pantalon blanc, car nous nous trouvions précisément sous la ligne, et il faisait une chaleur suffocante. Je suis tenté de croire que celui qui serait venu à notre table nous vendre de l'eau fraîche, aurait fait de meilleures affaires qu'en nous offrant le vin le plus exquis. Du reste, je suis en mesure de dire très-exactement à cette heure ce qu'on voit sous la ligne : 12 milles de mer en tous sens, l'horizon à environ 36 milles, et un peu moins quand le temps est couvert, calme plat, chaleur étouffante, atmosphère vaporeuse et accablante, de temps en temps

Digitized by Google

une ondée de pluie, mais d'une pluie chaude. Voilà ce que c'est que la Ligne !

On ne fit pas, d'ailleurs, le baptême du tropique ; il semble qu'en notre siècle incrédule le vieux Neptune ait perdu son crédit.

Aujourd'hui, 10 janvier 1853, nous avons atteint Sainte-Hélène et nous y avons jeté l'ancre, à 10 heures du matin. Comme nous devons repartir dès demain soir, je ne pourrai écrire qu'à la ville du Cap le récit de ma visite à ce rocher historique.

Digitized by Google

Digitized by Google

# SAINTE-HÉLÈNE

Digitized by Google

Digitized by Google

# SAINTE-HÉLÈNE.

— ASPECT DE SAINTE-HÉLÈNE DU CÔTÉ DE LA MER. —
FORTIFICATIONS. — PLANTATION-HOUSE. — JAMESTOWN. — TEMPLE CHINOIS.
— LONGWOOD. —
LA CHAMBRE QU'A HABITÉE NAPOLÉON ET CELLE OU IL EST MORT,
TELLES QU'ELLES SONT AUJOURD'HUI.
— LE TOMBEAU VIDE DE L'EMPEREUR. —

Si l'on veut savoir quel aspect présente aujourd'hui Sainte-Hélène, on n'a qu'à lire cette lettre :

Le 10 janvier 1853, à midi, nous avons jeté l'ancre dans la baie de Jamestown. A droite et à gauche, aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit que des rochers pelés et nus, s'élèvant à pic à 3 ou 400 pieds au-dessus de la mer qui vient sans cesse, en mugissant, se briser à leurs pieds; çà et là, des blocs, effleuris et rongés par la longue action des eaux, se sont détachés, ce qui a formé des espèces de grottes; à l'entrée de quelques gorges on aperçoit des batteries; plus à l'ouest est un îlot, Egg-Island, défendu par quelques canons; au centre, juste en face de nous, la petite ville de James-

Digitized by Google

town, si toutefois on peut nommer ainsi 150 maisons construites dans une gorge; en haut des rochers, à l'ouest, un fort, *Ladder hill* (colline de l'échelle), armé de puissantes batteries; à l'est, à moitié chemin du sommet du roc, un autre fort avec des batteries, surmontées d'autres batteries; à droite et à gauche, dessus et dessous, de quelque côté qu'on regarde, ce ne sont partout que batteries et canons, ce qui fait ressembler l'île à une espèce de porc-épic. A l'exception de quelques maigres arbres qui se trouvent dans la ville, il n'y a nulle part la moindre trace de verdure, en un mot c'est un aspect si triste que cela vous serre le cœur.

Telle est la physionomie extérieure de Sainte-Hélène.

Comme nous ne devions y faire qu'une station très-courte, je voulus mettre le mieux possible mon temps à profit, et je me rendis de suite à terre. A l'extrémité d'une longue digue qui s'étend au pied des rochers, on monte quelques marches sur lesquelles se trouve une unique lanterne représentant le phare de Sainte-Hélène, et, alors seulement, on se trouve de fait sur le sol d'une colonie de Sa Majesté britannique.

En poursuivant sa route, on arrive à une ligne de retranchements sur le parapet desquels des sentinelles, en habit rouge, vont et viennent d'un air sombre et majestueux, tandis que l'officier vient, en se dandinant et en faisant traîner son sabre sur le pavé, s'assurer que les défenseurs de la patrie font bonne garde contre tout ennemi, tant du dedans que du dehors.

Une petite porte donne accès dans l'intérieur des fortifications; on passe devant une rangée de canons de 18 et, après avoir franchi une seconde porte, on se trouve sur la place d'armes.

A gauche est la maison du gouvernement, dont la cour est ornée de quelques arbres rabougris, mais qui sont cependant de vrais arbres, avec de vraies branches et de vraies feuilles; au milieu de cette cour s'ouvre la rue principale qui monte et la domine; tout près est une petite église; à droite on voit, taillé dans le roc, un escalier qui ressemble beaucoup à une échelle; cet escalier de 632 marches, comme je l'appris plus tard, conduit jusqu'au fort que je résolus de visiter; le caporal, de garde à la porte, me remit, en homme qui a parfaitement conscience de sa haute dignité, l'autorisation nécessaire pour gravir les échelons, et je commençai mon ascension.

Sans avoir besoin de compter les marches, je m'aperçus à mes jambes

Digitized by Google

qu'il y en avait un nombre très-respectable, et sans doute les soldats anglais qui montaient et descendaient ne s'en trouvaient pas mieux que moi. Si l'on pouvait se figurer les anges en uniforme rouge, j'aurais très-bien pu me comparer à Jacob au pied de l'échelle céleste.

Plus je montais, plus ce maudit escalier me semblait haut; enfin, après bien des fatigues, j'atteignis la dernière marche. Cependant, je n'étais pas encore pour cela dans le ciel; je n'étais que dans le fort, dont un sergent d'artillerie me fit faire le tour.

Il y avait là bien des choses à voir : casernes, corps de garde, arsenaux, canons avec et sans affûts; soldats en habits rouges et en habits bleus, soldats en pantalons blancs, soldats en pantalons noirs, soldats en pantalons bleus, et soldats sans pantalons.

Lorsque j'eus rassasié mes yeux de toutes ces magnificences, je me remis à grimper jusqu'à un fort construit en forme de tour sur la pointe de la montagne.

Un plateau incliné, d'une longueur d'environ un demi-mille, semblait avoir un sol trop maigre, même pour nourrir quelques cactus desséchés; on y voyait, dispersées çà et là, quelques misérables huttes habitées par des Chinois, des Laskars et des nègres.

La tour, que j'atteignis enfin, se trouve sur une hauteur tout à fait isolée; à l'est, au nord, à l'ouest, on voit partout les mêmes rochers stériles; ce n'est que dans la direction du sud-ouest qu'on aperçoit un tant soit peu de verdure. La tour est armée de quelques pièces de 12 et sert de station télégraphique.

Comme il n'y avait là rien de plus intéressant à voir que dans le fort inférieur, je poursuivis ma route et j'arrivai enfin, en traversant une vallée qui n'était réellement pas trop désagréable, jusqu'à une autre hauteur sur laquelle se trouvait une petite église, et, non loin de là, *Plantation-house*, résidence du gouverneur. Cet endroit paraît, en effet, un peu plus habitable, et décidément c'est encore la meilleure partie de l'île. Au sud et à l'ouest, on revoit la mer, car l'île a un circuit total d'environ 30 milles et un diamètre de 8 à 9 milles. A l'est, se trouvait Longwood, mais séparé de *Plantation-house* par une gorge très-profonde. Comme il était trop tard pour visiter encore Longwood le même jour, je retournai par cette gorge du côté de Jamestown. Je passai devant la maison de campagne, nommée les Briars, où

Digitized by Google

Napoléon résida provisoirement en attendant qu'on eût disposé Longwood pour l'y recevoir.

C'est un endroit extrêmement resserré, il est vrai, mais qui pourtant valait encore mieux que la prison dans laquelle il devait languir plus tard.

Les dernières maisons de la ville sont habitées par les quelques survivants des 500 Chinois que le gouvernement anglais avait jadis amenés dans cette île inhospitalière, pour la défricher; cet essai fut infructueux et un grand nombre des pauvres Chinois sont morts. Il s'y trouve encore un petit temple, à peine assez grand pour y faire tourner un chat par la queue, et où réside un dieu ventru qui a l'air assez bon diable; c'est une de ces divinités qui font tout à la fois, la pluie pour l'un, le beau temps pour un autre, et savent contenter tous les fous qui les implorent; il est assis, les jambes croisées, et clignote d'un air bonhomme à travers les toiles d'araignée qui entourent sa tête divine. Le grand prêtre de ce dieu qui s'occupe en même temps à fabriquer des chaussures, me présenta un tronc pour les pauvres, et, pour un schelling que je donnai, je reçus un vocabulaire complet de félicitations anglo-chinoises ou chinoiso-anglaises.

Plus bas dans la rue était la caserne d'infanterie, auprès de laquelle une quantité de soldats se balançaient, tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, à la manière des cigognes, et s'exerçaient à toutes sortes de poses d'équilibriste parfaitement inutiles au soldat de campagne. Cela ne m'en apprit pas moins que sur ce rocher lointain on pratiquait dans ses moindres détails le grand et sublime art de la guerre, tout aussi bien que dans les cours de nos casernes d'Europe.

De là on arrive au marché; c'est un édifice imposant, supporté par d'innombrables colonnes et formant de nombreuses galeries. Le tout, d'environ 25 pieds de long sur 15 de large, rappelle, pour peu que l'imagination veuille s'y prêter, le Rialto de Venise. Une vieille femme et deux jeunes nègres composaient la foule des marchands, et j'avais l'honneur de représenter à moi tout seul la foule des acheteurs; je traitai, moyennant 6 pences, une affaire de poires en gros avec la vieille; mais bien que ses fruits eussent une apparence assez passable, ils se trouvaient, lorsqu'on voulait y mordre, durs et secs comme du bois.

Comme j'étais pour ce jour-là rassasié de curiosités, je descendis au bord de la mer, à l'hôtel Sainte-Hélène où, en ma qualité d'allemand pur sang,

Digitized by Google

je demandai une bouteille de bierre; mais je fus mal récompensé de mon patriotisme, car, pour mes trois schellings, on ne me servit, sous le nom d'ale, qu'un horrible vinaigre; j'en avalai quelques gorgées et retournai à bord.

Le 11, de bon matin, je revins à terre bien résolu cette fois de pousser en tout cas jusqu'à Longwood. Le chemin le plus court pour s'y rendre monte constamment; on suit d'abord la vallée au bout de laquelle on tourne à l'est, et, après 3 milles de marche, on arrive à une éminence d'où l'on domine la vallée et le tombeau ainsi que le plateau de Longwood et *Death-Wood-plains*. La partie supérieure et la plus rapprochée de la vallée, ainsi que les alentours immédiats du tombeau, ont encore un aspect assez supportable; on voit çà et là dans la prairie des buissons et quelques arbres, et, tout en haut, au bord de la route, il y a une espèce d'hôtel avec un petit jardin dans lequel on trouve même des fleurs.

Je gardai pour le retour la visite au tombeau, et je marchai tranquillement jusqu'à Longwood distant d'environ un demi-mille. Dès qu'on a quitté la petite vallée, le paysage est horriblement triste; à l'exception d'un tout petit bois situé tout près de Longwood, on ne voit rien que des plaines nues, stériles et pierreuses, et des rochers arides. C'est à peine si, de loin en loin, un misérable cactus ou une armoise rabougrie trouvent de quoi se nourrir. Ce pays a quelque chose de triste et de mélancolique même pour le voyageur qui ne fait que le visiter en passant et peut s'en aller quand il veut; mais combien n'a-t-il pas dû sembler plus affreux à l'illustre prisonnier et à ses compagnons de souffrance!

J'arrivai enfin à la porte de Longwood sur laquelle je trouvai une petite fille qui me présenta un écrit graisseux par lequel on invite, en français et en anglais, les visiteurs et visiteuses à payer la somme de deux schellings avant de passer la grille. On entre alors dans une sorte d'allée, formée d'une rangée de tristes gommiers à droite, et d'aloès à gauche; derrière les aloès, on voit quelques champs cultivés. Au bout de l'allée, se trouve une place sur le côté gauche de laquelle s'élève ce qu'on nomme la nouvelle résidence; c'est un bâtiment assez spacieux, mais qui n'a jamais été achevé, et par conséquent, n'a jamais été habité par Napoléon pour qui on l'avait construit; à droite, un peu plus en arrière, est la ferme de Longwood proprement dite, la résidence historique. Derrière cette ferme, quelques misérables arbres séparent Longwood de Death-Wood-plains, plateau sur lequel un régiment

Digitized by Google

anglais avait établi son camp pendant le séjour de Napoléon; enfin, tout à fait au loin, on aperçoit la mer, entre deux hauts massifs de rochers, nommés *Barren* et *Sugarloof*. Sur ce dernier se trouve une petite vigie d'où l'on pouvait observer tout ce qui se passait à Longwood. La ferme de Longwood, véritable demeure de Napoléon, est située sur le versant méridional de la colline et est, en conséquence, on ne peut plus exposée aux vents alizés qui, pendant toute l'année, s'y font rudement sentir. Ainsi, sur cette île entièrement inhabitable, on avait choisi pour lui la situation la plus triste et la plus malsaine, la plus inhabitable de toutes.

La maison d'habitation présente un aspect pitoyable; les portes et les fenêtres sont brisées; sur la place, qui est devant la maison, on voit des pots cassés, des débris de toutes sortes; tout autour sont des écuries et des clôtures à moitié détruites.

On entre d'abord dans un appartement — si toutefois on peut encore l'appeler de ce nom — de vingt pieds de long sur seize de large, qui servait de salle de billard.

Les murs, autrefois peints en vert, sont couverts d'une multitude de noms et d'inscriptions dont plusieurs sont l'épanchement de sentiments tels que ceux-ci : *Malédiction à l'Angleterre!* ou : *J'ai vu et j'ai maudit*, ou en anglais : *One murder makes a felon, millions of them make a great man*, c'est-à-dire : Un assassinat fait un criminel, des millions d'assassinats font un grand homme. Au-dessous de cette inscription on lit : *You lie, you goddam Englishman!* : Tu mens, maudit Anglais! etc., etc.

La chambre qui vient après celle-ci était la salle à manger; c'est aussi celle où mourut l'empereur. Elle a l'air encore plus désolée que la première. On y avait établi, pendant un certain temps, un moulin à bras, de sorte que le plancher, les murs, le plafond, bref, tout est souillé; des tas de paille, de décombres et d'immondices de toute espèce sont dispersés de tous côtés; une partie du moulin subsiste même encore.

A la moitié de la hauteur de cette chambre on a construit une soupente en planches pour y mettre de la paille; les planches sont à moitié arrachées, une partie du toit est crevée. A droite en entrant, entre les deux fenêtres, était autrefois le lit de l'empereur; il a appuyé contre ce mur sa tête mourante. Je me sentis, malgré moi, reporté par la pensée à cette heure émouvante de sa mort; au dehors, l'orage grondait avec violence et ajoutait encore

Digitized by Google

à la tristesse de cette scène : autour du lit se tenaient abîmés dans leur douleur les quelques amis restés fidèles au héros captif. *Tête de l'armée!* telles furent les dernières paroles que balbutièrent les lèvres pâles du mourant, et ce corps qu'avait habité une des âmes les mieux douées et les plus ambitieuses, était étendu là, sans mouvement et sans vie.

La pierre contre laquelle avait été appuyée la tête du défunt, ses amis l'avaient enlevée et se l'étaient partagée comme une précieuse relique. Au delà de cette seconde chambre, il y avait encore une série de misérables petites pièces assez conformes à la description qu'en a donnée Las Cases dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, bien que, depuis cette époque, on y ait fait quelques changements.

L'ancienne chambre à coucher de l'empereur est maintenant une écurie; il s'y trouve un vieux cheval et toutes sortes de vieux meubles. Dans un coin obscur, on a écrit, à la craie blanche, en lettres gigantesques : « Lippmann, 1852. » Ce doit être un des passagers du *Greatbritain*, qui, se rendant en Australie, relâcha ici, vers la fin de l'année dernière, pour prendre du charbon et faire de l'eau.

L'impression générale que me laissa ma visite, fut on ne peut plus triste et désagréable. J'avais cru, jusqu'alors, que, dans ce que j'avais lu sur la captivité et les derniers moments de Napoléon, il y avait beaucoup d'exagération; je me l'expliquais fort bien, du reste, par l'irritation qu'avait dû causer au prisonnier et à ses fidèles compagnons la surveillance sévère dont ils étaient l'objet, surveillance que rendait plus pénible encore la déplaisante personne d'Hudson Lowes; mais, depuis que j'ai été à Sainte-Hélène et que j'ai tout vu par moi-même, je suis tenté de croire que non-seulement on n'a rien exagéré, mais qu'on s'est même très-souvent servi d'expressions trop douces.

En redescendant de Longwood, je visitai aussi la place où était autrefois le tombeau de l'empereur. On me présenta encore l'éternelle pancarte, invitant à payer deux schellings; seulement, au lieu d'une petite fille, comme à Longwood, ce fut une vieille nègresse. J'ai entendu dire que les contributions qu'on lève ainsi sur les visiteurs, entrent dans la caisse du gouvernement, et cela me fit faire toutes sortes de réflexions, vu surtout le peu de soin qu'on affecte de prendre pour l'entretien de Longwood. Comme je n'avais pas de petite monnaie, je dus donner une demi-couronne,



Digitized by Google

ce qui me valut l'honneur de m'entendre appeler capitaine, par la vieille nègresse. Le tombeau est situé dans une prairie fermée d'une grille; il est entouré de jeunes pins et de cyprès et ombragé par un saule pleureur. La vieille donnait invariablement l'explication suivante qu'ont recueillie, comme moi, plusieurs autres officiers du *Mississipi* : « Ceci est le tombeau, il a 8 pieds de long, 4 de large et 19 de profondeur, Napoléon y a été couché pendant 19 ans et 3 jours; il a résidé dans l'île pendant 10 ans, en tout 31 ans (je n'ai jamais pu découvrir comment elle arrivait à ce total); lorsqu'il fut mort, *ils* le placèrent dans quatre cercueils, dont un de plomb, un d'étain, un de sapin et le dernier d'acajou, puis *ils* le déposèrent dans la fosse; *ils* la remplirent de terre, mirent par-dessus du plomb, par-dessus le plomb un velours avec quatre glands d'or, par-dessus le velours du ciment, et sur le ciment la pierre, et puis des barres de fer. »

Le lecteur peut voir qu'on a au moins, pour son argent, une description extrêmement claire et intelligible.

Mais la vérité est, comme on le sait, que dans la première fosse il y a une seconde cavité, plus étroite, dans laquelle était placé le cercueil couvert de velours; l'ouverture en était fermée par trois dalles de pierre (qui, soit dit en passant, formaient auparavant le foyer de la cuisine de Longwood) et ces dalles étaient jointes avec du ciment; la pierre principale, qui fermait la grande fosse, était scellée par des barres de fer.

La manière dont on procéda à l'inhumation a été décrite, tout au long, par tant de journaux et de brochures, que je puis me dispenser d'en parler ici.

Je retournai à Jamestown, le cœur plein d'un profond sentiment de dégoût. En voyant la manière insolente et railleuse, dont les Anglais triomphent de ce grand mort, je songeais, malgré moi, à cette visite solennelle, qu'après la nuit de la Saint-Barthélemy, Charles IX alla rendre au gibet de Montfaucon, pour y contempler à son aise, le cadavre mutilé et décomposé de Coligny !

Je fus heureux lorsque, à 6 heures du soir, nous remîmes à la voile, et je respirai plus librement quand nous eûmes perdu de vue cette île maudite. Je ne me sens pas la moindre envie de revenir jamais visiter Sainte-Hélène.

Digitized by Google

# LA VILLE DU CAP

Digitized by Google

Digitized by Google

# LA VILLE DU CAP.

— PHYSIONOMIE DE LA CÔTE SUD-OUEST DE L'AFRIQUE. — ARRIVÉE DANS LA BAIE DE LA TABLE. — ASPECT DU CAP, VU DE LA BAIE. — UN TOUR DANS LA VILLE DU CAP. — HOMMES VOILÉS. — ASCENSION AU MONT DE LA TABLE. — GÉOLOGIE. — PANORAMA. — TENTATION D'UN DISCIPLE DES SOCIÉTÉS DE TEMPÉRANCE. — — ÉTUDE DE LAVANDIÈRES. — ORNITHOLOGIE. — EXCURSION A LA CÔTE OCCIDENTALE DU CAP. — DÉTAILS SUR LA CHASSE AUX ÉLÉPHANTS ET LA GUERRE DES CAFFRES.

Le 24 janvier, au point du jour, nous étions en vue de la côte sud-ouest d'Afrique. L'aspect qu'elle présente peut se résumer ainsi : des dunes de sable blanc ; au-dessus, des collines couvertes de broussailles, coupées çà et là par des places nues d'un sol pierreux, et quelques blocs de grès semés de loin en loin — autant du moins que j'ai pu en juger — parfois aussi, dans le lointain, de hautes montagnes fermant l'horizon, une atmosphère vaporeuse et étouffante, le thermomètre à 84 degrés Fahrenheit (1), des pingouins, des cormorans et de grandes mouettes, souvent par nombreuses bandes.

(1) 84 Fahrenheit équivalent à 28° 8 centigrades. (N. du T.)

Digitized by Google

Pendant les 150 milles que nous longeâmes la côte, nous n'aperçûmes pas trace de fleuve ou seulement de ruisseau. Les cartes indiquent même que, sur une étendue de 800 milles de côtes, il n'y a pas d'eau à trouver. Quels affreux parages pour des naufragés!

Vers midi, nous passâmes la baie de Saldanha, grande rade spacieuse qui n'est toutefois pas très-bien garantie des vents. Peu de temps après, nous aperçûmes la montagne de la *Table* du cap de Bonne-Espérance; au coucher du soleil, nous passâmes *Robben-Island*, île de sable peu élévée au-dessus du niveau de la mer, distante d'environ 2 milles et demi de la ville du Cap, et sur laquelle il ne se trouve aucun autre bâtiment qu'une maison de fous; à l'entrée de la nuit, nous jetâmes l'ancre dans la baie de la Table. La malle d'Angleterre partait au moment même de notre arrivée et en emporta la nouvelle.

La ville du Cap est située à l'ouest, à environ 30 milles du cap de Bonne-Espérance proprement dit, sur une sorte de péninsule réunie à la terre ferme par une plaine composée de champs fertiles et de beaux vignobles, et coupée çà et là par des collines de sable. La ville se trouve sur la partie nord de cette péninsule, au pied de la montagne de la Table. Elle domine une belle et spacieuse rade admirablement protégée par des montagnes, au sud-ouest, au sud-est et au sud; même du côté de la mer, la baie est couverte par la petite île de Robben-Island dont nous avons déjà fait mention. On a tant écrit sur la colonie du Cap et l'Afrique du Sud, que je me bornerai à raconter purement et simplement ce que j'y ai vu moi-même et ce qui m'y est arrivé.

De l'endroit où était notre frégate, la baie a un aspect des plus pittoresques. La montagne de la Table qui, selon les opérations trigonométriques du master Webb de notre frégate, a une hauteur de 3,560 pieds, se termine, ainsi que l'indique clairement son nom, par un terrain en forme de table, d'une longueur d'environ un mille et demi, et occupe juste le centre du paysage; la ville s'étend en longueur au pied de la montagne, et à droite et à gauche, s'élèvent deux autres montagnes de formation analogue, nommées l'une la tête et l'autre le corps de lion. A droite, c'est-à-dire au nord, sur une pointe de terre qui s'avance dans la mer, on voit une colline d'environ 1,800 pieds d'élévation, et au sommet de laquelle se trouve un télégraphe.

Il y avait dans le port un assez bon nombre de navires, plus de 60; les

Digitized by Google

uns avec un chargement en destination de la ville, les autres pour faire de l'eau ou des vivres, ou pour réparer des avaries.

Entre ces navires allait et venait une incroyable quantité de bateaux pêcheurs, montés par des Malais coiffés de mouchoirs rouges, ou par des Chinois avec leurs chapeaux pointus, (il y a ici un grand nombre d'individus des deux nations, qui exercent les professions de porte-faix, bateliers, etc.), des gabares et d'autres petits bateaux, de toute espèce et de toute grandeur, contribuaient à donner encore plus d'animation à cette scène.

Vers midi, je me rendis à terre pour remettre quelques lettres et visiter la ville. Elle porte naturellement le cachet de sa population mêlée, c'est-à-dire qu'elle a un air moitié hollandais, moitié anglais; elle est construite régulièrement et toute à angles droits; elle a des rues larges mais non pavées, une grande place d'armes, de très-belles casernes neuves pour sa nombreuse garnison, plusieurs forts le long de la côte, une très-jolie promenade du côté de l'ouest, un jardin botanique fondé par souscription et très-bien entretenu, et une assez bonne bibliothèque; voilà du moins tout ce que j'eus le temps de visiter très à la hâte. Je dois ajouter encore un excellent observatoire, devenu célèbre dans le monde entier par le long séjour qu'y fit l'illustre Herschel, le vaste palais du gouvernement dans lequel il y avait justement alors une exposition que je ne pus aller visiter, ainsi que bien d'autres choses, faute de temps.

Je fus surpris de voir qu'une grande partie de la population mâle, notamment dans les hautes classes, portait un voile autour du chapeau — je devais bientôt avoir le mot de cette énigme.

A midi, le sommet de la montagne de la Table commença à se couvrir de nuages blancs. « *The table cloth is spread,* » (la nappe est mise) disait-on, et c'est un signe certain qu'il va y avoir une bourrasque de vent du sud, le plus violent et le plus dangereux de tous dans ces parages. En effet, il ne se fit pas longtemps attendre. Des nuages de poussière blanche s'élevèrent sur la plaine qui relie la presqu'île à la terre ferme, annonçant l'approche de l'ouragan qui se déchaîna bientôt après sur la baie avec une telle furie, que les navires tiraient sur leurs ancres comme des chevaux rétifs sur le licou. Il était impossible de retourner à bord; aucune de nos chaloupes n'aurait pu tenir la mer sans courir les plus grands dangers, et quelques Malais qui étaient prêts à tenter, avec leurs petits bateaux à voile, cette périlleuse entre-

Digitized by Google

prise, demandaient, pour me passer, la bagatelle de 3 livres. C'était un peu trop salé pour ma bourse, et je restai à terre d'autant plus patiemment, que plusieurs officiers de notre frégate, dont la présence à bord eût été beaucoup plus utile et plus importante que la mienne, se résignaient à leur sort avec la même philosophie.

Nous étions à l'hôtel devant une table très-bien servie, lorsque, à 10 heures du soir, nous entendîmes tout à coup tirer le canon d'alarme; craignant pour notre navire, nous courûmes bien vite au rivage. Mais nos craintes étaient vaines; notre bonne frégate se tenait ferme sur ses deux ancres. C'était le *Bosphore*, petit vapeur de poste anglais, qui tirait coup sur coup et montrait une lumière bleue en signe de détresse. Ce bâtiment avait chassé sur ses ancres et s'était échoué; mais, comme cela se passait pendant la marée basse, la marée montante vint bientôt le remettre à flot.

Le vent faisait tourbillonner de la poussière et de gros sable avec une telle violence, que cela piquait la figure comme des pointes d'aiguille, et c'est pourquoi les hommes portent ici des voiles à leurs chapeaux.

Je m'étais proposé de faire, le 26, l'ascension de la montagne de la Table, mais j'étais venu à terre avec mon meilleur uniforme, et cette tenue n'était pas du tout ce qu'il fallait en pareil cas. J'empruntai donc une vieille veste à un des garçons de l'hôtel et je conservai le reste de mon costume, ce dont je me trouvai fort mal, surtout pour la chaussure. A 7 heures, je me mis en route, accompagné de notre chapelain, qui est chargé de la partie géologique.

Le vent soufflait encore avec assez de violence; les rues étaient comme balayées, et à tous les coins on voyait de grands tas de paille et de branches d'arbres brisés qu'y avait amassés le vent; un grand nombre d'aloès, qui sont très-communs au Cap et y viennent fort bien, avaient été arrachés; des oiseaux, lancés par la tempête contre les murs et les maisons, gisaient morts sur le sol ou voltigeaient çà et là épuisés de fatigue; un pauvre engoulevent, aveuglé par les tourbillons de sable et brisé par d'inutiles efforts pour lutter contre la tourmente, s'agitait convulsivement au fond d'un fossé. Bien que cet oiseau ne fût pas un beau spécimen de l'espèce, je n'eus pas le courage de le laisser périr si misérablement; je lui lavai les yeux dans une flaque d'eau, puis je le mis dans un buisson où, étant un peu mieux garanti du vent, il put revenir à lui. La pauvre petite bête devait peut-être tout son mal à la seule douleur que le sable lui causait aux yeux.

Digitized by Google

Le chemin par lequel nous voulions gravir la montagne, suivait au commencement le lit d'un petit ruisseau, et les collines qui s'élevaient sur ses bords étaient couvertes, jusqu'à une hauteur de 200 pieds environ, de terre végétale et de grands blocs de grès. Le lit en était de même formation que la base de la montagne et offrait de l'intérêt sous le rapport géologique ; c'était un mélange de granit et de schiste disposé de telle sorte, qu'on eût dit d'énormes blocs de schiste superposés en manière de mur par la main des Cyclopes, et reliés entre eux par un ciment formé de granit d'un grain assez gros, à l'état liquide.

Les 1500 autres pieds de la montagne se composent au contraire de couches de granit, puis de grès, et sont à peu près à pic. Le seul sentier qui conduise au sommet est pratiqué dans une petite gorge à travers laquelle nous atteignîmes enfin, à 9 heures, le plateau de la table. L'ascension, je dois le dire, avait été assez rude et nous l'avions faite lestement. Il y a au sud-est un autre chemin qui part du vignoble ou de Constantia et qui est moins fatigant, car, de ce côté, la pente de la montagne est plus douce.

Toute la surface de ce plateau est une formation de grès sur laquelle on voit çà et là de maigres touffes de verdure ; les eaux pluviales en s'amassant avaient formé presqu'au milieu une petite mare dans laquelle s'ébattaient gaiement de toutes petites grenouilles ; à l'extrémité orientale, sur une saillie de rochers, s'élève un grand tas de pierres en forme de cône qui sert de marque de terre et facilite les triangulations. C'est de là qu'on a la vue la plus étendue ; on embrasse tout le paysage : au sud, est ce qu'on appelle, la fausse baie, fermée au sud-ouest par une chaîne de rochers dont l'extrémité sud forme le cap de Bonne-Espérance ; à l'est s'étend également une chaîne de montagnes qui se termine à ce qu'on appelle le faux cap ; plus d'une fois, en temps d'orage, ce faux cap a été pris pour le cap véritable et il a causé la perte de bien des navires. Au nord, sur l'autre côté de la petite plaine qui relie la péninsule du Cap au continent africain, on voit, entassées les unes sur les autres, des montagnes s'élevant à une hauteur considérable et présentant souvent les formes les plus belles et les plus hardies. D'après un calcul approximatif, plusieurs de ces sommités doivent avoir au moins 10,000 pieds d'élévation. De ce côté, au pied de la montagne de la Table, est située Constance, célèbre par le vin précieux qui porte son nom. Les rochers que l'on voit dans la direction de ce cap sont dentelés et ont un aspect on ne

Digitized by Google

peut plus pittoresque. Au nord-ouest, se trouve la baie de la Table avec la ville du Cap, dans les rues de laquelle on voit les hommes grouiller comme des fourmis; les navires qui étaient dans la baie ne nous paraissaient pas plus grands que des coques de noisette.

Après avoir passé une bonne partie de la journée à détacher de petits fragments de grosses pierres, ce qui s'appelle géologiser, et à arracher des plantes avec leurs racines, autrement dit botaniser, nous nous disposâmes à redescendre, ayant tous deux un havresac très-lourd et l'estomac très-vide. C'était surtout la soif qui nous tourmentait. L'eau de la petite mare était trouble et tiède ; j'avais un peu de cognac dans ma gourde, pour la couper et la rendre au moins potable; mais le chapelain était un membre consciencieux et convaincu des sociétés de tempérance ; il ne voulait entendre parler de spiritueux à aucun prix, même à si faible dose, et rien ne put le décider à en boire, ni la raison de santé qui militait alors puissamment en faveur de mon cognac, ni tout ce que je dépensai d'éloquence pour le persuader.

Je crois que si je lui eusse dit, comme Satan au Seigneur : « Bois, et tout ce pays t'appartiendra ! » j'aurais été repoussé d'une manière aussi honteuse que Satan le fut par le Christ. Plus bas nous rencontrâmes un petit ruisseau et je dus accorder à mon digne compagnon que dans certains cas l'eau fraîche et limpide d'une source est un breuvage plus précieux que le plus précieux des vins.

Plus loin, tout le bord du ruisseau était garni de lavandières hottentotes, superbes moricaudes qui, comme les lavandières de l'Amérique centrale, placent leur linge sur de grandes pierres, et, sans plus de façons, le frappent avec une autre pierre pour le nettoyer.

Ce spectacle eût scandalisé grandement une vraie ménagère allemande. Moi-même, je ne me sentis pas très-rassuré sur le sort de mes chemises, et depuis, les franges que je trouvai à mes cols, les boutons manquants, les boutonnières arrachées ne vinrent que trop, hélas ! justifier mes appréhensions.

Bien que 3,500 pieds ne soient pas pour une montagne une hauteur gigantesque, je me sentis, quand nous fûmes descendus, tout à fait fatigué; et cela s'explique, car, depuis notre départ de New-York, j'avais eu rarement occasion d'exercer mes jambes. Aussi, je restai à bord pendant les deux jours suivants pour revoir et mettre en ordre mes dessins de vues et de plantes.

Digitized by Google

Le 29, j'allai faire une promenade jusqu'à la maison de M. V..., qui fait un grand commerce de graines et d'animaux d'Afrique; dans son jardin botanique assez important, il y avait de très-beaux spécimens d'animaux, entre autres un charmant petit couple de lions de 18 mois. J'y vis aussi, pour la première fois, une famille de pélicans qui allait en toute liberté faire des excursions à la côte et y chercher sa provision de poisson. Un oiseau qui m'était également inconnu, c'est celui qu'on nomme ici le héron caffre; il a environ 5 pieds de haut, le cou, la gorge et le dos d'un gris argenté, les ailes noires, le dessous des ailes blanc, et, vers la queue, son plumage prend une belle teinte jaune d'or; la queue est d'un châtain brillant; autour des yeux est un cercle blanc derrière lequel on voit en haut et en bas deux taches rouges et brillantes; sur le devant, au-dessus du bec, la tête est noire et couronnée d'une touffe de plumes jaunes d'or élastiques et minces. A voir son bec, je ne l'aurais certes pas rangé dans la classe des hérons, car il est court et épais, cependant les pieds sont longs et noirs, exactement comme ceux du héron.

Le héron caffre diffère aussi essentiellement du héron ordinaire par sa manière de se nourrir. En effet, il se nourrit d'insectes, de grains, de pain et de graines, et, bien différent en cela de toute l'espèce, il ne mange pas du tout de poisson.

Je me rappelle avoir lu jadis quelque part, que l'on avait trouvé sur la montagne de la Table des morceaux de fer météorologique, et, en en faisant l'ascension, j'ai moi-même trouvé quelques morceaux de minerai de fer que j'ai emportés avec moi, car ils avaient un aspect qui me fit concevoir quelques doutes sur leur origine météorologique. M. V..., que je questionnai à cet égard, prétendit que notre trouvaille, ainsi que celles faites précédemment, s'expliquait d'une manière toute naturelle; qu'on avait jadis laissé par hasard quelques morceaux de fer sur le haut de la montagne, et que, par hasard aussi, ces morceaux de fer avaient été trouvés par nous et par d'autres. Je n'étais pas en mesure de prononcer entre les deux opinions.

Le 30, je fis une excursion à la côte sud-ouest du Cap. Cette fois je me proposais de passer la nuit dehors et je partis sac au dos, ce qui me sembla assez dur, car depuis longtemps déjà, je m'étais déshabitué de le porter. Après avoir franchi une colline d'environ, 1,500 pieds, j'arrivai à une petite

Digitized by Google

auberge nommée *Round-house*, où j'établis mon quartier général. Le propriétaire, autrefois sergent dans l'armée anglaise, était revenu depuis peu de mois de la guerre des Caffres ; il s'était souvent trouvé en rapport avec Cummings, connu par ses chasses dans l'Afrique du Sud, et il me donna beaucoup de détails intéressants sur ces chasses et sur la guerre des Caffres. L'arme dont on se sert pour tirer l'éléphant, est une carabine courte de fort calibre; les balles sont de zinc et de 12 à la livre. Les provisions pour une expédition de chasse sont ordinairement chargées sur une grande voiture, traînée par cinq ou six paires de bœufs qui sont en ce pays extrêmement bon marché. Outre les armes et les munitions, on charge encore des provisions de bouche et quelques articles de commerce pour les Caffres, principalement des couvertures de laine, des perles de verre, des couteaux, de vieux fusils, de la poudre, du plomb, etc. Cependant, depuis la guerre, on a prohibé l'exportation de ces deux derniers articles.

Les chasses se font généralement à cheval. Les éléphants, dont la vue est très-courte, laissent approcher le chasseur assez près pour qu'il puisse viser à l'œil ou aux tempes. Si l'animal n'est que blessé, le chasseur n'a qu'à bien courir s'il veut avoir la vie sauve; toutefois, comme il est rare que l'éléphant distance un cheval, un chasseur exercé et bien monté a encore le temps nécessaire pour se mettre en sûreté.

Mon hôte ne disait que du bien des Caffres, et ce qu'il ma conté de leur manière de faire la guerre n'a rien du tout de barbare. Bien qu'en rase campagne ou en embuscade ils soient de dangereux adversaires, il n'y a pas d'exemple qu'ils aient martyrisé des prisonniers ou fait violence à des femmes. Une fois même qu'ils avaient attaqué et pris le camp anglais, ils avaient, à la vérité, enlevé les provisions, le bétail et les munitions, et brûlé ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, mais ils avaient complétement épargné les femmes et les enfants.

Cet homme me disait que la guerre contre ces peuplades serait très-difficile à terminer par les armes, attendu que le pays lui-même présente de trop grands obstacles et que les Caffres ont une foule de lieux de refuge, pour la plupart inabordables. A cette époque, la guerre se bornait à des *razzias* des Caffres quelquefois heureuses pour eux, quelquefois aussi vigoureusement repoussées par les troupes, et se terminant, selon les cas, par la perte du bétail ou par la mort de quelques Caffres.

Digitized by Google

Voici de quoi se compose d'ordinaire l'armement d'un Caffre :

1° Un paquet de javelots, nommés *assegais;* ces javelots sont de différentes longueurs et le plus souvent au nombre de sept; les Caffres les lancent à des distances considérables et manquent rarement leur but; 2° une très-longue lance et une espèce de massue, employée aussi comme projectile. Cependant, ils ont déjà beaucoup d'armes à feu et savent très-bien s'en servir.

Dans une petite collection, que possédait mon hôte, je vis plusieurs cornes de buffle d'une grandeur énorme et telles que je n'en vis nulle part en Amérique qui leur fussent comparables, j'y vis encore des cornes d'antilope, ainsi que de cette étrange espèce qui, dans des temps reculés, a pu faire croire à l'existence de la fabuleuse licorne.

Un peu plus loin, habite M. H..., qui mène une espèce de vie d'anachorète; sa maison est, avec la petite auberge où je logeais, la seule qui existe sur cette partie de la côte, et il faudrait aller bien loin pour en trouver d'autres. J'y vis une collection assez complète et intéressante des animaux du sud de l'Afrique. Deux jours avant mon arrivée, mon hôte l'avait enrichie d'une magnifique peau de léopard; cet animal avait rendu à la bergerie de M. H... de fréquentes visites auxquelles un morceau de viande empoisonné avec de la strychnine avait mis un terme. La nuit, j'entendais les hurlements répétés du chacal et aussi de la hyène, à ce que m'assura mon hôte; mais, comme il ne faisait pas alors clair de lune, je ne pus malheureusement pas me mettre à l'affût. Je n'en mis que plus d'ardeur, pendant le jour, à peindre et à dessiner, et, de fait, après une interruption si longue et si involontaire, c'était pour moi un vrai besoin. J'éprouvai aussi un grand plaisir, après avoir vécu si longtemps à bord de viande salée et autres conserves, à manger des œufs frais, du lait, du beurre, d'excellents pigeons, des pêches savoureuses et une foule d'autres bonnes choses; je sentais que cela me rafraichissait le sang.

Le soir du 1er février, je retournai à bord, et le lendemain matin nous quittâmes le port. Cette fois, nous avions embarqué toute une ménagerie : douze bœufs, vingt-cinq moutons, des porcs, des cochons de lait et des volailles à proportion, de sorte que, pour le moment du moins, nous ne craignions pas de mourir de faim.

La côte le long de laquelle nous naviguâmes tout le jour, est escarpée et

Digitized by Google

rocheuse, elle a presque partout plus de 2,000 pieds d'élévation. Le soir nous doublâmes le cap; depuis lors nous perdimes la terre de vue et nous n'aperçûmes plus que quelques mouettes, et de loin en loin un grand albatros.

Digitized by Google

# L'ILE MAURICE

Digitized by Google

Digitized by Google

# L'ILE MAURICE.

VOYAGE A LA CÔTE SUD-EST D'AFRIQUE. — LES MIRAGES. — ASPECT DE L'ILE MAURICE (ILE DE FRANCE). — RADE DE PORT-LOUIS. — PROMENADE A TRAVERS LA VILLE. — OPINIONS POLITIQUES DES INDIGÈNES. — FORTIFICATIONS DE LA MONTAGNE LA POUCE. — LE PETIT VILLAGE DE MOCCA. — PAYSAGE DES TROPIQUES. — HINDOUS. — COSTUMES ORIGINAUX POUR JESSONDA. — PAMPLEMOUSSE. — TOMBEAUX DE PAUL ET VIRGINIE. — UN MODÈLE DU PARADIS. — LA JUSTICE. — LE BANC DE NAZARETH.

A bord du *Mississipi*, le 6 mars 1853, dans l'océan Indien au sud de Ceylan.

Depuis le soir, où nous perdîmes de vue le cap de Bonne-Espérance, la première terre que nous rencontrâmes fut l'île Maurice ou, comme on l'appelait autrefois, l'île de France.

Naturellement, je n'ai pas eu le bonheur d'apercevoir le hollandais volant qui, à ce qu'on prétend, erre dans ces mers orageuses, car le roman du capitaine Marryat et l'opéra de Richard Wagner l'ont heureusement délivré du charme qui pesait sur lui. L'atmosphère brumeuse particulière à ces latitudes produit souvent ces singuliers mirages qui ont, sans aucun doute, donné nais-



Digitized by Google

sance à cette ancienne et lugubre légende maritime. Un vaisseau se réfléchit souvent deux fois, dans l'eau et dans l'air; on le voit renversé, les voiles en bas et la quille en haut; souvent même on voit déjà un vaisseau réfléchi dans l'air lorsqu'il se trouve encore au-dessous de l'horizon, et, par conséquent, avant qu'on ne puisse l'apercevoir. Ajoutez à cela une longue et violente houle formant des vagues, dont trois à peine s'étendent à une distance d'un mille, et viennent, lorsque le vent est contraire et un peu fort, se briser contre le navire avec un bruit semblable à celui du tonnerre; une atmosphère lourde et brumeuse qui fait éprouver un sentiment de malaise, tout cela réuni est plus que suffisant pour avoir donné lieu à cette légende dans un temps d'ignorance et de superstition où l'on n'avait encore que des connaissances très-bornées en fait de navigation maritime.

Le 19 février, au matin, nous aperçûmes enfin les côtes si longtemps désirées de l'île de France ou île Maurice. Des montagnes bien découpées, de formation volcanique, les unes groupées, les autres isolées, s'élèvent entre des plaines en pente douce où l'on voit la canne à sucre et les autres richesses de ces pays fertiles des tropiques; le tout, à l'exception de quelques parties de rochers qui ont une agréable teinte d'un gris-violet, présente à l'œil le vert le plus doux; telle apparaît, à première vue, cette île délicieuse. De tout ce que j'ai vu sous les tropiques, rien ne m'a fait éprouver, comme beauté naturelle, une impression aussi ravissante.

Le soir nous jetâmes l'ancre sur la rade à une portée de canon de la ville, dans une espèce de bassin dont l'entrée est assez dangereuse à cause des bancs de corail qui font tout le tour de l'île et laissent à peine quelques étroits passages libres.

Port-Louis est une fort jolie ville dont la partie européenne rappelle l'époque de sa splendeur sous la domination française; les faubourgs, au contraire, se composent généralement de misérables maisons de bois ou de huttes de paille construites par des Malais; ces faubourgs et les nombreux jardins au milieu desquels sont disséminées les maisons, donnent à la ville une étendue considérable. Les fortifications assez importantes qui datent encore du temps des Français sont actuellement désarmées; les Anglais les ont remplacées par une masse de batteries de côtes et par une forte citadelle construite sur une éminence dans la partie sud de la ville que ces batteries et cette citadelle protégent, en tant que tous les ouvrages situés à l'extérieur ne

Digitized by Google

sont pas armés; quant à ceux qui commandent les rues et les places ils sont garnis d'un nombre de canons très-respectable. Malgré tout, les créoles français sont toujours aussi français que jamais; on ne parle pas volontiers anglais bien que ce soit la langue usitée dans les tribunaux et pour les actes officiels du gouvernement; les créoles disent beaucoup de mal des Anglais, et si jamais la lutte devait recommencer entre John Bull et Jean Crapaud (1), je crois fort que John Bull n'aurait pas trop beau jeu.

Je passai presque toute la journée du 20 à parcourir les rues, les quais et les bazars pour y prendre toutes sortes de costumes dont il y a ici une grande variété, à cause de l'assemblage des Hindous, des Malgaches et autres races de l'Asie méridionale. Comme les Hindous surtout ne se laissent pas volontiers dessiner, cela me donna beaucoup de peine et le soir j'étais aussi fatigué que si j'eusse fait une journée de portefaix. J'étais logé à l'*hôtel de l'Europe* qui est tenu par un créole français. C'est un hôtel très-bon, très-confortable, mais aussi très-cher. Trois dollars pour un dîner! C'est plus qu'à Londres et à New-York!

Le jour suivant je me levai au point du jour pour gravir une montagne située derrière la ville et nommée La Pouce. Un long sentier tournant conduit à peu près jusqu'aux deux tiers de la hauteur; on marche à travers la plus riche végétation; et plus d'un de nos botanistes du nord se fût pâmé d'admiration en présence de cette vigoureuse nature. Au bout du sentier il fallait prendre ses jambes à son cou et s'en tirer de son mieux. L'extrême pointe du cône que forme le rocher, sert de station de mesurage et l'on y a planté, pour ce motif, un bâton de pavillon.

J'y demeurai quelque temps pour relever quelques beaux profils des côtes; toutefois, en descendant un peu plus bas par une autre pente de la montagne qui s'étend à peu près jusqu'à la côte méridionale, je découvris une vue beaucoup plus pittoresque et plus intéressante; elle embrassait les monts, la ville et la baie dont le développement est considérable. Là encore, je trouvai une végétation d'une incroyable richesse et j'arrivai au charmant village de Mocca, à travers lequel serpente une petite rivière d'un aspect très-riant. Des Hindous étaient occupés à y laver, d'autres y

(1) Nom qu'on donne aux créoles.

Digitized by Google

venaient faire leurs ablutions et leurs prières et tout cela formait un tableau plein d'animation et de grâce.

Je fus frappé du soin extraordinaire que mettent les Hindous à cacher leur nudité; même dans l'eau les hommes gardaient leur pagne autour des hanches; quant aux femmes, elles se baignaient à d'autres places entre d'épais buissons, au dessus desquels elles étendaient encore leurs longues draperies de coton pour se mettre tout à fait à l'abri des regards; les Hindous sont bien différents en cela des Indiens de l'Amérique centrale chez qui tout le monde, hommes et femmes, jeunes et vieux, blancs et gens de couleur, se mêlent sans façon et barbottent dans la même eau. Je dois encore faire observer que je pus examiner tous ces coutumes des Hindous, sans être vu ni remarqué, que je pris, de la sorte, la nature sur le fait, et enfin, que ces gens appartenaient tous à la classe la plus infime et la plus pauvre.

Le costume des femmes se compose, la plupart du temps, d'une seule grande pièce d'étoffe de coton; elles la roulent d'abord autour de la tête, comme un turban, puis, autour du corps, enfin elles lui font faire plusieurs fois le tour des hanches, et elles en rentrent l'extrémité dans la ceinture formée par l'étoffe même; les femmes pauvres vont toutes nues. Les hommes portent le turban séparé; un second morceau d'étoffe leur fait plusieurs fois le tour des hanches, formant sur le côté droit une queue qui pend jusqu'à terre; l'autre pan est retiré d'avant en arrière entre les jambes, et rentre par derrière, de sorte que cette partie de la draperie forme une espèce de pantalon; cette toilette, d'une extrême simplicité, ne manque pas de grâce, car les Hindous savent bien se draper et y mettent même beaucoup de coquetterie. Je serais vraiment curieux de voir dans ce vrai costume indien nos chanteurs et nos chanteuses, dans l'opéra de *Jessonda,* par exemple; je crois qu'ils y seraient assez disgracieux.

A midi, je m'étais mis à l'ombre sous des arbres; à proximité de quelques huttes indiennes, j'avais ouvert mon havresac et j'étais en train de faire honneur au dîner frugal que j'avais eu soin d'apporter, lorsqu'un tout jeune homme, d'une tournure agréable et dont la main droite était horriblement mutilée, vint me demander l'aumône; n'ayant pas de petite monnaie, je lui donnai plus qu'il n'avait probablement coutume de recevoir, et lorsqu'il fut retourné à sa hutte, je vis venir à moi deux jeunes filles, qui devaient être des parentes du pauvre diable, et qui m'apportaient, en présent, une corbeille

Digitized by Google

remplie d'ananas et d'autres fruits très-savoureux, entremêlés des plus belles fleurs. Comme je savais déjà qu'il est dangereux, pour les Européens, de manger trop de fruits des tropiques, je ne pus malheureusement guère profiter de la gracieuseté de ces bonnes gens.

Mais, sur ma demande, on me prépara une tasse d'excellent café, aussi bon que dans le meilleur café de Paris, et l'on ne voulut absolument pas en être payé.

J'avais déjà fait un assez bon bout de chemin, du côté de la ville, lorsque je vis le pauvre jeune homme qui courait après moi, pour me supplier d'accepter encore une petite corbeille de fruits avec un gros bouquet de fleurs.

Dans l'après-midi, tout en continuant mes études de paysages, je rencontrai quelques ingénieurs qui nivelaient le cours de la petite rivière dont j'ai déjà parlé, pour en conduire les eaux à la ville. J'obtins d'eux des détails précis sur l'ascension de ce massif de montagne le plus élevé de l'île, que les Anglais nomment *Peter Boot*, et qui a environ 2,500 pieds de haut. L'extrême pointe, qui sert de point de repère principal pour tous les mesurages, est formée par des cônes de rochers qui s'élèvent presque perpendiculairement, et l'on ne peut y arriver qu'à l'aide de crampons de fer, plantés dans le roc.

Le soir, comme je soupais gaiement à l'hôtel en compagnie de quelques officiers de notre frégate, je tombai dans un piége d'où j'aurais bien voulu me tirer, s'il y eût eu quelque moyen de le faire.

Voici la chose : j'eus le bonheur, ou le malheur, si l'on veut, de faire la connaissance d'une douzaine de jeunes gens aisés de l'île, qui, pendant trois jours, s'emparèrent si bien de moi, que je n'étais plus capable de faire rien qui vaille. Quelqu'agréables que soient, en certaines circonstances, ces marques d'hospitalité, elles me mettaient mal à l'aise, d'abord, parce qu'elles m'empêchaient de travailler, et, aussi, parce que je ne voyais absolument pas quand je pourrais les rendre.

Le lendemain matin, j'avais à peine fini de déjeuner, que, déjà, deux de mes nouvelles connaissances arrivaient dans une élégante calèche et la mettaient à ma disposition, c'est-à-dire qu'ils mettaient, pour toute la journée, l'embargo sur ma petite personne. Notre première excursion fut dirigée vers le village de Pamplemousse.

Digitized by Google

Quiconque a lu le charmant petit livre de Bernardin de Saint-Pierre, intitulé *Paul et Virginie* — et qui ne l'a pas lu ? — se souviendra que la scène se passe à l'île de France et que les faits racontés par l'auteur sont des faits historiques.

Je demandai à ce sujet quelques renseignements à un jeune employé de la Bibliothèque de Port-Louis, excellente bibliothèque qui, soit dit, en passant, se compose environ de 6,000 volumes. Il me communiqua divers documents relatifs au naufrage du *Saint-Géran*, qui eut lieu en 1742 et dans lequel périrent deux jeunes fiancés. L'endroit, où l'on repêcha les cadavres, est situé au nord-est de l'île, au pied du *Peter Boot*, non loin du petit village de Pamplemousse. Dans un jardin, qui se trouve tout près de la jolie petite église du village, on voit deux tombeaux, placés l'un contre l'autre; ce sont, dit-on, ceux de Paul et de Virginie. Je n'avais pas la moindre envie de rechercher si c'étaient bien réellement les tombeaux de ces deux amants dont les noms sont les plus connus dans la littérature des romans d'amour, après ceux de Roméo et Juliette; je me contentai donc de croire sans approfondir davantage. Je payai très-volontiers la petite contribution de six pences, qu'on prélève sur les visiteurs, et j'inscrivis mon nom, à côté d'une foule d'autres, dans le livre des étrangers.

Non loin de ce petit village se trouve le jardin botanique proprement dit; je le désigne ainsi, car toute cette île merveilleuse est un véritable jardin du bon Dieu. Le but de ce jardin est principalement de recueillir toutes sortes de semences utiles qu'on distribue ensuite gratuitement. On y trouve une masse de plantes les plus diverses et les plus magnifiques dont je nommerais et décrirais les plus remarquables, si cette lettre était un traité de botanique. Ce qui me frappa le plus, c'est la situation admirablement pittoresque de ce jardin; de longues allées d'élégants palmiers forment des perspectives et des arcades comme aucun architecte au monde ne saurait les mieux faire; il y a d'autres promenades ombragées par de hauts manguiers; de loin en loin, la monotonie est rompue par des parties plus ou moins grandes qui ont conservé leur caractère primitif et où l'art n'est pour rien; un ruisseau limpide serpente naturellement à travers des fourrés de bambous, hauts de 40 à 45 pieds, et, à certains endroits, il forme de petits étangs. Si jamais un autre prince Pückler-Muskau avait encore la fantaisie de faire représenter l'Éden dans un petit coin de son parc, il devrait envoyer

Digitized by Google

ici son jardinier pour y chercher un modèle. Mais le jardinier ferait bien d'acheter, en même temps, un petit pan de ce merveilleux ciel des tropiques. La plante qui m'intéressa le plus, à cause de sa structure étrange et tout à fait particulière, c'est le *Ravenala madagascariensis*, nommé ici *arbre du voyageur*. Cet arbre ressemble à un éventail gigantesque; ses feuilles, longues de quinze à vingt pieds, recueillent l'eau de pluie et la conduisent au tronc dans lequel le voyageur altéré n'a qu'à faire un trou pour trouver, en tout temps, de quoi se rafraîchir; c'est de là que lui vient son nom. Ainsi, la nature, dans sa bonté infinie, a pris soin ici de venir en aide au voyageur tourmenté par la soif, de même que dans les montagnes du Honduras, je pus apaiser la mienne avec l'eau qui se trouvait dans les branches creuses de gigantesques plantes grimpantes.

Dans une espèce d'auberge ou de cabaret, nous fîmes un *tiffin* (second déjeuner); l'on nous servit une espèce particulière de crevettes, aussi petites dans leur genre que les colibris dans le genre oiseau, et que je trouvai délicieuses. Le propiétaire de l'auberge avait à payer trois patentes : une comme marchand de vin, l'autre comme aubergiste, la troisième comme droguiste; il y a ici des impôts sur toutes choses : chiens, voitures, portes, fenêtres, chevaux, porcs, bétail, même les charettes à bras, tout est imposé; c'est tout comme chez nous!

En rentrant à la ville, nous vîmes des condamnés que l'État employait à la construction des routes; c'étaient tous des hommes de couleur; il n'y avait pas un seul blanc parmi eux. Il paraît que les tribunaux du pays ont coutume de condamner tout accusé, par cela même qu'il est accusé, ne fût-ce qu'à une amende de 1 schelling; tout au moins, on procède ainsi avec les gens de couleur. Ce n'est que dans un petit nombre de cas excessivement rares que le gouverneur fait grâce. Mais celui qui ne peut pas payer doit travailler pour sa peine, et comme les hommes de couleur sont généralement trop pauvres pour payer, ils sont condamnés au travail forcé. De cette manière, tous les travaux publics sont exécutés par les condamnés dont il ne manque jamais, attendu que les mauvais traitements qu'on fait subir à la population de couleur la portent souvent à résister à ses bourreaux blancs. Sur une étendue de moins de dix milles, j'ai vu au moins quatre cents de ces condamnés; les grandes routes et les chemins vicinaux, les conduites d'eau et autres travaux publics ont pris un grand développement, et cependant se

Digitized by Google

maintiennent en parfait état d'entretien; si l'on considère combien est courte la journée de travail d'un homme, dans ce climat, on pourra se faire à peu près une idée du nombre de condamnations qui sont prononcées ici chaque année.

J'ai été étonné aussi du petit nombre de nègres purs, que j'ai rencontrés à l'île de France; car il n'y a guère qu'une vingtaine d'années que l'esclavage y est aboli et, jusqu'alors, tous les esclaves étaient des nègres. Lorsque je demandai ce qu'étaient devenus tous les noirs qui se trouvaient dans le pays, on me fit cette laconique réponse : « Ils deviennent tous de même, et bientôt la race en aura complétement disparu. »

Le paysage offre, tant sous le rapport des formes qu'affectent les montagnes, que sous celui de la végétation, les plus beaux sujets qu'un peintre puisse désirer, et la population n'est pas une mine moins féconde à exploiter pour le peintre de genre; seulement, ce qui me parut étrange, c'est que je ne trouvai de ce côté de l'île, ni dans le voisinage de la ville, aucun costume vraiment original, comme j'en avais tant vu de l'autre côté. J'en fus d'autant plus affligé, que nous devions bientôt partir et qu'il me fut impossible de recueillir tous ces précieux motifs d'études, comme j'en aurais eu grande envie.

Aujourd'hui, 9 mars, nous passons sous la ligne, pour la seconde fois, et nous avons mis le cap directement sur Point-de-Galle, la pointe méridionale de Ceylan. Nous avons rasé le banc de Nazareth, célèbre par le naufrage de la *Méduse*, que notre Reisziger a aussi illustré en musique. Depuis que nous avons quitté cet endroit, nous avons un calme continuel, et malgré la marche rapide de notre vapeur, je puis me mettre en imagination à la place de ces malheureux qui, sur un misérable radeau, durent flotter des semaines entières sous ce soleil brûlant, sans provisions suffisantes d'eau ni de vivres. Dieu préserve d'un pareil sort tout brave marin !

Digitized by Google

# CEYLAN

Digitized by Google

Digitized by Google

# CEYLAN.

— ARRIVÉE A POINT DE GALLE. — BATEAUX PILOTES DE CEYLAN. — PHYSIONOMIE DE LA VILLE. — COMMERCE ACTIF. — COSTUMES. — PROMENADE A LA CÔTE ORIENTALE. — TEMPLE ET PRÊTRE BOUDDHIQUES. — ÉCRITURE CINGALAISE. — UN SERPENT SACRÉ. — RARETÉ DES FEMMES. — PRÉCAUTIONS A PRENDRE DANS LE COMMERCE. — PÈLERINS ET BONZES SIAMOIS.

Sur la route de Malacca dans l'archipel Indien,
18 mars 1853.

Le 10 mars, à la nuit tombante, nous aperçûmes le phare de Point-de-Galle, établi sur la pointe méridionale de Ceylan; mais comme la côte est dangereuse, nous mîmes en panne et nous attendîmes le point du jour pour entrer dans le port. Bien que nous nous fussions tenus pendant toute la nuit, à environ quarante milles de la côte, nous vîmes, à minuit, arriver à bord un pilote dans une pirogue, construite d'une façon si étrange, qu'un homme, qui n'aurait pas l'habitude de ce genre de bateau, ne songerait jamais à se risquer en mer sur une telle embarcation. Elle consiste tout sim-

Digitized by Google

plement en un tronc d'arbre creux de quinze à dix-huit pouces de largeur; sur ce tronc, deux planches minces sont assujéties en guise de bords, pour empêcher les vagues d'entrer; la largeur intérieure est tout au plus de douze pouces, de sorte qu'on a juste de quoi se tenir assis sur une planchette transversale et qu'il faut avoir les pieds croisés l'un sur l'autre, à moins pourtant qu'on ne préfère se mettre à cheval sur cette étrange machine et laisser pendre ses jambes dans l'eau. A première vue, il n'est pas un marin qui ne pense que cette pirogue doit infailliblement chavirer, et cependant on l'en préserve par un appareil aussi simple qu'ingénieux; de l'avant et de l'arrière de la pirogue partent, à angle droit, deux longues perches de six à huit pieds de long; à l'extrémité de ces perches est fixée une forte solive de six à huit pouces en diagonale avec la pirogue; cette solive peut, à volonté, plonger dans l'eau ou en sortir, et elle rend cette embarcation aussi solide qu'un bateau construit selon toutes les règles de l'architecture navale. Plus tard, je me suis servi moi-même plusieurs fois de ces sortes de bateaux pour aller à la chasse ou faire d'autres excursions, et je les ai de fait trouvés à toute épreuve.

En quittant Ceylan, nous trouvâmes des bateaux pêcheurs construits sur le même modèle, jusqu'à une distance de soixante à soixante-dix milles en mer.

Le port de Point-de-Galle a un aspect étrange. Sur une longue langue de terre, ou mieux sur une étroite péninsule, derrière laquelle se trouve le port bien abrité, est située la ville; elle est assez bien fortifiée et avec son mélange de vieilles maisons hollandaises et indiennes, à moitié cachées derrière des arbres, elle a une physionomie assez pittoresque. De nombreux blocs de rochers sont disséminés devant le rivage, et la mer vient s'y briser avec un fracas épouvantable; le reste de la côte est couvert d'innombrables cocotiers, au-dessus desquels on aperçoit çà et là une petite colline bleue ou la blanche pyramide d'un temple de bouddhistes. La baie était remplie de nombreux navires, de toute forme et de toute grandeur, les uns en chargement, les autres en déchargement, et entre lesquels circulaient une masse de *prahous* qui font le commerce des côtes. Ces derniers me rappelaient tout à fait, par leur tournure, ces petits bateaux de papier qu'étant enfant, je lançais sur l'auge qui se trouvait sous le vieux poirier, dans la cour de la maison paternelle. Dans la construction de la plupart de ces bateaux de Ceylan il n'entre presque pas de fer; pour les assembler et les relier, on se

Digitized by Google

sert de clous de bois et de cordes faites avec du chanvre de coco qui forme l'enveloppe extérieure et fibreuse de la noix.

A peine étions-nous à l'ancre, qu'une masse de pirogues, telles que je viens de les décrire, vinrent se presser autour de notre frégate; elles étaient montées par des gaillards à moitié nus qui nous firent, en un anglais impossible, leurs offres de service; ils vantaient leur talent de blanchisseur et leur probité exemplaire, dont ils nous présentaient pour preuves une masse de certificats, les uns neufs, les autres sales et déchirés. Lorsque toute la bande se fut élancée à bord, toutes les cajutes se trouvèrent envahies par ces serviteurs empressés, dont plusieurs avaient des certificats délivrés par nos camarades de la frégrate *Susquehannah*, qui était passée là dix mois avant nous. Un homme du nom de Daniel — j'ignore si c'était celui de la fosse aux lions — était recommandé particulièrement pour sa probité; je confiai mon linge à ce bon sujet, et, après avoir terminé cette affaire importante, je me mis en grande tenue pour aller un peu visiter la ville et jeter à la boîte des lettres qui devaient porter dans la patrie mes vœux les plus ardents pour le bonheur de ceux à qui elles étaient adressées.

La première chose qui me frappa, ce fut le costume des hommes de Ceylan; ils se fixent, autour des hanches, une grande pièce de mousseline qui leur descend comme une robe de femme jusqu'au dessous de la cheville; la plupart avaient le haut du corps nu; les hommes des classes supérieures portent seuls une chemise ou de courtes jaquettes. Les hommes portent aussi les cheveux longs et retroussés par derrière en forme de chignon, ce qui, avec leur jupon, les fait ressembler tout à fait à des femmes.

Les jeunes enfants de 5 à 8 ans étaient, au contraire, charmants; avec leurs traits doux et bons, leurs longs cheveux noirs et bouclés, ils ressemblent moins à des garçons qu'à de jolies petites filles.

J'eus bientôt vu ce qu'il y avait dans la ville; les rues sont uniformes et il n'y a ni places ni édifices qui vaillent la peine qu'on en parle.

Ce qu'il y a de mieux, c'est encore les fortifications, dont quelques-unes sont très-anciennes et tombent en ruine; elles sont toutes assez pittoresques et je les ai dessinées.

Cependant, je désirais bien voir un peu le pays; aussi, le 11, je me levai au point du jour pour aller visiter au moins la côte orientale. Tandis que je cheminais sur le sable du rivage, le soleil parut derrière les cimes des pal-

Digitized by Google

miers; il avait beaucoup plu la nuit précédente et l'atmosphère était encore chargée de vapeurs qui voilaient entièrement l'horizon de la mer; au-dessus de la forêt de palmiers, on voyait s'élever, en tourbillonnant, de petits nuages de fumée bleue, sortant des chaumières indiennes et qui se mêlaient aux brouillards dont elles étaient recouvertes. Le soleil sortit de ces brumes, semblable à un disque de fer rouge, d'une grandeur extraordinaire; la côte était toute unie et sablonneuse, de sorte qu'à chaque fois que la vague se retirait, le sable humide reflétait longtemps la teinte rouge du soleil. Au premier plan, des hommes nus, à la peau brune, étaient occupés à mettre leurs bateaux à flot, tandis que plus loin bon nombre de petites pirogues avaient déjà déployé leurs voiles. C'était, surtout sous le rapport des magnifiques effets de couleur et de lumière, un des plus beaux sujets de paysage que j'aie jamais rencontrés; je regrettai vivement d'avoir laissé à bord ce qu'il fallait pour peindre; je dus me contenter de prendre sur le papier un croquis du tableau et d'en fixer les teintes dans ma mémoire.

En compagnie d'un matelot, qui m'accompagnait dans mon excursion et portait mon bagage, je marchai d'un bon pas et j'arrivai, au bout de peu de temps, dans des champs de riz marécageux.

Comme je n'espérais trouver à faire que des études ornithologiques, je n'avais apporté que mon album, mon fusil à deux coups et tout mon équipage de chasse; je ne fus pas longtemps sans avoir fait lever de ces champs de riz quelques bécasses, certaines espèces de hérons qui m'étaient inconnues, et de petites grues. Malheureusement je n'avais pas de chien, car j'aurais pu alors faire une chasse bien plus fructueuse.

Cependant quelques petits gamins cingalais me tinrent lieu de chiens avec assez d'avantage. Ces drôles, qui courent tout nus, faisaient lever les bécasses et allaient me chercher celles que j'avais tirées dans la vase noire où ils pataugeaient avec bonheur. Comme le soleil commençait à chauffer un peu trop, j'allai me mettre au frais sur une éminence ombragée par des cocotiers et là je me mis en devoir de vider et de dépouiller mon gibier, car sous ce climat brûlant, on ne peut pas différer longtemps cette besogne. Cela fait, je tirai de mon havresac mon frugal déjeuner, composé de biscuit de mer et de viande salée, et je le dévorai avec un véritable appétit de chasseur; l'eau n'étant pas potable à l'endroit où je me trouvais, je n'en savourai qu'avec plus de plaisir quelques magnifiques cocos qu'allèrent me cueillir

Digitized by Google

mes jeunes cingalais ; je ne sais si cela tient à la chaleur excessive qu'il faisait alors et à la soif brûlante qui me dévorait, mais jamais rafraîchissement ne me fit plus de plaisir et ne me sembla plus exquis que ce lait de cocotier.

Non loin de là se trouvait un petit temple de bouddhistes ; sur la prière des Indiens, je laissai mon fusil et mon couteau de chasse à quelque distance, et j'allai rendre visite au prêtre qui y résidait.

Ce petit temple, de forme octogone, était situé au sommet d'une colline et entouré d'un mur d'environ quatre pieds d'élévation ; à côté, et un peu plus bas, il y avait une espèce de parvis avec un mur d'enceinte pareil à celui du temple ; on y descendait par un perron de quelques marches. A la porte de la cour intérieure du temple une petite lampe brûlait dans une niche située sur le côté gauche. A droite de cette cour intérieure et un peu plus haut, se trouvait, dans une enceinte particulière, un puits sacré devant lequel s'élevait un petit autel.

Quelques marches conduisaient de la première cour à ce puits, sans qu'on eût besoin cependant de traverser la cour la plus intérieure, et un second escalier conduisait également de la première cour à la maison du prêtre, située un peu plus bas.

Le temple, comme je l'ai déjà dit, était de forme octogone ; il avait quatre portes, protégées chacune par un avant-toit que supportaient d'élégantes colonnettes ; le tout était surmonté d'une pyramide en maçonnerie massive à la pointe de laquelle étaient des ornements en fer, d'où pendait un faisceau de petites cloches. Chaque temple bouddhiste a une pyramide semblable, soit posée sur le temple même, comme ici, soit élevée à peu de distance comme un monument séparé ; cette pyramide contient toujours une relique quelconque du célèbre réformateur de la religion brahmanique ou dieu principal Bouddha.

A l'intérieur du petit édifice se trouvaient, en face des quatre portes, quatre sanctuaires représentant l'image de Bouddha et celles de quelques saints ou dieux inférieurs ; devant chacun de ces sanctuaires s'élevait un petit autel sur lequel étaient déposées diverses offrandes, telles que fleurs, graines, palmes, fruits et quelques monnaies de cuivre de peu valeur.

Les parois intérieures de l'octogone étaient ornées de peintures représentant des sujets religieux, et dans lesquelles des éléphants blancs semblaient être particulièrement vénérés. On y voyait aussi beaucoup de martyres de

Digitized by Google

prêtres et de jeunes filles, dont quelques-uns étaient tués à coups de flèches ou à coups de sabre, tandis que d'autres étaient empalés, sciés, brûlés ou subissaient quelque supplice non moins atroce. Le principal persécuteur revenait souvent sous la forme d'un prince ayant la couronne sur la tête ; une de ces peintures le représente atteint par la vengeance céleste; il est sur son lit de mort, un torrent de feu se répand autour de son cou et l'entraîne dans l'abîme infernal, où l'on voit déjà d'autres de ses compagnons couronnés, qu'une bande de diables blancs, avec de longues dents de sanglier, tourmente et fait rôtir de diverses manières.

Le vieux prêtre avait la tête et la barbe rasées, et le corps enveloppé d'une longue pièce d'étoffe de coton jaune-foncé ; il me montra tout avec empressement et bienveillance ; comme je voulais lui offrir une petite rémunération, il refusa de l'accepter et m'indiqua, en même temps, le bassin aux offrandes qui se trouvait devant un dieu au regard louche; j'y laissai tomber mon présent et je reçus en échange, au moment de partir, de solennels salamalecs et un cadeau de fruits et de fleurs. Ce petit temple avec les palmiers et les quelques cabanes qui l'entourent, en y ajoutant un groupe d'indigènes pour animer le sujet, fournirait le motif d'un charmant tableau; du reste, le pays en lui-même n'a rien de bien pittoresque.

A la nuit, j'allumai du feu, je me préparai, avec mes provisions, un souper frugal, puis, après avoir pris mon café et fumé un cigare, je m'étendis, comme je l'avais fait un an auparavant dans les montagnes de l'Amérique centrale, sur la terre du bon Dieu, et je dormis paisiblement jusqu'au lendemain matin; le jour suivant, je recommençai à faire, comme la veille, la guerre au gibier et je ne fus pas moins heureux.

Ce jour là et le suivant se passèrent comme le premier, avec la seule différence que je traversai tantôt des rivières marécageuses, tantôt des bois, et que je fis plusieurs haltes, soit pour vider mon gibier, soit pour prendre quelques esquisses.

Le troisième jour, vers midi, j'arrivai à un autre petit temple, disposé d'une manière tout à fait différente de celui dont j'ai déjà donné la description ; il était, en effet, construit sur un terrain plat, et au lieu d'être octogone, il formait un carré parfait. Les idoles y occupaient trois sanctuaires; celle de Bouddha était au milieu, un peu plus grande et plus en avant, et entourée de sculptures de bois peint; à droite et à gauche de l'entrée, on

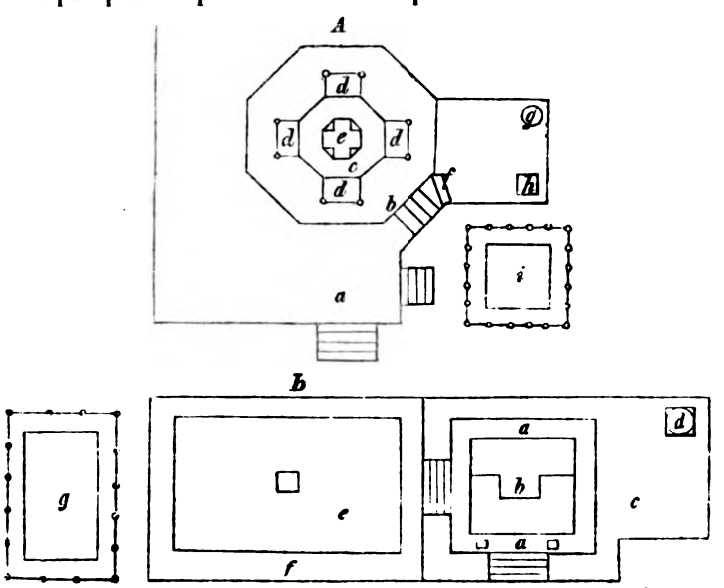
Digitized by Google

voyait, le glaive à la main, deux figures en pied, vêtues de longues robes et d'une physionomie assez débonnaire; les murailles étaient couvertes de peintures comme dans l'autre temple. La pyramide était construite à part, toutefois dans la même cour que les trois sanctuaires. Tout auprès, et relié à la pyramide par un péristyle, était un bâtiment d'environ soixante à soixante-dix pieds de long, avec quatre portes, contenant à l'intérieur une salle spacieuse dans laquelle se trouvait une espèce de chaire au milieu d'un carré fermé par une grille.

Ce bâtiment devait être affecté au culte, car la maison du prêtre en était entièrement séparée; toutefois, elle était, comme tous les autres bâtiments, entourée d'un péristyle.

Devant le temple, sous de sveltes et élégants palmiers, était une fontaine dont l'eau se déversait dans un bassin en maçonnerie, où on la puisait au moyen d'une coquille de coco attachée à une corde d'écorce.

Voici à peu près les plans des deux temples :




*A* PREMIER TEMPLE.

*a* Cour extérieure. — *b* Cour intérieure. — *c* Temple octogone. — *d* Portes avec de petits avant-toits. — *e* Sanctuaire. — *f* Cour latérale. — *g* Puits. — *h* Autel. — *i* Habitation du prêtre.

*B* DEUXIÈME TEMPLE.

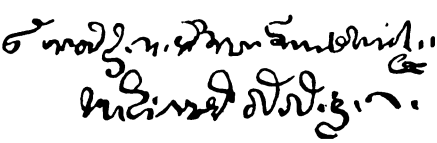
*a* Temple. — *b* Sanctuaire. — *c* Cour latérale. — *d* Pyramide avec les cloches. — *e* Salle où est la chaire. — *f* Porche. — *g* Habitation du prêtre et son péristyle.



Digitized by Google

Sous les colonnes était assis un prêtre d'un rang plus élevé que le premier, comme semblait l'indiquer son vêtement de soie jaune-clair. Il était entouré de ses fils, vêtus d'une étoffe de coton jaune foncé, et il leur apprenait, ainsi qu'à plusieurs autres petits garçons accroupis en cercle, à écrire avec des poinçons de fer sur des feuilles de palmier, ce qui rappelait tout à fait le style et la manière d'écrire des anciens. Lorsqu'on a tracé les caractères sur la feuille avec le poinçon, on y passe une certaine huile et on fait sécher la feuille sur le feu; c'est alors seulement que l'écriture ressort noire. Chacune de ces feuilles a deux trous par lesquels on passe un fil pour faire ainsi un livre. L'écriture a un aspect assez bizarre, mais lorsqu'elle est bien formée, comme, par exemple, celle du vieux prêtre, elle fait très-bien sur les feuilles blanchies du palmier.

En voici un échantillon :



Pour écrire, on tient le style d'une manière assez singulière; le bout le plus pointu est légèrement incliné vers le corps, et l'autre, un peu plus lourd, est tourné plus en dehors.

J'avais grande envie de posséder un de ces styles et quelques feuilles de palmier écrites; le vieux prêtre s'empressa de me satisfaire, mais, pas plus que le premier, il ne voulut entendre parler de payement, et je dus avoir recours au tronc aux offrandes.

Je témoignai aussi le désir d'avoir un coran bouddhiste et une grammaire cingalaise que possédait le vieux prêtre, mais, comme il me parut avoir de la répugnance à s'en dessaisir, je me fis scrupule d'insister davantage.

L'après-midi était déjà assez avancé, et, comme ma permission expirait au coucher du soleil, je dus me hâter de regagner la côte. Je traversai pour m'y rendre une forêt de palmiers, où je vis un serpent admirablement tacheté et d'une longueur de cinq pieds environ. J'étais déjà sur le point de le tirer, pour en avoir la peau, lorsque quelques-uns des Hindous, qui m'ac-

Digitized by Google

compagnaient, s'élancèrent sur moi pour défendre le reptile; l'un d'eux poussa même le zèle jusqu'à se mettre devant le canon de mon fusil ; ils avaient, sans doute, pour agir ainsi, un motif religieux. Je me vis privé de la sorte d'un magnifique spécimen de ce genre dont j'espérais enrichir ma collection ; je ne me permis pas même d'aller examiner de plus près à quelle espèce appartenait ce serpent, pour ne pas fâcher ces braves gens qui m'avaient témoigné beaucoup d'amitié et de bon vouloir.

Je fus surpris du petit nombre de femmes que j'avais aperçues pendant ces trois jours; je n'en avais vu en tout que cinq, dont trois très-vieilles et deux toutes jeunes. Il est possible qu'elles restent dans l'intérieur des maisons, dont je n'ai visité que quelques-unes et très à la hâte; ou bien que, comme on l'assure, les femmes soient avec la population mâle dans la proportion de un à six.

Je me rendis à bord dans une des pirogues dont j'ai déjà parlé, et j'arrivai à la frégate encore une heure avant le coucher du soleil.

Le pont était rempli de visiteurs de toutes les classes. Des officiers anglais et des dames anglaises s'étaient réunis sur le tillac pour entendre la musique; les autres parties du navire étaient pleines de Cingalais de diverses conditions, parmi lesquels un grand nombre offraient en vente des dents et des mâchoires d'éléphant, d'autres des pierreries, des modèles de pirogues, etc. Quelque bas que paraissent les prix, si l'on n'a pas l'expérience de ces sortes de marchés, on risque encore d'être trompé; le mieux est de chercher à échanger les objets qu'on vous présente contre de vieux habits, du vieux linge que les indigènes recherchent par-dessus tout. C'est ainsi que je donnai quelques-unes des chemises si maltraitées par ces dames hottentotes et quelques effets d'habillement pour deux jolis modèles de pirogues, une caisse de cigares et une mâchoire d'éléphant.

Un vaisseau de guerre siamois avait amené une masse de pèlerins; car Ceylan, dans la capitale de laquelle (à Candy) se trouve une dent de Bouddha, est un lieu saint. Parmi ces pèlerins, il y avait plusieurs bonzes, dont deux d'un rang élevé, qui nous avaient également fait l'honneur de venir nous rendre visite. Je présentai à l'un d'eux la feuille écrite de palmier, qu'on m'avait donnée dans l'après-midi, et je le priai de me la lire, ce qu'il fit très-volontiers d'une voix nasillarde, et en psalmodiant à peu près comme nos prêtres à la grand'messe; il m'expliqua ensuite, en anglais,

Digitized by Google

aussi bien qu'il put, que c'était une prière pour un homme engagé dans une périlleuse entreprise.

Peu à peu nos visiteurs se retirèrent et on tira le coup de canon du soir; brisé de corps et d'esprit, j'allai chercher dans mon hamac un repos salutaire, et le lendemain matin, à mon réveil, je m'aperçus au mouvement du navire que nous étions déjà rentrés en pleine mer. En effet, je ne vis plus Ceylan que comme une ligne bleue à l'horizon, et si je n'avais eu, pour me convaincre, mes esquisses, mes peaux d'oiseaux, mes habits sales et ma fatigue, j'aurais à peine cru que je venais de passer quatre jours sur cette île. Si cela doit continuer ainsi, il me semblera, à mon retour à New-York, que j'ai rêvé avoir fait un voyage autour du monde, tant les images et les impressions se succèdent rapidement et s'effacent les unes les autres.

Digitized by Google

# SINGAPORE

Digitized by Google

Digitized by Google

# SINGAPORE.

ARRIVÉE DANS LE PORT. — IMPORTANCE CROISSANTE DE SINGAPORE. — LA VILLE. — CASERNES DES CIPAYES. — LES SAMPANS. — NAVIGATION ENTRE LES ILES. — VILLAGES DE PÊCHEURS. — ACHATS A BON MARCHÉ. — POULO-PASSE. — FOURS. — CIMETIÈRES. — PLANTATIONS DE POIVRE ET DE MUSCADE. — COLONS CHINOIS. — REPAS DANS LA CABANE DE PÊCHEURS. — ARRIVÉE A HONG-KONG.

A bord, le 1er avril 1853, dans la mer de la Chine.

Vers son extrémité sud-est la route de Malacca, large au commencement, se resserre de plus en plus, à tel point, que nous avions presque constamment d'un côté la côte, de l'autre, de petites îles. Le 25 mars au matin, nous rencontrâmes une frégate anglaise à voiles, que remorquait un vapeur. Le navire nous salua et nous répondîmes à son salut, ce qui nous donna une charmante image en miniature d'un combat naval pacifique; ensuite les deux vaisseaux anglais mirent en panne et passèrent sous notre poupe, tandis que notre musique jouait l'air du *God save the queen*. Un peu après,

Digitized by Google

le pilote vint à notre bord et apporta des lettres pour quelques-uns de nous, ce qui fut une cause de joie pour ces privilégiés et d'envie pour les autres dont je faisais partie.

Le même soir, nous entrâmes dans le port de Singapore que nous trouvâmes plein de vaisseaux et surtout de jonques chinoises; il n'y avait dans le nombre qu'un seul navire américain. Le jour précédent nous avions rencontré sept clippers de la marine américaine.

Singapore, déclarée colonie anglaise en 1819, pour dédommager l'Angleterre de la reddition de Batavia et faire contrepoids à l'influence hollandaise dans les Indes orientales, était déjà depuis longtemps alors une place très-importante; cependant les discordes civiles avaient mis le pays si bas, qu'en 1819, lorsque les Anglais prirent possession de l'île, il ne s'y trouvait plus que 150 habitants. Sir Stamford Roffles dit que, lors de la fondation de la ville actuelle, on retrouva encore des restes assez considérables de l'ancienne ville. La nouvelle colonie a rapidement prospéré, son port-franc y attira des négociants et des colons de tous les pays, et elle est devenue en très-peu de temps une place marchande qui déjà peut être nommée à bon droit le Londres des Indes orientales.

C'est là que je vis pour la première fois des jonques chinoises, ces étranges bâtiments si lourds, qui s'élèvent à une grande hauteur au-dessus de l'eau et dont je parlerai plus au long en racontant mon séjour à Hong-Kong. Il n'y avait pas une demi-heure que nous étions dans le port, que déjà notre vaisseau était assiégé par d'innombrables chaloupes qui venaient les unes chercher du linge à blanchir, les autres faire du commerce; ceux qui les montaient s'efforçaient, en criant et en gesticulant, d'escalader les flancs de notre navire; mais quelques seaux d'eau salée qu'on leur jeta sur la tête, les contraignirent bientôt à la retraite. C'étaient des Malais et surtout des Chinois, la tête rasée, les yeux fendus en amande, tous solidement bâtis. J'employai le reste du jour à faire une promenade par la ville, mais je fus peu content de ses rues sales qui ont un air moitié anglais, moitié chinois, et où une foule bruyante de marchands crient leur marchandise, sur mille tons faux et glapissants. Je me réserve de dépeindre les Chinois, leurs maisons et leur genre de vie, lorsque je parlerai de Canton où je verrai tout cela beaucoup plus exactement et de première main. Ici les Chinois sont pour la plupart bateliers, manœuvres et portefaix, et il paraît qu'ils y rendent de

Digitized by Google

bons services. Le quartier européen est le meilleur de la ville et se compose presque entièrement de jolies villas avec des jardins. La garnison est composée, comme à Ceylan, moitié de troupes anglaises et moitié de cipayes. Les casernes de ces derniers ont un aspect assez singulier ; c'est un grand carré entouré d'une colonnade derrière laquelle se trouve une rangée de tentes formées tout simplement de nattes suspendues ; dans ces tentes les cipayes, demi-nus, sont accroupis à terre avec toute leur famille, nue de la tête aux pieds, car en dehors du service, on met bien vite de côté l'uniforme gênant. Il y a aussi un corps de constables en uniforme bleu et armés de gourdins ; ce corps est composé entièrement d'indigènes. On trouve à Singapore quelques hôtels à l'européenne, très-bien tenus mais fort chers, comme j'avais déjà pu m'en apercevoir à l'île de France.

Quand je revins à bord j'appris, à ma grande joie, que le commodore avait déjà loué pour trois jours un bateau et un guide à mon intention, afin que je pusse faire mes excursions le long de la côte. Ces petits bateaux nommés *sampans,* sont les plus commodes en pareil cas ; ils n'ont pas plus de 25 pieds de long, sont très-effilés, un peu renflés vers le milieu et voguent au moindre souffle de vent ; il y a à l'avant quatre rameurs et un homme au gouvernail. La partie du milieu, qui est la plus large, est couverte d'un toit de nattes ; il peut s'y tenir et y coucher deux ou trois personnes. A l'arrière, il y a un petit foyer pour faire la cuisine, et la nuit on étend sur tout le bateau une couverture de nattes supplémentaires.

On embarqua quelques provisions de riz, thé, biscuit, etc. et un petit tonneau d'eau ; nous arborâmes un pavillon américain et dès le jour suivant, nous commençâmes à naviguer entre de nombreux groupes de petits îlots, sur la plupart desquels étaient construits des villages de pêcheurs malais. En beaucoup d'endroits étaient tendues de grandes nasses, faites de baguettes et de roseaux. Les roseaux étaient disposés de telle sorte, que les poissons pouvaient, aussi bien à la marée basse qu'à la marée haute, entrer aisément dans la nasse, mais ne pouvaient plus en sortir.

En d'autres endroits, des pêcheurs, montés sur de petits bateaux, étaient occupés à harponner des poissons, ce qu'ils faisaient avec une remarquable adresse. J'achetai d'un Chinois, qui conduisait à la ville un bateau d'ananas, douze de ces fruits excellents, moyennant six *cents*, et cette provision nous suffit à tous pendant nos trois jours ; plus loin, vers le soir, j'achetai pour le

Digitized by Google

même prix, un nombre suffisant de savoureux poissons de mer qui nous fournirent à tous les sept un dîner et un déjeuner complets.

Sur plusieurs îles il y avait des champs assez vastes, semblables à nos champs de choux et de pommes de terre, qui étaient entièrement plantés d'ananas; car, dans ces derniers temps, on a acquis la conviction que ces fruits deviennent plus gros et plus doux lorsqu'ils sont cultivés, que ceux qui viennent à l'état sauvage dans les bois où pourtant on en trouve encore une grande quantité. Les maisons sont, pour la plupart, tout au bord de l'eau; à cause de la marée et des visites de certains animaux peu agréables, on les bâtit entièrement sur pilotis à 10 ou 12 pieds au-dessus du sol. La nuit on retire les échelles qui servent d'escalier pendant le jour.

Cette première nuit je couchai à Poulo-Passe, petite île, située à l'entrée de la route de Malacca. La nuit, surtout à la nouvelle lune, il arrive souvent que des tigres viennent de terre à la nage, car ici le canal en plusieurs endroits n'a pas plus d'un demi-mille anglais de largeur. J'aurais volontiers dérangé un de ces animaux dans son bain nocturne, mais j'eus beau me tenir aux aguets, aucun ne me fit le plaisir de se montrer; cependant il faisait un si beau clair de lune qu'on aurait très-bien pu lire. Je fus d'autant plus dépité de n'avoir pas aperçu le moindre tigre que peu de jours auparavant, dans un village de pêcheurs, à peine éloigné d'un mille, un de ces rôdeurs avait attaqué une vieille femme et l'avait emportée après avoir renversé plusieurs hommes qui étaient accourus au secours de la malheureuse victime.

J'avais résolu de remonter un peu le River-Juvong qui s'avance assez loin dans l'intérieur de l'île, et longtemps avant le point du jour, nous étions déjà en route. Mes matelots m'ayant dit qu'il y avait au bord de la rivière beaucoup de bécasses, je me plaçai dans un endroit favorable pour attendre le jour. En effet, je ne tardai pas à en voir passer une bande, et la couleur claire de leurs plumes, se détachant sur l'eau d'une teinte foncée, je les visais d'autant mieux; j'avais à peine le temps de charger mon fusil, tant elles se suivaient vite; mais au bout d'une demi-heure la chasse était finie; il ne venait plus, de loin en loin, que quelques retardataires. Ces bécasses étaient plus petites qu'elles ne sont ordinairement dans nos pays, mais grasses et succulentes, et nous en fîmes un excellent dîner. Je trouvai çà et là sur le rivage des pistes de sangliers, qui devaient être très-lourds à en juger par les empreintes qu'ils avaient laissées; mais je dus renoncer, au bout de peu

Digitized by Google

de temps, à suivre leurs traces, car les roseaux épais et la vase noire et poisseuse, dans laquelle je m'enfonçais jusqu'au-dessus des genoux, étaient des obstacles insurmontables ; les bateliers malais n'auraient, d'ailleurs, voulu à aucun prix, entrer dans les jungles, de peur de tigres, et, en vérité, ils n'avaient pas tout à fait tort ; attendu que, d'une part le tigre est très-friand de la chair des hommes de couleur, d'autre part qu'une jungle est le terrain le plus défavorable pour livrer bataille à ce féroce animal ; en effet, la vase et les bambous épais vous y permettent à peine de vous retourner et vous mettent presque dans l'impossibilité de faire usage de vos armes.

Un peu plus haut, en remontant la rivière, j'arrivai à un petit village, construit exactement comme ceux qui sont sur la côte, et dont les habitants étaient occupés à faire cuire des vases de terre dans des fours tout à fait primitifs. Les vases sont placés sur une couche de bois, sur ces vases on met encore du bois, puis des vases et ainsi de suite jusqu'à la dernière couche de bois qui est couverte d'une couche d'argile dans laquelle on laisse une petite ouverture pour le feu ; le tout est entouré de terre glaise de toutes parts et ressemble parfaitement à nos fourneaux de charbonniers ; cependant ces vases étaient très-bien cuits ; les uns étaient noirs, les autres d'un brun rougeâtre, et tous de forme assez élégante. Non loin du village, dans le bois, se trouvait le cimetière ; les tombeaux les plus grands et les plus apparents étaient entourés d'une balustrade en bois très-bien sculpté ; autour des autres il n'y avait que des quilles également en bois sculpté, qui tenaient lieu de pierre tumulaire. Aux tombeaux de femmes, l'extrémité supérieure de la quille était plate tandis qu'à ceux des hommes elle se terminait par un bout sculpté. Sur plusieurs de ces quilles de bois on avait attaché des morceaux de coton blanc, sans doute dans quelque intention religieuse, car ceux que je questionnai à ce sujet, soit qu'ils ne me comprissent pas, soit qu'ils ne voulussent pas me comprendre, ne me donnèrent aucune explication satisfaisante. Un homme à qui je demandai un bon affût, pour attendre le tigre, m'indiqua un peu plus en amont de la rivière, un endroit où l'on en avait récemment pris un dans un piége, et il s'offrit à me servir de guide.

Comme nous avions alors la marée haute, nous pûmes remonter encore la rivière pendant environ 5 milles, jusqu'à un endroit où elle se termine par une espèce de petit étang. Mais les bateliers ne voulurent absolument pas aller plus loin ; je mis donc ma carabine sur l'épaule, j'en donnai une

Digitized by Google

autre au matelot, et au guide le fusil double, que par précaution j'avais chargé à balles, et nous nous mîmes en route, à travers les hautes herbes. Je conseille aux chasseurs de se munir, en pareil cas, de fortes bottes de pêche, s'ils ne veulent emporter à leurs jambes une superbe collection de sangsues. Plus loin nous rencontrâmes un sentier battu qui nous conduisit à une plantation de poivre. « Combien de fois n'ai-je pas entendu, chez mon « père, souhaiter à quelqu'un, en guise de malédiction, d'aller dans le pays « où pousse le poivre, et qu'il y en a peu, pour qui s'est réalisé ce souhait « charitable! Puissent tous ceux qui peuvent m'avoir voulu le même bien se « réjouir en apprenant que je fais partie à cette heure de cette minime excep- « tion! » Telle fut la pensée qui me vint en passant entre ces petites collines qui ressemblaient assez à une plantation de houblons; la plante grimpe comme les pois autour d'une perche, et le fruit, qui ressemble à un raisin vert avec des grains de la grosseur de jeunes pois, pousse sur de petites branches tombantes; la feuille est fraîche, d'un vert brillant et en forme de cœur. Le sol était pierreux et les coteaux secs; mais la partie basse sur laquelle ils s'élevaient était marécageuse, on y respirait un air humide et lourd.

Un peu plus loin on préparait ce qu'on nomme le *gambeir;* on l'obtient en faisant bouillir les feuilles d'un arbuste et il fournit une belle teinture jaune et jaune brun. On avait fait aussi un essai de plantation de noix de muscade; mais les arbres étaient encore jeunes et ne pouvaient se comparer à ceux que j'avais vus à Ceylan. C'est, du reste, un arbre charmant avec ses feuilles d'un vert sombre au milieu desquelles brille un fruit couleur d'or assez semblable à une petite orange; quand ce fruit est assez mûr, il se fend et laisse voir la noix qui est noire et recouverte d'un beau réseau rouge. On dégage alors la noix de ce réseau qui, séché convenablement, fournit un condiment d'un goût très-agréable, improprement nommé chez nous fleur de muscade; on le lave dans l'eau salée et on le fait sécher lentement à l'ombre. On mange également l'enveloppe extérieure du fruit cuite avec du sucre. Ces plantations étaient cultivées par des Chinois, mais même cette race si dure semblait ne pas pouvoir supporter ce climat malsain; ils étaient maigres et avaient un air misérable; plusieurs, ainsi que je l'avais déjà remarqué chez les habitants des villages riverains, étaient couverts d'ulcères et de pustules; il y en avait même un dont une bonne partie du nez et des joues était rongée.

Digitized by Google

Les maisons en cet endroit étaient entourées de palissades, par motif de sûreté. Non loin de là on me montra le piége à tigres; c'était une fosse d'environ 12 pieds de profondeur, couverte de bâtons minces sur lesquels était posé comme amorce un morceau de viande.

Les Chinois étaient déplaisants et inhospitaliers; bon nombre fumaient de l'opium et étaient couchés à moitié ivres dans des coins; c'est à peine, s'ils voulaient me permettre de boire une gorgée d'eau, bien différents en cela des bons Malais. On ne voulut, à aucune condition, me donner des cocos, sous le prétexte que personne ne pouvait monter sur l'arbre. J'eus alors, sans plus de façon, recours à ma carabine, je visai à la queue d'un joli groupe de noix, et du coup, j'en fis tomber cinq très-belles, pleines d'un suc rafraîchissant; je me décidai à les emporter avec moi et je donnai en payement une pièce d'argent aux Chinois qui maugréaient. Comme le soir approchait et nous enveloppait déjà d'un épais brouillard, nous nous remîmes bien vite en route pour redescendre la rivière, car si j'avais grande envie d'emporter une belle peau de tigre, je me souciais beaucoup moins d'attraper la fièvre fatale des jungles. Chemin faisant, je tirai quelques beaux oiseaux, entre autres un pigeon sauvage dont le plumage était admirable.

Nous descendîmes très-lentement la rivière, car je comptais bien surprendre encore un sanglier au clair de la lune; mais mon espérance fut encore une fois déçue, et, profitant d'une agréable brise de terre, nous voguâmes jusqu'à une petite île, nommée *Poulo-Seaga*, où nous jetâmes l'ancre et où nous passâmes la nuit sous notre toit de nattes, après avoir fait un copieux souper.

Un de mes bateliers était natif de cette île et m'assura qu'il s'y trouvait des sangliers; aussi, dès qu'il fit assez clair pour pouvoir distinguer la visière et le point de mire, je m'engageai dans une jungle. J'y vis assez de pistes, mais je restai longtemps sans voir aucun gibier, lorsque j'aperçus, à 150 pas environ, un vieux sanglier mâle qui se roulait dans le marais. Je me glissai, sans bruit, de son côté, mais, tout d'un coup, il prit la fuite et disparut dans un massif de roseaux. Je n'en revis plus d'autre, mais je tirai quelques poulets des jungles ressemblant beaucoup à nos poulets domestiques d'Allemagne, qui, si je ne me trompe, proviennent de la même race. Quand je vis, saignant à mes pieds, le coq au plumage bigarré, je me trouvai

Digitized by Google

dans la même position qu'un chasseur novice qui a pris un canard privé pour un canard sauvage et qui craint d'être querellé par la fermière. Lorsque je revins au petit village des pêcheurs, les bateliers me préparèrent un délicieux ragoût de poulet, dont la sauce était assaisonnée de noix de coco et de noix muscade, de poivre indien, de curry et autres ingrédients, et aurait fait honneur à un cuisinier parisien; nous eûmes ensuite un bon riz, et, pour dessert, une tasse de café d'un parfum admirable et un excellent cigare de Manille.

Cette fois je ne mangeai pas dans le bateau, mais dans une cabane où l'on m'avait étendu à terre une natte de paille propre et bien tressée, sur laquelle on avait mis le couvert; chaque ustensile était sur une petite assiette de terre, et le tout sur un grand plateau de métal; pour siége, j'avais un escabeau d'une hauteur d'environ douze pouces. Les habitants, pendant que je mangeais, se retirèrent discrètement dans une autre pièce, seulement ils jetaient de temps en temps, à travers un rideau de natte, un regard de curiosité sur l'étranger hardi qui venait de si loin. Ici non plus je n'ai pas vu des femmes, à l'exception d'une très-vieille, et d'une petite fille d'environ six ans.

Lorsque j'eus dépouillé tous mes oiseaux, il était grand temps de songer à retourner à la frégate.

Je revins par une autre partie de l'archipel de Singapore et j'abattis encore, en route, un assez bon nombre de bécasses et quelques espèces de mouettes. Tous ces oiseaux étaient très-dodus, ainsi qu'un aigle que j'avais blessé aux ailes et que j'apportai vivant à bord du navire.

Le 29, au matin, nous nous remîmes en route et, dans l'après-midi du même jour, nous sortîmes de la route de Singapore pour entrer dans la mer de la Chine. J'espère voir, dans quatre ou cinq jours, le côtes du céleste empire.

Hong-Kong, le 8 avril 1853.

Il y a une heure que nous sommes arrivés ici, et après une traversée de 136 jours, nous voici heureusement parvenus à l'endroit où commence, à proprement parler, notre expédition. Les deux derniers jours nous avons traversé un groupe d'îles nommé *Rover-Island*, c'est-à-dire, îles des bri-

Digitized by Google

gands, à cause des nombreux pirates qui infestent les côtes du sud-ouest; il ne faut pas confondre ce groupe avec celui des îles des voleurs, situé beaucoup plus à l'est; nous sommes entrés ensuite dans l'archipel chinois qui, sous le rapport pittoresque, a de beaucoup surpassé mon attente. Au lieu d'îles plates et insignifiantes que je m'attendais à voir, je vis des masses de granit de formes admirables, et l'atmosphère, lourde et vaporeuse, produisait, le matin et le soir, les plus beaux effets de lumière. Mille jonques, de toutes formes et de toutes grandeurs (et je dis mille dans le sens propre du mot), couvraient au loin la mer; les unes faisaient la pêche, les autres le commerce des côtes. A 5 heures, nous doublâmes le cap derrière lequel est située Hong-Kong et le grand pavillon du commodore Perry fut salué par les canons du *Plymouth* et du *Saratoga*, vaisseaux des États-Unis auxquels nous rendîmes, non moins bruyamment, leur bruyant salut. Peu de temps après, on apporta à bord notre sac de lettres et j'eus le bonheur d'être au nombre de ceux qui en reçurent. Envié par plus d'un de mes camarades, je me retirai à l'écart pour lire à mon aise, tandis que ceux qui n'avaient rien reçu regardaient l'eau avec humeur, ou cherchaient à soulager leur dépit par un *dam your eyes!* à moitié étouffé.

Digitized by Google

Digitized by Google

# HONG-KONG



Digitized by Google

Digitized by Google

# HONG-KONG.

SALUTS DANS LE PORT. — POSITION ET FORTIFICATIONS DE HONG-KONG. — PROMENADE DANS LA VILLE. — ACTIVITÉ DU COMMERCE. — COMMERCE DE L'ARGENT. — TABLEAUX A BON MARCHÉ. — VUES PITTORESQUES. — UN TEMPLE DE FO. — ORACLE. — LES MISSIONS ANGLAISES EN CHINE. — LES MINUTIES DU SERVICE MILITAIRE. — LA COMÉDIE JOUÉE PAR LES MATELOTS. —

Rade de Macao, mer de la Chine, 17 avril 1853.

Comme je l'ai dit, à la fin de ma dernière lettre, nous entrâmes le 8 au soir, dans le port de Hong-Kong ou Victoria, ainsi que l'ont rebaptisé les Anglais.

La plus grande partie du jour suivant fut employée en visites officielles et autres cérémonies d'usage.

Notre navire était en parade, c'est-à-dire qu'au grand mât flottaient le grand pavillon, ainsi que *l'union-jack* (1) et le pennon du commodore; qu'on

(1) *L'union-jack* est un petit pavillon bleu étoilé, qui se hisse ordinairement au beaupré.

Digitized by Google

avait hissé le pavillon anglais au mât de misaine; que les hamacs, bien lavés et bien blancs, étaient à découvert dans les filets de bastinguage; et les officiers et l'équipage en grande tenue. On commença par faire au pavillon anglais un salut de vingt et un coups de canon, puis un salut amiral de treize coups, autant pour une frégate française qui se trouvait alors dans le port, idem pour le commodore anglais, et chacun de ces saluts était rendu par ceux à qui ils s'adressaient; enfin vint le salut d'usage pour le gouverneur; bref, c'était un feu continuel; et, avec toute la poudre qu'on jeta au vent, on aurait pu livrer un joli combat naval. Quand ces compliments bruyants furent terminés, je me rendis à terre avec les autres officiers qui avaient des permissions, pour visiter un peu la ville.

Hong-Kong, ainsi que tous les ports dont les Anglais ont pris possession dans ces derniers temps, a toutes les qualités requises au point de vue maritime, et il eût été difficile de mieux choisir. Situé au nord-est d'une île montagneuse, qui a de dix-huit à vingt milles de circonférence, au milieu d'un archipel également montagneux, ce port très-spacieux a l'avantage d'avoir deux entrées qui se font face, de sorte qu'il est accessible, sans danger, par presque tous les vents.

L'eau est assez profonde pour que les navires ayant un tirant d'eau de quinze pieds puissent jeter l'ancre à très-peu de distance, et que ceux dont le tirant d'eau est de vingt-cinq pieds ne restent pas à plus de trois ou quatre cents yards. Un terrain argileux, mou et résistant, tient parfaitement l'ancre jusqu'auprès du rivage, et un vaisseau qui, venant à chasser sur ses ancres ou à les perdre, serait jeté à la côte, n'éprouverait que des avaries insignifiantes, lors même que les montagnes, de huit cents à mille pieds d'élévation, qui entourent le bassin du port, ne le protégeraient pas déjà suffisamment contre le typhon qui, en automne et en hiver, cause dans ces eaux beaucoup de désastres. La situation du port de Hong-Kong est également excellente, au point de vue de la défense; un petit nombre de batteries de côtes avec quelques vaisseaux de guerre, chaloupes canonnières ou batteries flottantes, occupant les deux entrées, suffiraient amplement à repousser toute espèce d'attaque. Les montagnes de granit qui se trouvent dans l'île, fournissent d'excellente eau et en quantité plus que suffisante, bref, le frère John Bull s'est fait là un bon nid; il n'y a pas jusqu'aux désavantages du pays qui ne tournent à son profit : ainsi, l'île, ne produisant pas assez

Digitized by Google

pour la subsistance de ses habitants, est obligée d'avoir recours à l'importation. A l'époque de la guerre des Anglais contre la Chine, il y avait, à l'entrée occidentale, un assez grand fort protégé par un second fort, situé à l'intérieur même du premier et à une demi-portée de canon seulement du rivage; l'un et l'autre étaient occupés par une forte garnison de Tartares chinois. Quant aux avantages énormes, que présente Hong-Kong, sous le rapport commercial, il suffit, pour s'en faire une idée, de songer avec quelle rapidité cette place a atteint le degré de prospérité où elle est aujourd'hui, de voir ses nombreux et superbes édifices publics, ses belles et spacieuses maisons, l'activité qui règne dans ses larges rues et l'air de bien-être qu'on y remarque partout.

A cause de la disposition du terrain, Hong-Kong n'avait, il y a peu d'années, qu'une seule rue parallèle au rivage; maintenant, elle en a déjà trois, en partie parallèles, en partie superposées, et reliées entre elles par de nombreuses rues transversales, qui, en beaucoup d'endroits, sont à escaliers. Même les petites gorges qui se trouvent entre les montagnes, et certaines pentes saillantes sont déjà couvertes de constructions monumentales assez pittoresques. La plus importante est la nouvelle résidence du gouverneur, qui, alors, n'était pas encore terminée.

Elle s'élève sur une hauteur formée en partie de terrains rapportés; à côté, au-dessus et au-dessous de cette résidence, se groupent une caserne d'infanterie, la cathédrale, bâtie dans le style gothique, le palais archiépiscopal et une caserne pour un régiment de cipayes. Le style anglo-gothique de plusieurs de ces édifices ne s'accorde pas, selon moi, avec le paysage; le style vénitien, roman ou même renaissance, s'harmoniserait infiniment mieux avec le climat et le caractère du pays. Mais c'est une des particularités de John Bull, que tous les pays du monde lui semblent être plus ou moins des annexes de l'Angleterre, et que, partout où il s'installe, il traîne avec lui tout ce qu'exige le ciel brumeux de son île; en Norwége et à Rio-Janeiro, sur les glaciers de la Suisse, comme au pied de l'Himalaya, aux sources du Nil ou aux bords du Sacramento, à Canton ou à Ispahan, partout il veut avoir à déjeuner son thé, ses œufs à la coque, ses *toasts*, son beefsteak avec accompagnement obligé de *Morning-Chronicle* ou de *Times*. Cependant, on ne peut méconnaître que c'est surtout à ce sentiment excessif de nationalité, dont les manifestations sont souvent si blessantes

Digitized by Google

pour les autres peuples, que l'Angleterre doit, en grande partie, sinon entièrement, sa puissance et sa grandeur. Je ne m'étendrai pas sur les effets bons ou mauvais que peut avoir ce trait distinctif du caractère anglais; je laisse ce soin aux politiques, aux philanthropes et aux cosmopolites. Ce qui m'a été particulièrement désagréable, en ma qualité d'artiste, c'est l'aspect des édifices anglo-gothiques que l'on voit à Hong-Kong; et plus encore, les quartiers sales et puants, espèces de cloaques où grouille la population chinoise. Dans des rues et des ruelles étroites, malpropres et sombres, se presse une foule bruyante et dégoûtante au dernier point; on y voit de petites maisonnettes dont le rez-de-chaussée est le plus souvent une boutique, derrière laquelle sont une ou deux chambres obscures et un étroit escalier qui conduit à l'étage supérieur. Cet étage, qui est en saillie de quelques pieds sur le rez-de-chaussée, est celui où se trouvent les chambres à coucher. On mange et l'on se tient généralement dans les boutiques qui, du côté de la rue, sont ouvertes dans toute leur largeur, de sorte qu'on peut plonger librement le regard dans l'intérieur des familles.

Ici, c'est un tailleur avec quelques ouvriers, assis, les jambes croisées, sur leur établi, ce qu'on retrouve dans tous les pays que j'ai visités; c'est même une chose assez curieuse que cet air de famille qu'on remarque chez les tailleurs de toutes les parties du monde; là, c'est un cordonnier; plus loin, un changeur qui, le nez armé d'énormes lunettes, examine d'un air rusé les dollars qu'on lui présente et en échange desquels il vous donne une masse de petites monnaies chinoises enfilées dans une ficelle; cela s'appelle des *cash* et il en faut 1,250 pour faire un dollar, de sorte qu'un homme vigoureux pourrait à peine traîner quelques dollars de cette monnaie. Plus loin encore, c'est une gargote où l'on voit toutes sortes de viandes équivoques, coupées en petits morceaux, des oignons, des olives et une masse de légumes et de fruits d'un aspect étrange, passés dans de petites brochettes de bois; toutes bonnes choses qui attirent les gourmands chinois et font fuir quiconque n'est pas né au céleste empire.

En face, est l'atelier de l'honorable M. Ming-Qua, peintre de paysages, de portraits et de cartes géographiques; il copie aussi la musique, et ce digne artiste, assisté de huit ou dix ouvriers peintres, est en mesure de vous livrer autant de copies que vous voulez de quelqu'air populaire, qui, par conséquent, se vend bien. Le bon marché est le principal mérite de ces

Digitized by Google

peintures. Moyennant deux dollars, on peut se procurer une vue de toute la ville de Hong-Kong, de la dimension de trois pieds, peinte avec de vraies couleurs à l'huile, sur toile très-solide, et, si l'on marchande un peu, on reçoit encore, par-dessus le marché, un joli cadre verni en noir. Ce cadre, pris à part, coûte autant que le tableau, mais, en ajoutant fort peu de chose au prix, on peut aussi avoir le tableau par-dessus. Des produits vraiment remarquables de la peinture chinoise, ce sont les représentations de costumes chinois, peintes en gouache sur papier de riz de six à huit pouces; on peut en avoir une douzaine pour deux dollars, et c'est véritablement un prix fabuleux, car les costumes sont copiés très-fidèlement et avec beaucoup de soin; il est vrai qu'il y a dans ces peintures quelque chose d'un peu étrange: cependant, elles sont, à certains égards, parfaites comme exécution : ainsi, le caractère des étoffes est admirablement rendu et les petites têtes des personnages sont dessinées et peintes avec un certain talent.

Les cartes géographiques sont copiées avec la plus scrupuleuse fidélité et même, sur les cartes marines, la profondeur de l'eau est indiquée très-exactement.

Ici déjà, une bonne partie de la population vit sur des bateaux; mais comme j'espère voir à Canton cette existence aquatique dans toute sa perfection, je me réserve d'en parler plus amplement lorsqu'il sera question de cette dernière ville.

La plus grande partie du temps que nous restâmes à Hong-Kong, je l'employai à faire, hors de la ville, de nombreuses études de paysages; car les sujets pittoresques ne sont pas rares dans ce pays. La plus belle vue est celle que l'on a d'une hauteur située près de la Garde-marine. La ville apparaît un peu plus distinctement qu'une masse confuse, s'étendant au pied de rochers pittoresques, dont la formation a beaucoup d'analogie avec celle des montagnes de la Basse-Suisse; les innombrables groupes de l'archipel montagneux forment à ce tableau un fond admirable sur lequel se détachent en tons chauds les côteaux plus rapprochés, qui sont un mélange de terre et de roche d'un jaune rougeâtre; au premier plan, de grands arbres, d'un vert vigoureux, font un agréable contraste avec un temple de Fo, construit en granit gris-bleu et à moitié caché derrière leur feuillage.

Il y avait dans la baie beaucoup de navires à l'ancre, entre autres cinq

Digitized by Google

ou six steamers de diverses grandeurs, et, dans un endroit à part, les carcasses de deux vaisseaux de ligne, l'un de cent canons, l'autre de quatre-vingts, tous les deux recouverts d'une toiture en bois et ressemblant à deux vieux invalides. Ce sont de bons et vieux navires qui, après avoir longtemps et vaillamment servi leur pays, pourrissent maintenant et tombent en ruine dans des mers étrangères.

Hélas ! le sort du marin n'est guère différent de celui de son navire. L'un de ces vieux débris sert de dépôt d'opium, et l'autre d'hôpital. A côté d'eux, un troisième, plus petit, est transformé en église flottante, pouvant contenir environ cent cinquante personnes.

Après avoir fidèlement dessiné et colorié de mon mieux tout ce que je viens de décrire, je fermai mon carton, mon pliant et mon parasol, et j'allai rendre une visite au dieu Fo, dans le petit temple dont j'ai déjà parlé. Un vieux bonhomme, dont l'œil petillait de malice sous ses grandes lunettes, m'accueillit avec un *tshing-tshing* (bonjour) et me présenta une toute petite tasse de thé sans lait ni sucre. Je le régalai, en échange, d'un petit paquet de cigarettes chinoises, qu'il accepta en faisant toutes les cérémonies d'usage et une foule de révérences. Nous en allumâmes chacun une, et le vieil habitant du céleste empire me montra l'intérieur du temple. Ces présents de cigarettes, soit dit en passant, sont, dans ce pays, une politesse très-peu ruineuse, car elles ne coûtent qu'un schelling (1 fr. 25 c.) le mille; ce qui n'empêche pas qu'on ne les reçoive toujours avec beaucoup de compliments.

L'intérieur était un grand espace environné de colonnades comme l'atrium des anciens. En face de l'entrée, à l'autre extrémité, se trouvait le sanctuaire où était le dieu principal; à droite et à gauche de celui-ci, deux autres sanctuaires, plus petits, contenaient des dieux d'un rang inférieur. Qui ne connaît ces bonnes divinités chinoises avec leurs yeux en coulisse, leurs grosses bedaines, leur barbe clair-semée, leurs longues queues et leurs physionomies joviales ? Elles sont chargées d'une foule de pendeloques, représentant des lions, des serpents, des lézards et autres animaux; leurs autels sont ornés des sculptures les plus bizarres, ainsi que de vases et d'ustensiles plus bizarres encore et dont la plupart sont restés pour moi une énigme, malgré la bonne volonté que mit mon guide à m'en expliquer l'usage. J'avais bien lu plusieurs fois le livre de Râder, intitulé : *Le Voyageur autour du*

Digitized by Google

*monde, par un voyageur malgré lui*, j'avais étudié, avec la plus grande attention, les *chœurs chinois* qui s'y trouvent; mais, cependant, je n'étais pas encore assez familiarisé avec la langue chinoise pour tenir couramment une conversation.

Au moment même où j'entrais dans le temple, quelques femmes étaient occupées à y faire leurs dévotions; voici comment : d'abord agenouillées sur une natte devant le dieu principal, elles se prosternent plusieurs fois, le front contre terre, puis secouent une boîte dans laquelle se trouvent un certain nombre de petits bâtons, jusqu'à ce qu'elles en aient fait tomber un. Sur ce petit bâton, est écrite une lettre; la femme crie cette lettre au prêtre assis dans la nef latérale, et celui-ci en prend note. La même chose se répète six ou sept fois; chaque fois, le prêtre détache d'une ficelle, où elles sont enfilées en grand nombre, une formule écrite sur papier jaune, et de toutes ces formules il compose une espèce de constellation. Puis chaque dévote reçoit un paquet de brins de paille ou de petites enveloppes de papier contenant de l'encens. Elle y met le feu, les présente au dieu principal, en faisant force révérences, et va ensuite les déposer dans plusieurs bassins remplis de sable, sur des autels qui se trouvent, les uns devant le dieu principal, les autres dans d'autres parties du temple, devant des dieux inférieurs.

Pendant que toutes ces offrandes d'encens répandaient leur fumée dans le temple, la femme qui priait agenouillée sur la natte, prit deux petits morceaux de racine de bambou, en forme de demi-lunes, et, après en avoir touché son front, elle les éleva en l'air; la manière dont ils retombaient me parut encore être considérée comme une sorte d'oracle. Ainsi finit ce pieux exercice.

Dans plusieurs temples que je visitai plus tard, je vis répéter les mêmes cérémonies. Dans quelques-uns, l'habitation du prêtre, composée de plusieurs appartements, faisait partie du temple; à d'autres, on voyait, à droite et à gauche, devant l'entrée principale, deux lions, et, un peu plus en avant, des bâtons de pavillon, dont le nombre et la grandeur paraissaient généralement être en rapport avec la grandeur et l'importance du temple.

En ville, je fis la connaissance d'un M. D..., missionnaire anglais, qui habite, avec sa famille, la belle et spacieuse maison des Missions. C'est un homme instruit et affable qui jouit d'une excellente réputation.

Dans une autre circonstance, je fus présenté à l'évêque de Hong-Kong,

Digitized by Google

qui, bien qu'âgé de 40 ans à peine, paraît en avoir 70 ; il passait pour un homme de grand talent et d'un profond savoir, ce qui l'a fait arriver si vite à la haute position qu'il occupe et qui lui vaut annuellement 2,000 livres sterling (50,000 francs). Autant que j'ai pu en juger, pendant le peu de temps qu'il m'a été donné de les voir, je suis porté à croire que ces deux prêtres méritent la haute estime qu'on leur accorde, aussi bien par la manière dont ils s'acquittent de leur ministère, que par leur vie privée et leurs qualités d'excellents pères de famille. Mais, en voyant la magnificence de ce palais épiscopal, cette belle et confortable maison des Missions, en apprenant surtout le traitement considérable dont jouissait ce prélat, je fus amené, malgré moi, à me demander si cet argent, qui sort en très-grande partie de la bourse de gens pauvres et pieux, était bien employé conformément aux intentions des donateurs.

Madame Ida Pfeiffer, de Vienne, dans son *Voyage autour du monde* (livre que j'estime infiniment, à cause de la clarté, de la simplicité et de l'élégance du récit), en parlant des missions de la Perse et de l'Hindoustan, fait ressortir le grand inconvénient de la vie aisée et même opulente des missionnaires, et de leurs mariages avec des Européennes, qui parviennent très-rarement à s'acclimater, ce qui nécessite le retour, provisoire ou définitif, mais toujours fort coûteux, de ces familles dans leur patrie. Elle cite, comme contraste, l'exemple du Christ et de ses apôtres qui, le bâton à la main et couverts d'un simple manteau, s'en allaient enseigner les peuples de tous les pays. D'après tout ce que j'ai vu jusqu'ici, je ne puis m'empêcher de dire que les observations de madame Ida Pfeiffer sont également justes pour les missions de Hong-Kong, surtout si l'on veut que le but religieux qu'elles doivent avoir en vue ne soit pas une affaire de forme et purement nominale.

Je regarde le célibat absolu comme une monstruosité, mais je recommanderais tout particulièrement à MM. les missionnaires d'épouser au moins des filles du pays dans lequel ils veulent enseigner l'Évangile ; ce serait un lien naturel qui les rattacherait aux populations, et les enfants qui naîtraient de ces mariages, appartenant au pays et au peuple qu'on veut convertir, élevés en bons chrétiens et en vrais serviteurs de Dieu, feraient, par leur exemple, la meilleure des propagandes ; ils contribueraient plus, à coup sûr, à répandre le véritable esprit chrétien et la vraie morale, que tous les catéchismes et les petits traités qu'on traduit, chaque année, dans des

Digitized by Google

langues sans nom, et qu'on distribue gratis par millions d'exemplaires à des gens qui ne les acceptent que pour la valeur du papier.

Un dimanche, j'eus aussi l'occasion de voir aller à l'église les soldats de la garnison anglaise. Il y avait eu, auparavant, inspection dans la cour de la caserne; l'adjudant, suivi de son caporal, passa et repassa devant le front de la troupe; il examina les soldats devant et derrière, redressant ici un bonnet de police, là une boucle, distribuant les réprimandes et relevant parfois le menton d'un conscrit *par une douce pression de la main*, comme dit le règlement, pression si douce que le nez du pauvre diable en saignait; chaque fois que l'adjudant s'arrêtait, le caporal s'arrêtait aussi; là où l'adjudant trouvait quelque chose à redresser, le caporal le redressait après lui, si l'adjudant faisait une observation ou lançait un regard significatif, le caporal mettait sous son bras son jonc d'Espagne, tirait de dessous son plastron un certain livret crasseux, couvert en parchemin, et y inscrivait une note qui faisait pâlir le délinquant; puis il se remettait à suivre, d'un air d'importance, son supérieur, dont il imitait de tous points les gestes et la démarche. Il faut avouer que cette manière militaire de dresser les hommes produit des effets merveilleux, et qu'avec un pareil système un lieutenant d'infanterie est quelque chose de grand!

L'inspection terminée, le régiment se rendit à l'église, musique en tête; les soldats n'avaient que le sabre; c'étaient, pour la plupart, de beaux et vigoureux gaillards, d'une tenue et d'une propreté irréprochables, et dont l'ensemble offrait un assez joli coup d'œil. Obtient-on quelque chose, sous le rapport moral, à ces parades d'église, je n'en sais vraiment rien; seulement j'ai remarqué, ce même dimanche, qu'aussitôt après dîner, des bandes entières de soldats allaient se répandre dans les nombreuses et sales fermes contiguës à l'extrémité ouest de la rue principale et exclusivement fréquentées par la plus infime populace chinoise et des dames d'une certaine classe. Il arrive parfois qu'une de ces charmantes Chinoises épanche sa colère, c'est-à-dire le contenu de certain vase que je ne puis nommer, sur l'habit rouge et le pantalon blanc de quelque soldat; il en résulte une certaine quantité de taches plus ou moins jaunes, qui fournissent à l'affreux caporal matière à inscrire de nouvelles notes dans son petit livret de parchemin, véritable livre du destin.

Nous avons à bord des distractions d'un genre plus relevé. Ainsi, par

Digitized by Google

exemple, nos matelots nous ont donné une représentation théâtrale à laquelle j'ai fourni mon contingent artistique, en peignant de merveilleux décors. Le gaillard d'avant formait la scène, l'avant servait de parterre, et le pont du *roof*, plus haut de huit pieds, fut transformé en loges où prirent place les officiers de l'escadre anglaise, ceux d'une frégate française, et d'autres invités de la ville, parmi lesquels se trouvaient bon nombre de dames, et enfin les officiers de l'escadre américaine; tout le pont, au moyen de voiles et de pavillons, avait été changé en une grande salle et notre musique composait l'orchestre. Je vais donner ici la description de cette représentation classique, en vue d'être utile à nos dramaturges; puissent Laube, Gutzkow et Dingelstedt en faire leur profit!

La première pièce, composée par un anonyme, est intitulée : *le riche Fermier*. C'est l'histoire d'un fermier qui, après s'être enrichi par la contrebande, est sur le point de quitter le métier; mais il se laisse encore entraîner dans une entreprise où il se commet un assassinat; soupçonné d'en être l'auteur, il est condamné à mort; cependant, on découvre à temps le véritable assassin et le fermier est sauvé. La pièce fut bien représentée eu égard aux circonstances; le cuisinier du commodore, entre autres, jouait avec un naturel parfait le rôle d'un crieur-juré toujours ivre.

Le côté piquant de la chose, c'étaient surtout les rôles de femme. La femme du fermier était représentée par un gros matelot à jambes cagneuses, qu'on avait choisi à cause de sa voix grêle et flûtée; un mousse faisait la charmante petite fille du fermier. Comme cette jeune demoiselle restait court assez souvent, madame sa mère la rappelait à l'ordre, par quelques bourrades qu'elle lui appliquait à la dérobée; de temps en temps, madame tournait aussi la tête de côté, pour envoyer, derrière les coulisses, quelques petits jets de salive brunie par le jus de sa chique. Lorsqu'elle apprend la grâce du fermier, la fermière tombe évanouie dans les bras d'un des suppôts de Thémis, qui l'entourent. Il lui entra, sans doute, dans la gorge un peu de jus de tabac, ce qui lui causa une violente quinte de toux, pendant laquelle une chique, grosse comme le poing, vint s'appliquer sur le visage de l'agent de police en question, que lâcha madame en poussant un affreux : « *Damn the son of a gun* (1)*!* » La fermière tomba lourdement sur le pont et la toile s'abaissa sur ce groupe final.

(1) Maudit soit l'enfant de p... !

Digitized by Google

Ensuite vint une *laughable negro scene* (scène comique de nègres), car il n'y a pas de bonne farce américaine sans un nègre; toutefois, ce genre de divertissement est tout à fait intraduisible, et il ne serait même pas bon de le décrire. Puis, une danse de matelots, nommée *sailor's hornpipe* (la cornemuse du marin), fut très-bien exécutée par un homme de l'équipage, ainsi qu'un chant par deux jeunes mousses dont l'un était déguisé en fille et avait fort bonne grâce. Le spectacle se termina par la farce favorite : « *Poor Pilli-Caddy!* »; c'est l'histoire d'un jeune homme qui, ayant épousé la veuve d'un capitaine de vaisseau qu'on avait cru noyé, vivait dans la crainte continuelle de voir revenir le premier époux réclamer la meilleure moitié de lui-même. En effet, il ne tarde pas à arriver un marin qui réclame brusquement sa femme; il l'a vu, dit-il, à la fenêtre et prétend l'avoir reconnue. Grand désespoir du pauvre Pilli-Caddy. Toutes les propositions d'accommodement que fait le loup de mer, comme, par exemple, un duel à mort, sont repoussées par Pilli. Le marin, transporté de rage, s'éloigne enfin pour prévenir la justice; il veut sa femme et rien d'autre! Pilli-Caddy n'a plus le choix qu'entre son Anastasie ou la mort; il préfère pourtant la première et ouvre la porte de sa chambre à coucher pour l'engager à fuir au plus vite. Mais, aux éclats de son amour et de son désespoir, dont il lui adresse dans l'obscurité la véhémente expression, il ne reçoit d'autre réponse qu'un formidable soufflet; puis la charmante dame qui le lui a appliqué se retire de nouveau dans la chambre à coucher et en ferme la porte au nez de l'inconsolable Pilli-Caddy. Il ne lui reste plus alors qu'à s'empoisonner; mais il se trompe de flacon, et, dans l'obscurité, au lieu de celui qui contenait du poison, il en prend un qui contient un purgatif dont les affreux effets ne se font que trop tôt sentir. Sur ce, le marin furieux se précipite dans l'appartement, brise en mille morceaux la porte de la chambre à coucher et en emmène sa chère moitié. Mais ce n'est pas Anastasie, car elle sort, au même moment, par l'autre côté, c'est une jeune parente à elle, qui était venue la voir à l'insu de Pelli-Caddy, et était restée dans la chambre à coucher. Le mystère commence à s'éclaircir. Le vieux loup de mer était second pilote à bord du navire du premier époux d'Anastasie, qu'il affirme, de la manière la plus positive, avoir vu se noyer de ses propres yeux; sur quoi l'heureux Pilli-Caddy, dont le mal de ventre s'est calmé pendant ce temps-là, remercie l'honorable public de l'indulgence qu'il a bien voulu lui témoigner et qu'il ose réclamer

Digitized by Google

encore pour la première occasion. Ainsi finit le spectacle, et, au lieu du roulement de voitures, qu'on entend alors à la porte de nos théâtres, on entendit le bruit que faisaient, dans l'eau, les rames de nos dix chaloupes, reconduisant nos invités à terre ou à leurs vaisseaux respectifs. Des bateaux chinois, qui, attirés par la lumière et la musique, s'étaient pressés, pendant la représentation, autour de notre navire et ne voulaient pas s'éloigner, malgré les injonctions des sentinelles, furent gratifiés de quelques seaux d'eau, voire même de pierres, et le silence de l'auditoire fut parfois troublé par des coups de sifflet ou des injures chinoises. Du reste, tout se passa on ne peut mieux et, comme représentant de la presse allemande, je crois avoir rempli convenablement mon devoir de critique.

Digitized by Google

# EXCURSION A CANTON

Digitized by Google

Digitized by Google

# EXCURSION A CANTON

(PREMIÈRE JOURNÉE.)

VOYAGE SUR LA RIVIÈRE DE CANTON. — INDOLENCE DES CHINOIS. — FORTIFICATIONS. — ASPECTS DES RIVES. — WAMPOA. — PERMISSION D'ALLER A CANTON. — COMMERCE DE LA RIVIÈRE ET HABITANTS RIVERAINS. — BATEAUX DE FLEURS. — JONQUES DE GUERRE. — FACTORERIES EUROPÉENNES. — HOTEL CHINOIS. — VIE DANS LA RUE. — MARCHÉ AUX POISSONS ET AUX LÉGUMES. — PORTEFAIX. — LA DEMEURE D'UN MANDARIN. — COSTUMES. — COMMERCE ET INDUSTRIE. — LA VILLE INTÉRIEURE. — UN MAGASIN DE SOIE. — TROMPERIES. — ABAX OU COMPTEUR A BOULES — LES BEAUX-ARTS EN CHINE.

Rade de Macao, 27 avril 1853.

Depuis hier nous sommes de retour de cette ville bruyante, assourdissante et puante de Canton. Je ne sais vraiment par où commencer ma description, comment recueillir mes sens, pour vous donner une idée claire de ce que j'ai vu; je suis dans l'état où doit se trouver un fumeur d'opium, tant les souvenirs de ces deux derniers jours s'embrouillent et se croisent dans ma tête. Le plus court, ce me semble, pour sortir de ce labyrinthe, c'est de décrire le panorama tel qu'il s'est déroulé devant moi.



Digitized by Google

Après être resté ici pendant plusieurs jours à l'ancre, et avoir fait quelques provisions, nous remontâmes la rivière de Canton jusqu'à Wampoa. Plusieurs barques chinoises nous avaient demandé à pouvoir venir avec nous et nous les avions prises à notre remorque; l'une d'elles était chargée de sel, que le propriétaire avait l'intention de passer en fraude, car les droits sont très-élevés; mais son avidité l'avait poussé, pour réaliser un plus gros bénéfice, à charger sa barque outre mesure; de sorte que la mer, étant passablement houleuse, elle n'avait plus assez de flottaison pour empêcher les vagues d'entrer, et que bientôt elle commença à couler bas. Les Chinois effrayés eurent l'imprudence de laisser aller le câble de remorque, et, avant qu'on eût pu arrêter notre vapeur, ils se trouvaient déjà à un mille de nous, filant à la dérive. Ces pauvres diables accroupis sur le bord du bateau, plongés dans l'eau jusqu'à mi-corps, faisaient des signaux de détresse et appelaient au secours; néanmoins, il y en avait un qui gardait encore assez de sang-froid pour arranger coquettement autour de sa tête sa queue qui s'était déliée; il craignait, sans doute, de n'être pas en toilette convenable pour paraître dans l'autre monde. Il y avait tout près de ces infortunés une masse de bateaux pêcheurs, mais pas un seul de leurs compatriotes ne songeait seulement à leur porter secours, bien qu'ils recueillissent avec ardeur tous les débris et provisions qui se détachaient du bateau près de sombrer. On le mit en communication avec quelques anneaux de la grande vergue et bientôt il revint sur l'eau; une douzaine de nos matelots le vidèrent, et au bout d'une heure il était de nouveau en état de tenir la mer; seulement la plus grande partie du chargement était perdue et les matelots chinois retournèrent avec leur barque à Macao. Quant à nous, nous continuâmes à naviguer entre d'innombrables groupes d'îles. Vers midi nous arrivâmes à la Bogue, qui est l'embouchure proprement dite de la rivière de Canton, laquelle en cet endroit a environ quatre milles de largeur. Sur deux coteaux médiocrement élevés, sont des forts singulièrement construits; le long du rivage, il y a des batteries avec d'énormes embrasures, disposées de telle sorte, que les bouches des canons s'élèvent d'environ cinq à six pieds au-dessus du niveau de l'eau; d'autres murs, sans embrasures, suivent la direction du terrain qui monte, mais, par suite de cette disposition ascendante du terrain, tout l'intérieur des fortifications, excepté la petite partie située au bord de l'eau, est exposé au feu de l'ennemi. Juste au milieu de ces deux

Digitized by Google

forts, il y en a un troisième; ces fortifications armées de pièces de gros calibre, servies par de bons artilleurs, et appuyées encore au besoin par un certain nombre de chaloupes canonnières ou un vaisseau de ligne, suffiraient à elles seules pour défendre l'entrée du port contre des forces considérables. Cependant, lors de la guerre des Anglais contre les Chinois, les jonques de guerre prirent la fuite, et les garnisons des forts les abandonnèrent dès les premières bombes qui vinrent y éclater, de sorte que les Anglais n'eurent pas beaucoup de peine à forcer l'embouchure.

A mesure qu'on remonte le fleuve, les rives deviennent toujours plus plates et les immenses champs de riz ne sont que de loin en loin coupés par de petites collines. A une portée de signaux de l'embouchure, sur un petit rocher, se trouve une pagode; il y en a, le long du fleuve, quatre, dont la dernière est dans le faubourg même de Canton. Des rivières et des canaux coupent les vastes plaines en divers sens; sur les rives de plusieurs, on voit des villages et des hameaux, les uns, sur un terrain un peu plus élevé et construits de matériaux solides, les autres, dans la partie basse, et dont les maisons sont faites seulement de pieux et de bambous. Quand la marée montante vient submerger les champs, ces villages sortent du sein de l'eau comme autant de petites îles.

De lourdes jonques glissent sur les eaux du fleuve, que de petits bateaux pêcheurs sillonnent en tous sens, tandis que de grands vaisseaux européens sont à l'ancre ou bien, profitant de la marée, s'éloignent à toutes voiles. Nous remontâmes le courant à grande vapeur, et au coucher du soleil nous arrivions à Wampoa.

Il n'y a pas grand'chose à dire de ce port sinon qu'il sert d'entrepôt au commerce de Canton, absolument comme Kurhafen pour Hambourg et Bremerhafen pour Brême; car l'eau n'étant pas assez profonde pour permettre aux grands navires de remonter le fleuve plus haut, on doit décharger les marchandises à Wampoa dans des jonques et des bateaux. Cette localité peut contenir cent maisons de bambou et une population relativement beaucoup plus considérable; une quantité d'habitants au moins égale à celle de l'intérieur passe sa vie sur des bateaux. L'ancrage y est bon, sûr et spacieux, les communications avec la terre et Canton sont faciles; mais les champs de riz que couvre deux fois par jour la marée montante rendent le pays extrêmement malsain, et l'eau du fleuve, la seule qui soit potable,

Digitized by Google

donne facilement des coliques et la dyssenterie. Il y a ici des moustiques à foison, et le matin quelques-uns de nos midshipmen, dont les insectes avaient trouvé le sang de leur goût, avaient le visage entièrement criblé de piqûres.

Le navire ne devant rester à Wampoa que trois jours, et Canton n'étant qu'à douze milles, la moitié des officiers eut une permission de trente-six heures, à l'expiration de laquelle l'autre moitié devait avoir une permission d'égale durée; mais, comme ma présence à bord n'était pas aussi nécessaire, j'eus la permission pour les trois jours pleins.

La rivière est renommée pour ses pirates, et les Chinois n'étant pas animés d'intentions très-bienveillantes envers les étrangers, nous allions toujours quatre ensemble dans le même bateau, et dans la ville nous avions soin de ne pas trop nous séparer.

Je pris avec M. P., secrétaire du commodore, le maître canonnier et un de nos ingénieurs, un petit bateau de bambou sous le toit de nattes duquel se trouvait un siége commode; on nous distribua des pistolets et des munitions, et à la marée montante nous nous mimes en route. En cinq heures, nous avions remonté le fleuve dont les rives plates se distinguaient à peine à travers l'épais brouillard du matin; de temps en temps, on voyait sortir de la brume une espèce de fantôme; c'était une lourde jonque qui nous regardait d'un air étonné, comme un énorme poisson avec ses deux grands yeux peints à droite et à gauche du beaupré. Nous passâmes la pagode dont j'ai déjà parlé, ainsi qu'une espèce de douane, mais nous ne pûmes pas découvrir la moindre curiosité jusqu'à dix heures environ, où un bruit effroyable de gongs (1), de cymbales et de voix humaines, nous annonça que nous approchions de Canton. Le brouillard se dissipa et nous pûmes à peu près contempler dans son ensemble cette scène bizarre.

La ville ne se présente guère que comme une masse innombrable de cabanes de bambou s'étendant le long du rivage, et au milieu desquelles se détache çà et là une maison un peu mieux construite en briques d'argile grises. A part la pagode, dont j'ai déjà fait mention, et quelques vastes bâtiments situés sur des collines en arrière de la ville qui semblaient être

(1) Le gong, instrument de musique des Chinois; c'est une plaque de métal dont on tire des sons très-éclatants en la frappant avec une baguette garnie de peau. (N. du T.)

Digitized by Google

des temples ou des fortifications, on n'aperçoit aucun de ces édifices ou monuments qui dominent l'ensemble dans la plupart des grandes villes. Des milliers de petites barques, dont chacune est pour une famille l'habitation et la patrie, sont attachées à des piquets le long du rivage. On en évalue le nombre à 60,000, chiffre qui ne me paraît pas exagéré; elles sont divisées en rues régulières et soumises à une surveillance sévère de la part de la police.

Les plus chétives de ces barques ont une longueur de quinze à vingt pieds environ; elles sont construites et couvertes en bambou, et les joints en sont bouchés par une espèce de ciment; les ais sont assemblés au moyen de roseaux fendus par lesquels ils semblent, pour ainsi dire, être cousus les uns aux autres. Ces barques sont habitées pour la plupart par de pauvres familles de pêcheurs que les nécessités de leur industrie forcent souvent à changer de place. A l'arrière du bateau se tient ordinairement la femme qui gouverne à l'aide d'une longue rame qu'elle fait aller de droite et de gauche à peu près comme la queue d'un poisson (1). L'homme se tient à l'avant et se sert d'une rame pareille qu'il dépose à l'occasion pour jeter son filet, dont les mailles sont faites soit de roseau, soit des fils qui se trouvent sur la noix de coco. Au milieu du bateau est la cuisine qui sert en même temps de chambre pour les enfants. Cependant le plus jeune d'entre eux est attaché sur le dos, soit de la mère, soit d'une sœur aînée. Il y a même dans le bateau une petite place d'un pied environ, réservée pour un autel domestique, devant lequel brûle une lampe.

Ce n'est là, toutefois, que la plèbe de la population ambulante du fleuve; l'aristocratie habite de vieilles jonques hors de service qui ont souvent plusieurs étages; un assez grand espace leur est réservé pour la commodité du débarquement, et elles sont ornées d'une certaine quantité de pots de fleurs qui leur donnent l'aspect d'une sorte de veranda. Parmi ces jonques, on aperçoit souvent un grand bateau peint en diverses couleurs et richement doré; c'est la demeure de quelque belle à la peau jaune, aux pieds courts et aux yeux fendus en amandes, qui vous lance des œillades non moins séduisantes qu'intéressées. Ces bateaux, nommés *flower boats* (bateaux de fleurs), sont habités par la portion du beau sexe qui, à Paris, domine dans

(1) C'est ce que les mariniers français appellent *godiller*. (N. du T.)

Digitized by Google

le quartier de Notre-Dame-de-Lorette, lequel a donné son nom à toutes les dames de cette catégorie.

Les grandes jonques de commerce se tiennent plus vers le milieu du fleuve. Ces lourds et grossiers bâtiments de haut bord ressemblent assez à des éléphants qui s'élèvent au-dessus de l'eau à une hauteur de vingt à vingt-cinq pieds et plus. Ils ont la poupe excessivement large comme celle des vieux vaisseaux de ligne hollandais; bariolés de mille couleurs et surchargés de dorures, leur pont est recouvert d'un grand toit de paille, ce qui rend plus pesantes encore ces pesantes machines. Leurs mâts, extrêmement gros et d'une seule pièce, portent, à l'extrémité supérieure, une poulie sur laquelle s'enroule un cordage de deux à cinq pouces de diamètre qui sert à hisser une pesante voile de natte, tendue au moyen de perches de bambou disposées de six en six pieds environ et fixée horizontalement au mât. La proue est ordinairement peinte en rouge, et l'on y voit, à droite et à gauche, deux grands œils de bœuf qui ont souvent cinq pieds d'ouverture. Cela donne à ces jonques l'aspect de poissons gigantesques, et les Chinois pensent effrayer ainsi et tenir à distance les dragons et autres monstres marins qui, selon leur croyance, peuplent le fond des eaux.

Comme je demandais à quoi servaient ces yeux, on me donna, en un jargon mêlé de chinois, de portugais et d'espagnol, une explication à peu près ainsi conçue : « Pas avoir d'yeux, pas voir, comme lui sait que pouvoir pas voir! » J'étais avec cela on ne peut mieux renseigné.

Ordinairement les grandes jonques de commerce ont à bord un ou deux canons pour se défendre contre les pirates du fleuve qui viennent très-souvent les attaquer.

Un peu plus près de la ville, et à côté d'un fort construit au milieu du fleuve, il y avait aussi quelques jonques de guerre d'une construction un peu plus fine que les jonques de commerce et moins hautes de bord. Ces jonques portent ordinairement de quatre à six canons de trois ou de quatre sur les côtés, une ou deux pièces longues de six ou de neuf à l'avant, et, parfois aussi, quelques petits canons à l'arrière. Quelques guingals ou fusils de rempart, dont le canon a de six à huit pieds de long et deux pouces de diamètre à la bouche, pivotent sur leur affût qui est fixé aux parois du navire. L'équipage est armé de fusils à mèche, de lances, de boucliers et de sabres; cependant, bon nombre d'hommes ont encore des arcs et des

Digitized by Google

flèches. De longues rames, au nombre de vingt-cinq ou trente, appuient au besoin l'action des voiles.

A certaines heures, trois fois par jour, je crois, on fait la prière. On entend alors ce bruit assourdissant dont j'ai parlé plus haut; les sonnettes, les cymbales, les cris se confondent et vous brisent le tympan; en même temps l'on tire un feu d'artifice, composé de serpenteaux et de petites fusées.

Après avoir fait encore un mille et demi environ, nous arrivâmes aux factoreries sur lesquelles nous avions vu de loin flotter les grands pavillons anglais, américain, français, suédois et autres. Ces factoreries sont construites en style européen moderne sur un morceau de terrain acheté aux Chinois; elles sont entourées d'une forte muraille. Entre les maisons et le fleuve, se trouvent des plantations très-bien entretenues et disposées avec beaucoup de goût; c'est, je crois, la seule promenade qu'il y ait pour les étrangers; au milieu de ces plantations qu'égayent plusieurs jardins et parterres de fleurs, s'élève une charmante petite église. Du quai des factoreries partent, dans la direction du fleuve, des rangées de palissades qui s'avancent dans l'eau jusqu'à une distance de quarante à cinquante pieds, et forment une espèce de port fermé dans lequel on n'a ménagé qu'un étroit passage pour les bateaux.

Cette précaution, qui ressemble assez à une mesure de guerre, est bien justifiée par les nombreuses vexations que les étrangers ont à souffrir de la part des Chinois. Je remarquai aussi que toutes les maisons de la factorerie avaient des portes très-solides et que souvent il y avait dans les comptoirs un certain nombre de fusils.

Je ne suis pas suffisamment renseigné sur la situation du commerce à Canton pour en parler d'une manière compétente; toutefois, beaucoup de personnes, en mesure de porter un jugement sérieux sur ce point, prétendent que Shangaï, au nord de la Chine, commence à devenir pour Canton une rivale dangereuse, surtout en ce qui concerne le commerce du thé. En tout cas, la grande quantité de navires que l'on voit à Wampoa, l'immense quantité de numéraire en circulation, l'activité qui règne dans les factoreries, et le taux élevé de l'intérêt témoignent de la prospérité commerciale de Canton. Une chose qui m'a singulièrement frappé, ce sont les Chinois que l'on voit dans chaque comptoir où ils n'ont d'autre occupation que de vérifier les diverses espèces de monnaie qu'on y reçoit. Il ne faut à ces

Digitized by Google

hommes qu'un temps relativement très-court pour vérifier des sacs entiers de dollars qui sont la monnaie la plus courante; ils ne font que les tourner entre leurs doigts, les assortissant au fur et à mesure et les mettant dans des corbeilles particulières, suivant que ce sont des dollars espagnols, américains ou mexicains. Chaque maison de commerce par laquelle l'argent passe y imprime son estampille, de sorte qu'à la fin une pièce qui a beaucoup circulé ressemble à une pigne d'argent informe; il y en a même souvent qui sont brisées, et, malgré cela, il est cependant très-rare que les Chinois chargés de la vérification s'y trompent. Du reste, cette déformation des monnaies a peu d'inconvénients, car, dans le grand commerce, on pèse l'argent en bloc, et ensuite les Chinois en question examinent chaque pièce pour voir s'il ne lui manque rien de son poids.

Dès que nous fûmes entrés dans les jardins de la factorerie, une espèce de domestique chinois vint nous remettre une masse d'adresses de diverses boutiques; il nous les vantait toutes dans son affreux anglais et nous parlait surtout d'une certaine *cow-house* (étable) dans laquelle il nous voulait conduire. Que diable nous veut cet animal-là avec son étable, me disais-je, et pourtant nous nous mîmes en devoir de le suivre. Il nous fit sortir par la grande porte des factoreries et nous conduisit dans une étroite rue chinoise à l'extrémité de laquelle on lisait cette enseigne : *Acows-Hôtel.* Voilà donc le mot de l'énigme; c'était là son *cow-house!* M. Acow, gros Chinois obèse, la tête ornée d'une queue démesurée et le corps enveloppé d'un long vêtement bleu, nous demanda si nous désirions un *lunch* (déjeuner à la fourchette). Cette demande fut on ne peut plus agréable à nos estomacs affamés, et nous trouvâmes, en effet, un excellent déjeuner à la fourchette préparé à l'anglaise et qui faisait le plus grand honneur au cuisinier chinois qui l'avait exécuté. Il y avait, entre autres choses, de très-jolies côtelettes, mais je m'en méfiais un peu, craignant que ce ne fussent des côtelettes de chien; car je me rappelais l'anecdote de ce voyageur qui, croyant manger du pâté de canard, demanda à l'hôtelier chinois qui le servait si la viande de ce pâté provenait des *couac-couac*, à quoi l'hôtelier lui répondit : Non! *ouaou, ouaou* (1)! Cependant je goûtai mes côtelettes et je ne tardai pas à reconnaître qu'elles provenaient d'un excellent cochon de lait. Je dois dire,

(1) Il voulait imiter l'aboiement du chien.

Digitized by Google

Digitized by Google



Marché aux poissons à Canton.

Digitized by Google

toutefois, que dans la rue où nous avions passé pour venir chez M. Acow, des marchands de volaille exposaient des cages pleines de volatiles de toute espèce, et que, dans ces mêmes cages, j'avais aperçu plusieurs jeunes chiens d'environ deux à trois mois, qui m'avaient semblé destinés à régaler quelque gastronome indigène.

Notre déjeuner terminé, nous nous disposâmes à aller un peu visiter Canton; mais nous avions à peine fait cent pas dans notre rue étroite, que nous reconnûmes qu'il nous serait presque impossible de mener à bon fin cette téméraire entreprise; nous retournâmes donc sur nos pas, et, à la suite d'un conseil de guerre tenu chez maître Acow, il fut résolu de prendre un guide. Nous trouvâmes tout à point le *comprador* du navire, c'est-à-dire l'homme qui était chargé de faire en gros toutes les provisions fraîches pour l'escadre; il se mit à notre tête, et nous nous avançâmes à sa suite au milieu de cet océan humain qui roule ses vagues serrées et tumultueuses dans les rues de Canton.

Les premières rues que nous rencontrâmes, *Old et New China street* ressemblent un peu au passage des Panoramas à Paris, avec cette différence, toutefois, que le climat, étant ici constamment doux, rend inutile la toiture en verre. Elles ont environ douze pieds de large, sont pavées de grandes dalles de granit et traversées à leur milieu, dans le sens longitudinal, par un égout couvert; à droite et à gauche on voit des boutiques où des orfévres, des marchands de soie et de thé, etc., étalent leur marchandise. En sortant de ces rues qui sont encore relativement assez larges, propres et tranquilles, on arrive d'abord dans une espèce de marché aux poissons et aux légumes. Je ne saurais mieux le comparer qu'au *Marché des Innocents* à Paris, réduit au centième; quant à la foule, au bruit, à la masse de marchands et d'acheteurs, à la variété d'odeurs méphitiques et à la classe de la population, la ressemblance est tout à fait frappante. Entre de hauts échafaudages, regorgeant de légumes et de fruits pour la plupart d'un aspect fort étrange, sont disposés de grands tonneaux au bas desquels sort un roseau creux par où leur eau, renouvelée sans cesse, coule comme une fontaine dans des cuves placées au-dessous et pleines d'écrevisses et de poissons plus bizarres les uns que les autres. Des portefaix, tantôt seuls, tantôt deux ensemble, portent, suspendus à des perches de bambou, toutes sortes d'objets parmi lesquels j'ai remarqué particulièrement des tonneaux plats con-

Digitized by Google

tenant des anguilles et de tanches de très-petite espèce. Ces portefaix sont en général d'une race particulière; forts et trapus, ils portent avec aisance les plus pesants fardeaux et marchent en criant sans cesse : Ohé, ohé! pour se faire faire place dans les rues qui n'ont, à Canton, que six pieds de large. J'ai vu bon nombre d'entre eux à qui la pression continuelle de lourds fardeaux avait fait venir une véritable bosse sur l'épaule droite dont ils se servent presque tous. Les habitants marchent d'un air affairé et ont une allure qui ressemble assez à celle d'un chien qui trotte; ils ne s'arrêtent presque nulle part; mais, dès que nous nous arrêtions pour acheter quelques bagatelles, nous voyions à l'instant même se rassembler autour de nous une foule de curieux qui barraient complétement la rue si étroite et forçaient les portefaix à redoubler leurs ohé! Il y avait aussi, à ce marché, une espèce de bureau de police attenant à la maison d'un mandarin.

Sous le porche de cette maison soutenu par des colonnes de bois richement sculptées se promenaient quelques soldats à la démarche lourde et indolente. Leur uniforme consistait en une blouse bleue à garniture blanche, des culottes courtes en coton bleu qui laissaient la jambe nue, des souliers, un chapeau de nattes et un bouclier en tresses de roseau sur lequel était peinte une tête de dragon. A la première cour dans laquelle nous entrâmes, était attenante une spacieuse galerie où l'on voyait un grand dieu domestique avec son autel; à droite et à gauche de cet autel deux figures en pied, dont l'une le glaive nu à la main, semblaient faire sentinelles. Il y avait aussi dans cette galerie une espèce d'arsenal contenant de longues épées, des lames en forme de faux, d'autres en croissant et coupant des deux côtés près de la pointe, des arcs, des flèches, deux longs fusils de rempart et quelques fusils à mèches. Aux deux côtés de cette galerie comme à ceux de la cour, étaient adossées des espèces de petites échoppes où, selon toute apparence, couchaient les domestiques et les hommes de garde; à l'une des colonnes était attaché un vigoureux petit poney pie, le seul cheval que j'eusse encore vu à Canton; à côté était suspendue une selle recouverte de velours rouge et ornée de boucles d'or. Derrière cette galerie il y avait une seconde cour à laquelle était attenante une maison à deux étages; c'est à l'étage supérieur que se trouvaient les chambres à coucher de la famille.

Je n'ai vu ici qu'une seule dame de qualité; elle était dans un *sedan* ou chaise à porteurs recouverte d'une étoffe épaisse et que deux hommes por-

Digitized by Google

taient sur leurs épaules ; quant aux femmes appartenant même à la basse ou à la moyenne classe je n'en n'ai que très-rarement rencontré dans les rues. Les hommes de la classe moyenne sont ordinairement vêtus d'un caftan gris ou bleu-clair qui descend jusque sur les pieds, ou d'une tunique qui tombe jusqu'au dessous du genou. Les souliers sont généralement en soie noire avec des semelles de feutre très-épaisses ; les culottes vont jusqu'au genou et la jambe est couverte par un bas cousu d'étoffe blanche ou jaune claire ; lorsqu'il fait froid, on met par-dessus des espèces de guêtres ouatées qui partent de la cheville et vont jusqu'en haut des cuisses. Tout le monde a la tête rasée, excepté un cercle de quatre à cinq pouces de diamètre que l'on ménage à l'occiput et d'où les cheveux, tressés en une longue queue, pendent jusque sur les jambes ; mais, souvent aussi, cette queue est enroulée autour du crâne et couverte d'un petit bonnet de soie noire.

Les Européens n'ont accès que dans les faubourgs ; lorsqu'ils entrent dans l'intérieur de la ville, ils sont presque toujours insultés par la populace qui souvent même se porte contre eux à des voies de fait.

Nous suivîmes une rue le long du mur de ville auquel s'adossaient également beaucoup de maisonnettes du côté extérieur. De temps en temps, nous rencontrions une porte étroite et basse qui conduisait dans la ville ; quelques-unes de ces portes étaient surmontées d'une tour sur laquelle se trouvaient ordinairement deux ou trois canons de léger calibre. Le mur d'enceinte lui-même pouvait avoir une épaisseur de vingt à vingt-cinq pieds et une hauteur d'environ trente pieds.

On sait que dans les villes chinoises, chaque profession a son quartier ; nous traversâmes donc successivement des rues entières habitées par des orfévres, d'autres par des tabletiers, des forgerons, des ferblantiers, des potiers et une foule d'autres artisans dont je ne saurais décrire le genre de travail qui m'était totalament inconnu. Ces derniers exposaient en vente des objets de formes étonnantes dont je ne pus, malgré mes questions réitérées, apprendre ni le but ni l'usage.

Notre brave guide était sans cesse occupé à nous faire hâter le pas autant que possible, car si nous avions le malheur de nous arrêter une seule minute, nous étions de suite entourés d'une foule de curieux qui bourdonnaient à nos oreilles comme les abeilles d'une ruche bien qu'en sons moins harmonieux.

Digitized by Google

Il n'était pas, d'ailleurs, fort agréable de rester en place; car l'atmosphère, déjà étouffante dans ces rues étroites, était chargée encore d'odeurs indescriptibles; c'était un mélange de graisse brûlée, d'encens, de fleurs, de cloaques et de toutes sortes d'infections capables de vous suffoquer. Enfin la presse commença à diminuer un peu, et notre guide, après nous avoir recommandé encore le plus grand calme et la plus grande prudence, se glissa avec nous, par une des portes, dans l'intérieur de la ville.

Le quartier où nous nous trouvâmes semblait être habité par une classe plus comme il faut; les boutiques étaient garnies de toutes sortes de lanternes en soie huilée, et l'on y voyait étalé un grand choix d'objets de laque. Les rues étaient aussi un peu moins encombrées et l'on nous laissa circuler sans obstacle; seulement on lançait, de temps à autre, à notre guide des cris qui me semblaient être des reproches, et qui lui faisaient de plus en plus hâter le pas. Bref, après nous avoir fait encore visiter trois rues que nous traversâmes en courant plutôt qu'en marchant, il nous reconduisit par une autre porte hors de cette ville hospitalière.

S'il arrive que des matelots ivres s'égarent dans l'intérieur de la ville, il y a souvent des querelles et des rixes entre eux et les Chinois qui les saluent volontiers en leur faisant siffler des pierres aux oreilles; il y a même eu, paraît-il, des cas d'assassinat.

Avant d'avoir atteint la porte de la ville, nous étions suivis par une assez belle troupe de gens du bas peuple qui nous poursuivaient de leurs sarcasmes, et déjà nous nous préparions à recevoir quelques coups de pierre; nous avions même serré nos rangs et nous nous tenions prêts à combattre, car nous étions assez forts et assez bien armés pour pouvoir, au besoin, nous frayer un passage à travers cette canaille qui ne paraissait pas précisément briller par le courage. Mais sans doute notre guide pensa que le mieux serait d'éviter un conflit; il nous fit donc entrer dans un magasin de soieries; nous traversâmes une cour au bout de laquelle était le magasin principal, et nous y trouvâmes un second groupe d'officiers de notre navire en train d'acheter des châles. Lorsqu'ils eurent achevé de faire leurs emplettes, la foule qui nous avait suivie s'était déjà dispersée.

Le marchand chez lequel nous étions entrés vendait de ces grands châles de soie blanche que nous voyons si souvent porter par nos belles dames de New-York, dont ils font ressortir la taille élégante en même temps qu'ils ca-

Digitized by Google

chent, sous leurs plis gracieux, les défauts des tailles moins parfaites. Ces châles, dont l'étoffe est encore toute unie, sont tendus dans ce magasin sur des métiers à broder; on commence par y exécuter à l'encre de Chine des dessins généralement très-riches et de fort bon goût; après quoi l'on y brode, en soie des couleurs les plus brillantes, ces fleurs, ces oiseaux et ces guirlandes de feuillages qui brochent sur le tout et font aussi bon effet à l'envers qu'à l'endroit. Ce qui m'a étonné, c'est de ne voir que des hommes occupés à ce travail. Il se peut toutefois qu'il n'en soit pas ainsi dans toutes les salles, car nous n'étions pas dans l'atelier proprement dit, mais dans la salle de vente où se trouvaient encore, outre ces brodeurs, quelques autres ouvriers. Toutes ces belles choses étaient d'un bon marché si fabuleux, que si je n'avais pas dû faire encore sur mer un voyage de plusieurs années, ce qui nuit beaucoup aux étoffes de soie, j'aurais eu bien de la peine à résister à la tentation de faire des emplettes qui auraient peut-être complétement épuisé ma bourse; je me bornai sagement à acheter quelques objets qui m'étaient nécessaires, tels que de grands et lourds foulards de soie coûtant un quart de dollar la pièce, c'est-à-dire environ un franc vingt-cinq centimes. Plus les objets étaient beaux et de luxe, plus le prix en était relativement bas.

Il y avait encore une autre rue entièrement habitée par des marchands d'articles de luxe d'un autre genre; on y vendait des jeux d'échecs admirablement sculptés, des jeux de dames dont les pions étaient aussi d'un travail exquis, des porte-bouquets, des tabatières, des bonbonnières, des étuis à cigares et toutes ces mille petites superfluités de la vie; à côté de cela, il y avait aussi de splendides ouvrages d'or et d'argent, et que sais-je encore?

Jusque-là, j'avais cru qu'une jeune élégante qui se promène, au bras de son nouvel époux, dans les rues, sur les boulevards et dans les passages de Paris, est une exception glorieuse parmi les personnes de son sexe si elle ne tourmente pas sans cesse son mari en lui demandant de satisfaire mille caprices et d'acheter tout ce qui lui passe par la tête; mais, depuis que j'ai vu Canton, je suis convaincu que la femme qui pourrait y résister à ce genre de tentation qu'augmente encore un bon marché fabuleux, n'aurait plus besoin que d'une paire d'ailes pour être un ange accompli.

Il ne faut pas, toutefois, que l'extrême modicité des prix empêche de marchander, car j'ai vu souvent des objets cédés pour la moitié de ce qu'on en demandait d'abord, et même le marchand donner encore par-dessus le

Digitized by Google

marché un *comtcha* (présent) de quelque valeur, ce qui est d'usage dans le commerce de ce pays. On ne doit pas oublier que le Chinois cherche toujours à tromper l'Européen et qu'il y réussit le plus souvent, car il est impossible d'imaginer une race de fripons plus éhontés que les marchands chinois. S'aperçoit-on à temps qu'il veut vous tromper et lui en fait-on le reproche, le Chinois se met à rire de bon cœur et vous complimente de ce que vous êtes encore plus fin que lui. La tromperie est reçue officiellement chez eux comme une des qualités requises pour le commerce.

Pour faire leurs comptes, les Chinois se servent d'une table qui ressemble tout à fait à celles que l'on voit dans nos salles de billard pour marquer les points des joueurs. Seulement, au lieu de trois rangs de boules, il y en a davantage. Le premier rang représente les unités, le second les dizaines, le troisième les centaines, etc. (1). Comme les Chinois comptent tout par *cash* dont il faut 1250 pour un dollar, ils ont sans cesse à opérer sur des nombres énormes; mais à l'aide de cette table ils calculent avec une facilité et une rapidité vraiment incroyables. Pour la tenue des livres en partie double, ils se servent d'un instrument pareil mais double; les boules de celui-ci sont noires d'un côté et rouges de l'autre, et chacune des deux personnes qui font des affaires ensemble a son côté à elle.

Dans un de ces magasins de soie, un de nos enragés midshipmen fit un tour qui mit tout le personnel chinois en révolution. Il imitait à s'y tromper le miaulement d'un chat qu'il faisait semblant de chercher sous les tables, les caisses et les coffres; tous les Chinois couraient à quatre pattes derrière lui pour tâcher de découvrir la maudite bête qui pouvait faire tant de dégâts dans leurs précieuses marchandises. Cette scène était si bouffonne, que nous eûmes toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

J'ai visité aussi les boutiques de quelques peintres et j'ai trouvé leurs ouvrages de beaucoup supérieurs à ceux de leurs confrères de Hong-Kong; il y a notamment beaucoup de naturel et de vérité dans les dessins qui représentent des sujets purement chinois, et même ces sujets sont traités avec un certain talent; toutefois, l'exécution en est minutieuse au dernier point. Le tout est peint sur papier de riz, et ce papier donne aux couleurs un

(1) Cet instrument usité par les Grecs qui le nommaient *abax* et par les Romains qui le nommaient *abacus*, est connu et répandu de nos jours en Russie où il porte le nom de *sctzoty*; chez les Chinois il s'appelle *swan-pan*. (N. du T.)

Digitized by Google

velouté qui fait très-bien pour les fleurs, les oiseaux, les insectes et les costumes. Quant aux peintures à l'huile, ce sont pour la plupart des portraits d'après le daguerréotype; beaucoup de sécheresse dans la composition, des mains horriblement mal dessinées, art très-imparfait ou même nul, voilà tout ce que j'en puis dire. Les paysages et les vues sont pourtant un peu mieux, notamment une vue des factoreries dont l'original est évidemment de quelque méchant artiste anglais et que, sans doute, on a déjà reproduite quelques milliers de fois; néanmoins, c'était encore un dessin très-sec et très-incorrect. Quant à la perspective linéaire ou aérienne, il y en a à peine trace dans ces œuvres chinoises, dont les prix sont dérisoires comme ceux de tout le reste.

Brisés de fatigue après avoir vu tant de choses, nous retournâmes à notre hôtel. M. Acow nous y avait préparé un excellent dîner; nous y fîmes surtout honneur à plusieurs pâtés de viande à la chinoise, ainsi qu'à des pâtisseries et des légumes on ne peut plus savoureux. Du reste, nous étions tous en appétit, et notre hôte dut être content de l'accueil fait à sa cuisine. Au dessert, on nous servit, entre autres friandises, de ces délicieuses petites oranges de mandarin, dont le jus est si doux et qui passent, à bon droit, pour les meilleures du monde entier; puis des *li-chy*, excellente espèce de noix, dont les coquilles sont à peine aussi épaisses que celles de nos amandes cassantes. Autour de la petite noix qu'elles contiennent se trouve une masse gélatineuse qui se mange également. Lorsqu'elle est fraîche, elle rappelle le raisin, et sèche, elle a le goût des ananas bouillis dans le sucre. Après le dîner, tous mes compagnons de table allumèrent de précieux cigares de Manille; quant à moi, j'essayai du narguillé chinois. Il est en métal et la tête n'en est pas plus grosse qu'un dé à coudre. Un domestique prend dans une petite boîte à tabac ce qu'il faut pour la remplir, puis, tenant une allumette allumée au-dessus, il tire cinq ou six coups, après quoi il vide la pipe pour la remplir de nouveau. Le tabac que je goûtai était léger et un peu douceâtre; il avait cependant bon goût et la fumée, en passant à travers l'eau, arrivait très-fraîche à la bouche, ce que je trouvai fort agréable. Un peu plus tard, on nous servit le thé dans de toutes petites tasses, mais sans sucre et sans lait; on en donne toutefois à part aux barbares étrangers qui en demandent. Pour mon compte, je préfère la mode chinoise, et je trouve que le thé est bien meilleur lorsqu'on le prend pur. Celui qu'on nous servit

Digitized by Google

était, du reste, de première qualité. Après une journée aussi fatigante, nous avions tous besoin de sommeil; aussi, après le thé, ne tardâmes-nous guère à aller nous coucher.

Digitized by Google

# EXCURSION A CANTON



Digitized by Google

Digitized by Google

# EXCURSION A CANTON

(DEUXIÈME JOURNÉE)

— CONTINUATION DE LA PROMENADE SUR LA RIVIÈRE. — SOUVENIR DE PILLNITZ. — LE PEARL-RIVER. UN JARDIN CHINOIS DE GRANDEUR NATURELLE. — LE MÊME EN MINIATURE. — LES BELLES INABORDABLES. — CANAUX. — PONTS. — MANIÈRE ORIGINALE DE TRANSPORTER LES PORCS. — VISITE AU GRAND TEMPLE DE HO-NAN. — DANGEREUSES ÉTUDES DE PEINTURE. — HEUREUX RETOUR A CANTON. — COMMENT ON VIT A LA FACTORERIE. — PIRATES DE LA RIVIÈRE.

Le lendemain matin, je sortis au point du jour pour dessiner quelques parties des rues pendant qu'elles étaient encore vides; malheureusement elles ne le furent pas longtemps, car les Chinois, à ce qu'il paraît, se lèvent de très-bonne heure, et je me vis bientôt entouré par une foule de curieux, ce qui me força d'abandonner mon travail.

Après le déjeuner, deux d'entre nous, dont la permission expirait ce jour-là, retournèrent à bord; quant à moi, je louai une barque, avec le secrétaire du commodore, pour remonter encore un peu la rivière.

C'était une gondole superbe aménagée avec beaucoup de luxe; elle avait

Digitized by Google

une grande cajute en bois, divisée en deux appartements, garnis de meubles richement sculptés et de jolies peintures; les quatre fenêtres pouvaient se fermer avec des jalousies, et la barque, dans son ensemble, ressemblait à s'y tromper aux anciennes gondoles de Pillnitz dont se servait notre famille royale. Six rameurs nous faisaient aller assez bon train. Dans la première chambre, il y avait des chaises rembourées et une petite table sur laquelle se trouvaient une lampe allumée, un pot à eau, des verres et un joli service à thé en porcelaine; dans la seconde, deux grands bancs recouverts de nattes et de coussins mous sur lesquels on était fort à l'aise pour dormir.

Lorsque nous eûmes remonté la rivière jusqu'à une distance d'environ deux milles des factoreries, nous arrivâmes à l'embouchure de la *Pearl-River* qui vient du sud; au point de jonction des deux rivières, un brick ou yacht anglais de dix canons avait jeté l'ancre; c'était bien le plus propre et le plus élégant navire de guerre que j'eusse jamais vu; il me parut être stationné là comme vaisseau de garde en cas de besoin.

Le patron de notre barque qui baragouinait un peu d'anglais nous dit qu'à peu près à trois milles plus haut sur la rivière il y avait un jardin chinois accessible aux Européens; nous nous y fîmes donc conduire. Nous entrâmes dans une petite rivière latérale, ou plutôt un canal qui aboutissait à l'endroit indiqué; c'était une localité assez importante. Nous débarquâmes sur un quai revêtu de maçonnerie et bien entretenu; la foule étant là moins compacte et surtout moins importune qu'à Canton, nous pûmes, sans trop nous presser, suivre notre guide jusqu'au jardin en question. Il n'occupait qu'un assez petit espace, les allées étaient pavées de briques rouges, les couches recouvertes de caisses vitrées; on y voyait un grand nombre de plantes dans des pots élégants sur des supports à pieds, et il n'y avait pas un pouce de terrain perdu. C'est là que je vis pour la première fois des arbustes et des plantes taillés à la mode chinoise, en forme de dragons, d'oiseaux, de poissons et d'animaux de toute espèce. Le tronc et les grosses branches de l'arbuste sont attachés de manière à prendre avec le temps l'aspect général de l'objet que l'on veut représenter; plus tard les petites branches et les feuilles sont taillées, ravalées et liées de façon à compléter les autres parties, et l'on arrive ainsi à imiter assez fidèlement des groupes entiers, par exemple, de cerfs, de hérons etc.; on prend les sujets dans de vieilles gravures anglaises que le propriétaire du jardin nous montra. On imite

Digitized by Google

même ainsi les barques de rivière avec leurs appartements et les meubles qui s'y trouvent, et l'on place à bord de petits mariniers en porcelaine. On met aux animaux des yeux en porcelaine ou en bois peint. Tous ces objets étaient dans des caisses en porcelaine de trois à quatre pieds de long sur un pied et demi de large. Dans une autre partie du jardin, on *fabriquait* ces arbres et ces jardins nains dont on a tant parlé; je dis *fabriquait*, car je ne trouve pas d'expression plus juste. Dans une caisse semblable à celles dont je viens de parler, il y avait quatre, six ou huit arbres et plantes miscroscopiques qui, avec les imitations de rochers, de mousses et d'herbes dont on les avait entourés, formaient un paysage en miniature. Malgré l'excessive exiguïté de leurs proportions, ces petits arbres avaient tout à fait le caractère de ces vieux patriarches des forêts rabougris par l'âge, et l'ensemble faisait l'effet d'un paysage vu par le gros bout d'une lorgnette. Le propriétaire eut l'obligeance de m'expliquer de son mieux en mauvais anglais tout le procédé au moyen duquel on produit ces merveilleux petits jardins. La pauvre jeune plante doit d'abord être soumise à une préparation bien ennuyeuse; on l'élève dans un petit pot rempli de petits fragments de pierre à chaux mélangés avec très-peu de terre, et ce misérable sol n'est arrosé qu'à la dernière extrémité. Sa croissance étant arrêtée par cette chétive nourriture, le petit arbre devient noueux et rabougri, et on achève de lui donner un air de vieillesse en faisant à l'écorce de fréquentes blessures. Lorsque le petit tronc a peu à peu atteint de cette manière la grosseur voulue, en s'élevant aussi peu que possible, on passe à la seconde opération, et voici en quoi elle consiste : Les jeunes arbrisseaux, comme on sait, poussent ordinairement leurs branches toutes droites comme des manches à balai ; il s'agit donc de les courber, les tourner de côté et par en bas, et de leur donner également un aspect noueux ; pour obtenir ce résultat, on s'y prend absolument de la même manière que pour greffer, avec cette seule différence qu'au lieu de faire une entaille oblique, on pratique dans le tronc une fente horizontale dans laquelle on serre la greffe enlevée à un côté de l'écorce, et que l'on bouche ensuite avec de l'aubier et une espèce particulière de mastic à enter. Malheureusement je suis trop peu versé dans la botanique de la Chine pour dire à quelle espèce appartiennent les petits arbres ainsi traités ou plutôt maltraités; j'ai cependant remarqué que ces arbres nains ainsi que les autres plus grands qu'on taille de manière à imiter certaines figures sont

Digitized by Google

tous d'une seule et même famille. Par la structure et la forme, leur tronc et leurs branches ont assez de ressemblance avec nos pins du Nord, seulement le bois en est moins résineux; leurs feuilles qui croissent par touffes comme les aiguilles de nos pins, ont la forme d'un cœur, elles sont charnues et d'un ton verdâtre foncé; je n'ai pas vu de fleurs sur les arbres nains, mais sur les autres j'ai vu de très-petites fleurs blanches étoilées, dans le genre de celles du myrte qui est l'arbuste avec lequel la plante toute entière a le plus d'analogie. Le propriétaire me parut être jardinier de profession, car toutes les plantes élevées en pot étaient à vendre. Pour deux cerfs hauts de quatre pieds ou un de ces jardins en miniature, il ne demandait que trois dollars, quinze francs, ce qui est un prix vraiment ridicule si l'on considère combien il faut d'années pour mener à bonne fin ces jolis petits avortons.

A l'extrémité du second jardin, il y avait une terrasse du haut de laquelle l'œil pouvait, par-dessus un mur assez bas, plonger dans le domaine d'un riche marchand chinois. Le jardin qui en dépendait pouvait avoir une longueur de trois cents pas; sur un petit canal qui décrivait toutes sortes de capricieux méandres et le traversait dans toute son étendue, on avait jeté plusieurs passerelles en bois curieusement sculpté et orné de riches dorures. A certains endroits s'élevaient de petits pavillons, et à peu de distance de l'un d'eux, j'aperçus deux jeunes femmes ou demoiselles pêchant à la ligne. Leur costume les désignait comme appartenant aux classes élevées. J'avais déjà fait mon petit plan, et j'étais sur le point de me laisser glisser en bas du mur et de me faufiler à travers les broussailles pour aller examiner de plus près les deux belles, lorsque M. L., qui était monté après moi sur la terrasse, eut la maladresse de trébucher; le bruit de son faux pas fut entendu par les dames chinoises qui se retournèrent et qui, effrayées à l'aspect d'uniformes étrangers, jetèrent vivement leurs lignes et s'enfuirent à toutes jambes, comme des oiseaux qui ont aperçu le chasseur. Le jardin était du reste très-bien garni de plantes, d'arbres et d'arbustes de toute espèce placés dans de grands et de petits pots; je n'y vis toutefois que fort peu de fleurs, ce qui tenait peut-être à la saison où nous nous trouvions. En somme, ce jardin ressemblait parfaitement à ceux que nous voyons représentés sur les vases, les tapis et les cabarets chinois.

Nous retournâmes à notre gondole et redescendîmes la rivière. La ville est située si bas, que nous ne pûmes nulle part l'apercevoir dans son ensemble,

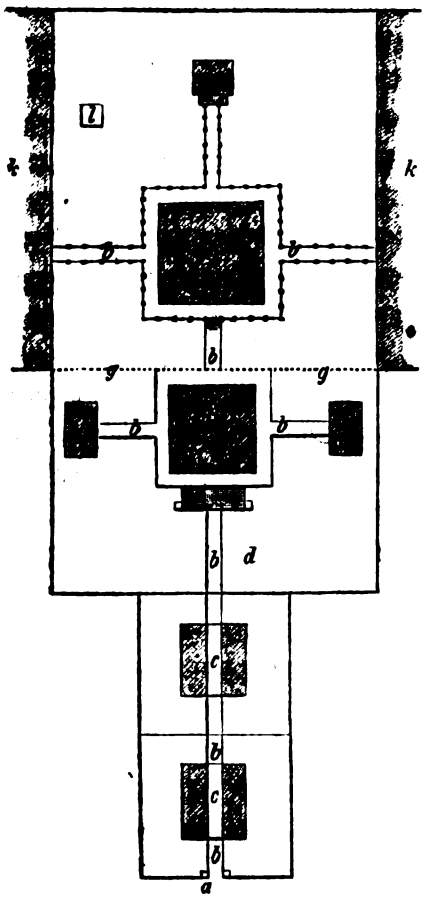
Digitized by Google

et quant à monter sur ces coteaux qui dominent Canton du côté opposé, on nous en détourna très-sérieusement; nous passâmes devant plusieurs canaux qui conduisent dans l'intérieur de la ville et dont les deux rives sont bordées de maisons à plusieurs étages. On les traversait sur des ponts de brique voûtés dont l'arche en plein cintre pouvait avoir vingt-cinq pieds de diamètre; le revêtement en maçonnerie était parfaitement fait et très-bien entretenu; l'aspect général, y compris les petites barques qui glissaient sur les eaux tranquilles de ces canaux, faisait l'effet d'une traduction de Venise en chinois. Quelques chose de très-divertissant, c'est la manière dont on transporte en ville les porcs que les bateaux amènent jusqu'à l'entrée dans des cages de bois. Les rues étroites et encombrées de Canton, ainsi que la nature rétive de ces immondes quadrupèdes ne permettraient absolument pas de les laisser marcher librement au milieu de cette cohue. Un cylindre en tresses de roseau, ouvert par les deux bouts et d'une grandeur proportionnée aux dimensions du porc qu'on y veut introduire, est placé devant la porte de la cage qu'on a préalablement ouverte et dans laquelle un homme se glisse à quatre pattes; cet homme se met alors à tirer de toutes ses forces la queue du porc qu'il s'agit de débarquer, et il le tourmente tant qu'à la fin l'animal furieux sort de la cage et court dans le cylindre qu'on soulève aussitôt; et comme les jambes du porc sont empêtrées dans le clayonnage, il ne peut plus opposer la moindre résistance. On passe une perche à travers la partie supérieure du cylindre, et deux hommes chargent sur leurs épaules l'appareil complet et la bête qui s'y trouve prise. Je n'ai pas vu de quelle manière, une fois arrivé à destination, on délivrait le prisonnier, mais je suppose que cela se fait encore en le tirant par la queue comme pour l'incarcérer.

Il était près de midi, et je me disposai à aller visiter le grand temple de Ho-nan situé sur la rive gauche de la rivière, en face de Canton. Nous débarquâmes sous un groupe de vieux arbres majestueux, et nous nous trouvâmes devant une grande porte qui conduit au parvis du temple ou plutôt des temples, car, sur une longueur d'environ cinq cents yards, il n'y avait pas moins de sept grands temples, sans compter quelques autres plus petits situés dans des cours latérales et dont l'entrée ne me fut pas permise. Le premier parvis est traversé par le milieu par un chemin exhaussé d'environ quinze pieds de large et pavé de dalles de granit; ce chemin va en droite ligne à travers l'ensem-

Digitized by Google

ble de la construction, il passe par le milieu des trois temples qu'il rencontre, il en fait tout le tour en guise de terrasse et se prolonge encore au delà de la façade de derrière. Les deux premiers temples, entre lesquels il y a encore une seconde cour, ont plutôt l'air de grands vestibules ; ils sont aussi coupés en droite ligne par le chemin exhaussé dont je viens de parler. A droite et à gauche




PLAN

DU

GRAND TEMPLE

DE

HO-NAN PRÈS DE CANTON.

*a* Entrée principale.
*b b b* Chemin exhaussé.
*c c* Avant-temple.
*d* Seconde cour.
*c* Grand temple.
*f* Petits temples latéraux.
*g* Grille.
*h* Temple principal.
*i* Sanctuaire.
*k* Bâtiments servant probablement à loger les prêtres.
*l* Puits sacré.

du chemin, on voit dans chacun de ces deux temples quatre figures colossales d'une hauteur de vintg-cinq à trente pieds et placées sur des piédestaux de cinq à six pieds environ. J'ai retrouvé ces mêmes figures dans tous les temples que j'ai visités jusqu'ici ; elles sont partout identiques. Il y en a une entr'autres qui représente un guerrier à la mine farouche, à la barbe noire et tenant un énorme glaive à la main. Lorsqu'on a traversé le second vesti-

Digitized by Google

bule, on arrive à une seconde cour un peu plus large, à l'extrémité postérieure de laquelle, on aperçoit un grand temple, sur une terrasse élevée de douze marches au-dessus du sol; à droite et à gauche de l'escalier sont deux animaux monstrueux ressemblant à des lions, et de chaque côté du temple principal, deux temples plus petits auxquels conduisent également des chemins latéraux pavés en dalles de granit. Une grande grille ferme cette cour intérieure dans laquelle s'élève le plus grand temple c'est-à-dire le temple principal proprement dit; on y arrive par six marches et un péristyle règne tout autour. Tout à fait derrière est le plus petit temple auquel on monte par sept marches; à en juger par les riches ornements qui le décorent, c'est là que doit se trouver le sanctuaire. A droite et à gauche, à l'extrémité du péristyle, il y avait un certain nombre de bâtiments qui sont probablement habités par les prêtres, car, ainsi que je l'ai déjà dit, on ne me permit pas d'y entrer.

Ces temples, à part plus ou moins de richesse dans l'ornementation, sont à peu près tous pareils à l'intérieur. A hauteur du milieu de la muraille du fond, et environ aux deux tiers de la longueur du temple, on remarque toujours une grande idole en pied à côté de laquelle il y en a deux plus petites; devant celles-ci sont disposés des autels et des tables pour recevoir les offrandes. Derrière ces idoles, une petite cloison de bois isole un autel particulier sur lequel on voit des fleurs et de l'encens. A droite de l'entrée, on trouve toujours un grand bassin contenant de l'encens, et, le long des murs, il y a des tables devant lesquelles sont assis des prêtres qui écrivent ou lisent des prières écrites sur de petits billets; ils ont à côté d'eux de l'encens et d'autres objets nécessaires au service divin.

Les murs sont en briques d'argile non cuites et d'un gris foncé; il m'a semblé qu'elles avaient été pressées dans un moule; en tout cas, elles ont belle apparence, et je les crois aussi bonnes et aussi dures que possible. Les colonnes et les statues sont la plupart en granit gris-clair et d'un grain très-fin; mais il y en a aussi en bois peint de diverses couleurs et doré. Chaque temple a quatre portes, une à chaque façade, excepté toutefois le dernier qui n'a qu'une seule porte. Entre les colonnes, il y a des travées en bois qui s'élèvent jusqu'à moitié de la hauteur de l'édifice et au-dessus desquelles la lumière pénètre à travers une grille élégante et richement travaillée.

Dans la cour, à gauche du temple principal, se trouve un puits couvert

Digitized by Google

par un toit que supportent des colonnes. C'est là que chaque jour on distribue de la soupe à un certain nombre de pauvres. A ce propos, et soit dit en passant, les Chinois ne m'ont pas paru être très-grands faiseurs d'aumônes; par contre les aveugles jouissent chez eux de l'étrange privilége de pouvoir entrer dans toutes les maisons et d'y faire, avec deux os ou deux tiges de bambou, une abominable musique qu'on pourrait appeler un vrai charivari. Il paraît que les oreilles des Chinois sont moins délicates que les miennes, car j'ai vu dans des boutiques des aveugles faire, pendant plus d'une heure, leur affreux vacarme sans que les gens de la maison eussent l'air d'y prendre garde; enfin, on leur donnait une aumône insignifiante et ils se retiraient; souvent même ils s'en allaient sans avoir rien reçu. Mais revenons au temple de Ilo-nan. J'en avais pris une esquisse et, comme toujours, j'avais été entouré, pendant mon travail, d'une foule compacte que je crois pouvoir, sans exagération, évaluer à quelques centaines de personnes. J'avais commencé par le temple le plus reculé, et peu à peu je me rapprochais de la partie antérieure des bâtiments. Les curieux s'étaient tenus dans le principe à une certaine distance, mais bientôt je les eus littéralement sur le dos. Je parvins, pendant quelque temps, à me faire place en écartant doucement ceux qui étaient le plus près de moi; mais lorsque la masse fut par trop compacte, ce moyen devint insuffisant, et, malgré l'odeur insupportable qu'exhalaient ces hommes, appartenant presque tous à la plus basse classe, il me fallut faire contre fortune bon cœur. Cependant mon calme et ma patience ne servirent qu'à les rendre plus effrontés, et, à la fin, un misérable tout déguenillé et à mine impudente s'étant permis de me tirer assez rudement les cheveux par derrière, je me retournai, et, d'un coup de poing vigoureusement appliqué, je lui fis dégringoler les douze marches de la terrasse. Je m'attendais alors à entendre siffler des pierres autour de moi, et ma position n'était pas des plus agréables, car, pour éviter toute apparence de provocation, nous avions, mon compagnon et moi, laissé nos armes dans la gondole. Mon coup de boxe me fit pourtant un peu respecter et nous pûmes, sans trop de difficulté, parvenir jusqu'à l'entrée du temple; mais arrivés là, nous nous retrouvâmes entourés de nouveau par une masse compacte. Le petit secrétaire avait été séparé de moi par cette cohue, et je cherchais à me frayer de mon mieux un chemin au milieu de ces gens en haillons, dont le nombre allait toujours grossissant et dont les physionomies

Digitized by Google

devenaient de plus en plus menaçantes. Tout à coup, à ma grande joie, je l'avoue franchement, j'aperçus devant moi et à peu de distance le toit vert de notre gondole. Je culbutai, sans plus de façon, deux citoyens du céleste empire, et, d'un bond, je fus dans la chaloupe. Alors, tenant un sabre d'une main et un pistolet de l'autre, je revins vivement à l'escalier du quai, et je me mis à crier comme un possédé : « Place, canaille! faites place! » Fut-ce la vue de mes armes, dont j'étais bien décidé à faire usage, qui effraya ces braves, ou peut-être la langue étrangère pour eux dans laquelle je m'exprimais, toujours est-il qu'ils se retirèrent au plus vite et qu'un instant après le secrétaire du commodore était aussi à bord. Nos mariniers qui, comme je l'appris plus tard, étaient jusqu'à un certain point responsables de notre heureux retour, ne perdirent pas une minute pour pousser notre barque au large, au milieu des cris et des sifflets de la populace. La grêle de pierres que nous attendions ne vint pas, mais je restai debout sur le toit de notre gondole jusqu'à ce que nous fussions hors de portée, bien décidé à répondre par une balle à la première pierre qu'on nous lancerait. Nous avions assez d'aventures comme cela; aussi retournâmes-nous à l'hôtel de M. Acow pour y oublier, en prenant un bon repas, les émotions de la journée, et faire la première partie d'échecs sur un bel échiquier que j'avais acheté. Dans la soirée, par un beau clair de lune, je fis encore une promenade dans les jardins des factoreries. Les étrangers, ainsi que les négociants établis dans le pays, venaient y respirer l'air frais du soir avec leur famille. J'y rencontrai, entr'autres, avec sa jeune femme qu'il avait récemment amenée d'Amérique, M. K..., pour qui j'avais une lettre de recommandation. Le plaisir de me trouver dans une agréable société et de prendre part à une charmante conversation fut pour moi d'autant plus vif qu'étant presque toujours sur mer, j'en suis le plus souvent privé. Il y avait là des Persans qui font également le commerce et qui se promenaient sous les arbres ou étaient assis par groupes à certains lieux de repos. Ils étaient curieux à observer avec leurs longs caftans et leurs turbans en toile cirée d'une forme si bizarre; bien vêtus, du reste, et d'une physionomie grave, ils avaient généralement bonne tournure et des figures sympathiques. Ce sont des gens bien élevés, se conduisant parfaitement et dont tout le monde s'accorde à faire l'éloge. Il en vint un jour toute une société nous rendre visite à Wampoa; ils se firent montrer toutes les parties du navire, et les questions qu'ils

Digitized by Google

faisaient en mauvais anglais annonçaient autant d'intelligence que d'instruction.

Il y avait dans les jardins des factoreries une petite pelouse sur laquelle était établi un gymnase, et un certain nombre de jeunes gens s'y livraient à toutes sortes d'exercices de corps. Un grand hangar abritait une flotille d'au moins cinquante bateaux à rames assez longs mais n'ayant guère plus de douze pouces de large; ces bateaux appartenaient au clûb des rameurs. Je n'en avais encore jamais vu d'une construction aussi légère et aussi gracieuse; les planches dont ils sont faits n'ont qu'une épaisseur d'un quart de pouce, elles sont vernies et polies en dehors avec de la litharge. Ces petites embarcations doivent filer sur l'eau avec une rapidité incroyable. La nuit était si belle et si douce, que j'aurais volontiers continué à descendre la rivière au clair de lune, mais les bateliers craignaient les pirates, et rien ne put les décider à se remettre en route. Ces aimables bandits lancent, à ce qu'il paraît, dans les bateaux, des pots hermétiquement fermés et pleins d'une composition chimique qui, lorsque le pot se brise, dégage des gaz si puants, que l'équipage se trouve pendant quelques instants hors d'état d'opposer aucune résistance; il va sans dire que MM. les pirates en profitent pour enlever l'argent et tous les objets de valeur; si même il se trouve parmi les voyageurs quelqu'un qui en vaille la peine, ils ne se gênent pas pour le garotter, l'emmènent et ne le rendent que contre rançon. On dit que l'amiral Charles Napier fut pris par eux de cette manière et qu'il n'obtint sa liberté que moyennant une rançon de 3,000 dollars. Je restai donc aux factoreries, j'y jouis le plus longtemps possible de l'agréable société que j'y avais rencontrée, puis je retournai à l'hôtel où, après avoir pris encore une tasse de thé et fumé un narguillé, je me mis au lit, fermai ma moustiquaire et oubliai, dans un profond sommeil, la Chine et les Chinois.

Digitized by Google

# RETOUR A MACAO

Digitized by Google

Digitized by Google

# RETOUR A MACAO

— LES GAMINS CHINOIS. — CRUAUTÉ DES CHINOIS. —
UNE GRANDE PAGODE AU BORD DE LA RIVIÈRE.
— CIMETIÈRE ET ENTERREMENT. — CHASSEURS CHINOIS. — VUE DE MACAO. —
DÉCADENCE DU COMMERCE.
— BEAUX SITES PITTORESQUES. — LE MONUMENT DE CAMOENS. —

Ma permission tirait à sa fin ; en outre, j'avais vu tout ce qu'on permet de voir aux étrangers et j'étais fatigué de l'agitation, de la foule et du vacarme ainsi que des allures provocatrices de MM. les Chinois, défaut dont les mieux élevés eux-mêmes ne sont pas tout à fait exempts.

Le lendemain matin, je me levai donc, ainsi que M. L., d'aussi bonne heure que possible, et nous descendimes la large rivière jaune dans la même gondole qui nous avait servi la veille. Avant de m'embarquer, j'observai un jeu que paraît aimer beaucoup la jeunesse chinoise, c'est-à-dire les gamins des rues. Deux de ces gamins avaient mis deux grillons dans une casserole en fer-blanc, et ils agaçaient et tourmentaient ces pauvres bêtes jusqu'à ce

Digitized by Google

que rendues furieuses elles se jetassent l'une sur l'autre pour se livrer un combat dans le genre des combats de coqs ; ce jeu se termine d'ordinaire par mort du plus faible ; souvent il arrive que le malheureux insecte s'en tire avec une patte ou une aile de moins ou qu'ils restent tous deux sur la place privés de tous leurs membres. Je n'aime pas plus ce jeu que les combats de coqs que j'ai vus dans l'Amérique centrale, et, si j'avais pensé pouvoir corriger ces jeunes drôles je leur aurais de grand cœur frotté les oreilles avec la casserole qui servait à la lutte, au risque de voir, nouvel Orphée, les pierres se lever derrière moi. Mais la cruauté est un trait si dominant du caractère chinois qu'il ne servirait de rien de châtier en passant quelques individus. Il y a encore un autre jeu qui consiste à jeter un grain de riz entre deux perdrix affamées ; dès que l'une des deux y donne un coup de bec elle est attaquée par l'autre, et il se livre alors entre les deux infortunés volatiles un combat acharné où l'on voit voler les plumes. J'ai vu aussi certains pères chinois qui, pour corriger leurs enfants, leur frappaient sur la tête à coups de bâton jusqu'au sang. Je dois à ce propos faire remarquer qu'en Chine la tête est l'endroit sur lequel on frappe le plus volontiers bien qu'elle soit rasée presque complétement ; aussi voit-on peu d'individus, surtout dans les basses classes, dont le crâne pelé ne soit marqué de quelques cicatrices ; cela prouve combien ces petits bonshommes ont la tête dure.

En m'en retournant, j'avais grande envie d'examiner de plus près une des pagodes dont j'ai déjà parlé. En face de la première il n'y eut pas moyen de débarquer, car la marée montante avait entièrement inondé les rizières ; mais devant la seconde, qui est à trois milles environ au-dessus de Wampoa, les conditions se trouvèrent plus propices. Cette pagode est située sur une île, au sommet d'une colline, et à ses pieds s'étend un village chinois. J'avais d'abord espéré que je pourrais tourner le village, mais les champs étaient partout coupés par de profonds fossés, et il me fallut suivre le chemin qui passe au milieu des maisons. Je remarquai que ce chemin, aussi bien que les sentiers, les grandes routes et les ponts que j'avais vus jusqu'alors, était pavé de larges pierres, et dans un état excellent d'entretien et de propreté. Dans la partie du village que je traversai, les maisons étaient toutes construites en briques grises comme celles dont j'ai fait mention plus haut, quelques-unes même se faisaient remarquer par un certain luxe. On y voyait aussi plusieurs édifices qui avaient pu servir autrefois de temples ou de

Digitized by Google

tribunaux; ils étaient ornés de riches sculptures en granit, mais c'étaient des édifices abandonnés et qui commençaient à tomber en ruines.

Là aussi, j'eus bientôt derrière moi une suite assez nombreuse; mais on paraissait plus civilisé et plus convenable; il faut dire que cette fois j'avais eu la précaution de ne pas laisser mes armes à bord. Je cherchai donc une place commode, je m'y assis tranquillement et je me mis à esquisser la pagode avec un temple qui y est attenant. Les gens du village se tenaient tranquilles et à distance respectueuse. Il se trouvait parmi eux plusieurs petits enfants, et je donnai à l'un de ces enfants, que la curiosité avait fait m'approcher de plus près, une orange que j'avais en poche. Un présent quelque petit qu'il soit paraît être regardé ici comme une grande marque d'honneur; c'est ainsi du moins qu'on prit la chose, car le papa de l'enfant vint à moi avec un autre bambin plus petit qu'il tenait dans ses bras et me donna, en me faisant force révérences, quelques fleurs en échange de mon présent. Plusieurs autres villageois en firent autant, ce qui m'embarrassa un peu, car je ne savais comment répondre à leurs politesses; je n'avais garde de montrer de l'argent, on m'avait trop bien recommandé de m'en abstenir; heureusement j'avais sur moi quelques cigares que je distribuai; mais, comme il n'y en avait pas pour tout le monde, je donnai aux autres quelques capsules; on les accepta comme une rareté et j'en expliquai de suite l'usage en abattant d'un coup de pistolet une citrouille placée sur un piquet. Je fis ainsi d'une pierre deux coups : d'abord j'établis la bonne intelligence, et ensuite j'inspirai à ces gens un certain respect pour mon revolver, de sorte que je pus à loisir examiner la pagode.

Elle s'élève, comme je l'ai dit, au sommet d'une colline; construite en forme d'octogone régulier avec ces briques d'argile d'un gris foncé que j'avais déjà vues au temple de Ho-nan, elle est revêtue d'un mortier blanc extrêmement solide. Neuf galeries superposées règnent autour de l'édifice; ces galeries ont dû avoir jadis de larges saillies en bois; mais le temps a rongé toute la charpente et il ne reste plus que la maçonnerie complétement intacte et aussi solide qu'elle ait jamais pu l'être. Si l'on ne voyait, çà et là sur quelques saillies, des touffes de verdure qui vous rappellent qu'on est en présence d'une ruine, on pourrait prendre cette pagode pour un bâtiment tout neuf.

On se sert en Chine, pour les constructions, de bois de cèdre qui est



Digitized by Google

extrêmement dur et résistant ; or, comme dans le bâtiment en question le bois a entièrement disparu sans qu'on aperçoive la moindre trace d'incendie ou d'aucune autre destruction violente, on peut en conclure que ce bâtiment remonte à une haute antiquité. Quant à la destination qu'il a pu avoir, les opinions diffèrent. Ce qui me paraît le plus vraisemblable, c'est que ces pagodes étaient autrefois des tours de vigie ou des phares, car il n'y a pas le moindre indice qui puisse faire croire qu'elles aient eu jadis une destination religieuse comme quelques-uns le prétendent.

Sur quatre des côtés de l'octogone, il y a un escalier étroit et massif placé à angle droit avec l'axe de l'édifice, mais il cesse à l'extrémité du mur qui a treize pieds d'épaisseur. Toutefois, il devait y avoir autrefois des marches de bois ou des ponts sur lesquels on passait le vide intérieur, dont le diamètre est de quatorze pieds ; car, en face de chaque escalier, et à la hauteur correspondante, un second escalier de pierre conduit à la galerie extérieure ; à en juger par la position des trous que l'on voit encore plus haut et dans lesquels étaient engagées les marches, j'ai pensé que, pour chaque palier intérieur, on devait contourner les trois huitièmes de la galerie extérieure ; là, une autre porte s'ouvre sur l'escalier suivant qui fait avec le précédent un angle de quarante-cinq degrés et ainsi de suite jusqu'au neuvième et dernier qui se retrouve droit au-dessus du premier, c'est-à-dire de celui qui est situé le plus bas. D'après la hauteur des marches et leur nombre, autant que j'ai pu les compter, je crois que la galerie a deux cents pieds de haut, et comme il y a encore vingt-cinq pieds environ jusqu'au sommet, on peut évaluer approximativement la hauteur totale de la pagode à deux cent vingt-cinq ou deux cent trente pieds. Ce monument d'un aspect imposant repose sur des fondations en blocs de granit.

Devant la pagode, il y a une enceinte dont l'axe correspond juste au milieu de l'édifice ; on y voit deux petits temples, un vestibule et de petites cours ornées de vieux arbres fort beaux. La disposition est, à peu de chose près, la même que celle du temple de Ho-nan ; les ornements de sculpture sont d'un travail exquis et le tout est en très-bon état ; le terrain ayant une pente assez forte, cet ensemble, que l'on embrasse d'un seul coup d'œil, fait un effet on ne peut plus pittoresque. Sur l'un des flancs de la colline se trouve un cimetière ; c'est ordinairement, paraît-il, dans ces endroits-là qu'on les place, car presque tout le long de la rivière j'ai remarqué, sur les

Digitized by Google

pentes des coteaux, de nombreuses pierres blanches recouvrant des tombeaux. Ceux des riches sont entourés d'un mur bas en forme de cœur, sur le côté large duquel est pratiquée l'entrée, tandis qu'il y a des siéges du côté de la pointe.

Les tombeaux des pauvres sont entourés d'un mur de même forme, seulement il est en terre. Quant aux tertres qui s'élèvent au-dessus de la fosse, ils sont les mêmes pour tous; on les recouvre de morceaux de papiers rouges et jaunes sur lesquels sont imprimées des prières; le plus grand de ces morceaux de papier est ordinairement placé au sommet du tertre où on le maintient à l'aide d'un morceau de gazon superposé.

Je veux, puisque je parle de cimetière, raconter un enterrement chinois que j'ai vu plus tard à Macao du haut d'un fort. En tête du cortége s'avançaient plusieurs hommes portant des étendards et des oriflammes barriolés de diverses couleurs; puis, à la suite l'un de l'autre, deux brancards sur lesquels on portait des statues de dieux. Ces statues étaient entourées d'une espèce de corps de musique; certains musiciens jouaient d'un long instrument à vent qui avait quelque analogie avec le hautbois; d'autres frappaient sur des gongs ou sur des timbales. Ensuite venaient d'autres personnes tenant à la main des cassolettes d'encens, des serpenteaux, des fusées et autres menues pièces d'artifice qu'elles faisaient partir à certains intervalles. Derrière elles, suivait le cercueil porté aussi sur un brancard; il était fait de planches rondes et suspendu à des cordes entre les deux bras du brancard. Derrière le cercueil, s'avançait un prêtre et le cortége funèbre fermait la marche. Arrivé au bord de la fosse, on y fit descendre le cercueil après avoir récité quelques prières et brûlé de l'encens sur le corps. Puis on tira quelques paquets de fusées et la cérémonie était terminée. Mais revenons à ma pagode.

J'avais achevé de la mesurer et de l'esquisser et j'étais debout sur la terrasse, quand j'entendis le bruit d'un coup de pistolet venant du côté de la rivière; en même temps je vis que de la chaloupe on me faisait des signaux. Je ramassai bien vite tout mon attirail et courus à toutes jambes vers le rivage pour savoir ce que signifiait cette alerte. M. P., me voyant rester si longtemps, avait conçu quelque inquiétude; et comme il avait aperçu tant de monde se diriger vers la pagode, il craignait qu'on ne m'eût fait prisonnier; il voulait même aller chercher du secours à la frégate avant le

Digitized by Google

coucher du soleil si je n'avais pas répondu à son signal. Mais ma présence le rassura complétement, et nous continuâmes à descendre la rivière.

Chemin faisant, nous rencontrâmes encore deux chasseurs chinois armés de longs fusils ayant au moins de huit à neuf pieds et tout au plus un demi-pouce de diamètre à la bouche du canon; la crosse ressemblait tout à fait à celle d'un pistolet, et la platine était à rouet, chose que je voyais pour la première fois dans ce pays. Bien que ces armes soient fort mal commodes, ces hommes n'en avaient pas moins tué deux grands hérons gris. L'un des deux n'était que blessé à l'aile, et avec une cruauté digne de leur race, nos Chinois lui avaient lié les deux ailes et l'emportaient vivant pour le conserver plus longtemps; mais afin que la pauvre bête ne pût pas donner de coups de bec, on l'avait aveuglée en lui passant sous les paupières un brin de paille qui venait s'attacher sur la tête.

J'eus aussi l'occasion de reconnaître la vérité d'une anecdote chinoise que le capitaine Hanker, du navire *Deutschland*, m'avait racontée un jour à New-York.

Il y avait dans la rivière deux bateaux que dépassaient des deux côtés deux longues poutres placées sur leurs bords; sur ces poutres se trouvaient deux cages à canards. Une planche conduisait au rivage où les heureux volatiles barbotaient dans la vase tout à leur aise. Le soir venu, un homme les appelait en poussant un certain cri perçant, et ils accouraient tous au plus vite, se culbutant les uns les autres; c'était à qui serait le premier dans la cage, car celui qui arrivait le dernier sur la planche recevait de grands coups de verges. Peut-être y a-t-il dans cette bouffonnerie un enseignement précieux pour les hommes d'État.

Nous arrivâmes à la nuit tombante à bord de la frégate, et, le lendemain matin, nous levions l'ancre et filions à toute vapeur vers Macao, pour y reprendre notre ancien mouillage.

Comme nous n'y étions restés la première fois que fort peu de temps et que je n'avais presque rien pu voir du pays, je fus enchanté de pouvoir le visiter maintenant un peu plus à l'aise.

Notre mouillage était à environ six milles de la côte dans une eau basse, jaune et sale; l'air était âpre et froid, l'atmosphère épaisse comme une purée de pois, le vent d'une violence à emporter des canons de gros calibre, et, en outre, il y avait à bord une cohue et un vacarme affreux comme cela

Digitized by Google

ne peut manquer sur un grand navire qui embarque du charbon et des provisions; bref, le séjour du bord était insupportable, et je me rendis à terre le plus tôt possible.

Macao forme avec Canton un singulier contraste. Aux beaux temps de la puissance portugaise, cette ville construite sur une presqu'île était un entrepôt important du commerce chinois, et par suite elle prit rapidement une grande extension. Les hauteurs qui la dominent sont couronnées de forts qui, eu égard à l'époque où ils furent construits, étaient de sérieuses et solides défenses. Une masse d'églises, de couvents et d'autres grands édifices situés pour la plupart d'une manière très-pittoresque, ornent la ville, dont les rues spacieuses bien pavées et très-propres, ont une physionomie qui respire l'aisance et le bien-être. On a grand soin des promenades, des fontaines publiques, etc., et le style d'architecture portugais avec ses réminiscences mauresques, auxquelles se joint parfois l'emploi des couleurs usitées en Chine, s'harmonie parfaitement avec le caractère du pays, beaucoup mieux en tout cas que l'architecture anglaise à Hong-Kong, où elle produit un si détestable effet. La population m'a paru sociable et assez bien élevée, la vie supportable et pas trop chère, bref, sous ce rapport, j'ai été complétement satisfait. Mais, par exemple, pour tout ce qui constitue les qualités d'une ville et d'un port de commerce comme on les conçoit de nos jours, Macao, laisse beaucoup à désirer. L'eau y étant très-basse, les petits bâtiments eux-mêmes doivent rester beaucoup plus loin de la terre qu'à Hong-Kong; les grands, comme le nôtre, ne peuvent pas approcher à plus de six milles; les marchandises doivent être déchargées dans de petites jonques qui les conduisent à terre, et cela rend les affaires d'autant plus difficiles que le mouillage est complétement exposé à tous les vents; de sorte que parfois le travail de chargement et de déchargement est interrompu pendant plusieurs jours. L'eau potable est peu abondante et pas très-bonne. A l'extrémité nord de la ville, entre quelques collines rocheuses, on aperçoit plusieurs temples chinois, qui offrent un coup d'œil étonnant et très-pittoresque. Ces temples sont taillés en partie dans la roche même, en partie construits entre les rochers; un escalier tournant et complétement isolé de la masse des constructions relie les temples du bas avec ceux qui se trouvent situés plus haut. Il y en a cinq en tout, et au plus grand sont attenantes un certain nombre de maisons spacieuses qu'habitent les prêtres et qui contribuent

Digitized by Google

également à l'aspect pittoresque de l'ensemble. Entre les temples on voit de grands blocs de rochers couverts en partie d'inscriptions, de peintures et de riches dorures; de vieux arbres superbes, dont le feuillage d'un beau vert foncé tranche agréablement sur la couleur claire des murs, plongent certaines parties dans une ombre épaisse. J'ai étudié avec beaucoup de soin ces temples et le paysage environnant, et j'en ai pris le plan et plusieurs vues aussi exactement que possible, car, dans aucun ouvrage sur la Chine, il n'en a encore été fait mention.

Dans le cimetière anglais, il se trouvait beaucoup de tombes de marins et d'officiers américains, notamment celles du capitaine Waldron, jadis consul à Macao, du chirurgien Brooks et plusieurs autres.

Lorsqu'on a dépassé le cimetière, on arrive à un grand bâtiment entouré de jardins spacieux dont le propriétaire M. M***, permet l'entrée au public. Ces jardins sont dessinés avec beaucoup de goût, et l'on s'y promène agréablement à l'ombre de vieux arbres de très-belle venue. Dans un coin retiré se trouve un quartier de roc, dans lequel est une grotte, et dans cette grotte un petit monument en style espagnol de la renaissance; quatre pilastres supportant une petite coupole entourent le buste d'un homme en costume espagnol du XVI^e^ siècle; sur le piédestal, on lit ces mots : *Luiz de Camoes, Nasceo* 1524, *Moreo* 1579. C'est là que le poëte exilé a écrit ses Lusiades dont huit strophes sont gravées sur les autres faces du piédestal. A côté, dans le rocher, est incrustée une table de pierre sur laquelle un admirateur du grand poëte a fait graver l'inscription suivante :

Patane, lieu charmant et si cher au poëte,
Je n'oublierai jamais ton illustre retraite;
Ici, Camoens, au bruit du flot retentissant,
Mêla l'accord plaintif de son luth gémissant;
Au flambeau d'Apollon allumant son génie,
Il chanta les héros de la Lusitanie,
Du Tage à l'urne d'or, loin des bords paternels,
De Bellone, il cueillit les lauriers immortels.
Malheureux exilé, cet émule d'Homère,
Acheta son génie au prix de la misère;
Il posséda, du moins, pour charmer ses douleurs,
Les baisers de l'amour et les chants des neuf sœurs.

Digitized by Google

Losas et les Chinois honorent sa mémoire;
Le temps, qui détruit tout, aggrandira sa gloire!
Moi qui chéris ses vers, qui pleure ses malheurs!
J'aimais à saluer ces bois inspirateurs;
Je visitai cent fois cet humble et noble asile.
Dans ta grotte, ô Louis, mon cœur fut plus tranquille.
Agité plus que toi, je fuyais dans les champs
Et le monde et mon cœur, l'envie et les tyrans!

---

Au grand Louis de Camoens, Portugais d'origine castillane,
Soldat religieux, voyageur et poëte exilé,
L'humble Louis de Rienzi, Français d'origine romaine,
Voyageur religieux, soldat et poëte exilé.

30 mars 1827.

Je me sentis aussi tenté d'essayer ma muse, et j'écrivis dans le livre des étrangers ce que je trouvai sur le moment :

Soldat, voyageur, et poëte non illustre (1),
Réfugié, moi dans ces lieux sombres et retirés,
Je me rappelle ici par ta mémoire
Que je partage ton sort sans partager ta gloire.

W. H. — U. S. N.
Marin américain, artiste de métier,
Poëte non célèbre, et Allemand expatrié.

Le jardin dans lequel se trouve ce monument a été établi à grands frais et avec goût, mais, maintenant, comme toutes les autres promenades de Macao, il est un peu négligé, et tout, en effet, dans cette ville, annonce la décadence. Les fortifications, bien que tenues en très-bon état, sont cependant insuffi-

(1) L'auteur étant Allemand, on ne s'étonnera pas de son style français auquel nous avons conservé sa naïveté originale.

Digitized by Google

santes, les canons sont vieux, incommodes et mal montés, leurs affûts à moitié pourris. Partout on ne retrouve qu'à l'état de souvenirs une ancienne splendeur, une ancienne puissance qui ont disparu. Les colonies du Portugal me font l'effet d'être comme la monarchie portugaise, qui s'efforce de maintenir sa puissance et sa domination d'autrefois sans en avoir les moyens. Hong-Kong semble être en train de donner le coup de grâce au commerce de Macao; les maisons importantes se transportent toutes dans la première de ces deux villes, et même les magasins de notre marine, qui sont encore à Macao, doivent être transférés aussi à Hong-Kong.

Digitized by Google

# SHANGHAI

Digitized by Google

Digitized by Google

# SHANGHAI

ENTRÉE DANS LE YANG-TZE-KIANG. — ARRIVÉE A SHANGHAI.
— UNE VISITE DANS LA VILLE. —
HABILETÉ DES CHINOIS DANS LES TRAVAUX D'ART A LA MAIN. — JARDINS A THÉ.
— THÉATRE CHINOIS. — MAISONS DE PRÊT SUR GAGES. —
MORGUE POUR LES ENFANTS. — SPORTSMEN CHINOIS. — VIE DES ÉTRANGERS
A SHANGHAI. — MESURES PRISES PAR EUX POUR SE GARANTIR
DES DANGERS DE LA GUERRE CIVILE.
— DÉPART DE SHANGHAI ET VRAI COMMENCEMENT DE L'ÉXPÉDITION. —
PAYS PEU INTÉRESSANT. — PARTICULARITÉ ATMOSPHÉRIQUE.
— TRAJET AUX ILES DE LIOU-KIOU. — MESURES DE PRÉCAUTION. —
ARRIVÉE DANS LE PORT DE NAPA-KIANG.

Le 27 avril, nous quittâmes Hong-Kong et remontâmes le canal de Formosa. Le temps était brumeux, il pleuvait, et nous n'avancions que très-lentement, car nous eussions risqué, sans cela, de couler bas quelqu'un des nombreux bateaux de pêcheurs chinois qui nous croisaient sans cesse; de temps en temps, notre musique jouait et les cloches signalaient notre approche afin de prévenir tout accident.

Le beau mois de mai, ce mois des fleurs et du renouveau en Europe, commençait pour nous cette année par un temps froid et âpre, et par une

Digitized by Google

tempête si violente en mer que, pendant la nuit, elle emporta une partie du contrefort qui se trouve à bâbord à l'avant du navire. Le ciel était gris et triste, le pont humide, et, dans les cordages d'où l'eau dégouttait de partout, de pauvres petits oiseaux de terre, à moitié transis de froid, se cramponnaient de toutes leurs forces; de grandes et lourdes jonques chinoises, ressemblant, avec leurs gros yeux de couleur, à des monstres mélancoliques, regardaient fixément l'immense nappe jaune des eaux; bref, notre situation n'était rien moins qu'agréable.

Le 3 mai, nous arrivâmes à l'embouchure du Yang-tze-Kiang (fils de l'Océan) que l'on doit remonter pendant assez longtemps avant d'en apercevoir les deux rives qui vous annoncent qu'on a quitté la mer. L'embouchure méridionale de ce fleuve, le plus grand de tous ceux qui arrosent le nord-ouest de l'Asie, a une largeur de trente milles, et contient beaucoup de bancs de sable, de bas-fonds et d'écueils qui en rendent la navigation dangereuse; on y voit un grand nombre d'îles, dont quelques-unes sont cultivées, mais dont le plus grand nombre sont couvertes de rochers et paraissent inhabitées. Vers midi, nous approchions de l'île de Goutzlaff; comme nous avancions lentement, ayant contre nous la marée et un vent violent, nous ne la perdîmes de vue que vers quatre heures; et, à la tombée de la nuit, nous dûmes rester à l'ancre devant la première barre, long banc de sable qui, à la marée basse, n'est recouvert que de quatre brasses d'eau.

Shanghaï est à trente milles environ de l'embouchure de la rivière de Woosong, dans laquelle nous entrâmes le lendemain matin. A Woosong, où se trouve l'embouchure, nous dûmes littéralement nous faufiler à travers les innombrables bâtiments étrangers qui y sont à l'ancre; et, ensuite, nous remontâmes la rivière dont le lit est étroit, mais les eaux assez profondes. Dans ces terrains bas et formés d'une couche noire et limoneuse, le sol est d'une fertilité incroyable; le pays ressemble à un grand jardin potager, et les récoltes s'y succèdent presque sans interruption.

Bientôt nous aperçûmes les maisons blanches des factoreries étrangères de Shanghaï ainsi que les mâts des vaisseaux; et les canons du *Susquehannah* et du *Plymouth* nous saluèrent de leur voix tonnante, couvrant des nuages blancs de leur fumée les champs verdoyants d'alentour. Avant d'arriver au mouillage de la ville, on passe devant une petite église protestante, autour de laquelle sont groupées les maisons de mission, où l'on élève un

Digitized by Google

certain nombre d'enfants-trouvés chinois. Mais, le proverbe dit : « Lorsqu'on élève un temple à Dieu, le diable met un cabaret à côté ; » aussi, tout près de l'église, y a-t-il un chantier entouré de tavernes de matelots on ne peut moins édifiantes.

La ville de Shanghaï, proprement dite (car les factoreries, de même que tous les établissements européens et étrangers, sont situées en dehors de son enceinte) est, comme toutes les villes chinoises que j'ai vues jusqu'ici, entourée d'un mur perpendiculaire en pierres de taille; ce mur d'une hauteur d'environ trente à quarante pieds, est percé, tous les trois cents pas, d'une porte surmontée d'une tour. Un fossé peu profond, rempli d'une eau sale et puante, contribue encore à la défense; mais, à d'autres endroits, les rizières, qui entourent la ville, s'étendent jusqu'au pied même du mur d'enceinte; souvent aussi l'on voit de grands arbres qui en sont si près, qu'on pourrait s'en servir comme d'échelles naturelles pour monter à l'assaut, et qu'un ennemi tant soit peu déterminé s'emparerait de la ville sans beaucoup de peine. Heureusement que dans les guerres chinoises, les deux partis tiennent aussi peu l'un que l'autre à se voir de près, de sorte que, dans la plupart des cas, ces fortifications, quoique très-imparfaites, doivent être suffisantes. Les étrangers habitent, comme je l'ai déjà dit, un morceau de terre à part, hors des portes et le long de la rivière; cet emplacement leur a été assuré par traité depuis la guerre anglo-chinoise.

Un beau matin, je me mis en route à travers les rizières qui étaient çà et là interrompues par un groupe d'arbres; j'espérais rencontrer quelque paysage un peu plus attrayant, un monument ou un objet intéressant quelconque; mais je fus complétement trompé dans mon attente. D'un côté, c'était une plaine monotone couverte de rizières à perte de vue ; de l'autre, le mur de ville non moins monotone que la plaine; aussi me décidai-je à entrer, par la première porte que je rencontrai, dans l'intérieur de la ville.

Dans la tour qui surmontait cette porte, se trouvait un corps de garde où une demi-douzaine de soldats, misérablement vêtus et mal armés, étaient les uns endormis sur des nattes de paille, les autres accroupis sur leurs talons, et fumant dans ces pipes à petite tête que tout le monde connaît. Du côté intérieur du mur de ville, il y a un rempart de terre d'une largeur de quinze à vingt pieds, mais si bas qu'il n'y a pas eu besoin d'y percer des

Digitized by Google

meurtrières. Derrière ce rempart s'étend, tout autour de la ville, une espèce de glacis auquel viennent aboutir les rues étroites, sales et pavées de dalles de granit. J'enfilai la première qui se présenta, et, cette fois, je m'aventurai seul dans le labyrinthe que forment les maisons de Shanghaï; il est vrai que je courais ici beaucoup moins de danger qu'à Canton, car, dans ces provinces du nord, les Chinois sont, en général, animés de dispositions plus bienveillantes à l'égard des étrangers. Je n'eus à supporter, en effet, aucune de ces grossièretés qui rendent le séjour de Canton si désagréable; dans les rues, on ne fit nullement attention à moi, et, dans quelques boutiques où j'entrai, soit par curiosité, soit pour faire quelques emplettes, je fus traité avec beaucoup de politesse et même de prévenance.

J'eus de nouveau l'occasion d'admirer ici l'adresse extraordinaire des Chinois pour tous les ouvrages manuels en fait d'objets d'art, et le bon marché fabuleux de ces objets. Shanghaï est particulièrement renommée pour ses sculptures en bois, en ébène, en bambou et même sur des noyaux de fruits; on en voit dans une foule de boutiques les spécimens les plus admirables. J'achetai, au prix incroyable d'un schelling (1 franc 25 centimes), un bracelet de dame d'un merveilleux travail; il se composait de douze noyaux de pêche très-petits, taillés en forme de bateaux chinois; on pouvait, lorsqu'on en ouvrait les fenêtres, voir les personnes assises à l'intérieur, dont les têtes n'étaient pas plus grosses que de petits grains de millet. Entre ces noyaux de pêche, il y avait des noyaux de cerises taillés en forme de têtes grotesques, et, au milieu du bracelet, pendait une petite noix très-délicatement travaillée à jour et destinée à recevoir des parfums. Je pense que, chez nous, un bracelet pareil ne coûterait pas beaucoup moins cher qu'un bracelet d'or. On pouvait choisir parmi une foule d'objets du même genre exécutés en toutes sortes de matières différentes.

Après m'être promené assez longtemps dans les rues, et en avoir admiré toutes les merveilles, j'arrivai à un singulier établissement, nommé Tchakoo, ou jardin à thé. C'était un jardin de moyenne grandeur, coupé en tous sens par d'innombrables canaux et canalicules, ou, pour mieux dire, un étang sur lequel de nombreux sentiers sur pilotis se croisaient en zig-zag et conduisaient à autant de pavillons situés dans de tout petits îlots; ces pavillons étaient remplis de gens de différentes classes qui, assis sur des bancs devant de longues tables, buvaient du thé en fumant du tabac dans

Digitized by Google

ces pipes chinoises à tête microscopique. Je pris place aussi dans un de ces pavillons, et j'y bus une petite tasse d'un thé très-médiocre, mais qui ne me coûta que trois cash, c'est-à-dire environ deux centimes et demi.

Entre les pavillons, il y avait çà et là des arbres, et, à certains endroits, des groupes de rochers artificiels formés de pierres et de mortier; on voyait aussi exposées diverses curiosités, telles que des souris blanches et des oiseaux dressés à faire certains petits tours de cartes, des chiens savants, etc. Un cercle assez nombreux de spectateurs s'était formé autour d'un homme qui, sur une planche humide où se trouvaient déposées quelques gouttes d'encre de Chine, soufflait de manière à élargir ces gouttes en forme de fleurs, d'oiseaux et d'autres animaux.

Après avoir satisfait ma curiosité en ce lieu, je poursuivis ma promenade et je rencontrai, non loin du mur de ville, un vieux temple de Fô tombant en ruines; contrairement à d'autres édifices de ce genre, il se composait de plusieurs étages superposés et si hauts, que le plus élevé surpassait de beaucoup le mur d'enceinte. Quelques meurtrières, percées à cet étage supérieur, indiquaient que cet édifice avait pu avoir jadis une destination militaire. Un vieux prêtre pauvrement vêtu fut mon guide à travers les autels ruinés et les statues des dieux dont les figures étranges étaient en partie mutilées. A un étage inférieur auquel était attenant un petit jardin, il y avait quelques gamins chinois occupés à un jeu qui ressemble assez à notre jeu de dominos, avec cette différence qu'il se joue avec cent cinquante dés, dont les numéros sont marqués sur de petits morceaux de bambou, les uns en noir, les autres en rouge, d'autres enfin mi-partie en noir, mi-partie en rouge. Je m'assis auprès de ces bambins et je pris part à leur jeu, ce qui parut divertir beaucoup les jeunes habitants du céleste empire, d'autant plus que je perdis à dessein quelques cash que je payai consciencieusement, en échange de quoi l'on me régala d'une tasse de petit thé.

A peu de distance de ce temple, j'entendis tout à coup une musique bruyante, si toutefois on peut nommer ainsi un bruit infernal de gongs, de petites timbales, de tambours et de cymbales, auxquels un certain nombre d'instruments à vent et à cordes mêlaient leurs sons criards et discordants. Je me dirigeai du côté d'où venait le bruit, et j'arrivai à une cour assez spacieuse au fond de laquelle, sur une scène en maçonnerie passablement haute, on jouait la comédie. La cour était remplie d'une foule com-

Digitized by Google

pacte de spectateurs qui, tous, suivaient la pièce avec une grande attention. Deux douzaines environ d'acteurs ou figurants, dans les costumes les plus fantastiques, se démenaient sur la scène comme des furieux, tandis qu'au fond du théâtre, et dans une espèce de petite chaire, un autre acteur, dans un accoutrement bizarre, la figure barbouillée d'une couche de rouge très-vif, sur laquelle se coupaient des lignes noires et blanches, débitait, en nasillant et d'une voix de fausset, un monologue des plus animés, qui, à en juger par ses gestes, avait pour but d'augmenter encore l'irritation de ses collègues. De temps en temps l'orchestre, caché derrière un rideau, faisait entendre son vacarme infernal, jusqu'à ce qu'enfin un formidable coup de gong retentît; à ce signal, tous les acteurs se retirèrent; la pièce était finie. Je n'ai pas assisté au commencement; mais le sujet de cette pièce nationale était emprunté, comme celui de la plupart des pièces chinoises, à l'histoire de la conquête de la Chine par les Tartares et à la destruction de la dynastie des Ming.

Il y eut ensuite un intermède d'un genre plus gai. Un jeune amoureux, pour s'approcher de la dame de ses pensées, imagine de se déguiser en chaudronnier ambulant. Après un long dialogue qui devait être très-spirituel, si j'en juge par les nombreux éclats de rire qu'il provoquait, l'amoureux se dépouille de ses vêtements d'emprunt, et se présente sous sa véritable forme à sa belle aux petits pieds.

Cet intermède fut suivi d'un autre drame, dans le même goût que le premier; mais, comme j'en avais assez vu, je partis prudemment, sans attendre la fin, pour assister à la course de chevaux, qui devait avoir lieu dans l'après-midi. Je dois faire remarquer en passant que tous ces spectacles sont gratis. Un mandarin, ou toute autre personne de distinction, loue une troupe d'acteurs et leur fait donner un certain nombre de représentations, pour lesquelles sont établies des scènes permanentes et semblables à celle que je venais de voir. Ce genre de divertissement se nomme un Sing-Song.

En revenant du spectacle, je rencontrai Bayard Taylor qui avait été comme moi faire une promenade, mais dans une autre direction. Il avait visité, entr'autres choses, une maison chinoise de prêt sur gages qui occupait une superficie de plusieurs acres. On y voit des vêtements de toute sorte, depuis le costume du mandarin jusqu'à la misérable défroque du portefaix, le tout numéroté, avec la date du dépôt et l'indication de la somme

Digitized by Google

prêtée. D'autres appartements contiennent des assiettes, des pots, des bassins à charbon, des couteaux et des *chopsticks*, (ces petits bâtons d'ivoire, dont on se sert pour manger), des chaises, des tables, bref, tous les objets imaginables, tant de ménage que de luxe; il y a même jusqu'à de petits autels portatifs. Oui, les Chinois respectent assez peu leurs dieux pour les mettre en gage!

Dans un autre quartier nous vîmes un grand bâtiment où l'on dépose des corps de petits enfants morts enveloppés dans des paquets de guenilles. Je me fis une idée si affreuse de l'atmosphère qu'on devait y respirer, que je n'eus pas le courage d'entrer. Cet usage de conserver les cadavres des enfants dans un lieu particulier me semble d'autant plus surprenant qu'en général on fait ici très-peu de façons avec les morts, et que souvent on les jette tout simplement à l'eau. Pendant mon séjour à Shanghaï, j'ai vu très-fréquemment les eaux de la rivière charrier des cadavres qui étaient complétement en putréfaction, ou à moitié mangés par les poissons.

Je me dirigeai en compagnie de Taylor, vers l'endroit où devait avoir lieu la course de chevaux. On n'admettait à concourir que des poneys montés par leurs maîtres eux-mêmes. Une estrade avait été dressée pour les juges et les dames et, sous un pavillon placé vis-à-vis, jouait la musique du *Susquehannah*. La course se passa comme se passent à peu près toutes les courses; seulement il n'y eut ni côtes enfoncées, ni bras ni jambes cassés; les chevaux étaient trop petits pour cela. La partie la plus amusante de la fête, ce fut lorsqu'à la fin on ouvrit la lice aux Chinois. Rien n'était plus comique que de voir les sportmen chinois avec leurs longues queues, blottis dans leurs lourdes selles, et faisant aller leurs bras absolument comme les ailes d'une oie qui court.

A Shanghaï, la monotonie de la vie du bord fut plusieurs fois rompue de la manière la plus agréable, grâce aux réceptions tout hospitalières que nous firent les consuls et marchands étrangers qui y sont établis. Il y eut entre autres une brillante fête donnée par le consul américain à tous les officiers des navires américains, anglais et français stationnés dans le port. Les appartements du consul étaient entièrement tendus de soie blanche et rouge, ornés de fleurs disposées avec un goût parfait, et resplendissants de lumières; les tables étaient chargées de mets les plus exquis, et les vins les plus fins coulaient vraiment à flots. Bref, cette fête fut ordonnée avec le plus grand



Digitized by Google

luxe, et il y en eut ensuite plusieurs autres également brillantes données par diverses personnes de la colonie. Si l'on considère, en outre, la manière somptueuse dont sont logés presque tous les marchands, et le grand train de vie qu'ils mènent, on peut en conclure avec assurance que le commerce de Shanghaï est très-florissant et que cette ville opulente est encore en voie de progrès. M. Humphrey Marshal, ministre résident des États-Unis, nous donna aussi un bal très-brillant; mais il avait, ainsi que les autres fêtes, un grand inconvénient pour nous autres jeunes gens, c'est le petit nombre des dames; on n'en comptait que douze en tout, et de plus elles étaient toutes mariées. Nous essayâmes de suppléer tant soit peu au manque de dames, en continuant, après le dîner, le bal entre nous, faute de mieux. Je fus aussi une fois invité à dîner par les officiers de la frégate française, le *Cassini*, et je passai avec eux quelques heures bien agréables à rappeler mes souvenirs du temps où je vivais moi-même dans ce gai pays de France.

Je n'entrerai pas dans de longs détails sur la révolution chinoise, car je n'ai pas eu suffisamment d'occasions pour m'en faire une idée bien nette. Il me semble cependant, vu ses progrès incessants, qu'elle pourrait bien finir par porter le coup de grâce à ce vieil empire décrépit. La cause des rebelles a pour elle un grand enthousiasme religieux, tandis que le vieux parti impérial ou tartare paraît être très-affaibli, manquer d'énergie et n'avoir pas non plus les ressources suffisantes pour conjurer le péril; la preuve en est que ces orgueilleux enfants du céleste empire se sont abaissés jusqu'à implorer l'assistance de navires de guerre étrangers, assistance que naturellement on ne pouvait pas leur prêter, car on voulait éviter toute immixtion dans les affaires de politique intérieure du pays. Le vapeur anglais *Hermès*, ayant à bord le ministre résident anglais, se rendit un jour à Nankin pour obtenir des chefs des rebelles la promesse d'observer la neutralité vis-à-vis de tous les négociants étrangers, promesse qui fut accordée. Néanmoins les négociants de Shanghaï se sont organisés en corps de volontaires et ont construit des retranchements protégés par deux batteries armées chacune de trois canons; ils ont été assistés avec empressement, dans cette tâche, par tous les officiers et les équipages des navires de guerre qui leur ont fourni des armes, les ont aidés de leurs conseils et leur ont prêté un concours actif.

A mon avis, nous nous trouvons ici au commencement d'une de ces

Digitized by Google

grandes époques de l'histoire du monde qui, bien que s'annonçant d'une autre manière et sous une autre forme, a néanmoins beaucoup d'analogie avec l'époque de la conquête du continent américain. Ici, comme en Amérique, on voit se briser de vieux moules d'États qui se sont, pour ainsi dire, pourris par une longue stagnation ; des pays jadis très-civilisés, mais qui, en se séquestrant du reste du monde, sont retombés peu à peu dans un état qu'on peut appeler la barbarie civilisée, sont enfin entraînés par le torrent impétueux du temps, qui emporte dans son cours ces barrières péniblement élevées, plus péniblement défendues encore. On infuse à ce vieux corps une vie nouvelle, afin que les trésors de la nature et de l'esprit humain, après avoir été si longtemps séquestrés et enfouis, puissent enfin se développer librement et s'échanger avec ceux des autres peuples.

Mais il est temps de terminer cette digression et de revenir à l'expédition.

Le 16, nous reçûmes la nouvelle que notre bâtiment de transport, le *Supply*, était engagé sur un banc de sable à la première barre et se trouvait dans une position critique. M. Carnover, capitaine du *Supply*, avait fait pour nous l'annoncer plus de trente milles, par un temps affreux, dans une légère chaloupe, montée seulement de quatre hommes, et il était arrivé complétement épuisé de fatigue. Le *Mississipi* reçut immédiatement l'ordre d'aller en toute hâte au secours du transport, et ses officiers furent ainsi privés d'assister à la charmante fête donnée par le consul ; mais, avant l'arrivée du *Mississipi*, la marée et d'habiles manœuvres avaient déjà dégagé le *Supply*.

Le 17 mai, dans l'après-midi, au moment où la marée commençait à monter, le commodore donna l'ordre de lever l'ancre ; notre musique joua une marche vive, et les matelots, tournant avec entrain autour des cabestans, retirèrent de son lit de vase cette masse pesante. L'officier qui était sur le pont fit le commandement : « En avant, à toute vapeur ! » Aussitôt, le noir colosse se mit en mouvement et descendit majestueusement la rivière. C'est alors, à proprement parler, que commençait notre expédition, et j'éprouvai, en ce moment, une vive impression. La musique jouait les airs nationaux américains : *Hail Columbia et Star-spangled-banner ;* les officiers et les hommes d'équipage étaient tous à leur poste ; chaque fois que nous passions devant un des navires de guerre ou de commerce anglais, français et américains, tous les pavillons s'abaissaient à mi-mât pour les saluer, et les hommes d'équipage agitaient leurs chapeaux en l'air.

Digitized by Google

sions nécessaires en eau, vivres, munitions et instruments nautiques, afin de pouvoir être utilisées sur-le-champ pour les besoins du service; on recommanda aux officiers et aux hommes d'équipage beaucoup de prudence et de dignité jointes à la plus grande douceur, et surtout on leur défendit sévèrement d'accepter des indigènes des îles de Liou-Kiou, sur lesquelles nous nous dirigions, aucun objet ou présent quelconque sans donner en échange quelque chose d'équivalent.

Le 26 mai au point du jour, nous fûmes en vue de terre. La première était une île d'environ dix milles de diamètre dont la pointe sud-ouest était formée par des rochers sortant à pic du sein des flots; les autres côtés allaient s'abaissant par une pente assez douce et présentaient à l'œil des champs vert et fertiles coupés de loin en loin par quelques beaux groupes d'arbres, ce qui faisait un tableau on ne peut plus gracieux.

Dans le courant de la journée nous aperçûmes au moins vingt îles du même genre, les unes plus grandes, les autres plus petites; c'est ce qu'on nomme le groupe d'Ari-Karima; toutefois nous n'en approchâmes aucune à plus de dix milles environ, de sorte qu'il nous fût impossible de rien distinguer quant aux habitants. Le *Susquehannah* marchait en tête, puis venait le *Mississipi* à un demi-mille de l'arrière du vaisseau amiral, et, un peu plus loin, le *Supply* et le *Caprice* toutes voiles déployées.

Vers midi, la vigie signala un navire en vue. C'était le *Saratoga* que nous avions attendu si longtemps, et qui venait nous rejoindre ici au moment le plus opportun, ce que tout le monde à bord regarda comme étant d'un heureux augure. « Dieu le veut! » tel fut le cri de joie qui s'échappa de toutes les poitrines, et nous continuâmes gaiement notre route. Vers quatre heures, nous entrions dans le port spacieux et assez bon de Napa (1) ou Napa-Kiang, chaque vaisseau étant précédé de deux chaloupes qui devaient indiquer la profondeur de l'eau.

A cinq heures, les chaînes des ancres tombèrent et, le soir, les insulaires écoutaient avec curiosité sans doute les tambours américains qui battaient la retraite. *Boum!* C'était le coup de canon du soir qui venait d'être tiré et les autres vaisseaux y répondirent par trois *Boum! Boum! Boum!* qui retentirent au loin dans le silence de la nuit.

(1) D'autres écrivent : *Napha*.

Digitized by Google

aucun mal. Deux jonques chinoises, qui avaient chargé du charbon pour l'escadre, furent moins heureuses. L'une d'elles chassa sur son ancre, et vint se briser contre l'autre qu'elle coula bas; les Chinois qui la montaient barbotaient dans l'eau et s'y débattaient comme des canards; et ceux que nous avions pris à bord (ils étaient trente environ qu'on avait engagés comme cuisiniers, garçons de service, portefaix, etc.) couraient comme des fous, et de désespoir se frappaient la tête contre le pont. Ils différaient essentiellement en cela de leurs compatriotes du Sud (voir la lettre de Macao) lesquels regardaient leurs camarades se noyer avec la plus grande indifférence. Cependant quelques-unes de nos chaloupes furent mises à la mer avec la rapidité de l'éclair et ramenèrent heureusement à bord les naufragés qui en furent quittes cette fois pour un bain et pour la peur, et qu'on reconduisit le jour suivant à Wou-Sang. Il n'y eut donc qu'une perte matérielle, et l'on n'eut aucune mort à déplorer.

Le 23, notre second vaisseau de transport, le *Caprice* fut en vue et aussitôt l'escadre se mit en mouvement. Nous étions sur le *Susquehannah* qui marchait en avant comme vaisseau-amiral, puis venait le *Mississipi* remorquant le *Supply* (transport de neuf cents tonneaux.) Le sloop de guerre *Saratoga* avait fait voile directement de Macao pour Liou-Kiou, et le sloop de guerre *Plymouth* devait quitter Shanghaï dans quelques jours pour nous suivre.

Le 25 dans l'après-midi, nous eûmes la terre en vue. Nous fîmes au *Mississipi* le signal de laisser aller le *Supply*, et, à partir de là, les deux grandes frégates à vapeur marchèrent l'une à côté de l'autre à peu de distance.

Pendant toute la journée, nous fûmes occupés à mettre nos armes en état, et, dans l'après-dînée, il y eut grand exercice; c'était comme une répétition générale d'un jeu qui bientôt peut-être deviendrait sanglant. Je désirais de tout mon cœur ne tirer mes balles que sur du gibier, et n'entendre gronder le tonnerre de nos canons que pour donner des marques d'honneur et d'amitié.

Comme nous approchions d'un peuple dont rien ne nous garantissait les dispositions amicales, le commodore publia une proclamation dans laquelle il recommandait diverses mesures de prudence. On fit charger les armes des sentinelles dont on augmenta le nombre, et l'on recommanda à tous la plus grande vigilance. Les chaloupes furent pourvues de toutes les provi-

Digitized by Google

sions nécessaires en eau, vivres, munitions et instruments nautiques, afin de pouvoir être utilisées sur-le-champ pour les besoins du service; on recommanda aux officiers et aux hommes d'équipage beaucoup de prudence et de dignité jointes à la plus grande douceur, et surtout on leur défendit sévèrement d'accepter des indigènes des îles de Liou-Kiou, sur lesquelles nous nous dirigions, aucun objet ou présent quelconque sans donner en échange quelque chose d'équivalent.

Le 26 mai au point du jour, nous fûmes en vue de terre. La première était une île d'environ dix milles de diamètre dont la pointe sud-ouest était formée par des rochers sortant à pic du sein des flots; les autres côtés allaient s'abaissant par une pente assez douce et présentaient à l'œil des champs vert et fertiles coupés de loin en loin par quelques beaux groupes d'arbres, ce qui faisait un tableau on ne peut plus gracieux.

Dans le courant de la journée nous aperçûmes au moins vingt îles du même genre, les unes plus grandes, les autres plus petites; c'est ce qu'on nomme le groupe d'Ari-Karima; toutefois nous n'en approchâmes aucune à plus de dix milles environ, de sorte qu'il nous fût impossible de rien distinguer quant aux habitants. Le *Susquehannah* marchait en tête, puis venait le *Mississipi* à un demi-mille de l'arrière du vaisseau amiral, et, un peu plus loin, le *Supply* et le *Caprice* toutes voiles déployées.

Vers midi, la vigie signala un navire en vue. C'était le *Saratoga* que nous avions attendu si longtemps, et qui venait nous rejoindre ici au moment le plus opportun, ce que tout le monde à bord regarda comme étant d'un heureux augure. « Dieu le veut! » tel fut le cri de joie qui s'échappa de toutes les poitrines, et nous continuâmes gaiement notre route. Vers quatre heures, nous entrions dans le port spacieux et assez bon de Napa (1) ou Napa-Kiang, chaque vaisseau étant précédé de deux chaloupes qui devaient indiquer la profondeur de l'eau.

A cinq heures, les chaînes des ancres tombèrent et, le soir, les insulaires écoutaient avec curiosité sans doute les tambours américains qui battaient la retraite. *Boum!* C'était le coup de canon du soir qui venait d'être tiré et les autres vaisseaux y répondirent par trois *Boum! Boum! Boum!* qui retentirent au loin dans le silence de la nuit.

(1) D'autres écrivent : *Napha*.

Digitized by Google



Vue de Napa dan l'île de Liou-kiou

Digitized by Google

PREMIER

# DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIER

# DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

— PREMIER CONTACT AVEC LES INDIGÈNES. — A TERRE ! —
UN MISSIONNAIRE ANGLAIS. — PORT DE NAPA.
— FORTIFICATIONS. — LA VILLE. — VISITE OFFICIELLE DU RÉGENT A BORD. —
EXPÉDITION DANS L'INTÉRIEUR DE L'ILE. — NATURE DU PAYS.
— AGRICULTURE. — GUIDES OFFICIELS. — SCHOUY, LA CAPITALE. —
AUBERGES POUR LES VOYAGEURS.
— DOUCEUR DES INDIGÈNES. — FORMATION GÉOLOGIQUE DE L'ILE. —

Le 27 au matin, deux chaloupes venant de Napa se présentèrent devant le *Susquehannah*. Le hadji-madji, ou bourgmestre, envoyait en présent deux bœufs, quelques cents d'œufs, des légumes, des pommes de terre, etc. Cependant, comme il fallait maintenir le principe de ne rien accepter des indigènes sans leur donner un équivalent, ces présents ne furent reçus que plus tard dans la journée, après que M. C., lieutenant de pavillon et M. V., l'interprète, eurent été eux-mêmes rendre visite au hadji-madji et lui remettre, en échange de son envoi, un présent de la part du commodore Perry. A l'exception des deux délégués que je viens de dire, personne ne se rendit à terre ce jour-là ; mais plusieurs d'entre nous firent en chaloupe une prome-

Digitized by Google

nade dans la baie pour examiner les bancs de corail qui l'entourent. Nous trouvâmes dans l'eau de mer qui en remplit les cavités une masse de petits poissons bleus d'azur; mais, après en avoir pris quelques-uns avec beaucoup de peine, nous nous aperçûmes que leur belle couleur disparaissait dès qu'ils avaient cessé de vivre. Les petits bateaux pêcheurs des indigènes se tenaient soigneusement hors de notre chemin.

Le dimanche 28, le commodore accorda enfin la permission d'aller à terre; naturellement beaucoup en profitèrent et je fus du nombre. Dans un petit temple, non loin d'un rocher proéminent qui a la forme d'un cabestan et que pour cela on a nommé *capstern* (1), habite, depuis près de sept ans, avec sa famille, un missionnaire anglais, le docteur Betelheimer.

Le capitaine Marwell et d'autres officiers, qui étaient venus jadis à Liou-Kiou, ouvrirent, à leur retour en Angleterre, une souscription pour envoyer un missionnaire dans cette île écartée, et leur fondation se nomme encore aujoud'hui la mission navale. Le docteur Betelheimer, envoyé par cette société arriva en 1847 sur un petit schooner qui, aussitôt après avoir débarqué son passager avec sa famille et leur modeste bagage, reprit de nouveau la mer. Ces pauvres gens se trouvèrent ainsi sur le rivage avec deux enfants ne sachant de quel côté porter leurs pas. Enfin ils se dirigèrent vers un temple situé dans le voisinage; ils y trouvèrent un abri pour la première nuit, et les habitants leur fournirent quelque nourriture; mais leurs effets restèrent sur le rivage et, à la marée haute, ils furent complétement inondés, car les indigènes qu'inquiétait la présence de ces étrangers ne voulaient avoir aucun rapport avec eux. Le père Adret, prêtre français, qui était à Napa depuis quelques années et demeurait, à une distance d'environ trois milles, à l'autre extrémité de la ville, offrit généreusement de venir en aide aux nouveaux venus; mais ce qu'il pouvait faire pour eux était bien peu de chose, et la pauvre famille, pendant les premiers temps, eut à supporter de rudes épreuves. Plus tard, on mit à sa disposition le petit temple qu'elle habite encore aujourd'hui; un ou deux navires qui abordèrent par hasard dans ces parages lui laissèrent quelques objets de première nécessité et un peu de vivres; et, en 1849, le steamer anglais *Reinard* vient visiter l'île ayant à bord l'évêque de Hong-Kong.

(1) Ce mot signifie en anglais *cabestan*.

Digitized by Google

A cette occasion l'on rendit le régent de Liou-Kiou responsable de la sûreté de la famille du missionnaire, et, depuis cette époque, elle eut en effet beaucoup moins à souffrir des petites vexations de toute sorte qu'elle avait subies jusqu'alors. Toutefois il n'y avait pas moyen d'opérer la moindre conversion, car, dès que le docteur Betelheimer commençait à prêcher, soit sur la place du marché, soit dans les rues, tout le monde se dispersait aussitôt, et maintenant encore les choses se passent de la même manière. En fait de religion l'on est à Liou-Kiou tout aussi intolérant qu'au Japon, et le peuple étant constamment surveillé par des espions, personne n'ose prêter l'oreille aux prédicateurs étrangers.

La ville de Napa est la place commerciale la plus importante du grand groupe de Liou-Kiou; elle est située à l'extrémité sud-ouest de l'île principale de ce nom. Une rivière assez profonde pour les jonques chinoises forme le port intérieur qui est défendu par des ouvrages de fortification en pierre établis de distance en distance. Les grands blocs de corail, dont les murs sont formés, sont taillés en forme polygonale et superposés sans aucun ciment, comme les murs cyclopiques en Grèce; et bien qu'ils paraissent dater de fort loin, ils sont encore en très-bon état. Il me semble qu'on n'a jamais fait usage d'armes à feu, ni pour attaquer ces fortifications ni pour les défendre; ou bien ce devaient être des armes d'un très-petit calibre. Les parapets ont environ quatre pieds de haut et trois d'épaisseur; sur quelques points avancés, il y a de petites poivrières percées d'étroits créneaux, mais elles ne peuvent guère servir de vigie, car c'est à peine si elles sont assez grandes pour recevoir une sentinelle.

Le port extérieur de Napa, dans lequel nos vaisseaux sont à l'ancre, est un bassin formé du côté de la terre par une courbe semi-circulaire que décrit la côte, et du côté de la mer par une série de bancs de corail. Il y a dans le banc de corail trois entrées dont la plus méridionale est aussi la plus spacieuse et la plus fréquentée. La ville s'étend le long de la côte et de la petite rivière qui forme le port intérieur; elle peut avoir environ quatre mille maisons et vingt mille habitants. Les rues en sont assez larges et pavées de grands blocs de corail; dans le quartier qui paraît être habité par la classe riche, les rues sont bordées des deux côtés de murs dans lesquels sont pratiquées des portes par où l'on a accès dans les maisons qui se trouvent cachées par ces murs. Les indigènes avaient une grande frayeur des

Digitized by Google

étrangers, car, bien qu'on aperçût beaucoup de monde derrière les murs et les arbres et dans les rues latérales, tout ce monde prenait la fuite dès que quelqu'un de nous faisait mine de vouloir les approcher ou leur adresser la parole.

Lorsqu'à l'aide des interprètes on eut échangé quelques explications sur le but de notre présence, le régent des îles Liou-Kiou vint enfin, le 29 mai, faire une visite à bord; il fut reçu avec tous les honneurs de la guerre, on le traita magnifiquement et on lui fit visiter le navire dans toutes ses parties. Le régent, respectable vieillard, gouverne le pays, à ce qu'on nous a dit, pendant la minorité du prince qui n'a encore que douze ans. Sa suite se composait aussi en très-grande partie d'hommes âgés portant de longues barbes, et dont les cheveux étaient relevés de tous les côtés de la tête, au sommet de laquelle ils formaient un élégant chignon traversé par deux aiguilles de métal. Leur costume consistait en une espèce de long caftan d'un tissu fin et à manches très-larges; ils portaient autour du corps une ceinture de soie dans laquelle étaient l'éventail, une petite blague à tabac et une courte pipe à tête de métal pas plus grosse qu'un dé à coudre. Les personnages d'un rang élevé portaient encore sous ce caftan une chemise fine et de larges culottes qui venaient jusqu'aux genoux, des bas cousus en étoffe de coton, mais dans lesquels toutefois l'orteil était séparé des autres doigts du pied par une division apparente. Ils avaient, par politesse sans doute, laissé leurs chaussures dans leur chaloupe; et ils marchaient sur leurs bas, comme ils font habituellement dans leurs maisons, ainsi que j'ai pu le voir par la suite.

Lorsqu'on tira le canon pour les saluer, quelques-uns d'entre eux s'évanouirent presque de peur.

Les formalités préliminaires une fois remplies, le commodore Perry résolut d'envoyer une expédition dans l'intérieur de l'île pour se renseigner sur les ressources que présente le pays.

Le personnel de cette expédition se composait de M. J..., chapelain, du docteur L..., trosième chirurgien du *Mississipi*, plus M. B... t... et moi, du *Susquehannah;* on nous avait adjoint, en outre, deux matelots ou deux Chinois de chaque navire pour porter nos bagages. Nous avions une tente, des provisions pour huit jours, et nous étions bien pourvus de fusils de chasse, de carabines et d'autres armes, afin de pouvoir, au besoin, repousser énergiquement une attaque et nous faire respecter.

Digitized by Google

Le 30 mai, notre petite troupe débarqua à Napa, et poursuivit immédiatement sa route.

De l'extrémité nord-est de Napa partent des champs que traverse, sur une haute digue, la route de Schouy vraie capitale de l'île. Environ un mille plus loin, on passe une petite rivière qui se jette également dans la baie de Napa, et sur les bords de laquelle est située une petite localité de trois à quatre mille habitants, nommée Foumay. Près du pont sur lequel on traverse cette rivière, est un grand édifice en forme de temple; il est entouré de murs épais dans lesquels sont percées trois portes que l'on tient constamment fermées. Cela avait l'air d'être, soit un temple, soit la résidence de quelque haut personnage; mais il était évident qu'on ne s'en servait pas beaucoup.

La route de Schouy traverse des rizières situées entre des coteaux, et parfois ces coteaux eux-mêmes; elle est presque entièrement bordée d'arbres, et forme une agréable promenade où l'on trouve de l'ombre et de la fraîcheur. Sa largeur est de dix-huit à vingt pieds, elle est pavée de blocs de pierre de forme polygonale. Dans les champs, les cultivateurs étaient occupés à planter du riz. Ces champs sont tous disposés en manière de terrasses et tenus constamment très-humides; de petits canaux amènent l'eau, souvent d'une distance assez considérable, sur les terrains les plus élevés, d'où elle se répand sur les parties les plus basses, maintenant ainsi le sol à l'état marécageux. Vers le printemps, on sème du riz dans de petites parcelles de terrain, et dès que les plants sont suffisamment grands, on les transplante plus loin, et un à un. On était précisément occupé à faire ce travail dans certains endroits, tandis que, dans d'autres, le riz était mûr et prêt à récolter.

Presque aussitôt après avoir quitté la ville de Napa, nous rencontrâmes trois indigènes qui étaient probablement des personnes d'un certain rang, et qui, à partir de ce moment, ne nous quittèrent pas une minute. Il y en avait un déjà âgé, et deux autres plus jeunes, dont l'un était grand et bien découplé. Évidemment, ils avaient été envoyés pour examiner quels pouvaient être les desseins de ces singuliers étrangers, car, plus tard, nous remarquâmes qu'ils prenaient exactement note, par écrit, de tout ce qui se passait et que, chaque soir, ils comparaient ensemble leurs rapports. Si l'un de nous se séparait du groupe, il était toujours suivi par un des indigènes

Digitized by Google

qui observaient, du reste, une attitude tout à fait passive. Lorsque le bagage se trouvait trop lourd pour nos Chinois, nos mystérieux compagnons mettaient à réquisition quelques indigènes pour le porter, et, lorsque ceux-ci étaient fatigués, ils en appelaient d'autres occupés parfois au travail des champs qu'ils quittaient sans observation, pour obéir de suite à l'ordre qu'ils avaient reçu. Ces trois personnages eurent également soin, à diverses reprises, de nous procurer des vivres, tels que poulets, pommes de terre et autres légumes, et jamais ils ne voulurent rien accepter en payement; mais, le sixième jour, étant de retour à Napa, nous nous entendîmes avec eux, par l'intermédiaire du docteur Bételheimer dont les services comme interprète nous furent précieux, et nous leur payâmes la note très-modérée qu'ils avaient consciencieusement tenue au courant pendant tout le temps de notre voyage.

Après avoir marché environ trois milles, nous atteignîmes la capitale Schouy; elle est construite de la même manière que Napa, seulement dans un style un peu plus grandiose; assise au sommet et sur le flanc d'une colline, elle est dominée par une espèce de forteresse ou de château. Tout à l'entrée de la ville, et avant de passer la porte, nos compagnons nous invitèrent à entrer dans une maison pour nous rafraîchir. Ces lieux de rafraîchissement ou hôtelleries, nommés *kounk-kwa* dans la langue du pays, se trouvent dans toutes les localités de quelque importance, et sont destinées à héberger les voyageurs comme il faut. On traverse une cour entourée d'arbres et de parterres de fleurs, et l'on arrive dans une salle de réception qui occupe ordinairement un coin de la maison. Celle-ci était, comme toutes les autres, construite en bois, et entourée par une galerie à colonnes large de trois à quatre pieds; après cette galerie vient une muraille formée d'une boiserie légère qui, à l'exception d'un petit morceau à chaque coin du bâtiment, peut s'enlever à volonté, de sorte que l'on se trouve en plein air de tous les côtés. Lorsqu'il fait mauvais temps, on remplace les panneaux du haut par des espèces de fenêtres en papier huilé. Le plancher est recouvert de belles nattes bien douces sur lesquelles on dort admirablement; elles ont six à sept pieds de long, trois pieds de large et deux pouces d'épaisseur.

L'homme qui jouait ici le rôle de notre hôte, mais qui était probablement une espèce de magistrat, commença par nous faire force révérences, puis

Digitized by Google

Digitized by Google



Tchan-di-coo-sah aux îles Liou-kiou.

Digitized by Google

il claqua des mains, et nous vîmes arriver des domestiques portant pour chacun de nous une petite assiette de bois sur laquelle se trouvait une coquille en porcelaine contenant des charbons ardents et une petite tige en bambou pour nettoyer les pipes. A un second signal, on nous apporta du thé dans de très-petites tasses, et, bien entendu, sans sucre ni lait, comme en Chine. Je le trouvai néanmoins excellent, et il me fit circuler le sang d'une manière admirable. Devant la maison, il y avait un grand tonneau d'eau dans lequel on allait puiser pour se laver les mains, les pieds et la figure. On vous fait ôter vos souliers dans le vestibule, en l'on entre dans la maison sur ses bas.

Dans toutes les parties de l'île que nous visitâmes, nous retrouvâmes ces hôtelleries qui se ressemblent toutes, et où l'on vous reçoit invariablement avec les mêmes cérémonies.

Après avoir pris un peu de repos, nous nous remîmes en marche et nous traversâmes la capitale, drapeau déployé. Les rues étaient désertes, les maisons fermées, mais partout nous apercevions des têtes qui nous examinaient avec curiosité. Nous marchions en ordre de bataille, avec une avant-garde et une arrière-garde, les bagages au milieu ; nous passâmes ainsi devant le château dont j'ai déjà parlé ; il est entouré de murs imposants de soixante à soixante-dix pieds de haut, et il a plusieurs portes, mais elles étaient fermées comme toutes les autres. Conformément aux ordres que nous avions reçus, nous nous abstînmes de faire aucune observation et nous ressortîmes par l'autre côté de la ville, dans la direction du nord-ouest, jusqu'à la côte située vis-à-vis.

D'un endroit assez élevé nous eûmes une vue étendue sur tout le pays où la moindre petite parcelle de terre est utilisée et cultivée avec plus de soin encore, s'il est possible, qu'en Chine. Entre les collines, des rizières sont superposées en forme de terrasses ; l'eau qui tombe de l'une de ces terrasses en féconde une autre située plus bas, et l'on force ainsi ce sol argileux à produire de riches moissons. Dans le lointain on apercevait une longue chaîne de montagnes, qui pouvaient avoir une hauteur de mille pieds environ.

Nous continuâmes à marcher jusqu'au soir sur ce terrain argileux et glissant ; le soir venu, nous dressâmes notre tente, nous hissâmes notre pavillon, et après avoir placé une sentinelle, nous nous mîmes gaiement à faire cuire notre souper consistant en riz, en thé et en viande de porc que nous avions

Digitized by Google

apportée du navire; quelques pigeons sauvages que nous avions tirés en route, des poulets, de l'ail et des oignons que les indigènes nous procurèrent complétaient le festin. Les trois fonctionnaires qui nous surveillaient, entourés d'une troupe d'habitants du pays, campèrent à environ trente pas de nous sous un toit de roseau qui fut promptement dressé.

Un rapport officiel que nous remîmes entre les mains du commodore contient de plus amples détails sur cette excursion, et sera publié par lui en son temps. Notre voyage dura six jours. Pendant trois jours, nous restâmes sur la rive orientale, puis nous traversâmes l'île diagonalement à vingt-quatre milles environ au-dessous de sa pointe nord-est, et nous revînmes partie par l'ouest, partie par le milieu de l'île, selon que la nature du terrain nous le permettait.

Nous fûmes généralement accueillis et traités de la manière la plus affable, on nous fournit les vivres que le pays produit, principalement des poulets, des œufs, des poissons frais et salés, des concombres, des citrouilles, des oignons marinés, du riz, et une espèce de pommes de terre douces. Les fonctionnaires chargés de nous suivre payèrent toutes nos emplettes; lorsque nous fûmes de retour au port, ils nous remirent, sur notre demande, la note de leurs déboursés qui portait tous les articles à des prix très-modérés. En tirant davantage vers le nord, la culture diminue et se restreint à peu près au voisinage de la côte; les montagnes et les collines sont couvertes de bois épais, tandis que, dans la partie méridionale de l'île, le bois est si rare, qu'on doit l'acheter à la livre. A l'exception de la première nuit, nous couchâmes toujours dans des *kounk-kwas* dont quelques-uns étaient situés très-agréablement et eussent été des habitations délicieuses. Dans tous régnait la plus grande propreté, les cours même et les jardins étaient balayés avec soin et parsemés de sable blanc de rivière. A l'entrée, on trouvait toujours l'auge avec des puisettes pour se laver, dès qu'on arrivait, le visage, les mains et les pieds, ce que, dans la bonne société, on a grand soin de faire avant et après le repas. Ce qui me fut particulièrement agréable, c'est qu'à part les moustiques, nous ne fûmes tourmentés par aucune vermine.

Vers le milieu de l'île, nous trouvâmes une masse de tombeaux vides et abandonnés; ils étaient creusés dans les flancs de collines et de rochers et ressemblaient aux anciens tombeaux égyptiens de Thèbes; ils contenaient un appartement assez spacieux, et contre la paroi faisant face à l'entrée, un

Digitized by Google

siége était taillé dans le roc; ces tombeaux diffèrent essentiellement par leur disposition générale des tombeaux de construction plus récente que j'ai eu l'occasion de voir dans d'autres parties de l'île; ces derniers ressemblent davantage aux tombeaux chinois. Je fus surpris de voir les indigènes qui montrent un si grand respect pour les tombeaux modernes traiter avec tant de mépris les anciens; ils en rient et les nomment, selon la traduction de notre interprète : *tombeaux des hommes du diable.*

Nous rencontrâmes également les ruines d'un ancien château fort ou d'un ouvrage de fortification dont les murs, qui, à certains endroits, ont encore une hauteur de soixante-dix pieds, étaient extraordinairement épais. La forme dominante de cette construction indiquait clairement que les parties des murs qui, dans tous les autres ouvrages de fortification, sont ordinairement convexes ou saillantes, étaient ici concaves; la voûte des portes était excessivement plate, mais construite en fortes pierres de taille. En tout cas, ces constructions remontent à une époque très-reculée; cependant, avant de me prononcer sur la race à laquelle ces ouvrages sont probablement dus, je veux être encore mieux renseigné sur le pays et ses habitants, et avoir des données plus certaines sur ce qui n'est encore actuellement qu'à l'état de conjectures. Le 4 juin à trois heures de l'après midi, nous nous retrouvâmes enfin à la côte en face de notre vaisseau. Nous hissâmes notre pavillon, fîmes une décharge en guise de salut, et bientôt une chaloupe nous ramenait à bord du *Susquehannah* où nos camarades nous souhaitèrent la bienvenue en nous donnant à tous de cordiales poignées de main.

Nos renseignements, ainsi que les spécimens de toute espèce que nous rapportions avec nous, parurent satisfaire complétement le commodore. Nous avions parcouru en six jours cent et huit milles en droite ligne, mais si l'on tient compte des petits détours que nous avions souvent dû faire à droite et à gauche de notre itinéraire, on peut aisément en mettre le double; nous avions exploré à fond beaucoup plus de la moitié de l'île, arboré pour la première fois sur le point le plus élevé de son sol le drapeau américain en le saluant de nos hourrahs et de décharges de mousqueterie, et surtout nous avions vu du pays et de ses habitants plus que n'en avait jamais vu avant nous aucune autre puissance maritime.

Quant à ce qui est des formations géologiques de l'île, nous trouvâmes



Digitized by Google

d'abord du grès; plus au nord, c'était de l'argile schisteuse, ensuite du granit, du gneiss et du quartz; malheureusement, quand nous fûmes arrivés au point où se trouvait cette dernière formation, il nous fallut, conformément à nos instructions, tourner à droite. On trouve sur les côtes une grande quantité de coraux et de coquillages des formes et des couleurs les plus variées, et l'île toute entière est entourée de bancs de corail. Le bois le plus précieux était le sapin jaune que nous trouvâmes d'une assez grande taille, particulièrement vers le nord. Nous ne vîmes que peu de bestiaux, mais par contre une très-grande quantité de porcs; les chèvres et la volaille étaient un peu moins communs. Excepté un seul jour, nous eûmes un temps superbe, le thermomètre se tenait entre 75 et 90 degrés Fahrenheit (1); toutefois, il n'atteignit que rarement cette dernière limite. L'eau était généralement bonne, et les lignes déchiquetées que forment les côtes offrent plusieurs mouillages excellents.

(1) C'est-à-dire entre 23 8/9 et 32 2/9 degrés centigrades. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

VISITE SOLENNELLE

DU

# COMMODORE PERRY AU RÉGENT

## DE LIOU-KIOU.

Digitized by Google

Digitized by Google

VISITE SOLENNELLE

# DU COMMODORE PERRY AU RÉGENT

## DE LIOU-KIOU.

ORDRE DU CORTÉGE. — ENTRÉE AU CHATEAU. — CÉRÉMONIE DE RÉCEPTION. — REPAS DANS LA SALLE DES FÊTES. — SOUPE AU CHIEN. — CURIOSITÉS GASTRONOMIQUES.

Le 6 juin, à huit heures du matin, la rade était couverte des chaloupes de tous les vaisseaux qui conduisaient à terre les détachements désignés pour le cortége solennel avec leurs officiers. Un peu avant neuf heures, M. Taylor et moi, nous reçûmes l'ordre de débarquer dans le premier cutter du commodore les chaises à porteur et les porteurs; le commodore lui-même nous suivit de près. Deux compagnies de soldats de marine, avec deux légères pièces de campagne et leurs servants, étaient postés sur le rivage, en ordre de parade, et, lorsque le commodore les eut passés en revue, le cortége se mit en marche dans l'ordre suivant :

1° Deux fonctionnaires indigènes suivis de deux jeunes garçons portant leurs parasols ;

Digitized by Google

2° Les deux pièces de campagne, sous le commandement du lieutenant B... et de M. B...t, son adjudant; chaque pièce sous le commandement particulier d'un midshipman; elles étaient précédées d'un quartier-maître portant un drapeau;

3° Le corps de musique du *Susquehannah* et une compagnie de soldats de marine, commandés par un major;

4° Le commodore dans sa chaise à porteur, portée par des Chinois, et suivi de Chinois chargés des divers présents destinés au régent;

5° L'état-major de l'escadre composé de vingt-six officiers de différents grades;

6° La musique du *Mississipi;*

7° Enfin une compagnie de soldats de marine, fermant la marche, sous le commandement d'un capitaine.

Tout le long de la route jusqu'à Schouy, capitale de l'île, la musique joua des airs patriotiques, alternant avec les tambours qui, accompagnés par les fifres, battaient quelque joyeux pas redoublé.

A la porte de la capitale, le vénérable régent, suivi de quatre ministres, reçut le commodore avec la dignité et la gravité d'un ancien doge de Venise; il s'avançait sous un grand parasol qui semblait être un insigne particulier de sa dignité. Tous ces grands dignitaires portaient des bonnets de soie purpurine, et, parmi la suite nombreuse qui les entourait, les principaux personnages en avaient qui n'étaient qu'à moitié en soie; ceux d'un rang inférieur les portaient de crêpe, mais toujours de couleur pourpre.

A l'entrée du château, dont j'ai déjà parlé, il survint une difficulté inattendue. Le régent désirait recevoir le commodore en ville dans sa demeure particulière; mais, lors de la visite du *Reinard*, les officiers anglais, ayant été reçus au château même, le commodore exigea d'être traité comme eux. Toute l'escorte se rangea en bataille devant la porte du palais qui s'ouvrit enfin, et que le commodore franchit avec les officiers d'état-major qui l'accompagnaient, pendant que la musique jouait le *Hail Columbia.*

Une première avant-cour, à droite de l'entrée principale, contenait des murs encore plus élevés que ceux du dehors, et formant une seconde fortification intérieure. A peu près à moitié de sa hauteur, sortait une source d'eau limpide qui venait se perdre parmi les plantes fraîches et vertes dont elle était entourée; au milieu de cette avant-cour, un escalier découvert con-

Digitized by Google



Schooy Capitale de l'île Liou-kiou

Digitized by Google

Digitized by Google

duisait à travers un portail à une seconde et vaste cour située à une soixantaine de pieds plus haut que la première. Ces deux cours étaient entourées de bâtimens spacieux, et, à l'extrémité supérieure de la troisième, se trouvait une grande salle ressemblant à un temple. Des galeries pavées de larges dalles de pierre faisaient le tour de ces diverses cours ou s'y croisaient en plusieurs sens. A part la suite du régent, on n'apercevait qu'un très-petit nombre de serviteurs, et tout le palais paraissait désert; on n'y voyait pas l'ombre d'un soldat ou d'un gardien, pas même une arme quelconque.

La cérémonie de réception eut lieu dans une vaste salle, située à gauche, vers le milieu de la seconde cour. Le commodore fit connaître au régent le but de sa visite, l'assura des dispositions pacifiques et amicales des États-Unis à l'égard de cette île éloignée, et lui remit quelques présents. Le régent les accepta en faisant force révérences, puis on servit un peu de thé et de pâtisseries, après quoi le cortége reprit le chemin de la ville où, non loin de la porte, dans la demeure particulière du régent, un banquet avait été préparé pour les hôtes étrangers.

On mit les fusils en faisceau, on parqua les canons, et les hommes reçurent une ration extra de grog, pendant que les officiers étaient traités dans la salle.

Cette salle était divisée en trois compartiments; dans celui du milieu se trouvaient quatre tables, dont deux plus hautes que les autres, et où prirent place, le commodore à droite, le régent à gauche, chacun avec quelques officiers supérieurs. Les autres officiers furent placés aux deux autres tables, ainsi qu'à celles qui étaient dressées dans les compartiments latéraux de la salle des fêtes. Ces tables étaient couvertes d'un grand nombre de toutes petites assiettes d'environ quatre pouces de diamètre, sur lesquelles étaient arrangées, très-proprement, une quantité incroyable de hors-d'œuvre excellents, et, à coup sûr, beaucoup trop délicats pour être dignement appréciés par les palais barbares de marins comme nous. On nous servit le thé, sans sucre ni lait, dans de petites tasses qu'une foule de serviteurs étaient sans cesse occupés à remplir; cependant, par égard pour nous, on avait aussi mis sur la table de petites coquilles pleines de sucre candi. Mais tout cela n'était que l'ouverture de cette représentation gastronomique. Le repas, proprement dit, consistait en douze sortes de soupes différentes, ce qui, à ce qu'on nous a dit, s'appelle un repas royal. Il y a aussi des repas de trois,

Digitized by Google

six et neuf services, selon le rang de la personne qu'on traite ; mais on nous a assuré qu'un repas de douze services était le plus grand honneur qu'on pût faire à quelqu'un. Ces soupes étaient servies dans de petites terrines de la grandeur d'une soucoupe ordinaire ; elles se composaient de différentes sortes de viandes, de poissons, de légumes et de boulettes aux œufs, et avaient généralement un goût très-relevé, une surtout qu'on me dit être faite avec de la viande de chien. En tout cas, les petits animaux que l'on prend pour cela ne doivent rien avoir de commun avec nos chiens de rues ; ce sont plutôt de jeunes caniches, nourris d'une manière spéciale, et engraissés à cet effet, car je n'avais encore jamais mangé de viande plus délicate, et je suis certain que le mets en question n'aurait pas été dédaigné par le gourmand le plus blasé (1).

Avec le thé on nous présenta encore du sacki. C'est une boisson que l'on tire du riz et qui a une certaine analogie avec l'arack, mais elle contient du sucre et est très-agréable au goût. Elle était dans une théière placée sur la table et on la buvait dans de petites tasses de porcelaine grosses tout au plus comme un dé à coudre, ce qui nous forçait nous autres gens du Nord accoutumés à de plus fortes doses à remplir nos tasses d'autant plus souvent. Du reste, c'est une boisson légère, car j'en ai bien bu quinze petites tasses pour ma part, et je ne me suis aperçu d'aucun dérangement, ni dans ma raison, ni dans mes jambes. Il est à remarquer que dans ce pays on sert tout en très-petites quantités, mais qu'on revient si souvent à la charge et avec une telle persistance, que l'épicurien le plus consommé doit à la fin crier grâce !

Pour manger tous ces mets microscopiques on met sur la table des chopsticks, c'est-à-dire de petits bâtonnets d'ébène semblables à ceux des Chinois ; on les tient entre le pouce et le médium et on les dirige avec l'index.

(1) Ce mets était-il bien du chien ? C'est ce que mes camarades ont souvent, par la suite, révoqué en doute. Voici tous les renseignements que j'ai pu obtenir sur ce point : je dessinai sur mon album un veau et un chien, et, montrant tantôt la soupe, tantôt mon album à l'un des indigènes, je lui demandai quel était celui des deux animaux dont on avait pris la chair. Il me montra le chien ; ce fut toute sa réponse, mais elle me parut assez claire. Il est vrai que je n'ai pas d'autres preuves, et qu'il se pourrait que l'homme à qui je m'étais adressé, m'eût mal compris ou eût mal compris mon dessein ; peut-être aussi a-t-il voulu se divertir à mes dépens, car, pendant les divers séjours que j'ai faits à Liou-Kiou, je n'ai jamais vu tuer de chiens.

Digitized by Google

Pour un premier essai je ne m'en tirai pas trop mal; cependant pour les soupes on vint un peu en aide à notre maladresse de barbares en nous présentant de petites cuillers de porcelaine, et, à chaque nouveau service, de petits bâtons pointus en bois de saule pour piquer les petits morceaux de viande et les boulettes aux œufs.

Il ne fut porté que deux toasts; le premier par le commodore : « Au régent de Liou-Kiou et à la bonne entente perpétuelle entre les habitants de l'île et les Américains! » Le régent y répondit par un toast : « Aux États-Unis, au commodore Perry, leur envoyé, et à ses officiers! »

Au bout d'une heure environ, nous nous retirâmes tous en fort belle humeur, ce qui venait de l'accueil amical et distingué qu'on nous avait fait et un peu aussi du sacki, du wiskey, du punch, etc. La route bordée de superbes pins serpentait à travers des collines et de riches campagnes; nous la parcourûmes drapeaux déployés et musique en tête, au son des airs les plus gais. Un bon nombre des officiers, soldats et matelots restés à bord étaient venus à notre rencontre jusqu'à moitié chemin; ils nous attendaient sur les collines et sous les arbres qui bordent la route, nous saluant de loin en agitant joyeusement leurs chapeaux. Et de fait ils étaient ravis de nous voir en bonne intelligence avec les indigènes, car de notre première visite dépendait beaucoup l'avenir, et nous pouvions avec raison regarder comme un heureux pronostic qu'on nous fit une semblable réception dans un pays tributaire du Japon.

J'ai esquissé plusieurs scènes intéressantes, tant pendant notre excursion dans l'intérieur que pendant cette visite officielle, et déjà mon carton commence à se remplir agréablement. La route de Schouy qui traverse un pays si riche et si frais d'aspect m'a fourni plusieurs motifs charmants, et le retour du cortége que saluent des groupes variés de paysans et de marins anime on ne peut mieux la scène.

Le 9, nous quittâmes le port et en ce moment nous sommes en pleine mer, ayant à notre remorque le sloop de guerre *Saratoga*. Je présume (car à bord d'un vaisseau de guerre on ne peut que présumer) que nous allons aux îles Bonin et que nous y serons dans peu de jours. Ce sera la matière d'un nouveau chapitre.

Digitized by Google

Digitized by Google

# LES ILES BONIN

Digitized by Google

Digitized by Google

# LES ILES BONIN

— SITUATION DE CE GROUPE D'ILES. —
LES PREMIERS COLONS QUI SONT VENUS S'Y ÉTABLIR. — BEAUTÉ ET FERTILITÉ DU PAYS. — ENVIE D'Y VIVRE A LA ROBINSON.
— EXPLORATION DE PORT-LLOYD. —
UNE PARTIE DE CHASSE DANS L'ILE DE STAPLETON. — RETOUR A BORD.

16 juin, en mer.

Dès le 14, au point du jour, nous arrivâmes en vue du groupe des îles Bonin, situées sous le 27e degré de latitude nord et, à peu près, sous le même degré de longitude que Jeddo, capitale du Japon. Il n'y a pas encore bien longtemps ces îles n'étaient visitées que de loin en loin par quelques baleiniers fréquentant la partie septentrionale de l'océan Pacifique, et qui profitaient des bons mouillages qui s'y trouvent pour y renouveler leur provision d'eau. En 1831, un matelot anglais, nommé Savory, déserta de son navire, en compagnie de plusieurs de ses camarades, et se cacha avec eux dans les bois jusqu'à ce que le navire eût remis à la voile. Alors nos déserteurs sortirent de leur cachette et commencèrent à s'établir à la Robinson Crusoë. Le pays était bon, il s'y trouvait en abondance de l'eau, des cannes à sucre, des pommes de terre, des haricots, des citrons, du

Digitized by Google

tabac, etc. Les nombreuses petites baies fourmillaient de poissons, et sur les parties plates du rivage, les tortues venaient, au clair de la lune, déposer leurs œufs dans le sable. La petite colonie avait donc largement de quoi vivre et même elle put bientôt vendre des légumes aux baleiniers de passage qui lui donnèrent en échange des outils, des graines, des poulets, des porcs et divers ustensiles. Les porcs se répandirent dans le bois, y devinrent sauvages et se multiplièrent d'une façon prodigieuse. On avait autrefois importé des chèvres dans une autre île de ce groupe; ces chèvres étaient également repassées à l'état sauvage, et s'étaient considérablement multipliées, de sorte que nos colons purent faire de grandes provisions de viande salée.

Ces premiers colons repartirent tous les uns après les autres, à l'exception de Savory; ils furent remplacés par de nouveaux venus dont une partie seulement demeura dans l'île. Enfin, il arriva aussi quelques hommes et quelques femmes des îles Sandwich, de sorte que le nombre total des colons, établis sur la plus grande île du groupe, peut être actuellement d'environ une cinquantaine.

Port-Lloyd fut visité, en 1827, par un navire anglais et par un navire russe, et, en 1838, par le brick anglais *Sulphur*, qui, sous le commandement de sir Édouard Belchers, vint relever les côtes et faire des sondages. Sur la carte excellente et très-correcte dressée par sir Belchers, le port principal de la plus grande île fut nommé Port-Lloyd, et les trois grandes îles reçurent les noms respectifs de Peel-Island, Buckland-Island et Stapleton-Island. La première est la plus méridionale, la dernière la plus au nord du groupe; il y a, toutefois, entre ces îles principales, et à côté d'elles, beaucoup d'autres îlots, rochers, écueils et récifs.

Rien qu'à voir les contours de ces groupes d'îles je me promettais déjà une ample moisson de vues pittoresques, et lorsqu'un peu avant midi, nous vînmes jeter l'ancre dans la baie située à l'ouest de Port-Lloyd, je me crus tout à coup transporté dans un de ces beaux lacs de la Haute-Bavière ou du pays de Salzbourg. Cette manifique baie, spacieuse et profonde, est entièrement fermée par de hauts rochers escarpés qui l'entourent de toutes parts et dont les formes sont on ne peut plus pittoresques; ces rochers ne laissent libre qu'un passage de médiocre largeur; au milieu de la baie s'élève un roc énorme en forme de cône, on dirait une reproduction en miniature

Digitized by Google

de celui de Gibraltar, et, en le garnissant de quelques canons de gros calibre, on le rendrait tout aussi imprenable que l'autre. Le fond de la baie est fermé par de hautes collines couvertes de bois épais, au pied desquelles s'étendent quelques larges bandes de bon sol labourable; un peu plus haut, et à moitié cachées par les arbres, sont les maisons des colons entourées de plantations de canne à sucre, de pommes de terre, de tabac, de melons, et autres cultures du même genre.

La belle eau bleu foncé de la baie forme le plus agréable contraste avec les coteaux boisés, les fraiches plantations, les bandes de sable blanc le long du rivage et les superbes rochers de granit rougeâtre dans lesquels les flots de la mer ont creusé des espèces de grottes ouvertes des deux côtés et dont les hautes voûtes, éclairées par les reflets du soleil du midi, me rappelaient les majestueuses cathédrales gothiques de mon Allemagne. Tout le rivage est couvert d'une innombrable quantité de coquillages plus beaux les uns que les autres; dans les fraiches profondeurs des eaux, des milliards d'animalcules infusoires ont formé une végétation dure comme la pierre et dont les branches de corail aux riches couleurs semblent vouloir cacher sous l'azur des flots leur beauté mystérieuse. On peut rester des heures entières, penché sur le bord de la chaloupe, à contempler ces merveilles qui, au fond de l'Océan, nous annoncent encore la sagesse de Dieu. Et, lorsqu'on est fatigué de ce spectacle, il s'en présente un autre non moins splendide aux yeux émerveillés; c'est cette luxuriante végétation des tropiques dorée par les rayons du soleil couchant; puis, quand le soleil a complétement disparu sous les flots, que la nuit étend sur la mer, sur les rochers et les collines son voile sombre et magique, on aperçoit au loin à l'horizon le disque rouge de la lune qui s'élève du sein de la mer, et Jupiter qui fait scintiller sa lumière si pure et si douce; on tombe alors dans des rêveries profondes, et l'on adore en silence le Créateur de toutes ces merveilles.

C'est seulement à présent que je comprends bien Alexandre Selkirk, celui qui a fourni le sujet de ce livre si utile à la jeunesse et connu dans le monde entier sous le titre de *Robinson Crusoë*. Je ne m'étonne plus qu'il ait été tellement séduit par les beautés de l'île Juan-Fernandez sur les côtes du Pérou, qu'il n'ait plus pu en partir et qu'il ait fini par s'y fixer tout à fait. Plusieurs fois, en parcourant l'île, pendant le temps de notre séjour, je rencontrai des endroits délicieux où il me semblait que je devais passer ma vie.

Digitized by Google

Je fus tout particulièrement attiré par une vallée située entre deux collines boisées qui l'enfermaient de toutes parts; deux jolis ruisseaux y descendaient de deux directions différentes et se réunissaient au milieu de la vallée, où ils formaient une petite rivière assez profonde pour porter un canot. Entre de vertes prairies et des champs de canne à sucre, deux Indiens, l'un d'Otahiti, l'autre des îles Marquises, avaient placé leurs cabanes et ils vivaient là dans une paisible retraite. Je me sentais, devant ce petit paradis, comme sous l'influence d'un charme magique; il me semblait que je devais donner ma démission, et m'installer dans cet asile du calme et de la paix; ce ne fut qu'avec peine que je parvins à m'arracher à cette pensée, et il m'en coûta pour me souvenir que tant que Dieu m'accordait la jeunesse et la santé, je devais mettre toute mon activité et toutes mes forces au service de la société.

Le 16 juin.

Ce matin, avant le point du jour, nous avons débarqué à l'extrémité sud-est de la baie. Cette fois, nous sommes sous la conduite de M. Bayard Taylor, et, à l'exception d'un marin et d'un soldat de marine, tous nos autres compagnons sont des volontaires pris parmi les jeunes officiers. A partir de l'extrémité de la baie, nous avons monté, dans la direction du sud-est, en suivant un petit ruisseau qui vient de la montagne, car dans une hutte près de l'endroit où nous avions débarqué, il nous avait été impossible de nous procurer un guide; le sentier que nous avions suivi d'abord se perdit bientôt tout à fait dans le fourré du bois. Le terrain humide et glissant, une végétation épaisse de plantes grimpantes qui s'entrelaçaient en tous sens et étaient inondées de rosée, ne nous permettaient d'avancer qu'avec beaucoup de difficulté. Le soleil, qui venait de se lever, pouvait à peine percer l'épaisse voûte de feuillage que les arbres formaient au-dessus de nos têtes, et nous nous frayions lentement un chemin dans la pénombre mystérieuse de la forêt où nous ne voyions guère qu'à vingt ou trente pas autour de nous en tous sens; enfin nous rencontrâmes le lit d'un second ruisseau, et, en le suivant, nous arrivâmes dans une vallée spacieuse fermée par de hautes montagnes. Plus nous nous rapprochions de la partie basse, plus la végétation devenait vigoureuse; et lorsque nous trouvâmes les *pandennos* ou ananas sauvages, dont les feuilles piquantes nous opposaient un obstacle

Digitized by Google

insurmontable, il nous fallut, pour continuer notre route, entrer dans le ruisseau même. Nous atteignîmes bientôt une terre cultivée dans laquelle il y avait des pommes de terre douces, des citrouilles, du tabac et des cannes à sucre, et nous aperçûmes enfin, devant nous, deux cabanes construites en feuilles de palmier. Leurs habitants étant absents, nous déchargeâmes nos fusils pour les appeler; on nous répondit d'abord par un cri long et perçant, puis nous vîmes arriver un Indien cuivré dont la figure était à moitié couverte de tatouages bleu clair. Il était originaire de Noukahiva dans les îles Marquises, ainsi que son compagnon, que nous trouvâmes un peu plus bas sur le bord de la rivière (cette rivière était déjà assez profonde en cet endroit pour porter un canot) occupé à dépécer une tortue dont une demi-douzaine de chiens maigres se partageaient les débris. L'un d'eux, qui se décida enfin à nous servir de guide, se nommait *judge*, c'est-à-dire juge.

En continuant d'avancer dans la direction de l'est, nous atteignîmes bientôt la plus haute crête de la montagne. Dans cette partie de l'île, nous trouvâmes de nombreuses traces de sangliers, ou, pour parler plus exactement, de porcs privés devenus sauvages; on voyait, en divers endroits, des trous profonds qu'ils avaient creusés dans ce sol limoneux.

Les chiens des deux Indiens eurent bientôt fait lever un jeune sanglier qui détala au plus vite; et nous nous mîmes tous, les chiens en tête, à le poursuivre filant comme le vent. Nous avions ainsi fait près d'un mille au grand pas de course, lorsque les chiens parvinrent enfin à le tenir en arrêt. Un de nos plus jeunes midshipmen se trouvait à environ cent pas en avant et avait dépassé le sanglier qui était aux prises avec les chiens au pied d'une colline; mais tout à coup la bête se dégage et revient droit sur nous. Le jeune midshipman, qui s'était retourné en même temps que le sanglier, lui lâche son coup de fusil, le manque, et sa balle vient se loger en terre tout contre mon pied. L'animal courant droit à moi, je lui envoyai une balle conique en pleine figure.

Chacun tira alors un morceau de pain de sa carnassière, but un coup à sa gourde, et nous nous remîmes en route. Après avoir grimpé et descendu par des sentiers affreux, nous atteignîmes, avec des peines inouïes, une baie entourée de hauts rochers à l'extrémité sud-est de l'île. Comme il était juste midi, nous fîmes halte, et, ayant allumé du feu, nous apprêtâmes



Digitized by Google

avec le foie, le cœur et les rognons du sanglier, plus quelques provisions que nous avions emportées du navire, un excellent repas de chasseurs. Tout le monde y fit grandement honneur, car les appétits étaient aiguisés par les fatigues de la matinée et par un bain de mer dont l'effet fut tout à la fois rafraîchissant et apéritif. En fait d'assaisonnements, nous n'avions que de l'ail et des pommes de paradis, mais cela nous parut exquis. Seulement, nous nous étions si bien garni l'estomac qu'au retour, lorsqu'il fallut nous remettre à monter, les deux premières heures de marche furent assez pénibles. A neuf heures du soir, nous arrivions sur une colline située à l'extrémité méridionale de l'île; nous y tirâmes quelques coups de fusil pour appeler une chaloupe, et, à dix heures, nous revenions à bord épuisés de fatigue.

Le lendemain, deux officiers du *Saratoga* m'invitèrent, avec un autre officier, à une partie de chasse dans l'île Stapleton. Deux des plus vieux colons nous y conduisirent dans leur canot. Dès que nous fûmes sortis de Port-Lloyd, nous nous dirigeâmes vers le nord. Nous passâmes plusieurs groupes de rochers situés à l'ouest des îles de Peel et de Buckland; ces rochers, avec l'île de Stapleton dont les côtes sont si admirablement découpées, présentent un magnifique spectacle; à chaque instant la scène change comme si l'on regardait dans un caléidoscope, et chaque vue nouvelle paraît plus belle que les précédentes. Le trajet de Port-Lloyd à Stapleton, qui peut être d'environ huit milles, forme une série non interrompue des plus beaux motifs de paysages. Nous abordâmes dans une petite baie et nous commençâmes aussitôt à gravir les flancs escarpés des rochers, car, en arrivant dans l'île, nous avions vu que tous leurs sommets et leurs saillies étaient littéralement couverts de chèvres sauvages.

Nous grimpions avec ardeur, chacun suivant son propre sentier; je tenais l'aile gauche, et, à peine arrivé au sommet, je vis, sur une pointe située à cent pas environ au-dessous de moi, une troupe de vingt-cinq à trente chèvres, parmi lesquelles deux magnifiques boucs. A l'instant même, je mis ma carabine en joue, mais j'hésitais entre les deux pièces principales et ne savais laquelle tirer. Essoufflé d'avoir fait si vite une ascension très-rapide et brûlant du désir de ne pas manquer le but, je fus pris de ce qu'on appelle la fièvre du bouc et je dus m'asseoir un instant. Mais, comme la fièvre ne voulait pas passer et qu'il fallait promptement prendre une réso-

Digitized by Google

lution, j'épaulai de nouveau ma carabine, je fis feu et ma balle alla frapper contre le rocher à six bons pouces au-dessus de la tête du bouc. Je me rassis avec dépit; je me faisais à moi-même l'effet d'un écolier qui a oublié sa leçon, et la troupe s'en allait tranquillement en chevrotant d'un air narquois. A l'aile droite un des colons fut plus heureux; il tua une grasse chevrette qui nous fournit un excellent souper; nous l'avions bien piquée d'oignons, et pendant qu'elle était à rôtir sur les charbons, l'eau nous en venait à la bouche; après avoir pris un bon bain de mer, nous nous établîmes sur les galets polis de la côte et nous savourâmes cet excellent rôti en l'arrosant d'une tasse de thé aromatique. Nous entretenions le feu avec les débris d'une jonque qui probablement avait fait naufrage en cet endroit. Comme cette jonque était en bois de kiri et garnie de clous de cuivre, j'en conclus que c'était une jonque japonaise, car les Chinois ne se servent, dans la construction de leurs jonques, ni de cette sorte de bois, ni de clous en cuivre; ma conclusion était d'autant plus plausible que nous n'étions plus guère qu'à trois cents milles de Jeddo.

Nous profitâmes d'un beau clair de lune pour prendre quelques tortues qui viennent déposer leurs œufs dans le sable; en peu de temps nous en avions déjà mis trois sur le dos; la plus grosse, qui pouvait peser trois cents livres, nous donna bien du fil à retordre, car nous l'avions saisie qu'elle était encore à moitié dans l'eau; il fallut nous y mettre tous les six et employer toutes nos forces pour l'amener complétement à terre et la retourner.

La pêche aux tortues finie, chacun s'enveloppa dans sa couverture et dormit jusqu'au lendemain matin d'un doux et paisible sommeil; le lendemain, nous étions sur pied avant le point du jour, et, après nous être un peu réchauffés en avalant une bonne tasse de thé, nous nous disposâmes à visiter les pentes des rochers dans une autre direction. J'avais résolu, cette fois, d'atteindre le point le plus élevé de l'île, aussi commençai-je à monter lentement et en ménageant mes forces. Après bien des efforts, je quittai enfin la zone de la végétation, et cette magnifique terre végétale, si grasse et si forte, qui couvre les hauteurs presque jusqu'au sommet. J'arrivai alors sur un granit nu et très-effleuri, traversé çà et là par des veines de fer. Plus loin, je dus grimper à quatre pattes, portant ma carabine en bandouillère, car l'ascension était devenue aussi difficile que périlleuse. Enfin, un peu avant

Digitized by Google

le lever du soleil, j'atteignis le point culminant, et une vue splendide me dédommagea amplement de mes peines. Les nombrenses îles de ces parages toutes inondées de reflets d'or se détachaient sur l'azur sombre des flots de l'Océan, et les côtes pittoresquement découpées de l'île Stapleton avec leur luxuriante végétation tropicale formaient un premier plan superbe animé par des groupes nombreux de chèvres sauvages dont cette île contient au moins plusieurs milliers.

Sous mes pieds, les vallées étaient encore dans la pénombre du crépuscule, et les cimes seules commençaient à s'éclairer des premiers rayons du matin. Il y avait à peu près juste un an qu'à pareil jour, du haut de la vénérable cathédrale de Léon, je contemplais pour la dernière fois l'océan Pacifique du côté de l'Amérique; vivement préoccupé de savoir si je pourrais encore rejoindre l'expédition, j'étais loin de penser à cette époque qu'un an plus tard je serais à l'autre extrémité de ce même océan Pacifique, après avoir fait plus qu'aux trois quarts le tour du monde. Je fus assailli en ce moment par mille souvenirs du passé; tout à coup il me sembla que j'étais sur les bords du lac de Hallstadt (1), et que j'allais voir apparaître, en face de moi sur la cime voisine, quelque meunier, forgeron ou fromager de ma connaissance; cela me mit en belle humeur, je songeai à l'avenir, au succès possible de notre expédition, et, ne pouvant exprimer autrement ma joie, je poussai, de toute la force de mes poumons, un vrai cri de Tyrolien que répétèrent tous les échos d'alentour. Mais ce cri eut encore un autre effet que celui de soulager ma poitrine, car tout à coup je vis les broussailles s'agiter au-dessous de moi; en même temps il en sortit deux longues cornes jaunes, et une vieille chèvre, à la mine vénérable comme celle d'un patriarche, leva en l'air sa barbe blanche pour découvrir l'impudent qui troublait ainsi son repos. Elle pouvait être à une distance de cent cinquante pas, mais j'étais sur la hauteur et je n'hésitai pas à lui envoyer la balle conique qui se trouvait dans ma carabine; je la vis faire un bond et rouler dans l'abîme. Comme si c'eût été le signal du combat, j'entendis au même instant retentir des coups de feu tout autour de moi. C'étaient mes compagnons qui avaient cerné tout un troupeau et qui venaient d'abattre quatre pièces. Nous avions ainsi chacun la nôtre et nous songions à la retraite, mais nos coups de feu

(1) Petite ville de la Haute-Autriche.

Digitized by Google

avaient fait lever de nouvelles troupes sur les autres rochers, et, en très-peu de temps, nous abattîmes cinq boucs et quatre chèvres. Nous redescendîmes alors en chantant; arrivés au rivage, nous primes un bon bain de mer, et, après avoir fait un délicieux déjeuner de chasseurs, nous nous embarquâmes pour retourner à bord, où nous rentrions à midi. Nous renvoyâmes une chaloupe à terre, et, le soir, elle nous rapportait nos cinq boucs, nos quatre chèvres et quatre énormes tortues. Le lendemain, nous reprenions la mer, et, après une heureuse traversée, nous abordions, le 21, pour la seconde fois à Liou-Kiou. Entretemps *le Caprice*, un de nos avisos à vapeur, était arrivé de Shangaï avec les lettres de la malle anglaise.

Digitized by Google

Digitized by Google

SECOND

# DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

Digitized by Google

Digitized by Google

SECOND

# DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

VISITE A LA DÉROBÉE DANS LA VILLE DE NAPA. — DISPOSITION DES MAISONS. — UNE INDISCRÉTION. — LE MARCHÉ. — RENCONTRE DU PREMIER JAPONAIS. — CARACTÈRE DES INDIGÈNES. — UNE FÊTE A BORD. — VISITE A UNE VIEILLE RUINE. — PETITE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DE LIOU-KIOU. — DÉPART POUR NIPHON (1). —

Pendant les huit jours que nous passâmes cette fois à Napa, pour remettre nos navires en état de tenir la mer et faire nos provisions d'eau, de vivres et de charbon, je m'occupai avec ardeur de travaux artistiques. Sans avoir un caractère très-imposant, les parties méridionales de l'île fournissent pourtant de fort bons motifs de paysages. Des ponts et d'autres constructions dans des situations très-pittoresques, la plupart délicieuses de forme et de couleur, de beaux groupes d'arbres, et particulièrement des sapins majestueux, comme les cèdres du Liban, me donnèrent d'amples

(1) Niphon est le nom de la plus grande des îles dont se compose le Japon; elle s'étend, en forme d'arc, entre le 31e et le 41e degré de latitude Nord, et sépare le grand Océan de la mer du Japon. C'est dans l'île de Niphon que se trouve Jeddo, capitale de l'empire. (*Note du Trad.*)

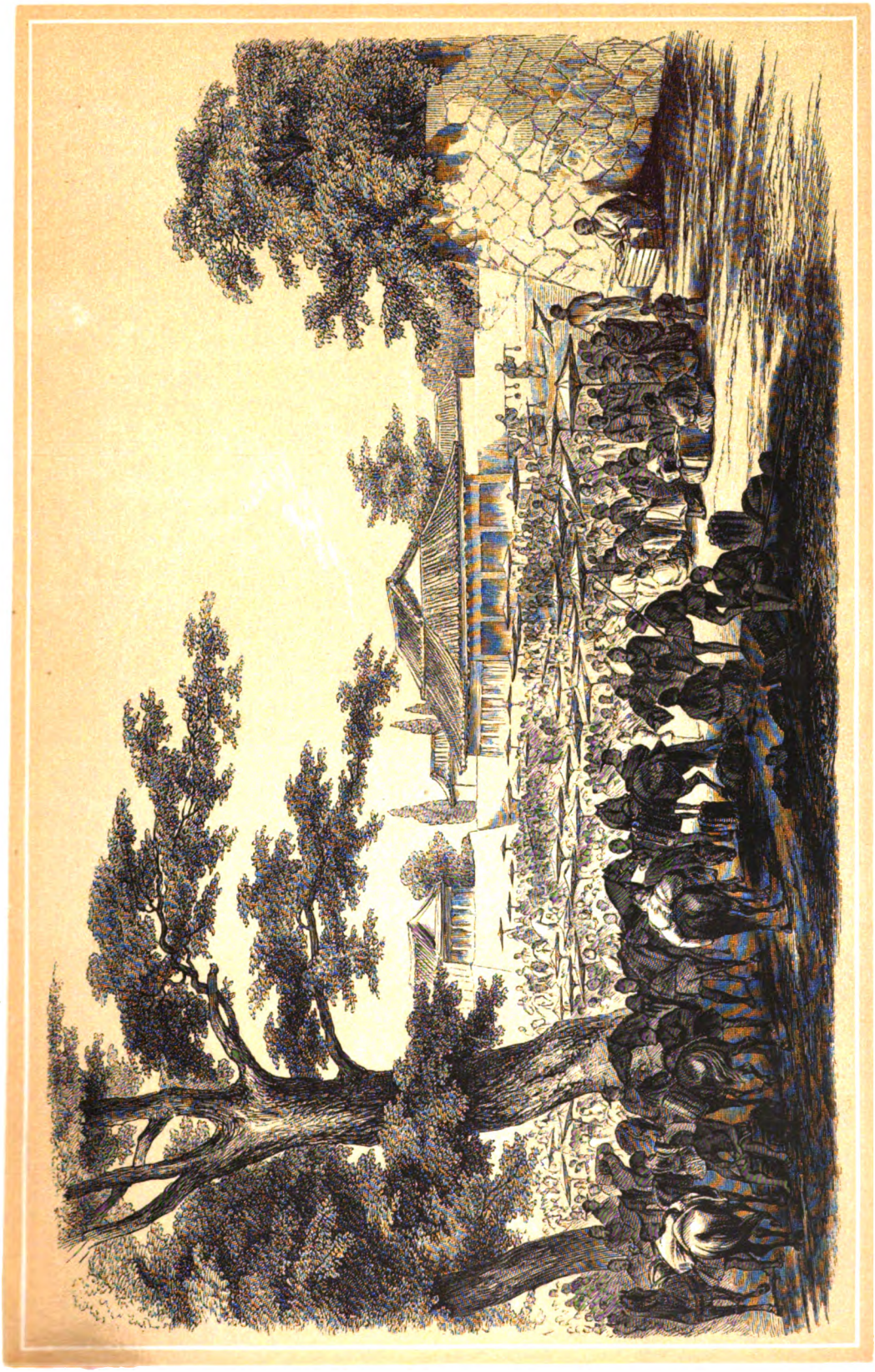
Digitized by Google

sujets d'études; les groupes des indigènes, leurs costumes et leurs physionomies étaient d'excellents accessoires, et le daguerréotype, que nous avions apporté, nous fut pour cette dernière partie on ne peut plus utile. M. B..., notre photographe, éprouva dans le principe quelques difficultés provenant de la localité et du climat, mais il en vint promptement à bout. Les indigènes se prêtaient très-volontiers à nous servir de modèles, et rien n'était plus divertissant que de voir leur stupéfaction, lorsqu'au bout de quelques minutes, on leur présentait leur portrait. Malheureusement, il ne nous fut pas toujours possible de vaincre la frayeur qu'éprouvent ces bonnes gens en présence des étrangers; très-souvent on fermait les maisons et les fenêtres dès qu'on nous apercevait dans une rue, et les femmes surtout s'enfuyaient à toutes jambes.

Une fois pourtant je réussis à surprendre une partie de la ville dans son aspect tout à fait naturel. J'avais passé la nuit à terre, et les moustiques me tourmentaient tellement, qu'en compagnie de M. D....s, le directeur du télégraphe, je me levai avant le point du jour pour chasser la bécasse le long de la rivière. Nous avions de la sorte tourné la ville de Napa, et, un peu après le lever du soleil, nous nous trouvâmes dans le quartier opposé, situé un peu plus haut, et habité, à ce qu'il nous sembla, par les classes aisées. Les rues étaient encore complétement désertes, et cependant les portes des cours, des jardins et des maisons étaient toutes grandes ouvertes. Il paraît que dans cet heureux pays on ne sait pas encore ce que c'est qu'un voleur. Malgré le respect qu'aurait dû nous inspirer cette innocente confiance, nous ne pûmes résister à la tentation de satisfaire notre curiosité, et nous nous glissâmes doucement dans ces intérieurs, qui nous avaient été fermés jusqu'ici.

Devant la plupart des maisons, il y a du côté de la rue une cour entourée de murs en pierre d'une hauteur de huit à dix pieds et n'ayant qu'une porte d'entrée. Ces cours contiennent ordinairement quelques haies de buis et des parterres de fleurs très-bien entretenus; les maisons y sont attenantes, elles sont généralement en bois et construites sur un plan très-simple. Elles se composent d'abord d'un ou de plusieurs vestibules, derrière lesquels sont les chambres d'habitation. Des châssis de bois qu'on enlève à volonté forment les cloisons; du côté de la cour elles sont presque toujours enlevées. J'ai déjà parlé des fenêtres de papier huilé, qu'on place lorsqu'il fait mauvais temps. Dans les grandes chaleurs on abaisse du côté de la verandah des

Digitized by Google



Marché de Napa.

Digitized by Google

Digitized by Google

jalousies faites en roseau fendu, à travers lesquelles on peut tout voir au dehors sans être vu soi-même.

Comme nous ne voyions ni n'entendions pas une âme, nous continuâmes notre voyage d'exploration et nous arrivâmes dans le jardin proprement dit, qui est situé sur le derrière de la maison. C'était une reproduction assez exacte, mais en petit, des jardins d'agrément que nous avions vus en Chine; toutefois, ils étaient disposés avec plus de goût et ornés de belles fleurs. Au milieu se trouvait une espèce de bassin rempli d'eau, dont les bords étaient garnis de coquillages et de pierres de couleur de toute espèce, et dans lequel nageaient des poissons d'or. Nous nous approchâmes tout doucement du derrière de la maison et nous regardâmes avec précaution à travers les jalousies ouvertes. Sur les nattes de paille qui couvraient le plancher, trois femmes et deux petits enfants, dans un léger costume de nuit, dormaient d'un profond sommeil. Si, jadis à Constantinople, nous nous fussions permis pareille indiscrétion et qu'on nous eût pris sur le fait, il est plus que probable que nos têtes ne seraient pas restées longtemps sur nos épaules; mais ici c'était bien différent, et la seule conséquence qu'aurait pu avoir notre coupable curiosité, c'eût été de causer une mortelle frayeur aux belles endormies. Nous en aurions été toutefois bien désolés et comme notre envie était satisfaite, nous nous retirâmes aussi doucement que nous étions venus; il est même probable que jusqu'à ce jour personne n'a été scandalisé par ce fait de deux étrangers assez effrontés pour pénétrer jusque dans ce *sanctum sanctorum* des bons insulaires.

A mesure que nous avancions vers les quartiers bas de la ville, la scène s'animait peu à peu, et déjà sur la place du marché, il y avait un grand mouvement. Plusieurs centaines de femmes appartenant aux basses classes étaient assises derrière des paniers et des étaux, où l'on voyait exposés en vente de la viande de porc, des volailles, et diverses sortes de légumes, tels que haricots, pommes de terre, oignons, concombres, etc. Quelques-unes de ces marchandes s'enfuirent à notre approche, d'autres restèrent tranquillement assises, et lorsque leurs camarades virent que nous ne songions à faire de mal à personne, elles vinrent bientôt reprendre leurs places. J'achetai un beau melon d'eau, dont nous nous régalâmes à notre déjeuner. Un article qui me parut spécialement recherché, c'est une espèce de fromages doux, coupés en carrés, et à peu près de la grosseur d'un fromage de Lim-

Digitized by Google

bourg ; on les mange, soit frais, soit rôtis sur la braise, et ils sont excellents d'une manière comme de l'autre.

Du marché nous redescendimes au port. Il s'y trouvait beaucoup de jonques japonaises dont une vingtaine étaient arrivées pendant les derniers huit jours. C'est sur le port que nous vîmes, pour la première fois, un noble Japonais ainsi que l'indiquaient les deux sabres qu'il portait à la ceinture. Il avait une partie du crâne complétement rasée; les cheveux qui restaient, parfaitement peignés et huilés, étaient roulés en chignon sur le sommet de la tête ; sa barbe était peu fournie mais taillée avec soin, son costume se composait d'un long vêtement à carreaux gris et blancs avec de larges manches pendantes ; l'étoffe en était mince et presque transparente; par dessus il portait une autre pièce de même étoffe drapée autour de la poitrine et des épaules, à peu près dans le genre d'un plaid écossais, mais de telle manière que cela ressemblait à une cuirasse. Dans sa ceinture, à côté de ses deux sabres, on voyait un éventail, une pipe courte à très-petite tête recouverte de soie, et une petite blague à tabac également en soie ; il tenait à la main un parasol en papier verni noir. Ce noble Japonais passa devant nous sans faire la moindre attention à nos personnes, et naturellement nous fîmes comme lui. Du reste, ses sabres étaient les premières armes que j'apercevais à Liou-Kiou.

Nous allâmes à bord de quelques-unes des jonques où l'on nous offrit du thé et du *sacky ;* en général, les matelots japonais nous firent un accueil très-amical et bienveillant, mais sans pouvoir toutefois se défendre vis-à-vis de nous d'une certaine timidité.

Un autre jour nous nous rendîmes avec notre daguerréotype à Schouy, la capitale de l'île. J'esquissai ce jour-là différentes vues, et je pus en animer quelques-unes de figures très-originales ; c'étaient des groupes d'indigènes qui, dans certaines rues et sur certaines places de la ville, fumaient leur pipe à l'ombre de beaux arbres, calmes et immobiles comme des statues. Lorsque je voulais, à l'aide du daguerréotype, placer un personnage sur tel ou tel point du tableau, je n'avais qu'à prendre poliment par la main un de ces indigènes et à le conduire à l'endroit voulu, où il se tenait roide et immobile comme un bloc de pierres. L'opération terminée, il me suffisait de faire signe à mon homme que c'était bien, et il se retirait en me faisant poliment une révérence.

Digitized by Google

Les travaux de peine semblent être ici, comme ailleurs, le partage exclusif des basses classes; quant aux hommes d'une condition tant soit peu plus élevée, je les voyais passer une grande partie de la journée sous d'agréables ombrages où ils restaient assis à fumer leur pipe; ils avaient aussi auprès d'eux de très-jolies petites boites de laque à plusieurs tiroirs d'où ils tiraient des comestibles, ainsi que du thé et du sacky dont ils arrosaient leur repas.

En général, j'ai trouvé tous les indigènes très-doux, très-polis et très-aimables, et je ne crois pas que sous ce rapport ils puissent rien gagner à se convertir au christianisme. Pendant toute la durée de mon séjour parmi eux je n'ai vu infliger aucun châtiment, commettre aucun acte de brutalité; je n'ai même pas entendu la moindre querelle.

Le 28 juin, notre commodore donna à bord une fête d'adieu au régent de Liou-Kiou. Nous avions déjà entendu dire vaguement que le vieux régent avait été déposé par ordre de l'empereur pour nous avoir fait dans son château une réception hospitalière. Je ne sais si la chose était bien vraie; toujours est-il qu'il avait donné sa démission et qu'il est actuellement remplacé par un homme un peu plus jeune que lui et qui parait intelligent.

Nos hôtes furent exacts au rendez-vous. Ils mangèrent avec un grand plaisir la soupe à la tortue, les fricassées, les côtelettes, les légumes, la salade, le rôti, les fruits confits, les pâtés, les petits fours, et tout ce qu'on peut imaginer sur une table somptueusement servie. Quant au vin, à l'exception du champagne, ils ne paraissaient pas l'aimer beaucoup; mais en revanche, ils firent largement honneur aux liqueurs douces, notamment au marasquin et aux vieilles eaux-de-vie fines. Ils étaient tous d'une humeur charmante, et ils sortirent de table avec une légère pointe.

Pendant notre second séjour à Liou-Kiou, je pus examiner de plus près les ruines de cet antique château situé au sud de l'île et dont j'ai déjà parlé. Je me confirmai ainsi dans mon opinion que ces ruines imposantes appartenaient à une civilisation éteinte depuis longtemps. Le chemin, bien que plusieurs personnes se fussent efforcées de me l'expliquer, n'était pas facile à trouver. Je suivis pendant trois milles environ, dans la direction de l'est, le cours de la rivière à l'embouchure de laquelle est située Napa. La contrée que je traversai est formée de collines ondulant doucement; de temps à autre on y rencontre des parties de rochers, des bois, ou, dans les endroits

Digitized by Google

plats, des champs de riz ; le paysage est coupé par la rivière dont le cours est très-lent et dans laquelle se trouvent deux îles montueuses toutes couvertes de bois. L'ensemble aurait un caractère assez idyllique ; mais les champs de riz disposés en forme de terrasses, avec leurs divisions symétriques, font au milieu de tout cela l'effet d'un échiquier. Quelques petits villages, sur lesquels l'œil se repose agréablement, sont à moitié cachés dans des bois épais de bambous, et les découpures des rochers effleuris, dont les formes bizarres ressemblaient souvent à des restes de vieilles murailles, me firent plusieurs fois tromper de chemin. Enfin j'arrivai au but si longtemps cherché de mon excursion.

Le château était situé dans un angle formé par un coude de la rivière, sur un rocher d'environ trois cents pieds de hauteur, d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Du côté de la terre, où le terrain suit une pente douce, on voit encore distinctement les restes de trois murs d'enceinte, bien que la maçonnerie soit tombée en très-grande partie, et qu'on ne puisse reconnaître le plan primitif qu'aux exhaussements formés par les ruines. Du côté de la rivière où le rocher, surplombant presqu'à pic, forme par lui-même une fortification à peu près imprenable, il n'y a qu'un seul mur ; ce mur, avec l'enceinte de la fortification la plus intérieure, laquelle est aussi la dernière, est encore le mieux conservé. Là aussi, j'ai vu ce mode de construction caractéristique que j'avais déjà observé au château plus moderne de Schouy ; c'est-à-dire que les bastions, au lieu d'être concaves, comme ils le sont chez presque tous les peuples de la terre, sont convexes ; en d'autres termes, que leur partie saillante est en dedans au lieu d'être en dehors. Le second mur d'enceinte est presque entièrement renversé à droite et à gauche de la porte d'entrée ; quant à la voûte énorme de cette porte qui, sans cela, se serait aussi depuis longtemps écroulée, elle est préservée d'une chute totale par les racines d'un arbre qui a poussé sur les ruines. Cette partie du château, d'où l'on aperçoit la rivière et la ville, forme un très-joli tableau.

L'intérieur de la dernière enceinte était tout plein d'arbres et d'arbustes qui y pullulent librement ; mais, par un singulier contraste avec la désolation et la solitude qui règnent tout à l'entour, il s'y trouvait une porte d'entrée en bois, non-seulement très-bien entretenue mais soigneusement fermée, ce qui me força à grimper par-dessus. Au milieu de cette enceinte, je trouvai un tertre, haut de quatre pieds environ, sur lequel était placée une

Digitized by Google

large pierre carrée d'à peu près dix-huit pieds de long sur douze de large. Cette pierre était creusée et on avait gravé à l'intérieur quelques caractères chinois; à côté, on voyait encore plantés, en terre, les restes d'un de ces encensoirs fixés sur de petits bâtons et semblables à ceux dont les Chinois se servent dans leurs prières; un étroit sentier battu conduit de la porte d'entrée à ce lieu, ce qui semblerait indiquer qu'on y fait encore des prières et des sacrifices.

Il ne sera pas, peut-être, hors de propos de donner ici une notice historique sur Liou-Kiou.

Les îles Loo-Choo, Lew-Kew, Lieu-Khieu, Liou-Kiou ou Riou-Kiou, comme disent les Japonais, sont sous la double dépendance du Japon et de la Chine; elles payent tribut à chacun de ces deux pays, sans être cependant soumises, d'une manière absolue, ni à l'un ni à l'autre. Le groupe entier se compose de trente-six îles qui se divisent, à leur tour, en trois groupes particuliers, savoir : le groupe du nord ou *Sanbok*, celui du milieu ou *Tchousan* et celui du sud ou *Sannan*.

On ne saurait donner un meilleur aperçu de la très-ancienne histoire de ces îles que celui du savant Chinois Sou-poa-koung, qui les visita en 1719 en qualité d'ambassadeur; son récit est inséré dans le rapport du capitaine Marwells qui fit, en 1817, un voyage d'exploration et de découverte sur la frégate anglaise *Alceste*.

Voici la tradition de Liou-Kiou ou Loo-Choo : Au commencement il y avait dans le grand chaos un homme et une femme portant tous deux le même nom d'Omo-mey-kiou. Ils eurent trois fils et deux filles. Le fils aîné se nommait Tieu-son (petit fils du ciel), et fut le premier roi de Liou-Kiou; le second fut la souche de tous les princes tributaires, et les descendants du troisième formèrent le peuple. On ne dit ni si ni comment les trois frères se sont partagés les deux sœurs, ni si le troisième fils a eu pour lui quelqu'autre femme. La fille aînée s'appelait l'*esprit céleste*, l'autre, l'*esprit des eaux*. Après la mort de Tieu-son, il y eut vingt-cinq dynasties successives qui régnèrent pendant une période de dix-sept mille huit cent deux ans, d'après leur propre supputation, jusqu'à l'époque du régent Choun-tein qui devait régner encore en 1817. Les indigènes sont, d'ailleurs, très-jaloux de cette histoire fabuleuse. Dans l'histoire réelle, il n'est fait mention de ces îles que vers le VII[e] siècle, environ six cent cinquante

Digitized by Google

ans après Jésus-Christ, époque à laquelle l'empereur de la Chine, Yong-ti, exigea des insulaires de Liou-Kiou un tribut qu'ils refusèrent de payer.

Une flotte, portant une armée de dix mille hommes, fut équipée à Ancoa et à Fo-Kieu, et débarqua à Liou-Kiou. Le roi et un grand nombre d'habitants furent tués dans le combat, la flotte brûla la capitale et emmena en Chine cinq mille indigènes qui y furent vendus comme esclaves.

En 1291, un autre empereur de Chine, nommé Chit-soo, équipa à Fo-Kieu une seconde flotte contre les insulaires, mais cette flotte n'alla pas plus loin que Formosa. En 1372, l'empereur Hong-ou envoya un mandarin auprès du prince Tray-tou qui résidait à Tchou-Schaw, car le pays avait été alors divisé par la guerre civile en trois petits royaumes. Ce mandarin remplit sa mission avec tant d'habileté qu'il amena une partie des insulaires à se déclarer tributaires de la Chine. Les ambassadeurs de Liou-Kiou furent très-bien reçus en Chine, et on les renvoya chargés de riches présents. Encouragés par cet exemple, les rois ou princes des deux autres districts de Chan-pe et Chan-naou se soumirent également à l'empereur de la Chine. Trente familles chinoises vinrent s'établir à Cha-ou-li, le Napa d'aujourd'hui, où ils introduisirent l'écriture chinoise, ainsi que les livres et la doctrine de Confucius. Les fils des nobles de Liou-Kiou furent élevés et instruits à Nankin aux frais de l'empereur.

Sous le règne de Chaou-pa-chi, l'île entière fut enfin réunie de nouveau en un seul royaume, état dans lequel elle est toujours demeurée depuis lors. Le pays resta aussi en relations continuelles avec la Chine et le Japon, et fit avec ces deux pays un commerce avantageux.

Le célèbre Tay-cosoma, empereur du Japon, exigea enfin de Chang-ming, régent de Liou-Kiou, une soumission complète au Japon, mais on repoussa cette prétention. En conséquence, les Japonais envoyèrent une flotte, débarquèrent et amenèrent le roi au Japon, où, par sa noble fermeté, il mérita l'admiration de ses ennemis qui finirent par le renvoyer dans ses États.

Plus tard, lorsque la dynastie tartare monta sur le trône de Chine, il fut apporté quelques modifications à la nature du tribut que les îles Liou-Kiou devaient payer à cet empire, et leurs ambassadeurs ne furent plus obligés de venir à Pekin que tous les deux ans. Le nom du régent Chang-hi qui obtint ce résultat est encore aujourd'hui en grand honneur à Liou-Kiou.

Il peut y avoir environ mille ans que les bonzes ont introduit dans ce

Digitized by Google

pays la religion de Fo qui s'y est conservée jusqu'à ce jour. Je n'ai pas eu pour ma part l'occasion d'observer beaucoup les cérémonies religieuses, mais les indigènes paraissent vivre plutôt sous la loi d'une simple morale naturelle que sous une loi écrite, car les temples étaient généralement délabrés et les images des dieux d'autrefois abandonnées ou violemment mutilées, mutilations dont on voyait même des traces très-récentes. La polygamie est permise, mais il n'y en a que très-peu d'exemples. Le roi ne peut épouser que la fille d'une des trois familles princières. Il existe encore une quatrième famille très-considérée, mais le roi ne peut prendre de femme dans son sein parce qu'il n'est pas certain que la souche de cette famille soit de même sang que lui. Le rang des princes et des nobles est héréditaire; toutefois on peut anoblir les hommes qui ont rendu de grands services, de même que certains crimes peuvent faire dégrader un noble. Les revenus du roi lui sont fournis en partie par des domaines, en partie par les impôts sur le sel, le cuivre, l'étain, le soufre et d'autres articles encore. Il doit avec cela payer les serviteurs de l'État et suffire aux dépenses de sa propre maison.

Il y a ensuite, dans le livre du savant chinois, de longs détails sur les cérémonies à observer à la mort d'un prince ou au couronnement d'un nouveau roi; mais je les passerai sous silence, car cette partie n'offre pas un intérêt essentiel.

Quant au nom de ces îles qui est écrit d'une manière différente sur chaque carte, nous avons eu ici une longue discussion sur sa véritable orthographe. Les Chinois les nomment Riou-Kiou, une carte anglaise écrit Loo-Choo, d'autres Liou-Kiou; le capitaine Hall, qui les a visitées en 1817, les nomme Lew-Chew, et les cartes françaises les désignent sous le nom de Lieu-Khieu. Il fut enfin décidé que sur notre carte on les appellerait Lew-Chew (c'est-à-dire Liou-Kiou d'après la prononciation anglaise) et c'est aussi cette orthographe que j'ai adoptée sans vouloir pour cela l'imposer à d'autres.

Demain nous reprenons la mer; nous allons entreprendre notre traversée la plus importante et la plus décisive car c'est à Niphon que nous nous rendons cette fois.



Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIER SÉJOUR

# DANS LA BAIE DE JEDDO

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIER SÉJOUR

# DANS LA BAIE DE JEDDO

ASPECT DE LA CÔTE DE NIPHON. — BEAUTÉ DE CETTE CÔTE. — ENTRÉE DANS LA BAIE. — — PORT D'OURAGA. — PREMIÈRES RELATIONS AVEC LES JAPONAIS. — LEUR EXTÉRIEUR ET LEUR COSTUME. — MESURES DE PRUDENCE. — SONDAGE DE LA BAIE. — FORTIFICATIONS DE LA CÔTE. — DÉMONSTRATION HOSTILE. — EFFET D'UN SIFFLET. —

Comme c'était le 2 juillet que, sur le *Susquehannah* accompagné du *Mississipi*, du *Sarotoga* et du *Plymouth*, nous avions quitté le port de Napa, nous nous attendions à arriver le 8, au point du jour, en vue de Niphon, aussi, dès avant le point du jour, étais-je déjà sur le pont. La mer était couverte d'un épais nuage que le soleil avait peine à percer. Le *Susquehannah* marchait en tête ayant le *Sarotoga* à sa remorque; le *Mississipi* remorquant le *Plymouth*, suivait à un quart de mille en arrière. Nous voyions de temps en temps une jonque japonaise, mais dès qu'elle nous apercevait elle s'éloignait au plus vite. Ces bâtiments qui sont d'une

Digitized by Google

capacité de quatre-vingt à cent tonneaux, et assez bien construits, ont ordinairement une très-grande voile en étoffe de coton; parfois aussi ils en ont encore deux autres plus petites fixées à des mâts particuliers, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière; ils sont, d'ailleurs, assez fins voiliers. Contrairement aux jonques chinoises et à celles de Liou-Kiou, ils ne sont pas peints de diverses couleurs; mais seulement recouverts d'une simple couche de couleur bois sur laquelle se détachent quelques ornements de cuivre tout vert-de-grisés par l'eau de mer.

Vers six heures, nous passâmes entre un groupe de petites îles disséminées au sud-ouest de la baie de Jeddo; à neuf heures, nous vîmes sortir du brouillard les cimes des montagnes de Niphon, et en même temps on donna l'ordre de se préparer au combat. Cela ne fut pas long, car généralement à bord d'un vaisseau de guerre, on est toujours prêt à se battre au premier signal. On retira seulement les anciennes gargousses des canons pour les remplacer par de nouvelles, et l'équipage reçut des cartouches à mitrailles.

Les montagnes que nous avions en vue étaient très-belles de formes et on ne peut plus pittoresques; elles se terminaient vers la côte en pentes escarpées et rocheuses. Les hauteurs sont en partie boisées, mais partout où il y a une pente un peu moins roide ou un plateau, on voit des champs cultivés ou de belles prairies. A dix heures environ, nous aperçûmes, au-dessus des cimes des montagnes les plus rapprochées, qui peuvent avoir une hauteur de six à sept mille pieds, le sommet du grand volcan Fousi-Yama; il semblait n'être distant que de trente à quarante milles, mais je reconnus par la suite qu'il était à plus de cent milles. Il a, comme tous les volcans, la forme d'un cône tronqué dont les côtés s'élèvent en formant un angle de quarante à cinquante pieds d'ouverture. Nous remarquâmes qu'il s'y trouvait quelques places et bandes d'une nuance plus claire que le reste du terrain, mais l'atmosphère était tellement brumeuse, qu'il nous fut impossible de distinguer si c'était de la neige ou du sable très-clair.

Vers deux heures, nous arrivâmes à l'entrée de la baie extérieure de Jeddo. Les hauteurs les plus rapprochées se composent d'une série de collines de médiocre élévation derrière lesquelles s'élèvent des montagnes plus hautes.

Ces collines se terminent à plusieurs endroits par des rochers très-pittoresques, couverts d'une végétation luxuriante et de quelques groupes de

Digitized by Google

beaux et grands sapins; à d'autres endroits elles se développent et forment de petites plaines et des vallées verdoyantes dans lesquelles on voit souvent des villes et des villages. Partout où la culture est tant soit peu possible, il y a de beaux champs de riz qui, avec les croupes rocheuses et les petits bois qui les entrecoupent, forment un délicieux paysage. Ce qui en augmente encore le charme, c'est qu'il est comme voilé par une légère brume grise qui lui donne une expression plus calme et en fond mieux les masses; en outre, la teinte bleue foncée de la mer, qui occupe le premier plan, s'harmonie très-bien avec cet ensemble.

A mesure que nous approchions de la côte, le nombre des jonques augmentait, et dès que nous fûmes entrés dans la baie, l'eau était littéralement couverte d'une masse innombrable de petits bâteaux pêcheurs. Au commencement ils avaient tous grand soin de s'écarter de notre chemin, mais une petite barque de pêche, qui ne pouvait pas filer assez vite, ayant passé tout contre nous, sans que nous l'eussions dérangée, ni même que nous y eussions pris garde le moins du monde, les autres, encouragées par cet exemple nous laissèrent parader devant elles, et ceux qui les montaient regardaient avec étonnement et curiosité ces merveilleux géants marins, qui naviguaient sans voiles et de plus contre le vent. A quatre heures, nous arrivâmes à un endroit où la baie, qui avait jusque-là une largeur de trente à quarante milles, se resserrait au point de n'en avoir plus que de dix à douze. C'est là l'entrée de la baie proprement dite ou baie intérieure, qui s'étend encore à trente ou trente-cinq milles plus loin et à l'extrémité de laquelle est située Jeddo.

Sur la pointe de terre, qui se trouve à l'ouest de cette partie étroite de la baie, il y a une ville assez grande et les flancs des collines sont, sur plusieurs points, garnies de batteries. Lorsque nous fûmes à peu près à trois milles de cette pointe, un léger nuage de fumée s'éleva d'une des batteries; mais au lieu de voir, comme nous nous y attendions, un boulet ricocher sur l'eau, nous vîmes un instant après éclater en l'air, droit au-dessus de la batterie, une bombe ou une fusée. Ce n'était donc qu'un signal. Il fut répété trois fois et l'on y répondit d'autres collines situées à une grande distance.

Sans en tenir aucun compte, les vaisseaux poursuivirent leur chemin, et peu de temps après, ils venaient jeter l'ancre à un mille et demi environ de

Digitized by Google

terre ; ils étaient disposés en ordre de bataille, de manière à ce que chacun d'eux présentât le flanc à l'une des batteries de terre. Nous ne tardâmes pas à voir partir du rivage de nombreuses chaloupes d'assez belle grandeur, armées chacune de six à huit rames avec deux hommes à chaque rame. Selon la coutume chinoise, ces hommes ne ramaient pas d'avant en arrière, mais ils faisaient tourner leurs rames contre les flancs de la chaloupe à peu près comme fait un poisson avec sa queue et ses nageoires. Il y avait dans ces embarcations quelques autorités qui désiraient venir à bord. Après quelques pourparlers, on laissa monter le plus élevé en grade de ces fonctionnaires avec son interprète hollandais; mais, comme ce n'était pas la plus haute autorité de l'endroit, il ne fut reçu que par le lieutenant de pavillon. On lui exposa en peu de mots le but de notre présence et on le pria en même temps d'inviter le gouverneur du pays à se rendre à bord. Entretemps le nombre des barques avait augmenté, et l'on faisait mine de vouloir, comme dans certains cas précédents, cerner complétement nos vaisseaux. Le commodore fit dire sèchement à ceux qui étaient à bord qu'ils eussent à les faire éloigner, attendu qu'il ne souffrirait pas un pareil procédé, contraire au droit maritime. Cela parut les déconcerter fort, mais l'ordre du commodore leur ayant été réitéré d'une manière menaçante, ils renvoyèrent les barques au rivage, en demandant seulement que personne ne débarquât jusqu'à nouvel ordre, car cela ferait peser sur eux une responsabilité terrible. On le leur promit et ils s'en retournèrent beaucoup plus tranquilles qu'ils n'étaient venus.

Le lendemain de très-bonne heure, le commandant en chef des troupes stationnées dans ces parages se rendit à bord accompagné d'une espèce de préfet ou de premier bourgmestre. Vu leur rang plus élevé, ceux-ci furent reçus par le capitaine de pavillon ; on leur donna communication de la mission du commodore et on leur dit en même temps que la flotte remonterait la baie jusqu'à Jeddo, pour y faire parvenir à l'autorité compétente la lettre du gouvernement américain. Les deux fonctionnaires voulurent faire des observations, mais comme on n'y eut aucun égard, ils demandèrent un délai de quatre jours pour envoyer leur rapport à Jeddo, ce qui leur fut accordé; de sorte que jusqu'au 12 à midi, les vaisseaux durent rester dans la même position où ils se trouvaient alors.

Nous fûmes tous très-agréablement surpris de la politesse et de la conve-

Digitized by Google

nance parfaite de ces fonctionnaires. Les personnes des classes élevées avaient dans la physionomie quelque chose de légèrement asiatique; chez les gens des basses classes, tels que pêcheurs et bateliers, c'était le trait prédominant et il n'avait rien de désagréable. La seule chose qui me frappa, c'est que la partie inférieure du corps était un peu trop courte proportionnellement au buste; et cela sautait d'autant plus aux yeux que les Japonais portent leurs écharpes ou ceintures très-bas. Le costume était à peu près tel que je l'avais vu à Liou-Kiou, à bord des jonques japonaises; c'est-à-dire, un vêtement ample, en manière de caftan, avec de larges manches pendantes, cousu et fermé par en bas et serré autour des hanches par une ceinture dans laquelle étaient engagés un très-long sabre à deux mains et un autre plus petit; toutefois, portés de cette manière, ces sabres semblaient être fort gênants, car ceux qui en étaient pourvus avaient assez à faire à les remettre en place et les repoussaient sans cesse. Les habits de dessous étaient d'une étoffe mince et transparente; ils consistaient en une courte tunique de couleur claire et en pantalons descendant jusqu'à la cheville, d'où partait un bas cousu d'étoffe foncée, avec une seule séparation pour le gros orteil. Les sandales étaient en paille de riz, et entre le gros doigt de pied et le suivant étaient passées deux tresses de paille, très-finement travaillées, qui venaient se croiser à droite et à gauche sur le soulier. Les cheveux étaient presque entièrement rasés, et ceux qui restaient sur le sommet de la tête tressés de manière à former une petite queue qui était posée à plat jusque sur le bord supérieur du front. Cette coiffure paraissait être l'objet d'un très-grand soin et les cheveux étaient très-bien peignés et huilés. Je n'ai pas vu de barbes; quant aux fonctionnaires civils, ils ont toujours la tête nue, et ne se servent que de leur éventail pour se garantir des rayons du soleil. Les soldats avaient de larges chapeaux vernis, très-plats, mais recouverts d'une laque excellente. Les fonctionnaires supérieurs portaient un vêtement de dessus noir, orné sur les épaules, le dos, la poitrine, et les bords de broderies de soie de couleur, qui paraissaient représenter des armoiries. Je vis également sur les chapeaux des officiers une espèce de petit blason, tantôt doré, tantôt peint en diverses couleurs. Les bateliers, hommes vigoureux et bien conformés, étaient pour la plupart entièrement nus, n'ayant, pour couvrir les parties honteuses, qu'un morceau d'étoffe de coton passé autour des reins; toutefois, en approchant de nos vaisseaux, ils

Digitized by Google

dossèrent des espèces de petites jaquettes bariolées, dont les couleurs variaient selon le propriétaire de la barque. A l'arrière du bateau se tenait le pilote, à droite et à gauche duquel étaient plantés deux pavillons; l'un était aux armes du propriétaire, l'autre, sur lequel on voyait généralement une bande noire entre deux bandes blanches, était, ainsi que nous l'apprîmes plus tard, aux couleurs impériales.

Il fut pris, pour tout le temps de notre séjour dans la baie de Jeddo, des mesures de précaution suffisantes pour prévenir tout accident, et surtout une surprise de la part des Japonais. Le nombre des sentinelles fut triplé, et, en outre, depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, quatre officiers, qui étaient relevés toutes les deux heures, faisaient bonne garde dans les diverses parties du navire. L'ordre avait été donné de ne laisser approcher, pendant la nuit, aucune chaloupe plus près qu'à une portée de fusil, et, au moindre mouvement extraordinaire qu'on apercevrait sur la côte ou sur la mer, de donner de suite le signal d'alarme. Bien qu'il ne se produisit aucune manifestation hostile, ces mesures de prudence étaient justifiées par ce qui s'était passé précédemment sur les côtes du Japon, et notamment par la surprise dont avait été victime le capitaine Golownin, et par suite de laquelle ce brave officier et ses compagnons eurent à subir une captivité de plusieurs années.

A la nuit tombante, la côte présentait un aspect merveilleux. Partout sur les collines, de grands feux étaient allumés pour servir de signaux, les lignes des divers forts et des batteries étaient également garnies de feux de garde, et les nombreux villages et localités situés le long de la côte et entre les collines avec leurs feux et les torches qu'on portait souvent d'un point à un autre, ressemblaient à des essaims de lucioles.

Lorsque, à neuf heures du soir, le navire amiral tira, comme d'habitude, le coup de canon de retraite auquel répondirent les autres vaisseaux, nous remarquâmes sur le rivage un mouvement extraordinaire; un grand nombre d'individus couraient en tous sens avec des flambeaux, et l'on éteignit une partie des feux de garde, car, probablement, les Japonais redoutaient de notre part une attaque nocturne; cependant, au bout de quelque temps, le calme se rétablit, et l'on n'entendit plus que les sons d'une grosse cloche qui, à certaines heures de la nuit, faisait retentir jusqu'à nous sa voix grave et douce à la fois.

Digitized by Google

La ville d'Ouraga, devant laquelle nous nous trouvions, paraît contenir environ de huit à dix mille habitants, et former, pour ainsi dire, l'entrepôt de Jeddo; car tous les bâtiments qui vont à Jeddo ou qui en viennent, s'arrêtent à Ouraga. Le nombre des grandes jonques qui entrent chaque jour dans ce port, peut être facilement porté à plus de cent, et cela se comprend, car tous les grands personnages du Japon passent une partie de l'année à Jeddo, et, pendant ce temps, on leur envoie de leurs domaines de province leurs provisions de toute espèce pour eux et pour leur suite.

Le délai de trois jours qui avait été accordé aux Japonais fut mis à profit pour faire un relevé nautique de la baie. J'étais placé dans le premier cutter sous les ordres du lieutenant Bent, du *Mississipi*, qui dirigeait les opérations. Après avoir sondé les diverses parties de la baie, nous suivîmes la côte pour relever le nombre, la position et le rayon des différentes batteries. Parfois les bateaux de garde stationnés le long du rivage faisaient mine de vouloir nous empêcher d'aller plus loin. En pareil cas, nous avions l'ordre d'opposer la force à la force. Chacune de nos chaloupes avait à bord seize hommes armés de mousquets, de sabres et de pistolets; les officiers avaient de ces excellents pistolets à six coups qui ont été généralement admirés à la grande exposition de Londres, où ils figuraient sous le nom de *revolvers Colt*. Chaque fois que les bateaux japonais essayaient de nous barrer le chemin, la moitié de nos hommes laissaient tomber leurs rames et tiraient leurs mousquets de dessous les bancs de la chaloupe; cette simple démonstration fut toujours suffisante pour qu'on nous laissât avancer sans plus de difficulté.

Tous les forts que nous vîmes n'étaient que des forts en terre, construits selon le mode usité au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle, c'est-à-dire en forme de demi-lunes et d'ellipses, ce qui naturellement rendait les feux croisés impossibles. En outre, les pentes et les hauteurs situées derrière les forts étaient dépourvus de toute défense, de sorte que ces travaux étaient très-insuffisants et n'auraient pas pu résister à une attaque sérieuse. Sur une longueur de côtes de trois milles, il y avait, dans les diverses fortifications, des embrasures pour cent vingt à cent trente canons, mais le quart à peine de ces pièces était en batterie; de plus, ce n'étaient que des pièces de neuf et de douze, de sorte qu'au pis aller nous n'avions qu'à nous mettre à l'ancre hors de leur portée et à bombarder les forts tout à notre aise avec nos

Digitized by Google

canons de soixante-huit. Dans tous les cas, nos ennemis les plus dangereux eussent encore été les barques qui sont bien construites, fines voilières, et que les Japonais manient avec habileté ; leurs vigoureux soldats eussent été aussi de sérieux adversaires dans un combat à l'arme blanche.

Le 11, le *Mississipi* reçut l'ordre de remonter la baie un peu plus haut pour protéger les chaloupes des différents navires qui devaient sonder la baie supérieure ou intérieure. De notre mouillage devant Ouraga une pointe de terre qui s'avançait très-loin dans la mer empêchait de voir la baie supérieure, et cette pointe elle-même était assez bien défendue par des forts et des batteries de côte. Je fus placé ce jour-là à bord du *Mississipi* et j'eus ainsi une bonne occasion d'examiner le haut de la baie. Lorsque la frégate et les chaloupes doublèrent la pointe, nous vîmes venir à nous, de différents points du rivage, au moins cent vingt grandes barques montées chacune par vingt à vingt-cinq hommes et qui, de nouveau, firent mine de vouloir nous barrer le chemin ; en même temps s'avançaient, du côté opposé de la baie, un nombre à peu près égal de barques également montées par des soldats, lesquelles semblaient vouloir se réunir à celles qui étaient parties de l'ouest. Nos quatre grandes chaloupes se tenaient à un quart de mille en avant de la frégate, sous la protection de nos canons, et s'avançaient lentement sur une seule ligne ayant chacune à bord un homme avec une sonde ; nous avions, de notre côté, quatre sondeurs à bord.

Les résultats obtenus de la sorte prouvèrent, de la façon la plus positive, que tout ce qu'on a dit de prétendus bancs de sable et rescifs de corail qui rendaient la baie peu sûre est complétement dénué de fondement.

Nous avions remonté ainsi, pendant environ douze milles, sans rencontrer de résistance sérieuse. Une seule fois les barques japonaises essayèrent de se former devant nous en une espèce d'ordre de bataille, mais la frégate poursuivit tranquillement son chemin, et lorsque nous arrivâmes assez près pour que les Japonais fussent en danger d'être coulés, on donna un signal d'avertissement avec le sifflet à vapeur ; ce signal produisit l'effet désiré, car, dès que le son aigu et perçant du sifflet retentit sur l'eau, toutes les barques se hâtèrent de se mettre en sûreté en se portant les unes à droite, les autres à gauche. Ce fut un spectacle vraiment comique, et je ne pus m'empêcher de rire en voyant l'effet merveilleux que faisait un simple sifflet.

Arrivés au point le plus large nous aperçûmes, tout à fait dans le loin-

Digitized by Google

tain, à l'extrémité supérieure de la baie, une ville très-étendue, qui, d'après sa position, devait être Jeddo ; mais comme les ordres du commodore étaient très-précis, nous ne pûmes pas nous en approcher assez pour vérifier l'exactitude de notre hypothèse.

Pendant ce temps il était venu plusieurs députations auprès du commodore, et on avait fini par lui annoncer que le 12, deux commissaires impériaux viendraient de Jeddo pour recevoir la lettre adressée à l'empereur du Japon par le président des États-Unis; en même temps on lui avait présenté la lettre de créance impériale. Le lieu désigné pour l'entrevue était la petite ville de Gori-hama située à environ deux milles au-dessous d'Ouraga, et où l'on avait déjà fait les préparatifs pour la réception du commodore.

Digitized by Google

Digitized by Google

ENTREVUE

AVEC

# LES COMMISSAIRES IMPÉRIAUX

Digitized by Google

Digitized by Google

ENTREVUE

# AVEC LES COMMISSAIRES IMPÉRIAUX

— PRÉPARATIFS DE FÊTE. — HABITS DE GALA DES JAPONAIS. — DÉBARQUEMENT DU COMMODORE. — TROUPES JAPONAISES. — LES COMMISSAIRES IMPÉRIAUX. — OUVERTURE DES NÉGOCIATIONS. — FERMETÉ DU COMMODORE. — VISITE DU GOUVERNEUR D'OURAGA A BORD. — INSTRUCTION ET CONNAISSANCES DES JAPONAIS. — RETOUR A LIOU-KIOU.

Le matin du 12, nous vîmes tous les forts et les batteries ornés de drapeaux de toutes sortes; on avait aussi étendu, derrière les retranchements, de longues draperies noires et blanches. De précédents voyageurs, qui font mention de ces draperies, présumaient qu'elles avaient pour but de cacher l'intérieur des fortifications; mais notre interprète, M. Wells-Williams, qui, seize ans auparavant, était venu de Canton sur les côtes du Japon, en compagnie du docteur Parker, à bord du *Morrison*, pensait que ces draperies tendues les unes derrière les autres, et à peu d'intervalle, sont plutôt destinées à garantir les canonniers des balles; cette opinion me paraît beaucoup plus plausible, car ce moyen d'arrêter les balles



Digitized by Google

est assez bien imaginé; il est vrai, toutefois, qu'il serait insuffisant s'il s'agissait de boulets lancés par des canons de gros calibre.

Vers huit heures du matin, le gouverneur d'Ouraga, accompagné de quelques autres officiers, vint à bord annoncer que tout était prêt pour la réception. Cette fois ils portaient tous le costume officiel consistant en une espèce de pantalon très-large, d'épaisse soie noire, tombant jusqu'à la cheville et bordé autour des hanches ainsi qu'au bas des jambes de larges bandes de soie bleu foncé. Une veste à manches également en soie et collant à la taille, était rentrée dans la ceinture du pantalon, et l'on voyait autour du corps l'écharpe ordinaire avec les deux sabres dedans. Sur le tout venait un autre vêtement assez semblable à la *poncha* espagnole ou à la chasuble de nos prêtres catholiques, avec cette seule différence qu'il était fendu par devant et fermé sur la poitrine au moyen d'une agrafe. Chez les officiers supérieurs ce vêtement était de lourd brocart d'or, d'argent et de soie de couleur; celui des officiers subalternes était fait d'une espèce de drap rouge, ou jaune chez quelques-uns, bordé tout à l'entour de tresses d'or et d'argent et avec des armoiries brodées sur la poitrine et les épaules.

A neuf heures, le signal fut donné de s'embarquer dans les chaloupes; plusieurs de nos vaisseaux avaient été auparavant se mettre à l'ancre en face du lieu de l'entrevue, afin de pouvoir, au pis aller, nous protéger de leurs canons. On mit dans quinze chaloupes quatre cents hommes des différents navires, et lorsque, un peu avant dix heures, les canons du *Susquehannah* annoncèrent le départ du commodore, toute la flottille de chaloupes se mit en mouvement. Le lieu désigné pour l'entrevue était une petite baie à environ deux milles à l'ouest d'Ouraga, et sur laquelle est située la localité de Gouri-hama. Les côtés de cette baie étaient garnis d'environ cent cinquante barques. Sur le rivage on avait dressé deux pavillons spacieux devant lesquels nous aperçûmes un groupe d'officiers en riche uniforme; à droite et à gauche, sur une longueur d'environ deux milles, des draps noirs étaient tendus jusqu'à une hauteur de six à huit pieds, et, tout le long, des soldats étaient rangés en ligne. Il était difficile d'en évaluer le nombre, car ils ne formaient pas un front proprement dit. Les Japonais eux-mêmes nous dirent qu'il y avait six mille hommes; en tout cas, il n'y en avait pas moins de cinq mille. La plupart étaient armés de lances ou de fusils à mèche, quelques-uns avaient même des arcs et des flèches, mais à tous on voyait

Digitized by Google

les deux sabres d'usage. Pourquoi deux? Je ne puis vraiment pas m'expliquer l'utilité du second; ce n'est probablement qu'un objet de pure parade.

Non loin des pavillons, il y avait environ cent cinquante hommes armés de fusils à pierre et à baïonnettes et rangés militairement sur deux rangs; ils étaient l'arme au pied, tandis que les autres soldats, divisés en groupes, étaient répartis irrégulièrement tout alentour. A l'aile gauche se trouvaient deux canons en bronze de trois ou de quatre, montés sur des affûts d'un très-ancien modèle; c'étaient, selon toute apparence, de vieilles pièces espagnoles ou portugaises provenant de la guerre d'extermination des Japonais contre les chrétiens portuguais. Les officiers des différentes troupes étaient assis sur des chaises basses, chacun portant les insignes de son grade, et derrière les lignes des soldats plusieurs chevaux étaient tenus en main par des domestiques. Ces chevaux étaient de petite race, mais vigoureux et bien faits, leur harnachement était bigarré de diverses couleurs avec de riches ornements d'or et d'argent. Ils avaient la crinière coupée courte et la queue enfermée dans une bourse de soie de plusieurs nuances ou tressée avec des morceaux d'étoffe de couleurs variées. Au son de notre musique ils dressèrent les oreilles, frappèrent du pied le sol en faisant de joyeuses cabrioles, et mirent un peu de désordre parmi les soldats. Auprès de chaque cheval, il y avait encore quelques soldats spéciaux armés de lances de différentes formes qui pouvaient bien avoir quinze à seize pieds de long.

A l'endroit où devait débarquer le commodore, nos soldats de marine étaient formés à droite et les matelots à gauche, en deux compagnies, de chaque côté; chacun de ces corps avait sa musique avec les tambours et les fifres de rigueur qui se distinguaient par leur habit rouge. Un major et un capitaine commandaient les soldats de marine; les matelots étaient commandés par quatre lieutenants et un midshipman; les autres officiers, au nombre de quarante environ, formaient l'état-major et attendaient le commodore au lieu de débarquement.

Dès que celui-ci eut posé le pied à terre, le gouverneur d'Ouraga, qui était arrivé un peu avant lui avec sa suite, complimenta le commodore et ses officiers, et tout le cortége se dirigea vers les pavillons situés non loin de là. Il y avait devant ces pavillons une espèce de grand vestibule formé par de longues bandes d'étoffe de coton noir et blanc. Tous les Japonais

Digitized by Google

restèrent en dehors de cette première enceinte; il n'y eut que le gouverneur, avec une suite peu nombreuse, qui accompagna le commodore, lequel laissa également son escorte à l'entrée et ne prit avec lui que les officiers d'état-major. A l'extrémité de ce vestibule, où des nattes recouvraient le sol, se trouvait un pavillon ouvert et élevé de quelques marches; dans ce pavillon étaient assis les deux commissaires impériaux, Toda, prince d'Idzou, et Ido, prince de Ioucamy, le premier sur un siége un peu plus haut que celui du second; à côté et à droite du prince Ido, un autre fonctionnaire, nommé Yezaimon, se tenait à genoux; je n'ai pas pu savoir quel était le rang de ce fonctionnaire. Le gouverneur d'Ouraga, Yezaimon et l'interprète Tatsnoske vinrent faire d'abord de profondes révérences au prince d'Idzou, puis ils s'agenouillèrent devant lui et restèrent dans cette posture tout le temps de la conférence. En face du siége sur lequel était assis le prince, il y avait trois chaises d'égale hauteur sur lesquelles furent invités à prendre place le commodore et les deux plus anciens capitaines. Les autres officiers se groupèrent derrière le siége du commodore, tandis que le reste de la suite japonaise attendait à genoux dans le vestibule la fin de la séance.

On présenta encore une fois au commodore les pleins pouvoirs donnés aux deux commissaires par l'empereur du Japon; après quoi furent produites la lettre du président à l'empereur, ainsi que les lettres de créance du commodore portant toutes le grand sceau des États-Unis, qui pendait enfermé dans une capsule d'or; ces lettres étaient dans un coffret à morailon et à serrure d'or, porté par les deux plus jolis mousses de l'escadre; on ouvrit le coffret, on en retira les pièces, et, après une courte allocution expliquant le but de mission du commodore, on les remit, accompagnées de la traduction chinoise, hollandaise et française, aux deux commissaires impériaux qui les reçurent et les déposèrent avec beaucoup de cérémonies dans une assez grande boîte; cette boîte fut ensuite fermée et entourée d'un fort cordon de soie auquel on fit faire plusieurs tours avec toutes sortes de nœuds très-compliqués.

Les deux commissaires impériaux étaient, à ce qu'on nous dit, du rang le plus élevé, et ils durent trouver notre manière d'être bien étrange, car elle faisait le plus violent contraste avec celle de leurs propres subordonnés. En effet, tandis que ceux-ci se présentaient toujours devant eux, sans souliers, ne leur parlaient qu'à genoux et le front contre terre, les barbares

Digitized by Google

étrangers faisaient très-peu de cérémonies et restaient constamment debout. C'était, il faut en convenir, un spectacle nouveau pour un peuple chez lequel les cérémonies et les formalités sont la partie la plus essentielle de la vie, et notre attitude différait étonnamment de celle qu'on avait imposée jadis aux ambassadeurs hollandais et russes qui avaient dû se soumettre aux lois d'une indigne et humiliante étiquette. Peut-être ces ambassadeurs avaient-ils reçu des instructions particulières qui les obligeaient à faire une profonde révérence au premier agent de police japonais qui aurait l'impudence de l'exiger d'eux, et à se traîner en avant et en arrière sur les genoux et sur le ventre. Quant à nous, Dieu merci, on nous avait recommandé tout le contraire; bien résolu à ne se soumettre à aucune humiliation, notre commodore avait donné les instructions les plus précises dans ce sens, et tous les Japonais furent reçus et salués avec les mêmes formes de politesse qui eussent été observées aux États-Unis envers toutes les personnes du même rang. Cela produisit un très-bon effet, et, bien qu'au commencement les pauvres Japonais parussent un peu déconcertés, ils se calmèrent à la fin lorsqu'ils virent quel profond respect on avait à bord pour nos chefs et avec quelle ponctualité tout le monde obéissait à chacun de leurs ordres sans qu'il fût besoin pour cela de ces dégradantes cérémonies. Ce qui les frappa encore, ce fut la manière amicale et bienveillante, bien que nullement servile, dont nous reçûmes à bord les députés japonais.

Lorsque nous voulions faire nos sondages de la baie ou jeter l'ancre aux endroits qui nous paraissaient les plus convenables, on nous faisait souvent des objections qu'on appuyait de cet argument : « Cela est contraire aux ordres de notre gouvernement à qui nous devons obéir. » Mais nous répondions invariablement chaque fois : « Et l'ordre de notre gouvernement auquel nous devons obéir, est que nous agissions ainsi, et comme nous sommes accoutumés à agir de la sorte dans le monde entier, nous agirons de même ici! » Seulement nous avions toujours soin d'ajouter que le gouvernement des États-Unis était animé de sentiments pacifiques à l'égard du Japon. Bien que tout cela semblât assez étrange à nos bons Japonais, ils n'avaient, en définitive, d'autre parti à prendre que de se soumettre, car, si l'on eût dû en venir aux dernières extrémités, leurs petites barques avec leurs canons de douze n'eussent pas tenu longtemps devant nos formidables vapeurs armés de pièces du plus gros calibre.

Digitized by Google

A la fin de la conférence, le commodore annonça que, comme sans aucun doute on prendrait le temps de délibérer mûrement sur l'objet de sa mission, il allait repartir et ne reviendrait qu'au printemps. Cela était surtout pour les Japonais quelque chose de tout à fait inouï et on ne peut plus différent du procédé suivi par les ambassadeurs des autres nations qui avaient attendu des mois entiers, dans une espèce de demi-captivité, qu'il plût aux Japonais de les renvoyer enfin avec une réponse équivoque.

Aussi les Japonais exprimèrent-ils naïvement la surprise que leur causait la déclaration du commodore, mais ils se rassurèrent lorsque le commodore leur représenta notre départ comme un acte de courtoisie, en disant qu'il ne voulait pas que la présence d'une force militaire si considérable dans le voisinage de la capitale de l'empire pût faire supposer qu'il voulût influencer le moins du monde les délibérations.

Il y eut encore un échange de politesses, après quoi tout le monde quitta le pavillon et se rembarqua en bon ordre dans les chaloupes. Pendant l'embarquement, le major Z***, qui commandait les soldats de marine, avait rassemblé tous les fifres, et le vieil air connu de *Yankee-Doodle*, avec l'accompagnement obligé de tambours, retentit pour la première fois sur la côte de Niphon. Cet épisode provoqua une hilarité générale.

Le gouverneur, avec ses officiers, nous accompagna à bord. On leur montra l'intérieur du navire qu'ils n'avaient pas encore vu, et ils examinèrent tout avec grande attention, bien qu'avec la réserve de gens qui penseraient être de mauvais ton s'ils laissaient deviner leur curiosité. Ce qui parut les étonner le plus, ce fut la machine, nos gros canons à percussion, les fusils, les revolvers, etc. Ils connaissaient bien les cartes géographiques et astronomiques, et désignaient très-exactement sur le globe la place du Japon, celle de la Russie, de l'Angleterre, de la Hollande, des États-Unis, ainsi que de leurs capitales. Ils firent aussi diverses questions indiquant qu'ils étaient assez au courant de ce qui se passait dans le monde. Ainsi, ils demandèrent si le Mexique existait encore, ou si les États-Unis l'avaient déjà entièrement conquis, et différentes choses du même genre, en montrant chaque fois sur le globe le pays dont ils parlaient.

Avant notre départ, on apporta encore divers présents, tels que du brocart d'or et d'autres étoffes, des objets de laque de toute espèce, des éventails, du sacky, plus de cent pièces de volaille, quelques milliers d'œufs, etc.;

Digitized by Google

le commodore rendit politesse pour politesse, mais on refusa d'accepter plusieurs armes de prix qui se trouvaient parmi ses présents. Par contre, on reçut avec grand plaisir les vins et les pâtisseries fines, ainsi que les confitures dont le commodore avait envoyé une assez bonne quantité; en effet, toutes les fois que les Japonais étaient venus à bord, ils s'en étaient largement régalés, notamment le dernier jour où M. le gouverneur d'Ouraga et sa suite, ayant bu pas mal d'excellent champagne, avaient quitté le navire de très-belle humeur.

La flotte resta encore deux jours dans la baie après cette entrevue, afin d'achever les sondages et de choisir un bon ancrage pour le printemps suivant; pendant ce temps, la bonne entente avec les Japonais devint de plus en plus cordiale. Le gouverneur nous fit encore quelques visites, et plusieurs fois nos chaloupes de sondage abordèrent celles des indigènes; on fuma la pipe ensemble et l'on se fit même réciproquement de petits présents; une fois, entre autres, nous reçûmes en cadeau des fruits magnifiques parmi lesquels se trouvaient des pêches parfaitement mûres et de toute beauté.

Le 15, nous sortîmes de la baie; pendant toute la journée, nous nous dirigeâmes vers le sud entre une quantité d'îles, et, lorsque nous eûmes repris la pleine mer, nous retournâmes en droite ligne au dernier port que nous avions quitté, c'est-à-dire à Napa, dans les îles Liou-Kiou.

Nous fûmes assaillis par un violent orage qui nous secoua rudement et nous enleva quelques pièces de charpente; le *Mississipi* perdit même deux de ses chaloupes, mais heureusement personne ne périt. Le 25, vers midi, nous reprenions notre précédent mouillage, où nous fûmes cordialement accueillis par nos camarades du *Supply* (vaisseau de transport), que nous y avions laissé. Nous étions enchantés, de notre côté, de pouvoir renouveler ici nos provisions de viande fraîche et de légumes dont nous avions été un peu à court pendant les derniers temps.

Quelques jours après notre arrivée, le régent nous donna une nouvelle fête à Schouy. Elle fut à peu près semblable à la première, avec cette différence qu'il y régna un peu plus de cordialité et qu'on n'avait pas débarqué l'escorte de soldats de marine et de matelots. Le commodore profita de l'occasion pour faire observer que les indigènes devaient être surabondamment convaincus de nos intentions pacifiques, et qu'on pourrait se dispenser à

Digitized by Google

l'avenir de nous faire accompagner par ces fonctionnaires qui ne nous quittaient pas d'une semelle, sous prétexte de nous être utiles, mais en réalité pour nous espionner. Il désirait, ajouta-t-il, que nous pussions acheter et payer nous-mêmes sur le marché nos vivres et autres provisions, en un mot, que les relations fussent libres de part et d'autre. On ne voulut pas accéder de suite à ce désir, et l'on donna pour prétexte que tout cela ne pouvait se faire qu'avec le consentement du prince; mais le commodore ayant déclaré qu'il irait lui-même à Schouy pour arranger cette affaire, on nous donna sur-le-champ une réponse affirmative.

Nous rencontrâmes les mêmes difficultés lorsqu'il fut question d'établir un magasin de charbon pour y laisser, jusqu'à l'année suivante, tout celui que nous avions de trop. On nous faisait à cela les objections les plus étonnantes, comme celle-ci, par exemple : « L'orage pourrait renverser la maison, » ou bien « elle devrait être construite sur le modèle de celles des indigènes; ceux-ci pourraient voler le charbon, etc., etc. » Bref, toutes ces objections furent écartées radicalement, quoique avec bienveillance, et le magasin fut construit.

Enfin, le 31 juillet, au matin, on ouvrit à Napa une espèce de bazar dans lequel étaient exposés en vente, à notre intention, des objets de laque, des étoffes de laine et de soie, des éventails, et toutes sortes d'ustensiles. Il paraît que dans ce pays l'argent a beaucoup de valeur, car, pour la modique somme de trois dollars (quinze francs), j'achetai un très-joli coffre de laque avec quatre tiroirs pour mettre le riz, la viande, les poissons, les légumes, un vase en étain pour le sacky, quelques petites tasses de laque, un caftan avec une ceinture de soie, des souliers, des pipes, une blague à tabac, des éventails et d'autres objets encore. Sur le marché on paye les vivres à des prix tout aussi modiques, en cash chinois; ces relations d'affaires avec les habitants de Liou-Kiou nous ont mis à même de vaincre complétement la timidité naturelle de leur caractère, et j'espère qu'à l'avenir nous nous entendrons de mieux en mieux avec ces bonnes gens.

Digitized by Google

# REPOS A MACAO

Digitized by Google

Digitized by Google

# REPOS A MACAO

— COUM-SING-MOON. — LOGEMENT A MACAO. —
TON DE LA SOCIÉTÉ DE CETTE VILLE ET GENRE DE VIE QU'ON Y MÈNE.
— PROMENADE D'AGRÉMENT SUR LA RIVIÈRE. —
MAGASINS DE RIZ. — INSULAIRES DE LA MER DU SUD TROUVÉS EN PLEINE MER.
— NOUVELLES DU JAPON ET RÉFLEXIONS QU'ELLES SUGGÈRENT. —
UNE PERTE DOULOUREUSE.
— PARTIES DE CHASSE. — ASSASSINAT DU GOUVERNEUR AMARAL. —

Nous partîmes de Liou-Kiou le 1er août; mais les vents nous étant contraires, notre traversée fut très-longue. Le 3, au soir, nous entrâmes, en même temps que le sloop *Vandalia*, qui venait directement des États-Unis, dans le port bien connu de Hong-Kong, où nous jetâmes l'ancre. Nous n'y restâmes que trois jours, car nous approchions de l'époque des typhons ou violents orages; le *Mississipi* se rendit à Wampoa, et le *Susquehannah* au mouillage un peu mieux abrité de *Coum-sing-moon*, ce qui signifie en français : *la porte d'or du soleil levant*. Celui qui a baptisé cet endroit serait, à coup sûr, fort en peine de justifier un pareil nom; c'est un vaste bassin dans lequel sont à l'ancre les vaisseaux étrangers chargés d'opium; il est

Digitized by Google

entouré de petits coteaux dénudés, entre lesquels se cachent quelques misérables cabanes de pêcheurs. La chaleur était étouffante; aussi les cols empesés étaient-ils passés à l'état de pure tradition, et nous n'avions d'autres moyens de nous distraire que d'aller rendre quelques visites à bord des navires d'opium ou de pêcher à la ligne. Bien que je ne sois pas grand amateur de ce genre de distraction, j'en vins, par désœuvrement, à faire comme les autres, et je jetai ma ligne par-dessus le bord; bientôt je retirai un malheureux habitant de ces profondeurs jaunes; ses deux grands yeux me regardaient d'un air de reproche, et, tout honteux de mon exploit, je rejetai à l'eau le poisson qui s'était laissé prendre à mon amorce traîtresse.

Au bout de quatre jours, nous reçûmes enfin l'agréable nouvelle que toute la *mess* des artistes devait aller prendre ses logements à l'hôpital qu'on venait d'établir à Macao; nous montâmes gaiement, avec nos bagages, à bord du lougre portugais qu'on nous avait envoyé, et, le même soir, nous débarquions à Macao.

Je crois avoir déjà dit que Macao, à cause de sa belle situation, est en été et en automne le rendez-vous des riches marchands étrangers de Canton et de Hong-Kong; cette année-là, les troubles politiques les y firent séjourner plus longtemps que de coutume, de sorte qu'il y avait beaucoup d'animation dans cette ville ordinairement si paisible.

Pendant les cinq ou six premières semaines de mon séjour à Macao, j'évitai autant que possible les nombreuses séductions de la société, car j'avais, d'une part, à mettre en ordre et à terminer mes études, ébauchées seulement au Japon, et, d'autre part, mes travaux au département hydrographique me prenaient trop de temps et exigeaient trop d'attention pour que j'eusse l'esprit libre. Cependant je faisais chaque soir une promenade pour me reposer des fatigues de la journée, et, peu à peu, cela m'amena à former de relations aussi nombreuses qu'agréables; de sorte qu'à la fin, sous peine de passer pour un misanthrope impoli, il ne me fut plus possible de refuser davantage les invitations qui m'étaient faites de toutes parts. Dîners, soupers, bals, parties de chasse et de promenade se succédaient presque sans interruption; mais, comme mes travaux avançaient et que j'avais un peu plus de temps à moi, je pouvais goûter, sans remords de conscience, le plaisir de la société.

Digitized by Google

En somme, les manières de la société d'ici offrent un singulier mélange de la liberté et du sans-façon du Sud avec la vraie décence anglaise; je n'ai jamais vu rien de semblable, et dans ce pays, véritable eldorado du cérémonial chinois, cela fait le plus étrange contraste avec les mœurs des indigènes; on peut appeler Macao une ville portugaise, une ville anglo-indienne, une ville orientale, bref, on peut l'appeler tout ce qu'on voudra, plutôt qu'une ville chinoise. Les règles de ce qu'on nomme le bon ton sont extrêmement commodes, et, à part quelques usages insolites auxquels on est bientôt fait, on ne peut plus agréables pour l'étranger nouveau-venu. Ainsi, par exemple, l'usage veut qu'un nouveau débarqué rende, avant tout, une visite à toutes les personnes dont il désire faire la connaissance. S'il a quelque ami qui l'accompagne dans ces visites, ce n'en est que mieux; mais s'il n'en a pas, cela ne fait rien; on peut même se dispenser de la formalité d'une lettre de recommandation. Une carte de visite, qui est toujours envoyée à la maîtresse de la maison, suffit et est généralement considérée comme équivalent à la visite elle-même. Le plus souvent on reçoit une contre-visite du maître, ou une invitation écrite de la maîtresse de la maison dont on peut, à partir de ce moment, se regarder comme l'ami.

D'autres fois il m'est arrivé qu'ayant l'intention d'aller, le soir, rendre visite à une dame, j'apprenais qu'elle devait elle-même aller en visite dans une maison que je ne connaissais pas encore ou qu'elle avait reçu une invitation; alors, au lieu de s'excuser poliment de ne pouvoir pas me recevoir, comme on fait d'ordinaire dans nos pays du nord, on m'engageait de la manière la plus amicale à prendre part à l'invitation.

Le costume des hommes qui, pendant les chaleurs, se compose d'un petit habit blanc négligé, aide beaucoup aussi à ces mœurs faciles, attendu que cette tenue blanche est reçue dans toutes les sociétés et qu'on n'est pas obligé, comme à Londres, à Paris, à New-York et à Vienne, de changer de toilette trois ou quatre fois par jour.

Une maison dans laquelle j'ai passé bien des heures délicieuses, c'est celle de M. de B..., ministre résident français en Chine. C'est ordinairement le rendez-vous de tous les officiers français. Madame de B...s qui, à un charmant talent de conversation, joint la connaissance de plusieurs langues et une éducation musicale peu commune, attirait chez elle tout ce qu'il y avait d'esprits cultivés, et l'on ne quittait cette maison qu'à regret.

Digitized by Google

Comme souvent il s'y trouvait réunis de très-forts dillettanti, j'ai eu le plaisir d'y entendre plusieurs fois de très-bonne musique, plaisir délicieux que je n'ai plus retrouvé dans la suite de mes voyages. Quelques officiers de la corvette française la *Constantine*, étaient très-bons chanteurs, et souvent ils exécutaient de beaux quatuors pour voix d'hommes; il m'arrivait alors de tomber dans de profondes rêveries, je me croyais transporté dans ma chère ville natale, et j'étais tout étonné, quand je revenais à moi, de me trouver à l'extrême frontière du céleste empire.

Une autre source de distractions et de délassements pour l'esprit et pour le corps, ce fut la connaissance intime que je fis d'un Anglais, le docteur W..., amateur passionné de la peinture de paysage et possédant lui-même un assez joli talent de paysagiste. Le docteur W... a un admirable bateau de Hong, contenant une cajute assez spacieuse pour une table de quatre couverts, et disposée avec tout le confort imaginable. Souvent sur ce bateau nous avons remonté la rivière pour y passer toute la journée. Le matin, je faisais ordinairement une petite battue dans les champs de riz où j'allais tirer quelques bécasses pour notre dîner; lorsque la chaleur devenait trop forte, j'allais m'asseoir quelque part à l'ombre, ou bien je revenais sur le bateau esquisser quelques jolies vues du rivage, des cabanes de pêcheurs groupées de la manière la plus pittoresque, des chaloupes, des jonques, des pagodes à moitié cachées entre les arbres, etc. A midi, nous dînions à bord en compagnie de madame W..., qui s'était occupée jusque-là à lire ou à faire des travaux d'aiguille, et le soir, à la fraîcheur, nous faisions ordinairement une promenade pour laquelle je prenais encore soit mon fusil, soit mon album. Dans ces petites excursions, nous visitâmes plusieurs fois certaines petites localités voisines dont la plupart sont situées sur les bords de la rivière. La plus importante est Casabranca, ville d'environ dix mille habitants et entourée d'une muraille de pierre.

A un autre endroit de la rivière, il y avait un singulier édifice en forme de tour. Dans les trois étages dont il se compose, on voit une quantité d'idoles et d'autels qui tous sont encore en très-bon état. L'encens qui brûlait sur quelques autels indiquait que ce temple n'était nullement abandonné. Cependant, de même que la plupart des autres temples que j'ai visités jusqu'ici, je n'y vis pas le moindre fidèle, pas un seul prêtre occupé aux cérémonies du culte; ce qui semblerait indiquer que la population

Digitized by Google

chinoise ne remplit pas avec beaucoup de zèle ses devoirs religieux, du moins quant à ce qui est des pratiques extérieures.

Sur un autre point il se trouvait encore un grand et vaste bâtiment qui servait tout à la fois de temple et de magasin. Autant que j'ai pu me renseigner, il paraît que, dans cette partie de la Chine, les paysans sont divisés en un certain nombre de clans ou de tribus, soumis à l'autorité de diverses familles auxquelles elles doivent certains services et un tribut annuel consistant en une certaine quantité de riz. A son tour, la famille du seigneur est obligée — ou peut-être le fait est-elle par tradition — de fournir, en temps de disette, du riz aux plus pauvres de ses serviteurs, et c'est dans ce but que sont élevés ces grands bâtiments qui sont construits à plus ou moins grands frais, selon que la famille seigneuriale est plus ou moins riche. Celui dont je parle était très-étendu, il pouvait avoir de trois à quatre cents pieds en tous sens, et il était orné partout de belles sculptures et de riches dorures. Comme c'était précisément l'époque de la seconde récolte, on était occupé à emmagasiner le riz. Le docteur W..., qui a visité cet endroit à différentes saisons de l'année, a vu le magasin quelquefois tout plein, d'autres fois presque entièrement vide. Je n'ai pas pu savoir s'il y a dans tout l'empire chinois des institutions de ce genre.

Je ne dois pas oublier de mentionner ici un fait curieux et intéressant. Notre vaisseau de transport, le *Southampton*, qui arriva vers cette époque, en doublant le cap Horn, avait recueilli en pleine mer un canot indien, long de quinze pieds, dans lequel se trouvaient sept hommes, appartenant évidemment aux îles de la mer du Sud, et que l'orage avait entraînés à une distance d'au moins douze cents milles marins. On ne put tirer d'eux aucune autre réponse que : *salibabou*, ce qui pouvait être aussi bien le nom de leur île que celui de leur race. Parmi le peu d'objets qu'ils avaient avec eux, on trouva quelques vases en métal de fabrication malaise et un chapelet catholique. On mit ces hommes dans un hôpital pour les faire soigner ; un officier français étant venu les y visiter, ils se livrèrent, en le voyant, aux démonstrations les plus vives et lui adressèrent la parole dans une langue pleine de sons gutturaux ; cette manifestation ainsi que le chapelet trouvé dans le canot firent présumer que peut-être des vaisseaux français avaient pu jadis visiter leur île. Mais il a été tout à fait impossible de savoir où elle était située. La physionomie de ces gens a beaucoup d'analogie avec celle des

Digitized by Google

Malais; cependant ils ont les cheveux crépus. Le canot est construit en planches assez solides, mais au lieu de clous, ils se servent, pour les assembler, de bandes de bambou très-minces. Comment ces hommes ont-ils pu, dans une aussi frêle embarcation, tenir la mer si longtemps? C'est pour nous tous une énigme.

Notre sloop de guerre, *Plymouth*, arriva plus tard de Liou-Kiou, où il avait été stationné jusqu'alors. Il y fut remplacé par la *Vandalia* et vint nous rejoindre à Macao. Il toucha, en revenant, Amoy et Ningpo, deux villes qui sont retombées de nouveau au pouvoir des impériaux. A Amoy, les insurgés ayant évacué la place sans opposer une grande résistance, les soldats de l'empereur avaient fait un affreux massacre des habitants, et particulièrement des femmes et des enfants. Les rebelles, partout où ils passent, n'épargnent pas non plus le sang de leurs adversaires, mais ils s'en tiennent le plus souvent aux mandarins et aux employés, qui sont décapités sans miséricorde. Dans tous les pays où la guerre civile exerce ses fureurs, les mêmes causes produisent les mêmes effets; il faut donc moins s'étonner des cruautés qui se commettent en Chine que les déplorer, en général, comme de tristes explosions de ce qu'il y a de brutal dans la nature humaine.

Les nouvelles que nous avons reçues par Shanghaï sur les résultats obtenus par l'escadre russe au Japon, portent qu'on a refusé d'avoir aucune communication avec les envoyés russes jusqu'à nouvel ordre, mais elles en donnent divers motifs. Le premier, c'est que les Japonais ne veulent traiter avec aucune nation jusqu'à ce que les négociations entamées avec le commodore Perry soient terminées; d'après une autre version, on aurait annoncé au commandant de l'escadre russe que l'empereur du Japon était mort le 26 août, et que, pendant les trois ans que durait le deuil, on ne pouvait traiter aucune affaire d'État. Cette dernière raison nous paraît tout à fait absurde; elle serait de nature à faire passer les Japonais pour les plus grands imbéciles du monde, ce qu'ils sont fort loin d'être, comme nous l'avons vu; elle est aussi en contradiction trop manifeste avec ce que nous avons appris dans le pays sur les procédés du gouvernement pour que nous puissions y ajouter foi. Jamais on ne fait connaître la mort d'un empereur du Japon avant d'avoir installé son successeur, et tout cela est tenu dans le plus grand secret (*ne-boen*), afin de ne troubler ni d'interrompre en rien la

Digitized by Google

marche des affaires. Il est donc possible que cette raison-là ne soit qu'un prétexte. Cependant, si l'empereur était réellement mort, on pourrait en conclure qu'il y a eu de graves et importants conflits qui, évidemment, auraient eu pour cause les propositions du gouvernement américain. En effet, chaque fois qu'au Japon il se produit une divergence d'opinion entre l'empereur et ses ministres, on convoque les membres de la plus haute noblesse de l'empire qui jugent comme arbitres; s'ils prononcent une décision contraire à celle des ministres, ceux-ci n'ont plus qu'à s'ouvrir le ventre pour échapper à une exécution publique qui entraînerait, en même temps, pour la famille du supplicié la perte de ses biens; si, au contraire, ils donnent tort à l'empereur, celui-ci, bien entendu, ne s'ouvre pas le ventre, mais il est considéré comme mort politiquement, et on lui donne immédiatement un successeur. Or, si l'événement annoncé, en cas toutefois qu'il se confirme, avait eu réellement lieu si peu de temps après la remise des papiers du commodore et à la suite des délibérations ouvertes à ce sujet, il serait facile de deviner, d'après ce dénoûment tragique, quel est le parti qui a triomphé dans cette lutte d'opinions; resterait à savoir ce que demandait ce parti. Quoi qu'il en soit, nous ne tarderons pas à savoir le fin mot. Il est possible que les Japonais, qui sont une nation brave, se soient décidés à opposer une vigoureuse résistance, et, dans ce cas, nous aurions sur les bras une rude besogne. Mais, comme ils sont aussi une nation prudente et bien au courant de ce qui se passe dans le monde, il paraît plus probable, d'après tout ce que nous avons observé, qu'ils auront pris un autre parti. Ils doivent bien voir que si, depuis deux siècles, ils se sont isolés du reste du monde, cet état de choses doit bientôt avoir un terme, et, sans doute, ils préfèrent entrer en relations avec une puissance dont la politique ne vise pas à faire de grandes conquêtes dans les pays étrangers, mais ne cherche qu'à assurer à son commerce les plus grands avantages possibles. Nous sommes prêts, du reste, dans l'un et l'autre cas, à mener glorieusement et avec honneur notre entreprise à bonne fin, et il est certain que nous approchons d'une des crises les plus intéressantes de l'histoire moderne; quant à moi, je m'estime heureux d'être tout à la fois acteur et spectateur de ce grand événement.

Le *Plymouth* eut à déplorer une très-triste perte. Pendant qu'il était à l'ancre devant une des îles que nous avions visitées l'été précédent, le pre-



Digitized by Google

mier cutter, monté par le lieutenant Matthews et treize hommes d'équipage, avait était faire une pêche en mer ; tout à coup arrive un typhon épouvantable dont le *Plymouth* lui-même eut beaucoup à souffrir; le cutter est entraîné au large et tous ceux qui le montaient trouvent la mort dans les flots.

Mais revenons à un sujet plus gai et parlons de mon séjour à Macao, où je fis pendant l'automne quelques agréables parties de chasse dans les rizières coupées où la bécasse abonde. Ces parties de chasse sont, en tout cas, un excellent exercice de corps, car le sol des champs de riz qui est resté sous l'eau pendant tout l'été, est si mou et si marécageux qu'après y avoir pataugé pendant quelques heures avec de lourdes bottes de pêche, on n'est guère moins fatigué que si l'on avait fait une étape dans trois pieds de neige. Afin d'arriver, sans être trop fatigué, aux endroits les plus écartés qui sont aussi les plus giboyeux, on s'y fait ordinairement conduire en chaise à porteur. J'ai fait une de ces parties avec le docteur L..., mon ancien camarade à bord, qui était alors employé à l'hôpital. Un vieux Français, M. D..., chasseur passionné, mit à notre disposition ses chiens, ses *valets de chiens* (je ne trouve pas d'autre nom pour désigner cet emploi), sa chaise de chasse, ses paniers à provisions, ses porteurs de fusils, bref, tout son service cynégétique. Pour chaque chaise il y a six *coolies* ou porteurs qui se relèvent de temps en temps ; ce qui, avec le reste du personnel, nous faisait une suite de dix-huit hommes.

Nous nous levâmes à trois heures du matin, car nous devions faire dix milles avant le point du jour; c'était un superbe spectacle que de voir nos seigneuries dans leurs chaises, suivies des porteurs de fusils, des valets de chiens, des paniers à provisions et du reste de leur suite, traverser à cette heure matinale les rues désertes et mal éclairées de Macao. Nous arrivâmes bientôt en pleine campagne, et, pendant que nos *coolies* nous menaient bon train, excités qu'ils étaient par l'air frais du matin, nous causions, en fumant un excellent cigare, des événements de l'année qui venait de finir et de nos espérances pour l'année suivante. Pour une latitude aussi méridionale et où les journées sont si chaudes, la nuit était singulièrement froide; nous tremblions, le docteur et moi, de tous nos membres.

Nous fîmes ainsi environ dix milles à travers la campagne; nous ren-

Digitized by Google

contrions de temps en temps des maisons et des villages dont les habitants étaient déjà levés pour la plupart; les uns se disposaient à aller travailler aux champs, les autres à porter leurs denrées au marché de Macao. Au point du jour, nous avions dépassé la petite ville de Casabranca; après avoir cassé une croûte et bu une goutte de wiskey, nous lachâmes les chiens et nous nous engageâmes dans les rizières suivi chacun de notre porteur de fusils qui portait et chargeait le second, tandis que nous tenions l'autre en main. Nous tirâmes à qui mieux mieux jusqu'à midi, et alors nous allâmes nous reposer à l'ombre d'un groupe d'arbres au bord de la rivière, car la journée était aussi chaude que la nuit avait été froide. Nous ouvrîmes nos paniers à provisions remplis de toutes sortes d'excellentes choses, et nous fîmes, sur le gazon vert, un bon repas qui rendit un peu de ressort à nos nerfs fatigués. Comme le docteur n'en pouvait plus, j'allai encore, un peu plus tard, faire tout seul une battue à travers champs, et j'eus le plaisir d'ajouter aux nombreuses bécasses et perdrix que nous avions déjà tuées, deux *woodcoks*, c'est-à-dire, en allemand, bécasses de bois; toutefois, je n'ai jamais vu cet oiseau en Allemagne. Lorsqu'enfin j'eus assez chassé pour un jour, je retournai à notre repos; mais mon compagnon en était déjà parti avec sa suite, et il ne me restait rien de mieux à faire que de reprendre aussi, avec la mienne, le chemin du logis. Comme nous devions, en revenant, tourner la petite ville de Casabranca, et que le chemin le plus court était de la traverser, je résolus d'essayer cette seconde route. Pendant tout le jour, j'avais trouvé les gens dans la campagne extrêmement affables et obligeants; on nous regardait faire, on m'apportait quelquefois la bécasse que j'avais tuée, ou l'on me faisait voir quelque champ de riz plus beau que ceux d'alentour; mais à peine approchai-je avec mon équipage de la porte de la ville, qu'un vieux citoyen du céleste empire, la tête ornée d'une longue queue, se porta vivement à ma rencontre, et, tout en gesticulant comme un beau diable, et, en me débitant un fatras de paroles, me barra le chemin. Je lui fis demander par mon porteur de fusils quelle pouvait être la cause de sa colère, et j'appris que, depuis les derniers différends avec les Portugais, aucun étranger ne pouvait pénétrer dans l'intérieur de la ville. Comme toutes les villes chinoises se ressemblent assez, et que je n'étais pas précisément très-curieux de visiter l'intérieur de Casabranca, il eût été inutile de tourmenter davantage ce digne idolâtre; d'autant plus que j'étais seul et qu'aussitôt qu'on

Digitized by Google

m'avait vu paraître on avait frappé trois coups sur un grand tambour pendu au-dessus de la porte, ce qui avait de suite rassemblé une foule de peuple dont l'aspect n'avait rien de très-engageant. Je fis donc sonner la retraite et je me décidai à faire le petit détour que j'avais cru pouvoir éviter.

La soirée était douce et charmante; et, comme je ne voulais pas rentrer de jour à Macao dans l'état où je me trouvais, je fis faire halte à mes *coolies* et je gravis un coteau que couronnent les ruines d'un petit fort chinois.

Si j'ai oublié de le dire, je dois mentionner ici en passant, que Macao est située sur une presqu'île accidentée, d'environ cinq à six milles de long sur un mille et demi ou deux milles de large. Cette presqu'île est reliée à la terre ferme ou plutôt à une seconde et très-grande presqu'île, par un isthme étroit, d'une longueur d'environ deux milles, au milieu duquel est un mur qui sépare le territoire portugais du territoire chinois. Aux deux extrémités de cet isthme des collines dominent la route, et, du côté des Portugais aussi bien que de celui des Chinois, on avait élevé quelques fortifications; dans le mur de séparation lui-même, il y avait une tour dont la porte était gardée par des soldats chinois.

Si je ne me trompe, c'est en 1849 que le gouverneur de Macao, Amaral, eut des difficultés si sérieuses avec les autorités chinoises, que les Chinois finirent par mettre la tête d'Amaral à prix pour quarante mille taels (1).

Le gouverneur Amaral était manchot et il allait souvent se promener à cheval, dans les environs, accompagné seulement de son aide de camp. Un soir il rencontre du côté portugais cinq ou six *coolies* portant sur leurs épaules des instruments aratoires, et, tout à coup, l'un d'eux le frappe au visage avec une grande perche de bambou. Amaral prend les rênes entre les dents pour tirer son pistolet de la fonte avec la main gauche, mais le cheval effrayé ne veut plus obéir et renverse son cavalier. Au même instant plusieurs des Chinois se jettent sur lui, pendant que d'autres attaquent également et blessent son aide de camp. Quelques promeneurs attirés par les cris : « Au secours ! » que poussait ce dernier, le trouvèrent étendu à terre gravement blessé, mais encore vivant; quant au gouverneur, il était déjà assassiné; on lui avait enlevé une main et la tête. Le cadavre et le blessé

(1) Le tael vaut 8 francs 25 centimes; donc 40,000 taels font 330,000 francs. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

furent transportés en ville sur une voiture qui passait là par hasard. Aussitôt après l'événement, les soldats qui gardaient la porte chinoise s'étaient enfuis et un lieutenant portugais vint de suite, avec trente hommes, prendre possession de la tour. Le lendemain matin on commença, du fort chinois qui avait reçu les fugitifs, à tirer sur les Portugais, et bientôt le feu devint si vif, que le brave officier, sans attendre de renforts, alla de suite, avec sa petite troupe, attaquer le fort, le prit d'assaut, le brûla et tua deux cents Chinois environ qui le défendaient. Plus tard on fit un nouvel accord; la tête et la main du gouverneur furent rapportées et inhumées solennellement à Macao; mais depuis cette époque le fort chinois, ainsi que la porte et la tour sont restés en ruines.

Les rayons du soleil couchant inondaient d'une vive lumière le chemin que je suivais à travers les ruines du fort, et les quartiers de rochers sur lesquels il était construit; et la désolation qui régnait tout alentour, jointe aux souvenirs sanglants qui se rattachaient à ce lieu le rendaient doublement sinistre. Les murs d'enceinte du fort, construits en granit, sont encore en assez bon état. Les meurtrières, d'une grandeur inusitée et les plateformes de pierre qui se trouvent derrière, indiquent que ce fort a été jadis armé de vingt-six canons; ces canons s'y trouvaient-ils encore lors de l'assaut donné par les Portugais? J'en doute, ou bien les munitions manquaient; sans quoi l'exploit de la petite troupe serait presque incroyable et tiendrait du prodige. Les corps de garde, construits avec des écailles d'huîtres, sont à peu près en ruines, ainsi qu'un petit temple. Sur un antique bloc de granit, qui est en même temps le milieu du fort et le point le plus élevé de la colline, on a gravé un grand nombre d'inscriptions chinoises qui sont encore parfaitement lisibles. Un vieil arbre offre sous ses larges rameaux le seul ombrage qu'on trouve en ce lieu; au-dessous est un banc de pierre sur lequel je m'assis et d'où je pus contempler à l'aise un magnifique coucher du soleil. Les formes pittoresques de Macao et des îles situées dans le voisinage s'élevaient légères et gracieuses du sein des flots, tandis que, sur la rade, les mâts élancés de deux de nos navires (le *Mississipi* et le *Powhattan*), ainsi que ceux de quelques bâtiments marchands se détachaient délicatement sur le fond empourpré du ciel.

Les aboiements de mes chiens vinrent troubler les mélancoliques rêveries auxquelles je me laisse presque toujours aller en pareille cas, et je redes-

Digitized by Google

cendis lentement au pied de la colline; j'y trouvai ma chaise qui m'attendait et nous reprimes le chemin de la ville.

Telle est la description exacte et véridique d'une partie de chasse à Macao; mais, peu de temps après, elle fut suivie d'une autre d'où je rapportai mieux que des bécasses.

Digitized by Google

# REPOS A MACAO

Digitized by Google

Digitized by Google

# REPOS A MACAO

(SUITE)

UN RÊVE QUI S'ACCOMPLIT. — ASSURANCE CONSOLANTE.
— RECHERCHES. —
BEAUCOUP DE CHOSES INTÉRESSANTES, MAIS PAS CELLES QUE JE CHERCHE.
— NOUVELLES RECHERCHES. —
UTILITÉ DES LONGUES QUEUES. — HEUREUSE CAPTURE. — PRÉPARATIFS
DU SECOND VOYAGE A NIPHON. — COMPOSITION
DE L'ESCADRE ET DÉTAIL DES PRÉSENTS DONT ELLE EST CHARGÉE.

J'étais plongé dans un profond sommeil et je rêvais que je tenais ma montre brisée entre mes mains, ce qui me contrariait fort. Il pouvait être quatre heures du matin, et comme, ce jour-là, je devais retourner à la chasse, je ne tardai pas à me lever; mais, en ouvrant mon pupitre, je m'aperçus, à mon grand étonnement, qu'il y manquait non-seulement ma montre, mais encore celle de M. W... qui devait m'accompagner à la chasse; impossible de les retrouver.

Cette perte nous était fort sensible, car c'étaient deux chronomètres qu'il nous eût été fort difficile de remplacer; j'avais acheté le mien cent dollars, tout exprès pour cette expédition, avant mon départ de New-York. Nous

Digitized by Google

nous aperçûmes bientôt qu'il nous manquait encore beaucoup d'autres objets que messieurs les voleurs avaient trouvés à leur convenance; toutefois, nous ne tardâmes pas à être sur la trace de ces drôles. C'étaient deux domestiques chinois de l'hôpital dans lequel nous étions logés; ils s'étaient glissés, à l'aide d'une corde, du second étage dans la rue, et il ne nous restait plus qu'à les rattraper, ce qui n'était pas chose très-facile. Comme on peut bien penser, la partie de chasse fut abandonnée et nous allâmes, le plus tôt possible, prévenir le consul américain et faire les démarches exigées par la loi. Ce que j'appris à cette occasion me fit grand mal au cœur, car, s'il est très-peu avantageux, sous toutes les latitudes, d'avoir à faire à la police, c'est encore bien pis ici où cette institution n'existe que de nom.

Tout ce qu'on me promit se bornait à ceci : c'est que dès que je pourrais attraper les voleurs on les punirait, et que, si je désirais faire quelques visites domiciliaires, on mettrait à ma disposition des soldats pour m'aider dans mes recherches. Mauvaises nouvelles pour un Allemand qui croit à la police! Cependant, comme je m'étais assez souvent trouvé dans des circonstances telles qu'il m'avait fallu faire ma police moi-même, je résolus sur le champ d'user encore ici du même procédé.

Je commençai par promettre une bonne récompense à celui qui trouverait soit les voleurs, soit les objets volés. Généralement on incline à penser que celui qui promet de bonnes récompenses n'a guère envie de se donner lui-même beaucoup de peines, et c'est aussi le raisonnement qu'on devait faire en Chine; mais, en même temps, je mettais en campagne autant d'espions que possible. Je passai tout le jour suivant à m'informer sous main des endroits où pouvaient s'être cachés mes voleurs; seulement, je n'en dis pas un seul mot à mon compagnon d'infortune. A l'entrée de la nuit je m'armai, ainsi que deux de nos matelots, et, ayant pris avec moi un piquet de quatre hommes de garde, je commençai par visiter le quartier chinois de Macao.

Les endroits que je visitai étaient naturellement les tavernes les plus mal famées, des débits de thé et d'opium, des maisons de prostitution, des tripots, et autres établissements cosmopolites que probablement je n'aurais jamais vus, quelque intéressants qu'ils soient pour un observateur, sans le motif particulier qui m'y amenait. Je dois louer le tact que montrèrent mes soldats en cette circonstance. En un instant ils avaient occupé toutes les

Digitized by Google

issues de la maison, et, en quelques minutes, le caporal, mes soldats et moi nous l'avions visitée dans ses moindres recoins. Je pus, à cette occasion, faire d'intéressantes études sur la vie et les mœurs des honnêtes Chinois. Dans les maisons de prostitution, on prenait ordinairement du thé et d'autres rafraîchissements et l'on fumait beaucoup d'opium. Dans les appartements il y avait de très-grands lits couverts de nattes. Les personnes qui s'y trouvaient étaient, soit en train de souper avec toutes sortes de friandises, soit couchées sur les nattes et fumant de l'opium. Il y avait même, sur une petite planchette, une lampe avec une courte mèche à l'usage des fumeurs. La pipe dans laquelle on fume l'opium a de dix-huit à vingt pouces de long et une tête plus petite encore que celle dont on se sert, en Chine, pour fumer le tabac. L'opium, un peu préparé et ressemblant assez dans cet état à un épais sirop, est introduit dans la pipe au moyen d'une aiguille (on en met à peu près gros comme un grain de millet); le fumeur, couché sur le lit, approche de la lampe la tête de sa pipe dont il vide le contenu en trois ou quatre traits, et aspire la fumée dans les poumons. Il y en a beaucoup qui se contentent d'une quantité moindre, et ils éprouvent alors le même effet que nous après avoir fumé un cigare très-fort; mais d'autres renouvellent la dose si souvent qu'ils finissent par tomber sans connaissance et restent, pendant plusieurs heures, dans un état d'engourdissement complet. Quelques fumeurs avaient autour d'eux de jeunes filles qui chantaient d'une voix nasillarde en s'accompagnant sur une guitare à long manche. Cette musique faisait sur mes oreilles de barbare le même effet qu'un concert de chats sur les toits par une nuit du mois de mai; il se peut, toutefois, qu'elle paraisse très-harmonieuse à un fumeur d'opium à moitié pris de vertige.

Dans une autre maison de ce genre qui me parut la plus convenable de toutes, si toutefois on peut employer ce mot à propos d'endroits pareils, il y avait autour d'une table, sur laquelle était servi un souper délicat, dix ou douze hommes richement vêtus, avec autant ou plus de femmes. Outre le chant ordinaire avec accompagnement de guitare, il y avait encore là tout un orchestre en activité; il se composait d'une espèce de violon à trois cordes métalliques, d'une flûte, de castagnettes dont jouait un jeune garçon, et de deux petites timbales en métal dont s'accompagnait un chanteur. Outre cette circonstance que toutes les personnes présentes étaient très-bien

Digitized by Google

vêtues, je remarquai que les femmes étaient grandes, bien faites et d'une physionomie agréable; en somme, il semblait régner dans cette maison un certain décorum qui me frappa d'autant plus que je le trouvais en pareil lieu.

Malheureusement, toutes mes recherches furent infructueuses, et après avoir examiné tous les endroits du rivage, je passai une partie de la nuit à visiter aussi les vaisseaux chinois qui se trouvaient dans le port. Il était près de minuit, et nous trouvâmes tout le monde à bord plongé dans un profond sommeil; il y en eut même qui se réveillèrent tout effrayés, pensant que le vaisseau était attaqué par des pirates; cependant on se montra partout très-disposé à nous aider dans nos investigations, et l'on nous ouvrit tous les recoins où quelqu'un aurait pu se cacher. Le résultat fut encore nul et je retournai très-fatigué au logis.

Le lendemain, un de mes espions vint m'annoncer qu'on avait vu les deux individus en question; il me donna, en peu de mots, leur signalement, en m'indiquant le lieu où on les avait aperçus; après quelques minutes de réflexion, je combinai un plan qui me réussit, on ne peut mieux, comme on le verra par la suite. Pour mieux garder mon secret, je fis semblant de n'attacher que peu d'importance à l'avis qui m'était donné, et je passai toute la journée et la soirée à faire des recherches, comme la veille, sans m'occuper du rire moqueur des soldats qui commençaient à murmurer en voyant les peines inutiles que je leur donnais.

Macao, comme je l'ai déjà dit, est située sur une presqu'île, et au delà de la porte dont j'ai parlé précédemment, cesse l'autorité portugaise. Du côté intérieur de la presqu'île, c'est-à-dire du côté de la ville, s'étend un bras de mer d'une largeur d'un mille à peine, et le long de la rive opposée il y a quelques villages de pêcheurs et plusieurs pagodes isolées; une de ces pagodes m'avait été signalée comme le refuge de mes voleurs; et la connaissance des lieux que j'avais acquise dans mes précédentes parties de chasse, me permit de combiner un plan et de l'exécuter avec succès. Le lendemain matin, à trois heures, j'éveillai les deux matelots, je leur dis en peu de mots de quoi il s'agissait, et je les trouvai tout de suite très-disposés à m'aider dans mon entreprise. Je donnai à chacun d'eux un fusil et un pistolet à six coups, j'en pris autant pour ma part, et j'emmenai les chiens comme si j'avais l'intention de faire une partie de chasse; puis, accom-

Digitized by Google

pagnés d'un domestique chinois que j'avais jusqu'alors trouvé assez fidèle et qui devait, au besoin, me servir d'interprète, nous nous embarquâmes tous les quatre dans un des bateaux qui font le passage à toute heure du jour et de nuit.

Nous abordâmes à quelques centaines de pas au-dessus du point en question, et juste au moment où commençaient à pointer les premières lueurs du jour. J'indiquai promptement à mes hommes leurs postes respectifs, et, dès que j'eus pris toutes mes dispositions et que la place fut cernée, je donnai le signal de barrer les issues de la pagode. Au même instant, nous entendîmes du bruit dans le vieil édifice. C'étaient mes deux coquins avec dix ou douze autres misérables de la même trempe qui cherchaient à se sauver. Soit par hasard, soit à dessein, ils se dirigèrent vers la porte devant laquelle était posté le domestique chinois; celui-ci n'opposa, pour arrêter la bande, qu'une faible résistance et fut bientôt culbuté. Pendant que le pauvre diable était étendu là, les quatre fers en l'air, nos vagabonds tiraient au large et cherchaient à se séparer.

Mais nous ne les avions pas perdus de vue, et un matelot — le même qui, à Singapore, m'avait fait manquer par ses cris un magnifique sanglier, — se mit à hurler : *By Jasus, sir, thare he is!* (1) Il rejoignit le premier nos fuyards et en saisit un par sa longue queue. Le drôle se retourna et se mit en défense; c'était un grand et fort gaillard qui aurait pu donner du fil à retordre à mon Irlandais; mais celui-ci était furieux, et, tout en criant avec rage : *By Jasus, you damned son a bitch I will knock you down!* (2) il assena sur le crâne rasé du Chinois un si violent coup de crosse, que le malheureux tomba roide à terre.

Pendant ce temps-là, j'avais aussi empoigné un de nos gaillards; l'autre matelot en tenait également un par la queue, mais, tout à coup, le coquin donna une violente secousse et sa queue resta dans la main du matelot qui tomba rudement à terre et resta, la bouche béante, à regarder fuir son prisonnier. L'explication de ceci, c'est que ce vagabond chinois avait été condamné, pour quelque précédent méfait, à avoir la queue coupée, et qu'il s'en était mis une artificielle à la place de celle que lui avait enlevée la jus-

(1) Jésus! monsieur, c'est lui!
(2) Par Jésus! maudit enfant de chien, je t'assomme!

Digitized by Google

tice. Cela prouve suffisamment qu'il est absurde de condamner un voleur à la perte de sa queue, car, s'il vole une autre fois, comme c'était le cas avec notre drôle, par où l'empoignera-t-on?

J'avais donc, comme je viens de le dire, saisi un autre personnage qui avait fait à l'hôpital de fréquentes visites, et, ayant attaché à nos deux prisonniers les mains derrière le dos, tandis que leurs deux queues, queues véritables celles-là, étaient reliées l'une à l'autre par un vrai nœud gordien de matelot, nous les transportâmes à bord du bateau. Ils étaient tous deux très-effrayés, et il y avait de quoi, car j'ai appris, plus tard, que les lois chinoises punissent de mort le voleur récidiviste.

Lorsque les deux compagnons furent bien en sûreté dans le bateau et que nous eûmes démarré, nous nous mîmes en devoir de les fouiller; nous trouvâmes sur celui que j'avais arrêté la montre de M. William, cousue dans son pantalon; la mienne, à ce qu'il me dit, avait été prise par un certain individu en payement de nourriture fournie par lui. Il nous indiqua la maison de cet homme qui était située à peu de distance sur le bord de la rivière, près d'un petit village de pêcheurs; nous nous y rendîmes aussitôt et nous y trouvâmes bien l'individu en question, ainsi qu'un certain nombre de chemises, des bas et d'autres objets à nous appartenant, mais pas ma montre. Nous nous assurâmes donc, jusqu'à nouvel ordre, de la personne de ce recéleur, nous reprîmes les effets volés, et, à huit heures, nous étions de retour à l'hôpital au grand étonnement de tout le monde pour qui mon entreprise était jusque-là restée un mystère.

Je fis mettre les prisonniers sous bonne garde et j'eus, pour la première fois, l'occasion de connaître un peu ces sociétés secrètes de voleurs qui existent chez les Chinois et dont les membres réclament l'assistance de leurs confrères lorsqu'ils se trouvent dans une position critique. Le recéleur, que j'avais arrêté le dernier, habitait le village où je l'avais trouvé, et il y jouissait même d'une certaine considération. Peu de temps après mon retour, deux autres individus, bien vêtus, vinrent se présenter à moi et se portèrent caution pour lui; comme je refusai d'accepter leur proposition, ils me promirent de me faire rendre ma montre si je voulais, ensuite, remettre l'individu en liberté; naturellement j'acceptai ce marché, et, dès l'après-midi du même jour, ma montre m'était remise parfaitement intacte.

Cette aventure fit assez de bruit à Macao, et l'on exalta beaucoup plus

Digitized by Google

que de raison le courage qu'il m'avait fallu pour mener à bonne fin une pareille entreprise. Il est vrai que les Chinois sont extrêmement fins et astucieux et qu'ils croient faire une œuvre méritoire en tuant un étranger, si toutefois ils peuvent le tenter sans courir trop de risques ; mais, d'un autre côté, ils sont si lâches qu'il est facile de leur imposer et de se faire respecter par une attitude énergique ; c'est là ce qui explique que trois hommes seulement aient pu arrêter un propriétaire dans son propre domicile et au milieu d'une population chinoise assez nombreuse.

Les autorités portugaises étaient très-scandalisées de ce que leur propre justice se fut révélée aussi insuffisante ; mais, néanmoins, je crois avoir, par ma manière d'agir, rendu un véritable service à la population étrangère, car, comme je viens de le dire, rien n'impose plus aux Chinois que l'audace et l'énergie.

A la fin de décembre, nous retournâmes tous à bord du *Susquehannah* et l'on se prépara, avec la plus grande activité, pour notre seconde visite à Jeddo. Depuis l'arrivée du *Lexington*, qui nous avait rejoint vers le nouvel an, l'escadre était au complet.

Elle se composait de :

1° Quatre frégates à vapeur, savoir :

Le *Susquehannah* (vaisseau amiral), de 9 canons.
Le *Powhattan*, . . . . . de 9 —
Le *Mississipi*, . . . . . de 10 —
La *Macedonia* (rasée) (1), . . . . . de 10 —

Tous vapeurs de deux mille à deux mille cinq cents tonneaux, et armés uniquement de canons à la Paixhans, du calibre de soixante-huit à cent vingt.

2° Trois corvettes, savoir :

Le *Saratoga*, de 22 canons de 32
Le *Plymouth*, de 24 — 32
La *Vandalia*, de 22 — 32

(1) On appelle *rasé*, un vaisseau de ligne qu'on a fait d'un pont plus bas.

Digitized by Google

3° Enfin trois vaisseaux de transport, savoir :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Le *Supply*, | de 6 | canons de | 32 |
| Le *Southampton*, | de 6 | — | 32 |
| Le *Lexington*, | de 6 | — | 32 |

En tout dix vaisseaux avec cent trente canons, dont cinquante-deux à la Paixhans, et deux mille six cents hommes.

De plus, on attendait d'un jour à l'autre, l'arrivée de l'escadre du commodore Ringgold, qui se composait de cinq vaisseaux et devait former la réserve.

Tout était sens dessus dessous à bord et il n'y avait pas moyen de trouver un seul petit coin où l'on pût être tranquille. On chargeait caisses sur caisses pleines de provisions, et d'une incroyable quantité de machines, d'instruments aratoires et d'objets de luxe destinés à être offerts en présent à l'empereur du Japon, et dont je parlerai plus au long quand le moment sera venu. On déballa aussi le matériel complet pour un chemin de fer que nous avions amené d'Amérique, et on le trouva en très-bon état; c'était une charmante petite locomotive avec son tender, un waggon de cinquante personnes, construit avec le plus grand luxe, le tout d'un travail parfait, plus des rails pour plusieurs milles. Des presses à imprimer, des pompes à haute pression, des machines à faucher et à battre le blé, des métiers à tisser, des machines pour filer le coton et jusqu'à des fours de campagne portatifs remplissaient les navires dans tous les coins, et si nous déballions toutes ces belles choses, cela ferait une très-jolie petite exposition de l'industrie.

Digitized by Google

TROISIÈME

# DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU



Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME

# DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

— DÉPART DE HONG-KONG. — VOLCANS SOUS-MARINS. — ARRIVÉE A NAPA-KIANG. — ÉTABLISSEMENT ET STATION DANS CE PORT. — SOUVENIRS DE LA PATRIE. — LA FAMILLE DU MISSIONNAIRE. — EXCURSION A LA RECHERCHE D'UN DÉPOT DE CHARBONS. — ACCIDENT. — FÊTE DU NOUVEL AN A LIOU-KIOU. — LES INDIGÈNES SONT PLUS CONFIANTS. — CHANGEMENT DE VAISSEAU. —

Mer du Japon, 10 février 1854, à bord de la frégate à vapeur *Powhattan*.

Nous quittâmes Hong-Kong, le 13 janvier, pour retourner à Liou-Kiou; dès le 3, la première division, composée de toutes les corvettes, s'y était rendue avant nous.

C'était, en vérité, un magnifique spectacle que de voir nos trois puissantes frégates à vapeur lever l'ancre l'une après l'autre, et sortir du port de Hong-Kong ayant chacune à sa remorque un des vaisseaux de transport, pendant que, sur les vaisseaux de guerre étrangers, tous les équipages étaient en parade dans le gréement et que le *Winchester*, portant le pavillon

Digitized by Google

de l'amiral Pellew, saluait notre départ de tous ses canons. Beaucoup de nos amis d'Hong-Kong étaient dans des barques, et agitaient en signe d'adieu leurs mouchoirs et leurs chapeaux; les barques chinoises elles-mêmes, celles qui avaient amené les provisions à bord des différents navires ou qui avaient servi de bateaux de passage, organisèrent un grand *Jin-Josh* (expression chinoise qui signifie fête publique) pour nous souhaiter un heureux voyage avec l'accompagnement obligé de tambours, de gongs, de fusées et de coups de canon.

Le 15, nous doublâmes la pointe sud de l'île de Formosa et nous observâmes dans deux endroits de petits volcans. Le *Southampton* (vaisseau de transport), lors de son dernier voyage à Liou-Kiou, avait découvert, à peu de distance de Formosa, un volcan sous-marin; de grandes masses de fumée s'élevaient de la mer, et, par un temps parfaitement calme, l'eau était violemment agitée. La *Macedonia*, qui était passée au même endroit quelque temps après le *Southampton*, eut, pendant plusieurs heures, tout son pont et son gréement couvert de cendres blanches.

Le 20, nous revenions, après une courte et heureuse traversée, à Napa-Kiang, dans l'île de Liou-Kiou, et, le même jour, tout le personnel artiste du corps des masters-mates débarquait pour rester dans l'île jusqu'au jour où la division reprendrait la mer.

Pendant notre premier séjour à Liou-Kiou, le commodore Perry avait déjà loué au régent un ancien temple avec les bâtiments et les jardins qui en dépendaient, pour servir d'hôpital et de station à la flotte. Ce joli petit temple a joué un rôle dans toutes les relations qu'ont eues jusqu'à ce jour avec les étrangers les insulaires de Liou-Kiou, et il a acquis ainsi une sorte d'importance historique. C'est là, qu'en 1817, le capitaine Marwell débarqua ses provisions pour les faire sécher, c'est là qu'abordèrent également, plus tard, l'amiral Cécile, et, en 1849, le petit vaisseau américain *Preble*. Le père Adnète, missionnaire français, vécut aussi quelque temps dans ce même temple et y mourut. L'année dernière, nous y avions établi le télégraphe, le daguerréotype, etc., et, depuis lors, nous nous en servions comme d'hôpital. Tout près de là, sur la côte, nous avions élevé notre magasin de charbons, et, un peu plus loin, dans un petit bois de sapin, est notre cimetière où plus d'un, hélas! de nos braves camarades dort maintenant du sommeil éternel. Trois des tombeaux qui s'y trouvent, et qui sont déjà en

Digitized by Google

assez mauvais état, datent de l'époque du capitaine Marwell ; l'amiral Cecil y a laissé trois officiers et deux matelots ; la *Preble* a aussi une tombe qui rappelle son séjour, et notre flotte a, pour sa part, creusé sept fosses nouvelles. Ce petit champ de repos a souvent été le but de mes promenades du soir ; j'aimais à entendre, dans ce lieu paisible et solitaire, le bruit du vent se jouant dans les cimes des sapins, et les mugissements de la mer qui mêlait sa voix lointaine à cette douce harmonie. J'avoue que de toutes les espèces d'arbres c'est le sapin que je préfère. Il est vrai qu'en voyant, pour la première fois, les palmiers à la tige élancée se détacher sur l'azur sombre du ciel, je fus ravi de ce spectacle ; que les belles forêts de Ceylan avec leurs mille et mille troncs plus élégants les uns que les autres, et leurs admirables voûtes de feuillage, qui semblent être un temple de la Divinité, m'ont fait une grande impression ; mais, lorsque la brise fraîche du matin commençait à souffler dans les feuilles sèches des palmiers, le charme était rompu, et je me prenais à aimer plus que jamais nos sapins du nord. Pour moi, le sapin seul, lorsque le vent du soir se joue dans son feuillage, fait entendre cette musique douce et mystérieuse qui remplit l'âme des plus suaves harmonies. Je ne connais aucune autre espèce d'arbre qui éveille en moi autant de sentiments de piété, de mélancolie, d'amitié et d'amour, bref, de tout ce qui donne du prix à la vie humaine, que mes chers sapins du nord.

Je débarquai dans l'après-midi et je passai le reste de la journée à mettre mes affaires en ordre. Vers le soir, je fis une promenade à pied à Napa jusqu'à la maison du docteur Betelheimer, le missionnaire, laquelle n'est qu'à un petit mille anglais de notre station. Il faisait déjà tout à fait nuit lorsque j'entrai dans la cour ; les chiens me reconnurent et vinrent au-devant de moi en me faisant mille carresses, de sorte que j'arrivai, sans être aperçu, jusqu'à la porte de la chambre qui se trouvait ouverte. Toute la famille était précisément réunie autour d'une table ronde sur laquelle était placée une lampe qui répandait dans la chambre une douce lumière ; on faisait en commun la prière du soir que récitait à haute voix la petite Lucy, la plus jeune des enfants. Malgré moi, je m'arrêtai pour ne pas troubler par mon entrée imprévue le doux tableau que j'avais devant les yeux ; je joignis moi-même les mains, sans m'en apercevoir, je priai tout bas avec la pieuse famille, et je restai caché dans l'obscurité longtemps encore après la fin de la prière. Tout un monde de pensées vint alors m'assaillir, et, voya-

Digitized by Google

geur sans patrie, je me sentis en ce moment bien seul dans le monde. De bons parents, des frères, des sœurs, des amis dévoués, sont des liens puissants qui enchaînent les hommes et qui tiennent un cœur sensible par mille fils mystérieux dont il ne se dégage jamais ; mais toujours, malgré cela, ils laissent dans ce cœur une place vide; et cette place, rien ne peut la remplir que la famille, le chez soi ; car ce n'est qu'avec une femme et des enfants que nous avons un avenir. Admirable conformation du cœur humain dont l'instinct le plus nécessaire et le plus puissant contient aussi le germe des plus hautes vertus! S'il y avait plus d'hommes bien pénétrés de ce sentiment, il y aurait aussi plus d'heureux en ce monde!

Enfin, j'entrai, je souhaitai amicalement le bon soir, et on me le rendit avec joie et cordialité. Les enfants sautaient autour de moi, me prenaient par les mains ou s'accrochaient aux pans de mon habit; ils avaient conservé de moi un bon souvenir et avaient imité dans leurs jeux l'appareil du daguerréotype. Un vieux coffre auquel ils avaient adapté le couvercle rond d'une théière représentait l'instrument; Bernard, l'aîné, dirigeait l'opération comme artiste, Rose polissait de vieux carreaux de vitres pour remplacer les plaques métalliques, et la petite Lucy devait tenir le chien de basse-cour, ou le vieux chat sur une chaise, afin d'en obtenir un portrait bien réussi qui n'existait que dans leur imagination enfantine. Nous avions tous beaucoup de choses à nous dire et à nous raconter, et la conversation dura jusque bien avant dans la nuit. On me pria de rester à coucher, mais je sentais le besoin de faire encore une petite promenade, et je me remis en route. Si de bons souhaits peuvent valoir une prière, j'ai ce soir-là prié de tout mon cœur.

Je me trouvais pour huit jours abandonné à moi-même; je les employai en partie à peindre avec soin quelques études de paysages et de figures, en partie à combler certaines lacunes que j'avais dû laisser subsister faute de temps. Parfois aussi, quand j'avais fini ma journée, je m'en allais, le fusil sur l'épaule, faire une tournée afin d'augmenter notre collection ornithologique, ou bien je battais, dès le point du jour, les champs de riz, le long de la rivière, pour tuer quelques bécasses ou canards sauvages dont il y a ici une si grande quantité, qu'une heure de chasse suffisait pour fournir abondamment notre table de ce délicieux gibier.

Pendant l'absence du commodore, le lieutenant Whiting, de la *Vandalia*,

Digitized by Google

avait fait un relevé très-détaillé des côtes du groupe de Liou-Kiou, et il rentra environ huit jours après notre arrivée dans la station. Les nouvelles qu'il rapportait étaient extrêmement favorables; il nous annonça, entre autres choses, qu'un peu plus au nord il y avait un autre port bien meilleur que celui de Napa, et que même il avait découvert, à peu de distance de ce port, des indices annonçant une mine de charbon. Le commodore envoya sur-le-champ quelques officiers à terre pour rechercher la mine en question; dans le nombre se trouvaient notre infatigable chapelain, le docteur J..., qui est, ainsi que je l'ai déjà dit, le géologue de notre expédition, et votre très-humble serviteur.

Le premier jour, nous fîmes une marche très-fatigante d'environ quarante milles; comme nous avions encore six milles à parcourir après le coucher du soleil, pour achever cette étape, les indigènes nous éclairèrent en portant devant nous des flambeaux de bambou. Nous arrivâmes horriblement fatigués à Oou-Na (nous y avions déjà passé la nuit en 1853, lors de notre première expédition dans l'intérieur de l'île), après avoir fait en un seul jour deux grandes étapes; aussi prîmes-nous à peine le temps de manger une ou deux bouchées des provisions que nous avions apportées, et quelques minutes après, enveloppés dans nos couvertures, car la fraîcheur était assez sensible, nous dormions d'un profond sommeil. Le second jour, je me foulai le pied dans l'après-midi en passant sur un terrain rocailleux, et je dus m'arrêter au premier village que nous rencontrâmes. Le docteur Jahs du *Susquehannah*, qui était également harrassé de fatigue, resta auprès de moi pour me soigner, attendu qu'il s'était produit de suite une forte enflure. Le reste de notre troupe continua son voyage, arriva au point désigné, y fit des constations très-satisfaisantes, et revint nous trouver deux jours après.

Il y avait déjà beaucoup de mieux à mon pied, mais j'étais encore complétement incapable de faire aucune fatigue; comme tout le monde était harrassé, on fabriqua des chaises à porteur avec des bambous et nous continuâmes notre route portés chacun par quatre indigènes. Le cinquième jour nous rentrions à Napa.

Pendant notre absence, le commodore avait rendu à Schouy une seconde visite au régent. Elle ne différa en rien de la précédente que j'ai décrite, si ce n'est qu'on n'y déploya plus cette imposante force militaire, et que nos

Digitized by Google

officiers se régalèrent parfaitement des douze fameuses soupes et des autres plats mystérieux, avec accompagnement obligé de sacky. Cette visite fut faite à l'occasion du nouvel an qui tombe ici le 28 janvier, selon notre calendrier, et où l'on a coutume à Liou-Kiou, ainsi qu'au Japon, d'aller se voir mutuellement et de se faire des cadeaux. Pendant les huit jours suivants, je vis les habitants, mieux habillés que de coutume, aller beaucoup les uns chez les autres; les travaux des champs étaient même suspendus. Toutes les maisons étaient ornées de branches de sapin, devant les portes on avait planté de jeunes pins comme nous faisons de nos arbres de Noël, et il y avait aussi de petites tiges de pin clouées dans les jonques et dans les bateaux de pêcheurs.

Je remarquai avec grand plaisir que les indigènes avaient presque entièrement surmonté la grande frayeur qu'ils éprouvaient à notre aspect l'année précédente. On ne se sauve plus quand nous approchons, les portes et les fenêtres restent ouvertes lorsque nous passons dans les rues, et même les femmes, dont nous avions peine dans le principe à apercevoir le bout du nez, restent tranquillement assises sur le marché à côté de leurs denrées, ou se tiennent debout sur leurs portes quand nous nous montrons. Beaucoup d'habitants s'efforcent d'attraper quelques mots de notre langue, et rien n'est plus drôle que d'entendre les gamins, qui se ressemblent dans tous les pays du monde, nous crier dans les rues : « *American, American!* » ou bien le fameux : *How do you do!* (1) Deux charmants jeunes gens, Nagador et Yousizato, qui nous fournissent de vivres frais depuis notre premier débarquement dans l'île, mettent tant d'ardeur à apprendre l'anglais, qu'ils sont déjà en état de s'exprimer très-supportablement. Chaque fois qu'ils entendent un mot nouveau, ils l'écrivent, tel qu'il se prononce, en caractères de Liou-Kiou, et nous faisons de même pour les mots de leur langue. J'ai déjà appris, de cette manière, plus de trois cents mots et de petites phrases qui m'ont été très-utiles dans notre dernière excursion pour demander quelques objets de première nécessité.

Le 4 février, notre société d'artistes revint à bord. Le commodore Perry avait reçu du ministre de la marine, à Washington, l'ordre de mettre un navire à vapeur à la disposition de l'envoyé américain en Chine; il choisit

(1) Comment vous portez-vous ?

Digitized by Google

pour cela le *Susquehannah*, et fit du *Powhattan* son vaisseau amiral; tout le corps des masters-mates (section artistique) l'y suivit comme de coutume. Du reste, le *Powhattan* et le *Susquehannah* se ressemblent comme deux gouttes d'eau; ce sont deux navires d'environ trois mille tonneaux, mais le premier, sous plus d'un rapport, et notamment par sa construction plus svelte et la force supérieure de ses machines, convient mieux pour un vaisseau amiral. J'eus en outre, par suite de ce changement, le plaisir de naviguer de nouveau sous le commandement de notre ancien capitaine, l'aimable M. M... C..., qui avait, comme je l'ai dit dans le temps, quitté à Norfolk le *Mississipi* pour prendre le commandement du *Powhattan*.

Le 7 février, nos trois vapeurs reprirent la mer; les vaisseaux à voiles étaient partis devant dès le 1er. Au moment même où nous sortions du port, le *Saratoga* revenait de Sanghaï; cette heureuse coïncidence nous parut encore de bon augure, et le nouvel arrivant reçut l'ordre de se rendre immédiatement à Jeddo.

Nous nous dirigeâmes, cette fois, à l'est du groupe de Liou-Kiou, et, le 8, nous eûmes un spectacle bien rare. Nous tombâmes sur une troupe d'au moins trois cents baleines qui se jouaient autour de nous et souvent lançaient en l'air leurs colonnes d'eau à une distance d'à peine cinquante pas du navire.

En ce moment, nous nous trouvons à l'est du détroit de Van Diémen que nous avons traversé hier.

Digitized by Google

Digitized by Google

# DOCUMENTS,

## ACTES, CORRESPONDANCES, ETC.,

RELATIFS A L'EXPÉDITION AU JAPON

ENTREPRISE PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

# I

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT AU DÉPARTEMENT DE LA MARINE, AU COMMODORE PERRY.

Ministère de la marine des États-Unis.
Washington, le 13 novembre 1852.

Monsieur,

Dès que la frégate à vapeur, le *Mississipi*, sera prête à prendre la mer, vous vous rendrez avec ce navire, accompagné du steamer *Princeton*, à Macao ou à Hong-Kong où se réuniront les vaisseaux placés sons votre commandement. Vous relâcherez dans les ports où il vous sera le plus commode de prendre du charbon et autres provisions indispensables.

On a jugé nécessaire d'augmenter les forces navales des États-Unis aux Indes orientales et en Chine, pour des motifs que vous trouverez exposés dans la copie ci-jointe d'une communication du ministre d'État.

Les forces navales réunies actuellement dans ces parages se composent de la frégate à vapeur *Susquehannah*, commandant Buchanan, des corvettes *Plymouth* et *Saratoga*, commandants Helker et Walker; le vaisseau de transport *Supply*, commandé par le lieutenant Sinclair, est en route pour se rendre à cette station. A ces forces se joindront, le plus tôt possible, le

Digitized by Google

vaisseau de ligne *Vermont*, capitaine Paulding; la frégate à vapeur *Mississipi*, capitaine Mac Cluney; le corvette *Macedonia*, capitaine Abbot; le steamer *Princeton*, commandant Lee; le steamer *Alleghany*, commandant Sando; la corvette *Vandalia*, commandant Pope, et le vaisseau de transport *Southampton*, commandé par le lieutenant Boyle.

Vous recevrez avec la présente une copie des instructions générales du commodore John A. Aulick, qui a récemment commandé l'escadre des Indes orientales; vous devrez considérer ces instructions comme s'appliquant à votre commandement. Vous trouverez également ci-jointes les copies d'autres ordres adressés au commodore Aulick et auxquels peut-être vous devrez avoir égard lorsque vous serez arrivé à votre station.

La mission extraordinaire au Japon dont vous êtes chargé par le gouvernement, exigera toute votre fermeté et votre prudence, et le ministre de la marine est parfaitement convaincu que vous êtes, sous tous les rapports, très-capable de la bien remplir.

Pour atteindre le but de votre mission, vous êtes investi de pouvoirs extraordinaires et absolus. Vous pourrez vous aider d'avisos à vapeur, d'interprètes, d'indigènes, et user de tous les autres moyens qui vous paraîtront propres à conduire au but désiré. Les vues qui sont exprimées dans la lettre ci-après du ministre d'État peuvent vous servir de guide et d'instructions. Il est à désirer que vous vous entendiez avec le ministre résident des États-Unis en Chine, sur le mode d'action le plus convenable pour appuyer énergiquement les réclamations que cet agent diplomatique adresse au gouvernement chinois, en vue d'en obtenir des satisfactions dues à des citoyens des États-Unis.

Il est à désirer aussi que vous portiez surtout votre attention à explorer les côtes du Japon, les îles voisines et le continent. Faites prendre des vues géométriques et perspectives des endroits particulièrement remarquables; faites sonder la profondeur des eaux à l'entrée des ports et aux embouchures des fleuves, et tâchez de faire faire toutes les observations hydrographiques nécessaires pour dresser des cartes marines. Ayez aussi un soin tout particulier de demander à nos consuls et autres agents tous les renseignements possibles sur l'état social, politique et commercial des différents pays que vous visiterez, et principalement de vous enquérir de ce qui pourrait faire l'objet de nouvelles entreprises commerciales. Vous utiliserez

Digitized by Google

dans ce but l'activité et les talents des divers officiers placés sous vos ordres. Vous communiquerez, aussi souvent et aussi complétement que possible, au département de la marine les résultats de ces recherches et de ces travaux.

On ne saurait prévoir, dès à présent, les événements qui pourront se produire pendant la durée de votre mission; aussi recommande-t-on toute la prudence et la vigilance possibles à tous ceux qui sont placés sous vos ordres.

L'acte du Congrès du 2 mars 1837 à l'article : *Admission de jeunes gens au service naval et prolongation du temps de service des matelots, section II,* porte : « Lorsque le temps de service d'une personne quelconque, servant dans la marine, est expiré, si cette personne se trouve encore à bord d'un des navires nationaux des États-Unis, le commandant de la flotte ou du vaisseau sur lequel cette personne se trouve doit la renvoyer, le plus tôt possible, aux États-Unis sur un vaisseau national ou autre, excepté le cas où les services de la personne en question seraient d'une utilité urgente pour le bien public; alors l'officier ci-dessus désigné pourra la retenir jusqu'à ce que le navire dans lequel elle se trouve retourne aux États-Unis, etc., etc. » Il est dit à la section III du même acte : « Les personnes qui sont retenues au service après l'expiration de leur temps, doivent rester soumises à toutes les lois et ordonnances de l'administration de la marine jusqu'à l'époque de leur retour aux États-Unis. Toutes les personnes ainsi retenues et toutes celles qui contractent un nouvel engagement, doivent recevoir leur solde augmentée d'un quart. » En conséquence vous êtes autorisé, si l'intérêt public le réclame, à faire usage du pouvoir que vous donne l'acte cité ci-dessus; mais, si les circonstances vous permettent de compléter les équipages de vos navires par de nouveaux enrôlements faits sur les côtes, vous devrez renvoyer aux États-Unis toutes les personnes dont le temps de service sera expiré. Toutefois, réglez-vous toujours, en pareil cas, sur ce qu'exigeront les circonstances.

Il importe beaucoup, pour le succès de votre expédition, que, ni par les journaux, ni par toute autre voie, le public ne soit informé des mouvements militaires de l'escadre non plus que de la discipline et du règlement intérieur des navires dont elle se compose; vous devrez donc recommander à tous ceux qui sont sous vos ordres de ne rien écrire à ce sujet, ni à leurs amis, ni à qui que ce soit. Les journaux et les notes des officiers et des autres

Digitized by Google

personnes faisant partie de l'expédition doivent être considérés comme appartenant au gouvernement jusqu'à ce que le département de la marine en ait autorisé la publication.

Pour tout ce dont vous pourrez avoir besoin, vous vous adresserez au chef de bureau que la chose concernera, ou vous prendrez telles mesures qui vous sembleront le plus propres à faciliter le succès de votre mission.

Avant de prendre la mer, vous enverrez au département de la marine les rôles exacts des équipages de vos navires, conformément à l'article 29 de l'acte, pour la bonne administration de la marine des États-Unis, approuvé le 23 avril 1800.

Je fais les vœux les plus sincères pour le succès de votre expédition, pour l'heureux retour dans leur patrie et près de leurs amis, de vous-même, de vos officiers et des équipages de vos navires, et je demeure,

Votre dévoué serviteur,
JOHN P. KENNEDY.

Au commodore M. C. Perry,
commandant des forces navales des États-Unis aux Indes orientales
et dans les mers de la Chine.

A Norfolk (Virginie).

Ministère d'État.
Washington, le 5 novembre 1852.

Digitized by Google

# II

MONSIEUR CONRAD MINISTRE D'ÉTAT SUPPLÉANT A MONSIEUR KENNEDY.

Ministère d'État.
Washington, le 5 novembre 1852.

Monsieur,

L'escadre destinée à se rendre au Japon devant être sous peu prête à prendre la mer, je vais essayer, conformément au désir du président, de préciser davantage, par la présente, le but de l'expédition, et de donner quelques indications sur les voies et moyens les plus propres à faire atteindre ce but.

Depuis la première fois que les nations européennes ont visité les îles du Japon, les diverses puissances maritimes ont constamment essayé de nouer des relations commerciales avec un pays dont la nombreuse population et la richesse bien connue offrent un champ fertile à l'esprit de spéculation. Le Portugal a fait la première tentative, et son exemple a été suivi par la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne, la Russie, et, en dernier lieu, par les États-Unis. Toutes ces tentatives ont été jusqu'ici infructueuses, car c'est à peine si l'on peut considérer comme un résultat de quelque importance la



Digitized by Google

courte période pendant laquelle il fut permis aux Portugais de faire le commerce au Japon, et la permission accordée aux Hollandais d'envoyer tous les ans un seul navire à Nangasaki.

La Chine est le seul pays qui fasse avec ces îles un commerce important.

Le système régnant de séquestration est appliqué avec une telle sévérité, qu'il n'est pas seulement permis aux navires étrangers, même dans le cas du danger le plus pressant, de chercher un refuge dans un port japonais, ni de rendre le moindre service aux Japonais eux-mêmes lorsqu'ils se trouvent dans une position critique. En 1831, une jonque japonaise, battue par de violents orages, vint enfin, après avoir erré plusieurs mois à l'aventure, faire naufrage à l'embouchure de la rivière Columbia dans l'Orégon. Un navire américain, le *Morrisson*, entreprit de ramener dans leur patrie les survivants de ce malheureux équipage; arrivé dans la baie de Jeddo, le *Morrisson* fut accueilli par une décharge des canons établis sur la côte; il fit une seconde tentative pour débarquer dans un autre port, mais il échoua devant les mêmes démonstrations hostiles, de sorte qu'il dut revenir en Amérique avec les Japonais qui se trouvaient à son bord.

S'il arrive qu'un vaisseau vienne échouer contre ces îles, son équipage est exposé aux traitements les plus cruels. Il s'est produit dernièrement deux cas de ce genre. En 1846, deux baleiniers américains, le *Lagoda* et le *Saint-Lawrence,* échouèrent sur les côtes du Japon; leurs équipages furent faits prisonniers, on leur fit subir un traitement barbare, et il paraît vraisemblable qu'ils n'ont dû la vie qu'à l'entremise du gouverneur hollandais de Nangasaki. (Sénat, document n° 57, 1re séance, 32e congrès.)

Sans aucun doute, chaque nation a parfaitement le droit de décider elle-même jusqu'à quel point il lui plaît d'entrer en rapport avec les autres nations. Cependant la même loi qui garantit à une nation l'exercice de ce droit, lui impose en même temps certains devoirs qui ne peuvent pas être méconnus. Le premier de ces devoirs, c'est d'accorder une hospitalité secourable aux personnes que les dangers de la mer ont jetées sur une côte étrangère. A la vérité, cette loi générale doit être rangée plus spécialement au nombre des lois morales, et il n'y a aucun principe de droit qui permette d'en exiger l'exécution. Néanmoins, une nation qui, systématiquement, n'en tient aucun compte et traite de malheureux naufragés comme de vils criminels, une telle nation doit être regardée comme l'ennemie commune du genre humain.

Digitized by Google

Que les nations civilisées du monde aient supporté, pendant des siècles, un pareil traitement de la part d'un peuple faible et à demi barbare, c'est ce qui ne peut s'expliquer que par le grand éloignement de ce pays qui opposait de très-grandes difficultés à ce qu'on lui infligeât le châtiment que méritait sa conduite. Il n'est guère douteux que si le Japon eût été aussi près des continents d'Europe et d'Amérique qu'il l'est de ceux de l'Asie, il y a longtemps qu'on l'eût ou traité en pays barbare, ou bien contraint de respecter les usages des nations civilisées.

Le gouvernement des États-Unis a fait deux tentatives pour entrer en relations commerciales avec le Japon. En 1832, M. Roberts fut autorisé, comme plénipotentiaire général du gouvernement, à entrer en négociations avec diverses nations de l'Orient, parmi lesquelles se trouvait également le Japon ; mais une mort prématurée l'empêcha d'accomplir sa mission.

En 1845, le commodore Biddle fut envoyé au Japon avec deux navires de guerre pour examiner si les ports de ce pays étaient abordables. Toutefois, il lui fut recommandé d'éviter avec soin tout ce qui pourrait éveiller des sentiments hostiles, et, par suite, de la méfiance à l'égard du gouvernement des États-Unis.

Il se rendit à Jeddo, où on lui déclara que les Japonais ne pouvaient entrer en négociations avec aucun autre peuple que les Chinois et les Hollandais ; on lui ordonna ensuite de quitter le pays et de n'y jamais revenir. On alla même jusqu'à offenser personnellement le commodore Biddle, et il est assez probable que si, bientôt après, l'équipage de la *Lagoda* eut à subir un traitement si cruel, cela vint du respect rigoureux de cet excellent officier pour les instructions qu'il avait reçues, et qu'il se serait fait un scrupule de violer.

Des événements récents, l'établissement de la navigation à vapeur sur l'Océan, l'acquisition et la prompte colonisation par notre pays d'une grande partie du littoral de l'océan Pacifique, la découverte de l'or dans ces régions, les relations rapides établies récemment par l'isthme qui sépare les deux mers, tout cela a rendu nos rapports plus faciles avec les pays de l'Orient, et, bien que les conséquences de ces événements aient à peine commencé à se faire sentir, les communications nouvellement ouvertes ont pris, dès à présent, un accroissement tel qu'on ne saurait prévoir le degré de développement qu'elles peuvent atteindre dans l'avenir.

Digitized by Google

Nous ne pouvons plus longtemps négliger le devoir de protéger les citoyens américains qui visitent ces mers.

En 1851, le commodore Aulick reçut des instructions pour entrer en négociations avec le gouvernement du Japon. Il paraît que, jusqu'à présent, aucune démarche dans ce but n'a réussi, et les pleins pouvoirs donnés au commodore Aulick peuvent être considérés comme remis au commodore Perry par le fait de ceux qu'il a reçus lui-même.

Les résultats que notre gouvernement désire obtenir, sont les suivants :

1° Établissement d'une protection durable pour les marins américains qui viennent échouer sur les côtes du Japon, ainsi que pour leurs propriétés ; ou faculté de chercher un refuge, en cas de danger, dans les ports japonais.

2° Permission aux navires américains de charger, dans un ou plusieurs ports, des provisions, des vivres, de l'eau, du bois ou autres combustibles, et, le cas échéant, de réparer leurs avaries, afin de pouvoir continuer leur voyage.

Il est vivement à désirer qu'il soit établi un dépôt de charbons, sinon dans l'île principale, du moins dans une des petites îles, peut-être inhabitées, dont il doit se trouver plusieurs dans le voisinage.

3° La permission pour nos vaisseaux de visiter un ou plusieurs ports pour vendre ou échanger leurs cargaisons.

Le gouvernement des États-Unis n'ayant aucun droit d'appuyer les griefs des autres nations ou de faire des traités pour elles, il n'est pas besoin, si l'on en vient à conclure un traité, de le rédiger de manière à ce que les concessions obtenues s'étendent aussi aux habitants ou aux navires d'autres nations. Cependant le gouvernement n'a pas l'intention d'obtenir exclusivement pour lui seul, par cette expédition, des avantages commerciaux ; il espère et désire, au contraire, que, quels que soient les avantages qui pourront en résulter, ils profitent au monde civilisé tout entier, et il est plus que probable que, dès que les ports du Japon auront été ouverts à une nation, ils ne tarderont pas de l'être à toutes les autres. Pour des motifs que j'expose plus loin, il est vraisemblable que si, dans vos négociations vous vous mêliez en quoi que ce soit des prétentions élevées par d'autres nations, cela ne ferait, au lieu d'acheminer au résultat désiré, que de le rendre beaucoup plus difficile à atteindre.

Digitized by Google

La première question est celle-ci : Comment faut-il s'y prendre pour atteindre le but ci-dessus mentionné?

Des expériences antérieures ont appris que les arguments ou les moyens de persuasion ne font aucun effet sur le peuple japonais, à moins qu'ils ne soient présentés et soutenus par une nation capable de se faire respecter.

En conséquence, donnez pour instructions au commandant de l'escadre de se rendre avec toutes les forces dont il dispose sur le point du littoral japonais qui lui paraîtra le plus convenable, d'essayer de se mettre en rapport avec le gouvernement, et, s'il est possible, de voir l'empereur en personne, afin de lui remettre la lettre du président. Il devra déclarer qu'il est venu purement et simplement pour remettre cette lettre à l'empereur et entrer en négociations avec le gouvernement sur des sujets de la plus haute importance pour les deux pays; que le président est animé des dispositions les plus amicales envers le Japon, mais qu'il a appris avec un douloureux étonnement que lorsque des Américains, soit volontairement, soit contraints par les dangers de la mer, visitaient le territoire de l'empereur, ils étaient traités comme les plus cruels ennemis. Il mentionnera particulièrement ce qui s'est passé avec les navires *Morrison*, *Lagoda* et *Saint-Lawrence*.

Il informera l'empereur des usages existants par rapport aux naufragés, tant dans notre pays que dans les autres pays chrétiens, il citera le cas des naufragés japonais qui ont été tout récemment recueillis en mer et conduits en Californie, d'où l'on a vainement essayé de les rapatrier. Il exposera, en outre, que notre gouvernement exige une garantie sérieuse que les personnes qui pourraient par la suite faire naufrage sur les côtes du Japon, seront traités avec humanité, et il cherchera à établir, entre les deux pays, des relations commerciales plus étendues. C'est là, sans doute, une tâche difficile, mais peut-être n'est-elle pas impossible.

La profonde répugnance de ce peuple à entrer en relations avec les nations chrétiennes doit venir en grande partie du zèle exagéré qu'ont apporté les premiers missionnaires, principalement ceux du Portugal, à propager leurs doctrines. En conséquence, le commodore doit dire que le gouvernement de ce pays, différant en cela des gouvernements des autres pays chrétiens, ne se mêle pas des affaires religieuses de son propre peuple, à plus forte raison de celles des peuples étrangers. Il paraît que les craintes et les préjugés des Japonais sont surtout dirigés contre les Anglais dont ils ont,

Digitized by Google

sans doute, appris les conquêtes en Orient et la récente invasion en Chine. Les Américains, parlant la même langue que les Anglais, il est fort possible que les citoyens des États-Unis soient confondus avec les sujets de la Grande-Bretagne. En effet, le traitement inhumain qu'on a infligé aux équipages des deux vaisseaux désignés ci-dessus, doit être attribué à ce qu'on a pris réellement ces hommes pour des Anglais. (Voir les récits de l'équipage de la *Lagoda*.)

Le commodore Perry doit donc déclarer que les États-Unis ne sont alliés à aucun gouvernement de l'Europe ; qu'ils occupent un grand continent situé entre le Japon et l'Europe, et qui a été découvert par les nations européennes à peu près vers la même époque où ces nations visitaient le Japon pour la première fois. Que la partie de ce continent la plus rapprochée de l'Europe a été peuplée d'abord par des émigrants de l'ancien monde, mais que la population s'est répandue promptement sur tout le pays et qu'elle est arrivée, dans ces derniers temps, jusque sur les côtes de l'océan Pacifique. Que nous y possédons actuellement de grandes villes d'où nous pouvons, avec nos navires à vapeur, nous rendre au Japon en vingt jours. Que notre commerce avec toutes les parties du monde prend une rapide extension, de sorte que cette partie de l'Océan sera bientôt elle-même couverte de nos vaisseaux. Qu'en conséquence les États-Unis et le Japon se rapprochant de jour en jour, le président désire vivre en paix et en amitié avec l'empereur, mais qu'il ne peut y avoir d'amitié entre eux si le Japon ne modifie pas sa politique, s'il ne cesse pas de traiter en ennemis ce pays et ses habitants. Que, quelque sage qu'ait pu être dans le principe une semblable politique, elle est devenue imprudente et impraticable, maintenant que les rapports entre les deux pays sont devenus si faciles et si rapides.

Si toutes ces raisons et arguments ne peuvent amener le gouverment japonais à adoucir son système de séquestration, le commodore devra alors parler un autre langage. Il dira, en termes non équivoques, que le gouvernement des États-Unis exige qu'à l'avenir tous les voyageurs ou navires qui pourraient être jetés sur les côtes du Japon, ou se trouver forcés de chercher un refuge dans ses ports, y soient traités avec humanité, pendant tout le temps qu'ils y resteront; qu'un acte de cruauté commis dorénavant contre les citoyens de ce pays, soit par le gouvernement, soit par les habitants du Japon, recevrait un châtiment sévère. Dans le cas où le commodore

Digitized by Google

obtiendrait des promesses relativement à l'un ou l'autre des points ci-dessus mentionnés, il serait désirable qu'il y fît donner la forme d'un traité qu'il a plein pouvoir pour négocier.

Il recevra également des copies des traités conclus par notre gouvernement avec la Chine et le royaume de Siam, et il pourra les donner pour modèles de celui qui devra être libellé, s'il y a lieu.

Il serait convenable de faire traduire en langue japonaise un ou plusieurs de ces traités, ce qui pourrait, peut-être, se faire en Chine.

Le commodore ne perdra pas de vue que le président, n'ayant pas le pouvoir de déclarer la guerre, sa mission est une mission pacifique, et qu'il n'aura recours à la force que dans le cas où il y serait contraint par la nécessité, s'il fallait défendre ses vaisseaux et leurs équipages, ou repousser des attaques personnelles dirigées contre lui ou contre ses officiers.

Dans ses relations avec ce peuple, qu'on représente comme étant d'un caractère fier et obstiné, il devra conserver une attitude polie, bienveillante, mais en même temps ferme et résolue. En conséquence il supportera, au besoin, patiemment et avec indulgence, certains actes d'impolitesse auxquels il pourrait être exposé chez ce peuple qui n'a pas tout à fait les mêmes règles que nous relativement aux convenances; cependant il devra, en même temps, éviter avec soin tout ce qui pourrait porter atteinte à sa propre dignité ou à celle du pays. Il essayera de donner aux Japonais une idée complète de la grandeur et de la puissance de notre pays, et de leur faire sentir que l'indulgence que nous avons montrée jusqu'ici, loin d'avoir pour cause la timidité, ne nous était inspirée que par un désir sincère d'être avec eux en relations amicales.

Il est impossible, même dans les instructions les plus détaillées, de prévoir tous les cas qui peuvent se produire dans une mission d'un caractère si spécial et si entièrement nouveau. Par ce motif, et eu égard au grand éloignement du théâtre de son action diplomatique, il est nécessaire que le commodore reçoive de pleins pouvoirs très-étendus, et qu'il soit assuré qu'une dérogation aux formes ordinaires ou une manière de voir erronée, quelle qu'elle puisse être, sera appréciée et jugée avec indulgence.

Le gouvernement hollandais nous a fait savoir que le surintendant de la factorerie de Dezima a reçu des instructions qui lui enjoignent de mettre au

Digitized by Google

service de l'expédition toutes les forces dont il dispose; et le bienveillant intérêt que ce fonctionnaire a témoigné pour nos compatriotes pendant leur captivité, nous fait supposer qu'il se conformera volontiers aux instructions qu'il a reçues.

Le ministre résident des États-Unis en Chine doit appuyer diverses réclamations adressées par des citoyens des États-Unis au gouvernement du céleste empire. Comme la présence de l'escadre pourra donner plus de poids à ses réclamations, il est bon d'engager le commodore à séjourner à Hong-Kong ou Macao, aussi longtemps qu'il pourrait être nécessaire, si toutefois il jugeait qu'il n'en dût pas résulter une trop grande perte de temps ou d'autres inconvénients.

Si l'escadre, sans perdre de vue le but principal de sa mission, pouvait examiner les côtes du Japon et du continent limitrophe, cet examen non-seulement augmenterait nos connaissances géographiques, mais peut-être fournirait encore des voies et moyens pour étendre nos relations commerciales et ouvrir à nos baleiniers de nouveaux ports de refuge dans ces mers lointaines. A cet effet, le commandant de l'escadre a plein pouvoir de négocier avec les autorités présentes et à venir dans ces parages.

Pendant le cours de ce voyage, il cherchera à se procurer tous les renseignements possibles sur la population, les richesses naturelles et les produits des pays qu'il visitera; il formera également une collection de spécimens de l'industrie et de graines de plantes rares et utiles.

Pour atteindre son but, il est autorisé par ce département à tirer, jusqu'à concurrence d'une certaine somme, sur la maison Baring frères et compagnie de Londres, afin de couvrir les dépenses de guides, interprètes, courriers, etc., et de faire les présents qui pourront être utiles au succès de sa mission.

J'ai l'honneur d'être votre très-dévoué serviteur,

C. M. Conrad,
suppléant du ministre d'État.

A l'honorable J.-P. Kennedy, ministre de la marine.

Digitized by Google

# III

LE PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS A L'EMPEREUR DU JAPON.

*Millard Fillmore, président des États-Unis, à Sa Majesté Impériale l'empereur du Japon.*

Grand et bon ami!

Je vous envoie cette lettre par le commodore Mathew C. Perry, officier du rang le plus élevé dans la marine des États-Unis et commandant de l'escadre qui visite en ce moment les États de Votre Majesté Impériale.

J'ai chargé le commodore Perry d'assurer Votre Majesté Impériale que je suis animé envers la personne et le gouvernement de Votre Majesté des sentiments les plus pacifiques, et que je ne l'ai envoyé au Japon dans aucune autre intention que de représenter à Votre Majesté Impériale que les États-Unis et le Japon devraient vivre en bonne amitié et avoir ensemble des relations amicales.

La constitution et les lois des États-Unis interdisent toute immixtion dans les affaires religieuses et politiques des autres nations. J'ai recommandé

Digitized by Google

expressément au commodore Perry de s'abstenir de tout acte qui pourrait troubler la tranquillité dans les États de votre Majesté Impériale.

Les États-Unis d'Amérique s'étendent d'un océan à l'autre, et nos territoires de l'Orégon et de la Californie sont situés juste en face des États de Votre Majesté Impériale. Nos vaisseaux à vapeur peuvent aller de la Californie au Japon en dix-huit jours.

Notre grand État de Californie produit environ soixante millions de dollars d'or chaque année, ainsi que de l'argent, du mercure, des diamants et autres objets précieux. Le Japon est également un pays riche et fertile qui produit beaucoup d'objets précieux. Les sujets de Votre Majesté Impériale sont très-habiles dans plusieurs genres de travaux. Je désire que nos deux pays puissent commercer l'un avec l'autre dans l'intérêt du Japon aussi bien que dans celui des États-Unis.

Nous savons que les anciennes lois de l'État ne permettent aux sujets de Votre Majesté Impériale de faire aucun commerce avec l'étranger, à l'exception de la Chine et de la Hollande; mais, comme le monde est soumis à des changements, et que de nouveaux gouvernements se forment, il paraît sage de faire de temps en temps de nouvelles lois. Il fut un temps où les anciennes lois du gouvernement de Votre Majesté Impériale étaient aussi nouvelles.

Environ vers le même temps, l'Amérique, que quelques-uns nomment le nouveau monde, fut découverte par les Européens qui vinrent y fonder des colonies. Pendant longtemps ces colons furent peu nombreux et restèrent pauvres. Maintenant la population est grande, son commerce est étendu, et nous pensons que si Votre Majesté Impériale voulait modifier les anciennes lois, de manière à permettre la liberté du commerce entre les deux pays, il en résulterait pour l'un et pour l'autre de grands avantages. Si Votre Majesté Impériale n'était pas disposée à abolir complétement les anciennes lois qui interdisent le commerce avec l'étranger, elle pourrait les suspendre pendant cinq ou dix ans et tenter l'expérience. Si elle ne répond pas aux espérances avantageuses qu'on en doit concevoir, vous pourrez, après ce temps-là, rétablir les anciennes lois. Les États-Unis font souvent, pour un petit nombre d'années, avec des pays étrangers, des traités qu'ils renouvellent ou ne renouvellent pas selon les circonstances.

J'ai chargé le commodore Perry de soumettre encore une autre question à Votre Majesté Impériale. Beaucoup de nos vaisseaux se rendent chaque

Digitized by Google

année de Californie en Chine, et de nombreux habitants de notre pays vont pêcher la baleine sur les côtes du Japon.

Il arrive quelquefois que, par un temps d'orage, un de nos vaisseaux est jeté sur les côtes de votre empire. En pareil cas, nous demandons et nous attendons que nos malheureux compatriotes soient traités avec bonté, et que leur propriété soit protégée jusqu'à ce que nous puissions envoyer un vaisseau pour les ramener. Nous exigeons cela d'une manière très-sérieuse.

Le commodore Perry est également chargé par moi de représenter à Votre Majesté Impériale que nous avons appris qu'au Japon il y a grande surabondance de charbon et d'autres provisions. Nos vaisseaux à vapeur qui traversent le grand Océan, ont besoin de beaucoup de charbon, et il ne leur est pas toujours commode d'apporter d'Amérique tout ce qu'il leur en faut. Nous désirons qu'il soit permis à nos vaisseaux à vapeur et autres de s'arrêter au Japon et d'y faire leurs provisions de charbon, d'eau et de vivres. Ils payeront en argent ou en autres objets que pourront préférer les sujets de Votre Majesté Impériale. Nous prions Votre Majesté Impériale de désigner, dans la partie méridionale de l'empire, un port où nos vaisseaux puissent aborder à cet effet. Nous désirons vivement qu'il en soit ainsi.

Tels sont les seuls motifs pour lesquels le commodore Perry va, avec une forte escadre, visiter Jeddo votre capitale : Amitié, commerce, charbon, provisions, et protection pour nos concitoyens naufragés.

Nous avons chargé le commodore Perry de prier Votre Majesté Impériale d'accepter quelques présents.

Ils ne sont pas par eux-mêmes d'une grande valeur, mais quelques-uns d'entre eux peuvent donner une idée des objets qu'on fabrique dans les États-Unis, et nous vous les envoyons en signe d'amitié sincère et respectueuse. Que le Tout-Puissant tienne Votre Majesté Impériale en sa sainte garde.

Afin que vous puissiez ajouter foi à la présente, j'y ait fait apposer ici le grand sceau des États-Unis, et j'ai signé de mon nom, à Washington, en Amérique, siége de mon gouvernement, le treizième jour du mois de novembre, en l'an mil huit cent cinquante-deux.

Votre bon ami,
MILLARD FILLMORE.

Par le président :
EDOUARD EVERETT,
ministre d'État.

Digitized by Google

Digitized by Google

# IV

EXTRAITS DES DÉPÊCHES ADRESSÉES PAR LE COMMODORE PERRY AU MINISTRE DE LA MARINE AU SUJET DES ÉVÉNEMENTS QUI SE SONT PASSÉS PENDANT LES NÉGOCIATIONS PRÉLIMINAIRES DU COMMODORE PERRY AVEC LES DÉLÉGUÉS DU GOUVERNEMENT JAPONAIS.

L'escadre composée des steamers *Susquehannah* et *Mississipi* et des corvettes *Plymouth* et *Saratoga*, commandés recpectivement par MM. Buchanan, Lee, Kelly et Walker, a quitté Napa-Kiang aux îles Liou-Kiou, le samedi 2, et a jeté l'ancre devant la ville d'Ouraga, dans la baie de Jeddo, au Japon, le vendredi 8 juillet.

Avant d'atteindre les côtes du Japon, j'avais mûrement réfléchi à la manière dont je devais m'y prendre pour accomplir la délicate et importante mission qui m'avait été confiée.

Je résolus de suivre une marche complétement différente de celle qu'avaient adoptée, avant moi, tous ceux qu'on avait chargés d'aller remplir au Japon des missions pareilles à la mienne.

Je pris le parti de réclamer, non comme une faveur, mais comme un droit, ces marques de politesse qu'une nation civilisée doit aux autres nations, de ne pas souffrir les traitements scandaleux auxquels avaient été

Digitized by Google

exposés mes prédécesseurs, et de tenir aucun compte ni des injonctions, ni des menaces des autorités, si elles ne s'accordaient avec la manière dont j'entends faire respecter la dignité du pavillon américain.

Quant à la question de savoir si je devais aborder de force, je me réservai de la décider selon les événements.

Cette résolution prise, je fis parfaitement exercer les équipages et tenir les vaisseaux prêts comme en temps de guerre; préparé de la sorte à tout événement, je décidai de suivre, vis-à-vis des Japonais, une diplomatie pareille à la leur en interdisant de les laisser venir à bord d'aucun des navires, excepté les fonctionnaires qui voudraient avoir à faire à moi; d'ailleurs, leurs visites devaient se borner au vaisseau amiral, et l'on avait l'ordre de ne les y introduire que lorsqu'ils auraient fait connaître quel était leur rang et de la part de qui ils venaient.

J'avais également résolu de n'entrer en relations qu'avec deux personnes du rang le plus élevé, et je refusai, en conséquence, de voir le gouverneur et le vice-gouverneur d'Ouraga. Je les adressai au commandant Buchanan, et aux lieutenants Adams et Contee, auxquels j'avais donné l'ordre de les recevoir et de répondre à leurs questions et à leurs communications verbales.

Je prévoyais que plus je serais résolu et rigoureux sur les questions de formes, plus j'inspirerais de respect à ce peuple formaliste et cérémonieux; et ma prévision se trouva complétement justifiée par l'événement.

A l'ancre devant la ville d'Ouraga, place de commerce située à environ vingt-sept milles de Jeddo, et où avaient mouillé précédemment le *Columbus*, le *Vincennes* et la corvette anglaise *Marines*, nos vaisseaux furent entourés par de nombreuses barques dont plusieurs hommes d'équipage essayèrent de venir à bord; mais je donnai l'ordre de les repousser. Dans une des plus apparentes de ces barques était un personnage de distinction; on la laissa approcher du vaisseau amiral et l'on demanda quel était le rang du fonctionnaire qui s'y trouvait et ce qu'il désirait. Il fut répondu que c'était le vice-gouverneur d'Ouraga (j'ai appris par la suite qu'il se nommait Tabrocke), et qu'il désirait voir le commandant de l'escadre pour apprendre de lui le motif de sa visite au Japon. On lui fit comprendre que je ne voulais traiter qu'avec une personne du plus haut rang.

Cependant il insista sur la nécessité qu'il y avait pour lui de venir à bord

Digitized by Google

et de poser quelques questions, disant qu'il était le fonctionnaire le plus élevé de la ville, et qu'en conséquence, c'était à lui qu'il appartenait de venir à bord.

Mais, comme on le lui refusa catégoriquement, il proposa qu'on lui permît de s'aboucher avec un officier d'un rang correspondant au sien. Après avoir fait à dessein quelques difficultés, j'accueillis cette proposition, et mon adjudant, le lieutenant Contee, le reçut en compagnie de MM. Williams et Portman, dont l'un était Chinois et l'autre interprète hollandais, attendu que le truchement du gouverneur parlait couramment la langue hollandaise.

Le vice-gouverneur fit plusieurs questions dont un petit nombre seulement reçurent une réponse. On se borna à lui dire que j'étais chargé de remplir au Japon une mission amicale, que j'avais une lettre adressée par le président des États-Unis à l'empereur du Japon, et que je désirais m'entretenir personnellement avec un dignitaire du rang le plus élevé, afin de prendre des dispositions pour la remise des copies et des traductions des documents que je présenterais plus tard dans la forme convenable.

Il répondit que, d'après les lois du Japon, Nangasaki était le seul endroit où se traitaient les affaires avec les étrangers, et qu'il serait nécessaire que l'escadre s'y rendît. A quoi on lui répliqua que j'étais venu à Ouraga, précisément parce que cette ville était située près de Jeddo et que je n'irais pas à Nangasaki; que j'entendais qu'on reçut la lettre comme il convenait, au lieu même où je me trouvais en ce moment; que mes intentions étaient tout à fait amicales, mais que je ne souffrirais aucune indignité, que je ne permettais pas que les barques de garde qui commençaient à se rassembler autour des navires, y restassent plus longtemps, et que, si on ne les faisait éloigner sur-le-champ, je les disperserais par la force. Dès qu'on eut traduit cette réponse au vice-gouverneur, il se leva de son siége, se rendit dans le couloir et donna un ordre par suite duquel la plupart des barques retournèrent au rivage; cependant, comme il en restait encore quelques groupes, une chaloupe armée fut détachée du navire pour les faire éloigner; cette démonstration produisit l'effet désiré; toutes les barques disparurent et nous n'en vîmes plus une seule dans le voisinage des vaisseaux, tout le temps que nous restâmes dans la baie. C'était déjà un premier point important de gagné.

Bientôt après, le vice-gouverneur prit congé en disant qu'il n'avait pas

Digitized by Google

pouvoir pour faire aucune promesse quant à la réception de la lettre du président, mais que, le lendemain, il viendrait de la ville un fonctionnaire d'un rang supérieur au sien, lequel pourrait probablement nous donner de plus amples explications.

Le lendemain matin, le gouverneur d'Ouraga, nommé Kayama Yezaiman, se rendit à bord. Il se présenta comme le plus haut magistrat de la ville, donnant ainsi un démenti au vice-gouverneur qui s'était annoncé comme le personnage le plus important; ce fonctionnaire étant d'un rang supérieur à celui de la veille, je le fis recevoir par le commandant Buchanan et les lieutenants Adams et Contee, refusant toujours d'avoir à faire à un personnage moindre qu'un conseiller d'État de l'empire.

Après un long entretien que le gouverneur avait été plusieurs fois sur le point de rompre, il déclara qu'il était impossible de recevoir la lettre à Ouraga, que l'escadre devait aller à Nangasaki, et que, lors même qu'on recevrait la lettre du président à Ouraga, la réponse serait envoyée à Nangasaki. On lui répondit à cela que jamais je ne consentirais à subir un ordre pareil, que j'endendais remettre la lettre à l'endroit où je me trouvais, et que, si le gouvernement japonais ne voulait pas envoyer une personne convenable pour recevoir les documents destinés à l'empereur, je débarquerais avec une force suffisante pour aller les remettre moi-même, quelles que puissent être les conséquences.

Il dit alors qu'il allait retourner à la ville, envoyer son rapport à Jeddo et demander des instructions nouvelles, et qu'il fallait quatre jours pour recevoir une réponse; on lui répondit que j'attendrais jusqu'au mardi suivant 12, c'est-à-dire trois jours, et que je comptais avec assurance recevoir une réponse ce jour-là. Il quitta alors le navire, car on était tombé d'accord, de part et d'autre, qu'il était inutile de discuter davantage tant qu'on n'aurait pas reçu la réponse de la cour.

Dans cette entrevue on montra au gouverneur la lettre du président et mes lettres de créance. Le travail exquis de la belle et précieuse cassette dans laquelle ces lettres avaient été envoyées de Washington, excita l'étonnement de Son Excellence, et, en quittant le navire, elle nous fit la première offre de rafraîchissements; mais on lui dit que nous n'en avions nullement besoin.

J'avais ordonné que, dès le matin du 9, au point du jour, chaque vaisseau

Digitized by Google

envoyât une chaloupe bien montée et bien armée pour commencer le sondage du port et de la baie d'Ouraga; et, pensant que ces chaloupes pourraient bien rencontrer quelque résistance, j'avais donné pour instructions au lieutenant Bent, qui dirigeait cette opération, de ne pas s'éloigner au delà de la portée de nos canons; en même temps, je faisais surveiller les mouvements de la petite flottille; mais, bien qu'elle fût suivie par un certain nombre de barques japonaises, celles-ci, voyant nos gens bien armés, n'osèrent pas les molester.

Le gouverneur demanda ce que voulaient faire ces chaloupes; et, comme on lui répondit qu'elles sondaient la baie, il dit que les lois du Japon ne le permettaient pas. On lui répliqua que, bien que les lois du Japon le défendissent, les lois de l'Amérique l'ordonnaient, et que nous devions à ces lois une obéissance absolue, ainsi que lui à celles de son pays. Nous avions donc encore gagné un second point de la plus haute importance.

Le jour suivant, 10, étant un dimanche, on n'eut aucun rapport avec les autorités japonaises. Une chaloupe aborda le navire; il s'y trouvait quelques mandarins et un interprète qui désiraient être reçus à bord. Comme on leur demandait s'ils avaient quelque affaire particulière avec le commodore, ils répondirent qu'ils n'étaient amenés par aucune affaire particulière, mais qu'ils désiraient avoir seulement un petit entretien; on leur dit par mon ordre qu'ils ne pouvaient pas être reçus.

Lundi 11. Les chaloupes de sondage ont ce matin remonté la baie un peu plus haut, et le commandant Lee du *Mississipi* a reçu l'ordre de les suivre avec son navire et de les protéger.

Le *Mississipi* ayant remonté la baie plus haut qu'aucun navire ne l'avait osé jusqu'ici, il arriva, comme je m'y étais attendu, que le gouverneur revint à bord, bien qu'on lui eût dit le samedi qu'il était inutile d'avoir d'autres pourparlers jusqu'à ce qu'on eût reçu la réponse de Jeddo.

C'était à bon escient que j'avais envoyé le *Mississipi* avec les chaloupes désignées pour ce service, car j'avais la conviction que cette circonstance d'un très-grand navire s'approchant de Jeddo, inquiéterait les autorités et les déterminerait à faire à mes demandes une réponse plus favorable; c'est aussi ce qui arriva. Le gouverneur prit un prétexte pour expliquer sa visite à bord; il vint m'annoncer que très-probablement les lettres (il entendait par là, je suppose, les traductions des originaux) seraient reçues le lendemain et



Digitized by Google

envoyées à Jeddo; mais son véritable but était de s'assurer du motif pour lequel le *Mississipi* et les chaloupes de sondage s'étaient avancées plus haut dans la baie; effectivement il ne tarda pas à me poser cette question.

Comme je m'étais douté qu'il allait me la faire, j'ordonnai de lui dire que, si les affaires qui avaient amené l'escadre dans ces eaux ne pouvaient pas être terminées maintenant, je reviendrais au printemps prochain avec de plus grandes forces, et que, comme le mouillage d'Ouraga ne me semblait ni assez commode, ni assez sûr, je désirais en chercher un plus convenable et plus rapproché de Jeddo, afin que mes rapports avec la ville fussent plus faciles.

Mardi 12 juillet. Comme c'était aujourd'hui qu'on attendait la réponse de Jeddo, le gouverneur vint à bord à 10 heures du matin, accompagné de deux interprètes.

Cependant, avant son arrivée, j'avais écrit la lettre suivante à l'empereur, ne croyant pas qu'il serait si disposé à accueillir mes demandes, et qu'il chargerait son conseiller d'État de me recevoir, ce qu'il avait déjà fait, ainsi qu'on le verra par les événements de cette journée.

« A bord du *Susquehannah*, frégate à vapeur des États-Unis.
Ouraga, 12 juillet 1853.

» Le commandant en chef des forces navales des États-Unis dans ces mers, investi des pleins pouvoirs les plus étendus pour négocier des traités, désire s'aboucher avec un des plus hauts fonctionnaires de l'empire du Japon et prendre, de concert avec lui, les dispositions convenables pour présenter ses lettres de créance, ainsi que l'original de la lettre adressée par le président des États-Unis à Sa Majesté Impériale.

» Il espère qu'il sera bientôt fixé un jour pour l'entretien proposé.

» *A Sa Majesté l'empereur du Japon.* »

Le gouverneur dit qu'il y avait eu un malentendu quant à la réception des traductions des documents avant la remise des originaux. Bien que je fusse certain qu'il ne pouvait y avoir ici aucun malentendu, je consentis pourtant, après une longue discussion, à remettre les traductions et les originaux, ainsi que la lettre ci-dessus adressée par moi à l'empereur dans le cas où Sa Majesté autoriserait un fonctionnaire suffisamment accré-

Digitized by Google

dité à les recevoir ; je répétai encore une fois que je ne voulais les remettre qu'à un dignitaire du plus haut rang. Le gouverneur dit alors qu'on préparerait à terre un bâtiment pour me recevoir, ainsi que ma suite, et qu'un haut personnage, nommé spécialement à cet effet par l'empereur, m'y attendrait pour recevoir les lettres ; qu'on ne m'y donnerait pas la réponse, mais qu'on me la transmettrait à Nangasaki par l'intermédiaire du surintendant hollandais ou chinois. Lorsqu'on m'eut communiqué ce que venait de dire le gouverneur, j'écrivis le mémorandum suivant que je lui fis traduire en hollandais, en recommandant qu'on le lui rendît bien intelligible : « Le commandant en chef n'ira pas à Nangasaki et ne veut recevoir aucune communication par l'intermédiaire des Hollandais ou des Chinois.

» Il a une lettre du président des États-Unis qu'il doit remettre à l'empereur du Japon ou à son ministre des affaires étrangères, et il ne remettra à personne autre le document original ; cependant, si cette lettre amicale du président à l'empereur n'était pas reçue et si l'on n'y faisait pas une réponse convenable, il considérera cela comme une offense à son pays, et il ne répond pas des conséquences.

» Il attend une réponse sous peu de jours, et il ne veut la recevoir nulle autre part que dans le voisinage. »

Après avoir reçu ce mémorandum, le gouverneur se rendit à terre, probablement pour se concerter avec une autorité supérieure, car, sans doute, il y avait à Ouraga plusieurs hauts fonctionnaires de la cour qui dirigeaient en secret les négociations. Il revint à bord dans l'après-midi apportant l'assurance qu'un personnage très-haut placé et convenablement accrédité par l'empereur, serait chargé de me recevoir le surlendemain sur le rivage ; comme je demandais quelle garantie on pouvait me donner du rang et de la validité des pleins pouvoirs de ce personnage, le gouverneur me dit qu'il apporterait à bord des copies certifiées des documents originaux, afin de me donner pleine satisfaction à cet égard.

On lui demanda ensuite où devait avoir lieu la réception ; à quoi il répondit que ce serait dans un petit village (Gore-hama), situé près de l'entrée de la baie, que nous avons depuis lors nommée sur notre carte *baie de la réception*, et à environ un mille japonais d'Ouraga. On lui demanda encore pourquoi la réception ne pourrait pas avoir lieu dans une des maisons ou forts situés en face des vaisseaux ; à quoi il répondit qu'il s'informerait si la chose était

Digitized by Google

possible, et qu'il nous rendrait réponse le lendemain matin, nous annonçant qu'en même temps il nous apporterait à bord les papiers promis et nous donnerait avis de l'arrivée du dignitaire nommé pour me recevoir.

Les chaloupes de sondage travaillèrent activement pendant toute la journée.

Mercredi 13 juillet. Le gouverneur vint à bord dans l'après-midi et s'excusa du petit retard apporté à sa visite en nous disant que le haut fonctionnaire venait seulement d'arriver de Jeddo à l'instant même; il apportait l'original de l'ordre de me recevoir, donné par l'empereur à ce fonctionnaire, ainsi qu'une copie et une traduction de ce même ordre en hollandais, plus un certificat délivré par lui-même et attestant la conformité de ces documents. Il dit aussi que la personne envoyée par l'empereur n'était pas autorisée à entrer en discussion avec moi, et que ses pouvoirs se bornaient purement et simplement à recevoir les lettres et à les porter à son souverain.

Voici les documents qu'il me présenta :

*Traduction d'une lettre de créance donnée par l'empereur du Japon à Son Altesse Toda, prince d'Idzou.*

Je vous envoie à Ouraga pour recevoir la lettre à moi adressée par le président des États-Unis, lettre qui a été apportée récemment par l'amiral à Ouraga. Après l'avoir reçue, vous vous rendrez à Jeddo et vous me la remettrez.

Ici se trouve le sceau de l'empereur.

Sixième mois 1853.

*Traduction du certificat de Kayama Yezaiman, gouverneur d'Ouraga, relatif à l'ordre, à la lettre et au sceau de l'empereur.*

Vous pouvez être assuré que le haut fonctionnaire qui a été accrédité par l'empereur lui-même, et qui, en conséquence, est venu de Jeddo à

Digitized by Google

Ouraga pour recevoir les lettres originales et les traductions de ces lettres, est d'un rang très-élevé et correspondant à celui de monsieur l'amiral. Je le certifie.

KAYAMA YEZAIMAM.

Le gouverneur fit observer qu'il s'était informé s'il y avait possibilité de changer le lieu de l'entrevue, mais que, comme on avait déjà élevé un bâtiment convenable, il serait difficile de faire un changement. Je m'attendais à cette réponse et j'avais pris mes mesures en conséquence; comme j'ignorais s'il n'y avait pas là-dessous quelque trahison, j'avais chargé les chaloupes de sondage d'examiner avec soin la petite baie à l'extrémité de laquelle on avait élevé le bâtiment destiné à me recevoir. Elles accomplirent fort bien mes ordres et me rapportèrent qu'on pouvait faire avancer les vaisseaux jusqu'à portée de canon de l'endroit en question, où ils avaient vu un grand nombre d'ouvriers occupés à achever le bâtiment. Je disposai donc toute l'escadre sur une ligne d'où elle pouvait couvrir toute la baie, bien résolu à me prémunir contre la fourberie proverbiale du peuple auquel j'avais à faire; car je ne voyais pas assez clairement le motif qui avait fait choisir cet endroit pour l'entrevue.

Jeudi 14 juillet. C'était le jour fixé pour ma réception à terre. J'avais pris toutes les dispositions pour débarquer une assez forte escorte, composée d'officiers, de matelots et de soldats de marine des différents navires, au nombre d'environ quatre cents, tous bien armés et bien équipés; les deux steamers se placèrent de façon à couvrir le lieu projeté de débarquement, et, bientôt après, les divers détachements qui formaient l'escorte étaient dans leurs chaloupes et voguaient vers la côte où ils débarquèrent, se formèrent en bataille, et où je ne tardai pas à les suivre.

Tout le rivage de la baie, sur une étendue de plus d'un mille, était occupé par des troupes japonaises qui se tenaient sous les armes au nombre de cinq à sept mille hommes. Ces troupes se composaient de cavalerie, d'artillerie, d'infanterie et d'archers. Certains soldats d'infanterie avaient des fusils à pierres, d'autres des fusils à mèche.

Aussitôt après le débarquement, je me rendis dans le bâtiment élevé pour la circonstance, et j'y fus reçu par le prince d'Idzou, premier conseiller d'État de l'empereur, et par son collègue, le prince d'Iwami. Je présentai

Digitized by Google

au premier la lettre du président, mes lettres de créance, ainsi que trois lettres de moi accompagnées de leurs traductions en anglais, en hollandais et en chinois; le prince m'en donna reçu.

Les princes étaient accompagnés du gouverneur d'Ouraga, du premier interprète et d'un secrétaire.

Comme on était convenu qu'il ne devait y avoir dans cette entrevue aucune discussion, je pris congé au bout de peu de temps, et fis rembarquer mon escorte dans le même ordre qui avait été suivi pour le débarquement.

*Traduction du reçu délivré au commodore Perry par les princes d'Idzou et Iwami.*

La lettre du président des États-Unis de l'Amériqne du nord et les copies sont reçues ici pour être remises entre les mains de l'empereur. Il a été déclaré, en plusieurs circonstances, que les affaires relatives aux pays étrangers ne peuvent pas être traitées à Ouraga, mais à Nangasaki. Mais on a fait observer que l'amiral, en sa qualité d'envoyé du président, s'en trouverait offensé. La justesse de cette observation a été reconnue, et, en conséquence, la lettre ci-dessus mentionnée est reçue ici même, contrairement aux lois du Japon.

Ce lieu n'étant pas destiné aux négociations avec les étrangers, il ne peut y avoir ni délibération ni festin. La lettre étant reçue, vous n'avez plus qu'à vous éloigner.

Suivent les signatures en japonais.

Le 9 du sixième mois.

Ce document est une traduction littérale du hollandais, langue en laquelle se fit l'entretien et en laquelle aussi le reçu des conseillers d'État, princes d'Idzou et Iwami, a été mal traduit sans doute par l'interprète japonais.

Pour montrer aux princes combien je m'inquiétais peu de l'injonction qu'ils me faisaient de m'éloigner, je donnai sur-le-champ l'ordre à toute l'escadre de se mettre en mouvement, non pour quitter la baie, comme on s'y était sans doute attendu, mais pour la remonter plus haut, car j'étais résolu à examiner le canal qui conduit à Jeddo. Je pensais, avec raison,

Digitized by Google

que l'emploi d'une force si considérable pour faire des sondages si près de la capitale et dans des eaux qui avaient été jusqu'alors inconnues aux étrangers, exercerait une influence décisive sur l'orgueil et la présomption du gouvernement et assurerait un accueil plus favorable à la lettre du président.

Les quatre vaisseaux remontèrent la baie sur une seule ligne et la sondèrent jusqu'à une distance où nous avions perdu de vue la ville d'Ouraga; à l'entrée de la nuit, nous jetâmes l'ancre dans un endroit que je nommerai *l'ancrage américain*, à dix milles plus haut qu'aucun navire étranger n'était allé jusqu'alors.

Le lendemain, 15, les chaloupes de sondage étaient, de grand matin, occupées à continuer leur travail de la veille, un peu plus haut encore; dans l'après-midi, j'avançai avec le *Mississipi* de dix milles de plus, c'est-à-dire que je me trouvais à sept milles de Jeddo et à vingt milles au-dessus du mouillage ordinaire d'Ouraga. Nous pouvions apercevoir clairement le port de Jeddo rempli d'une innombrable quantité de jonques; mais la ville qui, de même que les villes chinoises, ne se compose que de constructions basses, nous était cachée par une pointe de terre qui s'avançait dans la baie.

J'aurai pu remonter plus haut encore, mais je craignais de causer trop d'inquiétude et de contrarier ainsi l'accueil favorable par la cour de la lettre du président que j'avais remise la veille, et que sans doute on examinait en ce moment; d'ailleurs, il me semblait que j'avais suffisamment effrayé l'empereur et qu'il ne fallait pas pousser plus loin l'expérience; en conséquence, je fis retourner le vaisseau à *l'ancrage américain*, où il se joignit à l'escadre.

Pendant mon absence, le gouverneur d'Ouraga vint au *Susquehannah*, se montrant visiblement très-inquiet des mouvements du *Mississipi;* il dit, pour expliquer cette course si loin de sa résidence, que la lettre du président avait été reçue à la cour, où, sans doute, on l'examinerait favorablement, et il demanda qu'on voulût bien accepter quelques présents. Mais, comme j'avais précédemment ordonné qu'on ne laissât venir personne à bord du navire, sans une permission spéciale de moi, on ne reçut ni lui ni ses présents et il retourna à terre, annonçant qu'il reviendrait le lendemain.

Digitized by Google

Pendant cette journée, toutes les chaloupes qui n'étaient pas indispensables au service (au nombre de douze), s'occupèrent activement à relever la côte occidentale de la baie au-dessous d'Ouraga.

Le lendemain 16, au point du jour, les vaisseaux étaient conduits à une baie située à environ cinq milles au-dessus d'Ouraga, que j'ai nommée la baie *Susquehannah*, et que les chaloupes sondaient avec activité. Avant que nous eussions jeté l'ancre, le gouverneur était à bord et venait nous réitérer l'assurance que la lettre du président serait accueillie favorablement. Il n'était plus question alors d'envoyer la réponse à Nangasaki, et le gouverneur semblait montrer d'autant plus de politesse et d'affabilité que nous nous rapprochions davantage de la résidence impériale.

On lui dit, par mon ordre, qu'on ne pouvait pas accepter les présents qu'il apportait, à moins qu'il n'en acceptât d'autres de moi en échange. Il ne voulut pas d'abord en entendre parler, alléguant toujours sa vieille raison, que c'était défendu par les lois du Japon; à quoi on lui répondit que *nos lois* exigeaient que les politesses fussent réciproques, et, qu'en conséquence, on ne pouvait pas accepter ses présents.

Comme il me trouva sur ce point aussi tenace que sur toutes les autres questions de formes, il consentit à recevoir de moi un contre-présent, excepté toutefois des armes. On apporta donc sur le pont quelques objets ayant plus de valeur que les siens; mais, lorsqu'il les vit, il déclara qu'ils étaient de trop grand prix et qu'il ne pouvait emporter à terre que ce que lui-même et son interprète pourraient cacher sur leurs personnes; on lui dit à cela que, s'il ne pouvait pas accepter mes présents ouvertement et sans les cacher, je renverrais à sa chaloupe ceux qu'il m'avait apportés. Sur ce, il quitta le navire emportant tous mes présents, à l'exception de trois sabres qu'on lui permit de laisser. L'après-midi il revint à bord avec un cadeau insignifiant de poulets et d'œufs; bien résolu à n'avoir, dans aucun cas, d'obligations à ces gens-là, je lui envoyai en retour des présents de plus grande valeur pour les femmes du gouverneur et de ses interprètes.

C'était encore un nouveau point de gagné relativement à la réciprocité des présents.

Comme le relevé du côté occidental de cette magnifique baie était terminé depuis Ouraga jusqu'à une distance d'environ quatorze milles au-dessous

Digitized by Google

de Jeddo, et que le *Mississipi* et ses chaloupes, remontant encore à six milles plus près de la ville, m'avaient donné une connaissance assez exacte de la baie pour amener le *Vermont* jusqu'à *l'ancrage américain*, et même plus haut au besoin, je jugeai convenable de retourner à Liou-Kiou, me proposant, lorsque nous nous serions éloignés des côtes du Japon, d'envoyer le *Saratoga* à Shanghaï, et d'employer les autres vaisseaux à examiner de plus près les îles Oho-Sima, situées sur notre route; mais, malheureusement, avant d'avoir atteint ces îles, nous fûmes assaillis par un violent orage qui m'empêcha en partie de mettre mon projet à exécution.

J'ai déjà dit que, conformément à la résolution que j'avais prise dès le début, je n'avais eu aucun entretien personnel avec le gouverneur d'Ouraga, fonctionnaire qui avait été chargé par le gouvernement japonais de se rendre à bord du navire et de prendre les dispositions préalables pour ma réception. Les seules personnes avec lesquelles j'eus un entretien, furent les princes d'Idzou et Iwami; quant au gouverneur, il fut reçu par le commandant Buchanan, accompagné de M. Adams et du lieutenant Contee, et assisté par l'interprète chinois Wells-Williams et l'interprète hollandais Portman. Bien que ces officiers n'aient agi que d'après mes instructions immédiates et se soient tenus constamment en rapport avec moi, l'habileté avec laquelle ils ont conduit les négociations, ne leur en fait pas moins beaucoup d'honneur.

Je suis heureux de constater avec quel sang-froid et quelle activité les officiers chargés des sondages ont rempli, sous les ordres du lieutenant Silas Bent, leurs pénibles devoirs.

Enfin, je dois dire que dans les diverses entrevues, le gouverneur faisait tout son possible pour apprendre combien de temps je comptais rester encore sur les côtes du Japon; il répéta plusieurs fois que dans toutes les décisions relatives aux affaires étrangères, le gouvernement japonais avait coutume de procéder ainsi. Par suite de ces représentations et sachant que les propositions contenues dans la lettre du président étaient d'une si haute importance qu'il fallait le temps d'en délibérer, puisque, si on les acceptait, il y avait lieu de modifier essentiellement les lois fondamentales de l'empire, je crus ne pas devoir faire attendre ma réponse.

Je n'avais ni assez de vivres ni assez d'eau pour rester plus d'un mois à

Digitized by Google

la côte. Je savais bien que les Japonais pouvaient très-aisément, et à bon droit, différer de me rendre une réponse satisfaisante, par la raison qu'il fallait convoquer et consulter pour cela les princes de l'empire, ainsi que le Dairy ou souverain spirituel. Je serais donc renvoyé ainsi d'un jour à l'autre et forcé, en définitive, de repartir sans avoir obtenu aucune satisfaction. Cela serait regardé par les Japonais comme un triomphe et compromettrait essentiellement le succès de ma mission.

Ayant égard aux troubles actuels de la Chine, pensant que la présence d'un ou de plusieurs navires pouvait être nécessaire dans ce pays, n'ayant été rejoint encore par aucun de ceux qui, selon la promesse du département de la marine, devaient me suivre immédiatement, et n'étant pas, d'ailleurs, en possession des présents qui devaient m'être envoyés des États-Unis par le *Vermont*, je fus enchanté d'avoir une excuse pour laisser aux Japonais le temps de préparer leur réponse jusqu'au printemps prochain.

Au printemps j'aurai réuni toutes mes forces, j'aurai des provisions et du charbon en quantité suffisante pour attendre tant qu'il me plaira et obtenir les concessions que, dans ma conviction, les Japonais seront forcés de faire.

Disposant de forces si imposantes et continuant à suivre la politique qui m'a si bien réussi jusqu'à présent, comme j'aurai laissé un temps très-suffisant pour examiner les propositions du président, je serai dans les meilleures conditions pour agir avec une grande énergie, et, je l'espère, avec plus de succès, pourvu toutefois que le gouvernement ne retranche rien des renforts qu'il m'a promis.

En raison de ces circonstances, je résolus de faire de nécessité vertu, et je rédigeai une lettre qui devait être remise, avec les autres documents, à l'occasion de ma réception ; toutefois, je l'aurais conservée si le gouvernement japonais avait pris une attitude qui ne fût pas amicale. Voici la copie de cette lettre :

Digitized by Google

*Le commodore Perry à l'empereur.*

A bord du *Susquehannah*, frégate à vapeur des États-Unis.
Ouraga, baie de Jeddo, le 14 juillet 1853.

Comme on a fait observer au soussigné que les propositions, soumises par lui au gouvernement japonais, sont d'une si haute gravité et touchent à tant de questions importantes qu'il faudra beaucoup de temps pour les examiner sous toutes leurs faces et prendre une décision, le soussigné, tenant compte de ces circonstances, déclare qu'il est disposé à attendre une réponse à ces propositions jusqu'à son retour dans la baie de Jeddo, au printemps prochain; il attend avec assurance qu'à cette époque il sera répondu sur tous les points à la satisfaction réciproque des deux nations.

Je suis avec le plus profond respect,

M. C. PERRY,
commandant en chef des forces navales des États-Unis aux Indes orientales, en Chine, et dans les mers du Japon.

*A Sa Majesté l'empereur du Japon.*

En lisant les notes qui précèdent, on verra que, pendant les huit jours que l'escadre était restée dans la baie de Jeddo, j'avais obtenu plusieurs avantages importants qui, jusqu'à cette époque, n'avaient été accordés à aucune autre nation, excepté les Chinois et les Hollandais; et encore ceux-ci n'avaient-ils obtenu que fort peu de chose et au prix des plus humiliantes concessions.

1° Les barques de garde qui, jusqu'alors, entouraient par centaines tous les navires étrangers avaient été dispersées sur mon ordre.

2° Il avait été fait des sondages étendus dans des eaux précédemment inconnues, jusqu'à une distance de peu de milles de Jeddo et sous les canons de nombreuses batteries.

Digitized by Google

3° J'avais exécuté mon projet de n'entrer en relations avec personne autre qu'un grand dignitaire de l'empire, d'être reçu par lui d'une manière aussi honorable pour moi que pour le gouvernement qui m'avait envoyé, et de ne déroger en aucune façon aux simples règles de la politesse diplomatique telle qu'elle est reconnue par nos institutions.

Pendant que le gouverneur d'Ouraga se prosternait à terre chaque fois qu'il adressait la parole au prince d'Idzou, j'étais, ainsi que mon état-major, assis en face des princes d'Izou et Iwami et de leur secrétaire, sans plus de cérémonie que je n'en eusse fait dans toute autre conférence avec un plénipotentiaire accrédité comme eux.

4° J'obtins que, pour les présents donnés ou reçus, selon les usages de l'Orient, les États-Unis fussent mis complétement sur le même pied que le Japon, repoussant ainsi la prétention soutenue jusqu'ici par la Chine et le Japon, savoir : que les présents faits par les autres nations à leurs empereurs sont un tribut qu'ils doivent à leur puissance supérieure.

Enfin, j'avais encore essayé de leur faire comprendre que le gouvernement des États-Unis, étant supérieur en puissance et en influence à celui du Japon, ses ouvertures n'avaient d'autre motif que le désir de vivre en bonne amitié avec toutes les nations, d'assurer protection à nos marins et à nos autres citoyens, et surtout de lier des relations amicales avec un empire dont la situation géographique se trouvait beaucoup plus voisine de nos ports du Pacifique depuis l'invention et l'usage de la vapeur dans toutes les relations commerciales.

Tel est l'exposé qu'a l'honneur de vous faire respectueusement

M. C. Perry,
commandant en chef des forces navales des États-Unis aux Indes orientales, en Chine et dans les mers du Japon.

A bord du *Susquehannah*, frégate à vapeur des États-Unis.
Napa-Kiang, Liou-Kiou, le 30 juillet 1853.

FIN DU PREMIER VOLUME

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. . . . . 5
DÉDICACE . . . . . 9

INTRODUCTION

But et terme du voyage. — Le commodore Perry. — Difficulté d'obtenir une place dans la flotte. — Un masters-mate — Mon installation sur la frégate *Mississipi*. — Départ de New-York. — Séjour dans la baie de Chesapeake. — Anapolis. — Dernière visite du président Fillmore à bord. — Norfolk. — Les *navy-yards* (arsenaux de marine). — Discipline et genre de vie à bord des navires américains . . . . . 15

MADÈRE

Départ de Norfolk. — Aspect de Madère vue du côté nord. — Funchal. — Curiosités de cette ville. — Promenades dans l'intérieur de l'île. — Triste rencontre. — En mer! — Les animaux atteints du mal de mer. — Noël et le nouvel an. — Ce qu'on voit sous la ligne . . . . . 29

SAINTE-HÉLÈNE

Aspect de Sainte-Hélène du côté de la mer. — Fortifications. — *Plantation-house*. — Jamestown. — Temple chinois. — Longwood. — La chambre qu'a habitée Napoléon et celle où il est mort, telles qu'elles sont aujourd'hui. — Le tombeau vide de l'empereur . . . . . 41

LA VILLE DU CAP

Physionomie de la côte sud-ouest de l'Afrique. — Arrivée dans la baie de la Table. — Aspect du Cap, vu de la baie. — Un tour dans la ville du Cap. — Hommes voilés. — Ascension au mont de la Table. — Géologie. — Panorama. — Tentation d'un disciple des sociétés de tempérance. — Étude de lavandières. — Ornithologie. — Excursion à la côte occidentale du Cap. — Détails sur la chasse aux éléphants et la guerre des Caffres. . . . . 51

Digitized by Google

L'ILE MAURICE

Voyages à la côte sud-est d'Afrique. — Les mirages. — Aspect de l'île Maurice (île de France). — Rade de Port-Louis. — Promenade à travers la ville. — Opinions politiques des indigènes. — Fortifications de la montagne la Pouce. — Le petit village de Mocca. — Paysage des tropiques. — Hindous. — Costumes originaux pour Jessonda. — Pamplemousse. — Tombeaux de Paul et Virginie. — Un modèle du paradis. — La justice. — Le banc de Nazareth . . . . . 63

CEYLAN

Arrivée à Point-de-Galle. — Bateaux pilotes de Ceylan. — Physionomie de la ville. — Commerce actif. — Costumes. — Promenade à la côte orientale. — Temple et prêtre bouddhiques. — Écriture cingalaise. — Un serpent sacré. — Rareté des femmes. — Précautions à prendre dans le commerce. — Pèlerins et bonzes siamois . . . . . 73

SINGAPORE

Arrivée dans le port. — Importance croissante de Singapore. — La ville. — Casernes des cipayes. — Les *sampans*. — Navigation entre les îles. — Villages de pêcheurs. — Achats à bon marché. — Poulo-Passe. — Colons chinois. — Repas dans la cabane de pêcheurs. — Arrivée à Hong-Kong . . . . . 85

HONG-KONG

Saluts dans le port. — Position et fortifications de Hong-Kong. — Promenade dans la ville. — Activité du commerce. — Commerce de l'argent. — Tableaux à bon marché. — Vues pittoresques. — Un temple de Fo. — Oracle. — Les missions anglaises en Chine. — Les minuties du service militaire. — La comédie jouée par les matelots. . . . . 97

EXCURSION A CANTON (PREMIÈRE JOURNÉE)

Voyage sur la rivière de Canton. — Indolence des Chinois. — Fortifications. — Aspects des rives. — Wampoa. — Permission d'aller à Canton. — Commerce de la rivière et habitants riverains. — Bateaux de fleurs. — Jonques de guerre. — Factoreries européennes. — Hôtel chinois. — Vie dans la rue. — Marché aux poissons et aux légumes. — Portefaix. — La demeure d'un mandarin. — Costumes. — Commerce et industrie. — La ville intérieure. — Un magasin de soie. — Tromperies. — *Abax* ou compteur à boules. — Les beaux-arts en Chine. . . . . 111

EXCURSION A CANTON (DEUXIÈME JOURNÉE)

Continuation de la promenade sur la rivière. — Souvenir de Pillnitz. — Le *Pearl-River*. — Un jardin chinois de grandeur naturelle. — Le même en miniature. — Les belles inabordables. — Canaux. — Ponts. — Manière originale de transporter les porcs. — Visite au grand temple de Ho-nan. — Dangereuses études de peinture. — Heureux retour à Canton. — Comment on vit à la factorerie. — Pirates de la rivière . . . . . 129

Digitized by Google

RETOUR A MACAO

Les gamins chinois. — Cruauté des Chinois. — Une grande pagode au bord de la rivière. — Cimetière et enterrement. — Chasseurs chinois. — Vue de Macao. — Décadence du commerce. — Beaux sites pittoresques. — Le monument de Camoens. 141

SHANGHAÏ

Entrée dans le Yang-tze-Kiang. — Arrivée à Shanghaï. — Une visite dans la ville. — Habileté des Chinois dans les travaux d'art à la main. — Jardins à thé. — Théâtre chinois. — Maisons de prêt sur gages. — Morgue pour les enfants. — Sportsmen chinois. — Vie des étrangers à Shanghaï. — Mesures prises par eux pour se garantir des dangers de la guerre civile. — Départ de Shanghaï et vrai commencement de l'expédition. — Pays peu intéressant. — Particularité atmosphérique. — Trajet aux îles de Liou-Kiou. — Mesures de précaution. — Arrivée dans le port de Napa-Kiang. 153

PREMIER DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

Premier contact avec les indigènes. — A terre ! — Un missionnaire anglais. — Port de Napa. — Fortifications. — La ville. — Visite officielle du régent à bord. — Expédition dans l'intérieur de l'île. — Nature du pays. — Agriculture. — Guides officiels. — Schouy, la capitale. — Auberges pour les voyageurs. — Douceur des indigènes. — Formation géologique de l'île . . . . . 167

VISITE SOLENNELLE DU COMMODORE PERRY AU RÉGENT DE LIOU-KIOU

Ordre du cortége. — Entrée au château. — Cérémonie de réception. — Repas dans la salle des fêtes. — Soupe au chien. — Curiosités gastronomiques. . . . . 179

LES ILES BONIN

Situation de ce groupe d'îles. — Les premiers colons qui sont venus s'y établir. — Beauté et fertilité du pays. — Envie d'y vivre à la Robinson. — Exploration de Port-Lloyd. — Une partie de chasse dans l'île de Stapleton. — Retour à bord. . . 187

SECOND DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

Visite à la dérobée dans la ville de Napa. — Disposition des maisons. — Une indiscrétion. — Le marché. — Rencontre du premier Japonais. — Caractère des indigènes. — Une fête à bord. — Visite à une vieille ruine. — Petite esquisse de l'histoire de Liou-Kiou. — Départ pour Niphon . . . . . 199

PREMIER SÉJOUR DANS LA BAIE DE JEDDO

Aspect de la côte de Niphon. — Beauté de cette côte. — Entrée dans la baie. — Port d'Ouraga. — Premières relations avec les Japonais. — Leur extérieur et leur costume. — Mesures de prudence. — Sondage de la baie. — Fortifications de la côte. — Démonstration hostile. — Effet d'un sifflet . . . . . 211

Digitized by Google

ENTREVUE AVEC LES COMMISSAIRES IMPÉRIAUX

Préparatifs de fête. — Habits de gala des Japonais. — Débarquement du commodore. —Troupes japonaises. — Les commissaires impériaux.—Ouverture des négociations. — Fermeté du commodore. — Visite du gouverneur d'Ouraga à bord. — Instruction et connaissances des Japonais. — Retour à Liou-Kiou. . . . . 223

REPOS A MACAO

*Coum-sing-moon.* — Logement à Macao. — Ton de la société de cette ville et genre de vie qu'on y mène. — Promenade d'agrément sur la rivière. — Magasins de riz. — Insulaires de la mer du Sud trouvés en pleine mer. — Nouvelles du Japon et réflexions qu'elles suggèrent. — Une perte douloureuse. — Parties de chasse. — Assassinat du gouverneur Amaral. . . . . 233

REPOS A MACAO (SUITE)

Un rêve qui s'accomplit. — Assurance consolante. — Recherches. — Beaucoup de choses intéressantes, mais pas celles que je cherche. — Nouvelles recherches. — Utilité des longues queues. — Heureuse capture. — Préparatifs du second voyage à Niphon. — Composition de l'escadre et détails des présents dont elle est chargée . . 247

TROISIÈME DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

Départ de Hong-Kong. — Volcans sous-marins. — Arrivée à Napa-Kiang. — Établissement et station dans ce port. — Souvenirs de la patrie. — La famille du missionnaire. — Excursion à la recherche d'un dépôt de charbons. — Accident. — Fête du nouvel an à Liou-Kiou. — Les indigènes sont plus confiants. — Changement de vaisseau . . . . . 257

DOCUMENTS, ACTES, CORRESPONDANCES, ETC., RELATIFS A L'EXPÉDITION DU JAPON, ENTREPRISE PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS

I. Le secrétaire d'État au département de la marine, au commodore Perry . . . . . 267

II. M. Conrad, ministre d'État suppléant, à M. Kennedy. . . . . 273

III. Le président des États-Unis à l'empereur du Japon. . . . . 281

IV. Extrait des dépêches adressées par le commodore Perry au ministre de la marine au sujet des événements qui se sont passés pendant les négociations préliminaires du commodore Perry avec les délégués du gouvernement japonais. . . . . 285

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

RETOUR

# DANS LA BAIE DE JEDDO



Digitized by Google

Digitized by Google

# RETOUR DANS LA BAIE DE JEDDO

TEMPÊTE. — BELLE VUE DE NIPHON. — FERMETÉ DU COMMODORE PERRY. — ENTREVUE D'OURAGA. — SALLE DE RÉCEPTION. — NÉGOCIATIONS. — RELATIONS AMICALES AVEC LES JAPONAIS. — PRÉLIMINAIRES.

Le 11 février, au point du jour, nous aperçûmes la terre ; c'étaient les groupes d'îles qui se trouvent au sud de la baie de Jeddo. A la pointe méridionale de la première, on voyait un volcan de quatre à cinq mille pieds de hauteur, dont le cratère était entièrement couvert de cendre jaune ou de soufre. Il soufflait une brise de mer qui devenait plus forte d'heure en heure. Nous continuâmes notre route jusqu'un peu après le coucher du soleil où la brise se changea en tempête. Le commodore fit le signal : « Mettez en panne à intervalles d'un mille ! » J'avais été toute la journée sur le pont avec M. B..., pour relever la ligne des côtes, et j'étais gelé de froid (le thermomètre tomba de soixante-cinq à quarante degrés Fahrenheit), aussi allai-je me coucher ;

Digitized by Google

mais vers onze heures, la tourmente devint si forte, qu'on siffla le commandement : « Tout le monde sur le pont ! »

Tous les éléments étaient déchaînés; l'ouragan chassait devant lui d'épaisses masses de brouillards, de sorte qu'on ne pouvait pas voir à cent pas; une pluie fine et piquante d'aiguilles de glace vous fouettait la figure et permettait à peine de tenir les yeux ouverts; de plus il se faisait en l'air un vacarme épouvantable, qui imitait le bruit de cymbales immenses accompagnant des gongs gigantesques. Notre situation, du moins celle des vaisseaux à voiles, était assez critique, car l'épaisseur du brouillard ne permettait pas de voir les lumières des autres vaisseaux, et nous courions risque de nous jeter les uns sur les autres; au reste, comme la côte était devant la direction de l'orage et que par suite la mer n'était pas trop houleuse, il n'était pas très-difficile à un bon vapeur de conserver sa position. Vers le matin, la tourmente s'apaisa un peu, et à sept heures, le commodore fit le signal de reprendre les intervalles ordinaires et de suivre le vaisseau pavillon. Nous avions alors le cap Idzou à l'ouest, et la côte, escarpée et montueuse, se dirigeait vers le nord.

Nous nous arrêtâmes en haut de la baie de Nodowara (à l'ouest de la baie de Jeddo) où la *Macedonia*, pendant la nuit d'orage, s'était échouée sur un banc de corail. Le *Mississipi* fut aussitôt envoyé à son secours et la dégagea sans grande difficulté; mais ce temps d'arrêt ne nous permit pas d'entrer le même jour dans la baie de Jeddo.

Nous passâmes la nuit à l'ancre et, un peu après le coucher du soleil, nous fûmes rejoint par le *Lexington;* toutefois nous n'apercevions pas le capitaine Bayle avec son *Southampton*, ce qui nous causait quelque inquiétude. Le 13 au matin, le *Powhattan*, prit à sa remorque la *Vandalia*, le *Mississipi*, la *Macedonia* et le *Susquehannah*, ainsi que le *Lexington* enfin arrivé, et nous nous dirigeâmes en droite ligne sur la baie de Jeddo.

Ce matin-là, je jouis du plus beau coup d'œil que je me rappelle avoir eu de ma vie. Le vent s'était changé de nouveau en une agréable brise et déjà, dans la nuit, nous avions aperçu quelques cimes neigeuses; au lever du soleil, le ciel était parfaitement pur et devant nous s'étendait, formant environ un tiers de cercle, une chaîne de montagnes couvertes de neige qui pouvaient avoir une hauteur de cinq à sept mille pieds. Au-dessus s'élevait la tête gigantesque du volcan Fousi-Yama dont les neiges éclatantes étaient

Digitized by Google

coupées de loin en loin par quelques bandes de lave noire. On eût dit une longue file de glaciers des Alpes dominés par l'Etna, et la vapeur du matin qui couvrait encore toute la mer donnait à ce tableau une teinte rosée on ne peut plus délicate. Malgré le froid piquant qui vous saisissait, je ne pus m'empêcher d'aller chercher ma boîte de couleurs et de fixer, tant bien que mal sur la toile, ce spectacle fugitif et magique.

A midi, nous doublions la pointe Sagami, à deux heures, nous passions devant notre ancien mouillage d'Ouraga, et dès que nous eûmes atteint une langue de terre que, lors de notre premier séjour dans la baie de Jeddo, nous avions nommée la pointe Rubicon, nous aperçûmes, à notre grande joie, notre vieux capitaine Junius Bayle avec son *Southampton*, tranquillement à l'ancre dans une bonne et spacieuse crique, située à environ quinze milles plus haut. Comme c'était un excellent mouillage, le commodore donna à toute l'escadre le signal d'aller également s'y mettre à l'ancre en formant une demi-lune vis-à-vis de la côte.

Le 14, il vint à bord une députation qui invita le commodore à retourner à son ancien mouillage d'Ouraga, attendu qu'on y avait déjà fait des préparatifs pour le recevoir, mais le vieux et héroïque marin s'y refusa catégoriquement, et dit avec bienveillance, quoique avec beaucoup d'énergie : *qu'il avait l'habitude de ne jamais reculer d'un seul pas.*

Pendant les jours suivants les premiers cutters de tous les navires furent envoyés en haut de la baie pour achever le relevé nautique qu'on n'avait pas pu finir l'année précédente ; le temps froid et la mer orageuse augmentèrent beaucoup les difficultés de cette opération. Cette fois j'étais avec le lieutenant Whiting de la *Vandalia*. Les travaux se firent sans que nous fussions troublés le moins du monde par les Japonais, mais c'était une rude corvée, et, souvent le soir, je n'étais pas capable d'écrire un seul mot, ni même de penser, tant j'avais la tête lourde d'avoir été secoué pendant douze heures sur notre coquille de noix par un froid très-piquant et une mer houleuse.

23 février.

Après beaucoup de longues et ennuyeuses négociations avec les autorités japonaises, il a été enfin résolu que le capitaine Adams (capitaine de pavil-

Digitized by Google

lon) irait à Ouraga s'entendre avec les commissaires impériaux sur les préliminaires.

Le 21 février au matin, le capitaine Adams se rendit à bord de la *Vandalia*, qui devait le transporter à Ouraga ; sa suite se composait du major Zeilin (infanterie de marine), du lieutenant Jones (infanterie de marine), du lieutenant Boncraft (de la *Macedonia*), du capitaine Tanzl (infanterie de marine), de M. Punser Eldrege, du secrétaire Perry (fils du commodore), de M. Portmann, interprète hollandais, de M. Adams, fils et secrétaire du capitaine Adams, et de votre serviteur.

Dès que nous fûmes à bord il nous vint de terre une députation japonaise pour nous accompagner comme cela s'était déjà fait jadis en pareille circonstance. Nous avions, comme je l'ai dit, environ quinze milles à faire pour nous rendre de notre mouillage actuel à Ouraga ; le vent, qui était d'abord léger et favorable, tourna tout à coup, et avant d'avoir pu doubler le cap d'Ouraga, nommé par nous pointe Rubicon, nous eûmes à lutter contre un vent de nord-ouest passablement violent. Pendant deux heures, nous nous épuisâmes en efforts inutiles, et il nous fallut enfin jeter l'ancre sous le vent de terre. Nos guides japonais furent invités par nous à passer la nuit à bord, mais ils refusèrent. Il leur avait été ordonné de se rendre par eau à Ouraga, et ils s'en tinrent strictement à leurs ordres. Toute la députation monta dans les deux chaloupes qui l'avaient amenée ; au péril de leur vie, ils se lancèrent tous contre le rivage au beau milieu de la tourmente, et enfin, après des efforts inouïs, ils doublèrent le cap. L'orage continua avec telle violence qu'il nous fallut jeter nos quatre ancres ; et nous restâmes exposés à une pluie glacée qui nous piquait la figure comme des aiguilles. Heureusement nous avions avec nous la musique du *Susquehannah*, et grâce à elle ainsi qu'à la cordialité de nos excellents hôtes de la *Vandalia*, nous passâmes aussi agréablement que possible cette déplaisante nuit. Vers le matin l'orage s'étant enfin apaisé, nous relevâmes nos ancres et remîmes à la voile.

C'était le 22 février, jour anniversaire de la naissance du grand Washington, on n'aurait pu en choisir un meilleur pour une entrevue aussi décisive. Aux mâts de misaine et d'artimon flottait le drapeau national, et une flamme hissée au grand mât tombait presque jusque sur le pont. Toute l'escadre était pavoisée de la même manière (nous apercevions les vaisseaux juste à l'hori-

Digitized by Google

zon) et à onze heures, nous arrivâmes devant Ouraga où nous jetâmes l'ancre presque à la même place que l'année précédente. Notre députation revint nous trouver à bord et bientôt après nous nous rendîmes à terre dans le premier cutter et la grande chaloupe. C'était midi précis, et au même instant nos canons annoncèrent la solennité du jour. Cette fois, nous n'avions aucune escorte militaire; pas même, comme de coutume, les pistolets à la ceinture afin de prouver aux Japonais combien nous avions foi en leurs assurances d'amitié; les officiers portaient uniquement en fait d'armes leur sabre d'ordonnance.

Ouraga est pour ainsi dire l'avant-port de Jeddo, et aucun bâtiment ne peut remonter la baie sans s'y arrêter et y être visité; c'est peut-être pour ce motif qu'on avait désiré que l'entrevue eût lieu à cet endroit même. A cet effet, on avait élevé sur le rivage, entre les premières maisons de la ville, plusieurs bâtiments entourés tous d'une toile noire et blanche. Derrière ces toiles se pressait une foule de curieux qu'un certain nombre d'hommes armés de longs bâtons avaient peine à tenir à distance. Dans une avant-cour il y avait d'abord, tout près de l'entrée, une espèce de corps de garde où se trouvaient huit ou dix soldats dont les armes, recouvertes de flanelle rouge, étaient en faisceau derrière eux. A la seconde porte de cette avant-cour, il y avait encore un poste de six Japonais, qui n'avaient toutefois d'autres armes que les sabres qui se portent ordinairement à la ceinture. De là, nous entrâmes dans une grande salle au fond de laquelle était ménagée un petit espace entouré de colonnes et couvert d'un baldaquin de soie violette. La longueur de cette salle était d'environ cinquante pas; elle pouvait en avoir vingt-cinq de large et douze à quatorze pieds de haut. Du côté gauche, on avait disposé pour nous des siéges devant lesquels étaient placées des tables d'égale hauteur; vis-à-vis, il se trouvait des siéges pour les commissaires impériaux, mais sans tables. Au milieu de cette salle, que l'on avait tendue de nattes de paille toutes neuves et finement tressées, étaient disposés huit grands réchauds en métal, posés chacun sur un pied de laque noire avec ornements en cuivre doré; ces réchauds étaient remplis d'une substance blanchâtre, soit de la pierre ponce pulvérisée, soit de la chaux, sur laquelle brûlait un bon feu de charbon. Cette disposition, ainsi que tout l'arrangement de la salle, malgré son extrême simplicité, avait un air on ne peut plus amical. Le long des deux côtés de la salle couraient des galeries per-

Digitized by Google

cées de fenêtres en papier huilé. Dans ces galeries se trouvaient environ cent cinquante à deux cents Japonais agenouillés ou accroupis sur leurs talons selon la coutume du pays.

Nous prîmes place, et bientôt après entrèrent les trois commissaires impériaux, qui allèrent s'asseoir vis-à-vis de nous. Après un échange de politesses, on en vint à parler du sujet de l'entrevue. Les Japonais désiraient que toutes les négociations se fissent à Ouraga; le commodore Perry trouvait, au contraire, que le mouillage n'y était pas aussi bon, et il désirait ne pas retourner en arrière, insistant, d'ailleurs, pour que les négociations se suivissent dans une ville située en face de son mouillage actuel; et afin d'écarter tout d'abord le prétexte que pourraient invoquer les Japonais, à savoir qu'il serait trop pénible pour les commissaires de faire ce trajet, il leur fit offrir un de nos vapeurs pour les transporter tous à l'endroit où il désirait qu'eût lieu l'entrevue. Le capitaine Adams communiqua ces propositions par écrit, ainsi que quelques autres, et il y ajouta encore des explications verbales. Les Japonais les écoutèrent avec beaucoup d'attention et ils nous promirent une réponse pour le lendemain, attendu qu'ils regardent comme un manque de politesse une trop grande précipitation dans les affaires importantes.

Sur ce, les commissaires se retirèrent, et Yezaimon, gouverneur d'Ouraga, avec ses officiers, nous firent les honneurs. On apporta des rafraîchissements, consistant en thé, en gâteaux, pâtisseries fines et oranges; le thé fut servi dans des tasses de porcelaine bleue et blanche posées sur des soucoupes de laque; toutes les pâtisseries, ainsi que les oranges, étaient sur des assiettes de laque d'un très-beau travail; la dorure surtout, qui avait un léger relief, était d'un goût parfait et révélait un artiste. On servit, de deux en deux hôtes, deux petits pots d'argent contenant environ une demi-bouteille; dans l'un, il y avait du sacki, et, dans l'autre, du miri, boisson très-agréable également extraite du riz, mais dont le goût a quelque analogie avec celui du vin muscat. C'est là que, pour la première fois, je ne vis pas ces petits verres grands comme des dés à coudre; on buvait dans de toutes petites coquilles de laque très-plates.

Pendant ce temps, le vent était devenu si violent que nous ne pouvions pas nous risquer à aller à bord dans les chaloupes; aussi restâmes-nous à terre encore assez longtemps après avoir terminé nos affaires, et la

Digitized by Google

boisson et le tabac ayant mis peu à peu tout le monde en belle humeur, nous nous trouvâmes réciproquement sur un pied d'assez grande familiarité.

Un des interprètes parlait assez bien anglais; il l'avait appris du capitaine Maxwell, baleinier américain, qui, ayant échoué sur la côte d'Idzou, avait été quatre ans prisonnier à Mastmaye et enfin remis, en 1849, à la corvette *Preble*. M. Portmann et moi nous causions hollandais avec les interprètes; avec d'autres, on parlait par signes et on se faisait comprendre tant bien que mal. Nos uniformes, nos sabres, nos montres et tous les petits objets que nous avions sur nous furent, de la part des Japonais, l'objet d'un examen attentif; en revanche, ils nous montrèrent, avec le plus grand empressement, les curiosités japonaises; ils nous permirent même d'examiner les lames de leurs sabres qu'ils tiennent d'ordinaire au fourreau avec le soin le plus jaloux. Elles étaient d'un acier bleuâtre très-fin et de première qualité, elles avaient le tranchant si affilé que nous pouvions couper avec, par le haut bout, des morceaux de papier mince. On passa aussi en revue l'argent que nous avions sur nous, et l'on nous demanda la valeur de chaque pièce; cependant, pour notre part, nous ne vîmes jamais de monnaies japonaises. Une carte de poche des États-Unis fut étudiée avec beaucoup de soin, et l'on s'enquit en détail du climat, des produits, etc., des divers États; on ne nous fit pas moins de questions sur la Californie; on nous demanda s'il était vrai que chacun pouvait aller y chercher de l'or, combien il s'y trouvait de vaisseaux, combien de temps il fallait pour s'y rendre, pourquoi il venait tant de navires américains dans la mer du Japon. Dans l'espace d'une seule année, nous dirent nos hôtes, on en a vu passer plus de cent soixante dans le détroit de Mastmaye. (Ce sont nos baleiniers, et, soit dit en passant, leurs fréquentes apparitions en pareil nombre dans ces eaux paraissent n'avoir pas peu contribué à disposer les Japonais en notre faveur.)

Entre autres objets japonais je vis un quart de cercle très-élégamment construit, un livre japonais orné de gravures sur bois, un fusil à mèche d'un travail exquis avec un superbe canon damasquiné d'or, un tout petit pistolet à mèche long seulement de deux pouces, et un livre avec divers pavillons parmi lesquels on me montra celui de l'empereur du Japon. On finit par devenir si gai et si familier, que plusieurs jeunes Japonais de distinction se coiffèrent de nos bonnets d'ordonnance, se drapèrent dans nos

Digitized by Google

manteaux et se mirent à se promener majestueusement de long en large, s'amusant fort de cette mascarade.

Vers le soir, le vent s'étant assez apaisé pour nous permettre de retourner à bord de *la Vandalia*, quatre ou cinq d'entre nous se mirent dans les chaloupes des Japonais qui nous faisaient la conduite, et ils en parurent enchantés. Il faisait un froid très-vif, et nos Japonais, avec leurs vêtements légers, semblaient en souffrir beaucoup. En conséquence je pris sous mon grand manteau rond To-ko-ju-ro, l'un des interprètes, jeune homme très-aimable et fort instruit avec un autre de ses compagnons; mes camarades en firent autant de leur côté et cela provoqua une hilarité nouvelle, de sorte qu'arrivés à bord, nous eûmes grand regret à nous quitter. Nous étions tous également satisfaits et touchés des manières polies et parfaitement convenables de nos hôtes.

Le 23, au matin, le gouverneur Yezaimon vint à bord et nous rendit la réponse suivante : *La loi qui ne permet aux Japonais d'entrer en négociations qu'avec les Chinois et les Hollandais a été définitivement étendue aux Américains, et les commissaires impériaux n'attendent plus que la présence du commodore à Ouraga pour arrêter les conditions du traité.*

A bord du *Powhattan*, 26 février.

Nous fûmes obligés de rester encore le 23 à Ouraga pour faire faire à la réponse des commissaires au commodore Perry quelques changements proposés par le capitaine Adams, et le 24, nous remîmes à la voile ; mais quel ne fut pas notre étonnement lorsque, après avoir doublé la pointe Rubicon, nous n'aperçûmes plus notre escadre! Toutefois, nous eûmes bientôt le mot de l'énigme ; le matin même le commodore Perry s'était avancé encore de dix milles environ dans la baie, à un endroit où il avait trouvé un meilleur mouillage, et, le soir, nous avions repris notre position à deux longueurs de câble du *Susquehannah*.

Le 25, de grand matin, une nouvelle députation arriva et fit une dernière tentative pour déterminer le commodore à retourner à Ouraga ; enfin, sur son refus catégorique, on déclara que les commissaires demandaient à venir nous trouver et qu'ils priaient le capitaine Adams de chercher un emplacement pour les négociations. On choisit à cet effet une pièce de terre située à un

Digitized by Google

demi-mille à l'est de Conegaba, ville assez importante devant laquelle nous sommes à l'ancre en ce moment; on se mit donc de suite à démolir les bâtiments préparés à Ouraga et à les transporter à l'endroit désigné.

Digitized by Google

Digitized by Google

# LA DÉCISION

Digitized by Google

Digitized by Google

# LA DÉCISION

PRÉPARATIFS SOLENNELS. — DÉBARQUEMENT DU COMMODORE. — RÉCEPTION ET BANQUET. — PROMENADE SUR LE SOL JAPONAIS. — SOUVENIR DE LA PATRIE. — PRÉSENTS DU GOUVERNEMENT AMÉRICAIN. — CONCLUSION DU TRAITÉ. — HOURRAH POUR LE COMMODORE PERRY ! —

Baie de Jeddo, 11 mars 1854.

Le 8 mars, au matin, il faisait un magnifique soleil de printemps; le ciel était d'un azur sombre et d'une pureté parfaite; on apercevait seulement de loin en loin quelques petits nuages blancs qui semblaient se jouer dans l'air tiède et caressant. Dès le point du jour tout était en mouvement à bord des navires; on avait mis les chaloupes à la mer et l'on y avait embarqué des canons et des munitions; les soldats de marine en grande tenue donnaient le dernier coup à leurs armes et examinaient leurs buffleteries blanches pour voir s'il ne s'y était pas fait quelque petite tache pendant la nuit; les matelots en

Digitized by Google

jaquette et pantalon bleus, le chapeau entouré d'un ruban tricolore avec les treize étoiles, le sabre marin à la hauche gauche et le pistolet à la droite, avaient une superbe tournure. L'arrière étincelait d'épaulettes et de tresses d'or, bref, on faisait tous les préparatifs pour se présenter de la façon la plus brillante possible à l'entrevue si longtemps attendue entre le commodore Perry et les commissaires impériaux.

A dix heures, le vaisseau-amiral fit le signal : « Toutes les chaloupes prêtes pour le rendez-vous ! » Bientôt après on vit s'éloigner de tous les navires les chaloupes remplies d'hommes d'équipage ; elles se formèrent en ligne à une longueur de câble de l'escadre. Le centre était formé par dix *lanches* (1), dont les quatre qui appartenaient au *Powhattan* et au *Susquehannah* portaient des obusiers de vingt-quatre, les autres, des obusiers de douze ; aux deux ailes se trouvaient les chaloupes plus légères, en tout vingt-quatre. En avant était le capitaine Buchanan du *Susquehannah* qui commandait la petite flottille.

A onze heures, toute la ligne se mit lentement en mouvement comme un bataillon sur le champ de manœuvre, aux sons joyeux des musiques des trois frégates qui avaient été réparties sur toute la ligne. C'était un beau spectacle que de voir les huit vaisseaux de l'escadre (les trois steamers et la *Macedonia* présentaient leurs batteries à la côte pour protéger le débarquement) s'étendant sur une longueur de plus d'un mille anglais, et parallèlement à eux la ligne des chaloupes pleines d'officiers, de soldats, de matelots dont les armes étincelaient au soleil ainsi que les canons, tandis que les drapeaux étoilés et rayés flottaient au souffle tiède de la brise. Le débarquement de ces six cents hommes s'opéra dans le plus grand ordre ; les soldats de marine et les matelots divisés en huit compagnies formèrent d'abord une ligne de parade sur le lieu de débarquement, faisant face à la mer, puis trois côtés d'un carré à l'extrémité supérieure de laquelle s'élevait la salle construite pour la réception solennelle ; les chaloupes à l'ancre le long du rivage formaient en quelque sorte le quatrième côté du carré.

Au moment où le *Powhattan* fit avec treize canons le salut du commodore, on vit sortir du nuage blanc de fumée la barque de gala du *Powhattan*, ornée du grand pavillon du commodore. Trente et quelques

(1) Grandes chaloupes. (*Note du Traducteur*).

Digitized by Google

officiers, composant l'escorte, l'attendaient déjà au lieu du débarquement, et dès qu'il eût mis le pied sur le sol japonais et se fut avancé au milieu de nous, nous le suivîmes à la salle de réception; les troupes présentèrent les armes, les drapeaux s'abaissèrent et la musique fit entendre l'air national : *Hail Columbia*. En même temps, le *Powhattan* hissait le pavillon impérial japonais, que les chaloupes saluèrent de vingt et un coups de canon, après quoi une salve de dix-sept coups fut tirée pour le pavillon des commissaires impériaux, c'est-à-dire, autant que pour un ministre plénipotentiaire.

La salle de réception était la même que celle de Conegaba, seulement elle était encore plus ornée, et tout au fond on avait ménagé un compartiment spécial, une espèce d'alcôve avec huit ou dix siéges pour le commodore, les commissaires impériaux, les interprètes, etc. Tout le monde se plaça d'abord dans la grande salle de la même manière que précédemment, et l'on échangea quelques politesses, puis les personnages désignés se rendirent dans l'appartement de la Conférence dont les entrées étaient fermées par des rideaux de soie violette. Quant à nous, on nous présenta une collation, composée de quatre ou cinq sortes de poissons et d'une multitude de mets indescriptibles; il me parut plaisant de trouver dans le nombre des raiforts râpés très-fins. Deux petites tasses contenaient des assaisonnements; dans l'une il y avait une sauce de soui et dans l'autre un mélange piquant du même genre; la manière dont ces deux sauces étaient préparées, prouvait que, sous le rapport gastronomique, les Japonais n'étaient pas moins avancés que dans tout le reste. On nous servit, dans de petites soupières couvertes, une espèce de soupe à l'anguille que je trouvai fort à mon goût. Mais ce qui me parut étrange, c'est que, au lieu de pain, on nous donna une espèce de fromage doux, coupé en tranches très-minces. La seule boisson qu'on nous servit avec tout cela, ce fut du thé; seulement au dessert, qui se composait de gâteaux et de toutes sortes de sucreries, on apporta aussi, dans des vases d'argent, d'excellents sacky.

Pendant les diverses visites que nous avaient rendues à bord les fonctionnaires japonais, j'avais fait connaissance avec plusieurs d'entre eux, et comme ils avaient paru prendre grand plaisir à notre mode de porter des santés, il me fallut aussi en cette circonstance en porter avec eux un si grand nombre que je fus obligé d'avaler quelques tasses de thé pour ne pas me griser complétement.



Digitized by Google

Comme l'entretien avec les commissaires impériaux durait très-longtemps, quelques-uns d'entre nous, après le déjeuner, se mirent à fumer avec les Japonais; d'autres, et je fus du nombre, allèrent faire un petit tour de promenade.

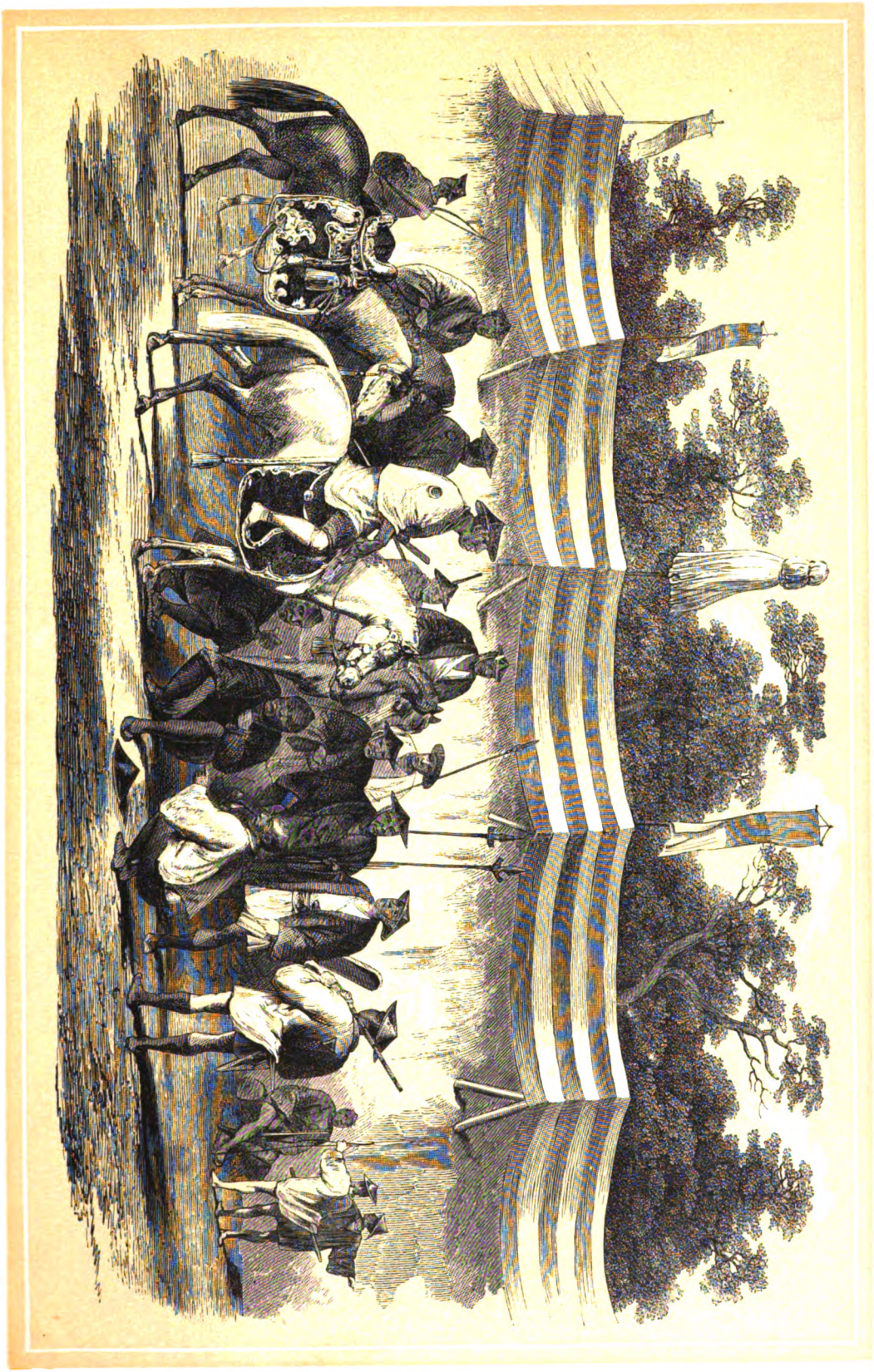
L'air était doux et chaud, et la masse de peuple qu'avait attirée la solennité, se comportait très-convenablement. Les éternelles cloisons de toile à raies noires et blanches avaient cette fois été laissées de côté sur la demande expresse du commodore, de sorte que rien ne m'empêcha de faire une petite excursion à travers champs. C'était à peine si les plus hautes cimes des montagnes gardaient encore quelques traces de l'hiver, et même le grand volcan Fousi-Yama commençait à montrer quelques taches noires sur son blanc bonnet de neige. De loin en loin, de petites troupes de soldats japonais, avec leurs armes qui brillaient au soleil et leurs costumes bariolés des couleurs les plus vives, donnaient quelque animation au paysage qui sans cela eût été tant soit peu monotone. Tandis que je me promenais ainsi au milieu des champs de blé vert, une alouette se leva tout à coup droit devant moi, et tout en grisollant, s'élança dans les airs. Je m'arrêtai malgré moi et me mis à écouter, dans un pieux recueillement, l'hymne joyeuse du petit chanteur ailé dont la voix, comme celle d'un ami qu'on n'a pas vu depuis bien longtemps, parlait à mon cœur de la patrie. Lorsque pour la dernière fois je traversais les champs de mon pays, que je quittais peut-être pour toujours, j'entendis aussi chanter l'alouette, et depuis cette époque, je ne me rappelle pas l'avoir jamais entendue.

Le reste de cette journée ne présenta rien de remarquable qui mérite d'être rapporté; à quatre heures, nous retournions tous à bord.

30 mars 1854.

Quelques jours après, nous enterrions notre premier mort, un soldat de marine du *Mississipi*, sur le sol japonais. Une escouade commandée par un caporal, l'aumônier Jones du *Mississipi* et quelques officiers formaient le convoi funèbre; mais à l'entrée d'un village, que nous devions traverser pour atteindre le lieu de la sépulture, un prêtre boudhiste se joignit à nous, et comme personne ne l'en empêcha, il prit place dans le cortége immédiatement derrière le docteur Jones. Le cimetière, où l'on avait creusé la fosse,

Digitized by Google



Groupe de soldats japonais.

Digitized by Google

Digitized by Google

était situé non loin d'un petit temple. Le docteur Jones lut les prières d'usage et lorsqu'il eut fini, le prêtre boudhiste demanda très-humblement s'il lui était permis aussi d'accomplir ses cérémonies qui se bornaient à brûler quelques bouts de papier, sur lesquels étaient écrites des prières, et à apporter quelques offrandes consistant en thé, riz, etc. On lui accorda très-gracieusement la permission qu'il demandait, et cela parut faire une très-bonne impression sur les Japonais, rassemblés là en assez grand nombre ; il est probable d'ailleurs que quelques prières de plus et les cérémonies bien simples du prêtre boudhiste n'auront fait aucun tort à l'âme du trépassé.

A cette époque, les affaires du service m'ont pris beaucoup de temps, et, presque chaque jour, m'ont fait aller à terre. Nos ingénieurs et nos mécaniciens s'occupaient activement à déballer et à exposer les présents destinés à l'empereur. A chaque nouvelle caisse qui était ouverte, l'étonnement des Japonais redoublait, et de fait les superbes présents qu'envoie ici l'Amérique seraient admirés aussi dans tout autre pays. Mais ce qui fit surtout l'admiration des Japonais, ce fut le chemin de fer. La locomotive, le tender, la voiture construite par Morris de Philadelphie, toute en bois de rose et en palissandre, la partie métallique admirablement travaillée, le tout naturellement dans des proportions un peu réduites, c'était le plus joli modèle que j'aie jamais vu. Les rails étaient disposés de manière à former un cercle d'environ un mille. Il y avait aussi une grande pompe à feu à haute pression; notre mécanicien, en l'essayant, dirigea le jet sur un groupe de badauds japonais qui en furent tous renversés et dont l'effroi nous divertit beaucoup. On exposa des machines agricoles de tout genre pour lesquelles l'Amérique a obtenu à bon droit le premier prix à l'Exposition universelle de Londres. On admira beaucoup les bateaux de sauvetage en fer de Francis, et ce fameux bateau ponté pour les secours en cas de tempête, lequel, au moyen d'un câble envoyé par une bombe que lance un mortier du vaisseau qui a fait côte, établit un va-et-vient entre ce vaisseau et le rivage. Un certain nombre de revolvers Colt à six coups, de belles carabines de Halle à vingt-quatre coups, des produits fabriqués de toute espèce, des étoffes, et enfin les plus belles éditions d'œuvres d'auteurs américains, entre autres un magnifique exemplaire des *Oiseaux de l'Amérique* par Audubon, ce célèbre monument d'histoire naturelle, se trouvaient aussi parmi les présents et en

Digitized by Google

faisaient un des dons les plus précieux que jamais nation ait offert à une autre nation. Mais ce qui rendait le tout plus précieux encore, c'est qu'à peu d'exceptions près, c'étaient des dons volontaires des inventeurs et des fabricants et que le gouvernement n'avait eu que fort peu de chose à y ajouter. Exemple qu'on peut dire unique en son genre.

Enfin le traité de commerce avec le Japon, ce traité si longtemps désiré, était définitivement conclu, et, le 24 mars, il fut signé solennellement par les plénipotentiaires des deux puissances contractantes.

Le 26, le commodore donna, à bord de notre vaisseau, aux commissaires impériaux et à leur suite, composée d'environ soixante Japonais de distinction, une fête où régna la plus franche gaieté et une cordialité parfaite. Nous bûmes au bruit du canon à la santé du Sziogoun, l'empereur actuel, et nos hôtes montrèrent dans notre mode de porter des toasts un assez joli talent; ils portèrent la santé du président des États-Unis, et des hourrahs pour le drapeau étoilé et pour le commodore Perry furent proposés et accueillis par tous les assistants avec un égal enthousiasme.

Digitized by Google

# SIMODA

Digitized by Google

Digitized by Google

# SIMODA

— MORTELLES ANGOISSES DES COMMISSAIRES. —
ASPECT DE JEDDO. — GRAND SOULAGEMENT DES COMMISSAIRES JAPONAIS.
— DÉPART DE LA BAIE DE JEDDO. —
IDZOU. — PORT ET SITUATION DE SIMODA. — L'INTÉRIEUR
D'UNE VILLE JAPONAISE.
— MAISONS. — BAINS. — CONTRASTES. — TEMPLES. — SERVICE DIVIN. —

Port de Simoda, 7 mai 1854.

Pendant les derniers jours, et une fois les négociations diplomatiques terminées, le relevé des côtes fut poursuivi avec ardeur; malgré le brouillard et le temps orageux, il fut achevé le 6 avril, de sorte que je fus accablé de besogne. D'après les conventions faites, le port de Simoda (situé près du cap Idzou et à quarante-cinq milles à l'ouest de l'entrée de la baie de Jeddo) devait être ouvert aux navires américains à partir du 15 avril; cependant, avant que la flotte ne s'y rendit, le commodore désira jeter par lui-même un coup d'œil sur Jeddo, d'autant plus que les chaloupes de sondage

Digitized by Google

s'en étaient approchées jusqu'à une distance de quatre milles, et que même à cet endroit elles avaient encore trouvé un tirant d'eau de quatorze brasses. Lorsque ce projet fut communiqué aux commissaires impériaux, ils en furent tout bouleversés. Ils ne pouvaient se faire à l'idée de voir dans la résidence impériale, des étrangers qui avaient si hardiment déclaré ne pas vouloir se soumettre au cérémonial humiliant du Japon, et ils proposèrent une foule de transactions telles par exemples que celle-ci : le commodore Perry, comme l'avait fait précédemment l'ambassadeur hollandais, se rendrait à Jeddo par la voie de terre et demanderait une audience, etc., etc., mais, comme on le pense bien, toutes leurs propositions furent rejetées comme inacceptables et contraires à la dignité du commodore. Enfin celui-ci ayant formellement déclaré *qu'il n'irait que jusqu'en vue de Jeddo*, les commissaires le prièrent seulement de vouloir bien considérer que, si notre flotte venait effectivement jeter l'ancre sous les murs de Jeddo, il ne leur restait plus qu'à se donner la mort.

Le 8, jour où devait s'exécuter notre projet, il vint à bord une députation qui espérait encore qu'on s'en tiendrait aux paroles et qu'on n'effectuerait pas ce que le commodore avait annoncé ; mais lorsqu'on eut levé l'ancre et que notre puissante flotte commença à remonter la baie, les figures des pauvres Japonais prirent une expression de profonde consternation et de véritable désespoir; ils demandaient sans cesse aux officiers si on allait réellement à Jeddo, si l'on y jetterait l'ancre, si véritablement on en avait l'intention. Les officiers leur répondaient : « Nous ne connaissons pas les intentions du commodore et nous devons nous borner à exécuter strictement les ordres qui nous sont donnés. » Sur quoi les Japonais s'écriaient : « Oh! non, non, les vaisseaux n'iront pas jeter l'ancre devant Jeddo, le commodore Perry a bon cœur, il est généreux, il ne veut pas notre mort! » (paroles authentiques.)

A dix heures du matin, nous arrivâmes en vue de Jeddo. Les maisons blanches de la ville s'étendaient à peu près en forme de demi-cercle le long du rivage qui, à l'extrémité supérieure de la baie, devient tout à fait plat. A notre gauche, un faubourg nommé Sinegawa était adossé à une petite chaine de collines d'environ cent vingt à cent cinquante pieds de haut. Le bâtiment le plus rapproché de nous était une espèce de tour que les Japonais nous dirent être un phare; il était construit tout en bois et affec-

Digitized by Google

tait la forme d'une pyramide triangulaire tronquée; au bas la charpente était toute nue, elle n'était recouverte de planches qu'à la partie supérieure.

Tout le long du rivage il y avait une multitude innombrable de petits bateaux pêcheurs et d'autres petites barques; à une distance d'environ trois milles anglais en avant de nous, entre notre escadre et la ville, et peut-être à un mille de cette dernière, on apercevait à l'ancre une longue file de très-grandes jonques, au nombre de plus de deux cents, à coup sûr, et qui probablement étaient des vaisseaux de guerre. Dans le lointain, au delà des maisons de la ville, s'élevait une colline sur laquelle on distinguait de grands bâtiments et une enceinte de murailles; on nous dit que c'était la résidence de l'empereur. Arrivés à l'endroit où nous nous trouvions alors, le commodore fit le signal d'arrêter et envoya l'ordre à tous les officiers de venir sur le pont pour jeter encore un coup d'œil sur Jeddo, attendu que nous n'en approcherions pas davantage; après un temps d'arrêt d'environ une demi-heure, tous les vaisseaux firent volte-face et redescendirent la baie à la joie indicible des Japonais qui furent soulagés d'un poids énorme et, à partir de ce moment, se sentirent revivre.

Je fus enchanté pour ces pauvres gens de la résolution prise par le commodore; j'avouerai cependant que j'éprouvai alors, ainsi que bien d'autres, une espèce de déception, d'abord parce que j'avais nourri l'espérance de voir Jeddo dont l'aspect extérieur et l'étendue ne répondaient nullement à l'idée que nous nous en étions faite; ensuite parce qu'il fallait renoncer à faire aucun séjour, même très-court, dans cette ville impériale. Mais, en pesant bien toutes les circonstances, personne ne pouvait s'empêcher d'approuver de tous points la conduite du commodore. Le but principal de notre mission était plus complétement atteint qu'on n'eût pu l'espérer au début; il était presque impossible d'exiger davantage pour le moment; le seul résultat que nous eussions pu obtenir encore eût été de satisfaire notre curiosité, et peut-être eussions-nous dû sacrifier pour cela la vie de quelques hommes innocents, attendu qu'au retour les commissaires japonais nous répétaient très-sérieusement que si nous eussions jeté l'ancre devant Jeddo, c'eût été infailliblement pour eux le signal du *hara-hini* (c'est-à-dire de s'ouvrir le ventre), pour échapper à une ignominieuse exécution. Et lors même qu'ils ne l'eussent pas fait, il est certain qu'en tenant si peu de compte de leurs prières et de leurs représentations, nous eussions provoqué une

Digitized by Google

aigreur qui peut-être aurait élevé pour longtemps une barrière infranchissable entre les deux peuples.

Nous retournâmes, dans l'après-dinée, à notre ancien mouillage de l'année précédente (mouillage américain), et nous y passâmes encore quelques jours à vérifier exactement nos sondages de la baie, ce qui fut terminé le 15.

Dès le 6, le *Saratoga* avait pris la mer, ayant à son bord le capitaine Adams avec le traité conclu, pour le porter en Amérique par la voie des îles Sandwich et de San-Francisco. Le 14, tous les vaisseaux à voiles se dirigèrent vers le port de Simoda où le *Powhattan* et le *Mississipi* allèrent les rejoindre le 16.

Le temps était brumeux, comme il l'est souvent sur les côtes, de sorte que, cette fois, nous fûmes privés de la belle vue du grand Fousi-no-yama et des chaînes de montagnes qui l'entourent. Vers dix heures, nous arrivâmes en vue de l'île d'Ousima qui se trouvait à quatre ou cinq milles au sud-ouest; comme d'habitude le grand bassin de montagnes, qui forme la plus haute sommité de l'île, était plein d'une masse de vapeurs blanchâtres qui s'élevaient continuellement et se répandaient au loin. Ce phénomène ayant toujours été visible chaque fois que nous approchâmes d'Ousima, je crois pouvoir supposer que cette île, toute entière, est le théâtre d'éruptions volcaniques peut-être comme celles de l'Islande. Vers midi, nous aperçûmes de loin les contours du cap Idzou, et, pendant environ deux heures, nous naviguâmes lentement et avec précaution le long de la côte, jetant continuellement la sonde à bâbord et à tribord; cependant avec quarante brasses nous ne pûmes jamais atteindre le fond.

Toute la province d'Idzou se compose d'une presqu'île qui s'avance dans la direction du nord au sud; elle est couverte dans toute son étendue de hautes et majestueuses montagnes et, sur plusieurs points de la côte, des rochers de mille pieds et plus sortent à pic du sein des flots. Souvent on aperçoit des plateaux qui se développent à plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer, et que dominent, à leur tour, d'autres chaînes de montagnes encore plus hautes, d'un aspect hérissé et sauvage. Dans d'autres endroits, au contraire, ce sont de fraîches et vertes vallées à travers lesquelles de jolis ruisseaux ou de petites rivières viennent gaiement porter à la mer le tribut de leurs eaux; des villes et des villages se détachent, semblables à des rangées de perles, sur le velours vert des prés et des champs.

Digitized by Google

D'innombrables bateaux pêcheurs sont constamment occupés à faire la chasse aux habitants des flots bleus et de grandes jonques aux formes bizarres, avec leurs mâts noirs et leurs lourdes voiles, transportent les marchandises d'un port à l'autre. Nous passâmes tout près d'un de ces bâtiments dont l'équipage contempla avec curiosité les vaisseaux étrangers que faisait marcher le feu ; une autre fois, une de ces jonques étant passée à une portée de pistolet sous l'arrière du *Powhattan*, les hommes qui la montaient agitèrent leurs mouchoirs, nous envoyèrent des saluts et force plaisanteries que malheureusement aucun de nous ne put comprendre, excepté le docteur Williams, notre interprète.

A la pointe la plus méridionale de cette presqu'île, et près du cap Idzou, est situé le port de Simoda. C'est un spacieux bassin qui, sauf l'entrée, est entouré de toutes parts par des collines hautes de plusieurs centaines de pieds ; le rivage étant d'ailleurs très-escarpé, nos plus grands vaisseaux eux-mêmes y peuvent jeter l'ancre à une portée de carabine de la terre. A l'extrémité nord-ouest de ce bassin s'ouvre une vallée qui a un peu plus d'un mille anglais de large, et à l'embouchure d'une jolie petite rivière est située la petite ville de Simoda qui peut contenir environ mille maisons ; un peu plus au nord du rivage, il y a une autre petite ville nommée Cox-saky d'à peu près cinq cents maisons.

La petite rivière et un ruisseau qui descend du côté de l'est fournissent au port de l'eau potable en suffisance, et les hautes collines protégent très-bien les navires contre les orages, excepté ceux qui viennent du sud. Cependant, lors même que le vent souffle de ce côté, la mer, bien qu'agitée jusque dans l'intérieur du port, ne l'est pas assez pour que la sécurité de l'ancrage soit le moins du monde compromise, attendu que le fond de l'eau est formé d'un limon gras qui tient très-bien les ancres. Au milieu de la baie sort de l'eau un rocher pointu qui nous sert de point de départ pour mesurer toutes les distances, et d'après le traité, les Américains, à dix milles à la ronde autour de ce rocher, ne sont soumis qu'aux lois américaines. Dès à présent c'est là notre port méridional au Japon.

Le premier travail que nous y entreprimes, ce fut un sondage et un relevé minutieux du port, chose à laquelle le commodore Perry donnait ici comme partout une attention toute particulière. Il était fort important de dresser une carte marine très-exacte de la partie la plus voisine de toute la côte, et

Digitized by Google

d'y indiquer surtout une série de recifs et de rochers isolés dont un certain nombre sont cachés sous l'eau et qui s'étendent en ligne courbe dans la mer jusqu'à une distance d'environ dix milles à partir de l'entrée ouest du port; le navigateur qui n'en aurait pas connaissance serait exposé aux plus grands dangers. Je dus prendre une part considérable à ce travail, attendu qu'il était nécessaire de poser de bonnes marques de terre pour indiquer les passages libres. Le dernier rocher de cette série de recifs a une assez grande étendue, et une petite baie dans laquelle les bateaux pêcheurs se réfugient par les temps d'orage. Il y a même dans une gorge étroite un bout de prairie sur laquelle se trouve un petit temple un peu délabré; on y voit quelques vases de porcelaine, deux petits gongs en cuivre, quelques idoles et, dans un bassin à offrandes, un certain nombre de menues monnaies de cuivre déposées là sans doute par des pêcheurs, et auxquelles j'ajoutai quelques pièces de monnaie américaine.

Dans ces excursions nous portions toujours avec nous de l'eau et des vivres pour trois jours, en cas que le mauvais temps nous empêchât de revenir. En prenant part à ce genre de travaux, j'ai appris, ces derniers temps, beaucoup de choses dont je ne possédais pas suffisamment la pratique. Il y a, en effet, une grande différence entre un relevé topographique où l'on est muni de tous les instruments nécessaires, ce qui rend l'opération très-facile, et un relevé nautique où, ballotté dans une chaloupe, on n'a pour tout instrument qu'une boussole et un sextant; par ces journées sombres et orageuses, nous nous estimions fort heureux lorsqu'après un rude travail, mouillés jusqu'aux os et grelottant de froid, nous étions parvenus à mesurer exactement quelques angles ou à déterminer un méridien juste.

---

La petite ville de Simoda, bien que peu importante en comparaison de Jeddo, Ossaka, Miako, Nangasaky, etc., est cependant remarquable à plus d'un titre, et, en tout cas, offre un aspect nouveau. Toutes les rues sont à angle droit, et munies, à chaque extrémité, d'une grille qui se ferme la nuit de sorte que toute circulation est interrompue entre le coucher et le lever du

Digitized by Google

soleil. Au milieu de chaque rue, un trottoir bien pavé, large de six pieds et élevé de six pouces, est réservé aux piétons ; les maisons, qui pour la plupart ne sont qu'à un étage, ont généralement une espèce de veranda donnant sur la rue ; chez les marchands, le magasin occupe toute la façade et se trouve sur l'alignement de la rue même. Dans les maisons bourgeoises, on voit une espèce de vestibule un peu plus élevé que le sol, et auquel est attenant un appartement situé deux pieds plus haut ; c'est là que l'on reçoit les visites ordinaires et qu'on traite les affaires de peu d'importance. Le vestibule n'a qu'un simple enduit de couleur ; mais l'autre appartement, comme toutes les chambres japonaises, est tendu de nattes plus ou moins jolies selon la fortune du propriétaire. La meilleure chambre, c'est-à-dire, le salon de grande cérémonie où sont aussi les nattes les plus neuves, est ordinairement sur le derrière de la maison et a vue sur une cour ; chez les personnes plus aisées, c'est un gentil jardin où l'on trouve souvent un petit vivier avec des poissons d'or. La cuisine est d'ordinaire dans un bâtiment latéral à part ; dans les maisons plus petites, elle occupe tout au moins le coin le plus écarté.

Les marchands et les cultivateurs ont des maisons particulières qui leur servent de magasins ou d'entrepôts. Contrairement aux maisons d'habitation qui sont en bois et non peintes, celles-là sont enduites d'une couche de mortier blanc à l'épreuve du feu ; un certain nombre même sont construites en pierre et ont des toitures de tuiles, tandis que les maisons d'habitation sont, pour la plupart, simplement couvertes de paille. Il n'y a, à Simoda, ni portes ni fenêtres, comme on en voit chez nous et même en Chine ; les cloisons sont aussi d'une construction tout à fait différente. Ce ne sont, ainsi que les portes et les fenêtres, que des coulisses qui, glissant par en haut et par en bas dans une rainure, se poussent à volonté à droite ou à gauche de sorte qu'en écartant toutes les cloisons, on peut réunir plusieurs appartements en un seul, et même ouvrir ou fermer à son gré tout le côté extérieur de la maison. Pour les côtés extérieurs des parois, ces coulisses sont faites en menuiserie mince, tendue çà et là de papier, qui remplace notre verre ; pendant la nuit ou lorsqu'il fait froid, par-dessus ces coulisses minces on en met encore d'autres faites de planches plus fortes. Le soir, les chambres sont éclairées par de grandes lanternes dans lesquelles est suspendu un vase plat rempli de graisse avec une mèche en papier.

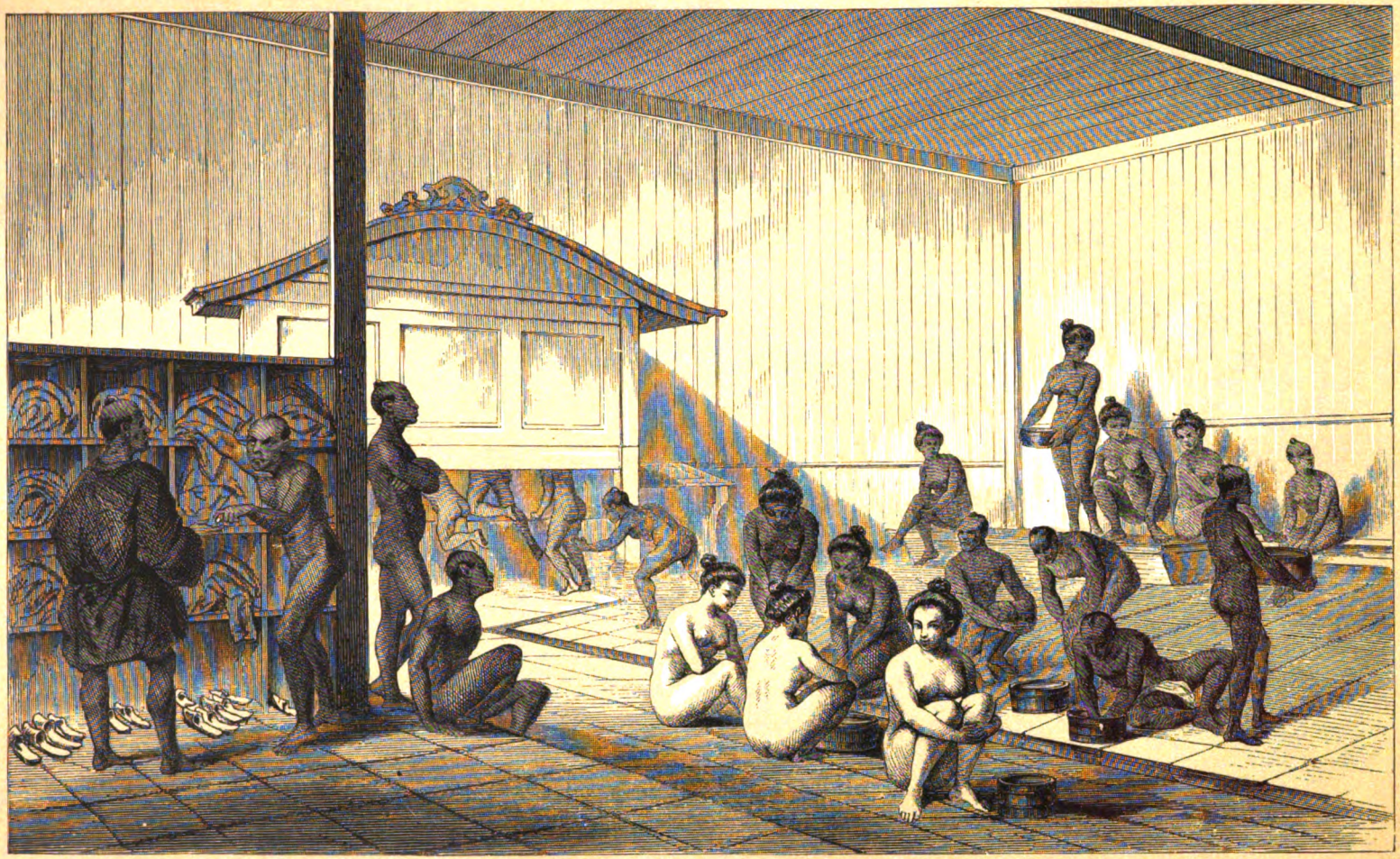
Digitized by Google

Comme on peut bien le penser, des maisons d'une construction aussi légère sont très-exposées au feu, et de fait, pendant notre séjour dans la baie de Jeddo, il ne se passa presque pas de nuit où le ciel ne fût, sur un ou plusieurs points, éclairé par les lueurs rouges de l'incendie. Les Japonais cherchent à prévenir ces sinistres par une grande vigilance et des institutions de différents genres ; même dans le plus petit village, il y a une espèce de corps de garde où sont déposés des seaux, des échelles, des crocs et même des pompes à incendie ; ces dernières sont construites en bois d'une manière assez simple quoique naturellement très-défectueuses et insuffisantes. Dans les localités plus considérables et dans les villes, il y a plusieurs stations de ce genre et un certain nombre de veilleurs toujours prêts à voler au secours au premier signal.

Dans les maisons comme dans les rues, il règne une grande propreté, et même les rues sont balayées au moins une fois par jour ; les habitants prennent aussi chaque jour un bain. Les gens aisés ont leur bain chez eux, les pauvres vont aux bains publics, mais ils les prennent tous très-chauds, ou pour mieux dire brûlants, ce qui leur gerce la peau et la leur rend très-rude. La première fois que je vis baigner un Japonais, je fus effrayé et, dans le premier moment, je ne devinais pas du tout ce qu'il faisait. Il était assis dans une grande cuve de bois pleine d'eau, tout entouré de vapeur, rouge comme une écrevisse, et sous la cuve brûlait un petit feu qu'un homme attisait de son mieux. Tout cela ressemblait plutôt au martyre de quelque saint dans les premiers siècles du christianisme qu'à une opération de propreté ; l'eau était si brûlante que je ne pouvais pas y tenir la main une minute ; cependant celui qui s'y baignait ou qui plutôt y cuisait, paraissait s'y trouver fort à son aise ; ma présence, d'ailleurs, ne le gênait pas le moins du monde, car, lorsqu'il eut fini de se laver, il sortit de son bain dans le costume de notre premier père et se frotta par tout le corps afin de se bien sécher.

Dans les bains publics on économise un peu plus l'eau chaude. Chaque baigneur n'en reçoit que plein un petit vase, il s'accroupit sur les dalles, se lave, puis se verse dessus ce qui lui reste d'eau ; cette eau s'écoule par une rigole qui se trouve au milieu du dallage. Cependant, pour finir, chacun va encore se plonger dans une énorme cuve d'eau brûlante qui est à l'usage de tous. Un grand nombre de baigneurs se servent les uns après les autres de l'eau qui est dans cette cuve, et la chambre de bain est commune, de sorte

Digitized by Google



Un bain public à Simoda

Digitized by Google

Digitized by Google

que l'on y voit pêle-mêle jeunes et vieux, hommes et femmes, garçons et filles dans la plus étonnante promiscuité. La présence d'étrangers ne troublait même en rien la parfaite tranquillité de ces grenouilles à figures humaines ; tout au plus provoquait-elle quelque gros lazzi de la part de MM. les Japonais, du moins je crus m'en apercevoir aux contorsions grotesques des baigneuses, qui s'agitaient dans la cuve commune et dont quelques-unes, acroupies sur leurs talons, tenaient leurs bras comme la Vénus de Médicis.

Il y a un autre usage qui offense au plus haut point le nerf olfactif et forme le plus violent contraste avec cet amour de la propreté dont les Japonais donnent par leurs ablutions fréquentes une preuve manifeste. Comme on recueille ici avec le plus grand soin tout ce qui peut servir d'engrais, on place non-seulement dans les maisons mais encore au coin des rues et même sur les grands chemins, de distance en distance, de grandes cuves où l'on jette toutes les immondices tant animales que végétales, de sorte que, malgré la grande propreté dans laquelle on entretient les rues par ce moyen, il faut se boucher le nez toutes les fois qu'on passe devant une de ces cuves où les gens du pays déposent sans gêne, à la vue de tout le monde, certains fardeaux que reçoivent chez nous les cabinets dits *inodores*. Dans les maisons il y a deux petits appartements séparés destinés à cet usage ; l'un contient une espèce de grand entonnoir qui aboutit à un tonneau, à peu près comme ceux qu'on voit dans les brasseries allemandes ; le plancher de l'autre est percé d'un trou d'un pied de long sur un pied et demi de large, dans lequel on rejette la partie des aliments qui ne s'assimile pas. A l'extérieur de ces petites maisonnettes séparées du corps de logis, on trouve toujours un vase plein d'eau et une serviette pour se laver. C'est la coutume du pays ! Si le nez est offensé par les cuves publiques qu'on trouve ici dans les rues, du moins les yeux ne le sont pas par ces dépôts d'ordures qui déparent souvent les rues et les trottoirs de nos villes les plus civilisées.

Au pied des collines, et entre les dernières maisons de la ville, se trouvent huit temples assez grands qui, outre les bâtiments destinés au service divin, en contiennent encore d'autres affectés aux prêtres ainsi qu'aux voyageurs de distinction, qu'en ce pays on loge ordinairement dans les temples. J'ai établi mon atelier dans l'un d'eux, et le jardin qui y est attenant sert à Brown pour ses travaux de daguerréotypie. Les prêtres

Digitized by Google

surtout observent avec une attention toute particulière ce procédé nouveau pour eux, et les nombreux visiteurs sont émerveillés au plus haut point de la promptitude et de la fidélité avec lesquelles cette petite caisse de bois brun reproduit l'image de tous les objets qu'on lui présente.

Le temple proprement dit, c'est-à-dire la partie affectée au service divin, contient une salle spacieuse dont le maître-autel ressemble beaucoup dans son ensemble à ceux de la Chine et de l'Indo-Chine ; ce qui y domine particulièrement ce sont des vases contenant des fleurs de lotos, des cassolettes et des candelabres. A gauche de l'autel est une table basse sur laquelle sont posées deux cloches de bronze d'un beau son bien plein ; la plus petite est d'une quinte plus haute que l'autre, et chacune d'elles a un battant particulier ; à gauche et tout auprès de cette petite table est un pupitre bas sur lequel sont placés trois livres de prières. A droite se trouve une boule de bois creuse dans laquelle est une entaille ; elle a environ un pied et demi de diamètre et ressemble à un énorme grelot ; ordinairement elle est peinte en rouge avec des ornements dorés. Au lever et au coucher du soleil, qui sont les deux moments principaux pour la prière, le prêtre officiant s'agenouille devant ces petites tables ; il fait d'abord sonner la plus grosse cloche, et pendant qu'elle résonne encore, il commence à lire des prières d'un ton nasillard, en marquant la mesure sur la boule de bois ; de temps à autre il fait aussi sonner la petite cloche de bronze. Les fidèles s'agenouillent devant l'autel et frottent continuellement entre leurs mains jointes une espèce de chapelet. Avant de quitter le temple, ils déposent dans un des troncs une petite offrande en argent ou bien la remettent au prêtre en nature ; c'est soit du riz, soit des poissons ou d'autres comestibles. Ce qui m'a surpris, c'est de ne remarquer dans toutes ces cérémonies aucune des superstitions chinoises, non plus que ces petits bâtons avec lesquels ils se disent la bonne aventure ; le service divin m'a paru consister purement et simplement en prières.

Digitized by Google

# SIMODA



Digitized by Google

Digitized by Google

# SIMODA

(SUITE)

FEMMES JAPONAISES. — INDISCRÉTION PUNIE.
— USAGES ET LÉGENDES. —
PRÊTRES ET NONNES MENDIANTES. — LA PREMIÈRE CHASSE SUR LE SOL JAPONAIS.
— ORNITHOLOGIE. — COLLISIONS. — DÉPART. — OHOSIMA. —

Le costume des femmes, dont j'ai vu ici un grand nombre, se compose d'un cafetan tombant jusqu'au mollet avec d'amples manches ordinairement noires et couvrant le bras jusqu'au poignet; ce cafetan est ouvert par devant, et les deux extrémités, relevées l'une sur l'autre, sont maintenues par une large ceinture qui se porte très-bas sur les hanches et quelquefois même au-dessous. Lorsqu'on se tient en repos, ce vêtement couvre assez bien le corps, mais dès qu'on fait des mouvements un peu vifs, tout le sein et même une partie des jambes se trouvent découverts; c'est pourquoi les femmes de bon ton et des hautes classes ne marchent qu'à tout petits pas. Les femmes riches portent plusieurs cafetans les uns sur les autres; il y en a qui sont si longs, qu'ils traînent et s'entortillent autour des jambes, ce qui gêne la démarche et lui donne une allure chancelante des plus singulières; ce qui y contribue encore ce sont les souliers que portent les femmes, et qui ressem-

Digitized by Google

blent à de petites échasses; ces souliers ou plutôt ces sandales sont garnis, sous la semelle et aux talons, de petites planchettes d'une hauteur de trois à quatre pouces.

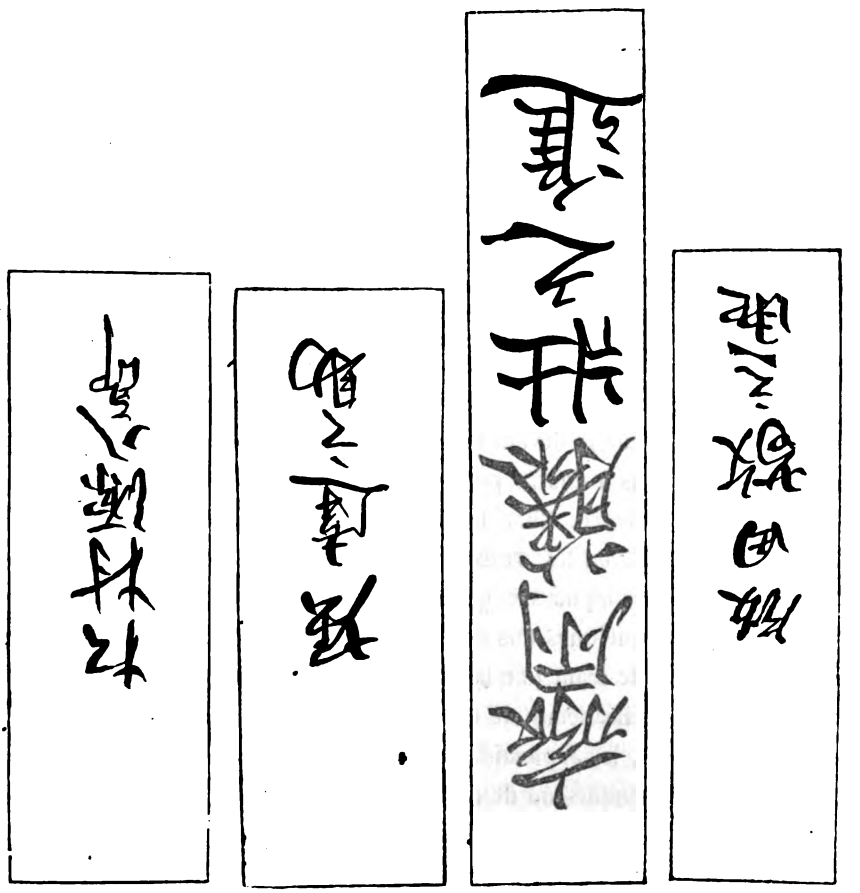
J'ai remarqué que toutes les jeunes filles décentes ramènent leur vêtement d'arrière en avant et le passent entre les genoux, ce qui les force à décrire en marchant un demi-cercle avec les pieds, et à traîner les jambes. La ceinture dont j'ai parlé est souvent l'objet du luxe le plus extravagant; elle a un pied de large, forme au bas du dos une traîne immense et est enrichie d'ornements plus ou moins précieux selon la fortune de celle qui la porte; c'est la partie la plus importante de la toilette des dames de ce pays. Les cheveux des Japonaises sont généralement noirs et très-souples. (Je n'ai vu jusqu'ici que deux enfants avec des cheveux rouges). Dans toutes les classes la chevelure est l'objet d'un très-grand soin. On la relève de tous côtés vers le milieu de la tête sur une place entièrement rasée de la grandeur d'un thaler, où on en fait un léger chignon dont la forme varie selon la longueur et l'abondance des cheveux; toutefois on ne les retient par aucun cordon ni ruban, de sorte qu'ils paraissent beaucoup plus pleins et plus fournis que chez les Chinoises qui les ont collés contre la tête. Plusieurs petits peignes de bois ou de corne (les riches en portent aussi d'écaille) servent à maintenir la coiffure; comme ornement on y plante des aiguilles de métal, de verre, de corne et d'écaille également. Dans les grandes circonstances tout le chignon est entrelacé ou couvert d'une résille de couleur brillante, le plus souvent rouge.

J'ai eu l'occasion de voir dans leurs plus beaux atours six ou huit jeunes filles qui, sur le désir du commodore, avaient été choisies par le préfet ou gouverneur de Simoda pour être daguerréotypées. Elles étaient toutes jolies, et il y en avait dans le nombre qu'on eût trouvées jolies partout et dans toute espèce de sociétés. L'interprète Tazenoska à qui j'en faisais la remarque me fit cependant observer que dans une si petite ville on ne pouvait pas trouver beaucoup de beautés, mais qu'il y en avait un bien plus grand nombre à Miaco, la ville du Dairi (chef spirituel de l'empire). Dans un certain sens ces dames n'étaient rien moins que farouches; elles laissaient examiner leurs divers vêtements, et quand je prenais le menton ou pinçais les joues de l'une d'elles, le seul effet que cela produisit, ainsi que tout autre badinage du même genre, c'était une hilarité générale à laquelle pre-

Digitized by Google

naient part le préfet, ses officiers et tous les assistants. Il y avait environ cent personnes présentes pour voir l'expérience de la boite merveilleuse que nous nommons tout simplement un daguerréotype. Je dois dire cependant que, malgré le peu de timidité de nos belles, personne dans toute la flotte ne peut se vanter jusqu'ici d'en avoir eu des faveurs plus sérieuses que celles dont je viens de parler.

Pour prouver jusqu'à quel point les Japonais sont avancés sous le rapport des convenances et des mœurs sociales, je reproduis ici, dans toute leur vérité, quelques-unes de leurs cartes de visite. Elles ne sont pas aussi bien exécutées que les nôtres ni sur un carton aussi solide, mais sur de petites bandes de papier mince qui me paraît fabriqué avec quelque moelle de plantes.



Digitized by Google

Les fameuses maisons de thé dont font mention plusieurs voyageurs dans leurs récits ne paraissent pas exister à Simoda, du moins nous n'en avons pas vu. Les Japonaises ont certaines habitudes que je trouve aussi disgracieuses que celles de nos belles civilisées qui se serrent la taille outre mesure, ou des Chinoises de distinction qui se déforment les pieds à force de les comprimer. Elles s'enduisent le visage comme un peintre de décors pourrait enduire la toile la plus grossière (j'en parle savamment car je suis du métier) avec une poudre blanchâtre qui ressemble à la poudre de perles. De plus elles se peignent les lèvres avec une couleur carminée d'un ton très-cru. Lorsqu'il y a un peu trop de cette couleur les lèvres prennent même une teinte bleu foncé. Les jeunes filles n'en font ordinairement pas davantage, excepté quelques-unes des plus hautes classes qui se mettent aussi du fard sur les joues. Mais les femmes mariées vont encore plus loin; non contentes de s'arracher entièrement les sourcils, elles se teignent les dents en noir. Elles se servent pour cela d'une poudre particulière d'aspect grisâtre qui se vend dans un grand nombre de boutiques par petits paquets d'environ quatre grammes. Thunberg dit que cette poudre est un composé de limaille de fer, de sacki et d'urine. Je ne puis affirmer la chose, mais, ce dont j'ai eu la preuve, c'est que cette substance colorante est un mordant des plus énergiques. Un de nos mousses ayant voulu en faire l'essai a eu pendant huit jours la bouche horriblement enflée et les gencives attaquées à tel point qu'il perdit presque toutes ses dents.

J'ai déjà dit, en décrivant le costume des hommes, qu'ils se rasent le crâne et ramènent sur le devant les cheveux qu'ils conservent, en forme de petite queue de trois à quatre pouces de long; quant aux prêtres ils ont la tête complétement rasée. Chez les enfants les cheveux ne sont rasés qu'à quelques endroits et on les tresse également en petites queues, ordinairement au nombre de cinq ou six, qui se réunissent sur le milieu du crâne; cependant j'en ai vu quelques-uns dont la chevelure, outre ces petites queues, formait encore sur le front une bande peignée juste au-dessus des yeux.

On sait que dans beaucoup de circonstances, et notamment lorsqu'ils sont en danger de mort, les Japonais font le vœu de couper leurs queues; aussi dans beaucoup de temples ou de maisons de prière (*mia*, espèces de petites chapelles situées sur des hauteurs ou au bord des grandes routes), ai-je vu de mes propres yeux des rangées entières de ces queues pendues sous un

Digitized by Google

tableau représentant une jonque au milieu d'un affreux orage. Il s'y trouvait aussi mêlées de longues touffes de cheveux de femmes. On voyait encore suspendus aux murs d'autres objets tels que des arcs, des flèches, des éventails, etc., de même que les pêcheurs, sur les côtes des pays catholiques, apportent diverses offrandes à Dieu ou à la sainte Vierge.

On voit ordinairement en grand nombre dans ces chapelles ou *mias* des tableaux allégoriques et des représentations de légendes. En voici une entre autres qu'on retrouve souvent : le diable qui se nourrit de cœurs de femmes avait fini par en dévorer un si grand nombre, que trois princes pieux et vaillants résolurent de le tuer. Ils se rendirent sur le sommet d'une haute montagne et s'y mirent en prière; Dieu leur y apparut sous la forme d'un vieil ermite et leur donna deux vases pleins de sacki. Nos trois princes déguisés en colporteurs se mirent en route vers l'enfer dont une femme, qui lavait au bord d'une rivière, leur indiqua l'entrée, ils y donnèrent un banquet au diable, et étant parvenus à l'enivrer de sacki bénit, ils lui coupèrent la tête. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que tous les petits diablotins qui servent à la table du banquet sont verts et ont les cheveux rouges.

Un autre de ces tableaux représente d'une manière assez naïve l'origine de la femme. On y voit plusieurs jeunes hommes s'exerçant à sauter par-dessus des lances; l'un d'eux ayant sauté à faux se blesse à la pointe d'une de ces armes et se trouve changé en femme. Dans la plupart de ces chapelles pend une grande sonnette de cuivre à laquelle est attachée une corde de paille; le fidèle qui vient prier tire cette corde pour avertir Dieu de sa présence; aussi, selon qu'elle est plus ou moins usée, on peut voir au juste quel est le degré de popularité dont jouit un temple. Les prêtres sont tous vêtus d'une longue robe très-plissée, faite d'une espèce de crêpe. Ces robes sont de différentes couleurs, noires, brunes, vertes, jaunes et même parfois roses; en outre, lorsqu'ils officient ils portent une sorte d'étole qui va de l'épaule gauche à la hanche droite, et j'ai vu un bonze dont la coiffure avait beaucoup de ressemblance avec la mitre de nos évêques. Du reste, ces messieurs, ains que le clergé de beaucoup d'autres pays, semblent considérer l'ivrognerie, l'intempérance et différentes espèces de vices comme une prérogative de leur état; ils aiment immodérément le sacki, et j'ai pu souvent m'en apercevoir; de plus comme ils ne sont pas mariés, ils s'entourent volontiers de jeunes garçons.

Digitized by Google

Un jour, je vis aussi deux nonnes mendiantes. Elles avaient, comme les prêtres, les cheveux entièrement rasés, et sur la tête un voile noir; l'une était encore jeune et jolie, l'autre, plus âgée, portait un enfant sur le dos. A ce qu'on nous dit, ces étranges sœurs mendiantes ont coutume de parcourir le pays, se livrant aux hommes pour de l'argent et rapportant ensuite à leurs couvents le produit de leurs voyages. Je ne suis cependant pas en mesure de garantir l'authenticité du fait.

---

Lorsque nous eûmes terminé nos travaux géodésiques et nos sondages, je ne m'occupai que de dessin; cependant, lorsque j'eus recueilli dans mon album les sujets les plus intéressants, je songeai à butiner un peu pour ma collection ornithologique, et un beau matin, avant le point du jour, je m'en allai faire un tour de chasse. Je remontai d'abord le cours de la rivière jusqu'à une distance d'environ six milles anglais, puis je me mis à gravir les montagnes qui ferment la vallée. Dans le voisinage de quelques maisons cachées dans une gorge, je rencontrai une espèce de moine mendiant ou d'ermite. Cet homme portait suspendu devant la poitrine un petit coffret de bois sur lequel étaient peints quelques caractères japonais; les passants y jetaient du riz ou d'autres provisions; de plus, mon ermite tenait à la main un des chapelets dont j'ai déjà fait mention. Je lui présentai quelqu'argent qu'il accepta en me faisant une profonde révérence, puis il se mit à faire une prière en frottant son chapelet entre ses mains, et il me donna à entendre qu'il avait prié pour le succès de ma chasse. Je ne sais si cela me porta bonheur, mais j'eus la chance d'abattre quelques très-beaux faisans. Plus tard, je vis aussi la retraite de cet ermite; c'était une légère cabane de roseaux située dans une gorge solitaire.

La matinée était brumeuse, et, arrivé sur une cime dénudée d'environ deux mille pieds, je me trouvai entouré de nuages humides. Depuis longtemps j'avais entendu le cri des faisans, mais lorsque le premier se leva, je ne fus pas prêt à temps pour le tirer, et d'ailleurs, j'étais si occupé d'admirer ses belles couleurs que je ne songeai pas même à mettre en joue. Cependant, un

Digitized by Google

peu plus tard, j'en abattis plusieurs, et, avec un bon chien, j'aurais pu aisément en tuer une douzaine. Le faisan commun du Japon est d'un gris d'argent; le cou, la gorge et les cuisses sont vert foncé avec des reflets d'or; la partie supérieure des épaules est d'un brun doré, et il a autour des yeux une tache d'un rouge éclatant; il est aussi passablement grand, car deux de ces oiseaux pesaient quinze livres. J'ai vu sur les cimes des montagnes beaucoup de coqs, les poules étaient cachées dans les taillis où elles couvaient; cependant j'eus le bonheur d'en tirer une pour ma collection.

Il y avait beaucoup de bétail dispersé sur ces montagnes; souvent même on voyait des veaux dans le nombre, mais presque tous les bœufs avaient le dos pelé; cela vient de ce qu'on les emploie ici comme bêtes de somme et qu'on leur fait traverser les montagnes avec bâts pesamment chargés. Je rencontrai à plusieurs reprises des chercheurs de ginseng, qui viennent sur ces montagnes déterrer cette précieuse racine. Le paysage ressemble beaucoup aux Alpes de Salzbourg; seulement au lieu de prairies et de pâturages, c'est ici un terrain buissonneux et couvert de hautes herbes, où sont disséminés quelques quartiers de rocher entre lesquels croît en abondance une certaine baie dont se nourrissent les faisans. Quelques jours plus tard, j'entrepris une seconde partie de chasse en compagnie des lieutenants Bent et Nicholson. Le temps était encore moins propice que la première fois, mais l'air était d'une pureté admirable, et nous pûmes contempler à notre aise un splendide panorama; à nos pieds s'étendait la mer sur les flots bleus de laquelle se détachaient de nombreux groupes d'îles; nous apercevions Ohosima avec son volcan fumant, les beaux rochers déchiquetés de la côte, de vertes et fertiles vallées, et les hautes montagnes qui s'élevaient dans le lointain et bornaient l'horizon du côté de la terre. Nous pouvions même voir le beau Fousi-no-yama dont la vénérable tête blanche dominait les nuages. C'était un coup d'œil magique! Je manquai un beau faisan doré qui ne laissa sur la place que sa queue vraiment magnifique; plus tard, un Japonais m'en vendit un plus beau encore et tout à fait complet; c'est un oiseau superbe dont je ne puis comparer le plumage chatoyant qu'à de l'or transparent recouvert d'une couche de cochenille; les plumes de sa queue ont deux pieds de long et se balancent de la façon la plus gracieuse à chaque mouvement qu'il fait. Cet oiseau est cependant très-sauvage et fort difficile à approcher suffisamment pour pouvoir le tirer; c'était le

Digitized by Google

seul que j'eusse vu jusqu'alors, et je le trouvai dans une gorge étroite presque inabordable.

Nous avions chassé tout le jour et comme nous étions très-fatigués, nous projetâmes de passer la nuit dans la maison d'une espèce de juge ou de maire de village; mais celui-ci craignit de se compromettre, et, sur sa prière, nous reprîmes, par un beau clair de lune, le chemin de Simoda. Tandis que nous longions la rivière, j'aperçus quelque chose qui pendait à un arbre; c'était un renard gris-blanc, moitié gros comme un des nôtres; cet animal n'est pas très-commun dans le pays, mais ici, comme chez nous, maître renard est un grand voleur de poules. Celui-là avait été pris par les chiens d'un Japonais qui me le vendit au prix exorbitant d'un... bouton de mon uniforme.

Épuisés de fatigue nous arrivâmes, vers onze heures du soir, à un temple situé hors de la ville; nous demandâmes à un prêtre d'y passer la nuit et il nous en accorda la permission, mais à peine étions-nous couchés qu'une vingtaine de soldats japonais firent irruption dans notre logement et essayèrent de nous décider à retourner à bord; cependant n'ayant pu y parvenir, malgré tous leurs efforts, ils prirent, au bout d'une demi-heure, le parti de se retirer avec l'interprète et quelques officiers japonais. Le lieutenant Bent, en sa qualité de plus ancien, prit la parole et déclara que nous avions besoin de nous reposer jusqu'au point du jour. Cependant les Japonais devinrent plus pressants et ils apportèrent dans la chambre un grand nombre de lanternes pour nous empêcher de dormir. Pendant que le lieutenant Bent parlementait avec l'interprète, un des soldats me mit sa lanterne si près des yeux, que la colère me prit et que je la lui jetai à la figure; en même temps le lieutenant Nicholson en prenait un autre par les jambes et le secouait rudement, puis il lui lança un grand coup de pied dans les côtes et l'envoya tomber à quelques pas plus loin. Comme on peut bien le penser, toute la bande se révolta en voyant notre manière peu courtoise de nous expliquer, mais déjà le lieutenant Bent avait chargé son revolver; nous glissâmes vivement de notre côté des cartouches dans nos carabines à deux coups, et nous nous tînmes prêts à faire feu; alors, du ton le plus résolu, nous ordonnâmes aux Japonais d'évacuer la chambre, ce qu'ils firent à l'instant même. Nous dormîmes sans être plus dérangés jusqu'au lendemain matin, et nous retournâmes à bord.

Digitized by Google

Nous apprîmes, à notre retour, qu'un peu après minuit, quelques Japonais étaient venus à bord et avaient demandé à parler au commodore mais qu'on avait refusé de les recevoir. Après avoir fait son rapport exact de ce qui s'était passé, le lieutenant Bent (chef d'état-major depuis le départ du capitaine Adams) se rendit en grande tenue, accompagné du capitaine d'infanterie de marine et des ordonnances réglémentaires, auprès du préfet Kounakawa-kahai qui, comme nous le supposions tous, était l'auteur de toutes ces vexations. Il nia toutefois d'y avoir pris aucune part et rejeta la faute sur ses officiers qui, à leur tour, accusèrent les soldats. Le lieutenant Bent lui déclara que le commodore était très-irrité de cette offense faite à ses officiers, en violation du traité de paix, et que ce n'était que sur nos représentations et à notre prière qu'il avait renoncé à envoyer un détachement à terre pour faire arrêter les perturbateurs de la paix et les envoyer châtier à Jeddo, mais qu'en cas de récidive il ne serait certainement pas aussi indulgent. Ce langage énergique produisit son effet, et amena enfin les Japonais à nous faire des excuses complètes dont on se contenta.

Le 13 mai, au point du jour, nous quittâmes Simoda par un beau temps clair; vers dix heures, nous étions à une portée de canon de l'île d'Ohosima. La plus haute sommité de cette île paraît, pour ainsi dire, affaissée, et du cratère en forme de chaudron que forme cet affaissement s'échappent sans cesse d'épais nuages de fumée blanche. Toute la ligne de cette sommité a un aspect noir et calciné; dans la direction du sud, un torrent de lave se précipite jusqu'à la mer remplissant toutes les fissures et les crevasses de la montagne d'une cendre d'un gris-rougeâtre; les autres parties sont couvertes d'une végétation fraîche et verdoyante, et deux ou trois petites villes ou villages sont perchés pittoresquement sur des rocs escarpés où ils sont à moitié cachés par de grands arbres. Vers midi, nous nous trouvions à hauteur du Cap King (ainsi nommé par le capitaine Vancouver en l'honneur de son premier lieutenant), et, vers le soir, nous étions à hauteur du Cap Blanco. Devant ces deux caps nous fîmes, sur une assez grande étendue, des sondages qui donnèrent des résultats satisfaisants.

Digitized by Google

Digitized by Google

# HAKOTADE

Digitized by Google

Digitized by Google

# HAKOTADE.

— DÉTROIT DE SANGAR. — BROUILLARDS DANGEREUX. — ILE DE JEDZO. — BAIE D'HAKOTADE. — UNE DOUBLURE DE GIBRALTAR. — SITUATION ET NATURE DE LA VILLE. — PÊCHERIES. — EFFROI DES HABITANTS. — OISEAUX ET POISSONS. — SABLES MOUVANTS. — DISPOSITION DES MAISONS. — RESSEMBLANCE AVEC LA SUISSE. — POLICE ET MESURES DE PRÉCAUTION CONTRE L'INCENDIE. — LE VIEUX SOLDAT. — AMABILITÉ DES JAPONAIS. — TEMPLE. — PANORAMA D'HAKOTADE. —

Baie d'Hakotade, île de Jedzo, mai 1854.

Le 16, à midi, nous doublâmes le cap Toriwi-raki, extrémité nord-est de l'île Niphon, et nous entrâmes dans le détroit de Sangar qui sépare Niphon de l'île Jedzo. Le cap lui-même se termine par un groupe de rochers et d'écueils disséminés dont une partie est cachée par les eaux tandis que les autres en sortent à pic. Un fort courant, d'environ quatre à cinq milles anglais à l'heure, conduit du rivage sud-ouest au nord-ouest, et du nord-ouest au sud-est; par suite de ce courant le détroit, surtout pen-

Digitized by Google

dant les épais brouillards qui règnent en mai, juin et juillet sur ces côtes, est très-dangereux pour les marins qui ne connaissent pas bien les lieux.

Le lieutenant Bent, le master Lowry et moi, nous nous occupions avec ardeur, sur l'ordre du commodore, à prendre des *bearings* des *crossbearings* et des tangentes aussi longtemps que durait le jour, c'est-à-dire, dans ces latitudes et au mois de mai, jusqu'à sept heures environ. Cependant, avant même le coucher du soleil, le brouillard qui s'élevait de nouveau interrompait brusquement notre travail.

Le matin du 17, le brouillard ne se dissipa qu'à huit heures, et l'on dut employer constamment les précautions ordinaires telles que sifflet à vapeur, cloche et signaux donnés à son de corne, pour empêcher les navires de se heurter. Lorsqu'enfin le temps se fut un peu éclairci, nous aperçûmes le *Mississipi* à un demi-mille de l'arrière du *Powhattan*, nous lui fîmes le signal de suivre le mouvement du commodore, et nous remontâmes le détroit à toute vapeur; une heure plus tard, nous arrivions en vue d'un énorme roc isolé, à l'extrémité d'une langue de terre plate, derrière laquelle on apercevait les mâts de nos vaisseaux à voiles qui nous avaient précédés. Le vaisseau-amiral tira un coup de canon et hissa le petit pavillon de l'*Union* au mât de misaine (c'est le signal pour le pilote), et, après avoir avancé encore d'environ trois milles anglais, nous vîmes trois de nos chaloupes, celles de la *Macedonia*, du *Southampton* et de la *Vandalia*, qui se dirigeaient droit sur nous. La chaloupe du *Southampton* que commandait le master Stevens, nous rejoignit la première, les deux autres accostèrent le *Mississipi*, et, vers midi, nous jetions l'ancre à l'aise, sur une seule ligne, dans l'excellente baie d'Hakotade, le second port du Japon qui nous était ouvert par le traité.

Je ne connais malheureusement le port de Gibraltar que par des descriptions, des dessins et des cartes; mais d'autres officiers qui l'ont souvent visité assuraient qu'Hakotade, par sa position, était presque un petit Gibraltar. Qu'on se figure, en effet, une belle et spacieuse baie qui, dans sa plus grande largeur, peut avoir de six à sept milles anglais, et de deux à trois milles à l'entrée. Le fond de l'eau y est formé d'un limon résistant qui tient parfaitement les ancres, et, autant que nous avons pu en juger jusqu'ici, il n'y a nulle part ni récifs ni bas-fonds; même à une distance de trois quarts de milles au plus de la terre, le tirant d'eau est suffisant pour des vaisseaux de premier rang; en outre, un banc de sable, qui s'étend du nord au midi,

Digitized by Google

protége l'entrée contre les grosses mers bien qu'à mon avis elles doivent ici être assez rares, attendu que l'entrée du port forme un angle droit avec le détroit de Sangar et qu'en conséquence la terre située vis-à-vis n'est qu'à une distance de vingt-huit ou trente milles anglais tout au plus. Du côte du sud la baie est fermée par le petit isthme dont j'ai déjà parlé ; à l'extrémité de cet isthme se trouve l'énorme rocher au pied duquel la ville est située exactement comme Gibraltar.

Cette ville peut avoir environ de quatre à cinq mille maisons et une population de vingt mille âmes. La partie de la terre la plus voisine de la baie est une plaine en partie pierreuse, en partie couverte de prés ; à une distance de cinq à dix milles du rivage, une chaine de montagnes, dont la hauteur varie de mille deux cents à trois mille pieds, forme une demi-lune qui enferme toute la baie et s'étend jusqu'à l'extrémité occidentale où les hauteurs s'abaissent en pente douce du côté de la mer. La plupart de ces montagnes, et même les collines situées au premier plan, étaient encore couvertes de neige ; on en voyait descendre cinq ruisseaux et rivières qui venaient, en suivant diverses directions, se jeter dans la baie, de sorte que les vaisseaux peuvent s'approvisionner ici d'une eau limpide et excellente. Le long de ces cours d'eau sont situés de nombreux bourgs et villages entourés de champs cultivés et de jardins potagers ; tandis qu'aux embouchures sont établis des pêcheurs, attendu qu'au printemps des masses de saumons remontent ces rivières pour frayer. Dans ces villages de pêcheurs, ou tout auprès, il y a toujours une grande place unie où l'on fait sècher les filets sur le sable, et les saumons au soleil sur de longs tréteaux de bois. Non loin de ces tréteaux j'ai vu sur des fourneaux de grands chaudrons dans lesquels on fait bouillir avec de l'eau une certaine espèce de saule acide ; on plonge les filets dans cette décoction qui les teint en couleur foncée et les empêche de se pourrir. Les Japonais étaient précisément occupés à ce travail, car nous entrions dans la saison où la pêche commence.

La ville d'Hakotade elle-même est adossée à la base du rocher, et ses deux rues principales courent parallèlement à la côte ; l'une est d'environ trente pieds plus haute que l'autre ; elles sont coupées par de nombreuses rues transversales qui toutes vont en montant. Quatre grands temples principaux élèvent leurs toits au-dessus des autres bâtiments. Vers l'extrémité la plus basse de la ville, et près du petit isthme, se trouve une île de peu d'étendue contenant plusieurs maisons et un chantier pour les jonques. Le lieutenant



Digitized by Google

Bent, actuellement adjudant général du commodore, se rendit à terre, accompagné de M. Wells William et de quelques officiers, pour rendre la visite des fonctionnaires japonais envoyés près de nous par le gouverneur d'Hakotade, et régler les préliminaires d'une entrevue solennelle. Comme je me trouvais un peu indisposé, je restai à bord où je m'occupai à esquisser une vue générale de la baie et des alentours. C'était la première fois, et ce fut la seule pendant toute la durée de l'expédition, que je ne débarquai pas en pareille circonstance.

Pendant que je faisais mon esquisse, je remarquai qu'un grand nombre de gens s'éloignaient en toute hâte au delà de l'isthme; j'y vis passer aussi plusieurs centaines de chevaux de bât pesamment chargés. Au retour du lieutenant Bent, nous apprimes que les commissaires impériaux n'étaient pas encore arrivés de Jeddo et que notre apparition inattendue aussi bien que la grandeur et le nombre de nos vaisseaux avaient effrayé les indigènes à tel point que beaucoup d'entre eux avaient pris la fuite emportant tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Cette énigme nous fut bientôt expliquée.

On se rappellera que le capitaine Golownin de la marine russe avait été, il y a trente-trois ans, fait prisonnier à Counaschir, ville située à soixante-dix ou quatre-vingts milles anglais au nord d'Hakotade, et que par suite le capitaine Ricord avait essayé de bombarber la place. Les Japonais s'étant également emparés de l'équipage d'un navire américain jeté à la côte en 1849, et l'ayant tenu longtemps prisonnier à Matsmaye qui se trouve à trente milles plus loin à l'ouest, les gens d'Hakotade croyaient probablement que nous étions venus pour tirer vengeance de ce procédé. Pour ne pas augmenter encore leur effroi, personne de nous, à l'exception de la députation dont j'ai parlé tout à l'heure, n'avait été à terre pendant les deux premiers jours, mais il vint à bord beaucoup de Japonais, et entre autres le gouverneur d'Hakotade lui-même, de sorte que tout reprit bientôt son train accoutumé.

Notre cutter allait chaque jour à la pêche, et dès que la bonne entente fut rétablie, je me rendis moi-même à terre dans une petite chaloupe, sur l'ordre du commodore, afin de me procurer quelques individus nouveaux pour ma collection ornithologique. Bien que le mois de mai soit de tous le moins favorable, ma chasse fut néanmoins passablement heureuse; j'ai abattu un certain nombre d'oiseaux très-beaux et très-rares, et j'espère que parmi eux nos naturalistes en trouveront qui sont sinon inconnus jusqu'ici,

Digitized by Google

du moins bien peu connus. Ceux qui m'ont fait le plus de plaisir ce sont : 1° une très-belle espèce de canard sauvage à crête vert doré ayant sur chaque aile cinq plumes courbées en forme d'arc et tachetées de gris foncé et de blanc; 2° une espèce de plongeur assez semblable au toupan et ayant sur le nez une grande excroissance de matière cornée; 3° une petite espèce de charmantes perdrix; 4° des bécasses d'une grandeur tout à fait insolite, et surtout une espèce toute particulière de petites bécassines longues de quatre pouces à peine; elles ont la poitrine blanche, le cou brun, la tête noire et les ailes d'un gris d'argent, c'est le plus petit palmipède que j'aie jamais rencontré jusqu'à ce jour. Nos pêches furent également très-fructueuses; souvent nous prenions de magnifiques saumons dont quelques-uns pesaient quinze livres; un jour même nous eûmes trente seaux de poissons et il s'y trouvait vingt-trois beaux saumons.

Je parcourus la plaine en différents sens, cependant il m'arriva une fois de tomber sur un sable mouvant dans lequel j'enfonçai bientôt jusqu'au dessus des hanches; j'y aurais infailliblement été englouti sans la présence d'esprit du soldat d'ordonnance qui m'accompagnait; il s'arrêta à temps sur la terre ferme et me tendit sa carabine grâce à laquelle je parvins à me retirer. J'engage en conséquence les amateurs qui pourraient venir après moi chasser dans cette plaine, à ne jamais y aller seuls, et surtout à s'avancer avec la plus grande prudence, car il y a beaucoup d'endroits semblables à celui où j'ai failli périr.

Dans les villages de pêcheurs que j'ai visités, toutes les maisons étaient fermées, et même il y en avait bon nombre dont on avait soigneusement cloué les portes; sur plusieurs de ces portes on voyait collée une image représentant le diable avec des cornes et un grand fourgon de boulanger. Les seuls êtres vivants qu'on apercevait dans ces villages c'étaient des soldats qui gardaient les maisons abandonnées, et des chiens, les uns et les autres en nombre égal.

Au bout de trois jours, tout ayant été réglé pour nos rapports avec les Japonais, je pris possession, avec M. Brown mon collègue, d'un petit temple qu'on nous avait assigné pour logement et dans lequel nous devions installer aussi notre daguerréotype.

Notre débarcadère ordinaire était un chantier de pierre avec un escalier, deux œuvres de maçonnerie fort bien exécutées; au-dessus du chantier se

Digitized by Google

trouvait un corps de garde en bois avec quelques chambres pouvant contenir environ vingt soldats. Entre ce débarcadère et l'isthme étaient mouillées les jonques; il y en avait environ deux cents en ce moment, mais il doit y en avoir ordinairement plus du double, car la plupart s'étaient hâtées de prendre la fuite à notre approche. De ce corps de garde, ou, pour mieux dire, de ce poste de douane une courte rue transversale conduisait à la première des deux rues principales qui est parallèle au rivage; cette dernière a environ cinquante pieds de large, elle est tenue extrêmement propre et bordée de maisons spacieuses et bien bâties, souvent à deux étages, ayant la plupart une boutique au rez-de-chaussée. La rue transversale se prolonge jusqu'à la seconde rue principale située plus haut et parallèle à la première; elle conduit directement au temple qui nous a été assigné pour demeure et d'où l'on a une vue complète de la ville et de tout le bassin du port. Un peu à droite de ce temple, une autre rue conduit à une rue plus élevée encore et qui m'a paru être habitée spécialement par la classe riche.

Le genre de construction des maisons me rappelait tout à fait la Suisse; elles ont un toit plat couvert en bardeaux sur lesquels sont posées de longues perches maintenues par des pierres afin que la toiture puisse résister aux grands vents; des galeries fortement en saillie font, à l'étage supérieur, tout le tour de la maison. Devant la porte d'entrée il y a un petit vestibule en bois avec un pignon séparé et également saillant; ce pignon, ainsi que les colonnettes qui le supportent, est souvent orné de riches et élégantes sculptures, ce qui rappelle encore l'architecture suisse. Au sommet de chaque pignon de la maison, il y a un grand tonneau plein d'eau à côté duquel est plantée une longue perche garnie d'un bouchon de paille; je n'ai pas pu deviner à quoi servait ce dernier. Parfois, aussi, plusieurs de ces tonneaux sont placés sur le toit de distance en distance; ils ressemblent, de loin, à des cheminées, dont on ne voit aucune en ce pays. D'autres tonnes à eau, plus grandes encore, se trouvent aussi devant les portes des maisons et remplacent pour le coup d'œil les fontaines suisses, de sorte que la ressemblance est tout à fait frappante. Cependant il y a dans les cours des puits proprements dits avec une longue perche à laquelle est suspendu le seau.

Mêmes besoins produisent mêmes usages. Les vents violents qui règnent sur ces côtes, au printemps et en automne, ne le cèdent en rien au *Foehn*

Digitized by Google

du lac des Quatre-Cantons, et l'hiver étant également rigoureux, il faut disposer les toitures de manière à en faire partir la neige qui, quelquefois, y forme une couche épaisse de plusieurs pieds. Il y a même derrière la ville, au pied de la hauteur, un petit bois profond de cent pas environ, pour protéger les maisons contre les avalanches qui tombent des flancs escarpés des montagnes.

Quelque nombreuses que soient les mesures de précaution que l'on prend en ce pays contre l'incendie, il paraît qu'elles sont encore insuffisantes, car j'ai vu plusieurs fois des maisons brûler; un jour, entre autres, le feu en dévora dix d'un seul coup. L'usage de bâtir en bois, la mauvaise habitude qu'ont les gens du pays de faire toujours leur feu ouvert au milieu des appartements, et l'emploi fréquent de réchauds qui souvent sont posés immédiatement sur les épaisses nattes de paille dont toutes les chambres sont garnies ou tout contre les cloisons de papier des fenêtres, tout cela est plus que suffisant pour expliquer d'où vient le mal.

Au reste, il y a ici des stations de pompiers dans les divers quartiers de la ville, comme à Simoda ; seulement le service paraît être beaucoup mieux organisé à Hakotade et d'une manière plus complète. A tous les coins de rue, on voit un poteau auquel est suspendue une forte planche de deux pieds de long, un pied de large et deux pouces d'épaisseur ; dès qu'un incendie éclate, les veilleurs, dont il y en a plusieurs dans chaque rue, donnent le signal d'alarme en frappant sur cette planche avec un petit bâton de fer. Le commandant de la première compagnie de pompiers qui arrive sur le lieu de l'incendie y plante son drapeau, et, dès lors, aucune autre compagnie ne peut venir lui prêter son concours ou s'établir sur le même endroit, sans en être formellement requise par le commandant de la compagnie venue la première, car chacun est très-jaloux de l'honneur d'avoir éteint un incendie. Les veilleurs et les agents de police sont organisés militairement ; ils sont armés des deux sabres d'usage et jouissent d'une très-grande considération. Ils ne peuvent, toutefois, se servir de leurs sabres que sur l'ordre spécial du commandant ; aussi, chacun d'eux porte encore un fort bâton de fer d'un pouce de diamètre et de douze à quinze pouces de long; ce bâton est garni à l'un de ses bouts d'un crochet droit, et il sert à parer, au besoin, les coups de sabre ; un fort cordon de soie, auquel pend un gland est fixé à l'autre bout du bâton en guise de dragonne pour le tenir au poignet. Les agents japonais, comme les con-

Digitized by Google

stables anglais et américains, sont très-habiles à manier cette arme, et, lorsqu'il y a quelque tumulte populaire, elle leur suffit à se frayer un passage à travers les masses les plus compactes.

Un vieux soldat de la garde de notre temple (ils étaient deux avec une espèce de sous-officier, qui y demeurèrent tout le temps de notre séjour à Hakotade pour veiller sur nos instruments), loustic assez amusant, me montra l'escrime japonaise (il y a en japonais un traité d'escrime formant vingt gros volumes avec de nombreuses planches), il m'enleva plusieurs fois des mains, avec son bâton de fer, un énorme gourdin avec lequel je devais l'attaquer, bref, il fit preuve d'une rare habileté. Un coup de sabre lui avait fait une large cicatrice qui prenait le front et la joue; ses camarades le regardaient comme un brave et le tenaient en haute estime; plusieurs fois, pendant notre séjour, il fut envoyé à Matsmaye comme courrier porteur de dépêches du gouvernement. Il me raconta que, dans sa jeunesse, il avait été brave soldat et habile chasseur; mais maintenant, disait-il, je suis vieux (il pouvait avoir une cinquantaine d'années) et mes poumons ne valent plus rien; cela ne l'empêchait pas cependant de hurler comme un diable après les travailleurs employés à organiser notre logement et l'atelier; et, lorsque, dans la rue, la foule se pressait trop autour de nous il criait : « Faites place! » d'une voix de stentor; souvent cela nous faisait rire, et lui-même riait avec nous d'un air de bonhomie.

Ces soldats veillaient rigoureusement à ce que personne n'entrât sans notre permission dans notre logement ou notre atelier, surtout lorsqu'il s'y trouvait quelqu'un des hauts fonctionnaires dont nous étions occupés à faire le portrait. Un jour, un officier japonais étant venu sans être aperçu jusqu'à notre logement pour nous faire une communication quelconque, on le mit sans plus de façons à la porte et là on lui demanda ce qu'il désirait.

Les habitants d'Hakotade sont généralement très-petits; souvent ils ont à peine cinq pieds, et ceux de nos officiers et de nos hommes qui étaient de haute taille leur inspiraient plus de respect que les petits. Vous pouvez donc vous imaginer de quelle estime toute particulière je devais jouir parmi eux. Plusieurs fois des Japonais me prièrent très-poliment de vouloir bien me mesurer avec eux, et même, lors d'une visite que je fis chez le *Bungo* ou gouverneur d'Hakotade, on fit sur une colonne de bois une coche pour mar-

Digitized by Google

quer ma taille et l'on me demanda d'écrire mon nom au bas, puis on le traça encore en caractères japonais.

Je dois avouer que, depuis que je me suis familiarisé avec quelques-unes de leurs coutumes tant soit peu étranges, je commence à éprouver pour les Japonais une véritable affection. Ils ont tous des manières excellentes, et un trait remarquable de leur caractère, c'est l'empire peu commun qu'ils exercent sur eux-mêmes. Je citerai, entre autres, l'envoyé du prince de Matsmaye comme le vrai modèle de l'homme parfaitement élevé et de bon ton ; aussi bien comme hôte que comme amphytrion ou ambassadeur, il fit preuve d'une amabilité qui lui gagna tous les cœurs ; j'en dirai autant du Bungo et du vice-Bungo ; le premier, excellent homme de cinquante et quelques années, le second âgé de trente ans, plein de feu et de vivacité, parfait cavalier et adroit à toutes sortes d'exercices de corps.

Je remarquai aussi que les indigènes de Jedzo ont la peau moins brune que les habitants du midi de Niphon ; cela me frappa surtout chez un marchand de Counaschir qui vint plusieurs fois nous rendre visite à notre atelier. J'ai vu ici moins de femmes qu'à Simoda ; cependant quelques jeunes filles qui sont venues faire faire leurs portraits au daguerréotype avaient des physionomies agréables et un air de modestie qui les rendait tout à fait charmantes.

Outre plusieurs petits temples et chapelles, il y avait dans la ville quatre grands temples principaux dont un surtout était très-spacieux (il avait environ deux cent à deux cent cinquante pieds en carré) et orné de magnifiques sculptures sur bois d'un très-beau relief ; la plupart de ces ornements consistaient en grues et en tortues qui sont ici les emblèmes de la beauté et d'un heureux avenir ; cependant il y avait encore d'autres animaux tels que lièvres, taureaux, chevaux, verrats, dragons, etc., ces deux derniers employés surtout comme ornements des gargouilles du toit. Dans un autre temple consacré probablement à une espèce d'Éole japonais, trônait à gauche du portail le dieu des vents ; il les tenait enfermés dans un sac qu'il portait sur les épaules ; à droite le dieu de la foudre, entouré d'éclairs et de langues de feu rouges.

Pendant deux jours de grand orage, deux prêtres furent constamment occupés à dire dans ce temple des prières, espèce de répons qu'ils débitaient d'une voix nasillarde. Les autels du plus grand temple (un maître-autel et

Digitized by Google

quatre autels latéraux) ressemblent beaucoup à ceux de nos églises catholiques; il y avait même sur l'un d'eux un tabernacle au-dessous et au milieu duquel était une image de femme en bois sculpté avec un voile sur la tête; on eût dit presqu'une sainte Élisabeth.

La montagne ou le rocher qui se trouve droit derrière la ville a environ mille cinq cents pieds d'élévation, et du haut de sa cime un magnifique panorama se déploie aux regards du spectateur. Au nord on a devant soi la baie d'Hakotade et comme premier plan la ville elle-même; derrière s'ouvre la grande vallée dont j'ai déjà parlé et qui, de trois côtés, est fermée par des montagnes; plus au sud, au delà de la presqu'île, est la baie de Sangar avec ses rives écarpées, et au delà du détroit de Sangar, qui occupe le sud et l'ouest, on aperçoit les hauteurs de Niphon qui se perdent, à leur tour, derrière une pointe de l'île d'Idzo que couronnent de hautes montagnes neigeuses au pied desquelles se trouve Matsmaye, capitale d'Iedzo.

Sur la plus haute cime de la montagne on voit une grande statue miraculeuse de Boudha; il est représenté à genoux et dormant; un sentier bien entretenu y monte en zigzags; il est coupé en plusieurs endroits par des portails de bois auprès desquels on voit d'autres petites images miraculeuses; cela ressemble à peu près aux calvaires catholiques. A une hauteur d'environ trois cents pieds, il y a un petit temple; deux cents pieds plus haut, on en trouve un second, et, à quatre ou cinq cents pieds plus haut que le second, un troisième.

Sur la pente sud-ouest de la montagne, du côté de la mer, il y a une source sulfureuse froide dont l'eau a des propriétés purgatives.

Je n'ai pas fait moins de cinq fois l'ascension de cette belle montagne; la première fois pour dessiner une vue de la baie et un panorama de tous les environs, et les autres en compagnie du lieutenant Mary (du *Mississipi*) et du lieutenant Preble (de la *Macedonia*), pour faire la triangulation de la partie topographique de la carte à laquelle j'ai travaillé. Sur cette cime, ainsi que sur deux autres pointes situées plus bas, on avait établi, du côté de la mer, des corps de garde en nattes d'où les Japonais avaient observé les mouvements de nos vaisseaux, mais qui, actuellement, étaient abandonnés. Au pied de la montagne, du côté de l'ouest, se trouvait une batterie de deux canons, nouvellement construite avec un magasin et des casernes; cependant on avait si soigneusement enveloppé les deux pièces sur lesquelles on avait

Digitized by Google

même élevé de petites maisonnettes, que je ne pus pas voir quel était leur calibre; en tout cas il n'était certainement pas de plus de vingt-quatre. Ces pièces étaient placées là pour protéger le port contre une attaque, attendu que les bâtiments légers des Japonais trouvent, dans la partie orientale et un peu plus basse de la baie, derrière le banc de sable qui s'étend du midi au nord, un mouillage bon et sûr que devait couvrir cette batterie et une seconde élevée à l'autre extrémité de l'isthme. Mais tout cela n'eût pas servi à grand'chose contre nos énormes et puissants canons.

Digitized by Google

Digitized by Google

# DÉPART DU JAPON

Digitized by Google

Digitized by Google

# DÉPART DU JAPON

— VALEUR RELATIVE DE L'OR ET DE L'ARGENT. —
INSTRUMENTS ET MONTRES.
— AMOUR DES JAPONAIS POUR LA MUSIQUE. — ESPÉRANCE DÉÇUE. —
LE VOLEUR ATTRAPÉ. — CHASSE AU RENARD.
— RETOUR A SIMODA. — CHANGEMENT D'ASPECT DE CETTE VILLE. —
DERNIÈRE ENTREVUE AVEC LES COMMISSAIRES.
— BABIOLES. — TOMBEAUX. — UNE AMITIÉ JAPONAISE. — DÉPART. —
QUE VOULIONS-NOUS ET QU'AVONS-NOUS OBTENU ?

A bord de la frégate *Powhattan*, juin 1854.

Nous prîmes bientôt des arrangements pour établir une espèce de cours de l'argent de concert avec les Japonais et faciliter ainsi les achats. Le dollar d'argent américain fut compté à quatre mille huit cents cash, ou quarante-huit grandes monnaies de cuivre ovales percées au milieu d'un trou carré pour les enfiler à une ficelle. Un homme vigoureux aurait eu déjà de la peine à traîner dix dollars en cette monnaie.

L'or était proportionnellement de dix pour cent plus bas que l'argent.

Digitized by Google

J'achetai quelques objets de laque, des porcelaines, des pipes, des blagues à tabac, quelques petits articles de galanterie et surtout de l'encre de Chine, excellente et bien supérieure à celle que fabriquent les Chinois. Tous ces articles étaient très-bon marché et en même temps de bonne qualité, bien qu'il soit probable que, dans une petite ville de province comme celle où nous nous trouvions, on n'ait pas les premiers choix.

Dans quelques magasins j'ai vu aussi divers instruments de musique, entre autres une espèce de luth ou de guitare; quelques-uns de ces luths avaient trois cordes, d'autres cinq; cependant la partie supérieure de l'instrument n'était pas en bois, mais en parchemin comme aux *lanjos* des nègres de l'Amérique du Sud: il y avait aussi une flûte en bambou à sept trous et sans clefs, d'une construction très-simple; mais l'embouchure et les trous étaient si grands que nos musiciens ne pouvaient pas en jouer; cependant quelques Japonais en tiraient une mélodie simple et nullement désagréable. Je vis encore un autre instrument assez semblable à une mandoline, excepté que le manche en était plus long; il avait cinq cordes métalliques et l'on en jouait avec un petit morceau de bois qui se tient entre le pouce et l'index.

J'examinai aussi avec beaucoup d'intérêt une horloge japonaise consistant en une caisse de deux pieds de long et de six pouces de large, qui était pendue au mur. Cela avait quelque analogie avec nos horloges de la Forêt-Noire; à la partie supérieure de la caisse était enroulé un poids qui faisait marcher le mouvement. Au-dessous se trouvait une entaille sur la longueur de laquelle on voyait seize papillons de laiton disposés de telle sorte que les huit du haut étaient l'un de l'autre à une distance égale mais moitié moindre que celle qui séparait les huit du bas. Dans une seconde entaille, pratiquée à gauche, un autre papillon se mouvait de bas en haut et indiquait ainsi les heures. Les huit plus grandes divisions servaient alors à marquer les heures du jour et les huit plus petites celles de la nuit, car les Japonais divisent leur jour en seize heures dont huit sont plus longues que les autres; en été les premières se comptent depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et les dernières entre le coucher et le lever. En hiver c'est l'inverse. Comment ils s'arrangent dans les saisons intermédiaires avec la croissance et la décroissance des jours c'est ce que je n'ai pas bien compris; il faudrait donc qu'ils ne tinssent aucun compte de ces variations et que leur calendrier divisât l'année en deux moitiés d'après lesquelles ils règlent leur changement d'heures.

Digitized by Google

Nos montres causèrent ici beaucoup plus d'étonnement que dans la baie de Jeddo où plusieurs des fonctionnaires supérieurs en avaient déjà; toutefois les Japonais ne parvenaient pas bien à comprendre notre division du temps, parce que les heures du jour et de la nuit n'étaient pas indiquées sur nos cadrans d'une manière particulière. La plupart des Japonais avaient des montres solaires qui donnaient l'heure assez exactement; plusieurs portaient dans un petit coffret placé dans leur ceinture un encrier, une montre solaire, une boussole, une espèce de mètre et parfois aussi un petit quart de cercle.

Les Japonais paraissent aimer passionnément la musique. A Simoda, le commodore ayant fait débarquer avec lui nos corps de musiciens, la moitié de la ville s'assembla pour les écouter, et comme la fois suivante il venait sans musique, un grand nombre d'habitants lui firent entendre par toutes sortes de signes combien elle leur avait fait plaisir et qu'ils désiraient vivement la lui voir amener encore. Ça été absolument la même chose à Hakotade. Nous avons à bord une espèce de société de dilettanti; ce sont des ménestrels éthiopiens qui exécutent les chants et les danses des nègres des plantations de l'Amérique du Sud. A la suite d'un dîner donné, par le commodore à bord du *Powhattan*, aux députés de Matsmaye, aux commissaires impériaux, aux deux Bungos et à d'autres hauts fonctionnaires, nous eûmes un grand concert dans lequel nos musiques alternèrent avec les ménestrels, et parurent causer à nos hôtes japonais le plus vif plaisir; ils exprimaient leur satisfaction de toutes les manières imaginables, et s'écriaient à plusieurs reprises: « Koussi! Koussi! » ce qui chez eux est l'expression du plus parfait contentement physique et moral.

Quelques jours plus tard, j'avais été à la chasse dans les montagnes, et, comme d'habitude, j'étais accompagné d'un soldat japonais. Cet homme avait retenu non-seulement les airs, mais encore quelques paroles de plusieurs des chants qu'il avait entendus à bord, et il en répétait des fragments, qui souvent, dans sa bouche, devenaient assez comiques; quand je le reprenais et l'aidais à continuer, il riait de tout son cœur et s'écriait d'un ton joyeux : « Koussi! Koussi! »

Je remontai en chassant une partie de la plus grande des quatre rivières, et comme j'étais parti de bon matin, j'avais déjà, vers neuf heures, un joli petit paquet de bécasses et de perdrix. J'étais alors arrivé dans un assez grand village situé au pied des montagnes, et comme mon guide et moi

Digitized by Google

nous étions un peu fatigués, nous entrâmes nous reposer un instant dans la maison du maire ou camida de l'endroit; c'était un vieillard très-affable, qui nous régala de gâteaux de riz, de raiforts confits, de saumon fumé excellent, coupé en tranches très-minces, de thé et de confitures, à quoi j'ajoutai un peu du vin de ma gourde que notre hôte parut trouver aussi fort à son goût.

Le soldat qui m'accompagnait voulait me dissuader de faire l'ascension des montagnes, d'abord parce qu'elle était extrêmement fatigante, ensuite parce qu'il y avait, disait-il, beaucoup d'ours dans les gorges. Ce dernier point fut pour moi une raison de plus d'y aller, et comme je persistai fermement dans ma résolution, on me procura des chevaux et quatre guides que le camida choisit parmi les habitants de la localité qui connaissaient les chemins. Chacun d'eux portait sur lui un long couteau de chasse, et le camida nous prêta en outre trois grands chiens, comme il y en a plusieurs dans chaque maison de l'endroit, attendu qu'en hiver les ours y descendent souvent, et qu'un des plaisirs favoris des habitants est de les faire lancer par leurs chiens. Un grand et vieux mâtin noir qui avait perdu déjà une oreille à la bataille et montrait plusieurs cicatrices, preuves de son courage et de sa vaillance, devint bientôt mon ami; les autres, au contraire, ne me flairaient qu'à la dérobée et semblaient ne pas se trouver aussi à leur aise avec un étranger.

Après une rude ascension de deux heures, nous arrivâmes enfin sur un plateau d'où l'on a une vue magnifique de la baie. Là, mes guides allumèrent du feu, deux d'entre eux restèrent à garder les chevaux et les deux autres, avec les chiens, me suivirent dans le fourré. J'avais ma carabine à deux coups, chargés chacun d'une balle et de trois chevrotines; c'est ainsi que sont composées nos cartouches ordinaires à bord. Dans les bois épais qui couvrent ces montagnes on fait beaucoup de charbon absolument de la même manière que chez nous, et d'étroits sentiers servent de passage aux bêtes de somme qui descendent le bois et les charbons dans la plaine; cependant, au bout de peu temps, ces sentiers cessèrent tout à coup, et il nous devint extrêmement difficile d'avancer à travers un fourré presque impénétrable; çà et là seulement nous rencontrions quelques bois de haute futaie qui nous rendaient pour un moment la marche plus facile. A plusieurs endroits, je remarquai que les écorces de quelques jeunes arbres étaient

Digitized by Google

rongées. C'étaient messieurs les ours qui avaient fait ce dégât; comme ils sont assez friands, lorsqu'ils ne trouvent pas de miel ils cherchent certaines espèces de racines douces et les jeunes pousses du bambou qui, soit dit en passant, ne sont pas, même pour l'homme, une nourriture à dédaigner; pour ma part, je m'en suis fait plus d'une fois d'excellentes salades.

Nous trouvâmes plusieurs pistes, surtout dans le voisinage d'une petite source où étaient empreintes sur le sol les traces de deux pattes larges comme ma main; l'ours qui les avait faites devait être quelque patriarche de sa race, et cela ne me rendit que plus ardent à la chasse. Depuis quelques instants déjà les chiens avaient manifesté une certaine inquiétude, lorsque tout à coup mon vieux grognard à l'oreille coupée mit son museau tout contre terre, fit entendre un léger grognement, puis le poil hérissé et la gueule large ouverte s'élança, en aboyant de toutes ses forces, vers le fourré situé en face de nous; tous les autres chiens l'y suivirent. On entendait craquer les branches, et le mouvement du feuillage indiquait que la meute se portait vers la gauche. Nous la suivîmes tous aussi vite que possible avec des peines inouïes; cependant l'ours eut bientôt gagné une avance considérable, et lorsqu'enfin nous arrivâmes à une partie du bois un peu moins fourrée, nous vîmes les chiens sauter en aboyant autour d'un trou sombre qui pénétrait au-dessous d'un arbre dans le flanc de la colline. De nombreuses pistes indiquaient clairement que ce devait être là le quartier général de notre ami Martin; mais comment arriver jusqu'à lui? Ce n'était pas chose facile. Ma première pensée fut de me glisser en rampant dans la tanière qui paraissait s'élargir à l'intérieur; mais deux obstacles s'opposèrent à l'exécution de mon dessein. D'abord mes bons Japonais qui, étant responsables de ma personne, employèrent prières et violences pour m'empêcher d'entrer dans le trou, craignant qu'il ne m'arrivât malheur; et de fait je les aurais exposés, en pareil cas, à de graves désagréments, ce que je ne voulais en aucune façon; ensuite cette circonstance que les ours avaient en ce moment leurs petits, ce qui en faisait de redoutables adversaires, car, d'après la description que m'en firent les Japonais, ce ne devait pas être le petit ours brun, mais le grand ours noir de Russie. Mes compagnons essayèrent d'un autre moyen dans lequel j'avais toutefois peu de confiance. Ils entassèrent à l'entrée de la tanière une masse de broussailles auxquelles ils mirent le feu, espérant que la fumée ferait sortir l'ours



Digitized by Google

de sa retraite, mais, comme je l'avais pensé, ce moyen n'eut aucun succès, soit que la tanière fût très-profonde, soit qu'elle eût encore une autre issue.

Il était alors trois heures de l'après-midi, et comme j'avais commandé ma chaloupe pour le coucher du soleil, c'était grand temps de songer à la retraite. Je ne pus m'empêcher de maugréer sur notre chasse manquée; mais les bons Japonais essayèrent de me consoler, en me faisant entendre, par toutes sortes de signes, que ce n'était pas la bonne saison pour la chasse aux ours; que si je revenais en hiver, nous y retournerions, et qu'alors je pourrais, en un jour, tuer au moins trois pièces. Tout cela était bel et bon, mais il y a peu d'apparence que je revienne jamais à Hakotade et surtout en hiver.

Dans plusieurs endroits je rencontrai encore de la neige assez épaisse; j'eus un plaisir tout particulier à en ramasser une poignée et à l'avaler. Bien qu'en février dernier il ait fait assez froid dans la baie de Jeddo, nous n'avions eu sur notre vaisseau qu'une légère gelée blanche, et depuis trois ans et demi je ne m'étais plus trouvé sur la neige.

Mais ce qui me fit plus de plaisir encore, c'est d'apercevoir tout à coup, à un endroit éclairé par le soleil, une grosse touffe de perce-neiges. J'allai en cueillir un bouquet et je le mis à mon chapeau. Cette humble petite fleur de la patrie fut pour moi comme un salut des amis bien chers que j'y ai laissés.

Nous retournâmes à nos chevaux; le soir nous revenions au village, et après avoir pris une tasse de thé, je me mis en marche du côté de la baie. J'avais laissé à la garde du camida les oiseaux que j'avais tués le matin; mais lorsque je les lui redemandai je vis mon homme visiblement embarrassé, et il me répondit qu'ils avaient été mangés par un chien. Bien que je n'en crusse rien, je ne voulus pas pousser l'affaire plus loin, afin d'éviter toute contestation; mais je remarquai que mon soldat, après avoir eu avec le camida un entretien assez vif, sauta sur un des chevaux et partit au galop. Lorsque j'eus atteint le rivage de la baie où ma chaloupe m'attendait déjà, j'y trouvai le soldat avec quelques autres de ses camarades; devant lui était agenouillé un homme qu'il forçait à me présenter mon paquet d'oiseaux, tandis qu'il lui administrait de temps à autre, avec son bâton de fer, des avertissements si énergiques que le voleur (car c'en était un) se prosternait

Digitized by Google

en hurlant à mes pieds. Je ne pus supporter de voir plus longtemps ce traitement barbare, et comme le soldat semblait très-disposé à assommer le délinquant, je crus devoir m'interposer; le camida en profita pour prendre vivement la fuite, et il me parut très-content d'en être quitte à si bon marché; le vol est, en effet, très-sévèrement puni au Japon, souvent même il entraîne la mort; mais je n'avais pas la moindre envie d'être plus longtemps témoin de la justice japonaise.

Je dois dire encore qu'il me fut impossible de faire accepter à personne aucune espèce de payement; je retrouvai même le soir dans ma chaloupe, où on les avait déposées sans que je m'en aperçusse, quelques pièces de menue monnaie que j'avais distribuées aux enfants du village. Tout ce que je pus faire accepter à ces gens ce fut un peu de poudre et de plomb, quelques boutons brillants de mon habit d'uniforme, qui les avaient tentés, et un crayon de mine de plomb. Le soldat m'apporta encore de son petit jardin, qu'il me montrait avec une certaine fierté, un gros paquet d'oignons verts avec un peu d'ail, et ce fut un véritable régal pour mes matelots surtout, qui, depuis longtemps, n'avaient pas eu de légumes frais.

Le même soir il tomba un brouillard si épais que je ne pus retrouver mon vaisseau qu'à l'aide de la boussole; comme le lendemain matin ce brouillard couvrait encore la mer, je fis usage de la permission du commodore, et j'allai dans les marais avec un de nos ingénieurs et un soldat de marine chasser le canard sauvage. Nous fûmes assez heureux, et, le brouillard persistant toujours, nous continuâmes notre chasse vers l'extrémité occidentale de la baie. Nous y rencontrâmes quelques monticules de sable recouverts, par places, de courtes broussailles; on voyait dans le sable beaucoup de pistes de renards. Nous nous séparâmes; le soldat de marine prit l'aile gauche, moi le centre et M. Forth, l'ingénieur, se porta sur la droite, un peu en avant. Tout à coup nous entendîmes crier de l'aile gauche : « Attention! » et quelques secondes après un premier coup de feu partait sur la droite. Le renard avait débouché par la gauche et, comme il voulait tourner un monticule pour entrer dans le marais, il vint à M. Forth, qui le tira; mais après avoir fait une culbute complète, il se releva aussitôt et s'enfuit la queue en l'air. Pendant que M. Forth rechargeait, nous suivîmes le renard à la piste, moi, me tenant environ à deux cents pas en avant. Au bout d'un instant, j'entrevois à travers le bouillard une légère ombre; je fais feu, la bête

Digitized by Google

tombe et se relève, je lâche alors mon second coup, et le renard roule dans l'herbe pour la dernière fois. Presqn'en même temps un second coup partait derrière moi ; c'était M. Forth qui, après avoir rechargé, venait de tirer à nouveau son même renard, lequel avait cherché à se blottir, et lui avait donné le coup de grâce. Le soldat de marine en fit partir un troisième, mais malheureusement, hors de portée.

Nous avions tué par hasard le mâle et la femelle, deux beaux spécimens qui, probablement, orneront le Musée zoologique de Washington. Ils sont d'un jaune rougeâtre, plus grands que notre renard allemand, et, quant à leur conformation et à la forme de la tête, ils tiennent le milieu entre le coyota de l'Amérique du Sud et le renard charbonnier ordinaire. Nous étions triomphants, et bien qu'assis sur un gazon humide nous n'eussions, pour nous restaurer, que le dur biscuit du bord et notre viande salée, cela nous parut aussi exquis que des faisans et du pain blanc mollet.

Le brouillard se maintint jusque vers trois heures de l'après-midi, et lorsqu'il commença enfin à se dissiper, nous vîmes à peu de distance une de nos chaloupes occupée à la pêche et dont l'équipage était justement en train de dîner. Comme on peut bien se l'imaginer, une poêle de poissons frais n'était pas un supplément à dédaigner pour notre frugal repas.

Les jours suivants furent tous brumeux, de sorte qu'à notre départ d'Hakotade nous dûmes rester plus de deux heures à l'ancre dans le détroit de Sangar. Ces brouillards sont très-fréquents ici pendant les mois de mai, juin et juillet ; ils sont presque toujours précédés et accompagnés de violents vents d'est. Cependant, à en juger par Hakotade, je pense que le climat est généralement sain, et le grand nombre de gens âgés que j'y ai vus me confirment dans cette opinion.

Nous retournâmes à Simoda par le même chemin que nous avions pris pour venir, c'est-à-dire en doublant le cap Toriwi-Raki.

A bord du *Mississipi*, 28 juin 1854.

Le 7 de ce mois, à midi, nous rentrions dans le port de Simoda. La ville était beaucoup plus animée que lors de notre premier séjour. Les commissaires impériaux étaient dans l'intervalle arrivés de Jeddo ; selon l'usage du

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

pays ils avaient amené avec eux une suite très-nombreuse logée dans toutes les parties de la petite ville à laquelle les nombreux pavillons et étendards que chacun avait plantés devant sa porte donnaient une physionomie plus vivante et plus gaie que de coutume.

On passa un temps considérable en négociations pour établir un système commun de poids et de mesures, fixer la valeur de nos monnaies, établir les prix du bois, de l'eau, des vivres, etc., qui furent portés sur un tarif commun; chaque jour il surgissait des difficultés nouvelles, mais enfin on parvint à se mettre d'accord.

Le 15 eut lieu la dernière visite officielle du commodore aux commissaires impériaux; tout le monde s'y rendit en grande tenue. Nous avions à terre environ trois cents hommes avec quatre pièces de campagne. Les jolis environs de Simoda (la ville elle-même entourée de montagnes pittoresques) la route qui conduisait du lieu de débarquement au Simoda-dio-Rengo (c'est le nom du temple principal où les commissaires nous recevaient) et le long de laquelle se déployait le cortége en groupes variés, tout cela formait un coup d'œil charmant.

Quant à la cérémonie, elle-même, elle ressembla trop à celles que j'ai déjà décrites pour que j'aie besoin d'y revenir; j'avoue du reste que j'étais on ne peut plus fatigué des régals japonais; aussi m'échappai-je du temple le plus vite possible et allai-je relever un des officiers de la batterie qui avait plus envie que moi de faire connaissance avec toutes les bonnes choses dont les tables étaient couvertes. Combien je me trouvai plus à l'aise en plein air! les pièces étaient parquées sous un groupe de beaux arbres bien touffus; la musique jouait ses airs les plus gais et les trois quarts de la population de Simoda, parmi laquelle se trouvaient bon nombre de femmes et de filles jeunes et jolies, écoutaient de toutes leurs oreilles.

Dans la vie monotone de marin on a rarement occasion de faire le galant auprès du beau sexe; aussi profitai-je de celle qui m'était offerte. Quelques sucreries et pâtisseries fines que j'avais rapportées du banquet et que je distribuai me valurent en retour des fleurs et des fruits; et si je mettais les fleurs que j'avais reçues dans les cheveux de quelque jolie fille, ou si je jetais en badinant des fruits à l'une d'elles, ce que je donnais de la sorte m'était toujours rendu avec usure. Je passai ainsi mon temps à rire et à plaisanter beaucoup plus agréablement que je n'eusse pu le faire à ce ban-

Digitized by Google

quet d'ennuyeuse cérémonie; et lorsqu'enfin les tambours nous rappelèrent aux armes j'eus assez de peine à rassembler mes artilleurs qui n'avaient pas manqué de faire comme moi les galants auprès des belles. Je n'ai pas besoin, je pense, d'ajouter que, malgré notre gaieté, tout se maintint dans les limites des convenances et de la morale.

Pour terminer la fête il y eut encore une petite manœuvre de campagne; la rapidité et la précision avec lesquelles notre artillerie tira et notre infanterie exécuta ses évolutions excitèrent au plus haut point l'admiration des Japonais.

Quelques jours plus tard le commodore donna encore à ses hôtes japonais une fête d'adieu à bord du *Mississipi* sur lequel je suis revenu depuis huit jours, c'est-à-dire depuis que le commodore en a fait de nouveau son vaisseau de pavillon. Nos amis japonais nous exprimèrent cordialement leur regret de nous voir partir.

Le 24, le commodore m'envoya encore une fois à terre pour esquisser les tombeaux d'un matelot et d'un soldat de marine que nous avions enterrés à Coxraky. Le premier s'était tué en tombant de la grande vergue du *Powhattan*; l'autre était mort d'une céphalite pendant que nous étions dans la baie de Jeddo, et, comme je l'ai déjà dit, il avait été enterré provisoirement à Yokouhama. Le traité une fois conclu, deux sergents, envoyés dans une jonque japonaise, avaient procédé à son exhumation, l'avaient fait mettre dans un second cercueil, et amené à Simoda où il a maintenant sa sépulture définitive. Conformément aux ordres que j'avais reçus, je pris avec moi deux *mess-mates*, c'est-à-dire camarades de table, de chacun des deux défunts. Les pierres tumulaires étaient d'une espèce de calcaire grisâtre et parfaitement taillées; les tombeaux, aussi bien que ce qui les entourait (ils étaient situés sous un beau groupe d'arbres) avaient un air aussi digne que touchant.

Dans l'après-midi du même jour nous sortîmes jusques sur la rade où nous jetâmes l'ancre encore une fois. Nos amis japonais vinrent nous y rendre une dernière visite et apportèrent à beaucoup d'entre nous de petits présents comme souvenirs. Je ne me rappelle pas si j'ai déjà dit que je m'étais lié d'une amitié toute particulière avec le lieutenant du préfet ou Bungo de Simoda. Il se nommait Gohara Isaboura. C'était un jeune homme très-aimable, parfaitement bien élevé, parlant assez couramment le hollan-

Digitized by Google

dais; déjà même il avait fait des progrès notables dans l'anglais, qu'il étudiait avec ardeur. Mon grand atlas de Streit lui plaisait particulièrement, et, pour reconnaître toutes les complaisances et les politesses qu'il avait eues pour moi, je lui en fis cadeau ainsi que d'un dictionnaire anglais-hollandais. J'y ajoutai les quelques vers allemands que voici, avec la traduction en prose anglaise :

« Quand tes regards s'arrêteront sur ces feuilles qui te représentent le monde en petit, quand tu te transporteras en pensée au delà des vastes mers, chez d'autres peuples de notre globe, accorde, ami, un souvenir à celui qui te fait ce présent, à cet étranger qui est venu à toi sans que tu l'attendisses, a séjourné quelque temps parmi vous, et puis a disparu! De même que les anneaux d'une chaîne se touchent tous et forment un cercle, de même mon peuple tend aujourd'hui la main à ton peuple. Pense donc à moi avec amitié, maintenant que je te quitte, afin que tes bons souhaits m'accompagnent dans mon voyage! »

Au moment du départ Gohara m'apporta aussi son présent; il se composait d'une belle et riche pipe avec la blague à tabac, et d'une petite boîte à thé, très-artistement travaillée et incrustée de nacre. Il avait aussi fait quelques vers japonais à mon intention et y avait joint la traduction en hollandais. Je ne puis les donner textuellement, car ils auraient une tournure un peu étrange, mais en voici à peu près le sens :

« Quand le vent du soir murmure à travers les cimes des sapins, et que de ta pipe d'or s'échappent en tournoyant de petits nuages d'azur, prends dans ta main quelques-unes de ces feuilles vertes et recueille dans un vase rempli d'eau bouillante leur précieux arome. Dès que tu en auras bu un seul trait tu te sentiras le cœur plus léger; appelle alors ton serviteur pour qu'il t'en donne vite une seconde tasse; un parfum délicieux remplira ta bouche, ta poitrine se dilatera, et le contentement se répandra dans ton âme. O feuille aromatique qui rafraîchit et soulage, rappelle-moi au souvenir de celui auquel je te donne.

« Gohara Isaboura. »

Ce petit cadeau et les vers charmants qui l'accompagnaient m'ont fait

Digitized by Google

un tel plaisir que je n'ai pu résister à l'envie d'en faire mention dans ce livre.

Le 25, il souffla un violent vent du sud-ouest qui nous secoua rudement dans notre mouillage mal abrité. Cependant, comme le commodore ne désirait pas faire encore des sondages entre les îles, nous dûmes attendre patiemment un meilleur temps; il arriva le 26, et le 27, au point du jour, nous disions adieu aux côtes du Japon qui ont eu si longtemps la mauvaise réputation d'être inhospitalières.

Je ne puis m'empêcher de faire en quelques mots le résumé de toute l'expédition qu'on peut regarder maintenant comme terminée. Pourquoi sommes-nous venus, et jusqu'à quel point avons-nous atteint notre but?

Le commodore Perry, un des amiraux plus distingués qui aient jamais commandé les flottes de l'Amérique, est envoyé au Japon par le gouvernement des États-Unis, à la tête de forces navales imposantes pour assurer à nos vaisseaux aide et protection en cas de malheur sur ces côtes dangereuses; réclamer pour d'autres navires qui ont besoin d'eau, de bois, de charbon et de provisions, la faculté de s'en procurer, et, si possible, obtenir entre la Californie et la Chine un port où nous puissions établir un dépôt de charbon pour nos bâtiments à vapeur. Le commodore Perry aborde, il présente ses lettres de créance et la lettre du président à l'empereur du Japon, il force par sa fermeté et sa modération un des peuples jusqu'alors les moins abordables de la terre, à entrer en négociations avec lui, et, sans avoir recours à aucun moyen violent, il obtient plus que nous n'avions osé espérer : On accordera désormais aide et protection à nos marins naufragés, sur quelque point de l'empire qu'ils soient jetés; les ports de Simoda, Hakotade, Napa-Kiang et encore un quatrième qu'on nous laisse un an pour choisir, sont ouverts aux vaisseaux américains; les pilotes japonais les conduiront à un mouillage sûr moyennant une rétribution modérée; on pourra se procurer du bois, de l'eau, des vivres de toute espèce et du charbon en quantité suffisante, en payant soit en argent, soit en marchandises; de plus, les Américains peuvent circuler librement dans un rayon de dix milles marins autour de chacune des villes ci-dessus désignées. Nous avons enseveli nos morts selon les usages chrétiens, et des prêtres boudhistes ont joint leurs prières aux nôtres; notre chemin de fer, le télégraphe, et d'autres machines ont fonctionné sur le sol japonais où ils ont été admirés et ont enlevé tous les

Digitized by Google

suffrages; en ce moment même le conseil d'État de l'empire s'occupe à préparer une loi qui permettra aux Américains d'enseigner aux Japonais l'usage de ces inventions utiles. De riches présents, en échange des nôtres, remplissent tout un de nos bâtiments de transport qui peut à peine les contenir, et des lettres pleines d'estime ont déjà été expédiées au président des États-Unis, en réponse à celle qu'il avait adressée à l'empereur.

Je n'ajouterai rien à ces simples faits; ils parlent assez d'eux-mêmes; le commodore Perry n'a d'ailleurs pas besoin de ma voix insignifiante pour proclamer sa gloire; il a lui-même inscrit son nom en lettres d'or dans les annales de l'histoire. J'ai appris à l'aimer et à l'estimer comme chef, maintenant il me force à l'admirer comme grand négociateur.

Digitized by Google

Digitized by Google

DERNIER

# DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

Digitized by Google

Digitized by Google

DERNIER

# DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

— L'ILE D'OHOSIMA. — RENCONTRE EN MER. — RETOUR A NAPA. — RIXES AVEC LES INDIGÈNES. — UN MEURTRE. — JUGEMENT. — LE COMMODORE ET LE RÉGENT. — FÊTE DU 14 JUILLET. — UNE COLONIE PÉNITENTIAIRE. — LE DOCTEUR MORTON. — DÉPART DE LIOU-KIOU.

Port de Napa, juillet 1854.

En retournant à Hong-Kong, le commodore avait résolu de relâcher encore une fois à Liou-Kiou, car il y avait à y régler quelques points complémentaires relativement à la station et au magasin de charbons.

Nous nous arrêtâmes un jour presque entier en face d'Ohosima, île située à environ trois cents milles au nord de Liou-Kiou, et deux chaloupes furent envoyées à terre pour en déterminer exactement la position géographique. C'était le complément d'un travail aussi important que difficile. Dans la chaîne d'îles qui, le long de la côte chinoise, s'étend de Formosa jusqu'à la

Digitized by Google

pointe sud-ouest du Japon, il y avait jusqu'alors beaucoup de lacunes et certains groupes d'îles n'étaient pas indiqués d'une manière tout à fait exacte sur la carte. Tous nos navires, qui avaient été au Japon, avaient suivi une route différente, et le commodore lui-même, avec son vaisseau-amiral, en prit chaque fois une nouvelle, de telle sorte qu'on pût combiner et comparer toutes les observations, et obtenir un résultat plus exact que celui qu'avaient fourni les relevés antérieurs.

Ohosima, qui est après Liou-Kiou l'île la plus importante de ce groupe, forme un point de station, et c'est pourquoi l'on fit à terre les observations dont je viens de parler, et qui terminaient nos travaux hydrographiques dans ces eaux. L'île principale est montagneuse, boisée en quelques parties, généralement bien cultivée et d'un aspect très-agréable. A l'extrémité septentrionale, elle a un port dont l'entrée est très-étroite, ce qui en rend l'accès assez difficile, du moins aux vaisseaux de premier rang. Les habitants ressemblent à ceux de Liou-Kiou; ils ont à peu près les mêmes mœurs et le même genre de culture. Nos chaloupes rapportèrent à bord quelques légumes, tels que haricots, raiforts, racines d'igname, etc., et le soir nous nous remîmes en route.

Le lendemain matin, *le Southampton* nous quitta pour se rendre directement à Hong-Kong, tandis que *le Mississipi* et *le Powhattan* se dirigeaient sur Napa.

Dans l'après-midi du même jour, au moment même où nous remontions le canal entre les îles d'Endomo et Liou-Kiou, nous aperçûmes, à une distance d'environ quatre milles, un navire étranger qui descendait contre le vent, mais il changea tout à coup de direction et essaya de doubler la pointe ouest d'Endomo. *Le Mississipi* dévia alors de son cours, et, lorsque nous fûmes arrivés plus près du vaisseau en question, nous lâchâmes un premier coup de canon auquel on ne répondit pas, puis un second. On venait de charger la pièce une troisième fois pour lancer un boulet dans la voilure du bâtiment étranger, lorsqu'il mit tout à coup en panne et hissa le pavillon anglais. Nous mîmes également en panne à une demi-portée de canon, et une chaloupe fut détachée pour aller demander des explications. C'était *le Great-Britain* qui se rendait de Shanghaï à Londres, avec un chargement de thé et de soie; il nous avait pris pour l'escadre russe et avait tâché de s'échapper. Par les journaux que le capitaine nous envoya à bord, nous

Digitized by Google

eûmes la première nouvelle de la déclaration de guerre faite à la Russie par la France et l'Angleterre. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que le pauvre vaisseau marchand essayât de s'esquiver ; sa cargaison valait bien un demi-million de dollars, et c'était une trop bonne proie pour qu'un ennemi la laissât échapper.

Le 30 juin au matin, nous entrâmes dans le port de Napa, où *le Lexington*, revenant de Simoda, nous avait précédés dès le mois de mai. Cette fois, nous n'eûmes plus, comme la première, des rapports entièrement amicaux avec les bons insulaires, et voici quelle en fut la cause. Comme je l'ai déjà dit, pendant tout le temps de notre séjour au Japon, nous avions laissé à Liou-Kiou deux officiers et un petit nombre de matelots pour surveiller le charbon et les autres objets qui étaient en dépôt dans l'île. Presque aussitôt après notre départ, les indigènes montrèrent une certaine méfiance et parurent observer dans leur conduite beaucoup plus de réserve ; cependant il n'y eut dans les premiers temps aucune difficulté sérieuse.

En avril, l'escadre russe vint à Napa ; elle n'eut aucun rapport direct avec les indigènes, mais elle s'adressa à nos officiers qui firent de leur mieux pour être utiles aux étrangers, et surtout leur achetèrent des vivres frais dont ils avaient grand besoin. Ils servirent également de guides aux officiers russes dans de petites excursions aux environs de la ville ; bref, ils se comportèrent avec eux en bons camarades et n'épargnèrent rien pour leur rendre leur séjour aussi agréable que possible ; l'amiral russe Poutiatine, si je ne me trompe, leur en témoigna vivement sa reconnaissance et, par deux fois, envoya le soir sa musique à terre.

Bientôt après, les Russes quittèrent Liou-Kiou, et, à partir de ce moment, il y eut de petites altercations entre nos hommes et les indigènes ; nos officiers adressèrent une plainte d'abord au préfet de Napa et, plus tard, au régent de Liou-Kiou lui-même. Sur ces entrefaites arriva *le Lexington*, et, un jour qu'une de ses chaloupes était à terre et que les matelots avaient été en ville, il s'éleva au marché, entre eux et les indigènes, une contestation sur le prix des vivres, contestation qui se termina par une rixe. Le soir du même jour, Yousikado, le jeune interprète dont j'ai déjà parlé, vint très-ému au temple qui nous servait de dépôt, et pria M. B..., un des officiers, de l'accompagner au port intérieur où un matelot était ivre. Arrivés à la place indiquée, on trouva en effet un matelot du *Lexington* couché sur le rivage, non pas

Digitized by Google

ivre, mais mort; comme nos hommes voulaient enlever le corps de leur camarade, les indigènes essayèrent de s'y opposer, mais ils ne purent y parvenir. L'autopsie constata trois blessures à la tête qui semblaient avoir été produites par des coups, mais que les indigènes expliquaient en disant que ce matelot était tombé du haut d'un chantier dans la mer. Il fut établi que le mort ne s'était pas trouvé mêlé à la rixe, et qu'au moment même où elle avait lieu, il était de l'autre côté de la rivière; tout le monde le connaissait, d'ailleurs, pour un homme calme et très-paisible. Comme il n'y avait pas de preuves positives d'assassinat, un jury, composé d'officiers du *Lexington*, rendit son verdict en ces termes . « Mort occasionnée par des causes inconnues. »

Les choses restèrent en cet état jusqu'à notre arrivée. Le commodore, ayant été instruit de ce qui s'était passé, envoya sur-le-champ au régent une lettre énergique dans laquelle il exigeait qu'une enquête sévère fût faite par les autorités de Napa. Comme précédemment dans d'autres circonstances, les autorités indigènes cherchèrent à se tirer d'affaire par toutes sortes d'échappatoires, mais cela ne leur servit de rien; il leur fut accordé un délai de trois jours pour trouver les coupables. Cela les fit agir un peu; les informations commencèrent, et, au bout de trois jours, le préfet ou Hadji-Madji de Napa vint à bord, reconnut que le matelot avait été, en effet, assassiné, et demanda, pour trouver les assassins, un nouveau délai de trois jours qui lui fut accordé après quelques difficultés, en lui faisant observer, toutefois, que, ce délai expiré, le commodore prendrait lui-même l'affaire en main et la poursuivrait avec la plus grande énergie. Pour donner plus de poids à cette menace, il envoya de suite à notre dépôt un détachement de soldats de marine commandé par un capitaine, et il défendit de la manière la plus sévère toutes relations avec le pays, excepté les communications officielles indispensables.

L'affaire alors commença à marcher; on poussa activement les recherches; il y eut des arrestations et des interrogatoires, et voici comment on procède, d'après ce que m'ont raconté ceux de nos officiers qui y ont assisté comme témoins : Au fond de la salle du tribunal siégeaient les juges, et à côté d'eux étaient assis quelques secrétaires qui rédigeaient une espèce de procès-verbal. L'individu qui devait être interrogé se trouvait à l'autre extrémité de la salle entre deux sergents tenant chacun à la main un bâton pointu. Le témoin

Digitized by Google

devait, pendant toute la durée de l'interrogatoire, tenir les deux mains élevées au-dessus de sa tête, et dès qu'il faisait la moindre difficulté pour répondre à une des questions qu'on lui posait, les sergents lui donnaient un grand coup de leur bâton pointu dans les côtes, ce qui est assurément une manière très-originale de faire parler quelqu'un.

Le matin du jour où expirait le dernier délai, on était déjà occupé à envoyer à terre un corps de troupes plus nombreux; déjà, l'on avait embarqué deux pièces de campagne, lorsque nous vîmes arriver vers notre vaisseau deux grands bateaux dans l'un desquels se trouvait le régent de Liou-Kiou avec les hauts personnages de sa cour. Il fut reçu poliment, mais froidement, et conduit devant le commodore à qui il déclara qu'on avait trouvé quatre des coupables dont on nous livrerait le principal pour en faire justice. Pendant ce temps, cet homme avait été extrait du second bateau et amené à bord sous la garde de quatre agents de police.

Je crois avoir déjà fait observer que je fus frappé à Hong-Kong du singulier air de famille que je constatai entre un tailleur chinois de Queensroad et un autre tailleur de ma connaissance demeurant à Dresde rue du Boisseau; je dois ajouter ici qu'il y a également une parenté physionomique entre tous les agents de police du globe, qu'ils soient coiffé du tricorne ou du casque, armés du bâton blanc des constables, distingués par la queue chinoise, la tonsure japonaise ou les aiguilles de métal que ceux de Liou-Kiou passent dans leur chevelure. Le pauvre diable de délinquant, tremblant de tous ses membres, avait les bras et les mains solidement liés autour du corps, et l'un des sergents le tenait par une corde. Il fut livré au prévôt du navire qui, le sabre nu à la main, le conduisit dans la cajute. L'infortuné était certainement résigné à son sort et croyait bien toucher à son dernier moment; cependant, quoiqu'assez abattu, il faisait encore en somme assez bonne contenance.

Le régent se donna toutes les peines du monde pour se justifier vis-à-vis du commodore, il rejeta la faute du retard sur le préfet de Napa qui lui avait fait un faux rapport, ce qui avait valu à ce fonctionnaire sa destitution et la disgrâce de son souverain; le commodore, ajoutait-il, pouvait punir le principal coupable, mais il ne devait pas faire expier à toute la population le crime d'un seul homme. Après ce *meâ culpâ*, le commodore se relâcha un peu de la sévérité qu'il avait montrée jusqu'alors, et il demanda d'un ton plus doux :



Digitized by Google

« Quelle peine les lois du pays infligent-elles aux assassins?

— Le banissement à vie dans une des îles qui servent de colonies pénitentiaires, répondit le régent.

— Reprenez donc le coupable et faites le punir d'après vos lois; notre nation ne veut pas de vengeance, mais seulement la stricte application de la justice. Voyez, dit le commodore en montrant au régent le *Powhattan* où siégeait en ce moment le conseil de guerre, voyez ce pavillon bleu au mât de misaine ; ce pavillon et le coup de canon qu'on tire en le hissant indiquent qu'on rend la justice, et ceux de nos hommes qui ont été coupables dans cette rixe n'échapperont certainement pas au châtiment que la loi leur inflige. »

Cette courte allocution parut faire sur les gens de Liou-Kiou une impression profonde; le régent et tous les indigènes se prosternèrent et touchèrent la terre de leur front; tous paraissaient respirer plus librement et s'efforçaient de témoigner de leur mieux leur reconnaissance. Le prisonnier surtout semblait enchanté d'être remis aux autorités de son pays: son attitude et les traits de son visage exprimaient visiblement la satisfaction qu'il éprouvait.

Depuis cet incident, la bonne entente ne fut plus troublée, mais il fut conclu un traité en bonne et due forme sur les mêmes bases que celui conclu avec le Japon. Le port de Napa nous est maintenant ouvert comme port de commerce, et le commerce lui-même n'est plus soumis à aucune restriction. En cas de contestations ou de traitements illégaux, les coupables doivent être livrés à leurs autorités respectives pour être jugés et punis par elles. Le petit cimetière dont j'ai parlé précédemment est concédé à perpétuité comme lieu de sépulture pour les étrangers chrétiens, et, à l'avenir, tout Américain aura le droit de visiter toutes les parties du groupe d'îles sans que le gouvernement le fasse surveiller par ses espions ou mette aucun autre obstacle à sa libre circulation. Après la conclusion de ce traité, les habitants se montrèrent moins réservés, et nous pûmes acheter sans difficulté sur le marché toutes sortes de petits objets aux ouvriers et aux marchands.

Le 4 juillet, jour anniversaire de la fondation des États-Unis, il y eut grande fête à bord du *Mississipi*. L'arrière et le gaillard d'avant étaient ornés de drapeaux et d'inscriptions appropriées à la circonstance. Le plus ancien quartier-maître adressa un discours très-simple aux officiers et aux

Digitized by Google

marins rassemblés, puis il donna lecture de l'acte d'indépendance; après quoi un autre quartier-maître entonna le beau chant national *Star-Spangled-Banner*, et tous les assistants firent chorus. Tout cela se passait entre onze heures et midi, et à midi précis tous nos canons à la fois firent le salut national en l'honneur du jour qui avait vu naître notre pavillon. Ensuite il fut distribué à l'équipage une ration extraordinaire de grog et l'on tira des coffres, où on les tenait enfermées depuis six mois, pour cette solennité, diverses provisions, parmi lesquelles se trouvaient encore par-ci par-là quelques bouteilles de vin. Il avait certes fallu quelque force de volonté pour attendre jusqu'à ce jour sans y toucher, car, il y avait longtemps que nos caves particulières étaient complétement à sec, et depuis notre départ de la Chine nous n'avions pu faire aucune provision nouvelle. Je fus assez heureux pour pouvoir offrir à cette occasion non-seulement deux bouteilles de madère, mais même un paquet d'excellents cigares de Manille, ce qui, dans les circonstances où nous nous trouvions, était un inestimable trésor.

Deux jours avant notre départ de Liou-Kiou, le commodore donna encore au régent un dîner d'adieu suivi d'un divertissement par notre troupe de *ménestrels éthiopiens*. Nos hôtes parurent s'amuser beaucoup à cette représentation; ils riaient très-fort sans savoir peut-être pourquoi, et ils firent grand honneur aux rafraîchissements solides et liquides qui leur furent présentés. Le champagne ou *sampan*, comme ils prononcent ici, paraissait être leur boisson de prédilection; mais comme les Japonais, en essayant de sucer la civilisation avec le jus des raisins d'Épernay, avaient considérablement réduit les provisions qu'un gouvernement sage avait fait disposer au fond de notre cale, on ne servit du champagne qu'aux invités de distinction; ceux d'un rang inférieur durent se contenter de diverses autres sortes de vins, de punch et de liqueurs. Pendant et après le dîner notre musique joua des airs de danse, et tout à coup il me vint à l'idée, je ne sais comment, de prendre par la manche un des grands du royaume et de faire avec lui deux ou trois tours de valse sur l'arrière du navire. En tout cas, c'était le premier essai de ce genre que faisait Son Excellence dans l'art de Terpsychore, mais comme elle se contenta de se cramponner à moi et que, d'ailleurs, elle n'était pas trop lourde, je la fis sans difficulté tourner comme un tonton au grand divertissement de l'honorable assistance; du reste, ma dame à barbe blanche ne fut nullement offensée de la liberté que j'avais

Digitized by Google

prise, et, la danse finie, elle accepta avec le plus grand plaisir un verre de punch et quelques pâtisseries que je lui présentai en galant cavalier.

J'ai encore à parler d'une excursion intéressante dans le groupe d'îles de Liou-Kiou

A l'ouest de Napa, à huit ou neuf milles environ en mer, il y a plusieurs îles basses et des bancs de sable qui, lors de gros temps ou à la marée haute, sont à peine visibles. Le commodore désirait les faire examiner exactement et il y envoya deux chaloupes, l'une commandée par le maître-artilleur du *Mississipi*, l'autre par moi. Comme nous avions pris la mer avant le point du jour, nous abordâmes vers huit heures à la première de ces îles, nous sondâmes le fond tout à l'entour, et l'eau étant trop basse auprès du rivage, nous mîmes le cutter à l'ancre à un demi-mille de terre et nous entrâmes avec la chaloupe la plus légère dans un étroit canal qui, lorsque ses eaux sont hautes, traverse toute l'île. M. B., le commandant du dépôt laissé à Napa, avait, pendant ses six mois de séjour, fait plusieurs excursions à cette île, et, un jour entre autres, il y avait trouvé neuf ou dix hommes qui, à ce qu'on lui dit, y subissaient la peine du bannissement. Nous fûmes aussi chargés de nous enquérir plus en détail de cette circonstance. Afin d'atteindre notre but, nous nous divisâmes en deux détachements, dont l'un devait tourner l'île par le côté sud, tandis que l'autre la tournerait par le côté nord.

La plus grande longueur de cette île était d'environ un mille et demi anglais, et sa largeur tout au plus d'un demi mille. A l'exception d'une étroite bande de sable le long du rivage, tout le sol était couvert d'épaisses broussailles; le canal dont j'ai parlé coupait à l'extrémité ouest environ un tiers de la longueur totale, toutefois, à la marée basse, on pouvait le passer à pied sec. Tout autour de l'île s'étendait un banc de corail large d'à peu près un demi-mille et qui était également à sec lors du reflux.

Lorsque les deux détachements se rencontrèrent à l'extrémité de l'île, on n'avait encore aperçu aucune trace d'habitants; en conséquence nous nous formâmes sur une seule ligne et nous parcourûmes encore une fois l'île dans le sens de sa longueur, ce qui fut on ne peut plus difficile et fatigant à cause des épaisses broussailles dont elle est couverte. Des houssaies, des pandeños, des aloès et des artémises formaient une masse compacte presqu'impénétrable à travers laquelle nous eûmes toutes les peines du monde à nous

Digitized by Google

frayer un passage avec nos couteaux. Enfin, nous trouvâmes dans le voisinage du canal et au plus épais des broussailles quatre ou cinq misérables huttes à moitié enfoncées en terre. Auprès de chacune d'elles et également enterrées à demi, on voyait de grands vases d'argile pouvant contenir cinquante à soixante gallons d'eau; il y avait des traces de feu en plein air, et quelques tasses cassées ainsi que des restes de pommes de terre indiquaient que ce lieu avait été habité. Cependant nous pûmes nous convaincre par un examen attentif qu'il n'y avait pour le moment aucun habitant dans l'île.

Nous laissâmes quelques hommes dans la petite chaloupe et nous allâmes avec le cutter à une autre île située plus à l'ouest; elle ressemblait beaucoup à la première; un examen pareil à celui que nous avions déjà entrepris dans l'autre nous y fit découvrir dans des huttes toutes pareilles huit ou neuf femmes qui, à notre aspect, s'enfuirent épouvantées. Cependant quelques hommes qui se trouvaient dans des bateaux pêcheurs amarrés au rivage, s'approchèrent de nous et, après avoir reçu un petit présent de biscuit et de tabac, en échange duquel ils nous donnèrent quelques poissons, ils se montrèrent un peu plus familiers. A ce qu'il me sembla, ces hommes avaient amené des vivres et de l'eau pour les femmes que nous avions vues, car sur aucune de ces îles nous n'aperçûmes la moindre trace d'eau ni de nourriture quelconque. Peut-être aussi étaient-ce des pêcheurs qui habitaient une des îles, bien que je ne comprenne pas comment on peut s'établir dans un endroit où il faut aller chercher l'eau à une distance de dix ou douze milles.

Lorsqu'à Napa je m'informai auprès de notre interprète de ce que c'était que ce Botany-Bay en miniature, je ne pus obtenir que des réponses évasives qui me confirmèrent dans mon opinion que c'était véritablement une colonie pénitentiaire. On sait que les habitants de Liou-Kiou punissent très-sévèrement l'adultère, et comme chez eux la peine de mort n'existe pas, je suis très-porté à croire que ces femmes avaient été bannies pour ce crime-là. Si nous ne trouvâmes plus personne dans la première île, c'est sans doute parce qu'après la visite qu'y avait faite antérieurement M. B..., on avait transporté les condamnées sur la seconde qui est également entourée d'un banc de corail.

Nous retournâmes à notre première station, et nous laissâmes le cutter à l'ancre en dehors du rescif pour nous rendre à terre en passant sur les coraux qui sortaient de l'eau. Entre temps quelques bateaux pêcheurs s'étaient

Digitized by Google

approchés du cutter et avaient échangé avec les hommes que nous y avions laissé des poissons contre du biscuit et du tabac, de sorte que nous fîmes un repas supportable, mais rien de plus. Dans le bois, la chaleur était si accablante, il y avait des nuées si épaisses de mouches piqueuses et de moustiques, qu'on ne pouvait pas y tenir, de sorte que nous aimâmes mieux dresser avec nos voiles une tente sur le rivage pour nous garantir un peu des rayons brûlants du soleil. Un bannissement dans cette triste solitude me paraît en fait tout aussi terrible que la peine de mort.

Les seuls habitants permanents de ces îles paraissent être des pigeons sauvages qui s'y trouvent en grande quantité ; j'en tuai un assez bon nombre et les emportai dans ma chaloupe.

Le docteur Betelheimer qui, depuis notre premier voyage à Napa, nous avait toujours rendu de très-bons services comme interprète et agent pour les achats de provisions, avait quitté sa mission après un séjour de huit ans. Le docteur Morton, son successeur, jeune homme doux et modeste qui était arrivé depuis le mois d'avril avec sa femme et un enfant, remplira désormais ses fonctions. Le docteur Betelheimer était venu ici dans des conditions très-difficiles, il avait eu longtemps à lutter contre la méfiance insurmontable des indigènes, et ce n'était que dans ces derniers temps qu'on lui avait permis de prêcher et qu'on l'écoutait avec quelque patience. Sa famille était partie dès le mois de mars pour Shanghaï à bord du *Supply*, et lui-même s'embarque maintenant sur le *Powhattan* pour aller la rejoindre. Au moment où nous quittions Napa pour la dernière fois, nous vîmes le docteur Morton et les siens nous faire de loin des signes d'adieux, et cela nous faisait peine à tous de laisser là ces braves gens et de quitter pour toujours un pays qui nous avait été si hospitalier et d'un séjour si agréable.

Les officiers du *Mississipi*, du *Powhattan* et du *Lexington* avaient fait entre eux une souscription dont le montant s'éleva à quelques centaines de dollars qu'ils remirent au docteur Morton pour la mission ; ils lui laissèrent encore une masse d'objets qui pouvaient lui être utiles à lui et à sa famille dans cet isolement.

Digitized by Google

LES

# MISSIONS CATHOLIQUES

A HONG-KONG.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

# MISSIONS CATHOLIQUES A HONG-KONG

---

QUELQUES MOTS SUR LA GUERRE RÉVOLUTIONNAIRE EN CHINE.
— ANECDOTES DE NAN-KING. — LE MIDSHIPMAN B... — MALADIE. —
DEUX APOTRES CHRÉTIENS.
— ASILE DE L'ENFANCE DE JÉSUS. — AUTRES MISSIONS. —

Hong-Kong, fin d'août 1854.

Le 22 juillet, après une heureuse traversée nous revenions de Liou-Kiou à Hong-Kong; jamais je n'ai mieux apprécié le plaisir d'avoir du linge et des vivres frais, un verre de vin ou de bière et autres petits agréments de la vie, qu'à ce retour, après avoir été privé de toutes ces choses pendant plus de quatre mois.

Durant notre absence, les affaires avaient bien changé de face dans cet empire de Chine. Les insurgés s'étaient répandus sur une grande partie du pays, ils étaient en possession de plusieurs places fortes et tout récemment ils vinrent menacer Canton d'une manière si brusque, que les marchands

Digitized by Google

épouvantés envoyèrent un exprès au commodore qui, à leur demande, fit partir sur-le-champ le *Mississipi* pour Wampoa. De là un détachement de quatre-vingts hommes avec cinq canons de campagne fut expédié à Canton où il fut relevé plus tard par l'équipage de la *Macedonia*.

Les rebelles avaient presque chaque jour dirigé de petites attaques contre les ouvrages extérieurs de la ville; mais comme aucune des deux parties belligérantes ne poursuivait ses avantages respectifs et qu'au contraire, le combat terminé, les troupes du gouvernement rentraient dans la ville, tandis que les rebelles se retiraient dans leur campement, les choses restaient à peu près dans le *statu quo*. Aux environs de Canton, au contraire, l'insurrection gagnait de plus en plus. Pendant que nous étions à l'ancre à Wampoa, les rebelles prirent une partie du village et du fort Blenheim-Ridge sans qu'à notre bord on eût rien aperçu; ce ne ne fut que le lendemain, au moment où quelques jonques mandarines armées voulant remonter la rivière passèrent devant ce fort, que les boulets lancés de tous côtés nous apprirent ce qui s'était passé. Depuis lors les rebelles se sont emparés de toute la rive gauche de la rivière, et enfin ils ont commencé à prendre pied sur la rive droite.

Les circonstances étaient trop favorables aux pirates de la rivière pour qu'ils n'en fissent pas leur profit; aussi les communications entre Canton, Wampoa, Hong-Kong et Macao ne pouvaient presque plus être maintenues que par les vapeurs étrangers; les petits bâtiments, au contraire, étaient très-souvent arrêtés et ils pouvaient s'estimer heureux s'ils en étaient quittes pour une forte rançon ou pour un pillage partiel. Ces pirateries s'étendirent même jusqu'aux vaisseaux chinois mouillés à Wampoa (les rebelles n'osèrent pas toutefois s'attaquer aux nôtres); ainsi entre autres le bateau de notre lavandier fut un jour arrêté et pillé, et celui-ci ne put ravoir notre linge qu'en payant une rançon. Par suite de cet état de choses, les bateaux chinois se rassemblent toujours pendant la nuit dans le voisinage des vaisseaux de guerre étrangers, et comme nous étions mouillés dans un endroit de la rivière un peu écarté, il se forma sous la protection de nos canons un village flottant de plusieurs centaines de ces bateaux.

Je ne saurais guère raconter de cette étrange insurrection que ce que tout le monde a appris déjà aussi bien sinon mieux que moi, par la voie des journaux, car, à part la circonstance que j'ai mentionnée plus haut, je n'ai

Digitized by Google

été témoin oculaire d'aucun autre fait. Je veux cependant consigner ici quelques détails intéressants sur l'expédition aventureuse du *Susquehannah* dans la rivière Yang-tse-kiang, d'où ce navire est revenu vers le milieu du mois d'août. Je tiens ces détails d'un de mes anciens camarades du bord, et ils peuvent donner une idée générale du caractère de cette guerre.

M. Maclane, envoyé des États-Unis en Chine, voulait faire une excursion de Shanghaï à Nanking pour obtenir, si possible, qu'on respectât les factoreries étrangères de Shanghaï; à cet effet le *Susquehannah*, accompagné du vapeur *Confucius*, remonta le Yang-tse-kiang. Arrivé devant Nanking, l'envoyé américain eut plusieurs entrevues avec les chefs des insurgés. Quelques-uns de nos officiers et de nos ingénieurs mirent ce temps à profit pour visiter les lieux le plus possible, et ils commencèrent par une promenade assez longue autour des murs de la ville qui, à quelques endroits, ont une hauteur de plus de cinquante pieds. Arrivés à la fameuse tour de porcelaine, ils visitèrent cet intéressant édifice, et ils purent se convaincre que, contrairement aux assertions erronées de plusieurs voyageurs, il n'était pas uniquement construit en cette précieuse matière; toute la carcasse de la tour est en grès rouge revêtu seulement de belles briques de porcelaine endommagées vers la base, mais très-bien conservées à la partie supérieure.

Du haut de la tour ils eurent une vue magnifique embrassant, outre la ville entière, de belles et fertiles campagnes. Tout auprès de cette tour, il y avait jadis de nombreux temples, des habitations de prêtres et des villas, toutes situées entre des jardins et occupant un très-grand espace; mais lors de l'assaut de la ville, tout cela fut détruit par les insurgés, et il n'en reste plus qu'un monceau de ruines et de décombres d'où l'on pourrait encore retirer des charretées entières d'ustensiles de métal artistement travaillés, d'idoles à demi-brisées et d'autres curiosités, s'il y avait là quelqu'un qui prit intérêt à la chose. Nos voyageurs durent se contenter de quelques bagatelles qu'ils pouvaient emporter à la main.

Revenus à l'entrée de cette espèce d'enceinte, ils rencontrèrent une troupe de soldats qui les invitèrent à comparaître devant un des chefs; conduit par ces soldats, ils pénétrèrent, par une porte pratiquée dans une tour massive, dans l'intérieur de la ville, et bientôt après ils arrivèrent devant une maison où on les fit entrer et dont on referma soigneusement les portes derrière eux. Le chef, vêtu d'une longue robe de soie rouge, chercha d'abord à les intimider

Digitized by Google

par quelques paroles hautaines; mais n'ayant pu y parvenir, il prit peu à peu un ton plus poli et finit par leur offrir du thé et des confitures. Après leur avoir fait subir un court interrogatoire sur leur patrie, le but de leur présence dans le pays, etc., cet homme manifesta le désir de les faire comparaître devant un personnage d'un rang plus élevé, si élevé, disait-il, qu'ils devraient s'agenouiller devant lui. Mais nos amis lui déclarèrent nettement qu'ils étaient chrétiens et que comme tels, ils avaient coutume de ne s'agenouiller que devant Dieu, sur quoi le chef n'insista pas davantage. Quelques soldats les reconduisirent hors de la ville par une porte donnant sur la rivière, de sorte que le soir, lorsqu'ils revinrent à bord, ils avaient parcouru la ville dans toute sa largeur.

M. B., ce jeune fou de midshipman qui m'avait accompagné dans mon excursion de chasse aux îles Bonin, où il avait failli me tuer, eut une aventure encore plus singulière. Ayant été un soir se promener le long du mur de la ville, il arriva à un endroit où ce mur paraissait assez délabré; aussitôt il lui vint à l'idée d'essayer s'il n'y avait pas moyen de grimper par-dessus. Il se mit sur-le-champ à l'œuvre et parvint, sans trop de difficulté, jusqu'aux trois quarts de la hauteur totale; mais les fentes et les crevasses dont il s'était aidé jusqu'alors pour grimper cessèrent tout à coup. Il s'attacha avec le ceinturon de son sabre à un arbuste qui sortait de la muraille, reprit un peu haleine, et lorsqu'il eut suffisamment recueilli ses forces, il se remit à grimper de nouveau; au moment même où le soleil se couchait, il atteignait heureusement le créneau du mur, mais il s'y évanouit complétement. Lorsqu'enfin il revint à lui, il se vit entouré par quelques soldats qui lui versaient de l'eau froide sur le visage et du thé brûlant dans la bouche. Dès qu'il eut tout à fait repris ses sens, il fut conduit devant un vieux chef assez bien vêtu, qui lui adressa une foule de questions; comme le jeune midshipman ne les comprenait pas et, par conséquent, ne pouvait y répondre, le vieux Chinois se mit dans une colère bleue et l'accabla d'un déluge d'invectives et de jurons tout aussi inintelligibles. Notre jeune aventurier, qui se voyait en mauvaise passe, ne trouva rien de mieux à faire que de payer son ennemi en même monnaie, et il commença à lui dire carrément son opinion. Le vieux Chinois écouta d'abord ces sons étrangers d'un air assez étonné, mais tout d'un coup il fut pris d'un fou rire, et notre ami B. fit chorus. Lorsqu'ils eurent l'un et l'autre bien ri de tout leur cœur, on donna à

Digitized by Google

l'étranger une chambre, où, après avoir pris du thé et quelque nourriture, il se coucha et dormit tout à son aise; pendant toute la nuit deux jeunes garçons, requis à cet effet, l'éventaient pour le rafraîchir. Le lendemain matin, on le reconduisit à la porte de l'eau et on lui rendit même son sabre qu'il avait laissé accroché à l'arbuste auquel il s'était retenu.

Au reste, nos amis ne faisaient pas des rebelles un portrait bien flatteur; c'étaient, disaient-ils, de petits hommes d'un aspect misérable et très-mal armés. La ville était encore aux trois quarts en ruines et les maisons restées debout servaient la plupart de casernes. Tous s'accordent à dire que le pays est admirablement beau, fertile et entouré de collines à pentes douces. La rivière, à une distance de soixante-quinze milles anglais au-dessus de Nan-King, avait encore assez d'eau pour porter de grands navires, mais peu à peu elle se resserrait considérablement.

Nous retournâmes pour peu de temps de Wampoa à Macao, et je me réjouissais par avance d'y revoir plusieurs de mes anciens amis, mais mes espérances s'en allèrent en fumée. Le soir de notre arrivée je fus invité à un bal chez le capitaine E..., il y avait fort peu de temps que j'y étais, lorsque je me sentis assez mal pour devoir regagner mon hôtel et me mettre au lit. Le lendemain matin j'avais une violente fièvre. Des trois ou quatre jours suivants je ne me rappelle guère qu'une chose, c'est qu'il souffla un typhon d'une violence inaccoutumée et que notre navire fut obligé d'aller à Coum-Ring-Moon chercher un mouillage plus sûr. Lorsqu'il revint à sa station précédente j'étais, grâce aux soins vraiment dévoués du docteur Wateoms, assez rétabli pour pouvoir retourner à bord; mais quelques jours après, à Hong-Kong, j'obtins la permission de rester à terre jusqu'à notre départ, afin de me remettre entièrement. Je fus reçu avec une hospitalité charmante dans la maison d'un compatriote, M. Rienaecker, actuellement trésorier à Victoria. Une vie calme et paisible, des bains froids, des promenades modérées à pied ou à cheval matin et soir me rétablirent bientôt. Quelque désagréable qu'eût été pour moi cette interruption de mes travaux, je remerciai cependant Dieu de ne m'avoir pas envoyé plus tôt cette maladie; il y a deux ou trois mois cette perte de temps eût été irréparable!

Je ne saurais être trop reconnaissant envers mon brave compatriote, pour la bonté et la cordialité dont il a fait preuve à mon égard. M. Rienaecker, originaire de Cobourg, est un ancien philhellène qui, après une vie pleine

Digitized by Google

d'aventures merveilleuses, est arrivé dans ce pays où il est depuis dix ans au service de l'Angleterre; actuellement il remplit les fonctions de trésorier de la colonie. En général le nom de compatriote allemand n'est pas à beaucoup près une aussi bonne recommandation à l'étranger qu'on se l'imagine en Allemagne; surtout auprès des individus que leur fortune ou leur position mettent dans le cas de voir faire appel à leur bourse ou à leur influence. Aussi, n'ai-je guère cherché à lier connaissance avec mes compatriotes et même en général m'en suis-je tenu à distance. J'avais connu M. Rienaecker l'année précédente sur le *Susquehannah*, où l'appelaient fréquemment les affaires de son gouvernement; plus tard, je le retrouvai dans la loge et j'acceptai avec reconnaissance l'amicale hospitalité qu'il m'offrait de la façon la plus loyale et la plus sincère. Brave et excellent cœur, si jamais ces lignes tombent sous tes yeux, puisses-tu te souvenir de moi avec autant de plaisir que j'en ai à me rappeler le temps que j'ai passé sous ton toit.

Septembre 1854.

J'allais souvent, comme je l'ai déjà dit, faire des promenades à cheval; un soir que je m'étais aventuré dans les montagnes plus loin que de coutume, j'aperçus, en redescendant au rivage, à la partie supérieure de la baie, deux personnes vêtues de longues robes blanches; en approchant davantage je reconnus que c'étaient le père G. et le père M. qui étaient venus plusieurs fois nous rendre visite sur notre vaisseau, tant à Wampoa qu'à Hong-Kong. Ces deux missionnaires français ont adopté le costume chinois, ils ont même la tête rasée et portent de longues queues, qui leur tombent jusque sur les mollets. Le père G. me pria d'aller causer quelques instants avec lui dans le bâtiment de la mission, qui ne se trouvait pas très-loin de là sur le sommet d'une colline, et j'acceptai volontiers sa bienveillante invitation.

La maison de mission est un bâtiment de construction très-simple; elle a deux étages; dans celui du bas se trouvent une petite chapelle, une salle d'école, un réfectoire et le petit logement des deux missionnaires; l'étage supérieur sert de dortoir commun. Vingt et quelques élèves chinois de dix à vingt ans y sont formés pour le service de l'Église. Je vis dans la salle d'école des devoirs de grammaire latine et des traductions des pères de

Digitized by Google

l'Église, qui prouvaient en faveur des maîtres et des élèves. Il n'y a en moyenne que six heures de leçons par jour; le terrain appartenant à l'institution est assez vaste pour permettre aux jeunes gens de salutaires exercices de corps et des distractions de tout genre. On a commencé à planter autour de la colline de très-jolies promenades et, ce soir-là, je trouvai grands et petits la bêche et la pioche à la main, occupés à élargir les allées du parc; ils étaient tous gais et dispos et paraissaient extrêmement satisfaits de leur position.

Le réfectoire était une longue pièce dont le milieu était occupé par une seule table; les deux professeurs en occupaient chacun un bout et les élèves les côtés. Le dortoir, très-spacieux et très-clair, avait une fenêtre à chaque extrémité, ce qui permettait de l'aérer suffisamment. J'eus grand plaisir à voir l'unique logement des deux excellents prêtres; il se distinguait par une simplicité toute apostolique. Des chaises en tresse de jonc, des tables de bois brut et sans couleur, contre le mur quelques planches avec des livres et d'un même côté les deux couchettes composées de nattes et de paille de riz, voilà tout ce qui s'y trouvait en fait de confort. A coup sûr, ces deux hommes ne sont pas venus ici attirés par l'appât d'une riche prébende; aussi j'espère et je désire que leur abnégation soit récompensée par les succès qu'elle mérite. Tout cela faisait le plus violent contraste avec le palais magnifique et les revenus presque princiers de l'évêque et des hauts missionnaires anglais. Il me semble aussi que les pères ont pris un très-bon moyen pour arriver à leur but en adoptant le costume chinois; cela permet d'approcher plus facilement les indigènes et, en tout cas, leur inspire plus de confiance que des étrangers venant en costume étranger et avec des usages étrangers leur prêcher une doctrine étrangère. Le missionnaire allemand Neumann, successeur de Gützlaff, que j'ai eu plus tard l'occasion de connaître aussi, suit les mêmes principes, ainsi que deux ou trois autres missionnaires allemands, et je ne puis m'empêcher de dire que je les approuve complétement.

Comme me disait le père G., il faut surveiller très-attentivement les élèves, surtout les petits que les Chinois cherchent souvent à enlever pour se servir, dans des mauvaises vues, des connaissances qu'ils ont acquises à l'établissement des missions. Du reste les pères, bien qu'ils soient dans un endroit passablement écarté de la ville, y vivent assez tranquilles, par la

Digitized by Google

raison très-simple qu'on ne saurait rien voler là où il n'y a rien. Le père Libois est le fondateur et le surintendant de cet établissement, qui ne date que de peu d'années; mais dans la ville même de Victoria (Hong-Kong); il y a depuis quelques années une autre institution nommée *l'Asile de la sainte enfance* (1), exclusivement destinée au sexe féminin, dirigée et administrée par des femmes. Qui ne se rappellerait avec émotion, en voyant des établissements pareils, ces touchantes paroles du Sauveur : « Laissez venir à moi les petits enfants? » Car ce sont surtout leurs dons charitables qui fournissent les moyens de mettre dans des contrées lointaines d'autres enfants comme eux sur la voie du salut et de la vérité.

Actuellement neuf sœurs et une supérieure donnent leurs soins dans cet établissement à plus de soixante petites filles, amenées pour la plupart du nord de la Chine, où malheureusement il est encore très-fréquent, du moins parmi le bas peuple, de noyer les enfants du sexe féminin. A Amoy et à Ningpo, il y a également des sociétés de ces bonnes sœurs, qui se sont imposé la mission spéciale de recueillir ces malheureuses créatures et qui en envoient beaucoup à Hong-Kong.

Je fus introduit par le père S., et je fis plusieurs visites à l'établissement. La supérieure et deux sœurs sont anglaises, il y a parmi elles une allemande et les six autres sont françaises. Les sœurs se sont partagé les diverses fonctions, de manière que chacune d'elles en remplit une pendant un certain temps; ainsi elles sont chargées à tour de rôle de la cuisine, des dortoirs, des salles d'école, etc. Les enfants eux-mêmes sont élevées de telle sorte que les plus âgées concourent pour leur part à surveiller, soigner et instruire les plus jeunes.

J'ai pris plaisir plusieurs fois à passer une heure de l'après-dinée parmi ces bonnes et pieuses sœurs qui, dans la retraite et le silence, cherchent à faire le bien selon les inspirations de leur cœur; mais qu'on n'aille pas mal interpréter ces fréquentes visites; toutes les sœurs ont dépassé l'âge mur, plusieurs mêmes touchent presqu'aux confins de la vieillesse. Quelques-unes d'entrè elles avaient encore des restes de beauté. La supérieure était une

(1) L'œuvre de *l'Enfance de Jésus*, association fondée en France et pour laquelle contribuent surtout les écoliers des deux sexes et de toutes conditions par cotisations d'un sou. Cette institution qui ne date pas de très-longtemps a été également imitée depuis quelques années dans d'autres pays.

Digitized by Google

femme vénérable parfaitement bien élevée, et ma compatriote, la sœur Saint-Georges, était une bonne et naïve créature qui prenait un plaisir d'enfant à entendre parler encore de son beau Rhin aux flots verts qu'elle avait quitté depuis tant d'années. (Elle est de Mayence.) Dieu seul connaît les douloureux combats et les révolutions qui ont bouleversé peut-être plus d'un de ces cœurs de femmes avant qu'elles ne vinssent chercher sous le voile un asile et la paix! La paix hélas, l'ont-elles bien trouvée? Et, sous ces figures calmes et sévères, sous ces lèvres silencieuses qui sait s'il ne se cache pas quelque douleur secrète? Qui sait si un espoir trompé, un sentiment blessé n'ont pas changé de bonne heure en grave religieuse une jeune fille autrefois gaie et insoucieuse!. Telles étaient les pensées qui me revenaient sans cesse chaque fois que je visitais cet asile, et les manières douces et calmes des sœurs, leur costume sévère et uniforme (il se compose d'une robe bleu-foncé et d'un voile blanc affectant à peu près la forme d'un chapeau rabattu sur les côtés qui enveloppe toute la tête à l'exception du visage) augmentaient encore l'impression profondément mélancolique que j'éprouvais à les voir. Cependant tout cela n'avait rien de désagréable ni d'affligeant pour l'observateur, la religion n'était pas étalée avec ostentation par ces bonnes sœurs, et leur retraite du monde n'était que relative; à une bonne parole elles répondaient par un regard bienveillant, à une douce plaisanterie par un doux sourire. Elles étaient très-occupées et par conséquent contentes, tout chez elles indiquait la paix et l'amour chrétien du prochain. En effet, comment une femme à laquelle le sort a refusé le bonheur d'avoir des enfants à elle, pourrait-elle mieux employer ces trésors d'amour que Dieu a mis dans le cœur de tout être humain qu'en prenant soin de pauvres enfants abandonnés? Puissiez-vous être longtemps heureuses dans votre charitable ministère, bonnes et paisibles sœurs, ce fut le dernier vœu que je fis pour elles et j'éprouvai une certaine tristesse à leur dire adieu pour toujours.

Le docteur Morrissons, dont le nom est prononcé en Chine par tout le monde avec estime et respect, s'est, de son vivant, beaucoup intéressé à cet institut, et, pendant sa dernière maladie, ce furent les bonnes sœurs qui lui prodiguèrent leurs soins.

Il y a encore à Hong-Kong plusieurs missions catholiques, une portugaise, une espagnole et une italienne, sous la direction de Ludovico, évêque de Chine. Cette dernière est la plus riche, elle a de vastes bâtiments dans les-



Digitized by Google

quels on forme également des missionnaires indigènes. Cependant tous ces établissements affichent beaucoup plus d'ostentation que ceux dont je viens de parler, aussi n'allai-je pas les visiter quoi que je sois tout disposé à croire qu'ils peuvent aussi faire beaucoup de bien. Un reproche qu'on fait généralement ici aux missions catholiques en Chine, (est-ce à tort ou à raison, c'est ce que je ne puis décider) m'a péniblement affecté. La plus grande partie des fonds passent par Bombay et Calcutta d'où les agents des missions les expédient ici sous forme d'opium qu'on vend aux Chinois contre argent comptant. Il est possible qu'on obtienne ainsi de beaux intérêts et même qu'on augmente considérablement le capital, mais je ne puis absolument pas admettre le fameux principe qui dit : « la fin justifie les moyens, » et il me semble peu compatible avec la morale chrétienne d'empoisonner lentement par l'opium un grand nombre de nos semblables dans le but de faire des prêtres chrétiens d'une demi-douzaine de jeunes gens ignorants.

Digitized by Google

# HOMEWARD-BOUND!

Digitized by Google

Digitized by Google

# HOMEWARD - BOUND !

— DOULOUREUSE SÉPARATION. —
ON SE MET EN ROUTE POUR L'AMÉRIQUE. — ENCORE UNE VISITE A SIMODA.
— BONS RÉSULTATS DU TRAITÉ. —
UNE JOUEUSE DE GUITARE. — DOUX CLIMAT. — UN ORAGE N° 12 !

A bord du *Mississipi*, en mer, octobre 1854.

Le 12 du mois dernier, le commodore Perry prit congé de nous pour retourner en Amérique par l'isthme de Suez et l'Europe ; le lieutenant Bent l'accompagna. Cette séparation nous a été à tous extrêmement pénible, mais surtout à moi, qui, depuis près de deux ans, avais toujours vécu dans un voisinage immédiat et dans les rapports les plus intimes avec notre bien-aimé chef ; il était devenu véritablement pour moi un second père, et j'éprouvais une douloureuse impression en me sentant pour la première fois obligé d'aller en mer sans lui et sans mon digne ami le lieutenant Bent.

Quel plaisir j'aurais eu à aller avec eux revoir les champs de ma patrie ! Mais il faut absolument, pour les besoins du service, que je retourne à New-

Digitized by Google

York par le Pacifique, à bord du *Mississipi,* où se trouvent toutes mes collections et mes études, que je n'aurai pas trop de temps pour achever et mettre en ordre jusqu'à notre arrivée aux États-Unis.

Nous toucherons pendant la traversée les îles Sandwich, la Californie, Panama, Valparaiso, San-Juan Fernandez, l'île célèbre de Robinson; et, pendant qu'on célébrera chez nous la joyeuse fête de Noël, nous serons probablement ballottés sur les eaux du détroit de Magellan; de là, nous remonterons la côte occidentale de l'Amérique, et nous arriverons enfin, par Rio-Janeiro et le golfe du Mexique, à New-York. C'est un long, bien long voyage d'environ vingt mille milles, et lorsqu'après avoir traversé l'immense océan Pacifique, nous aurons atteint San-Francisco, nous serons encore aussi loin du terme de notre voyage que nous en étions à Hong-Kong. J'ai donc encore beaucoup de choses à voir et à recueillir.

Le jour du départ du commodore je pris aussi congé, vraisemblablement pour toujours, de plusieurs amis que j'avais trouvés ici; je passai ma dernière soirée dans la maison de braves compatriotes allemands, MM. Meier et Scheffer, et le 13 au matin, le *Mississipi* quitta la Chine pour retourner en Amérique.

*Homeward-bound* (1) est un mot que tout marin entend avec joie, car désormais chaque pied d'eau que fend la quille le rapproche de sa patrie, diminue l'espace qui le sépare de sa femme, de ses enfants, de ses parents et de ses amis. On observe le temps avec impatience, on salue avec joie chaque vent favorable, et l'on met en œuvre jusqu'au moindre bout de voile pour diminuer le nombre des jours qui séparent le moment présent du moment du retour.

Mais hélas! je dois l'avouer, je ne me trouvais plus dans les mêmes dispositions qu'au départ. L'entreprise à laquelle je m'étais associé avec tout l'enthousiasme d'un jeune homme avide de savoir est heureusement terminée, et il me revient une part honorable, quoique bien modeste, du mérite général; mais le succès même de l'expédition a fait évanouir en très-grande partie l'intérêt que j'y prenais. Arrivé à l'instant après lequel j'ai si longtemps soupiré, je suis presque affligé que tout soit déjà fini, et il me semble que je doive déjà chercher quelque chose de nouveau. Par bonheur la nécessité

(1) Cela signifie à peu près : « Préparez-vous à retourner au pays. »

Digitized by Google

est un calmant souverain, et, sans parler des bons résultats que produira notre œuvre dans l'avenir, j'ai la consolation d'avoir assez de besogne pour mettre en ordre mes nombreux matériaux, ce qui m'empêchera de trop me préoccuper de ce que je pourrai entreprendre à mon retour à New-York.

Nous dûmes encore une fois retourner au Japon, mais notre traversée jusqu'à Simoda, où nous avaient déjà précédés le *Susquehannah* et le *Supply*, chargés de charbon, n'offrit rien de remarquable, et, le 25, nous jetions l'ancre dans la baie de Simoda. Nous y trouvâmes les deux navires, dont l'un, le *Susquehannah*, partit le 26 pour les îles Sandwich, notre prochaine station, où il devait nous précéder encore.

Simoda, sous plusieurs rapports, avait bien changé d'aspect depuis notre première visite; d'une part, les nombreuses suites de soldats qu'y avaient amenées de Jeddo les commissaires impériaux, avaient disparu; et d'autre part, les habitants eux-mêmes étaient rentrés dans le calme de leur vie ordinaire. Notre apparition avait perdu l'attrait de la nouveauté, nous n'étions plus l'objet de cette curiosité excessive, souvent même importune, et, à notre approche, les gens n'accouraient plus comme autrefois aux portes et aux fenêtres pour nous voir passer. Je crois pouvoir dire qu'on nous a vus revenir avec plaisir, et déjà se faisaient apercevoir les bons résultats de la conduite prudente et modérée du commodore Perry. Nous avons en réalité fait mieux que de vaincre les Japonais, nous nous en sommes fait des amis.

J'ai eu grand plaisir à me voir reconnu et cordialement salué par des gens avec qui je m'étais trouvé plusieurs fois en rapport pendant notre premier séjour. Plusieurs m'appelaient au milieu de la rue, d'autres me forçaient d'entrer dans leurs maisons, où ils m'offraient du thé et toutes sortes de pâtisseries. Il en arriva de même à d'autres officiers, et le vieux prêtre, dans le temple duquel M. Brown et moi avions établi notre atelier, ne pouvait assez me répéter combien il avait été affligé de notre départ.

Les marchandises qu'on vendait alors à Simoda étaient de beaucoup meilleure qualité que celles que nous y avions vues la première fois. Pendant que nous étions dans le port, il vint de Jeddo deux grandes jonques de commerce, qui apportaient une foule d'objets parmi lesquels se trouvaient notamment des laques magnifiques. Il y avait presque deux fois plus de boutiques que précédemment, et il était visible que le bénéfice réalisé avec

Digitized by Google

nous par les marchands avait excité l'esprit de spéculation. La grande concurrence avait aussi fait baisser les prix, et je suis convaincu que dès que nos vaisseaux visiteront plus fréquemment les ports qui nous sont ouverts et que les Japonais seront plus habitués à traiter avec nous, il y aura ici un marché très-actif pour les deux nations.

J'allais souvent dans les maisons pour tâcher de me familiariser plus encore avec les mœurs des indigènes, et partout je trouvai une grande envie de savoir comment se nommaient en anglais toutes sortes d'objets. Aussi non-seulement les interprètes, mais une grande partie de la population ont-ils déjà fait de remarquables progrès dans notre langue. La plupart des marchands savent dès à présent se faire assez bien entendre, et ils indiquent en anglais les prix des marchandises par cashs.

Un jour que je flânais dans les rues, je trouvai une jeune fille aveugle qui jouait d'une de ces guitares à trois cordes que j'ai déjà décrites. Le manche de l'instrument était excessivement long, et des trois cordes la plus basse et la plus haute étaient accordées à l'octave, celle du milieu à la quinte. Les cordes ne se pinçaient pas avec les doigts, mais avec un petit morceau de bois ressemblant à une spatule de peintre large et très-courte. Les airs étaient tous dans le ton mineur : ils contenaient des fragments de rapsodie qui se terminaient en accords criards et perçants.

Je restai longtemps à écouter les airs étrangers et bizarres de la jeune aveugle qui ne se doutait pas de ma présence ; mais quelques femmes étant venues lui dire que j'étais là, elle se mit à pleurer à chaudes larmes, sans qu'il y eût moyen de la consoler. Une autre fois j'entendis un jeune homme jouer d'une de ces flûtes assez primitives en bambou, avec de grands trous et une non moins grande embouchure. C'étaient aussi des airs très-simples, consistant pour la plupart en roulades ascendantes et descendantes, entre lesquelles il n'y avait pas l'ombre de suite.

Comme nous nous trouvions à Simoda juste au moment de la nouvelle lune, j'eus occasion d'observer une espèce particulière de cérémonie religieuse, que, dans la plupart des maisons, les femmes accomplissent à cette époque devant les idoles domestiques. Deux chœurs se répondaient alternativement sur un air très-monotone, et les chanteuses s'accompagnaient en frappant en mesure un bassin de métal, avec un petit marteau de bois que chacune d'elles tenait dans la main gauche.

Digitized by Google

Pendant tout notre séjour la température fut extrêmement douce et agréable, et, à l'exception de deux jours, les 24 et 25, où il y eut un peu de fraîcheur et de vent, le soleil fut toujours resplendissant et chaud. Il semble qu'en ce pays on connaisse à peine l'hiver. Lorsque nous y vînmes pour la première fois, au mois d'avril, tout était frais et verdoyant, et quand nous en partîmes en septembre la campagne était plus belle et plus luxuriante que jamais. On était au moment de faire la seconde récolte de riz ; la première était rentrée depuis le commencement de juin. Nous trouvâmes toutes sortes de fruits succulents, tels que poires, pommes, passinous, et même des raisins. Toutefois ces derniers avaient été apportés de Kiou-Siou et coûtaient assez cher.

Lorsque nous quittâmes cette fois Simoda, il y avait déjà trois fosses fraîches au cimetière américain ; le docteur Hamilton, du vaisseau de transport *Kennedy*, qui avait pris passage comme invalide sur le *Susquehannah*, était mort en mer et fut enterré ici.

Le 1er octobre, à deux heures après-midi, nous levâmes l'ancre et je dis au Japon un adieu probablement éternel. Au commencement, malgré les vents contraires, la traversée fut assez bonne, mais au bout de quelques jours, le temps devint de plus en plus orageux et, le 7, nous eûmes la plus terrible tempête que j'aie jamais essuyée dans tous mes voyages en mer.

La solidité de notre frégate fut mise à une rude épreuve. A sept heures du matin, la violence de l'ouragan était déjà arrivée au n° 10 (nous avons une échelle de douze degrés pour consigner la force du vent sur le livre de loch) ; ensuite nous restâmes longtemps au n° 11, et la plus grande partie de l'après-midi nous fûmes au n° 12. De ma vie je n'oublierai l'épouvantable furie des éléments déchaînés dont je fus témoin ce jour-là. Nous mîmes en panne, le beaupré contre le vent ; pour aider un peu le gouvernail, les voiles de perroquet et les vergues avaient été descendus dès le grand matin, et, à l'exception d'une voile destinée à briser le vent, nous ne montrions pas le moindre bout de toile. Pour avancer sur le pont il fallait s'accrocher aux cordages fixes, et les quatre hommes qui étaient au gouvernail avaient toutes les peines du monde à se cramponner aux rais pour n'être pas enlevés par le vent. La mer devint si grosse qu'elle s'élevait souvent à quinze ou vingt pieds au-dessus des tambours. A chaque minute, une lame se brisait et inondait tout le gaillard d'avant ; nous étions à demi aveuglés par l'écume et l'eau

Digitized by Google

salée; sur le pont glissant on voyait les hunes et les vergues de réserve danser un affreux cotillon; enfin, une lame d'une grandeur démesurée étant venue fondre sur nous, le pont fit un angle de trente-cinq degrés avec l'horizon, un tiers des bastingages du côté de tribord furent emportés, et un de nos canons de cent vingt, pesant au moins sept tonnes, fut soulevé de son encastrement, roula à bâbord, renversant et broyant tout ce qui se trouvait devant lui sur le pont. A quatre heures, nous avions encore perdu une autre partie de nos bastingages; deux chaloupes dont les attaches s'étaient rompues à bâbord avaient été entraînées et nous nous attendions à tout moment à en voir deux autres les suivre; le tambour de bâbord avec la cuisine du capitaine, la chambre du barbier et les latrines étaient en ruines et présentaient un aspect lamentable.

Néanmoins notre brave navire se montra digne de l'excellente réputation qu'il a d'être un des meilleurs de la marine américaine; bien que les tambours fussent à chaque nouvelle lame entièrement sous l'eau, la machine continua à fonctionner tranquillement et régulièrement, tantôt au sommet d'une montagne d'eau, tantôt replongeant avec la rapidité de l'éclair dans l'écume bouillonnante.

En de pareils moments l'homme a tout à la fois conscience de son impuissance personnelle, et de la puissance de l'esprit humain, qui parvient à dompter les éléments en fureur. Mais jeté au milieu de leur lutte terrible, le pauvre ver de terre voit combien sont vains ses efforts; jouet des vagues irritées le plus habile nageur trouve son tombeau dans les flots; il ne reste pas même la moindre trace qui indique l'endroit où il a soutenu contre la mort la lutte suprême du désespoir, et le bruit épouvantable de la tempête étouffe son dernier soupir. Mais sur un bon navire le marin expérimenté contemple avec calme la scène de désolation qui l'entoure; de temps en temps la trompette marine fait entendre un son clair et perçant; c'est l'ordre du capitaine; à cet ordre une poignée de braves gabiers et d'hommes du gaillard d'avant se jettent sur le point menacé et cherchent à prévenir tout dommage où à retenir les objets qui ont été détachés.

Vers le coucher du soleil, l'orage commença enfin à s'apaiser un peu et, le lendemain matin, un doux et beau soleil vint éclairer cette scène de dévastation générale. Le vaisseau avait un aspect des plus tristes; on eût dit une belle élégante qui, après avoir passé la nuit à danser une danse folle, sort du bal

Digitized by Google

le matin les cheveux en désordre et la toilette chiffonnée; au lieu de l'ordre et de la propreté ordinaire, on voyait partout un chaos des objets les plus étonnants. Les câbles, qui étaient d'habitude élégamment roulés et formaient un cercle parfait, gisaient de tous les côtés dans le plus beau désordre; pêle-mêle on voyait des rames, des voiles de réserve, des hunes brisées, des ferrements faussés et mille autres objets formant des amas confus que les hommes d'équipage, encore épuisés de fatigue, s'efforçaient bravement de ramasser pour rétablir un peu d'ordre.

Mais à peine avions-nous eu le temps de reprendre un peu haleine, que le vent du nord se remit à souffler avec une nouvelle furie, et, vers le soir, il vint un second orage si rapide, qu'il ne nous laissa pas même le temps de prendre les précautions les plus nécessaires, de sorte que nous perdimes les voiles de notre grand perroquet et du perroquet d'avant. Heureusement cette bourrasque ne dura pas longtemps, et bien que nous eussions constamment des vents contraires, nous pûmes cependant réparer en très-grande partie nos avaries.

Digitized by Google

Digitized by Google

# LES SANDWICH

Digitized by Google

Digitized by Google

# LES SANDWICH

— ASPECT D'OAHOU. — LA VILLE D'HONOLOULOU. —
LE BOL DE PUNCH DU DIABLE.
CABARETS. — DEMEURES ET COSTUMES. — UNE AUDIENCE DE KAMEHAMEHA III.
— AGRICULTURE. —
GENRE DE NOURRITURE PEU APPÉTISSANT. — LA VALLÉE DE NOUANOO.
— SOUVENIRS DE KAMEHAMEHA Ier. —
JINES CROIO. — MISSIONS. — GRAND MOUVEMENT DU PORT. — MISSIONS.

En mer; le 12 novembre 1851.

Le 23 octobre, après une terrible et très-dangereuse traversée de vingt-trois jours, nous abordâmes enfin à Honoloulou, résidence du roi des îles Sandwich. Le *Mississipi* et le *Susquehannah* sont, soit dit en passant, les premiers vapeurs américains qui soient venus de Chine ici.

Je dois tout d'abord avouer franchement que j'ai été un peu trompé dans mon attente en voyant ces îles dont la beauté est presque proverbiale ; du moins c'est ce qui m'est arrivé pour l'île d'Oahou, sur laquelle est située Honoloulou. Son extrémité nord est formée par des lignes ennuyeuses de

Digitized by Google

montagnes nues au pied desquelles s'étendent jusqu'à la côte sud-est de longues plaines stériles d'un aspect jaunâtre. C'est là qu'est située la ville d'Honoloulou dans une sinuosité de la côte que borde un large banc de corail. Une entrée passablement étroite débouche dans le port; c'est un bassin spacieux et bien abrité autour duquel se déploie la ville. Celle-ci est adossée à une haute chaîne de montagnes se dirigeant du nord-ouest au sud-est; cette chaîne la protége contre les moussons du sud-est qui soufflent pendant les mois d'été; elle est coupée par plusieurs petites vallées et ravins, notamment par le *Valley Nouanoo* qui a une longueur d'environ six milles anglais et une ouverture d'à peu près un mille et demi dans laquelle se trouve la ville elle-même. Cette vallée est quasi le seul endroit sur lequel l'œil puisse se reposer avec plaisir; deux petites rivières qui en descendent arrosent les campagnes et maintiennent la végétation assez fraîche pendant l'époque de sécheresse que nous traversons en ce moment. Cependant on voit encore dans la vallée plusieurs maisons de campagne qui, avec les arbres qui les entourent, animent très-agréablement le paysage. A l'est de l'entrée de cette vallée s'avance une montagne conique isolée qu'on a baptisée du nom assez bizarre de *Bol de punch du diable*. C'est évidemment le cratère d'un volcan éteint depuis longtemps; les torrents de lave qui ont coulé des deux côtés sont effleuris et d'une couleur rouge brun; l'intérieur du cratère est presque entièrement comblé, de sorte qu'il ne se révèle plus guère que par un bord d'environ trente pieds de hauteur.

Ce point domine complétement la ville et le bassin du port, et il conviendrait on ne peut mieux pour y établir une citadelle, si ce n'était le grand inconvénient du manque d'eau à une pareille hauteur. Pour le moment, il s'y trouve une hampe de pavillon et une batterie de douze canons de toutes sortes de calibres et de provenances, depuis la caronade espagnole de neuf jusqu'à la longue pièce anglaise de vingt-quatre; quelques-uns ont leurs affûts, les autres n'en ont pas, mais ils sont pour la plupart hors de service.

Le côté sud-ouest de l'ouverture de la vallée est également formé par un autre volcan éteint nommé *Diamant-point* et appartenant à une période très-reculée.

Ce qui m'a particulièrement frappé, c'est la rareté des arbres, ce qui enlève au paysage beaucoup de son charme, surtout lorsque ce défaut, comme c'est le cas ici, n'est pas racheté par des formations grandioses et pittoresques.

Digitized by Google

A l'exception de quelques groupes disséminés de palmiers, tous les arbres semblent se borner à ceux qui entourent les maisons de campagne de la vallée de Nouanoo; quant aux autres vallées et aux cimes des hautes montagnes on n'y apercevait que de petits buissons. Bref, je n'ai guère trouvé à Oahou ce que j'entends par un beau paysage. Néanmoins je veux bien croire que d'autres îles du groupe des Sandwich, particulièrement Hawaii et Maoui, ont un aspect infiniment plus gracieux; d'ailleurs, nous sommes arrivés ici à l'époque de la plus grande sécheresse où tout est brûlé et poudreux. Je demande bien pardon aux Sandwich tant vantées si je fais tort à leur réputation, mais je décris ce que j'ai vu.

La ville d'Honoloulou est d'origine récente; elle n'a été construite en grande partie qu'à cause de son bon port, le seul dans tout le groupe d'îles, ce qui lui donne une grande importance pour les relations entre la Californie et les mers de la Chine. Elle a tout au plus cinq à six mille habitants dont douze cents étrangers. Les rues sont bien alignées, les maisons belles et spacieuses, la plupart construites en bois, ce qui suffit parfaitement dans ce climat tempéré, ni trop chaud ni trop froid; cependant j'ai vu quelques maisons bâties en pierre, ainsi qu'une église catholique, un temple protestant et le tribunal. A Oahou, il y a des blocs de corail, de la lave effleurie et du granit, mais ce dernier se trouve loin de la ville, et les frais de transport sont trop considérables pour qu'on puisse l'employer beaucoup dans les constructions. Les rues ne sont même pas pavées, de sorte que, par les temps secs, le vent soulève des nuages de poussière qui sont fort désagréables; mais d'un autre côté c'est précisément ce vent qui rend le climat si doux, si uniforme et si sain.

J'ai été extrêmement choqué de voir l'énorme quantité de cabarets qui se trouvent dans une si petite ville; on y rencontre presqu'à chaque pas des ivrognes malgré les droits énormes dont sont frappés les spiritueux (cinq dollars par gallon), et qui portent la bouteille de cognac au prix de deux dollars à deux dollars et demi. Cela prouve bien que ce n'est ni par la contrainte ni par l'élévation des droits qu'on peut imposer la tempérance.

Des anciens us et coutumes des indigènes on ne voit plus guère d'autre trace que les cabanes d'herbes des classes pauvres, et encore il est probable que leur disposition intérieure s'est déjà beaucoup modifiée. Construites avec des mottes de gazon, elles font en dehors, surtout à l'époque de la séche-



Digitized by Google

resse, l'effet de grandes meules de foin avec portes et fenêtres; en dedans, elles sont pour la plupart tenues très-proprement et en bon état; un rideau les sépare en deux moitiés dont l'une sert de chambre d'habitation, l'autre de chambre à coucher; le sol est couvert de très-jolies nattes faites avec des feuilles de pandeños.

La cuisine se fait toujours en plein air et d'une façon assez primitive; on tue un jeune porc qu'on vide et qu'on nettoie; on allume dans un trou un feu auquel on fait chauffer des pierres de la grosseur du poing, on en remplit le porc entouré de feuilles de bananier et on le dépose ainsi dans le trou sur les pierres brûlantes. La chair de l'animal conserve de la sorte tout son suc et son parfum.

Le costume des hommes consiste en un assemblage bizarre de toutes sortes de vêtements européens qu'ils se procurent comme ils peuvent; celui des femmes a conservé, au contraire, un caractère un peu plus national; elles portent généralement une espèce de longue tunique assez semblable aux fourreaux que nos dames mettent le matin; l'étoffe en est toujours des couleurs les plus vives pour lesquelles les *kanakous* (indigènes) ont une prédilection toute particulière. Leurs cheveux noirs et bouclés sont ornés de fleurs ou d'une espèce de diadème confectionné avec de la laine de diverses couleurs et les fruits jaune d'or des pandeños. Cette coiffure sied bien à la plupart des femmes qui sont d'ailleurs en grande majorité jolies et bien faites. J'ai vu ici beaucoup de femmes aller à cheval avec des selles d'homme et à la manière des hommes; toutefois elles portent alors, pardessus leur tunique, une longue pièce d'étoffe roulée autour des hanches; cette étoffe maintenue avec les pieds dans les étriers retombe par derrière à droite et à gauche en deux longues bandes qui, lorsque le cheval trotte ou galope, font un très-bel effet.

Le costume des amazones indigènes est complété par un chapeau d'homme ordinaire sur lequel se balance une plume d'autruche. Quelquefois j'en ai vu aussi qui portaient par-dessus leur tunique une espèce de petite poncha ou *serapa*, comme on l'appelle ici, c'est-à-dire une pièce d'étoffe carrée au milieu de laquelle il y a un trou pour passer la tête; ce pardessus est ordinairement de couleur foncée avec une bordure de couleurs les plus vives et les plus variées.

Le 27 octobre, il devait y avoir présentation solennelle à la cour de Sa

Digitized by Google

Majesté Kamehameha III. Mais Sa Majesté, comme bon nombre de ses sujets, a un très-grand faible pour les spiritueux, de sorte que souvent il arrive que, se trouvant indisposée, elle ne peut paraître à la cérémonie. Afin d'éviter cet inconvénient, on avait cette fois emmené le monarque à la campagne quelques jours avant la présentation, pour qu'il eût le temps de bien se calmer. Ce ne fut que très-tard dans la soirée du jour qui précéda l'audience que toute la cour composée de trente à quarante personnes, tant hommes que femmes, revint à cheval à la ville.

Le lendemain matin, les officiers de l'escadre (outre ceux du *Mississipi* et du *Susquehannah*, il y avait aussi ceux des corvettes *Sainte-Marie et Portsmouth* alors mouillées à Honoloulou) se rassemblèrent dans la maison du consul et ministre plénipotentiaire des États-Unis, M. Gregg, où se trouvaient aussi réunis les plus notables des Américains, résidant à Honoloulou. Vers midi, nous nous rendîmes tous au palais royal; c'est un bâtiment dont l'aspect ne répond guère à son nom; il est situé dans la partie est de la ville au milieu de jardins assez spacieux. A l'entrée des jardins, le premier régiment de la garde royale (huit hommes et deux officiers) et plus loin, près du palais, le second régiment (vingt-cinq à trente hommes avec quatre officiers) étaient sous les armes; les soldats de Sa Majesté avaient l'habit rouge et un drapeau flottait au milieu d'eux. Dans la Véranda, une atroce musique écorchait l'air *Hail Columbia;* le gouverneur d'Honoloulou avec les ministres, suivi de quelques officiers d'état-major, reçut les visiteurs et les accompagna dans une espèce de salle d'attente ornée de plusieurs portraits à l'huile de grandeur naturelle, entre autres celui de feu S. M. Kamehameha I^er^, couvert du manteau de plumes national et la poitrine tatouée. A côté l'on voyait, rapprochement assez étrange, les portraits du dernier roi de Prusse et de son successeur actuellement régnant, ainsi que celui du prince Blücher. Par quelle voie et par quel singulier enchaînement de circonstances le vieux feld-maréchal *Vorwaerts* (1) est-il arrivé jusqu'ici? Dieu seul le sait.

Au bout de peu de temps on annonça que Sa Majesté était prête à nous recevoir, et nous nous rendîmes tous à la salle du trône; c'était un appartement d'environ quarante pieds de long sur vingt de large, très-convena-

(1) C'est à dire *en avant*, surnom donné à Blücher par ses soldats. (N. du T.)

Digitized by Google

blement meublé à l'européenne, ainsi que le reste du palais. Au milieu d'une longue paroi se trouve le trône, fauteuil en bois sculpté assez simple dont le dos est surmonté d'une couronne couverte du célèbre manteau royal de Kamehameha Ier. Ce manteau est une précieuse relique et sans contredit un des plus magnifiques manteaux royaux du monde entier. Les petites plumes du plus beau jaune d'or dont il est fait viennent d'un oiseau rare qui n'a que deux de ces plumes sous les ailes et qui est très-difficile à tuer.

Le roi est de taille moyenne comme tous les kanakous, il est bien fait, et sa physionomie n'est pas désagréable, mais elle n'a toutefois aucune expression ; son œil a quelque chose d'un peu hébété, il est humide et flottant comme c'est souvent le cas chez les vieux buveurs. M. Gregg présenta d'abord les capitaines des différents navires, puis chacun d'eux présenta ses officiers. Parmi les visiteurs présents se trouvait aussi le lieutenant-gouverneur de Californie.

En face du trône pendait un grand portrait en pied et de grandeur naturelle du feu roi Louis-Philippe, et à côté les portraits de Kamêhameha II et de son épouse, peints tous deux à Londres où le royal couple mourut pendant une visite qu'il avait été faire en Angleterre. Le roi est représenté en habit vert orné de passements à la mode hongroise, et la reine en élégante toilette de dame européenne ; elle a déjà un peu de cette corpulence qu'on remarque, sous cette latitude, chez toutes les femmes de trente ans.

La présentation faite, chacun de nous fut prié d'inscrire son nom dans un livre destiné à cet usage comme cela se pratique en Europe dans beaucoup de collections de curiosités ; puis, au bout de quelque temps, nous fûmes tous gracieusement congédiés tandis que le corps de musique d'Oahou nous écorchait les oreilles sous prétexte de nous jouer le *Yankee-doodle*, auquel elle ajouta, pour le bouquet, le *God save the king* qui a été adopté comme air national d'Hawaï.

Le jour suivant, le roi vint nous rendre notre visite à bord du *Susquehannah*, où il fut reçu avec les honneurs dus à son rang. La frégate française *Arthemise* et la corvette anglaise *Trincomala* saluèrent également, et même elles avaient fait monter leurs hommes d'équipage sur les vergues. Le roi prit grand plaisir à examiner notre magnifique vaisseau, et il témoigna

Digitized by Google

Digitized by Google



Honolouloa dans l'île d'Owhou (une des Sandwichs)

Digitized by Google

le désir de faire à son bord une petite promenade, ce qui eut lieu le 30, jour où le *Susquehannah* partait en avant pour San-Francisco.

Le principal produit agricole d'Oahou c'est la racine d'arrow; elle ne croît que dans des terrains limoneux qu'on doit toujours tenir sous l'eau. La plante elle-même ressemble assez à une rave rouge de très-grande dimension, elle a de larges feuilles d'un vert très-vif et frisées comme nos feuilles de choux. Quand la racine a atteint le degré de maturité convenable, on l'arrache et on la coupe près de la tige, qu'on dépouille de ses feuilles et qu'on replante en terre où elle repousse de nouveau. Pour faire la récolte aussi bien que pour planter, les indigènes sont jusqu'à mi-corps dans la vase et dans l'eau; c'est un travail très-pénible auquel les blancs ne peuvent pas résister. Bouillie dans l'eau, la racine d'arrow a un goût assez semblable à celui de la pomme de terre, et mangée avec du beurre, c'est un mets très-nourrissant. Toutefois les Kanakous la mangent rarement ainsi; ils aiment généralement mieux la préparer en *Poe*, comme ils disent. Voici comment ils s'y prennent : deux hommes, armés chacun d'une masse de fer, broient dans une auge en bois une certaine quantité de racines d'arrow; pendant ce temps on y verse peu à peu de l'eau jusqu'à ce que le mélange prenne à peu près la consistance de la colle de relieur; on remplit de cette colle de grandes calebasses où on la laisse jusqu'à ce qu'il s'y produise une légère fermentation, et c'est alors qu'on la mange en plongeant sans façon le doigt dans cette masse visqueuse qu'on tortille vivement et qu'on porte ainsi à la bouche. Un jour qu'en qualité d'hôte on m'invita à plonger mon doigt l'un des premiers dans la calebasse, je dus me résigner à ce procédé assez peu appétissant et goûter la bouillie d'arrow; elle a un goût fade et aigrelet, c'est à peu près comme du lait-battu dans lequel on aurait délayé de la farine; toutefois elle doit être très-saine et très-nourrissante, à en juger par l'embonpoint et la bonne mine des Kanakous.

J'ai déjà fait mention de la vallée de Nouanoo qui se trouve derrière la ville et conduit à la montagne. C'est la promenade favorite des habitants d'Honoloulou, et, sur la route qui traverse cette vallée par le milieu, on voit continuellement circuler voitures, cavaliers et piétons.

J'avais résolu de faire une excursion de plusieurs jours du côté opposé de l'île, et je suivais, en conséquence, la route qui monte en pente douce

Digitized by Google

vers la montagne; mais à une distance de six milles anglais, la vallée se resserre brusquement en une gorge étroite dominée à droite et à gauche par de hautes montagnes dénudées, et un abîme d'environ mille pieds de profondeur coupe le chemin.

C'est un endroit sauvage et d'un aspect sinistre, auquel se rattachent de sombres souvenirs. Lorsque Kamehameha Ier vint (en 1770, si je ne me trompe), d'Oahii à Oahou, il aborda avec ses guerriers un peu à l'est de la ville actuelle et, dans plusieurs combats, chassa les indigènes vers cette vallée où ils essayèrent de se maintenir. Sur le côté gauche de cette pente escarpée il y eut un dernier combat désespéré et décisif, et les vaincus aimèrent mieux se donner la mort en se précipitant dans l'abîme que de subir la loi du vainqueur. Dans les broussailles qui entourent le pied de ces rochers, on peut encore aujourd'hui retrouver les ossements et les crânes de ces infortunés.

De cette pente escarpée s'étend jusqu'à l'autre rive de la mer une vaste plaine, entourée par des montagnes en forme de demi-lune. Jusqu'en 1848 on ne pouvait grimper sur ces rochers qu'avec des peines infinies et en s'exposant aux plus grands dangers; mais depuis cette époque on a employé les prisonniers à construire un sentier par lequel on peut maintenant, quoique ce ne soit pas encore tout à fait sans danger, descendre dans la plaine avec des bêtes de somme; pour les piétons ce sentier est assez commode et parfaitement sûr.

J'avais remis quelques légers bagages et un peu de provisions à un ânier de Calioche (petit village situé à l'extrémité de la vallée). Cet homme, nommé Jinéo Croë, était évidemment un génie; il parlait assez couramment l'anglais, et avait été dans ses voyages jusqu'à New-Bedford aux États-Unis, il avait aussi servi pendant un certain temps à bord de la corvette américaine *Congrès*, et il s'y était très-bien trouvé; seulement il était furieux de ce que, pour s'être légèrement grisé, on avait eu l'impolitesse de lui donner des coups de garcette. Il pensait que New-Bedford et New-London devaient être les deux plus belles et plus grandes villes de toute l'Amérique. Il n'avait pas vu la seconde de ces deux villes, mais, d'après le grand nombre de baleiniers qui en viennent tous les ans, il jugeait que ce devait être également une place très-importante. Il me raconta aussi une foule d'exploits de Kamehameha Ier, dont la tradition a conservé le souvenir; et

Digitized by Google

me fit ainsi passer le temps jusqu'au soir que nous arrivâmes passablement fatigués à Calioche.

Chose à laquelle j'étais loin de m'attendre, j'y trouvai un très-bon logement et un excellent lit dans une maison de bois bâtie, il y a déjà dix ans, sur cette île par un vieux Suédois. Il se trouve dans ce village une mission protestante avec église et école. L'église est construite en pierres, mais recouverte d'un toit de gazon; elle peut contenir de mille à douze cents personnes environ. A côté se trouve le bâtiment de la mission avec un jardin et quelques terres qui en dépendent.

J'avais une lettre de recommandation pour le missionnaire M. Parker, mais il était absent; l'établissement d'une nouvelle communauté, à environ quinze milles anglais plus au nord, réclamait sa présence. A peu près à deux milles de Calioche, il y a aussi une chapelle catholique; on y célébrait justement, lorsque je vins la visiter, la fête de la Toussaint; toutefois la communauté catholique est beaucoup plus petite que la protestante.

On avait fait aussi sur cette partie de l'île quelques essais de plantations de canne à sucre, mais ces essais étaient encore trop récents pour qu'on pût constater un résultat décisif. Pour remédier au manque de bons travailleurs on a dans ces derniers temps fait venir ici des Chinois, cependant ils sont encore en très-petit nombre. Le pays paraît, du reste, avoir de très-bons pâturages; j'ai vu, en effet, du bétail en assez grande quantité et en excellent état; quant aux moutons, à ce qu'on m'a dit, ils ne réussissaient pas très-bien. Cela tient à une certaine sorte d'herbe qui contient une fleur acanthacée, laquelle non-seulement s'attache à la laine et la gâte, mais pénètre même dans la peau des moutons et les rend malades.

Le lait et le beurre sont excellents à Honoloulou, et l'on cultive dans les environs de la ville beaucoup de bons légumes; cependant les prix en sont excessivement élevés, on peut même avoir du bénéfice à faire venir de Californie les pommes de terre et les oignons; les poulets et les œufs sont également très-chers, par contre les poissons coûtent très-bon marché, notamment le saumon salé qui est importé de l'Orégon et qui a un goût délicieux. Le gibier paraît être fort rare; je n'ai guère aperçu que quelques bécasses et deux ou trois canards sauvages; aussi n'ai-je rien pu ajouter de nouveau à ma collection ornithologique.

Ce qui fait la plus grande importance d'Honoloulou, c'est incontestable-

Digitized by Google

ment que son port sert de relâche aux baleiniers. Lorsque nous vînmes ici il y en avait déjà près de quarante, et cependant nous ne sommes encore qu'au commencement de la saison où ils ont coutume d'arriver; chaque jour il en vient de nouveaux, souvent douze ou quinze dans la même journée, et au moment de notre départ il pouvait bien y en avoir en rade de cent cinquante à cent soixante et dix.

Ces vaisseaux recrutent ordinairement un nouvel équipage après la campagne d'été, en partie dans le nord de l'océan Pacifique et dans la mer du Japon, en partie dans l'océan Arctique et dans le détroit de Behring. Lorsqu'ils ont vendu ou débarqué le produit de leur pêche, ils se préparent pour la campagne d'hiver, au sud du Pacifique. Cette année, on n'était pas très-content de la pêche; un vaisseau revint même à vide après une course de six mois. Quelques-uns cependant avaient été plus favorisés, entre autres le *South-America* qui avait fait l'année dernière trois mille, et cette année-ci deux mille six cents tonnes d'huile.

Ces baleiniers ont un aspect tout particulier avec leurs énormes chaudières que l'on voit à l'avant sur des foyers en maçonnerie, leur quatre ou six fortes chaloupes arrondies par les bouts et pendant des deux côtés du navire au-dessus des bastingages; souvent ces chaloupes sont brisées à l'avant, et leur doublure de cuivre pendant en lambeaux indique la puissance des bancs de glaces qui flottent dans les mers du Nord.

La veille de notre départ on attendait encore une visite du roi à bord du *Mississipi*, mais Sa Majesté avait de nouveau daigné s'enivrer et elle nous envoya ses excuses.

Lorsque nous doublâmes la pointe sud d'Oahou, je comptai encore trois grands cratères sur trois pointes de terre qui s'avancent dans la mer; tous appartenaient à une période déjà très-éloignée comme l'indiquait leur lave rougeâtre et effleurie.

Digitized by Google

# SAN-FRANCISCO

Digitized by Google

Digitized by Google

# SAN-FRANCISCO

ASPECT DÉSOLÉ DES COTES. — LA VILLE TOMBÉE DES NUES. — SYSTÈME DE NIVELLEMENT. — ACCROISSEMENT RAPIDE. — THÉATRE. — MAISONS DE JEUX. — CHERTÉ DÉCROISSANTE. — BENICIA. — CHASSE ABONDANTE DANS LES TULES. — BELLE PERSPECTIVE POUR LES CULTIVATEURS. — LE COMPAGNON DE CHASSE. — MARTINEZ. — UN CHERCHEUR D'OR DEVENU GEÔLIER. — PREMIÈRE MOISSON ARTISTIQUE. — ARRIVÉE SUR LA RADE DE PANAMA. — L'ILE TABOGA. — LA VILLE DE PANAMA. — CAMINO REALE.

A bord le 8 janvier 1855.

De toutes les villes que j'ai vues jusqu'ici aucune n'a produit sur moi un effet aussi singulier que San-Francisco, et je suis en vérité fort embarrassé pour en donner la description par écrit.

La côte de Californie que nous eûmes en vue le 22 novembre est désolée et repoussante; des rochers à pic, entièrement couverts de guano en beaucoup d'endroits, et contre lesquels la mer se brise en soulevant des masses d'écume blanche, occupent tout le côté nord de la baie; vers le sud, ce sont

Digitized by Google

de petites collines de sable ondoyantes couvertes par places d'herbes et de broussailles, et ailleurs entièrement nues. Dans tout cela il y a à peine trace de civilisation ; à l'exception d'un phare, ou plutôt d'une maison qui sert de phare à gauche, à l'entrée de la baie, et d'un télégraphe établi un peu plus loin sur la droite, rien n'indique que le pays qu'on aborde soit habité par des hommes. On voit voler autour de soi d'immenses bandes de cormorans et de mouettes qui font entendre leur cri sinistre, et sur le sable du rivage se promènent gravement des pélicans qui, semblables à de vieux vétérans impassibles, se dérangent à peine de leur pêche à l'approche de notre vapeur colossal.

Lorsqu'on est entré dans le détroit on voit d'abord à droite une batterie de gros calibre, à côté de cette batterie quelques bâtiments blancs, plus loin, et en tirant vers le milieu de la baie, un rocher de granit gris sur lequel est un fanal avec quelques travaux de fortification encore inachevés. Peu à peu apparaissent à droite quelques maisons, jusqu'à ce qu'enfin, derrière la forêt de mâts des nombreux vaisseaux mouillés dans le port, on aperçoive la ville elle-même construite sur et entre sept collines comme la ville éternelle.

Lorsque je mis pour la première fois le pied sur le rivage, je m'écriai involontairement : « Voilà une grande ville qui est tombée des nues et... en partie dans l'eau. » Des spéculateurs qui possèdent sur le rivage de petits terrains à bâtir ont augmenté artificiellement leur propriété foncière en faisant bien avant dans la mer des pilotis sur lesquels ils ont construit des maisons. Tant que ces pilotis ne sont pas remplis de pierres et de terre pour donner aux bâtiments une base un peu plus solide, le séjour de ces maisons n'est pas très-agréable ; elles sont pour la plupart en bois et servent soit de magasin, soit d'entrepôts aux négociants qui désirent être dans le voisinage immédiat des navires.

Sur la terre ferme c'est un désordre, un fouillis effrayant. On est occupé à aplanir et à niveler autant que possible des terrains très-inégaux et cela produit des effets on ne peut plus comiques. Ici on comble de grandes profondeurs, de sorte que voitures et piétons passent au niveau des cheminées de maisons qui auparavant se trouvaient en bel air sur une hauteur et jouissaient d'une vue superbe ; si le propriétaire ne se hâte d'abattre sa maison ou, ce qui arrive très-souvent, s'il ne l'élève de quarante à cinquante pieds,

Digitized by Google

sa propriété court risque d'être ensevelie absolument comme Herculanum ou Pompéi. Là, au contraire, une maison s'élève sur un mamelon isolé de cinquante à soixante pieds de hauteur; de nombreux ouvriers sont occupés à en déchausser la base et à la miner; déjà les abords de cette maison sont complétement coupés, et si le propriétaire ne se hâte de payer pour faire partir tous ces rongeurs, il est probable que sous peu on lui épargnera la peine de démolir son immeuble ou de descendre son mobilier. Bref, on se ferait difficilement une idée de ce tohu-bohu. Souvent, dans les premiers temps, ces fouilles ont donné lieu à de singulières aventures. Ainsi des *Squatters* venaient, sans plus de façons, s'établir sur un terrain qui appartenait déjà à un autre, mais dont le propriétaire était absent; ils ne voulaient pas plus entendre parler de payer les impôts que de céder la place au légitime propriétaire; ils cherchaient à contrecarrer celui-ci par tous les moyens; ils jetaient de la terre, des pierres, des tonneaux vides, etc., sur les travailleurs, ce qui donnait fréquemment lieu à des luttes sanglantes. Enfin on creusait une mine, on y mettait un tonneau de poudre avec une longue mèche, et le propriétaire entêté n'avait qu'à s'enfuir au plus vite sous peine d'accompagner sa maison dans les airs.

Les anciennes constructions de bois disparaissent maintenant de tous les côtés, et il s'élève à la place de nouvelles maisons en pierre, dont quelques-unes assez jolies et spacieuses, ce qui donne déjà à la ville une physionomie un peu plus consistante; les anciens madriers de bois sont remplacés par de bons pavés; il y a des magasins bien fournis, des boutiques aussi élégantes qu'à Londres ou à New-York et de fastueux hôtels que fréquente une masse de gens affairés; lorsque le soir, à la lueur du gaz qui éclaire déjà presque toutes les rues, on voit sortir le monde élégant du théâtre, on peut à peine se figurer que, il y a six ou sept ans au plus, on prenait encore au *lasso* sur cette même place des bœufs et des chevaux sauvages. On trouve que les villes des parties orientales de l'Union américaine se sont élevées avec une rapidité étonnante; mais que dira-t-on de San-Francisco? Son développement tient du prodige, et je voudrais bien voir la mine que ferait aujourd'hui un voyageur qui l'aurait visitée, il y a trois ou quatre ans, comme par exemple, mon ami Gerstaecker. Sans aucun doute je serais moi-même aussi surpris qu'eux si le hasard me ramenait ici dans trois ans!

San-Francisco a déjà plus d'une douzaine d'églises dont quelques-unes

Digitized by Google

sont très-grandes et assez belles ; trois théâtres, sans compter les nombreuses salles de concert et de jeu, véritables enfers où l'on fait également de la musique. Le théâtre métropolitain est situé dans Montgomery street ; il fait peu d'effet du dehors car sa façade entière est occupée par des cafés et des magasins. Le terrain inégal est utilisé ici d'une manière aussi habile qu'économique. Le parterre et la scène elle-même sont de beaucoup au-dessous du niveau de la rue, et du vestibule on entre de plain-pied dans un spacieux amphithéâtre — la place de prédilection des dames élégantes — qui s'avance très-loin et au-dessus duquel il y en a un second de même grandeur pour la classe inférieure. La salle peut contenir environ de deux mille à deux mille cinq cents personnes. Le prix des places est de trois dollars pour les loges d'avant-scène, deux dollars pour le premier amphithéâtre, un dollar pour le parterre, etc.

J'assistai le premier soir à une représentation de *Lucrèce Borgia* qui certes n'eût pas fait grande sensation dans les capitales de l'Europe ; le lendemain, cependant, je fus assez content de la manière dont on joua un drame et une comédie.

J'ai visité six ou sept classes différentes de maisons de jeux. Dans les plus ordinaires telles que *Eldorado*, *Euréka*, *Harmonie*, *Amitié*, etc., on ne joue pas très-gros jeu et une foule des plus mêlées se presse autour des tables. Ici c'est un matelot qui vient de recevoir sa paie et qui l'aventure sur une carte ; là un commis élégant, tiré à quatre épingles qu'une heureuse spéculation a mis en fonds, plus loin un Mexicain dans sa sale *serapa*, ou un mineur dont la figure brûlée par le soleil et les mains calleuses annoncent avec combien de peine il a gagné cet or qu'il dépense avec tant d'ardeur en ce moment. Je n'ai vu d'armes sur aucun de ces joueurs, mais d'après plusieurs anecdotes qui m'ont été racontées, je ne doute pas le moins du monde qu'ils n'en aient de cachées et qu'à l'occasion ils les tirent pour se venger sur un heureux rival des disgrâces de la fortune. Comme je l'ai déjà dit, il y a dans tous ces endroits de la musique, soit un orchestre complet dont l'harmonie est souvent tant soit peu effrayante, soit un quatuor, ou bien un piano avec accompagnement de violon ou de cornet à piston ; j'ai remarqué plusieurs femmes faisant le métier de croupiers ; les jeux les plus ordinaires sont le *pharaon* et le *monte*. Les maisons de jeu des gens comme il faut sont moins en vue et moins banales que celles dont je viens de parler, qui toutes

Digitized by Google

sont au rez-de-chaussée, et ouvertes à tout venant. Dans les premières on joue plus gros jeu et l'on y voit des poignées de pièces de cinquante dollars, changer de main avec une rapidité foudroyante. Ces maisons-là sont tenues sur un pied de très-grande élégance et y l'on sert gratis toutes sortes de rafraichissements.

Les salles de billard, où il y en a souvent dix ou douze, sont également très-élégantes; et dans les établissements qui veulent se concilier la faveur du public on déploie un luxe effréné; mais tout ce luxe est un peu brutal, et il est rare que le goût s'y mêle. Les frais de billard vont d'un demi-dollar jusqu'à un dollar par partie.

La vie matérielle commence déjà en somme à se mettre un peu plus en rapport comme prix avec celle des autres pays; on peut dès à présent avoir une très-bonne pension pour douze à quinze dollars par semaine; la viande, surtout la venaison, est assez bon marché; les habits, quand on les achète tout faits, ne sont pas beaucoup plus chers qu'à New-York ; mais les salaires des ouvriers sont encore très-élevés. Pour les habitations particulières et les magasins on paie aussi des loyers énormes, les domestiques ont ordinairement de huit cents à mille dollars de gages par an. Ainsi l'ancien cuisinier du commodore Perry, qui a pris son congé à la fin de l'expédition, s'est placé dans un des premiers hôtels où il a quinze cents dollars et le logement. Quand il me contait cela, j'étais tenté de maudire mes parents pour n'avoir pas fait de moi un artiste en cuisine. Voilà au moins des gens utiles et qui gagnent de l'argent!

Bien que les affaires se fassent ici sur un très-grand pied, et que les gens y jettent autour d'eux les mille et les millions comme si c'étaient des noyaux de cerises, l'argent monnayé est cependant un peu rare, attendu que chacun cherche à réaliser un avoir le plus tôt possible et à s'en aller. Naturellement il ne reste dans ce pays qu'une très-faible partie de la grande quantité d'or que produisent les mines; cependant tout indique que ce fâcheux état de choses ne tardera pas à s'améliorer. Les travailleurs actifs et habiles qui ne sont pas dévorés de la fièvre de l'or voient chaque jour les conditions devenir plus favorables pour eux; bientôt la population, au lieu de changer sans cesse comme aujourd'hui, deviendra stable, et l'impulsion extraordinaire que va donner au commerce de l'océan Pacifique le traité avantageux conclu avec le Japon fera de San-Francisco, surtout lorsque le chemin de

Digitized by Google

fer qui doit relier cette ville avec New-York sera terminé, un des centres de commerce les plus importants du continent américain. Le climat est sain et agréable et depuis longtemps je ne m'étais pas senti aussi bien portant qu'en Californie; j'y jouissais notamment d'un merveilleux appétit, et souvent je cessais de manger, non parce que j'étais rassasié, mais parce que j'avais honte de tout ce qui s'était déjà englouti dans mon estomac.

Après un court séjour à San-Francisco, nous remontâmes le Sacramento jusqu'à Benicia, à trente milles environ, pour y charger du charbon et faire faire quelques réparations aux machines. La baie est entourée de tous côtés par des montagnes qui n'ont rien de très-pittoresque ; elles étaient arides et brûlées, et ce qui me fit surtout l'effet le plus désagréable, ce fut d'y voir si peu d'arbres.

Au détroit de Carquinas la baie se resserre au point de n'avoir plus qu'un demi-mille de large; sur une île située à gauche, un peu en avant de ce détroit, est établi l'arsenal maritime, où règnent depuis peu une activité et un mouvement extraordinaires; cet arsenal aura bientôt des chantiers et des docks en parfait état. A cinq milles au delà du détroit de Carquinas est situé Benicia, petite ville qui, il y a peu de temps encore, menaçait de supplanter San-Francisco, ce qui serait assez difficile aujourd'hui. Comme en Californie, ainsi que dans les autres États de l'ouest, les villes sont bâties très au large, les maisons sont disséminées, et il n'y a qu'une seule rue, près du débarcadère des vapeurs du fleuve, qui ait environ un demi-mille de longueur et une rangée non interrompue de maisons. A l'extrémité supérieure de la ville sont les ateliers de machines de la *Pacific-steam-navigation-Company*, qui a établi ici de magnifiques chantiers et de vastes bâtiments où elle occupe environ mille ouvriers ; de sorte que Benicia pourrait devenir par la suite aussi importante comme ville de fabrique que San-Francisco comme ville de commerce.

Les ateliers de la compagnie forment un tout complet qui fait grand honneur à l'architecte tant sous le rapport de la beauté que sous celui des bonnes dispositions. Ces travaux ont dû coûter des sommes énormes, quand on songe à quel prix élevé était la main-d'œuvre lorsqu'ils furent entrepris.

Au-dessus de ces établissements se trouve la station militaire dans laquelle on est en train de construire des magasins, des arsenaux et des casernes. La garnison actuelle se compose d'un peu plus de cent hommes (artillerie),

Digitized by Google

avec les officiers du train et un détachement du corps d'ouvriers. Le général Wool, commandant des forces militaires en Californie, réside également à Benicia avec son état-major.

Au-dessus de Benicia est la baie de Suisan, qui a environ trente milles de circuit; elle est entourée de terrains bas et marécageux (*tules*) coupés par de petites rivières et en certains endroits par des étangs.

Ces *tules* servent de séjour à des millions d'oies et de canards sauvages, et j'y ai consommé pas mal de poudre et de plomb. De ma vie je n'ai vu réunies de pareilles masses de gibier; il n'est pas rare que des espaces d'un à deux milles carrés soient entièrement couverts d'oies sauvages; il y en a souvent des troupes de vingt à trente mille dans la baie ou dans les étangs, et, lorsqu'après un coup de fusil, toute la troupe s'envole, leurs ailes font un bruit pareil à celui d'un grand fleuve se précipitant d'une montagne. Avant que ces marécages ne soient desséchés et livrés à la charrue, plus d'un amateur pourra venir encore y faire des chasses comme il n'en trouverait pas facilement l'occasion dans le monde entier. Naturellement, beaucoup de gens en font leur métier : ils se cachent dans les roseaux, aux endroits les plus favorables, et, lorsque l'eau est noire de gibier, ils tirent dans le tas, et parfois d'un seul coup abattent quinze à vingt oies. Je n'aimais pas cette manière de chasser, d'abord parce qu'on mutile ainsi beaucoup d'oiseaux que l'on perd, ensuite parce que je n'aurais pas su où mettre tant de gibier; j'aimais mieux m'embusquer le matin et le soir, et tirer les oies et les canards au vol. Le docteur Warhove, de Benicia, qui s'est montré pour moi on ne peut plus aimable, mit à ma disposition un cheval qui me vint fort à point; car, traîner sur son dos, pendant six ou huit milles, une douzaine d'oies grasses, est une corvée assez fatigante.

Quelquefois aussi je faisais de plus grandes excursions, jusqu'à Suisan (vingt milles) ou à Napa-Valley (vingt-six milles). Le pays est généralement accidenté et couvert d'avoine sauvage. La terre est forte, et vers la fin de l'été, elle est entièrement desséchée et crevassée; alors toute l'herbe et l'avoine sauvage est brûlée dans la racine et repousse de nouveau de sa graine. Néanmoins, ce terrain donne des récoltes très-abondantes pour peu qu'on le cultive; aussitôt après les pluies, à la fin de décembre ou au commencement de janvier, on laboure, on sème, et en juillet, au commencement d'août au plus tard, une riche moisson paie les travaux du cultivateur. Dès à présent



Digitized by Google

la Californie produit assez de blé pour se suffire amplement; et, dans quelques années, elle pourra en exporter d'assez grandes quantités; de sorte que, si l'or vient à lui manquer, elle attirera chez elle, avec son blé, l'or des pays étrangers au lieu de les en fournir.

Beaucoup de cultivateurs engraissent déjà des porcs, et ces animaux, qui courent en liberté dans les *tules*, réussissent parfaitement; seulement, il faut un peu surveiller les plus jeunes, pour qu'ils ne deviennent pas la proie d'une espèce de petits loups nommés cayotas.

Le défaut principal de toute cette contrée est la rareté du bois et le manque de bonne eau potable entre les collines. Aussi, la possession d'une source est-elle pour le colon un trésor inestimable, lorsqu'il peut en découvrir une dans l'endroit où il s'établit.

J'ai passé plusieurs fois la nuit dans le rancho d'un fermier nommé William Harley qui, avec un aide, se livre à l'engrais des porcs. Jerry (ainsi se nommait le sous-gouverneur de la ferme) était une espèce de génie; originaire du haut Arkansas, il ne savait pas lui-même son âge, mais je lui donnai environ trente ans. Il se faisait une singulière idée des affaires du monde; il avait entendu dire qu'il y avait guerre quelque part et qu'il était venu des vaisseaux anglais à San-Francisco; il ne lui en fallut pas davantage pour le déterminer à fondre une masse de balles pour sa carabine, afin d'être, en tous cas, en mesure de se défendre. Jerry était venu en Californie par la route de Tucket, avec un marchand de bestiaux de l'Arkansas; il avait eu en chemin beaucoup de peines, car, ses bœufs ne voulant pas marcher avec les buffles, s'enfuyaient, ou bien lui étaient volés par les Indiens. J'écoutais volontiers les singuliers récits de cet amusant personnage lorsqu'il était en humeur de causer, ce qui ne lui arrivait pas souvent; j'allais aussi volontiers à la chasse avec lui, car il était excellent tireur, et s'entendait on ne peut mieux à s'approcher du gibier en se glissant doucement à travers les roseaux.

J'ai eu aussi l'occasion, en sa compagnie, de chasser au clair de lune dans les marais, ce à quoi je n'aurais pas osé me risquer seul, attendu que si on ne connaît pas très-bien les localités on peut, par les épais brouillards qui s'élèvent presque chaque jour, s'enfoncer dans la vase et n'en jamais sortir. Comme je l'ai déjà dit, je cessais souvent de chasser parce que je ne pouvais pas porter plus de gibier que je n'en avais, et que j'étais fatigué de charger et de décharger mon fusil.

Digitized by Google

En face de Benicia est située Martinez, petite ville d'environ trois cents feux, qu'un bac à vapeur met en communication avec l'autre rive. Il s'y est établi beaucoup de colons des États de l'est, notamment de New-Bedford et de New-Tucket-Island. Dès le lendemain de notre arrivée, nous reçûmes de nombreuses visites ; il vint à bord plus de cent personnes qu'amena et remmena le capitaine Coffin, propriétaire du bac à vapeur. Les visiteurs furent reçus aussi bien que possible au milieu de la saleté et du désordre qui règnent toujours à bord d'un bâtiment où l'on charge du charbon. Ils parurent enchantés de l'accueil qui leur avait été fait, et nous invitèrent tous à leur rendre leur visite ; plusieurs d'entre nous y allèrent, et notamment les jeunes officiers.

Un jour je me fis aussi passer de l'autre côté de l'eau, et j'eus un plaisir que je n'avais plus eu depuis bien longtemps, celui de faire une délicieuse promenade dans une jolie vallée à l'entrée de laquelle est située Martinez ; avantage rare dans ce pays, on y jouit de l'ombrage de beaux arbres (chênes nains et chênes rouges), et, ce qui n'est pas moins agréable, l'œil y est égayé par un charmant ruisseau dont les ondes limpides serpentent à travers la vallée. La principale ressource du pays est l'agriculture, les champs y sont très-étendus et en bon état ; ils prouvent, comme je l'ai dit, que les colons qui ne sont pas attirés par la soif de l'or peuvent trouver, en cultivant la terre, un revenu plus durable qu'en fouillant dans les mines.

A l'extrémité supérieure de la ville, je trouvai un bâtiment de pierre d'un aspect assez étrange, avec de petites fenêtres grillées, et le seul de son espèce dans la localité. D'un côté de ce bâtiment étaient appuyées contre le mur environ une douzaine de planches, et, sous le toit ainsi formé, recouvert aux deux bouts par de vieilles couvertures, était dressé un lit de camp ; à côté, sur une planche, on voyait une cruche à eau, un verre, un pot, une gamelle de fer-blanc avec une cuillère dedans, une boîte d'allumettes chimiques et une carabine à deux coups ; sur le lit dormait d'un profond sommeil un homme à longue barbe, d'une physionomie rude et brutale, et de dessous son oreiller sortait la crosse d'un revolver. J'avais soulevé une des couvertures et j'examinais le dormeur. Singulière habitation, me disais-je à part moi, lorsque le dormeur, réveillé en sursaut par un rayon de soleil qui lui tomba en pleine figure, se leva vivement et saisit son pistolet, ce qui me parut être ici la manière habituelle de se souhaiter réciproquement le bon

Digitized by Google

jour. Mais lorsqu'il vit que j'avais la mine d'un honnête homme et surtout d'un homme pacifique, il se calma et m'apprit que cette maison était une prison, qu'il en était le geôlier, et que le palais de planches que je voyais était son logement. Ce n'est pas ma foi une trop mauvaise place! De l'intérieur de la maison de pierre j'entendis des voix qui criaient : « Eh bien, M. R..., quand nous apporterez-vous notre déjeûner? — Attendez encore un peu, vous n'en aurez que meilleur appétit, » répondit le geôlier. Il y avait en ce moment deux pensionnaires dans cet hôtel; un troisième avait été pendu la veille de notre arrivée. Tous trois s'étaient occupés pendant un certain temps à tirer des Indiens, uniquement pour le plaisir de les voir sauter, comme ils disaient; ils avaient aussi assassiné un blanc, et en outre, ce qui est puni le plus sévèrement dans ce pays, volé quelques chevaux. Ces deux derniers méfaits ne pouvaient certes pas rester aussi impunis que leur premier passe-temps. Deux de ces hommes avaient déposé contre le troisième, et, en récompense de leur sincérité, on ne les avait condamnés qu'à la détention perpétuelle — à moins toutefois qu'ils ne jugent convenable de s'évader, ce qui, dans les conditions actuelles, ne me paraît pas très-difficile.

Le geôlier, d'ailleurs très-bon diable, me raconta qu'il était venu avec trois compagnons de la Nouvelle-Angleterre, d'où ils amenaient une scierie dans l'intention de la monter et de l'exploiter en commun; mais il arriva à cette société ce qui est arrivé à tant d'autres du même genre, elle fut dissoute parce qu'on ne s'accordait pas, la scierie fut vendue et tous les associés se firent chercheurs d'or. L'un d'eux était devenu riche dans ce nouveau métier, deux autres avaient disparu. Le dernier membre de la compagnie en présence duquel je me trouvais alors ne me parut pas avoir trouvé pour un million de sable d'or, sans quoi il n'en serait pas réduit à garder avec sa carabine double et son revolver le rebut de ses semblables.

Nous eûmes aussi quelques bals tant à Martinez qu'à Benicia, et l'on nous fit un si bon accueil que les onze jours que nous passâmes à Benicia s'écoulèrent beaucoup plus rapidement que je ne l'aurais supposé.

Je fus surpris de rencontrer inopinément à San-Francisco M. Froebel que j'avais trouvé pour la première fois à New-York, puis, il y a trois ans, dans l'Amérique centrale, et dont je n'avais plus entendu parler depuis lors. Il s'occupait ici à fondre et à affiner de l'or, et il paraissait très-content.

Il n'y a pas de si mauvais vent qu'il ne soit bon pour quelqu'un, disent

Digitized by Google

les matelots. J'eus lieu de vérifier la justesse de ce proverbe à l'occasion de l'épouvantable typhon que nous essuyâmes dans notre traversée de Simoda à Honoloulou. J'en avais fait le sujet d'un petit tableau : le *Mississipi dans la tempête*, et tout le monde à bord le trouva parfaitement réussi. M. Brown, mon collègue, le lithographia à San-Francisco, et en peu de jours il en fut vendu plus de quatre cents exemplaires; ce petit supplément de finances me vint fort à propos dans ce pays de Californie où tout est hors de prix, et j'y vis en même temps une preuve que les gens au milieu desquels nous nous trouvons ont encore d'autres sentiments que l'amour de l'or et la rage de la spéculation.

Rade de Panama, 22 janvier 1855.

Après une paisible traversée sans incident digne d'être mentionné, nous arrivâmes le 8 janvier à Taboga-Island. C'est une île d'environ cinq milles de circuit, située dans la baie de Panama. L'eau étant trop basse, les grands navires ne peuvent mouiller qu'à une distance de deux ou trois milles de la ville de Panama, de sorte que Taboga sert de port; les vapeurs américains et anglais y ont leurs dépôts de charbon, et ils ne vont à Panama que pour débarquer leurs passagers et en prendre d'autres.

Sur le rivage qui forme une demi-lune, se trouve un village d'environ trois cents feux et huit cents ou mille habitants; les bâtiments de la Compagnie américaine en occupent l'extrémité méridionale, tandis que les dépôts anglais sont situés au nord sur un petit promontoire dont la partie la plus avancée est complétement couverte par la mer lors du reflux. Je ne comprends pas de quoi se nourrissent les habitants de ce village; des bananes et des oranges de bonne qualité et en assez grande quantité, des ananas et un peu de maïs, voilà tout ce que produit le pays.

A la pointe la plus méridionale de l'île, dans une petite baie séparée s'ouvre une vallée qui sert de cimetière. Il y repose une masse d'Américains et d'étrangers de toutes les parties du monde, victimes de la fièvre californienne, qui a commencé à sévir en 1848. Beaucoup se trouvant trop fatigués n'ont pu aller plus loin; d'autres avaient compté sans leur hôte, et se trouvant tout à coup sans argent, ont dû s'établir ici et y sont morts. Cette

Digitized by Google

funèbre vallée et la côte étaient, du reste, nos seules promenades, et Taboga n'offre absolument rien de remarquable. Aussi acceptai-je avec empressement l'offre que me fit le capitaine P., du steamer anglais *Bogota*, de me prendre à son bord pour aller à Panama.

Panama est bâtie sur une langue de terre rocheuse se dirigeant de l'est à l'ouest, et un banc de corail qui s'avance d'un mille et demi plus loin en mer forme une petite baie qui, à l'époque des caravelles espagnoles, a pu très-bien servir de port, mais où ne peuvent mouiller aujourd'hui que les schooners et les petits bricks qui font le cabotage.

Bien que Panama ne soit pas un séjour très-engageant, cette ville fait pourtant une impression toute particulière à première vue. De vieilles fortifications tombant à moitié en ruines, et au pied desquelles la mer se brise avec fracas sont couronnées par des roches dentelées dont les cimes supportent des églises et de grandes ruines d'un effet assez pittoresque. Du côté de la terre, le promontoire est coupé par d'autres fortifications avec fossés remplis d'eau; une porte pittoresque, à droite et à gauche de laquelle sont de vieux forts, commande l'entrée d'un pont qui ouvre la route de l'isthme traversée tous les ans par des milliers de voyageurs.

Au delà du pont se trouvent un faubourg avec une église incendiée, puis des huttes indiennes, et enfin la forêt que traverse une abominable série de fondrières nommée ici *Camino reale*, ce qui se traduit en français par route royale.

Quand j'aperçus les légères huttes de roseaux, les brunes Indiennes, avec leurs robes de mousseline légère, mâchant des tortillas, les hommes plus bruns encore, couchés à demi-nus dans leurs hamacs et fumant nonchalamment leurs cigares, il me passa par l'esprit quelques réminiscences poétiques de mon voyage de 1851 dans le Nicaragua et la province de Léon, mais en voyant la route sale et défoncée, je fus brutalement ramené à la prose la plus vulgaire; je me pris à songer au bon vieux cheval gris qui me portait alors dans la forêt vierge, et je le regrettai comme on regrette un ami. Mais tous mes regrets étaient vains et j'eus d'autant moins le loisir de me livrer à mes réflexions morales et philosophiques que le tonnerre des tropiques commençait à gronder, et me menaçait d'une de ces pluies torrentielles dont il est ici le précurseur; je retournai donc en toute hâte à la ville, et j'allai me mettre à l'abri de l'orage dans un restaurant où je dus

Digitized by Google

payer un misérable dîner et une bouteille d'affreux verjus, la bagatelle de deux dollars et demi.

Les maisons de Panama ne sont pas comme celles que j'ai vues dans d'autres villes de l'Amérique centrale; elles ont généralement deux ou trois étages, ce qui rend encore plus sombres les rues étroites et déjà sombres par là même. Sur trois maisons il y a une boutique, une pharmacie ou une auberge, dont le nombre est ici vraiment prodigieux. Plusieurs édifices très-vastes et ressemblant à des palais, entre autres le collége des jésuites, ne sont plus aujourd'hui que d'imposantes ruines et augmentent encore l'impression désagréable qu'on éprouve en voyant partout des traces non équivoques de décadence.

Comme dans tous les États de l'Amérique centrale, les révolutions sont ici à l'ordre du jour, et il n'y a pas longtemps que la dernière a été étouffée par le général Melo. Mais les gens du pays semblent faits à ce régime et n'ont pas l'air de s'en inquiéter beaucoup.

On venait justement de dresser dans la cathédrale le catafalque pour le service funèbre du général Herrera qui avait été tué à l'assaut de Bogota, capitale de la Nouvelle-Grenade. L'église retentissait des chants lugubres de la messe des morts, les prêtres en dalmatiques noires répandaient de l'encens et priaient à voix basse; devant la cathédrale, sur la place du parvis, la milice était rangée en bataille; singulière troupe aux costumes les plus bigarrés et armée de mousquets rouillés; une espèce de maître des cérémonies ou je ne sais quel fonctionnaire distribuait des cartouches blanches qu'il prenait dans un vieux seau à incendie, et l'on entendait à chaque instant les salves se succéder, à tort et à travers, au gré des soldats.

Mon premier soin fut d'aller à la poste restante; je parcourus la longue liste où sont inscrits les noms des destinataires; enfin j'y découvris le mien, et, moyennant une légère rétribution, l'on me remit à ma grande joie une lettre portant le timbre de Dresde que je n'avais plus vu depuis si longtemps.

Je n'avais plus rien à faire à Panama et dans l'après-midi le capitaine d'un navire américain mouillé à Taboga, m'ayant offert de me prendre avec lui dans sa chaloupe, j'acceptai avec empressement; une légère brise me ramena au clair de lune vers mon vieux *Mississipi* à bord duquel je rentrais à dix heures.

On attend dans quelques semaines l'ouverture du chemin de fer qui di-

Digitized by Google

minuera considérablement les fatigues du passage de l'isthme. La compagnie a acheté trois petites îles dans le voisinage de la ville, et elle se propose de les relier au continent au moyen d'une digue d'environ deux mille pas de long ; elles formeraient alors une des extrémités de la voie nouvelle. Cela facilitera beaucoup le débarquement et l'embarquement tant des passagers que des marchandises.

Digitized by Google

# VALPARAISO

Digitized by Google

Digitized by Google

# VALPARAISO

SITUATION DE VALPARAISO. — ACCUEIL HOSPITALIER. — INTERMÈDE THÉATRAL. — CHEMIN DE FER DE SAN-IAGO. — BEAUTÉ DES CHILIENNES. — DIVERTISSEMENTS POPULAIRES. — EXCURSION DANS LES MONTAGNES. — UNE SOIRÉE AU CLUB ALLEMAND. — MAUVAIS BAINS. — DÉPART DE VALPARAISO.

A bord, entrée du détroit de Magellan, 19 février 1855.

Le 1er février, nous arrivions à Valparaiso après une traversée de dix-neuf jours, dont la dernière moitié avait été assez pénible à cause des vents contraires et de la mer houleuse. Nous trouvâmes mouillés dans le port la frégate américaine *Saint-Lawrence*, le sloop *John Adams* et la frégate anglaise *Président*.

Valparaiso peut être nommé le New-York du Sud, le Londres de l'Amérique espagnole et le Paris du Chili ; et je sens qu'il me sera difficile de rendre l'impression qu'a faite sur moi cette ville et surtout ses habitants. Je crois même que la chose me serait impossible et que je ferai mieux de ne

Digitized by Google

pas la tenter; je continuerai donc, comme par le passé, à donner simplement les notes de mon journal et à dire sans autre prétention ce que j'ai vu et ce que j'ai fait.

Le 31 janvier, au point du jour nous n'étions plus très-loin de terre, mais l'épaisse et lourde atmosphère qui nous avait continuellement accompagnés pendant les derniers jours où nous eûmes à lutter contre de violents vents alizés, firent que nous ne pûmes l'apercevoir qu'à une très-petite distance. Une pointe de terre qui s'avance dans la mer et sur laquelle est établi un phare est le premier objet qui s'offre à la vue; mais, dès qu'on a doublé cette pointe, on découvre toute la ville se déployant le long du rivage semi-circulaire d'une baie que malheureusement rien n'abrite du côté du nord.

Comme le rivage est très-étroit et qu'on ne peut guère y construire de rues on a mis à profit, pour bâtir, de petites gorges qui coupent la chaîne de montagnes dans laquelle sont enfermées la ville et la baie, et dans beaucoup d'endroits on a fait des remblais ou des déblais pour se procurer un terrain artificiel. Les montagnes ont un aspect rougeâtre et poudreux, car c'est maintenant l'époque de la sécheresse; mais dans la saison des pluies, c'est-à-dire, depuis le commencement de mai jusqu'en septembre, tout ce paysage doit être on ne peut plus frais et gracieux; de là le nom de Valparaiso (abréviation de Val de Paradiso), que lui ont donné les premiers navigateurs qui abordèrent sur ce rivage verdoyant et délicieux après avoir longtemps souffert des tempêtes de neige et des brumes du cap Hoorn.

Quelques forts armés de canons de gros calibre défendent le port aussi bien que le permettent les conditions défavorables du terrain. Nous trouvâmes dans ce port, outre les vaisseaux de guerre susmentionnés, le sloop *Decatur*, le vaisseau de transport *Fredonia*, tous deux américains, une masse innombrable de bâtiments marchands et de clippers, chiliens, anglais, français, américains, entre autres l'élégant et rapide *Grey-Hound* (1), une des œuvres les plus remarquables de cette habile corporation qui, dans les docks de New-York, de Boston, de Philadelphie, etc., transforme en navires les bois des forêts du nord.

Nous fîmes les saluts d'usage (outre le pavillon national de Chili, nous dûmes saluer encore ceux d'un commodore américain et d'un commodore

(1) Lévrier.

Digitized by Google

anglais), et je me hâtai de me rendre à terre. J'avais beaucoup de lettres de recommandation de la Chine, entre autres une de M. N..., pour son associé de Valparaiso, au nom duquel un compatriote allemand, M. N.., qui est à la tête des affaires, me reçut très-cordialement: il eut même l'obligeance de me conduire de suite partout où j'avais encore des lettres à remettre. Comme de coutume, il y eut grand échange de politesses et de nombreuses invitations ; la première que je reçus fut à dîner chez M. S., associé de la maison de commerce Gibbs et C^e^. M. S. est grand amateur de tableaux, et ses salons, meublés avec beaucoup de goût, contiennent plusieurs productions excellentes de l'école allemande. J'y vis entre autres les émigrants de Hübner, un coucher de soleil dans la campagne de Rome par Achenbach, un lac de la Bavière par Haushofer de Vienne (les gens de ce pays ne peuvent pas se figurer qu'il y ait dans le monde des eaux de ce vert-là) ; Tilly devant Magdebourg par un artiste de Prague, etc. ; tous ces tableaux proclament éloquemment le goût de celui qui a formé cette galerie. Après dîner nous allâmes faire un tour au club allemand.

Quelle quantité d'Allemands il y a à Valparaiso ! Quelle position honorable ils y occupent comme corporation dans la société, et de quelle hospitalité cordiale ils ont fait preuve envers leur compatriote en uniforme étranger ! Deux fois, pendant mon voyage autour du monde, j'ai reçu de pareils témoignages d'hospitalité complète qui ne venaient pas de personnes isolées, et les deux fois je les ai reçus avec autant de plaisir qu'on mettait de cordialité et d'empressement à me les offrir. La première fois c'était à l'île Maurice où des Français traitèrent de la façon la plus amicale l'officier de la marine américaine, qui, de tous ses camarades, parlait le mieux leur langue ; la seconde ç'a été ici à Valparaiso où des Allemands ont accueilli cordialement le compatriote qui, sous un uniforme étranger, et au service d'un autre peuple, a conservé l'amour de son pays et de sa langue maternelle.

Mais faisons une petite promenade à travers la ville, et sur notre chemin nous retrouverons encore ces chers compatriotes.

Valparaiso possède un théâtre spacieux ; sans être très-élégant il est pourtant convenable ; une troupe française y joue l'opéra-comique, le vaudeville et le drame. J'y ai vu jouer *les Diamants de la Couronne*, *les Mousquetaires de la Reine*, *l'Élixir d'amour*, et le dernier acte de *Gustave III*

Digitized by Google

(le bal masqué), dans une représentation à bénéfice. On avait voulu imiter l'exemple de quelques villes de province en France et dans l'Europe méridionale, et une masse de jeunes gens de la ville s'étaient, à ce qu'on disait du moins, mêlés comme figurants aux masques sur la scène, ce qui n'est pas du tout conforme aux convenances et au décorum tels que les Chiliens les entendent; d'autres disaient que le directeur l'avait permis par avarice afin d'avoir moins de figurants à payer. Bref, le public, instruit de la chose à l'avance, avait résolu de faire de l'opposition; on accueillit donc les masques par des sifflets épouvantables et on leur lança une véritable avalanche de melons d'eau, d'oranges gâtées et d'œufs pourris. C'était en tout cas une manifestation assez grossière. Naturellement elle provoqua une réaction; on cria : *A la porte les blagauds!* et la représentation s'acheva tant bien que mal au milieu des sifflets, des cris et des applaudissements.

Bien que je sois très-peu partisan de ces sortes de scènes, je dois avouer cependant que j'aurais voulu voir celle-ci plus violente et plus tumultueuse encore; car j'étais dans une loge particulière avec quelques-uns de mes amis qui me recevaient, et il y avait au milieu d'eux une des plus aimables jeunes femmes que j'aie jamais vues. Quelle belle occasion, si le tapage était devenu sérieux, d'offrir en galant chevalier mes services à la jeune dame et d'en recevoir, pour prix de ma protection, un gracieux sourire. J'éprouvais aussi, après avoir si longtemps vécu au milieu de marins grossiers, un plaisir infini à me retrouver enfin avec des femmes élégantes et polies, ce charme et cet assaisonnement de la vie. Parmi les Allemands qui résident ici je fis la connaissance de plusieurs dames que l'on peut appeler l'ornement de leur sexe; entre autres celle du directeur R., modèle de grâce et de bonté, et l'une des plus belles de Valparaiso où cependant les belles femmes ne sont pas rares.

Ceux qui ont lu il y a deux ans l'*Illustrated-London News* se souviendront peut-être d'y avoir vu un dessin représentant le chemin de fer de Valparaiso à Sant-Iago. J'eus envie d'aller voir ce chemin, mais il fallait pour cela faire à cheval en un seul jour le trajet de Valparaiso à Guillotte et retour, car on ne donnait pas, pour sortir de la ville, de permissions de plus de vingt-quatre heures. En conséquence je montai de grand matin sur un cheval qu'on avait été me chercher tout exprès à la prairie et qui devait fournir ces quatre-vingts à quatre-vingt-dix milles.

Digitized by Google

Je dois dire à cette occasion que les chevaux chiliens sont en général de très-bonne race, durs, résistants, sobres et aussi propres à supporter les fatigues d'un voyage qu'à figurer à une parade ou dans une promenade car ils sont aussi élégants que vigoureux. Je montais ce jour-là un petit étalon gris qui filait vivement et qui, le soir, malgré la longue traite qu'il venait de faire, traversait encore au grand trot les rues de la ville.

Au commencement la voie ferrée longe la baie pendant un certain temps, en partie sur un viaduc, en partie à travers des tranchées à ciel ouvert taillées dans le roc. M. Manjhau, l'ancien ingénieur en chef, avait projeté de pousser la voie plus loin encore le long de la mer; mais les vents du nord sont si violents dans ces parages qu'un beau jour les travaux de terrassement qui avaient une hauteur d'environ 100 pieds furent emportés par l'ouragan. M. Manjhau mourut en 1853, et son successeur, M. Lloyd, élève du célèbre ingénieur anglais Stephenson, conçut un autre plan. A environ deux lieues de la ville, une vallée assez large s'ouvre sur la côte où se trouve également l'embouchure d'une rivière qui l'arrose. La nouvelle ligne passe dans cette vallée évitant ainsi le long viaduc trop exposé aux ravages de la mer; quant au petit bout qu'on n'a pu évité, on l'a consolidé par de forts ouvrages de maçonnerie.

J'avais fait, sans m'en apercevoir, les deux lieues qui me séparaient de Vigna-del-mar, petit village bas, situé, comme son nom l'indique, entre des coteaux vignobles à l'entrée de la vallée dont j'ai parlé tout à l'heure; à la porte de la petite posada de ce village, je trouvai debout M. B., l'un des ingénieurs à qui j'avais été présenté quelques jours auparavant par M. P. un Allemand également ingénieur de cette ligne. Je trouvai dans l'auberge M. Lloyd, l'ingénieur en chef, et quelques autres employés qui se disposaient à déjeuner. L'Anglais bien élevé est infiniment plus abordable à l'étranger que dans son pays, et comme d'ailleurs je ne suis pas trop timide, je me trouvais un instant après assis au milieu de la joyeuse compagnie en présence d'un déjeuner assez confortable; j'avalai en toute hâte quelques morceaux d'excellent beefteack et, au bout d'un quart d'heure, j'étais déjà à cheval, trottant le long de la voie avec une partie de ces messieurs. Sur un parcours d'environ quatre milles, elle est assez unie et passe entre la rivière qui descend de la vallée et les montagnes qui l'entourent. On emploie pour les substructions du granit très-effleuri qui tombe même en sable sous le pic, mais il

Digitized by Google

redevient tout à fait dur au soleil et à la pluie, de sorte qu'il est excellent pour l'usage qu'on en fait.

Plus haut dans la vallée, il y a un pont sur la rivière et une tranchée; c'est là que commencent les difficultés. Le pont a environ deux cent cinquante pieds de long; M. Lloyd l'a fait construire entièrement en fer forgé pour qu'il résiste mieux aux tremblements de terre qui sont, comme on le sait, très-fréquents et très-forts au Chili. Plus haut dans la vallée le chemin tourne brusquement à gauche et coupe une gorge de rochers d'un aspect rude et sauvage, nommée Quebrada-Mondou. C'est ici qu'il y a des travaux d'art à exécuter et des travaux difficiles! Viaducs, tranchées, ponts, etc., se suivent presque sans discontinuer, à peu près comme sur la ligne de Cologne à Bruxelles, et leur nombre va toujours en augmentant à mesure qu'on avance dans cette vallée sauvage que traverse à grand bruit une rivière qui ressemble plutôt à un torrent; lorsqu'on approche de Guillotte les difficultés vont en décroissant, et les quinze derniers milles ont été assez facile à exécuter. La réputation de M. Lloyd qui est aussi faite en Europe, garantit suffisamment qu'il mènera à bonne fin cette grande et difficile entreprise.

A Poso-Hondo, à la sortie de la Quebrada, où le corps d'ingénieurs a établi une station, nous fîmes à la hâte un second déjeuner à la fourchette; je changeai ensuite mon cheval contre un cheval frais des écuries de la Compagnie, et je fis avec M. L. un bon bout de chemin, après quoi je le laissai sur la voie avec ses ingénieurs, afin de rentrer encore le même soir à Valparaiso. On me croira sans peine, quand je dirai que, pendant les derniers milles, il me semblait que ma selle fût garnie de charbons ardents.

La beauté des Chiliennes est proverbiale. Dans la moindre posada de village la servante peut passer pour une beauté; les Chinas elles-mêmes, qui tiennent le milieu entre les Indiennes et les blanches, malgré leurs cheveux noirs très-forts, ressemblant assez à des crins de cheval, qu'elles laissent tomber sur leur dos en deux longues nattes, ont des traits d'une régularité vraiment classique et sont généralement bien faites. Les visages laids paraissent être ici quelque chose de très-rare.

Je me rappelle avec bien du plaisir un bal à *l'Harmonie*, où m'introduisit M. P. La plupart des femmes qui s'y trouvaient étaient des indigènes et, même parmi les hommes, il n'y avait que peu d'étrangers. Quelles divines

Digitized by Google

têtes! Quelles tailles admirables, et quel goût exquis dans les toilettes! Des étoffes d'une grande richesse, mais d'une simplicité non moins grande comme couleur et comme coupe faisaient ressortir les grâces et les perfections du corps sans attirer les yeux sur le costume lui-même. Et quelles danses, bon Dieu! Là ce ne sont pas seulement les jambes qui dansent, mais tout le corps, jusqu'aux paupières. J'étais vraiment honteux de me traîner lourdement comme on le fait dans nos froids quadrilles modernes, et ne sachant comment me mettre à l'unisson, je tâchai de me rappeler tous les pas que m'avait enseignés dans mon enfance, mon premier maître à danser.

Voilà ce que sont au Chili les femmes du monde élégant. Mais je voulais aussi connaître le peuple proprement dit, et j'acceptai avec empressement l'offre que me fit M. B... (encore un Allemand), de me conduire dans les bals et autres établissements populaires. Un dimanche, après-midi, nous allâmes par l'Almandral (la rue et promenade principale de la ville) jusqu'aux Apologos ou Apolacos, je ne sais pas bien au juste comment cela s'appelle. C'est un certain nombre de jardins publics qui ressemblent assez au Wurstelprater de Vienne. On y voit s'agiter le peuple dans toute sa naïveté; la musique, la danse, les tirs au pistolet, les escarpolettes, etc., y attirent une foule compacte et très-mêlée. Les jeux de hasard, bien que sévèrement punis par la loi, tiennent cependant une grande place parmi les plaisirs du peuple. Un drôle, assez malpropre, tire de sa poche un paquet de vieilles cartes et établit sa banque en plein air, mais le premier agent de police qui survient la fait sauter net, si l'on n'a pas su la mettre assez promptement à l'abri.

Je me suis quelquefois donné le plaisir de laisser apercevoir ma casquette; comme notre uniforme de petite tenue ressemble beaucoup à celui des sergents de ville, il arrivait souvent qu'on me prenait pour un d'eux, et cela produisait un effet magique.

Un autre soir, j'allai en compagnie du même cicerone visiter d'autres bals publics et un théâtre de marionnettes. On y jouait une pièce qui était, sans aucun doute, une tragédie, mais je n'ai rien pu saisir des paroles, attendu que le dialecte populaire du Chili m'est aussi étranger que celui de Vienne l'est pour un Hambourgeois ou un habitant de Dantzig. J'ai remarqué cependant que le tyran de même que le tendre père étaient représentés par des poupées à



Digitized by Google

barbe grise affublées du costume de la Vieille-Castille, tandis que les amants malheureux, l'ami fidèle, le mauvais conseiller ou traître de la pièce, ainsi qu'une espèce de Jocrisse chilien étaient tous des Mores. L'orchestre se composait de quatre femmes; l'une jouait de la harpe, deux autres de la guitare, et la quatrième battait ou plutôt *claquait* la mesure sur une petite planchette très-mince.

Les femmes qui assistaient à la représentation étaient presque toutes des Chinas ou des grisettes de Valparaiso; quant aux hommes, il y en avait de tout genre et de toutes conditions; depuis le commissionnaire et le portefaix jusqu'au fils du riche marchand, depuis le tambour et le trompette de la garnison jusqu'à l'officier.

On a ici une danse nationale, *la Sampa Quegua*, je crois, qui, sinon par les figures, du moins par le caractère, doit ressembler beaucoup au cancan de Paris. Je voulus aussi la voir, mais je ne pris pour cela ni compagnon, ni guide; je mis une veste de matelot, des pantalons de grosse toile, un chapeau de paille, et je me rendis ainsi affublé au faubourg de Saint-Franzisco qui, comme le *Berg* de Hambourg, est rempli de cabarets, de salles de danse, de maisons de jeu et autres rendez-vous de matelots. Il y a là trois grands bals publics auxquels les marins ont donné des noms de leur métier; l'un s'appelle la hune d'avant, l'autre, la grande hune, et le troisième, la hune de misaine. C'est une espèce de Courtille parisienne traduite en chilien. J'y ai vu et entendu bien des choses intéressantes et très-instructives pour un observateur qui fait des études de mœurs, mais cela est bon à raconter dans une brasserie entre étudiants, et serait tout à fait déplacé dans ce livre.

Ma course à Guillotte ne fut cependant pas la seule excursion que je fis dans les environs. M. P., l'ingénieur allemand dont j'ai déjà parlé, avait eu l'obligeance de mettre à ma disposition un de ses chevaux de selle et j'en ai profité à plusieurs reprises; une fois pour aller au bord de la mer jusqu'à la station télégraphique en compagnie du peintre allemand, M. G. de Berlin, qui a longtemps habité la Russie; une autre fois, pour faire une partie de montagne avec M. M. R. et P., toujours des Allemands! Les bords de la mer sont tout à fait escarpés; ils ont souvent plus de cent pieds de haut et sont découpés d'une manière tout à fait classique en une quantité de petites baies. Les montagnes ont de très-belles formes et l'on y découvre de magni-

Digitized by Google

fiques panoramas, surtout aux endroits d'où l'on aperçoit les cimes neigeuses des Cordillières.

Lorsque nous partîmes pour cette excursion, le docteur avait dans ses alfongas ou fontes de selle toutes sortes de provisions dont les avait garnies une de ses malades; et celles de l'ami P. étaient remplies par des bouteilles de Champagne en guise de pistolets. Arrivés à un bon endroit nous mîmes le couvert, et les excellentes choses dont nous étions munis furent étalées sur une serviette; je dois dire que le tout faisait le plus grand honneur à la politesse et au goût exquis de la gracieuse donatrice. La journée était chaude, la route poudreuse, et le vin dont nous arrosâmes tous ces mets délicats était si frais et se laissait si bien boire, que bientôt nous nous trouvâmes dans cet état charmant où l'on est tout disposé à signer un traité de paix et d'amitié avec l'univers entier. Enfin, le docteur essaya de faire un petit somme, tandis que M. P. et moi nous tâchions de réciter quelques vers de Goethe; mais comme la rime nous échappait souvent nous nous mîmes, pour passer le temps, à tirer aux bouteilles vides avec mes revolvers. Bien que nous soyions tous deux assez bons tireurs, les bouteilles restèrent intactes; nous jugeâmes, d'après cette indication, que notre sang était tant soit peu au-dessus de la température moyenne et qu'il serait bon de lever le camp au plus tôt; nous remontâmes donc à cheval ainsi que le docteur dont nous avions troublé la sieste.

Nous étions lancés au grand trot sur le plateau de la montagne lorsque d'un rancho (maison de paysan) isolé, devant lequel nous passions, il sortit tout à coup deux grands chiens de berger qui se jetèrent en aboyant entre les jambes de nos chevaux. Le mien se cabre, fait des sauts de mouton, rue des pieds de devant et de ceux de derrière; bref, une, deux, trois, et me voilà par terre; cependant je puis me flatter de n'être pas trop mauvais cavalier. Comment donc me suis-je laissé démonter? Ma foi... devinez lecteur.

P. était furieux, il jurait, tempêtait et voulait à toute force avoir un de mes revolvers pour tuer ces maudites bêtes; le docteur riait, les femmes criaient dans le rancho, un homme vint en jurant jeter des pierres aux chiens afin de les éloigner, et nous continuâmes notre route.

Quelques jours après comme je repassais par le même chemin, mon cheval, il est vrai, ne fut plus induit par les chiens en tentation de me jeter

Digitized by Google

bas, mais j'entendis se succéder rapidement deux coups de fusil, puis des gémissements plaintifs frappèrent mon oreille, et le silence régna dans le rancho. Hélas! qu'avait-on fait des deux pauvres chiens?

Je dois dire que les deux fois que j'avais passé là j'étais en uniforme et que sans doute on m'avait pris pour un officier municipal; or, comme on les redoute plus ici qu'on ne redoutait jadis les agents secrets de la police de Fouché, on crut devoir tuer les pauvres bêtes afin que leur maître ne fût pas mis en contravention. Malheureuses victimes d'une triste méprise, je consentirais volontiers à me laisser désarçonner trois fois encore pour vous rendre la vie! Vous ne faisiez après tout que votre devoir en vous jetant sur les chevaux d'étrangers qui pouvaient bien venir pour nuire à votre maître!...

Si je veux parler des Allemands de Valparaiso, il faut que je parle avant tout du club allemand. Cet établissement contient un salon de lecture, de vastes salons de société, une salle de billard et une grande veranda d'où l'on a une vue très-animée du port. Presque chaque jour j'allais y passer quelque temps, soit le matin pour boire un verre de bière et manger un morceau de viande fumée, soit après dîner pour y trouver quelqu'un qui devait venir avec moi au théâtre, soit enfin à la sortie du théâtre, d'un bal ou d'une soirée pour combattre la fraîcheur de la nuit par un verre de punch chaud, et toujours j'y trouvais un plus ou moins grand nombre de compatriotes allemands. On y causait beaucoup de toutes sortes de choses, du Chili, de l'Europe, de Sébastopol, mais surtout de notre chère patrie allemande, moi je contais ce que j'avais vu et fait ou ce que j'avais vu faire par d'autres; plus d'une fois je demandai des nouvelles de gens dont les noms, après avoir longtemps sommeillé dans ma mémoire, me revenaient tout à coup; l'un était tombé dans la misère, l'autre s'était enrichi, un troisième s'était perdu de réputation, un quatrième enfin, par ses brillantes qualités, s'était élevé à une haute et honorable position. J'étais moi-même en mesure de donner à plusieurs des nouvelles de leurs amis; ainsi je disais que j'avais entendu faire de grands éloges des tableaux de G., à la galerie de Düsseldorf, que j'avais trouvé H. dans l'Illinois dirigeant tranquillement sa ferme, et Froebel à San-Francisco occupé à fondre de l'or. Je sus aussi ce qu'étaient devenus beaucoup de mes amis d'enfance; je trouvai même un enfant de Dresde, nommé L., avec qui j'avais eu souvent maille à partir

Digitized by Google

lorsque nous étions ensemble au Gymnase; je me rappelle fort bien encore qu'un jour je lui fis une grosse bosse à la tête avec un Cornelius Nepos.

J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de dire que nous avions à bord environ vingt musiciens gagistes, presque tous Allemands. Les Allemands résidant à Valparaiso en avaient été informés, et ils désiraient les faire jouer un soir à leur club. Un des présidents alla faire une démarche dans ce but auprès du capitaine, et au moment où je venais d'apprendre la chose par hasard, je trouvai justement notre musique devant la porte du club. Je la mis aussitôt en rangs, me plaçai à la tête comme un tambour-major et nous fîmes notre entrée dans l'établissement en jouant un pas redoublé. Bientôt les airs allemands firent venir les membres du club qui se trouvaient dans les autres salles; un certain nombre d'officiers du *Mississipi*, de l'*Indépendance* et d'autres vaisseaux en sortirent également; on commença alors à boire du brandy avec de l'eau, ce breuvage par lequel on se salue chez toutes les nations maritimes, puis on passa au champagne et les bouchons sautèrent avec assez d'entrain. Quelques officiers et beaucoup de membres du club anglais, qui est situé tout près, vinrent également se joindre à nous. La séance devenait de plus en plus animée; à dix heures, le thermomètre de la gaieté marquait soixante-dix-sept degrés, la fumée des cigares obscurcissait la salle, beaucoup de têtes étaient lourdes, mais tous les cœurs étaient gais et légers. Afin d'opérer une petite diversion, on résolut de faire une ronde de sérénades.

Toute la bande joyeuse, musique en tête, se mit donc à parcourir la ville; nous donnâmes des sérénades au gouverneur, au commandant militaire et à celui de la garde nationale, aux consuls d'Angleterre, de France, de l'Amérique du Nord, etc.; nous en eussions bien volontiers donné une aussi au consul allemand, mais un consul allemand est encore chose inconnue à Valparaiso.

Vers minuit nous rentrâmes au club et l'on reprit la conversation interrompue avec les bouteilles de champagne. On chanta et l'on but si bien qu'à la fin de toutes parts le patriotisme éclata; l'*Hail Columbia*, le *God save the Queen* retentirent tour à tour et l'on termina par l'hymne national d'Arndt, qui fut entonné en chœur et fit trembler toute la salle.

En proie à une vive émotion, je quittai furtivement les rangs des chanteurs, et je m'en allai dans la Varanda, d'où je contemplai le port; la brise

Digitized by Google

fraîche qui vient des Cordillières caressait mon front et j'écoutais le *all well* des sentinelles à bord des vaisseaux. Mais comment se fait-il que mes yeux étaient si brûlants et mon mouchoir si humide ce soir-là?... Bref, j'avais tout à coup perdu l'envie de boire et de chanter. De plus, il était deux heures et mes hommes devaient retourner au navire, car le lendemain il y avait à bord grand gala et réception officielle. Mais le diable lui-même n'arracherait pas un musicien de table, surtout si c'est un musicien allemand, tant qu'il reste devant lui une bouteille pleine. Tous les autres officiers s'étaient déjà retirés; je pris donc ma mine la plus officielle pour faire lever mes hommes. Mais vains efforts! ils soufflaient et buvaient toujours comme si cela n'eût jamais dû finir. Aux grands maux les grands remèdes; voici comment je m'y pris. Lorsqu'on veut réunir promptement l'équipage d'un navire, on n'a qu'à faire battre le rappel, et l'on est sûr de voir arriver son monde. Je pris donc tout doucement le tambour par le collet, je l'emmenai dans la rue et là, je lui fis battre, au milieu de la nuit, le « camarade viens! viens camarade! » que connaissent si bien les marins. Au bout de deux minutes tout mon monde était en rang. Je commandai : « Par file à gauche, pas accéléré, en avant, marche! » et nous nous rendîmes à nos chaloupes en jouant un air joyeux; chemin faisant, il y eut encore deux ou trois sérénades données en toute hâte. Je serais curieux de savoir ce qu'a dû penser des Yankees la police chilienne; car lorsqu'on entend au milieu de la nuit battre la générale et crier des commandements d'infanterie comme celui-ci : « Sur l'aile gauche en colonne! » on doit croire tout au moins à une révolution.

Ce mot de révolution me rappelle que nous sommes précisément dans l'Amérique espagnole, où l'on se donne de temps à autre le plaisir d'en faire une, un peu différemment toutefois que dans les États, situés plus au nord, tels que le Pérou et l'Amerique centrale. Ici, à chaque révolution, le gouvernement sait se maintenir et le parti de l'insurrection n'a qu'à montrer les talons. On a toujours opposé la Russie comme le type des monarchies absolues aux États-Unis qui réalisent la république absolue; je prendrais plutôt pour antipode des États-Unis le Japon. Quant au Chili, je le regarde comme l'antipode de l'Angleterre; cette dernière est une monarchie constitutionnelle limitée, ou, pour mieux dire, une monarchie républicaine, et le Chili est une république monarchique qui n'est pas encore devenue une oligarchie

Digitized by Google

comme l'ancienne Venise, mais qui est en bon chemin pour le devenir. C'est du moins ce que m'a fait supposer la crainte universelle (je ne dis pas le respect) qu'inspirent ici le gouvernement et ses agents. Je pourrais rapporter à ce sujet plusieurs anecdotes, et comment moi-même, pris pour un fonctionnaire municipal, j'ai effrayé pour un instant, non-seulement des particuliers, mais même des agents de police; toutefois je m'en tiendrai là, car je crains de m'être déjà beaucoup trop étendu sur ce déplaisant chapitre.

Je logeai, pendant tout le temps de mon séjour à Valparaiso, dans un établissement moitié hôtel, moitié restaurant dont les prix sont assez modérés; on n'y paie, en effet, que dix réaux par jour pour la chambre, le déjeuner et le dîner. C'était le rendez-vous général des Allemands, qui formaient au moins les deux tiers de la table d'hôte. Je tombai dans un très-bon coin, au milieu d'une espèce de bande joyeuse dont faisaient partie le docteur P., M. T., musicien, le peintre G..., MM. L..., B..., E..., et une foule d'autres dont je ne me rappelle plus ni le nom, ni la profession. Tous ces messieurs me parurent former une espèce de franc-maçonnerie de l'esprit, une ligue dans laquelle on n'admettait pas les sots. Souvent après dîner, j'ai passé en cette société une heure bien agréable en prenant le café et fumant un cigare; j'en garde un charmant souvenir, et je désire que tous ces bons amis ne m'aient pas oublié.

Une chose que je dois mentionner encore, c'est la façon détestable dont sont organisés les bains de Valparaiso. Les gens du peuple vont se baigner à la mer où l'on trouve d'excellents endroits à peu de distance de la ville; mais si l'on veut prendre un bain de baignoire ou une douche, on n'a à sa disposition que des établissements tout à fait misérables. L'eau est surtout très-mauvaise, elle colle aux cheveux et à la barbe, et y laisse un goût de résine.

Tout a une fin dans ce monde, dit le proverbe, et mon séjour à Valparaiso devait finir aussi. La veille de notre départ, nous avions réception à bord, et j'eus le plaisir de montrer à quelques amis du pays le vieux *Mississipi* paré et attifé comme une jeune coquette; le lendemain, au point du jour, nous étions prêts à prendre la mer, et nous sortions de la baie à toute vapeur.

J'avoue que cette séparation me fut très-pénible, je me sentais presque

Digitized by Google

aussi seul, aussi abandonné que le jour où je contemplai de loin pour la dernière fois les chers clochers de ma ville natale. Au moment du départ, un ami m'avait donné une édition de poche des poésies de Freiligrath, et en feuilletant le volume, mes yeux tombèrent par hasard sur les strophes adressées *à un ami qui part.* Si vous avez ce livre entre les mains, lisez ces lignes : « Du stehest sinnend auf des schiffes Stern..... » et vous comprendrez combien elles s'accordaient avec la disposition d'esprit où je me trouvais en ce moment (1).

Bientôt le *Mississipi* entra en pleine mer où il fut violemment secoué par les vents contraires; et je me préparai au travail qui m'attendait dans le détroit de Magellan.

(1) Voici la strophe dont parle l'auteur de ce livre :

Du stehest sinnend auf des schiffes Stern!
Bald senkst du fern
In fremden Kiessand dieses Ankers Wucht :
Sei's — keine Bucht,
Kein Meereseiland, keine Küstenstatt,
So nicht für dich ein freùndlich Grüssen hat.

Traduction libre :

Te voilà tout pensif et debout sur la poupe!
Déjà le flot blanchit sous ta nef qui le coupe,
Et bientôt, sur des bords étrangers et lointains,
L'ancre, pour quelques jours, fixera tes destins!
Va donc! mais qu'en tous lieux, île, golfe, ou rivage,
La joie et le bonheur t'attendent au passage!

(*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

# LE DÉTROIT DE MAGELLAN

Digitized by Google

Digitized by Google

# LE DÉTROIT DE MAGELLAN

— ENTRÉE DU DÉTROIT. — ASPECT SINISTRE. — LONG-REACH. — GLACIER. — UN PETIT BOIS DE MYRTES. — UNE BALEINE SAUTANTE. — PATAGONS. — LE CAP FROWARD. — MOUNT SARMIENTO. —

A bord le 25 février 1855.

J'ai été au bout du monde, ou tout au moins du continent américain, et j'en reviens en ce moment! J'ai vu, étant à bord d'une frégate à vapeur, des glaciers, comme ceux de la Suisse, se mirer dans l'azur sombre de l'Océan; j'ai fait près de quatre cents milles de la traversée la plus remarquable et la plus intéressante que puisse faire un navire, en un mot, j'ai passé le détroit de Magellan.

Ayant le vent tantôt favorable, tantôt contraire, nous étions arrivés, le 19 février au soir, si près de l'entrée du détroit, que nous dûmes mettre en panne pendant toute la nuit. J'avais pris d'avance mes mesures pour tirer le meilleur parti de cette traversée et j'avais préparé deux bandes de papier,

Digitized by Google

ayant chacune deux cents pieds de long sur huit pouces de haut, pour prendre, si possible, un panorama courant des deux rives ; prévoyant que le lendemain j'aurais une rude besogne, je me couchai de bonne heure en donnant l'ordre au quartier-maître de m'éveiller le matin dès que nous serions à cinq milles de terre.

Nous eûmes pendant la nuit un orage si violent que tout le monde dut rester sur le pont ; mais cela ne m'empêcha pas de dormir d'un profond sommeil, et, vers quatre heures du matin, le lieutenant Nicholson, qui était de quart me cria : « Debout, debout, nous ne sommes plus qu'à cinq milles de terre ! » Je m'éveillai à ce cri ; et en un instant j'étais levé, habillé et installé sur le pont avec mon album et mes crayons.

C'était le cap Victory, l'extrémité nord-ouest du détroit de Magellan, dans lequel nous entrions avec une vitesse de douze nœuds à l'heure, la voile de fortune au vent. Bientôt nous arrivâmes en vue des Évangélistes, groupe de quatre îles rocheuses, et à six heures nous avions devant nous le cap Pillar, extrémité sud-ouest du détroit ; nous étions donc à l'entrée de ce dernier et, abrités par les énormes rochers qui l'entourent, nous pouvions nous moquer de l'ouragan qui fouettait la mer au dehors.

Si quelque chose peut approcher de l'idée qu'étant écolier je me faisais de l'enfer, c'est l'entrée ouest du détroit de Magellan, telle qu'elle m'apparut alors. Au-dessus d'une mer battue par la tempête, de gros nuages noirs passaient rapides comme le vent ; la pluie, la neige et la grêle obscurcissaient l'air par moments, et, chassées contre la figure des marins aux aguets, elles déchiraient et faisaient saigner la peau de ces hommes durcis par cent orages. Des masses de rochers noirs et roides, ayant souvent plusieurs mille pieds de haut, élevaient jusqu'aux nues leurs cimes couvertes de neige et de verglas, tandis qu'à leurs pieds venaient se briser avec fracas, les flots de la mer en furie. Parfois aussi l'on voyait des cataractes se précipiter le long des rochers en lignes blanches d'écume, sortant tout à coup du roc pour s'y perdre un peu plus loin puis reparaître à une autre place.

Avez-vous lu *le Cosmos* du grand Humboldt ? C'est ainsi que l'eau se sépara de la terre lorsque creva la grande coquille qui enveloppait notre globe ; ce fut là le premier paysage de la création ! On voyait dans ces parages les flots noirâtres refléter des rochers roides et dentelés ; l'unique végétation de cette nature primitive consistait en coraux, en astéries et en

Digitized by Google

une masse de coquillages de mille couleurs; les monstres de l'abîme, le féroce requin, la puissante baleine, ce *Léviathan* des mers, et l'espadon s'y agitaient ensemble dans les profondeurs des eaux; ce n'est qu'à cent milles plus avant dans le détroit, là où les rochers ont un aspect un peu moins sinistre, que nous aperçûmes les amphibies à deux nez, lions, veaux et chiens marins.

Dieu me préserve de faire naufrage en quelque lieu que ce puisse être, fût-ce même au cap Henry en Virginie ou près de New-York, au beau milieu de l'été, lorsque toutes les maisons de bains sont remplies de l'élite du beau monde; mais qu'il me préserve surtout d'être jeté sur ces roches nues qui offrent à peine au malheureux naufragé de quoi poser le pied, et où il n'échappe à la noyade que pour périr misérablement de faim; s'il trouve un peu d'eau de pluie, il n'a pour toute nourriture que quelques misérables crustacés et un peu de mousse. C'est là un de ces événements qui peuvent se produire dans la vie d'un marin, et malheureusement ils ne se produisent que trop.

Nous continuâmes notre route entre ces roches nues et escarpées, passant devant l'île de Narborough, doublant le cap Parker et le cap Providence jusqu'à ce qu'enfin notre navire entrât dans Long-Reach. Le détroit, qui au commencement a une largeur de plus de vingt milles, se resserre ici et ne forme qu'un étroit chenal d'un peu moins d'un mille de large, fermé des deux côtés par des roches à pic, tout près desquelles le plus grand vaisseau de ligne pourrait jeter l'ancre, ne laissant que l'espace nécessaire pour poser une planche entre le pont et l'une des saillies du roc. Je dis jeter l'ancre, mais ce n'est pas l'expression qu'il faut employer ici; j'aurais dû dire mettre en panne en s'attachant n'importe comment au rivage, attendu qu'avec cent brasses de chaîne l'ancre ne touche pas encore le fond.

Dans ce passage nous étions complétement à l'abri du vent que nous entendions encore gronder sourdement dans le lointain; toutefois, dans le chenal même, on entendait le bruit ordinaire du flux et du reflux poussant lentement le flot contre les rochers, et, de temps en temps, le clapotement de nos roues y mêlait sa note monotone; du reste il régnait partout un silence de mort, car il fallait qu'officiers et matelots fissent la plus grande attention dans ce passage qui ne présente pas des difficultés extraordinaires pour un bon vapeur lorsqu'on prend bien ses précautions, mais où la moindre négligence

Digitized by Google

pourrait avoir des suites fatales. Aussi le capitaine Lee resta-t-il presque tout le temps sur le pont avec le quart ordinaire; le lieutenant Nicholson et le midshipman B..., se tenaient sur la dunette où ils faisaient fonction de pilotes. Des deux côtés le constable et le premier chef d'équipage étaient à l'affût pour découvrir les rochers et les écueils; un maître cannonier et un quartier-maître restaient également sur le pont à tout événement, et le gouvernail était tenu par quatre des plus habiles timoniers sous le commandement d'un vieux quartier-maître expérimenté.

La pluie et la grêle alternèrent toute la journée, et le froid était très-vif; néanmoins je pus continuer ma besogne, et, à part quelques endroits où la pluie trop violente me cacha entièrement les montagnes, je pris un contour assez correct de toute la chaîne.

Vers midi la pluie cessa un peu, et nous aperçûmes sur les cimes des monts quelques places couvertes de neige. On doit savoir que dans ces parages le mois de février correspond au mois d'octobre de nos latitudes septentrionales; l'été précédent avait fondu la neige qui, pendant l'hiver, c'est-à-dire de mars à octobre, couvre entièrement les montagnes jusqu'au bord de l'eau; de sorte qu'à l'exception des quelques places blanches dont je viens de parler, elles étaient entièrement noires; car, pendant les cent premiers milles, il n'y a pas ici la moindre trace de végétation, si ce n'est quelque peu de mousse.

Lorsqu'on a fait environ vingt milles dans Long-Reach, on commence à apercevoir quelques petits bouts de glaciers. Les montagnes dont les formes n'avaient jusque-là aucun caractère et rien de pittoresque, prennent tout à coup un aspect gigantesque qui indique une nature primitive. De grandes couches de granit se déploient en masses majestueuses, dont les joints sont indiqués par des mousses d'un jaune brunâtre. A travers quelques échappées on aperçoit sur les hauteurs des couches de neiges éternelles, jusqu'à ce qu'enfin, apparaissent dans le lointain les glaces bleues du premier glacier.

Les glaciers font toujours une grande impression sur l'ami et l'observateur de la nature; bien souvent en Suisse, en Tyrol et dans les Alpes juliennes, appuyé sur mon grand bâton de touriste, je me suis arrêté pour rêver en les admirant; mais ici l'impression était bien plus forte encore, car, au lieu de faire péniblement une ascension de quelques mille pieds pour jouir de la

Digitized by Google

Digitized by Google



Snowy-sound (détroit de la neige) au détroit de Magellan.

Digitized by Google

vue de ces grands phénomènes, je les contemplais tout à mon aise du tillac d'un vaisseau de guerre, où, bercé par l'Océan, et mon album étalé devant moi, j'étais tranquillement assis sur un canon.

En même temps que les premiers glaciers, c'est-à-dire, là où commencent les alternatives de froid et de chaud, on voit aussi la végétation réelle dont cette mousse jaunâtre n'était pour ainsi dire que le signe précurseur. A Schelter-Island, petite île qui ferme assez bien, du côté du nord, le mouillage de Playa-Parda, nous aperçûmes le premier petit bois. On le prendrait de loin pour un bois de sapins nains, car les petits arbres qui le composent en ont tout à fait l'air; mais, arrivé à Port Famine, je vis, à ma grande surprise, que c'étaient des myrtes qui atteignent dans ce pays une hauteur extraordinaire.

A Playa-Parda où nous étions mouillés à deux portées de carabine du rivage, il y eut encore, au coucher du soleil, assez de lumière crépusculaire pour me permettre de dessiner un panorama de la baie, et d'examiner, à l'aide d'une longue-vue, les montagnes que malheureusement je ne pus pas parcourir avec le bâton des Alpes, mon album et un marteau de géologue. Du reste, la baie de Playa-Parda est la copie fidèle d'un lac des hautes Alpes; il suffirait, pour que la ressemblance fût parfaite, de remplacer le petit bois de myrtes par un bois de pins.

Du sein des flots s'élèvent à pic des blocs de granit sillonnés par la glace et l'eau des glaciers, dont sans doute ils étaient antérieurement couverts; leur cime se perd dans d'épais nuages derrière lesquels on devine les plaines de glace qu'on aperçoit distinctement sur les montagnes plus éloignées. Des cascades qui tombent en lignes et en colonnes blanches le long de ces blocs perpendiculaires augmentent encore l'impression de grandeur que produit toute cette scène, et indiquent quelles masses énormes de neige et de glace il fond sur les hauteurs.

Après avoir terminé mon panorama et mon inspection des côtes, j'allai faire sécher à la cuisine du bord mes habits tout dégouttants d'eau, bien que j'en eusse changé plusieurs fois; je déposai en lieu de sûreté mes esquisses passablement mouillées; et, à neuf heures et demie, à la lueur du crépuscule, je me mettais au lit pour réparer mes forces par quelques heures de sommeil. Mais, dès deux heures du matin, — car sous ces latitudes les nuits sont très-courtes en cette saison, — je fus réveillé par le sifflet du maître

Digitized by Google

d'équipage et par le cri : « *All hands up anchor;* » en même temps mon ordonnance venait me dire : « M. Heine, voici le jour! » J'endossai de nouveau mes habits à moitié secs et montai sur le pont où le frais du matin était assez piquant; je pris mon album, me remis à mon ancienne place sur la dunette et continuai mon travail. Le vaisseau cherchait à sortir au plus vite du détroit, et je m'étais bien promis de ne rien perdre, s'il était possible, de l'intéressant panorama.

Une vue on ne peut plus saisissante, c'est celle de la baie du glacier qui, s'ouvrant tout à coup entre des roches nues et escarpées, laisse voir jusqu'au bord de l'eau la belle glace bleu-pâle du glacier. De ma vie je n'oublierai ce magnifique spectacle!

Bientôt après nous doublâmes le cap Notch-Island, singulière saillie de roches ayant à son sommet une profonde entaille et servant aux marins de point de reconnaissance; plus loin, nous passâmes au sud de Snowy-Sund. Nous nous trouvons ici en pleine région de glaciers. Bien que le jour fût redevenu sombre et qu'il plût à chaque instant, le ciel s'éclaircissait cependant par intervalles, et l'on apercevait, illuminées par un beau soleil, des montagnes couvertes de masses majestueuses de glace bleue; là même où elles étaient voilées par des nuages, l'œil pouvait facilement constater leur présence par la forme particulière et la transparence de ces nuages.

Je ne pus n'empêcher de rire à la question suivante que m'adressa un quartier-maître, vieux loup de mer qui était près de moi sur le pont et qui prenait pour de la neige toutes ces masses de glace : « M. Heine, me disait-il, ne pensez-vous pas aussi qu'il doit faire bien froid dans ce pays puisque la neige elle-même en devient bleue? »

A Whale-Sound, Smiths-Sound, Pedro-Sound et Saint-Gabriels-channel, il y a également d'énormes et imposants glaciers dont plusieurs ont leur base baignée par la mer. Cette nature d'un grandiose infini ne saurait être peinte par des mots, et même sur la toile les couleurs ne la rendent qu'imparfaitement. Bien que je n'aie pas été du tout favorisé par le temps, je pus voir assez pour juger par là de ce que je ne voyais pas; je crois même que le pittoresque de ce tableau sauvage et grandiose gagnait encore beaucoup à ce ciel sombre et aux nuages qui en dérobaient une partie, de sorte que ce qui était perdu pour les observations du naturaliste tournait au profit du peintre.

Digitized by Google

On a beaucoup écrit sur les sauts énormes que font les baleines, et, jusqu'à ce jour, j'avais regardé comme exagérés la plupart des récits des navigateurs à ce sujet; mais je viens de voir ici de mes propres yeux des sauts tout pareils auxquels d'autres peut-être refuseront de croire à leur tour. A une distance d'un mille environ de notre navire, — il était alors dans Whale-Sound, — une baleine sauta et resta plusieurs secondes en l'air, entièrement hors de l'eau; comme elle sauta en droite ligne en avant de notre navire, il me fut impossible de calculer exactement l'espace parcouru par elle en décrivant un arc très-peu convexe; mais la hauteur du saut était bien de quatre fois la grosseur de la baleine. On voyait très-souvent des phoques tantôt mangeant les varechs qui croissent sur les rochers, tantôt avançant rapidement entre deux eaux ou sur la surface même de la mer, avec l'allure d'un chien qui court très-vite sur un sol inégal. Si l'on n'a pas très-bonne vue, on peut aisément les prendre de loin pour des souffleurs qui sautillent.

Aux environs d'Elisabeth-bay nous vîmes du côté du nord deux colonnes de fumée s'élever sur une pointe de terre qui forme promontoire; une végétation fraîche et verdoyante en couvrait le sol, et nos yeux purent s'y reposer avec plaisir après une si longue route à travers des rochers escarpés et sauvages. En approchant davantage nous aperçûmes un mouchoir blanc qu'on agitait comme un signal au bout d'une perche, et pensant que c'étaient des naufragés qui demandaient du secours, nous mîmes le second cutter en état de se rendre à terre. J'avais saisi à la hâte mon petit album d'esquisses pour accompagner l'embarcation, mais nous vîmes bientôt deux petites chaloupes s'éloigner du rivage où, par conséquent, nous n'avions plus besoin de nous rendre. Ce n'étaient pas des naufragés, mais des indigènes qui venaient à nous pour trafiquer.

J'étais debout au couloir de tribord lorsqu'une des chaloupes y aborda, l'autre se dirigea vers l'arrière du navire. Dans la première se trouvaient une vieille squaw (femme) qui tenait le gouvernail, deux plus jeunes dont l'une portait sur son sein un enfant soigneusement enveloppé dans des fourrures, et une jeune fille de quinze à seize ans. Cette jeune fille justifiait parfaitement la réputation des Patagons qui sont connus pour être très-grands; on assure qu'ils ont généralement plus de six pieds; Brunhild (l'héroïne des Niebelungen) qui, une belle nuit, lia les pieds et les mains de son fiancé



Digitized by Google

Gunther et le pendit à un clou contre le mur de sa chambre, devait être à peu près de cette taille-là.

Toutes ces femmes avaient le visage large et le nez un peu épaté, elles ressemblaient assez aux Kannakas des îles Sandwich ; cependant elles étaient très-bien faites ; leurs cheveux noirs, luisants et plats, leur tombaient derrière le dos et des deux côtés du visage.

Elles nous offrirent des corbeilles d'osier et des crustacés ; on leur acheta un peu des unes et des autres et elles cherchèrent à nous faire comprendre qu'elles voulaient avoir en échange des vivres et des habillements. Un vieux matelot qui, dans une occasion précédente, s'était trouvé pendant près de deux ans en rapport avec les indigènes de ces contrées, dirigea les opérations et il échangea une des peaux de loutre que la vieille squaw portait sur les épaules contre la longue capote d'un soldat de marine. On mit encore dans la chaloupe de ces gens diverses autres pièces d'habillement, un peu de linge et plusieurs sacs de biscuit de mer, et ils nous témoignèrent leur satisfaction par des espèces de grognements partant du fond de la gorge, ce qui est leur façon de rire. Le même vieux matelot voulait échanger le vêtement de peau un peu plus grand de la jeune fille contre d'autres habits d'hiver bien chauds, mais elle s'y refusa absolument et fit comprendre par signes qu'elle n'avait pas envie de se laisser voir nue. C'était la seule de ces femmes qui eût les reins couverts d'une peau retenue par des nerfs ; les autres les avaient nus. Si l'on songe au degré peu élevé qu'occupent les Patagons dans l'échelle de la civilisation, c'est là le signe d'un certain sentiment de pudeur dont on doit se féliciter, et un démenti aux assertions de plusieurs voyageurs qui mettent cette peuplade sur la même ligne que les animaux privés de raison.

La femme avec l'enfant me fit signe qu'elle désirait avoir des boutons de mon uniforme, et comme en même temps elle montrait l'enfant et l'élevait vers moi à plusieurs reprises, je crus véritablement qu'elle me proposait l'échange ; mais lorsqu'en lui donnant quelques boutons je fis mine de vouloir prendre l'enfant, elle parut très-effrayée et se hâta de le mettre en sûreté derrière elle. Elle avait voulu avoir les boutons de mon habit pour les donner à son enfant qui portait déjà autour du cou un collier de perles de verre parmi lesquelles un de mes boutons brilla bientôt en guise de médaillon.

Dans la seconde chaloupe il n'y avait que des hommes dont le costume

Digitized by Google

était exactement pareil à celui des femmes. Les chaloupes elles-mêmes se composaient de peaux reliées entre elles par des nerfs et tendues sur une forte carcasse de bâtons de bois. Au milieu de la chaloupe il y avait quelques pierres sur lesquelles brûlait, sans flamme, un petit feu. Il paraît que les Patagons portent toujours du feu avec eux ; du moins de toutes leurs chaloupes (nous en aperçumes encore plusieurs autres plus tard) je vis s'élever de la fumée, ainsi que de plusieurs points de la côte dès qu'on apercevait notre navire. Le vieux matelot me disait que ces signaux de fumée annonçaient le désir des indigènes de venir à bord pour trafiquer.

Je recommande à tous les vaisseaux qui viendront dans ces parages d'être bienveillants et compatissants envers ces pauvres êtres ; c'est, sans doute, le moyen le plus sûr de leur inspirer des dispositions favorables à l'égard des étrangers. Comme ceux-ci sont très-exposés à faire naufrage dans ces eaux, il leur sera certainement plus avantageux d'avoir les indigènes pour amis que de se les aliéner en les repoussant brutalement, ce qui n'est, hélas! que trop commun parmi les marins.

27 février 1855.

Après la baie d'Élisabeth, nous passâmes encore beaucoup de caps et de baies qu'il est très-important, au navigateur, de connaître, attendu que, d'une part, ils lui servent de marques de terre pour trouver sa route, et que d'autre part, en cas d'un de ces orages soudains, qui éclatent souvent ici avec autant de rapidité que de violence, il y rencontre des mouillages abrités. Mais, comme je n'ai pas l'intention d'écrire un guide nautique à travers le détroit de Magellan, je passe tous ceux de ces caps et baies qui se trouvent avant le cap Froward (latitude 53°, 53' 43", longitude 70°, 14' 13" O.-E. Greenwich), la pointe la plus méridionale du continent de l'Amérique du Sud.

Ce dernier cap jouit, parmi les marins de la vieille école, d'une réputation aussi mauvaise, sinon pire, que le cap Hoorn. Sans doute ce doit être chose difficile de le doubler, surtout pour un vaisseau à voiles lorsqu'il a contre lui un vent violent ou une tempête, car le chenal y est très-étroit, et il faut que le vaisseau et son équipage soient solides pour en venir à bout. Cependant je ne vois pas qu'il y ait là plus de dangers à courir que dans beaucoup

Digitized by Google

d'autres passages; l'eau est partout profonde, les côtes libres des deux côtés et nulle part il n'y a trace d'écueils ou de rochers sous-marins. Nous autres avec notre *Mississipi*, nous doublâmes ce cap sans plus de précautions qu'un vapeur quelconque n'en prendrait pour passer devant les palissades de l'Hudson, ou au Rolandseck sur le Rhin, ou bien enfin, à Blasewitz, sur l'Elbe.

Mount-Buckland, glacier d'une conformation extrêmement remarquable, d'une hauteur de quatre mille pieds environ, avait son vénérable crâne blanc couvert d'une perruque de nuages, et nous montrait ses pieds noirs sur lesquels il pousse des forêts entières de myrtes. Puis vient Mount-Sarmiento dont la forme est également remarquable et la hauteur d'environ six mille huit cents pieds.

Pedro Sarmiento, dont je parlerai plus loin, le nomma primitivement Volcano-Nevado; il l'avait pris pour un volcan à cause de la forme singulière qu'affecte son sommet, lorsqu'on le voit du côté du nord; bien que, vu de l'ouest, il ressemble très-peu à un cratère. Le capitaine King qui, vers 1838, fit un relevé nautique du détroit, ainsi que le capitaine Fitzroy, tous deux de la marine anglaise, conclurent de la formation de la montagne schisteuse qui l'entoure, que la forme volcanique du Mount-Sarmiento n'est qu'un effet du hasard, d'autant plus que, pendant les quatre années que leurs vaisseaux passèrent dans le détroit jamais ils n'aperçurent la moindre trace d'action volcanique. Il est possible que ce qui ressemble à des masses de lave et de cendre d'un noir rougeâtre ne soit que du schiste effleuri; cependant pour ma part, bien que je n'aie à alléguer aucune preuve à l'appui de mon opinion, je suis instinctivement convaincu que cette montagne est un volcan.

En cet endroit le temps s'éclaircit complétement, de sorte que je pus prendre, de différents points de la boussole, environ une demi-douzaine de vues du sommet de la montagne. En l'examinant très-attentivement avec la longue-vue, je crus reconnaître, dans les touffes d'un vert noirâtre qui poussent sur les plaines de lave et de cendres, une espèce de mousse d'Islande. Malheureusement, vu la distance où j'étais, je ne puis donner cela que comme une conjecture et je n'affirme rien d'une manière positive; mais s'il en était ainsi, la question aurait fait un grand pas, car on sait que ce genre de mousse aime le sol chaud des volcans et une atmosphère froide. Si j'eusse été propriétaire d'un petit schooner et maître absolu à son bord avec un équipage

Digitized by Google

de douze bons compagnons, au lieu d'être en qualité de masters-mate à bord d'un vapeur de guerre, j'aurais voulu en avoir le cœur net, d'autant plus que l'ascension ne paraît pas offrir des difficultés insurmontables et qu'une fois arrivé au sommet, il n'est pas difficile de décider si l'on est ou non sur un sol volcanique.

Mais passons Mount-Sarmiento, passons ce pays bas qui paraît marécageux, et ces collines boisées! Voyez-vous là-bas cette langue de terre qui s'avance au loin dans la mer? Sur cette langue de terre apercevez-vous ces objets que, même avec la longue-vue, on ne peut pas bien distinguer? Sont-ce des arbres morts, est-ce une palissade ou autre chose d'analogue? Voyez-vous ce monument qui s'élève au sommet d'une colline? Est-ce un bâton de pavillon? Non, il n'est pas assez haut pour cela, et cependant son pied est entouré d'une espèce de palissade, et un morceau de bois est placé en travers comme une vergue à moitié de sa hauteur; on dirait une croix... Oui, c'en est une, et si le lecteur veut m'accorder un instant de patience je lui raconterai l'histoire de cette croix.

Digitized by Google

Digitized by Google

# PORT-FAMINE

Digitized by Google

Digitized by Google

# PORT-FAMINE

— A TERRE ! — HISTOIRE DE PEDRO SARMIENTO. —
RESTES DE PORT-FAMINE.
— OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LE PASSAGE DU DÉTROIT DE MAGELLAN. —
— PERSPECTIVE D'ÉTABLISSEMENT. —
ENTRÉE ORIENTALE DE LA BAIE. — IMAGE VRAIE DES JOURS
DE LA CRÉATION.

Nous voici à Port-Famine. Rrrrrr ! la chaine de l'ancre descend. « *Away the second cutter away!* » et, à ce commandement donné d'une voix puissante, le maitre d'équipage répond par un coup de sifflet qui vous perce les oreilles. Vite dans la chaloupe, et allons voir la terre! Je prends ma carabine double pour tirer un canard sauvage ou un pingouin peut-être; mon chien est déjà avec moi, ainsi donc allons vite !

J'ai parlé tout à l'heure de Pedro Sarmiento; pendant le court trajet que nous allons faire, je me propose de dire quel homme c'était à ceux de mes lecteurs qui peuvent l'ignorer.

C'était l'époque où François Drake entreprit sa fameuse expédition dans

Digitized by Google

l'océan Pacifique par le détroit de Magellan; il croisait tout le long des côtes des colonies espagnoles, un jour, s'emparant d'un riche galion chargé de métaux précieux et d'épices des Indes, le lendemain bombardant une ville florissante du littoral qu'il brûlait ou pillait après l'avoir prise, à moins qu'il ne se contentât d'un forte rançon en argent selon les circonstances. Bref, il répandait partout la terreur, et le vice-roi de Lima tremblait à son approche. Mais, comme un vrai Castillan de ce temps-là, il ne trembla pas longtemps; tournant donc d'un air martial ses moustaches et son impériale, si tant est qu'il en portât une, il fit appeler un certain Pedro Sarmiento de Gamboa, brave et loyal soldat, et lui parla ainsi : « Mon fils, prends un nombre convenable de forts vaisseaux, charge-les de canons, de poudre et de boulets (il n'y avait pas encore de shrapnells à cette époque), équipe-les de braves soldats, prends en abondance du pain, du vin, des fruits et surtout beaucoup d'ail, afin que rien ne manque à tes hommes; cingle alors vers le détroit de Magellan, ou de Magalhaen, comme disent ces stupides Hollandais, et si François Drake, ce pirate effronté, ce rebelle des Pays-Bas, ose se montrer, arrête-le. Mais ne te laisse pas emporter par ton ardeur castillane et ne va pas tuer cet impudent coquin; amène-le enchaîné et garotté à Lima pour qu'au prochain auto-da-fé nous brûlions un hérétique de plus. Je dois une petite politesse au digne archevêque en reconnaissance de l'absolution qu'il m'a donnée lorsqu'il m'arriva le malheur que tu sais avec la fille du surintendant des mines; le pauvre père en mourut d'une attaque d'apoplexie à sa maison de campagne, et je ne puis faire une meilleure satisfaction de mon péché que de brûler ce François Drake. »

Pedro Sarmiento fit ce qu'on lui avait ordonné. Cela se passait en l'an de grâce 1583.

Mais à Nuremberg on ne pend personne avant de l'avoir pris; ainsi faisaient les Espagnols à Lima. François Drake était un fin renard, et, ayant eu vent dans le golfe de Fonseca des honneurs qu'on lui préparait, il jugea prudent de ne pas attendre la visite des vaisseaux du vice-roi, et il reprit le chemin de l'Europe, laissant Pedro Sarmiento et son maître le chercher tout à leur aise.

Sarmiento arriva au mois de décembre dans le détroit où la neige était fondue, les collines et le pays plat couverts d'une superbe verdure, ce qui

Digitized by Google

lui fit un peu oublier les privations et les fatigues de la traversée. Bientôt après, de retour en Espagne, il raconta monts et merveilles du pays qu'il venait de voir, et il sut intéresser Philippe II à ses projets, malgré la violente opposition du duc d'Albe, qui disait que si un vaisseau devait prendre avec lui assez d'ancres et de câbles pour parer à tous les dangers de ces mers orageuses, il ne pourrait rien charger d'autre; ce mot dont la justesse fut confirmée par les tristes événements qui suivirent, est passé en proverbe. Néanmoins l'expédition, composée de treize vaisseaux, quitta l'Espagne; mais cinq seulement atteignirent l'entrée orientale du détroit, et trois cents hommes débarquèrent, en 1584, sous la conduite personnelle de Sarmiento, entre la première et la seconde passe. Les aventuriers fondèrent en cet endroit une ville, nommée la ville de Jésus (son vieux nom espagnol était : *la santissima ciudad de nostro mortuo Jesus-Christus de la valle*), dont on a peine aujourd'hui à déterminer le véritable emplacement, et cent hommes suivirent par terre leur chef hardi jusqu'à la Punta-Santa-Anna, cette pointe devant laquelle nous avions jeté l'ancre. Ils essuyèrent, pendant cette marche, des fatigues et des privations sans nombre; sur un terrain difficile, et peu fournie de vivres, la troupe audacieuse dut se frayer un chemin à travers des forêts vierges et des marais impraticables; de plus, elle était entourée par des hordes de Patagons sauvages qui s'attachaient à ses pas et la harcelaient sans cesse; enfin l'expédition atteignit le lieu qu'elle cherchait, et elle y fonda une ville qui fut baptisée San-Felipe du nom du roi d'Espagne.

Mais à peine commençaient-ils à goûter quelque repos que l'hiver, avec tout son cortége de maux, vint fondre tout à coup sur les pauvres colons épuisés, et, pour mettre le comble à leur malheur, Sarmiento, qui avait essayé entre-temps de maintenir, à l'aide des vaisseaux, des relations entre les deux établissements, fut jeté hors du détroit par une violente tempête et dut se réfugier à Rio de Janeiro. Tous les efforts qu'il fit pour porter secours aux infortunés colons furent déjoués par les orages, et enfin, il fut pris, avec trois de ses navires, par les Anglais qui l'emmenèrent en Angleterre.

Comme le dénûment des colons abandonnés à *Jésus* devenait de plus en plus affreux, les survivants d'entre eux essayèrent de gagner San-Felipe par la voie de terre; mais ils quittaient un mal pour tomber dans un pire, et ils périrent tous en route, les uns de faim, les autres de maladie; le reste

Digitized by Google

fut tué par les sauvages Patagons. Pedro Sarmiento fait lui-même, dans son journal, une peinture saisissante de tous les maux qu'ils eurent à endurer dans cette malheureuse entreprise, et, sans entrer dans de plus grands détails, je dirai seulement que des deux uniques survivants qui étaient restés à San-Felipe, l'un fut recueilli par Cavendish et l'autre par André Mericke qui les ramenèrent en Europe en 1589; encore ce dernier mourut-il pendant la traversée, de sorte que, sur trois cents hommes, il n'y en eut qu'un de sauvé.

L'emplacement de l'ex-établissement reçut de Cavendish le nom significatif de Port-Famine, et la seule chose qui rappelle encore ces hardis et malheureux aventuriers, c'est le nom de cette montagne (mont San-Felipe) pittoresque et couverte de bois touffus que nous apercevons devant nous tout au fond de la baie.

Plus tard lorsque le Chili eut secoué la domination espagnole, la jeune république voulut fonder une espèce de Botany-bay et elle choisit Port-Famine comme l'endroit le plus convenable. On y créa un établissement avec quelques forts qu'on arma, et un gouverneur, disposant de quelques soldats, fut chargé de la surveillance et de la garde des condamnés. Ceux-ci cependant vinrent à bout de déjouer la vigilance de leurs gardiens; ils les tuèrent et s'emparèrent de la place ainsi que d'un navire anglais dont les officiers, l'équipage et les passagers furent également massacrés; un vaisseau de guerre anglais, envoyé pour tirer vengeance de cet attentat, saisit toute la bande et la conduisit enchaînée à Valparaiso. L'établissement était donc abandonné pour la seconde fois, et la colonie pénitentiaire fut portée à quelques milles plus à l'est près de Sandy-Point où elle est encore aujourd'hui.

Mais notre cutter touche les rochers schisteux du rivage, et comme je suis assis à la pointe du bateau j'ai le droit de sauter le premier à terre; après moi viennent le capitaine et les autres officiers qui se dispersent dans les ruines des bâtiments et des forts.

Tout contre le rivage on voit encore les pieux d'un ancien hangar qui a dû servir de magasin de charbon car il en reste quelques fragments. Je dois dire en passant qu'on a découvert pas très-loin de là une énorme mine de houille. Je n'allai visiter ni les forts où il y a encore quelques canons démontés et un certain nombre de boulets rouillés, ni les maisons

Digitized by Google

dont l'une, restée en assez bon état, a dû probablement servir de corps de garde ; la croix que j'avais aperçue là-haut sur la montagne avec les palissades pourries qui l'entourent m'attirait invinciblement, et c'est vers elle que je dirigeai mes pas.

Tous avaient pris des directions différentes ; le seul midshipman M. B..., qui avait également pris son fusil, se joignit à moi, et nous pénétrâmes tous deux par un trou dans l'enceinte palissadée.

La grande croix de bois pourri s'élevait devant nous au milieu d'un enclos de petites éminences sur l'une desquelles se penchait une croix à moitié renversée ; sur une autre plus récente était posée une grande pierre blanche, et à un autre endroit, non loin de la grande croix, on voyait une fosse ; dans celle-ci était un bloc creux d'environ six pieds de long, et dans ce bloc plusieurs crânes et quelques os. C'était le cimetière de Port-Famine.

La pierre blanche portait cette inscription : « Sacred to the memory of Capt. Pringle Stockes, Royal navy, who died at Port-Famine, while in command of H. M. S. Beagle, I. August 1828. His body was buried on the opposite side of the bay. — This board was put up by H. M. S. Havannah, 21 septbr. 1851. — Je ferai remarquer que le capitaine Stockes est un de ceux qui ont fait le relevé du détroit.

La seconde inscription déjà assez peu lisible, qui se trouvait sur une pierre noire, était ainsi conçue : Aqui Descansas las Cinges ed an Ici Victor da Fallicio et 29 D. Set°. 1842, — Los Amigos le consagran esta en sa memoria.

Le lecteur se souvient peut-être d'avoir lu dans l'*Illustrated London News* que l'équipage d'un navire anglais ayant péri sur les côtes de la Patagonie les squelettes des victimes furent trouvés par un autre navire anglais. Ce fait s'est passé également dans le voisinage de Port-Famine ; la petite croix à moitié renversée qui se trouve sur l'une des éminences dont j'ai parlé, porte une inscription espagnole presqu'effacée et indiquant que sous cette croix reposent les restes du gouverneur assassiné.

Entre-temps plusieurs de nos camarades étaient venus nous rejoindre ; ils se mirent à examiner à leur tour les tombeaux, les croix et les palissades qui étaient brûlées à certains endroits ; probablement c'étaient des indigènes qui, étant venus chercher là un refuge, avaient allumé du feu dans les coins abrités des palissades et les avaient ainsi brûlées.

Digitized by Google

Chose étrange, on ne parlait presque pas, et moi-même j'éprouvais en ce lieu un sentiment de malaise insurmontable; aussi, comme si nous eussions été mus par une seule et même pensée, M. B. et moi nous nous éloignâmes en silence dans la direction du bois voisin pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'y tirer quelque pièce de gibier. Mais il semblait que la malédiction qui avait en ce lieu pesé sur les hommes s'étendit jusqu'aux animaux, car, à part quelques moineaux qui voltigeaient entre les ruines, et un certain nombre d'oiseaux noirs qui gazouillaient dans les haies des anciens champs, il n'y avait pas l'ombre d'être vivant. Nous continuâmes à nous promener quelque temps encore sans nous parler, si ce n'est pour nous faire remarquer l'un à l'autre quelque fleur sauvage, et enfin nous nous arrêtâmes sur une petite hauteur d'où nous dominions la baie dans laquelle était notre navire. « Dis moi, B... demandai-je tout à coup à mon compagnon, pourrais-tu demeurer seul ici? —Viens, me répondit-il, en se secouant comme pour se débarrasser d'un cauchemar, retournons plutôt à la chaloupe. » Ce que nous fîmes en effet. Mais cette grande croix sinistre vous poursuit partout; de quelque côté qu'on se tourne on la voit étendant en l'air ses grands bras de squelette comme pour nous rappeler le néant des choses humaines et nous montrer le ciel véritable but de notre pèlerinage ici-bas.

Avant d'arriver à la chaloupe, je recueillis encore un souvenir de Port-Famine, superbe spécimen pour ma collection. Un oiseau voltigeait très-haut dans les airs; c'était à peine si je l'apercevais, car il commençait à faire sombre; mais comme j'étais armé d'une longue canardière avec double charge, je tirai à tout hasard et j'abattis une grande chouette-jaune; elle n'avait reçu qu'un seul grain de plomb au cou et l'on ne voyait pas une goutte de sang sur ses plumes. Ses pattes et son front étaient couverts de plumes et de poils, ses oreilles avaient une forme tout à fait extraordinaire et elle était en outre d'une grandeur peu commune; bref, c'était un spécimen précieux et qui, je crois, n'est pas décrit encore.

Nous retournâmes à bord, je changeai d'habits, car les miens étaient tout mouillés; je vidai et empaillai ma chouette, et, après le souper, j'allai me coucher pour commencer, dès le lendemain matin à deux heures, par un froid assez vif, ma troisième séance de travail.

J'intercalerai ici quelques observations sur le détroit de Magellan dont

Digitized by Google

nous avons passé maintenant la partie la plus dangereuse, ainsi que sur Port-Famine et la navigation.

Autant que je puisse en juger, sans être marin de profession, il n'y a dans ce détroit aucun danger qui ne soit suffisamment connu et qu'on ne puisse surmonter en prenant les précautions nécessaires. Le livre qu'ont publié sur ce détroit les capitaines King et Fitzroy, est un guide excellent et aussi complet que possible. A l'aide de ce guide et de quelques bonnes cartes, non-seulement le *Mississipi* est passé sans le moindre accident du Pacifique dans l'Atlantique, mais même des vaisseaux à voiles, pour qui les difficultés sont beaucoup plus grandes à cause des vents contraires, ont heureusement effectué le passage de l'est à l'ouest et *vice-versâ*; je citerai entr'autres le sloop des États-Unis *Decatur* que nous avions rencontré à Valparaiso. Pour les vapeurs le détroit est incontestablement le chemin le plus court et le meilleur, et ils n'y rencontrent ni dangers ni difficultés exceptionnelles. S'il y avait aux deux extrémités du détroit des stations de remorqueurs, cela épargnerait aux bâtiments à voiles le long et pénible circuit autour du cap Hoorn, et une compagnie par actions fondée dans ce but ferait assurément de brillantes affaires. Du Pacifique à l'Atlantique au contraire les vaisseaux à voiles peuvent passer sans grand danger, car, pendant neuf ou dix mois de l'année, il souffle des vents d'ouest qui leur sont favorables.

Les points les plus difficiles pour les bâtiments à voiles qui vont de l'est à l'ouest seraient Englisch-Crooked et Long-Reach, car il y a peu de place pour y manœuvrer les vaisseaux, aucun mouillage pour passer la nuit, de sorte que les vents et les courants contraires sont non-seulement gênants, mais peuvent devenir très-dangereux.

Cependant, même en ces deux endroits, il y a pour les petits schooners moins de danger que pour les grands, surtout les *square rigged sloops* dans lesquels je me sentirais peu en sûreté. Je n'ai pas pu faire moi-même d'observations sur le temps et le cours de la marée, mais, si je ne me trompe, l'excellent guide des capitaines King et Fitzroy contient à ce sujet des indications suffisantes.

Maintenant si une compagnie voulait établir des stations de remorqueurs dans le détroit pour passer les vaisseaux à voiles, je recommanderais d'en établir une à chaque extrémité et une troisième vers le milieu. Pour l'extrémité

Digitized by Google

occidentale, le groupe des Évangélistes serait un emplacement convenable, en tous cas on en trouverait un dans le voisinage. Il est également facile d'établir une station d'embranchement dans l'une des nombreuses baies de l'entrée orientale. Mais il serait un peu plus difficile d'établir le dépôt principal à l'une ou l'autre des deux extrémités parce qu'il ne s'y trouve pas en quantité suffisante du bois, de l'eau, etc; en conséquence le troisième et principal dépôt devrait être établi vers le milieu du détroit, soit à Port-Famine, soit dans le voisinage.

Port-Famine a un bon mouillage qui est de plus assez bien protégé, plusieurs ruisseaux et rivières grandes et petites fournissent en abondance de bonne eau potable; sur les rives il croît du bois de charpente ainsi que du bois à brûler, et dans le voisinage il y a, comme je l'ai déjà dit, une énorme mine de houille d'excellente qualité; bref, on trouverait là tout ce qu'il faut pour une station de bateaux à vapeur, et d'autre part, cette puissante invention des temps modernes donne les moyens de préserver un établissement futur du triste sort qu'ont eu les précédents.

D'après des autorités sérieuses, il doit y avoir plus à l'intérieur du pays beaucoup de gibier, et l'on a même déjà trouvé des traces de métaux précieux. Aussi loin que j'ai examiné le sol, je l'ai trouvé formé de terre végétale grasse; la végétation est fraîche et vigoureuse, et il y aurait, tout au moins, d'excellents pâturages pour de nombreux troupeaux de bétail, lors même que le climat, un peu rude, serait moins propice pour l'agriculture; je crois cependant qu'on pourrait s'y adonner avec avantage. Bien que l'été soit ici aussi court que dans les hautes vallées des Alpes, le soleil luisant chaque jour de seize à vingt heures, surtout du côté nord des coteaux, fait que les fruits sont presque comme en serre chaude et qu'ils mûrissent beaucoup plus vite. Le détroit de Magellan est situé entre le 52e et le 53e degré de latitude sud; tandis que la Gothie, ce grenier d'abondance de la Suède, confine au 60e degré de latitude nord, et que même, dans des contrées beaucoup plus septentrionales, on force encore le sol à produire du grain. L'Amérique du Sud est pauvre en céréales; mais qui sait si un jour la Patagonie, peuplée par une colonie d'émigrants vigoureux et intelligents (lesquels ne se trouveraient pas à coup sûr parmi les habitants mous et efféminés des régions tropicales), ne pourrait pas devenir pour une partie de l'Amérique du Sud ce qu'est devenue pour la Suède la Gothie non moins sauvage?

Digitized by Google

Quant aux Patagons eux-mêmes qui augmentent encore l'effroi qu'inspirent ces contrées, je ne crois pas qu'ils soient aussi terribles qu'on veut bien le dire. Il est vrai que ce sont de grands diables, ossus, sauvages, très-peu au-dessus de la brute, fourbes, astucieux, cruels, peu accessibles à la civilisation. Mais qu'est-ce que cela fait? Ils ne vivent que par bandes de quelques centaines, possèdent peu ou point d'armes à feu qui, au contraire, leur inspirent de l'effroi lorsqu'ils les voient entre les mains des étrangers; et malgré leur force physique, ce sont de lâches adversaires qui ne se risqueraient pas volontiers dans un combat en rase campagne et dont tous les exploits se bornent, la plupart du temps, à voler des chevaux ou à assassiner quelques étrangers qui se sont laissés surprendre. Si donc on veut fonder un établissement dans ce pays, il faut le pourvoir en quantité suffisante de provisions et de moyens de défense, le surveiller avec soin et ne le laisser manquer de rien jusqu'à ce qu'il soit en état de subsister par lui-même. En même temps on se fera respecter des indigènes tout en les traitant avec douceur; en d'autres termes on se présentera à eux l'épée dans une main, le rameau d'olivier dans l'autre, et on leur donnera ce qu'ils choisiront eux-mêmes; dans ces conditions-là il y a dix à parier contre un que l'entreprise sera couronnée d'un succès complet.

On pense généralement que les Patagons sont rebelles à toute culture, encore faudrait-il faire quelques essais pour s'en convaincre. Il y a peu de temps, il m'est tombé entre les mains un petit livre contenant une relation d'un M. Bourres de New-Bedford, qui a été quatre-vingt dix-sept jours prisonnier chez les Patagons. Ce livre, malgré de nombreuses broderies qui sautent aux yeux, a cependant une grande importance, car il contient les renseignements les meilleurs et jusqu'ici les plus abondants sur ces peuples; et bien que l'auteur et héros du récit conclue en disant qu'on perdrait son temps et sa peine à vouloir civiliser ce pays, il cite cependant des faits qui lui sont arrivés à lui-même et qui vont entièrement à l'encontre de cette assertion.

Je comprends et excuse fort bien que M. Bournes, après avoir été traité par les Patagons d'une manière si cruelle et si perfide, en dise beaucoup de mal; cependant je ne saurais partager sa manière de voir, bien que je n'aie vu face à face que huit Patagons et un quart, savoir un homme, sept femmes et un petit enfant au maillot. Je m'en tiens à plusieurs traits que m'a racontés



Digitized by Google

mon vieux matelot sur les rapports qu'il a eus avec eux, et qui souvent sont plus probants que des déductions scientifiques. Qu'on se rappelle qu'il n'y a pas bien longtemps encore les habitants de la Nouvelle-Zélande étaient également regardés comme incapables de toute culture, et qu'on voie ce qu'une colonisation intelligente et humaine en a déjà fait.

Je désirerais que le temps et les circonstances me permissent de traiter plus à fond les questions que je ne fais qu'indiquer ici; mais il m'arrive en cela ce qui m'est déjà si souvent arrivé; l'esprit a bonne volonté, la chair aussi, seulement lorsque je crois mordre sur le pain, la nécessité me fourre un bâillon entre les dents. Quoi qu'il en soit j'en ai dit assez pour inspirer peut-être à d'autres le désir de se renseigner plus complétement sur ce point, et pour le moment cela me suffit.

Soit dit en passant, le vieux *Mississipi* a déjà levé l'ancre; il tourne la pointe Sainte-Anne et poursuit sa route, dans la direction du nord-est cette fois, vers le vaste océan Atlantique.

Lorsqu'on a doublé le cap Froward, on a passé le plus difficile du détroit, on dit adieu aux glaciers, aux rochers et aux montagnes qui disparaissent peu à peu dans le lointain, et l'on entre dans un pays de collines boisées dont la douce verdure fait un agréable contraste avec le sable clair de la côte, le limon d'un jaune-rougeâtre et le gravier des bancs qui bordent le rivage. Souvent aussi l'on aperçoit des embouchures de fleuves le long desquelles s'étendent de vertes et riches prairies.

Il était encore de bonne heure lorsque nous passâmes devant la colonie pénitentiaire du Chili; elle se compose d'environ cinquante maisons groupées autour d'une petite église. Un brick de guerre et un schooner sont à l'ancre vis-à-vis; le brick tira un coup de canon à notre approche, hissa le pavillon chilien et se mit à faire une masse de signaux.

Quant à la partie suivante du détroit, le guide nautique contient encore beaucoup de renseignements précieux sur les ancrages, les bas-fonds, les bancs de sable, les bons endroits pour faire de l'eau, etc.; mais, dans cette partie-là, je ne trouve plus guère matière à esquisses; on n'aperçoit plus çà et là le long du rivage qu'un banc élevé couvert de phoques et de lions marins, puis, pendant dix ou quinze milles, une longue et monotone ligne de côtes. Nous passâmes les deux détroits, et à midi nous étions près du cap Gregory, à leur entrée orientale. C'était le 22 février, jour aussi cher pour

Digitized by Google

tout Américain que le 4 juillet, car c'est ce jour-là que naquit, il y a cent trois ans, le grand George Washington, le père de la patrie.

Au moment même où la cloche du bord sonnait le premier coup de midi, le grand pavillon étoilé était hissé au sommet du grand mât et à la vergue d'artimon ; et une salve de vingt et un coups de canon retentissait sur la surface de la mer unie alors comme une glace. Les circonstances ne permettaient pas de célébrer ce jour avec la solennité ordinaire ; tout se borna en fait de décoration à un pavillon placé sur la pièce n° 1 avec cette inscription « 22 février 1752. » Pendant la salve tout le monde se tint debout la tête découverte, et une ration extraordinaire de grog fut distribuée aux matelots qui appellent cela *splicing the main brace*, c'est-à-dire *épisser un câble.*

Dans l'après-midi nous passâmes les premiers canaux dont la pointe Anegada forme l'extrémité la plus orientale, et le soir nous vîmes, dans le lointain, le cap Virgins, éclairé par les derniers feux du soleil couchant. A l'entrée de la nuit, nous étions enfin dans l'Atlantique, et nous remerciâmes le ciel de nous avoir épargné le sort du yacht *Northern Light*, dont nous avions vu les débris sur le sommet d'un banc de sable à la sortie du détroit.

En décrivant notre passage à travers le détroit de Magellan, je n'ai pas plus eu la prétention d'écrire un traité savant que de faire un guide nautique ; je me suis seulement attaché à rendre d'une manière claire et fidèle ce que j'y ai vu, observé et éprouvé ; les quelques citations de livres que j'y ai mêlées ça et là, n'ont même été faites que de mémoire et je n'en garantis pas la parfaite exactitude. J'ai écrit tout cela au courant de la plume et je prie le lecteur de vouloir bien l'accepter tel quel.

Cependant j'éprouve le besoin d'ajouter encore quelques mots sur mes observations et mes sentiments personnels. Combien j'aurais désiré pendant ces trois jours, à jamais mémorables pour moi, me trouver à côté du vénérable philosophe, de l'illustre savant auquel en ce moment je pensais plus que jamais ; que n'aurais-je pas donné en un mot pour être en compagnie d'Alexandre de Humboldt, et recueillir ses précieux enseignements ! Avec quel bonheur je me serais constitué le Télémaque de ce Nestor de la science qui m'eût ici servi de Mentor ! Mais, puisque cela n'a pas été possible, je voudrais au moins savoir de lui s'il trouve que j'ai lu avec quelque fruit la première partie de son Cosmos, et si j'en ai bien profité pour décrire la nature

Digitized by Google

grandiose qui passait sous mes yeux. J'ai vu là une image exacte et splendide des jours de la création : d'abord des roches nues et arides, la carcasse de notre terre, de l'eau sombre où l'on ne voit rien autre chose que des animaux aquatiques; puis des rochers sur lesquels poussent quelques mousses, premiers avant-coureurs de la végétation, et où se jouent des amphibies; ensuite la végétation animale de la terre, pingouins et autres oiseaux amphibies, enfin la végétation complète, forêts, quadrupèdes et oiseaux de toute espèce!

Digitized by Google

# RIO DE JANEIRO

Digitized by Google

Digitized by Google

# RIO DE JANEIRO

— ASPECT DE LA VILLE ET DU PORT. — DÉBARQUEMENT. —
HOTEL PHAROUX. — TABLEAU ANIMÉ DU PORT.
EXPORTATION DU CAFÉ. — UN BUREAU DE POSTE BIEN ORGANISÉ. — DOUANE.
— LES ALLEMANDS A RIO DE JANEIRO. —
ÉTENDUE DE LA VILLE. — TIR A LA CIBLE. — HOSPITALITÉ. — ÉGLISES.
— THÉATRES. — UN ARTISTE ALLEMAND. —
L'HOSPICE PEDRO II. — SCÈNES DE LA MAISON DE FOUS.
— LE GRAND AQUEDUC DU CORCOVADO. — L'HOMME AU MASQUE DE FER. —
LES CASCADES DE TAJUKA. — LE JARDIN BOTANIQUE.
— LA SOCIÉTÉ DES CHANTEURS ALLEMANDS. — UNE FÊTE D'OUVRIERS. —
COLONISATION ALLEMANDE AU BRÉSIL.
— LES BRÉSILIENS. — ADIEUX AU LECTEUR. —

A bord, 30 mars 1855.

Rio de Janeiro ! — Ma plume s'arrête à ce mot. Je sais très-bien, en effet, ce que je devrais écrire, mais comment m'y prendre pour exposer tout ce que j'ai vu, entendu et observé? Voilà ce qui m'embarrasse.

J'attendais beaucoup de Rio, cette ville célèbre dans le monde entier; néanmoins la réalité a de beaucoup surpassé mon attente et j'ai trouvé toutes choses bien différentes de ce que je les avais rêvées. Mais n'importe, permettez-moi de vous raconter jour par jour, comme à l'ordinaire, tout ce qui m'est arrivé.

Digitized by Google

Le 8 mars, nous atteignîmes la côte du Brésil, cette côte fameuse et si chère aux marins. Malheureusement, je ne pus apercevoir que fort peu de ses beautés. D'épais nuages entouraient les sommets des montagnes et, çà et là seulement, on distinguait une crête dentelée. Bien loin au sud est une cime rocheuse, nommée le nez de lord Narborough; vue d'un certain côté, elle ressemble assez au profil d'un homme couché sur le dos dont un autre rocher conique, situé à l'entrée du port et nommé le pain de sucre (*sugar loaf*), forme les pieds. A droite et à gauche du port sont élevés deux forts qui en commandent complétement l'entrée, et qui sont appuyés de la manière la plus efficace par un troisième, situé un peu plus en arrière sur une île rocheuse. Ce dernier se relie à un quatrième, élevé sur une autre île, et ce quatrième peut à son tour, avec un cinquième qui est encore plus en arrière, lancer son feu croisé sur tout point de la ville qui serait menacé. Si donc il ne m'a pas été donné d'admirer la belle nature qui entoure la baie, j'ai pu du moins constater qu'elle était bien fortifiée.

Entre le quatrième et le cinquième fort, une frégate brésilienne avec plusieurs petits bâtiments, tels que steamers, sloops et bricks formaient une véritable ligne frontière vis-à-vis des vaisseaux étrangers mouillés dans le port. Il y en avait un grand nombre : outre notre frégate *Savannah*, on y voyait le sloop *Germantown*, une frégate anglaise, deux frégates françaises, le beau steamer français *Catinat*, et plusieurs autres petits bâtiments parmi lesquels je retrouvai une vieille connaissance de la Chine, le petit brick anglais *Lilly* que nous avions rencontré si souvent; il arriva à Rio peu de jours après nous, et bientôt après fit voile pour l'Angleterre d'où il devait se rendre dans la mer Noire.

La première chaloupe qui vint à notre rencontre fut celle du capitaine M.... de la *Savannah*, qui avait un fils à bord de notre navire. « Où est donc mon jeune homme? — De garde à la machine, lui répondit-on, mais il va venir de suite. Le voici. — Comment vas-tu, mon fils? — Bien, père, et toi? — Bien aussi, Dieu merci! » Et ce disant le père et le fils échangeaient une poignée de main et un joyeux regard. Quel beau moment! Quand donc pourrai-je en avoir un pareil?

L'ancre est tombée; les amis des vaisseaux et de terre viennent à bord; les demandes et les réponses se croisent en tous sens : « Pas de nouvelles de l'*Albany* que nous croyions perdu? (sloop des États-Unis dont nous

Digitized by Google

n'avions plus entendu parler depuis plus de quatre mois). — Si fait, il est arrivé heureusement à Boston — Dieu soit loué! — Pas de lettres du pays? — Non, mais la malle arrive demain » etc., etc. C'était à n'en plus finir.

Il était trois heures; une chaloupe se rendit à terre avec cinq ou six jeunes gens parmi lesquels je figurais naturellement. Nous parcourûmes les rues par une pluie assez désagréable, et nous fîmes quelques emplettes indispensables pour pouvoir nous présenter un peu convenablement dans le monde; je retins une chambre à l'hôtel *Pharoux* situé tout au bord de l'eau; puis, après une partie de billard suivie d'un bon souper, je revins à dix heures à bord du *Mississipi*.

Le lendemain matin, je me rendis à terre avec une permission de huit jours, cent mille reis en poche, un peu de linge et mon album. On compte ici par reis dont mille ou un *milreis* valent un peu moins de deux francs cinquante centimes. L'hôtel *Pharoux* dans lequel je suis descendu était jadis le premier hôtel de la ville; mais, depuis la mort de celui qui l'a fait bâtir et lui a donné son nom, il n'est plus ce qu'il a été; c'est cependant encore un très-bon hôtel; il me plaît surtout parce qu'étant près de l'eau, il a suffisamment d'air et de jour, et que, de ma chambre, je puis voir notre navire et les chaloupes qui viennent aborder tout contre la porte. La table et la cave sont irréprochables sans que les prix soient précisément exagérés. Certaines chambres toutefois pourraient être un peu plus propres. Une foule des plus bigarrées se presse dans la salle à manger; c'est ici principalement le rendez-vous des officiers français ainsi que des nôtres; on y trouve également beaucoup de Brésiliens, d'Allemands, d'Espagnols de Buenos-Ayres et de Montevideo et d'autres personnes dont il est difficile de deviner la nationalité. Faute d'autre nom à leur donner, je le désignerai sous celui de Cosmopolites. Tout cela m'allait fort bien. Après les repas je m'appuyais nonchalamment dans un coin en fumant mon cigare et je m'amusais à écouter toutes les folies qui se débitaient en une demi-douzaine de langues se croisant comme les fusées d'un feu d'artifice; parfois aussi je m'abandonnais à mes propres rêveries. Après la solitude complète, l'endroit où l'homme est le plus seul, c'est assurément au milieu d'une foule étrangère et agitée comme celle-ci. D'autres fois encore je m'établissais sur le balcon d'où j'examinais, à l'aide de ma longue-vue, le port et la ville; de l'autre côté de la baie je voyais Praya-Grande et San-Domingo; ici c'était la frégate française la

Digitized by Google

*Poursuivante* qui venait relever l'*Andromaque*, là des vapeurs se croisaient en tous sens, les uns faisant le service de bacs et maintenant les communications entre les nombreuses parties de cette vaste cité, d'autres amenant dans le port ou en faisant sortir à leur remorque des bâtiments marchands. Voyez là-bas toute cette flotte d'au moins cent vaisseaux, si pareils par leur construction et leur gréement; ce sont les caboteurs qui font pour la plupart le commerce du café et d'autres produits. A l'entrée du port on peut chaque jour en voir sortir ou arriver dans toutes les directions un nombre à peu près égal. Peut être y en a-t-il aussi quelques-uns qui sont chargés de chair humaine, et n'ont à bord que de malheureux nègres.

Mais voilà que deux coups de canon se succèdent presque sans intervalle, et aussitôt la frégate brésilienne, les forts et les vaisseaux de guerre étrangers saluent. C'est pour S. M. Pedro II, empereur du Brésil, à qui l'on rend les honneurs souverains chaque fois qu'il va par eau à l'une de ses nombreuses villas ou qu'il en revient. Cependant, au milieu de tout ce vacarme, le vieux *Mississipi* est le seul qui se taise; c'est que chaque coup de ses énormes pièces coûte huit livres de poudre et que nous n'en avons plus beaucoup, car il nous a fallu remettre à la *Savannah* une bonne partie de notre provision. La *Savannah* descend le Rio de la Plata où quelqu'un s'est amusé à faire feu sur notre steamer de sondage *Water-Witch*, lui a tué un homme et en a blessé quelques-uns. Il est probable que cette petite plaisanterie coûtera cher à son auteur.

Au sud-ouest, c'est-à-dire à l'extrémité supérieure de la ville, sont les vaisseaux marchands qui chargent et déchargent sous les yeux de la douane. Voyez cette forêt de mâts, cette activité, ce mouvement, et jugez par là de ce qu'est le commerce de Rio de Janeiro!

J'ai eu de bonne source des renseignements officiels sur les diverses entrées et sorties de la douane, mais j'ai voulu me convaincre par moi-même de leur fréquence extraordinaire, et j'allai dans ce but, le lendemain matin, visiter les endroits où l'on embarque le café qui est un des principaux articles d'exportation. Il faisait à peine jour, et déjà une masse de gens étaient au travail. Dans un dock six ou huit gabares étaient en charge; plus haut se trouvaient les entrepôts devant lesquels un surveillant (clerc) armé d'une petite baguette pointue en perçait chaque sac de café qui passait devant lui; il comparait les grains qui tombaient avec un échantillon qu'il tenait en main,

Digitized by Google

et marquait le sac, qu'un nègre, le chargeant sur sa tête, emportait au grand trot, malgré son poids de cent soixante livres, à la gabare à laquelle il était destiné; là un second surveillant comparait de nouveau le contenu du sac avec son échantillon, y apposait sa marque, et alors seulement on pouvait le charger. D'après ce que j'ai vu dans cette seule matinée, je ne crois pas qu'on ait exagéré le moins du monde en me disant qu'on estime à deux millions de sacs, soit trois cent vingt millions de livres, la quantité de café qu'exporte annuellement Rio de Janeiro. Je n'ai donné qu'un coup d'œil rapide aux autres objets d'importation et d'exportation, en passant pour me rendre au marché aux poissons, aux fruits et aux légumes. On ne peut, sans l'avoir vu, se faire une idée de tous les sujets de peinture ou de description qu'offre à l'artiste et à l'écrivain un pareil marché encombré des divers produits des tropiques; cependant je dois dire qu'avec un sol aussi fertile, sous un climat aussi magnifique que celui de Rio de Janeiro, j'ai été surpris de ne pas trouver les légumes meilleurs et plus variés, de même que le poisson qui en général laisse à désirer; peut-être aussi la petite quantité qu'on en voit exposée en vente tient-elle à la grande chaleur qui les fait corrompre trop rapidement. Je n'ai pas vu non plus beaucoup de gibier, mais j'ai cependant remarqué une espèce d'excellents canards. Quant aux fleurs, absence presque complète. Il est singulier que dans ce pays admirable où chaque prairie, chaque forêt est un véritable jardin du bon Dieu, on trouve si peu de fleurs sur les marchés, et que les gens en aient si rarement dans leurs maisons. Les bouquets que j'achetais au marché étaient assez misérables comparativement à ce que produit le pays; enfin je trouvai un nègre qui, chaque matin, m'en apportait un superbe dans ma chambre; mais il était relativement très-cher.

Maintenant parlons d'autre chose. Le moment était venu d'aller m'informer si je n'avais pas de lettres, et Dieu sait avec quelle impatience j'attendais le courrier. N'ayant rien trouvé chez notre consul, je me rendis à la poste. Mais les choses ne s'y passaient ni aussi aisément ni aussi vite que dans nos bureaux de poste allemands où tout est si bien organisé. Une masse de gens de toute espèce assiégeaient la porte devant laquelle un soldat au teint bronzé faisait sentinelle. On se poussait, on se bousculait pour arriver jusqu'à l'entrée, et, pour plus de commodité, l'entrée et la sortie se faisaient par la même porte, de sorte que c'était un flux et un reflux incessant d'allants et de venants qui s'étouffaient à qui mieux mieux. Il me fallut une grande

Digitized by Google

heure pour pénétrer jusqu'au bureau. Mais comment croyez-vous qu'une fois arrivé là, on vous remet vos lettres? Je vous le donne en mille. On m'en présenta un plein boisseau, en me priant d'y chercher celles qui étaient à mon adresse! Je cherchai et je trouvai, avec une émotion bien vive, une lettre portant ce cher timbre de Dresde que je n'avais pas vu depuis si longtemps; il y en avait en outre tout un paquet pour notre navire, pour le *Susquehannah* qui était déjà parti, et pour le *Southampton* qu'on attendait encore; je mis en poche les miennes et celles qui étaient pour le *Mississipi;* je fis un paquet de celles du *Susquehannah* en donnant l'ordre de les renvoyer aux États-Unis, puis je mis également ensemble, en les recouvrant d'une énorme étiquette, celles du *Southampton*, et je les laissai au bureau. Du reste, j'aurais pu prendre autant de lettres que j'aurais voulu, pourvu que j'eusse eu de quoi en payer le port. On peut se faire par là une idée de ce qu'est à Rio de Janeiro le gâchis qu'on ose nommer l'administration des postes. Non content de laisser à chacun le soin de trouver à grand'peine les lettres qui lui sont destinées, on permet en outre, avec la plus incroyable légèreté, que le premier venu s'empare des lettres d'autrui. Quel désordre et quel scandale! Si je n'eusse pas été chaque jour à la poste, ma seconde lettre, qui contenait des nouvelles si importantes pour moi, y serait encore, bien qu'elle fût très-bien et très-lisiblement adressée au consul des États-Unis. Il est vrai que quelques maisons de commerce ont leurs cases particulières dans lesquelles on met en sûreté les lettres à leur adresse; mais, pour le voyageur qui reçoit les siennes poste restante, il n'y a pas la moindre garantie. De plus il paraît qu'aucun des employés de la poste ne parle l'anglais, cette langue universelle qui se parle aujourd'hui dans le monde presqu'entier. Un grand nombre des lettres ainsi abandonnées au premier venu étaient adressées en écriture allemande à des Allemands établis dans diverses parties du pays. Si personne ne s'avise d'aller les réclamer et d'en payer le port, elles seront brûlées d'office comme ne pouvant être remises, bien que l'adresse en soit exacte et parfaitement lisible. Le nombre des lettres ainsi détruites s'élève, d'après des renseignements exacts, à soixante et dix mille par an, sur huit cent mille qui partent annuellement du bureau de Rio ou y arrivent. Et, en outre, combien n'y en a-t-il pas qui tombent en mauvaises mains! Il serait à désirer que l'administration des postes brésiliennes montrât sous ce rapport un peu plus de pudeur, et que les reproches trop mé-

Digitized by Google

rités que je lui adresse soient mis par elle à profit si toutefois ces quelques lignes parviennent jusqu'à la direction générale. Ce serait dans l'intérêt de la poste aussi bien que dans celui du public.

Puisque je viens de parler de la poste, je ne puis me dispenser de dire aussi quelques mots de la douane qui se trouve non loin de là. Le bâtiment est spacieux, aéré, clair, et semble, par conséquent, satisfaire à toutes les conditions d'un établissement de ce genre; néanmoins, il me parut que le service y était aussi fort mal organisé. Étant à Valparaiso, une personne, qui voulait se rendre par terre à Buenos-Ayres, m'avait prié de lui emporter avec moi à Rio sa malle contenant du linge et des échantillons d'étoffes, et de la remettre avec quelques lettres dans une maison qu'elle m'avait désignée. Je dus d'abord me rendre à la douane avec M. V., et, là, il me fallut attendre plus d'une demi-heure avant de pouvoir trouver un douanier qui vint avec moi à bord et fit transporter la malle aux bureaux; après quoi, il se passa encore deux heures avant que toutes les formalités fussent remplies; de sorte que j'avais perdu plus de trois heures à une affaire qui, à New-York, eût exigé tout au plus vingt minutes. Il parait d'après cela qu'à Rio le temps n'a pas grande valeur.

Mais passons maintenant à des sujets plus gais. La cordiale réception qui m'avait été faite précédemment par quelques particuliers, et, à Valparaiso, par toute la colonie allemande, m'avait naturellement inspiré le désir de me tirer d'affaire à Rio de la même manière; je dois dire que je ne fus pas trompé dans mes espérances. Par l'intermédiaire de M. V., à qui j'avais remis la malle en question, je fis d'abord la connaissance d'un Allemand qui m'introduisit dans *la Germania*, autrement dit le club allemand. Celui qui a envie de se mettre vite à son aise avec les gens, y réussit presque toujours, et c'est ce qui m'arriva à Rio. Je trouvai dans le club une foule de négociants, les uns pauvres, les autres riches, le plus grand nombre aisé. Quelques-uns avaient émigré purement et simplement, d'autres étaient venus avec les troupes allemandes du Schleswig; ayant du service militaire par-dessus la tête, ils avaient pris leur congé et occupaient alors diverses positions. L'un d'eux, nommé B., brave et excellent garçon, se chargea particulièrement du soin de m'être agréable, et, comme le mauvais temps ne permettait pas encore de faire des parties de campagne, il organisa d'abord un tir solennel à la cible.

Digitized by Google

Rio de Janeiro est peut-être la plus grande ville du monde ; on peut aller à dix milles en tous sens et l'on se trouve encore dans les faubourgs. Il est presque impossible d'établir une ligne de démarcation entre la ville et la campagne, tant elles se fondent l'une dans l'autre ; il y a de grands jardins, des prés, des champs et même des bois qui se trouvent enclavés dans la banlieue, de sorte qu'à très-peu de distance du centre de la ville, qui est petit et très-resserré, on se trouve tout à coup entre de charmantes maisons de campagne entourées de fleurs et de bosquets, et s'adossant à un petit bois sur la sombre verdure duquel se détachent agréablement les façades bariolées des maisons. On a coutume, en effet, de les revêtir extérieurement, à la mode arabe ou mauresque, de carreaux qui sont d'ordinaire rouges, blancs et bleus, et chargés en outre de toutes sortes d'ornements de diverses couleurs. Le style lui-même, bien qu'il se rapproche du genre italien par l'ensemble de la disposition, les portes et les fenêtres cintrées, a beaucoup d'analogie avec le style mauresque qui, au Brésil, de même qu'en Sicile, s'est mêlé d'italien. Ce mélange, que peut-être le goût sévère d'un savant architecte critiquerait et blâmerait à bon droit, ne s'harmonie pas moins très-bien, surtout dans les maisons de campagne, avec cette nature pittoresque, ces arbres et ces arbustes aux formes merveilleuses, dont les magnifiques feuilles à mille plis et d'un vert sombre brillent d'un éclat métallique.

Mais où vais-je m'égarer? Et que nous voici loin du tir à la cible! Il en est de ma plume comme de ma personne ; la variété et la richesse des objets qui se présentent à elle l'entraînent constamment à droite et à gauche dans des chemins de traverse qui lui font perdre de vue la grande route. Revenons donc bien vite à notre tir dont l'emplacement, situé non loin de la ville, s'appuie à une colline que domine un petit bois. Ce tir est entretenu par une société d'environ trente à quarante tireurs qui, tous les quinze jours, vont s'y disputer des prix. On tire avec des carabines suisses, à une distance de trois cent soixante pas. On me présenta aussi très-gracieusement une carabine. Chaque tireur a six balles, et, pour être au nombre des gagnants, il faut faire au moins soixante points, c'est-à-dire dix points au moins chaque coup. Soit parce que je n'avais pas tiré depuis longtemps à une si grande distance et avec une arme aussi lourde, soit parce que je n'aime pas généralement tirer à plus de cent pas pour ne pas mutiler inutilement

Digitized by Google

le gibier, toujours est-il que je fus moins heureux ce jour-là qu'à l'île Maurice et que je n'obtins que le n° 6 ou 7. M. B., un des matadors de la société, gagna le premier prix avec soixante-quatre points. Reste à savoir si ces messieurs tireraient aussi bien un cerf à la course, ou bien un homme qui aurait comme eux une carabine en joue; c'est une autre question. Cependant, je ne veux pas en douter.

Je couchai, cette nuit-là, dans la maison de campagne de M. B., charmante villa avec un petit jardin. Nous étions entre garçons et nous fîmes, à une table de dix couverts, un dîner simple mais choisi, où nous ne figurions que deux; plus tard, nous reçûmes la visite de six ou huit jeunes gens dont j'avais fait connaissance au tir et au jeu de quilles; ils y étaient restés plus longtemps que nous, et voilà comment nous ne nous assîmes que deux à une table servie pour dix personnes. Dans cette petite maisonnette hospitalière, je dormis du sommeil du juste; le lendemain matin, je pris une douche sous une chute d'eau qui tombe toute fraîche du rocher; puis, entre le café et le second déjeuner, j'allai, avec M. B., faire un petit tour, en suivant un aqueduc qui serpente le long des montagnes pour porter une eau claire comme du cristal à l'aqueduc principal du Corcovado, dont je parlerai plus au long en son lieu. Quelle agréable promenade ce doit être par les belles soirées et les belles matinées si communes en ce pays! Malheureusement il pleuvait encore un peu ce jour-là, et les nuages qui couraient dans le ciel nous voilaient la magnifique vue du panorama que je n'ai pu que deviner.

Vers midi, nous retournâmes en ville dans un omnibus attelé de quatre mulets, comme il en part à toute heure du jour de différentes stations pour toutes les directions possibles. Ce jour-là, je payai mon tribut au climat; je ressentis une légère atteinte de coliques accompagnées de vomissements, mais une dose d'huile de ricin m'en débarrassa bientôt. Du reste, il n'était pas étonnant que je fusse indisposé, lorsqu'en sortant d'une température de plein hiver et quatre jours après avoir quitté mes gros habits de laine, je me trouvais tout à coup transporté dans un climat tropical. Il est possible aussi que la différence de costume en fût cause, car, au lieu des légers vêtements blancs des Indes orientales et de la Chine, on porte généralement, à Rio, des habits de drap foncé; et j'avais eu la fantaisie de me promener dans mon uniforme blanc d'été au grand scandale des Brésiliens. Chaque

Digitized by Google

pays a ses coutumes, et les gens d'ici doivent avoir leurs raisons pour porter des habits de drap.

Je consacrai aussi une partie de mon temps à visiter les églises et les couvents; j'ai même vu deux de ces derniers dans lesquels on n'entre pas d'ordinaire. Quant à la manière dont je m'y suis pris pour cela, c'est mon affaire, et le lecteur me dispensera de le lui dire. Les églises sont nombreuses et magnifiques comme le sont la plupart des églises catholiques; mais les couvents ne m'ont rien offert d'intéressant ni d'agréable, de sorte que je n'en parlerai pas davantage. Donnez-moi la simple chapelle de bois et la vraie piété des pèlerins qui, en 1633, abordant sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, y adorèrent Dieu sans pompe, dans la simplicité de leur cœur, et je vous abandonne toutes les cathédrales éblouissantes d'or et de pierreries. J'ai visité aussi les chapelles protestantes allemande et anglaise; je voudrais bien pouvoir les appeler des églises, mais, malheureusement, ce nom ne peut être donné ni à l'une ni à l'autre; car le Brésil, ainsi que le Chili, malgré ses institutions et sa constitution libérales, n'est pas un pays libre. Il y a ici une religion d'État, la religion catholique romaine, les autres ne sont que tolérées, et cela dit tout. Aussi ne voudrais-je pas plus être citoyen de ce pays que je ne conseillerais à d'autres de le devenir, bien que je souhaite de tout mon cœur aux pauvres ouvriers et cultivateurs allemands de posséder une propriété sur ce sol fertile, dans ce vrai paradis terrestre. Une religion d'État sera toujours de l'intolérance, une gêne pour les consciences, et, là où cet abus subsiste, toutes les institutions, même les plus libérales, ne sauraient rendre un pays libre. Tant que le Chili et le Brésil auront une religion d'État, ils ne seront, malgré le libéralisme de leurs constitutions, que des sépulcres blanchis, tout marbre et tout or à l'extérieur, et au dedans pourriture et dissolution. Je puis le dire d'autant mieux que je suis moi-même catholique romain, que j'espère mourir dans cette croyance, et que, par conséquent, je n'aurais pas à souffrir personnellement ici de l'oppression contre laquelle je m'élève.

De l'église passons au théâtre. Le lendemain de mon débarquement, j'allai avec MM. B... et R... passer la soirée à l'Opéra-Italien, où l'on donnait *Linda de Chimouny*. La salle, bien que provisoire et construite seulement en bois et en toile (l'ancien théâtre a brûlé il y a deux ans), est très-spacieuse et assez bien disposée sous le rapport de l'acoustique. Je

Digitized by Google

pensais retrouver parmi les décors quelques-uns de ceux auxquels j'avais jadis travaillé à Paris sous la direction de Desplechins; mais il paraît que l'incendie a tout détruit. Quant à la représentation elle-même, elle ne saurait suffire pour me permettre de porter un jugement sur le théâtre de Rio, attendu que ce n'était qu'une représentation supplémentaire. La signora Coralloni, avec sa belle voix d'alto bien pleine, rappelait beaucoup l'Alboni; quant à Linda, — j'ai oublié le nom de la signora, — elle avait plus de mérite comme actrice que comme chanteuse; le ténor était également faible, mais la basse-bouffe était excellente et faisait songer à Lablache. Ce qui me causa le plus de surprise à cette représentation, ce fut la conduite du public. Malgré la présence de l'empereur, on s'amusait assez bruyamment au parterre, et, au beau milieu d'un air, on se mit à faire partir des bonbons fulminants sans que personne osât donner la moindre marque de désapprobation. Je pris la liberté de faire entendre un : *silencio!* Tout le monde me regarda d'un air très-étonné; puis, comme le tapage devenait par trop fort, je me levai en criant : « *Porta fora*, » mais mes voisins s'efforcèrent de me calmer. La police, quoiqu'il y en eût assez dans la salle, ne souffla pas mot.

A propos de police, je dois dire qu'ici, comme à Paris, elle est organisée tout à fait militairement, et qu'elle compte environ six mille hommes, dont deux mille de cavalerie. Autant que j'ai pu en juger, c'est une excellente troupe, très-bien exercée.

Parmi les lettres que je trouvai à la poste, il y en avait une qui contenait une recommandation pour un des hommes les plus considérables et les plus influents de l'entourage de l'empereur, le marquis A.... Je la lui remis à lui-même, et ce parfait gentleman, qui était aussi un savant aimable et distingué, me fit l'accueil le plus bienveillant. Il me proposa même de me présenter au jeune empereur, mais je refusai poliment par égard pour mes camarades, attendu qu'il n'y avait pas réception officielle de tout l'état-major, et que peut-être il y aurait des mécontents si je faisais seul exception. Le marquis me recommanda expressément de visiter trois choses : l'hospice de Pedro Segundo (grande et célèbre maison d'aliénés), l'hôpital de la Miséricorde et le grand aqueduc de Rio de Janeiro qui descend du Corcovado, haute montagne rocheuse située derrière la ville. Il me donna des recommandations pour les chefs de ces établissements et de plusieurs autres,



Digitized by Google

afin de m'en rendre l'examen aussi prompt et aussi facile que possible. Mais avant d'entreprendre ma tâche de touriste par le beau temps qui nous était revenu, j'avais d'abord un devoir de cœur à remplir, c'est-à-dire une visite à rendre à un vieil ami de mon père qui avait été son camarade de classe.

Ainsi donc, cher et bon père, c'est à toi maintenant que je m'adresse! Te souviens-tu encore d'un de tes condisciples, nommé Ferdinand Pettrich? C'est le même qui, en jouant, t'a fait avec son canif la cicatrice que tu portes à la lèvre supérieure, le même qui tua à coups de sabre un des voleurs qui s'étaient introduits dans la maison de son père; plus tard il partit pour Rome, puis pour l'Amérique du Nord, et enfin, à la suite d'une tentative d'assassinat, commise sur sa personne, il est venu au Brésil pour cause de santé. J'ai été lui rendre visite à la nuit tombante et je l'ai trouvé dans le Palais impérial, où il a son atelier, avec ses deux fils, jeunes gens excellents et artistes de beaucoup d'avenir; il était au milieu de ses statues et d'autres œuvres de sculpture. On lui avait déjà annoncé mon arrivée, il savait que je m'étais enquis de lui et il m'attendait. Au moment où j'entrai, il était assis devant un groupe à moitié achevé, représentant la Charité. C'est un petit homme aux yeux vifs et bienveillants, et dont une moustache grisonnante ombrage les lèvres. Il se leva, me contempla longtemps sans mot dire, puis enfin, d'un ton profondément ému, il s'écria : « Vous êtes donc bien réellement le fils de mon cher Ferdinand? — Oui, répondis-je, de même que vous êtes l'ancien, l'excellent ami de mon père. — Eh bien donc, embrassons-nous, mon cher enfant, » et il m'embrassa avec effusion. Je crois qu'en ce moment mes paupières se sont un peu humectées. Alors ce furent des récits, des questions et des réponses à n'en plus finir, jusqu'à ce qu'enfin nous quittâmes l'atelier tous les quatre, le père, ses deux fils et moi, pour aller passer la soirée dans un débit de vin où nous vidâmes quelques bouteilles.

Le lendemain matin, je retournai à l'atelier pour examiner tout à mon aise les travaux de ton ami que je n'avais pu qu'entrevoir la veille aux derniers rayons du soleil couchant. Les deux œuvres les plus remarquables étaient deux statues représentant des chefs indiens, l'une Te-coum-Reh mourant, l'autre Tat-rou-Reh, rêvant appuyé sur sa lance. Elles font partie d'une série de six figures de grandeur naturelle. Il y a, en outre, au-dessous, un bas-relief de cinq à six pieds de haut, représentant l'histoire de l'Inde

Digitized by Google

de l'Amérique du Nord, depuis son état primitif jusqu'à ses premiers rapports avec les blancs. C'est d'abord un camp et une danse guerrière, les squaws (femmes) et les enfants faisant leurs adieux aux guerriers; puis une bataille entre des Indiens *creecks* et des Indiens pieds-noirs; dans le compartiment suivant on voit des Indiens-Winnepey faisant la chasse au buffle, et, dans le dernier champ, les quatre ministres des États-Unis, tenant conseil avec les grands chefs des six nations et fumant le calumet de paix. Si je voulais décrire le tout, il me faudrait plus de place que je n'en ai ici, et encore n'en donnerais-je qu'une très-faible idée. Cette série de figures et de bas-reliefs est un chef-d'œuvre complet, c'est un poëme épique en sculpture célébrant la gloire des peuples primitifs de l'Amérique du Nord. Honneur à toi, brave artiste allemand, qui as élevé un si beau monument aux vrais enfants de la nouvelle patrie qui nous est commune! Honneur et merci à toi pour avoir porté si haut dans cette patrie nouvelle la gloire artistique de notre vieille Allemagne!

Je dois encore mentionner une petite statue qui ferait honneur à une vraie collection d'antiques; c'est un jeune Indien tirant des canards sauvages. Il vient de lâcher sa flèche et la suit du regard, le corps penché en avant, tenant l'arc du bras gauche encore tendu, tandis que de la main droite il prend déjà dans son carquois une nouvelle flèche. Quelle grâce charmante, quelle élégance, quelle naïveté et en même temps quelle vie dans ce jeune garçon dont la bouche à demi-ouverte respire la santé et le contentement de l'être libre!

J'ai vu aussi un modèle de deux pieds à deux pieds et demi, représentant feu l'empereur Pedro I^er^, prédécesseur de l'empereur actuel. C'est un bel homme, un véritable Ajax. Avec quelle légèreté il manie l'ardent et vigoureux coursier qui le porte! Sa main ne fait pas sur les rênes plus d'efforts qu'il n'en faut pour tenir un bouquet, et l'on sent que la seule pression de ses jambes transforme en un doux agneau ce fier et bouillant animal. C'est de cet air qu'Alexandre le Grand devait passer en revue ses phalanges macédoniennes. Malheureusement, à ce que m'a dit M. Pettrich, ce modèle ne plaît pas autant qu'un second qu'il m'a également montré, et qui représente Pedro I^er^, au moment où il promulgue sur la *Plaza* de Rio la Constitution brésilienne. C'est toujours le même bel homme sur le même beau cheval, mais ici il a l'air d'être contraint à jouer un rôle qui lui déplaît. Le premier

Digitized by Google

est un monarque absolu, le second n'est qu'un fonctionnaire de l'État lisant une loi qu'il ne peut pas lui-même approuver. En effet l'empereur du Brésil est et sera toujours un souverain absolu, de quelques institutions républicaines qu'on l'entoure, de même que le président du Chili est souverain pendant toute la durée de sa présidence, car l'Amérique du Sud a bien l'esprit d'indépendance, mais nullement l'esprit républicain : elle a pu secouer le joug espagnol et se rendre indépendante, mais elle n'a pas pu conquérir la liberté intellectuelle qu'elle ne connaîtra pas encore de sitôt.

J'ai dit que l'atelier de Pettrich était dans le palais impérial. Il ne faut pas s'imaginer que ce palais soit un édifice splendide; c'est un grand bâtiment très-convenable, sans grands ornements, et d'un aspect architectural assez peu imposant, comme il convient pour un roi constitutionnel. Dans le vestibule il y a un corps de garde, contenant quarante hommes de la garde nationale, de l'armée ou de la garde municipale, je ne sais pas au juste. J'ai été très-surpis de leur voir encore de vieux fusils à pierre; il est vrai qu'ils sont tenus en très-bon état, mais c'est bien arriéré. Je n'ai pas visité les arsenaux; il est possible qu'il s'y trouve de meilleurs armes, et que ces vieilleries ne servent que pour monter la garde et faire le service de garnison.

Les chantiers de la marine impériale n'ont pas non plus répondu à mon attente; on n'y construisait que des chaloupes ou de grandes barques, et les deux petits docks pour les corvettes de second rang paraissent ne plus servir depuis longtemps déjà.

Les ateliers de machines étaient en meilleur état, ainsi que ceux où l'on fabrique les poulies et les mouffles; dans l'atelier des machines on était occupé à en construire une pour un petit steamer. En tout cas, ce département était entre bonnes mains, car on n'y perdait ni temps, ni travail, ni matériaux. J'ai appris aussi que les véritables chantiers maritimes étaient à Bahia, et plusieurs bâtiments qui en sortaient m'ont paru réunir toutes les conditions d'un bon navire, autant du moins que j'ai pu en juger extérieurement, car je n'ai jamais été à bord d'un navire brésilien. Tout près de nous était à l'ancre le beau vapeur neuf *Pedro Segundo*, il chargeait de la poudre et des munitions; comme je l'ai dit, autant qu'on puisse en juger de dehors, c'est un aussi beau vaisseau que pas un de ceux qui sillonnent les mers.

Digitized by Google

Le plus jeune fils de M. Pettrich m'accompagna dans ma visite à la grande maison de fous, l'hospice de Pedro Segundo. Il est situé à l'extrémité inférieure de la baie, non loin de l'entrée de Bota-Foga, faubourg dans lequel beaucoup de riches négociants ont leurs cottages. Nous prîmes place au-dessus d'un omnibus, ou, pour mieux dire, d'une diligence, car elle fait un trajet d'environ huit milles, ce qui peut donner une idée de l'étendue de Rio. La route longe pendant quelque temps le rivage, et plus d'une fois j'ai regretté de n'avoir pas assez de temps pour esquisser au moins quelques-unes des vues délicieuses que j'apercevais presqu'à chaque pas.

Bota-Foga est situé le long d'une baie qui a environ un mille et demi de large; la Maison de fous se trouve à l'extrémité orientale dans une petite plaine entourée de montagnes situées à quelque distance, et parmi lesquelles se trouve le *pain de sucre*. Le choix de cet emplacement prouve déjà beaucoup de discernement. En effet, lorsque du haut d'une montagne on contemple un vaste paysage, ne se sent-on pas le cœur oppressé et ne vous prend-il pas envie de courir le monde? Or, le désir le plus général et le plus fréquent des personnes atteintes de maladies mentales est, comme on sait, de s'évader de la maison où on les retient, selon eux, contre tout droit et toute justice; une vue très-étendue, au lieu de contribuer à les guérir, ne ferait donc qu'empirer leur état. Le fou ne doit pas non plus être enfermé trop étroitement, car cela agirait d'une manière fâcheuse sur son esprit, et le porterait à une mélancolie qu'il faut absolument éviter; on doit donc lui donner autant que possible l'occasion de contempler une scène gaie et toujours animée. Or, il serait difficile de trouver un endroit qui satisfit mieux à toutes ces conditions que Bota-Foga; près d'une grande ville, et cependant loin du bruit, entouré d'une grande et imposante nature, de montagnes dont les cimes semblent des doigts gigantesques qui montrent le ciel, dans une vallée paisible qui, d'un côté, a une échappée de vue sur la baie formée aussi par des montagnes qu'on entrevoit au loin, tel est ce séjour que le Créateur a sans doute destiné à des êtres heureux, mais où les infortunés qui l'habitent ont plus de chances que partout ailleurs de recouvrer la raison et la santé. Et pour animer encore le tableau, on aperçoit chaque jour au moins cent navires se croisant dans toutes les directions, mais cependant assez loin pour qu'on ne puisse pas distinguer les personnes

Digitized by Google

qui se trouvent à bord et que par conséquent on ne soit pas tenté de partir avec elles.

L'hospice a une grande façade surmontée d'une coupole ; du centre et des deux extrémités du corps principal partent à angle droit trois ailes qui forment deux grandes cours attenantes à un vaste jardin. Dans ces cours et ce jardin, à droite de l'entrée, se trouvent les femmes; le côté gauche est réservé aux hommes; ils sont tous en liberté apparente, mais surveillés de très-près par les gardiens dont quelques-uns sont eux-mêmes des fous à un degré moindre. Mais entrons.

L'entrée principale située du côté de l'eau conduit à un spacieux vestibule d'où l'on monte par un grand escalier à tous les étages. A droite et à gauche sont les statues d'Esquirol et de Pinel, d'honorable mémoire, toutes deux exécutées par Pettrich, à Rio; j'ai oublié de demander si elles étaient en plâtre bronzé ou réellement en bronze. En tout cas leur couleur sombre se détache très-bien sur la teinte claire du mur. A gauche du vestibule est le bureau du directeur et docteur, à droite la pharmacie. Le médecin de l'hôpital, jeune homme de trente ans à peine, fut assez obligeant pour m'accompagner dans ma visite. Je regrette d'avoir perdu sa carte et par suite oublié son nom ; mais qu'importe? Je n'oublierai pas du moins cet aimable et excellent homme.

Il s'entend merveilleusement bien à traiter les maladies mentales; il circule parmi ses patients comme un père au milieu de ses enfants, et il les domine du regard absolument comme un Van Aken et autres dompteurs dominent les bêtes féroces.

Montons l'escalier à la suite de notre obligeant guide, et entrons dans la chapelle. Elle est construite dans un style simple (à pleins cintres) et, à part les candélabres et des vases de fleurs qui sont dorés, ainsi que quelques statues de saints placées sur l'autel on n'y voit presqu'aucun ornement; au-dessus de l'autel est élevée une statue de saint Pedro Alcande, patron de l'empereur et de l'institut. Cette statue de marbre blanc, œuvre de Pettrich, est malheureusement placée si haut qu'on peut à peine la distinguer, et qu'elle se confond trop avec la niche blanche dans laquelle elle se trouve. Je ne comprends pas que Pettrich lui-même n'ait pas insisté pour qu'on lui donnât un fond sombre ou doré. Pendant le service divin la partie inférieure de la chapelle est occupée par les employés et par les douze sœurs de

Digitized by Google

charité qui sont chargées de la surveillance des femmes, de la cuisine, des provisions, de la lingerie et du vestiaire. Les malades sont plus haut dans des galeries séparées où ils peuvent assister sans dérangement au service divin, mais ils y sont toujours l'objet d'une surveillance attentive. J'ignore si les fous protestants sont aussi obligés d'entendre la messe avec les autres, mais pour l'honneur de l'institut, j'espère qu'il n'en est rien. De la chapelle, nous passâmes dans les appartements destinés à recevoir l'empereur et l'impératrice, lorsqu'ils viennent visiter l'établissement; ils sont décorés très-simplement et attenants à une grande salle de réception réservée pour l'empereur; cette salle forme un carré long avec cinq hautes fenêtres sur chaque grand côté et deux portes aux autres. En face de l'entrée on voit la statue de l'empereur actuel en costume de couronnement, sous un baldaquin de velours rouge; c'est également l'œuvre de Pettrich qui a très-bien traité la figure juvénile de l'empereur (il n'a là que seize ans) et le riche et beau costume dont il est revêtu. De l'autre côté, et en face de l'empereur, se trouvent les bustes de Quapinani et de Jaoz de Babos, qui ont tous deux puissamment concouru à la fondation de l'Institut; entre ces deux bustes on doit encore placer la statue de Jose Clémente Pereira, le véritable fondateur et premier directeur de l'établissement. Toutes ces salles sont très-élevées, ainsi que les dortoirs des malades qui sont au même étage; dans ce climat brûlant c'est une condition essentielle pour maintenir la fraîcheur et le bon air.

Il y a des malades de différentes catégories, ceux qui payent et ceux qu'on reçoit gratuitement. Les plus aisés ont chacun leur chambre particulière, d'autres en ont une pour deux; quant aux chambres communes, elles ne contiennent généralement que huit lits, excepté une où j'en ai vu dix, de sorte qu'il est facile de maintenir l'ordre et la propreté qui règnent dans tout l'établissement au plus haut degré.

Je passerai sous silence les cas de folie ordinaire, mais je ne puis m'empêcher d'en mentionner quelques autres qui ont fait sur moi une impression profonde et que je n'oublierai pas de sitôt.

Au fond d'un corridor, une femme à cheveux gris était assise sur une natte ayant auprès d'elle un enfant. Quiconque a vu un crétin se souvient longtemps de ce type affreux. Cette femme, à ce que me dit le médecin, était mère de quatre crétins, et quoique jouissant de toute sa raison, elle était entrée dans la Maison de fous pour donner ses soins au plus jeune de ces

Digitized by Google

malheureux êtres, celui-là même que je voyais devant moi. Cette infortunée me fit peine, et, sur l'invitation du médecin, je lui adressai la parole en allemand : « Mère, lui dis-je, du ton le plus doux que je pus, d'où êtes-vous, et comment êtes-vous venue ici ? » Elle leva sur moi son visage sillonné de rides par le chagrin et les soucis, et saisissant la main que je lui tendais, elle me répondit : « Ah ! grand Dieu, qui êtes-vous donc pour vous inquiéter d'une pauvre vieille femme abandonnée? — Je suis un Allemand, mère, et je serais heureux de pouvoir vous donner quelques consolations. — Des consolations? Y a-t-il des consolations pour moi? Quelqu'un peut-il rendre la santé à ce pauvre être? Non, non, il n'y a plus de consolations pour moi ! » Je lui dis alors quelques bonnes paroles qui la rendirent plus communicative, et elle me raconta son histoire. C'était, hélas ! l'histoire de tant de malheureux émigrants. Il y a treize ans, elle partit avec son mari de la Bavière rhénane; trop pauvres pour payer le passage, ils s'étaient engagés envers le capitaine à travailler un certain temps, sept ans je crois, pour en acquitter le prix. Ils furent envoyés sur une plantation où ils firent leur temps de travail et mirent encore de côté une petite somme. Mais le mari se livra à la débauche, il tomba dans l'ivrognerie, et c'est probablement la cause à laquelle il faut attribuer ce fait d'une mère parfaitement saine mettant au monde, coup sur coup, quatre crétins; comme son mari, après l'avoir longtemps maltraitée, avait fini par l'abandonner tout à fait, cette femme, se trouvant dans l'impossibilité de nourrir ces quatre malheureuses créatures, entra dans la Maison de fous. On y a grand soin d'elle et de ses enfants, mais ce qui tourmente fort cette pauvre ignorante, c'est la diète sévère à laquelle il faut, comme on sait, soumettre les crétins; dans les sœurs de charité qui accomplissent leur œuvre sainte avec une douceur toute chrétienne, elle ne voit que ses ennemies et les ennemies de ses enfants; elle prétend qu'elles les privent de la seule jouissance qui leur soit permise, c'est-à-dire manger à leur gré, et elle se plaint sans cesse et d'elles et du docteur. Elle termina son récit par ces mots : « Et maintenant, mon cher monsieur, voulez-vous encore me parler de consolations? — Mère, lui dis-je, la miséricorde de Dieu est grande, et, si nous sommes malheureux et affligés ici-bas, toutes nos souffrances auront un terme là-haut. » Elle me regarda longtemps d'un air étrange : « Est-il donc bien sûr que ce soit mieux là-haut? » me demanda-t-elle enfin. Quand je vivrais cent ans, je n'oublierais jamais le regard

Digitized by Google

et l'expression de cette malheureuse femme en prononçant ces mots. C'était le vrai désespoir! Elle doutait de Dieu et de l'éternité. Puisse le Dieu de miséricorde avoir pitié de toi, pauvre cœur de mère, si terriblement éprouvé!

Nous parcourûmes plusieurs salles dans lesquelles une foule d'individus de différents âges et de toutes couleurs s'occupaient à toutes sortes de travaux utiles. Les malades étaient partout propres, tranquilles, et se conduisaient généralement d'une manière très-convenable. Tous les regards prenaient une expression visible de contentement dès que le docteur entrait. Un second cas, celui d'une autre Allemande, m'inspira également un vif intérêt et de tristes réflexions. C'était une femme de la Haute-Silésie, non mariée et âgée d'environ quarante ans. Il y avait environ vingt ans qu'elle était venue avec deux cousins au Brésil de la même manière que la précédente; elle avait déjà eu à supporter, pendant la traversée, des maux et des privations de toute espèce, et elle avait aussi servi sept ans sur une plantation pour payer son passage; pendant ce temps et, plus tard, en lavant et en faisant d'autres travaux de femme, elle avait mis de côté une jolie petite somme qu'elle avait enveloppée dans un bas et fermée dans un coffre. « C'était, disait-elle, de l'or et de l'argent, des doublons et des thalers espagnols et d'autres monnaies; j'avais soigneusement mis le tout de côté, et je comptais bien y ajouter encore, lorsque mes gueux de cousins, ayant découvert ma cachette, me volèrent toute mon épargne. Je veux vous montrer la maison et la chambre où cela s'est passé; comme je voulais ravoir mon argent, ils ont dit que j'étais folle et m'ont fait enfermer ici. » Ce récit avait mis cette femme dans une telle rage qu'il fallut quelques douces paroles du médecin pour la calmer. Lorsqu'elle eut repris un peu de calme je l'interrogeai sur divers sujets, et elle me parla très-raisonnablement. Elle me nomma le lieu où elle était née en Silésie, me décrivit exactement et en détail tout son voyage, me reconnut même, à ma prononciation, pour un Saxon; bref, elle se comporta comme un être tout à fait raisonnable. « Juste ciel, me dis-je, si le récit de cette femme n'était pas chimérique, si c'était une vérité! » Puisse Dieu, pardonner à ceux qui l'ont conduite ici!

Ces contrats par lesquels on s'engageait à payer en travail le prix de son passage étaient malheureusement très-usités jadis, même aux États-Unis; mais, Dieu merci, il y a longtemps qu'ils y ont été déclarés illégaux, et il

Digitized by Google

n'y a plus maintenant dans l'Amérique du Nord de ces esclaves blancs. J'aime à espérer, pour l'honneur du Brésil, que bientôt on y votera aussi une loi protectrice des pauvres émigrants.

Je suivis ensuite le médecin dans l'aile réservée aux hommes. A l'étage inférieur trois chambres particulières étaient réservées à un hôte de distinction que possédait l'Institut. C'était un vieux et riche Brésilien qui avait jadis beaucoup voyagé et, ayant éprouvé de grandes pertes, en avait eu le cerveau dérangé. Comme il avait consacré précédemment de grandes sommes à l'entretien de l'hôpital, auquel il léguera probablement sa fortune qui est considérable, on le traite avec tous les égards possibles. Sa folie lui fait regarder l'hôpital comme sa maison de campagne, et il s'imagine que les autres fous sont ses hôtes, ses domestiques et ses employés; en conséquence je lui demandai la permission de visiter sa maison, ce qu'il m'accorda poliment et d'un grand air, en me faisant observer que dans les petites chambres d'en haut quelques-uns de ses gens n'avaient pas la tête très-saine. Il nous accompagna dans la plus grande partie de l'établissement, en m'examinant sans cesse d'un air scrutateur. Nous passâmes devant la cuisine où quelques fous inoffensifs font le service sous la surveillance d'une des sœurs. On y voyait bouillir, dans de grands chaudrons, de la *carna recoa* (viande de bœuf séchée à l'air, très-bonne et très-savoureuse); il y avait aussi un plat d'excellents haricots rouges et une espèce de potage au riz avec toutes sortes de bons ingrédients; c'était réellement un excellent mets, et j'aurais bien voulu qu'à bord nous eussions toujours été, pendant notre voyage, aussi bien servis que les fous. Tout à côté de la cuisine était l'office, spacieux, bien aéré et très-appétissant à voir; non loin de là, le réfectoire des treize sœurs de charité; leur table était justement mise en ce moment; la nappe qui la recouvrait était d'une toile grossière mais d'une blancheur éblouissante, la vaisselle en terre et des plus simples. Dieu vous récompense, bonnes et saintes femmes, de tout ce que vous faites pour soulager les maux de vos semblables! Jamais je n'ai pu voir sans émotion leur robe bleu d'azur, leur tablier blanc et leur cornette blanche d'une forme si bizarre.

Dans le corridor, je fus présenté à une autre personne de distinction, à l'amiral. Cet homme, à ce qu'il parait, a réellement eu ce grade, et, afin de se soustraire au châtiment qu'il avait mérité pour faute grave contre la discipline, il avait feint la folie. Quoi qu'il en soit, la peine que les hommes

Digitized by Google

n'ont pu lui infliger, Dieu l'a fait tomber sur lui, car maintenant il est réellement fou. Après m'avoir demandé de quel pays j'étais et quel grade j'avais dans la flotte : « N'auriez-vous pas envie, me dit-il, d'entrer au service du Brésil? — Non, répondis-je; à moins qu'on ne me donne le commandement absolu d'une frégate. » Bien que cette condition fût difficile à remplir, l'amiral me promit cependant de faire construire sous ma direction une frégate dont j'aurais le commandement. Voilà ce qui s'appelle un avancement rapide! Passer en un seul jour du grade de masters-mate à celui de capitaine de frégate! Pour peu que cela continue ainsi, je serai dans un mois commandant en chef de toutes les forces maritimes du Brésil.

Plus loin, je rencontrai deux soldats de l'armée du Schleswig-Holstein, qui étaient entrés au service du Brésil. L'un d'eux, un sergent, était devenu fou furieux par suite de privations, de fatigues et d'excès de rhum; trois fois on l'avait renvoyé guéri, et toujours il revenait. En ce moment, il avait de nouveau recouvré la raison, et le docteur me l'aurait volontiers laissé emmener si j'avais pu le faire enrôler de suite parmi les soldats de marine et le soumettre à une discipline sévère; mais, comme il ne pouvait s'engager qu'aux États-Unis, cet homme, malgré les excellents certificats dont il était porteur, dut rester à la Maison de fous. L'autre était accroupi d'un air stupide dans le coin d'une fenêtre, et, comme je demandais ce qu'il avait, le premier me répondit en dialecte silésien : « Voyez-vous, il a les idées un peu trop courtes, autrement il ne lui manque rien. » La trop grande ardeur du soleil avait produit chez lui la stupidité et l'idiotisme. Dans une autre salle, je vis aussi quelques prêtres dont la cervelle était brouillée; ils étaient tous habillés de noir; l'un d'eux était en train de confesser un avocat fou comme lui. Dans des chambres à part étaient les fous auxquels on permet de se servir d'instruments tranchants; ils s'occupaient à des ouvrages de tailleur ou de cordonnier; la plupart des habits, du linge et des autres étoffes dont on se sert dans la maison, étaient également confectionnés par eux, ce qui a le double avantage de l'économie et de donner aux aliénés une occupation utile qui est en même temps pour eux un excellent moyen curatif.

Au rez-de-chaussée se trouvaient les fous furieux. Ils étaient gardés derrière des portes fermées à clef, et, la nuit, on les faisait coucher dans des cellules de granit voûtées, avec de larges fenêtres munies d'un solide gril-

Digitized by Google

lage. Le premier était un jeune soldat qui, par jalousie ou ambition, avait tué un de ses camarades; c'était une de ces figures avec lesquelles je n'aurais pas aimé à me trouver seul; bien que je sois peut-être deux fois plus vigoureux que ce petit homme d'apparence chétive, je n'aurais pas été tranquille pour ma gorge. Il fallut un regard sévère et quelques bonnes paroles du docteur pour le calmer un peu. Ensuite je vis un nègre atteint du *delirium tremens*. Dès qu'il aperçut le médecin, il se prosterna en pleurant devant lui, embrassa ses genoux et se plaignit amèrement des gardiens et des autres fous, mais il ne tarda pas non plus à s'apaiser. Il y avait encore plusieurs autres infortunés de la même catégorie, et, enfin, j'arrivai à un jeune homme à peine âgé de vingt ans, jadis maître de dessin. Il était devenu éperdument amoureux d'une jeune et riche demoiselle, à qui il donnait leçon; mais le père l'avait mis à la porte, et, peu de temps après, il avait marié sa fille avec un autre. Ce jeune homme nous tourna le dos pendant assez longtemps, nous accablant d'un déluge d'injures en quatre langues différentes. Tout à coup il tourna par hasard la tête de mon côté, me regarda fixement, puis se jeta sur moi. Après m'avoir tenu une foule de propos tout à fait incohérents et avoir examiné très-attentivement ma casquette, il m'arracha une rose que j'avais à la boutonnière, la mâcha, et, me regardant d'un air furieux, il la cracha avec rage par la fenêtre. Pauvre jeune homme, pourquoi t'en prendre à mon bouton de rose de la fleur que l'on t'a ravie? Notre visite se termina là, et, plein de respect et d'admiration tant pour les fondateurs que pour le médecin philanthrope de l'hospice de Pedro Segundo, je repris le chemin de la ville.

J'avais bien envie de visiter encore plusieurs autres institutions, entre autres le grand hôpital de la Miséricorde, mais j'y renonçai sur les conseils du médecin du bord; car, bien que je n'aie jamais eu peur, pour mon compte, de la contagion, je ne voulais pas m'exposer à rapporter dans mes habits la petite vérole ou la fièvre jaune, et à compromettre, pour mon bon plaisir, la santé et, peut-être, la vie de trois cent cinquante braves gens. Du reste, les renseignements positifs qu'une personne digne de foi m'a donnés sur cet hôpital, ne sont pas, à beaucoup près, aussi favorables que ceux que je me suis procurés *de visu* sur la Maison de fous. Ainsi, d'après les relevés administratifs, sur cinq mille sept cent soixante-dix-huit malades qui sont entrés, en 1852, à l'hôpital de la Miséricorde, il n'en est pas mort

Digitized by Google

moins de quatorze cent quarante. A cet hôpital est attenant le grand hospice des enfants trouvés, et, sur cinq cent trente-six enfants vivants qu'on y a reçus également en 1852, il en est mort quatre cent sept dans la même année. On attribue cette mortalité effrayante à cette circonstance qu'il n'y a qu'une nourrice pour trois et même quatre enfants; ces nourrices sont des négresses esclaves appartenant à *de riches* maîtres qui les louent à raison de soixante ou soixante-quinze francs par mois, après qu'elles ont sevré leur propre enfant; de sorte que chacune de ces nourrices continue à donner le sein aux enfants de l'hospice pendant trois ou quatre ans, ce qui doit nécessairement gâter leur lait.

Je dus également renoncer à visiter l'École militaire et l'Observatoire, ainsi qu'à faire une excursion à Petropolis et à la colonie allemande de Blumenau, excursion qui, seule, m'eût pris trois jours; c'était trop pour le peu de temps dont je disposais, et la chaleur était si violente, que je ne voulais pas non plus m'y exposer trop longtemps. Cependant, mon ami B... ayant mis un vigoureux mulet à mon service, je résolus de faire au moins quelques excursions moins longues, et, avant tout, d'aller voir le remarquable aqueduc du Corcovado; je me mis donc en route, un beau matin à trois heures, pour cette destination.

La route est facile à trouver, attendu que le grand aqueduc va presque jusqu'au sommet du Corcovado et qu'on n'a qu'à le suivre. Depuis *Santa-Teresa*, faubourg de Rio situé sur une colline, on suit presque constamment une arête de cette colline. Lorsque j'eus quitté les maisons et me trouvai en pleine campagne, je jetai un coup d'œil sur la baie et sur la vallée. Tout autour de moi régnait ce calme solennel qui, dans les régions tropicales, précède le point du jour. Le croissant de la lune planait encore juste au-dessus de l'horizon, mais on pouvait, comme je l'ai fréquemment observé aux tropiques, voir tout le disque de l'astre se détacher sur la voûte sombre du ciel; sa faible lueur permettait de distinguer vaguement la surface de la baie et les vaisseaux d'où partait, en ce moment même, le coup de canon du matin, premier signal du réveil et du mouvement dans la ville dont les lanternes s'éteignaient peu à peu. Je lâchai les rênes à mon mulet qui chercha lui-même son chemin le long de l'énorme aqueduc dont le léger murmure, pareil à un air connu, m'accompagnait dans mon excursion matinale et solitaire.

Digitized by Google

Un peu plus haut, j'arrivai à un corps de garde isolé dont la lampe, qui brûlait encore, projetait sa lueur rougeâtre sur cinq ou six soldats étendus sur leurs nattes. Plus haut encore, je pus contempler, aux premiers rayons du matin, le fond des vallées de Santa-Rosa, de Bota-Foga et de San-Clemente, que quelques légers brouillards voilaient encore par places. De la plupart des maisons l'on voyait s'élever gaiement dans les airs de blanches colonnes de fumée. La mer était encore couverte de brumes, et, au-dessus d'elle, le ciel commençait à prendre une teinte plus claire.

Généralement, on gravit à pied la dernière pointe du rocher qui a une hauteur d'environ huit cents pieds ; mais je fus assez égoïste pour me faire porter jusqu'au sommet par ma vigoureuse monture ; j'y arrivai de la sorte sans être trop échauffé, et je pus à mon aise contempler la nature brésilienne qui se déroulait à mes pieds dans toute sa splendeur et sa magnificence.

Juste au moment où j'atteignais la cime de la montagne, le soleil perçait de ses rayons rougeâtres les brouillards qui l'offusquaient ; ce roi de la lumière les chassait devant lui comme une troupe de courtisans, tandis que, dans un lointain sans bornes, je voyais scintiller l'immense nappe de la mer, et que, tout autour de moi, les plantes vigoureuses et luxuriantes de cette belle nature tropicale répandaient leurs mille parfums et brillaient de tout leur éclat. Que c'est beau, mon Dieu, que c'est beau ! Voilà tout ce que je pus dire, tout ce que je pus penser en présence de ce spectacle. De ce point élevé, Rio, malgré son étendue, paraît bien peu de chose ; il me semble que je pourrais le couvrir de ma main, et les innombrables maisons de campagne qui l'entourent ont l'air de joujoux d'enfants ; on plane sur tout cela comme l'aigle du haut des nues. Je ne puis dire exactement quelle est la hauteur du Corcovado, mais elle doit être au moins de quatre mille pieds, car, de son sommet, d'autres points assez élevés, tels, par exemple, que le *pain de sucre*, ne font aux spectateurs que l'effet de montagnes très-ordinaires. Autrefois, l'ascension de la dernière pointe était aussi dangereuse que fatigante ; mais, dans ces derniers temps, on a fait sauter une partie du rocher et exécuté des travaux de maçonnerie qui rendent le chemin sinon facile, du moins praticable.

Lorsqu'il fit tout à fait jour, je pus contempler à mon aise et avec délices tout ce merveilleux panorama. Le fond de l'immense baie, qui a plus de soixante milles d'étendue, se perd en vapeur d'azur, et, derrière elle, l'ho-

Digitized by Google

rizon est fermé par une ligne de rochers admirablement découpés. A mes pieds était Rio, et à l'ouest se déployait une plaine en partie boisée, à travers laquelle serpentent plusieurs rivières. Du côté opposé de la baie, c'est-à-dire au nord-est, on aperçoit Praya-Grande et San-Domingo avec leurs maisons blanches. A l'est s'étend la mer, et au sud entre des roches dentelées; près de la côte est un petit lac sur les bords duquel se trouve le Jardin botanique. Je renonce à décrire plus au long ce splendide panorama; toute description serait pâle et insignifiante en comparaison de la réalité; je dirai seulement qu'il me fallut un violent effort pour m'arracher à la contemplation de cet admirable spectacle.

En descendant, je rencontrai, à l'endroit où l'on rejoint l'aqueduc, quelques maisons qui ressemblaient beaucoup à une posada; convaincu que c'en était une, je demandai, à un homme qui se tenait debout contre la porte, de me servir quelques rafraîchissements, et il s'empressa de m'apporter ce que je lui avais demandé sous une tonnelle de verdure d'où l'on avait une magnifique vue de la mer. Sur mon invitation, mon hôte partagea avec moi les fruits, le pain et le vin qu'il m'avait servis, puis nous causâmes un instant en fumant un cigare. Lorsque je lui demandai combien je lui devais, il me regarda de l'air d'un homme qui se sent offensé, et il me fut impossible de lui faire accepter aucune rétribution. Était-ce générosité d'hôtelier, ou bien étais-je tombé dans une maison particulière? C'est ce que j'ignore encore à cette heure.

Je traversai, monté sur mon mulet, la forêt fraîche et verdoyante qu'éclairaient çà et là les rayons d'un soleil éblouissant. Quelle magnificence et quelle variété! Tantôt c'était un arbre tout couvert de grappes purpurines, tantôt un arbre tout violet, bleu de ciel ou jaune d'or qui s'offrait à mes regards. Tout à côté de moi, un buisson plein de magnifiques fleurs rouges contrastait avec les blanches ombelles qui, un peu plus loin, étalaient leur calice virginal et embaumaient les airs de leur doux parfum. Avec quelle jouissance intime je m'abandonnais aux charmes de cette nature vraiment magique! Jamais je n'avais senti si profondément la beauté de ce monde et l'infinie bonté de Dieu. Sans mettre pied à terre, je cueillis sur les arbres et les arbustes un bouquet que plus d'une dame m'eût envié pour s'en parer dans un bal, et je garnis mon chapeau et toutes mes boutonnières des plus superbes fleurs.

Digitized by Google

Lors même que je n'aurais pas eu la vue de cet admirable paysage, l'aqueduc du Corcovado aurait suffi à lui seul pour me récompenser de cette excursion longue et un peu fatigante. La conduite qui passe sous la ville sur deux rangs d'arches superposés a une masse de ramifications qui conduisent de petits bras au canal principal et se dirigent en tout sens. Le canal principal a environ, autant que j'ai pu en juger du dehors, de cinq à six pieds de diamètre; il est en maçonnerie, voûté et recouvert d'un toit pointu revêtu de mortier. De distance en distance sont pratiquées des portes par où l'on entre pour nettoyer le canal; ces portes n'ont que juste la grandeur nécessaire pour laisser passer un homme; de petites colonnes avec de jolis chapiteaux ornent cette construction qui est bien une des plus belles en son genre et qui peut avoir une étendue d'à peu près huit milles. Dans les petits canaux latéraux l'eau coule dans des rigoles ouvertes. En ville, à l'extrémité de l'aqueduc douze tuyaux de bronze versent de fortes colonnes d'eau dans un grand bassin qui, avec la haute construction en maçonnerie qui le surmonte, a quelque chose de tout à fait monumental. A différents autres endroits de la ville il y a de petits réservoirs qui sont alimentés par ce bassin principal; et à presque tous les coins de rue on a placé des fontaines de bronze où chacun peut prendre de l'eau à volonté.

Je revins à l'aventure à travers les forêts les plus luxuriantes, et je débouchai sur la grande route juste à hauteur du cottage de mon ami B... Pendant que je faisais boire mon mulet à une auge banale où plusieurs nègres puisaient de l'eau dans des cuves, j'aperçus tout à coup devant moi, en chair et en os, l'homme au masque de fer. C'était un nègre qui portait de l'eau et dont le visage était couvert par un masque de fer-blanc que fixaient derrière la tête deux branches réunies et fermées par un cadenas. Au premier moment je ne sus que penser de cette étrange apparition, car il était évident pour moi que dans un pays brûlant comme le Brésil, cet homme ne faisait pas cela pour s'amuser; mon ami B... à qui je demandai ce que cela signifiait me dit que ce masque était la punition des buveurs d'eau-de-vie et des géophages incorrigibles, qui de cette manière ne pouvaient manger et boire que ce que leur maître leur faisait donner lui-même. J'appris avec étonnement que des nègres, ainsi que certains enfants blancs, sont quelquefois possédés de la manie de manger de la terre, de la chaux et des ordures, et que jusqu'ici on n'a trouvé aucun remède contre ce goût dépravé. Toutefois je dois

Digitized by Google

dire que, pendant mon séjour à Rio, je ne vis que ce seul exemple d'une punition aussi terrible.

Je fis encore, un autre jour, de très-grand matin, une excursion on ne peut plus intéressante aux chutes d'eau de Tajouca. Elles se trouvent, à environ douze lieues, au sud-ouest de la ville dans un site montagneux tout à fait romantique. Malheureusement je ne pus visiter que la plus petite de ces chutes; la plus grande était encore à trois ou quatre milles plus loin et je disposais de trop peu de temps pour m'y rendre. Une petite rivière se précipite d'une hauteur d'à peu près cent cinquante pieds et forme une cascade très-pittoresque au milieu d'un paysage qui ne l'est guère moins. Les énormes blocs de granit qui forment les parois de la chute, au pied de laquelle ils font un grand bassin, sont groupés de telle sorte qu'ils contribuent puissamment à rendre l'effet de cette scène plus saisissant encore; et la magnifique végétation de ce pays, sous le plus beau ciel du monde, donne à la poussière d'eau un aspect vraiment magique. Des promenades bien entretenues conduisent, en divers sens, à travers la forêt et, tout au pied de la chute, il y a une grande maison inhabitée qui, probablement, sert souvent à des pique-niques, car il vient ici une grande quantité de visiteurs. Au risque d'en voir arriver d'autres que moi, je profitai de ce que j'étais seul et je me plongeai avec délices dans ce bassin d'onde fraiche et bouillonnante où je pris la douche la plus agréable que j'aie jamais prise de ma vie. J'étais heureux comme le poisson dans l'eau et je me mis à pousser des cris de joie, à piquer des têtes, à plonger et à faire toutes sortes de folies; aussi mon mulet et un nègre qui passait dans la forêt avec une charge de bois sur la tête me regardaient-ils d'un air stupéfait et se disaient-ils sans doute que j'avais la tête fêlée. Je m'engageai ensuite dans les promenades, et tout en haut de la chute je trouvai de délicieux jardins au milieu desquels se cachait une charmante petite villa qui était habitée. J'examinai le jardin, mais je n'entrai pas dans la maison; je demandai seulement à la porte de la cuisine du feu pour allumer mon cigare, après quoi je redescendis la pente par où j'étais venu et repris le chemin de la ville; mais je m'aperçus bientôt que la course, le bain et l'ascension m'avaient donné un appétit d'enfer. Il me revint à l'idée qu'un jeune Français, qui a une papeterie un peu plus bas dans la vallée, m'avait invité à déjeuner. Je résolus donc de prendre au mot mon aimable jeune homme, et, pendant que mon mulet se roulait dans l'herbe tout à son aise, je fis dans la papeterie hos-



Digitized by Google

pitalière un repas simple mais excellent. Nous causâmes, tout en déjeunant, de la paix et de la guerre, du commerce et de l'industrie, du Brésil et d'autres pays. Mon hôte me dit qu'il était des Vosges, mais, bien qu'il parlât assez couramment le français, son accent ne me parut se rapporter à aucun des quatre-vingt-six départements de la France, et je trouvai qu'il se rapprochait plutôt de l'accent espagnol. Il est possible aussi qu'il fut Brésilien et qu'en se donnant pour étranger il eût en vue de me faire exprimer plus librement mon opinion sur le Brésil. Mais avec moi cette précaution était bien inutile, car c'eût été l'empereur don Pedro Segundo en personne, que je lui eusse dit ma façon de penser ni plus ni moins franchement qu'au fabricant de papier français. Sa papeterie, bien que ne produisant que du papier d'emballage ordinaire, est très-bien tenue, et elle a l'avantage de se trouver à côté de la chute d'eau dont la force pourrait faire marcher encore vingt autres établissements pareils. Après avoir pris le café et le petit verre de rigueur, je bridai mon mulet qui s'était également bien garni l'estomac, et, donnant une poignée de main à mon hôte, je pris congé de lui pour retourner en ville. Pendant les deux heures que je m'étais arrêté à la papeterie, la chaleur était devenue très-vive, et je fus enchanté de pouvoir, vers une heure, aller m'asseoir au frais dans la veranda de l'hôtel *Pharoux*.

Une promenade célèbre des environs de Rio, c'est le Jardin botanique de San-Clemente où MM. B. et H. me conduisirent une après-dinée dans une voiture commode attelée de quatre mulets. Dès que l'on a quitté le pavé de la rue, on arrive sur une bonne chaussée macadamisée qui longe la lagune dont j'ai parlé plus haut, jusqu'à la porte du jardin. La première chose que l'on voit en entrant est aussi ce qu'il y a de mieux dans tout l'établissement. C'est une allée de palmiers gigantesques qui s'étend en droite ligne tout le long du jardin, et n'est interrompue qu'au milieu par un rond-point. Les arbres dont elle se compose ont environ cinquante pieds de haut, et, au bas du tronc, trois pieds et plus de diamètre. J'avais déjà vu des forêts de palmiers, mais je n'en avais jamais vu d'allées, et je ne crois pas que celle-ci ait sa pareille dans le monde entier. Elle me fit, je dois le dire, une grande impression. Comme tous les styles d'architecture sont donnés par la nature elle-même, il est facile de comprendre que les Grecs ont emprunté leurs toitures plates aux étranges formations de leurs montagnes, les Italiens leurs pleins-cintres aux allées touffues de leurs bosquets luxuriants, les

Digitized by Google

Goths le style de leurs cathédrales aux colonnes naturelles de leurs forêts de sapins et de hêtres, et que de même les Égyptiens, dans leurs portiques, n'ont fait que copier leurs forêts de palmiers. Nulle part mieux que sous cette allée, je me suis fait une idée de ce que devaient être ces énormes temples de Sésostris et d'Isis. Les proportions elles-mêmes des colonnes égyptiennes sont imitées de celles du tronc de palmier qui large vers le bas, va s'élargissant et se renflant toujours jusqu'au tiers de sa hauteur, puis s'amincit peu à peu, et se termine comme par un chapiteau de branches et de feuilles. Les fleurs de loto que les inondations du Nil font croître au pied des palmiers d'Égypte ne se trouvent pas à celui des palmiers de San-Clemente, mais un petit tertre de gazon, qui l'entoure et le protége, y forme un ornement architectonique assez convenable. L'impression que produit cette allée serait plus grande encore si de chaque côté un bois épais répandait sur elle sa majestueuse obscurité; mais, malheureusement, on ne voit, du moins dans la première moitié, que des champs tout nus à droite, et à gauche quelques petits buissons.

On avait jadis essayé dans ce jardin la culture du thé, mais il paraît qu'on y a renoncé; du moins les quelques arbres à thé que j'ai vu çà et là, au milieu d'une foule de mauvaises herbes, ressemblent à ceux de la Chine à peu près comme les camélias de deux ou trois pieds que nous mettons sur nos fenêtres ressemblent à la *Camelia japonica* des environs de Jeddo, où cette plante forme des bois entiers et s'élève en arbres majestueux de trente à quarante pieds de haut. Les feuilles de l'arbre à thé que j'ai examiné étaient en effet si grossières que c'est à peine si je reconnaissais l'arbre que j'avais sous les yeux.

J'ai trouvé parmi les plantes du Jardin botanique plusieurs anciennes connaissances de la flore des îles de Liou-Kiou; mais il y en a bon nombre qui paraissent ne pas pouvoir s'acclimater, notamment une espèce de palmier sagou. Je crois que le terrain est trop brûlant et trop sec pour eux; aussi avaient-ils tous l'air malades et aux trois quarts morts, tandis qu'aux îles Liou-Kiou ils viennent admirablement bien sur un terrain rocailleux et dominés par des bois qui leur donnent de la fraîcheur. J'ai vu ici pour la première fois une grande plantation de girofliers avec leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits épicés; l'écorce même et le bois de cet arbre ont encore un léger goût de girofle. Un petit étang était peuplé de gibier d'eau de toute

Digitized by Google

sorte, et je m'amusai à rassembler autour de moi une masse de ces volatiles aux pattes rouges en imitant leurs différents cris comme un vrai chasseur que je suis. Le jardin ressemblait, du reste, à tous les autres jardins du même genre; seulement il me parut un peu négligé.

Nous avions commandé à l'hôtel de Bota-Foga un petit dîner fin de trois personnes qu'on nous servit sous une tonnelle; au moment du dessert, il nous vint un quatrième, le comte H..., ancien officier au service de Prusse, puis du Schleswig-Holstein, d'où il vint au Brésil avec les troupes allemandes; bientôt après son arrivée il avait donné sa démission, et maintenant il dirige en compagnie de son beau-frère, également ex-officier prussien, une école d'équitation; ses écuries sont peut-être les plus belles de toute l'Amérique du Sud.

Notre dîner se prolongea jusqu'à dix heures, et sans la chaleur qui m'incommodait assez pour me forcer à la prudence, je serais volontiers resté à table jusqu'au lendemain matin, tant nous étions plongés dans la conversation et..... le vin de Porto.

Un autre jour, je visitai les belles écuries du major où je vis pour la première fois des mulets tout blancs; il y en avait huit; ces magnifiques bêtes servaient dans les occasions solennelles, dans les fêtes, et les mariages de cérémonie.

Tous les mercredis soirs il se réunit, au premier étage de l'hôtel *Pharoux*, une société allemande le *Sængerbund*, dont le président est M. Stockmeier, et dont le directeur musical est le frère du président. J'ai eu le plaisir d'entendre exécuter par des membres de cette société un chœur allemand à quatre voix, et quiconque a assisté comme moi aux magnifiques fêtes nationales des *Mœnnergesangsverein* de l'Allemagne, se fera aisément une idée du bonheur que j'éprouvai à l'audition d'un pareil morceau parfaitement exécuté, surtout après en avoir été privé pendant des années.

La Société des chanteurs allemands de Rio peut rivaliser avec toutes les sociétés du même genre qui existent en Allemagne, et je compte au nombre de mes souvenirs les plus agréables pendant mon séjour à Rio les deux soirées que j'y ai passées. Les deux MM. Stockmeier dont j'ai parlé plus haut ont encore deux frères; ils sont tous quatre nés au Brésil d'un père allemand qui y est mort et y jouissait de l'estime générale. Je ne les appelais que les quatre fils Aymon, car, comme eux, ils sont presque toujours ensemble,

Digitized by Google

et tous quatre aimables et gais compagnons; j'ai vivement regretté que le peu de temps dont je disposais et la diversité de mes relations passagères ne m'aient pas permis de me trouver en leur société aussi souvent que je l'eusse désiré. Les trois sociétés dont j'ai fait mention, savoir : le Club des carabiniers, la Société de chant et la *Germania* sont les réunions principales où se rencontrent les Allemands de Rio.

Parmi les amis que je me suis faits à Rio, je dois citer en première ligne M... (le nom ne fait rien à la chose), chef d'une maison de commerce en commandite de Hambourg. De même qu'il y a des amours qui naissent à première vue, il y a aussi des amitiés qu'un seul regard peut créer; c'est dans une maison de campagne, située aux environs charmants du Corcovado, que celle-ci a pris naissance; et je ne l'oublierai jamais. Quel plaisir, ce serait pour moi que de revoir bientôt toutes les personnes avec lesquelles j'ai passé des heures si douces! Le dernier soir de mon séjour à Rio, j'ai encore assisté à une fête de famille vraiment touchante; c'était l'anniversaire d'une dame Allemande de quatre-vingts ans, chez qui m'avait conduit mon ami B.... Il y avait plus de trente ans que cette dame était venue avec son mari se fixer au Brésil; grâce à leur activité et à leur probité, ces deux dignes époux étaient arrivés d'une situation presque gênée à une jolie aisance, ce qui leur permit de faire venir auprès d'eux une bonne partie de leur famille qui partage maintenant leur bien-être. La plupart des invités étaient, à ce qu'on me dit, des ouvriers; mais j'avoue que cette *fête d'ouvriers* m'a inspiré un profond respect, tant par sa tournure grandiose — elle pouvait avoir coûté environ mille dollars — que par le bon goût qui avait présidé à son ordonnance et le ton parfaitement convenable, quoique sans gêne, qui y régnait. Les dames étaient toutes d'origine allemande, mais nées au Brésil, et elles donnaient une idée fort avantageuse du beau sexe à Rio. Le croisement des races paraît avoir exercé ici une très-heureuse influence sur le développement physique du corps humain, et je m'en suis aperçu notamment chez les Brésiliens d'origine allemande. Je ne me rappelle pas en effet avoir vu dans le nombre une seule personne laide ni parmi les hommes ni parmi les femmes. Un excellent orchestre joua les airs les plus gais pendant le bal, et à minuit on nous servit un splendide souper d'environ cent cinquante couverts; les enfants avaient leur table particulière dans une salle voisine. On m'avait fait l'honneur de me placer au haut bout à côté de

Digitized by Google

la vénérable reine de la fête; au-dessus de cette partie de la table plusieurs drapeaux et pavillons formaient un baldaquin de diverses couleurs, et le hasard voulut que le drapeau étoilé de l'Union américaine se trouvât juste sur ma tête. Au fond de la salle on avait élevé un petit théâtre sur lequel les petits-enfants de la jubilaire jouèrent une charmante pièce de circonstance. J'avoue que tout cela m'émut profondément. Je me rappelai le jubilé de mes vénérables grands-parents, où je figurais moi-même dans une représentation du même genre avec d'autres enfants de mon âge; je songeai à mon cher grand-père, vieillard de quatre-vingt-dix ans, que je laissai mourant quand je partis de la maison paternelle. J'avais le cœur gros, et je quittai bien vite le souper et les danses pour retourner à mon hôtel en rêvant aux amis de la patrie absente. Mais cela m'avait fait grand bien d'assister à cette fête, et je n'ai pu m'empêcher d'en faire mention ici, car ce fut pour moi comme un gai rayon de soleil au milieu des ombres si douloureuses, à travers lesquelles j'avais aperçu le sort des émigrants allemands au Brésil, et notamment à l'hospice Pedro Segundo.

Le lendemain matin, au point du jour, je retournai à bord, car ma permission était expirée, et mes finances à bout malgré les nombreuses saignées que j'avais faites à la caisse du payeur. Nous eûmes un grand jour de gala à l'occasion de la visite de plusieurs hôtes de distinction, entre autres le comte Medem, ministre de Russie à Washington, qui se rendait à son poste.

Nous hissâmes, ce jour-là, au grand mât du *Mississipi*, et nous saluâmes de treize coups de canon le pavillon russe qui, depuis la déclaration de guerre, ne pouvait pas se montrer à Rio.

Le soir du même jour, c'est-à-dire la veille de notre départ, la Société des chanteurs allemands eut l'amabilité de venir nous trouver à bord et de nous donner une sérénade, attention dont je suis on ne peut plus reconnaissant à mes chers compatriotes. Les quatre frères Stockmeier restèrent avec moi bien avant dans la soirée. Leur visite fut la dernière que je reçus, car le navire était déjà prêt à mettre à la voile et devait prendre la mer le lendemain matin.

Pendant la nuit nous eûmes encore une singulière aventure; il vint à notre bord un déserteur de la *Poursuivante*, mais naturellement, dès le point du jour, on le reconduisit à son navire. Au moment où nous descendions la baie, un aide de camp de l'amiral français vint faire à notre capitaine les

Digitized by Google

remerciments les plus flatteurs pour la reddition de cet homme. Je servis d'interprète et je ne pus m'empêcher de sourire en voyant tout l'embarras qu'on faisait pour si peu de chose, comme si un navire de guerre des États-Unis pouvait donner asile à un déserteur d'une nation avec laquelle l'Union est en paix et en bonne amitié; est-ce que par hasard monsieur le Français aurait supposé qu'un loyal officier de la flotte américaine pût à ce point manquer à son devoir?

Comme je viens de le dire, nous sortions de la baie; pendant un petit temps d'arrêt que nous dûmes faire pour relever notre ancre de bâbord, je pus esquisser le panorama de l'entrée qui se présentait alors dans toute sa magnificence, inondée des rayons du soleil levant. Rio de Janeiro est incontestablement le port le plus imposant que j'aie jamais vu.

Tandis que nous étions encore en panne, un petit brick, ou plutôt un schooner gréé en brick, rasa l'arrière de notre navire; il était entouré de toute une flotille de ces petits bateaux pêcheurs qui, dans ces parages, s'avancent souvent assez loin en mer. Gracieux et léger, ce joli petit brick, aux mâts élégants, glissait rapidement sur la surface de la baie, et comme je le suivais du regard tout en m'abandonnant à mille rêveries, il me sembla tout à coup distinguer sur son tillac des figures qui m'étaient chères; c'étaient des voyageurs qui, après une traversée longue peut-être, se hâtaient de revenir embrasser leurs amis et leurs proches. Sans m'en apercevoir, je tirai machinalement mon mouchoir de ma poche et je me mis à leur faire des signaux comme pour leur dire : « Prenez moi donc avec vous! » Mais le petit brick filait toujours; nos énormes roues se mirent en mouvement et nous nous dirigeâmes vers le nord-est. Bientôt le petit brick ne parut plus que comme un point clair à l'horizon et, au coucher du soleil, nous perdions de vue les dernières lignes bleues des côtes de l'Amérique du Sud.

En diverses circonstances on m'a demandé mon avis sur une colonisation du Brésil par des émigrants allemands, et je l'ai toujours exprimé franchement et sans détours. Un personnage haut placé m'a même fait l'honneur de me demander à ce sujet mon opinion par écrit; et j'ai dû lui répondre que je ne me croyais pas en mesure, après n'avoir passé que quinze jours au Brésil, de porter sur ce point un jugement compétent. Néanmoins, comme la question me paraissait d'une haute importance et m'intéressait vivement, j'ai cherché à me renseigner aussi bien que possible sur tout ce qui s'y rap-

Digitized by Google

porte. Bien que je n'aie pas pu visiter la colonie allemande de Blumenau, j'ai eu occasion de causer à Rio avec le docteur Blumenau, son fondateur, et, d'autre part, j'ai recueilli plusieurs brochures et un certain nombre de renseignements relatifs au sujet en question. La première brochure est celle de Klendger sur la colonie allemande de Santa-Cruz, à Rio-Grande-del-Sol. Si tout est bien tel que le dit l'auteur, les colons ne pourraient trouver nulle part des conditions plus libérales, à l'exception du premier article où il est parlé d'une religion d'État, ce qui annihile *à priori* tous les autres avantages. Aussi ne conseillerais-je à aucun homme *libre*, et surtout à un protestant d'aller dans cette colonie; mais je crois que les pauvres prolétaires allemands et irlandais qui voudraient, en échange de l'oppression de leur patrie, venir chercher dans ce magnifique pays la liberté matérielle, à défaut de l'autre, pourraient y réussir, si les conditions sociales et politiques du Brésil étaient aussi satisfaisantes que celles dont parle la brochure. Plusieurs hommes d'État brésiliens paraissent avoir compris la nécessité d'une réforme en ce sens; ils ont déjà fait de nombreuses tentatives, et il faut espérer qu'elles finiront par être couronnées de succès, malgré toutes les difficultés que présente une pareille entreprise.

Une autre brochure de G. Kerst traite des États de la Plata, et une seule lecture a suffi pour m'en donner la meilleure opinion. Cette petite publication contient, avec une carte excellente, les renseignements les plus précis sur les ressources presque inépuisables de ce pays béni du ciel, ainsi qu'une critique excellente de la fausse et pitoyable politique du Brésil et des autres États de l'Amérique du Sud. Je recommande ce petit ouvrage à tous les cosmopolites intelligents (Berlin, chez Veit et C$^{e}$ 1854). Comme je l'ai lu au Brésil même et que j'ai pu m'assurer auprès de personnes compétentes de l'exactitude de son contenu, je crois avoir le droit de le juger ainsi.

Quant aux Brésiliens, un des traits principaux de leur caractère m'a paru être une certaine réserve, je dirai même une certaine méfiance qu'ils ont vis-à-vis les uns des autres. Il en résulte que la population de Rio, y compris les étrangers, se divise en coteries qui s'évitent réciproquement; en somme, le Brésil est une contrée magnifique, on ne peut plus favorisée par la nature; je ne doute nullement qu'elle ne renferme beaucoup d'excellentes gens, mais les habitudes du pays ne me plaisent pas, et je n'aimerais nullement à m'y fixer lors même que je ne serais pas citoyen des États-Unis.

Digitized by Google

Quant à la vie de société à Rio, je n'en puis pas dire grand'chose, attendu que je ne me suis trouvé qu'une seule fois dans une réunion où il y avait des dames, et que même elles étaient pour la plupart d'origine étrangère. Une chose qui m'a frappé, c'est que, bien qu'on fût réuni depuis plus d'une heure avant le commencement des danses, les deux sexes se tenaient rigoureusement séparés, les dames causant dans un salon, tandis que les messieurs fumaient et buvaient dans un autre. Je n'ai pas retrouvé à Rio cette gaieté et cette bonhomie qui règnent à Valparaiso; tout le monde se tenait sur la réserve, et il semblait que personne n'eût pleine confiance en son voisin. Ensuite, presque tout le monde a ici une existence double; le local où se traitent les affaires est généralement petit et étroit, et situé dans les quartiers entassés de la ville; on y vit simplement; le chef, les associés et les employés y déjeunent et dînent en commun; à cinq heures, tous s'en vont et se rendent aux maisons de campagne qu'ils possèdent généralement aux environs de la ville. Ces villas sont tout le contraire du modeste et simple comptoir; toutes les fois que j'y ai été rendre visite à quelqu'un, on m'a reçu gracieusement, mais il m'a semblé cependant qu'on n'avait pas l'habitude d'admettre des étrangers dans son intérieur, du moins quant aux familles brésiliennes. Aussi n'ai-je fait connaissance un peu intime avec aucune d'elles, bien que, dans toutes les parties du monde, j'aie eu le talent de me faire assez bien venir dans les familles de chaque pays; j'excepte naturellement ici celles des Brésiliens d'origine allemande. Je dois aussi mentionner avec reconnaissance la réception hospitalière qui m'a été faite dans la maison américaine Maxwell Wright et C^e^, bien que la recommandation que j'avais pour elle eût près de trois ans de date.

Nous sommes maintenant en plein océan Atlantique et nous filons droit sur New-York; c'est donc ici que je prends congé du lecteur. Veuille Dieu, qui nous a préservés de tant de dangers, nous accorder un heureux retour!

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

# JAPON ET SES HABITANTS

---

ESQUISSE ETHNOGRAPHIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

# JAPON ET SES HABITANTS

Lorsqu'on examine le vaste bassin de l'océan Pacifique, on est frappé de la grande différence qui existe entre sa moitié méridionale et sa moitié septentrionale. En effet, la moitié située au sud est bornée par deux grands continents dont l'un se termine en pointe effilée et dont l'autre se divise en plusieurs îles; ces deux continents sont séparés par une mer toute parsemée d'îles qui y font, pour ainsi dire, l'effet d'autant de perles; la partie nord, au contraire, forme une immense masse d'eau presque ininterrompue que bornent à l'est la Californie et l'Orégon, à l'ouest l'empire de la Chine.

Ces deux continents ne présentent pas un contraste moins frappant sous le rapport de leur population que sous celui de la répartition de la terre et de l'eau dans les deux moitiés de l'Océan. Tandis que du côté de l'occident une population encore clair-semée habite un pays qui n'a acquis que tout

Digitized by Google

récemment une certaine importance, la côte de l'Asie est couverte de villes innombrables dont l'histoire se perd dans la nuit des temps.

Les deux continents sont reliés entre eux par une chaîne non interrompue d'îles, dont la plus grande et la plus importante, Niphon, correspond dans l'hémisphère oriental, comme situation géographique et comme étendue à ce que sont les îles Britanniques dans l'hémisphère occidental. Habitée par une population active et intelligente, cette île serait infailliblement aussi prépondérante dans l'océan Pacifique que la Grande-Bretagne dans l'Atlantique, si un système de séquestration rigoureusement suivi ne l'eût mise presqu'en dehors de tout contact avec le reste du monde.

Alors que la science géographique était encore dans l'enfance, cette île lointaine attirait déjà l'attention d'esprits éminents. Nous trouvons dans les relations de voyages de Marco Polo, dont il ne nous est malheureusement parvenu que des fragments, les premières indications, défectueuses il est vrai, sur l'empire de Cipango, et Colomb, cherchant par mer la route occidentale des Indes, croyait l'avoir trouvée lorsqu'il annonçait qu'à une distance de 750 lieues à l'ouest des îles Canaries, la première terre était Cipango nommée Colbou (Cuba), par les indigènes ; en apercevant ces îles toujours vertes des Indes occidentales, il crut se trouver dans les groupes d'îles indiquées sur les mappemondes à l'extrême orient.

C'est aux Portugais que nous devons l'explication de cette erreur et la véritable découverte du Japon par une nation maritime ; c'est par eux, ainsi que nous le verrons plus tard, que ce pays éloigné s'est trouvé pour la première fois en contact avec le monde civilisé.

L'empire du Japon est compris à peu près entre le 24° 16′ et le 50° de latitude Nord ; le 123° 45′ et le 150° environ est de Greenwich. Il est borné au nord-ouest par la mer d'Ochotzk, au nord-est par la mer du Japon, à l'est, au sud et au sud-est, par l'océan Pacifique.

Le Japon, dans le sens le plus étroit du mot, est formé par trois grandes îles : Niphon, Sikok et Kiousiou, auxquelles il faut en joindre une quantité innombrable d'autres plus petites, parmi lesquelles les plus importantes sont au nord Yezzo, et au midi le groupe de Lew-Chew ou Liou-Kiou.

Les détroits principaux qui se trouvent entre les îles sont : entre Niphon et Kiousiou, le détroit Van der Capellen ; entre Niphon et Yezzo, le détroit de Sangar ou Matsmaye ; entre Yezzo et la presqu'île de Sagalie, le détroit

Digitized by Google

de la Pérouse, et aux iles Kouriles, le détroit de Laxman; entre Niphon et la presqu'île de Corée, le détroit de Corée, et enfin, entre Kiousiou et les groupes méridionaux, le détroit de Van Diémen.

De Siebold, d'après les recherches les plus scrupuleuses, évalue la superficie de l'Empire à 7,520 milles carrés répartis ainsi qu'il suit : Niphon 4,081, ou, avec les iles qui l'entourent, 5,306; Yezzo 1,286, et 1,295 avec les iles adjacentes; les grandes Kouriles 88; Krafto 699; les iles Bonin 3; Liou-Kiou 125. Le nombre des habitants est évalué à des chiffres qui varient de 30 à 200 millions; toutefois ce dernier chiffre paraît être exagéré, et le premier trop faible. Nul pays n'a plus de droits que le Japon à porter le nom de pays montagneux.

Niphon, l'île principale, est traversée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui sont en grande partie d'origine volcanique; plusieurs même contiennent des volcans non encore éteints; leurs eaux se jettent au sud dans le Pacifique, au nord dans la mer du Japon. Le plus considérable de ces volcans est le Fousi-Yama, nommé aussi Fousino-Yama, situé dans la province de Sourouga. D'après les Japonais, il se serait soulevé en une seule nuit, 285 avant Jésus-Christ, et dans la même nuit, une énorme étendue de terre aurait été submergée dans le voisinage de Miako, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le lac Mitsoo (la grande eau.)

Ce volcan est une immense pyramide d'environ 12,000 pieds de haut; il est couvert de neige pendant une grande partie de l'année. En l'an 799 de notre ère, il eut une éruption qui dura trente-quatre jours. Les cendres qu'il vomit couvrirent une vaste étendue de terrain, et l'eau en prit une teinte rougeâtre. Il y eut également de violentes éruptions dans les années 800 et 863 après Jésus-Christ. Mais la plus terrible de toutes fut celle de 864 où la montagne était comme entourée d'un cercle de flammes. La dernière éruption eut lieu en 1707, et, depuis cette époque, il ne s'est plus produit aucun phénomène remarquable.

Un autre volcan important est le Wouzendaken, dans l'île de Sinabara; depuis sa formidable éruption de 1792, il est devenu la terreur des habitants. Cette année-là, la cime de la montagne s'effondra tout à coup, une grande partie de sa paroi fut lancée en l'air et tomba dans la mer, tandis que, du cratère nouvellement formé, il se précipitait un torrent d'eau brûlante qui, submergeant la plaine, entraînait avec lui maisons, arbres et

Digitized by Google

rochers. Le tremblement de terre qui eut lieu en même temps se fit sentir jusqu'en Chine et au Kamstchatka. (Dernièrement il y a eu, comme on sait, un tremblement de terre à Simoda qui s'est fait sentir aussi à Jeddo.)

Naturellement il se trouve dans ces montagnes un grand nombre de sources minérales dont les deux plus considérables se trouvent au Wouzendaken; on les nomme Aho-tsigocka Ko-trigok, c'est-à-dire le grand et le petit enfer, et Klaproth dit que les six volcans et les quatre montagnes dans lesquelles se trouvent des sources chaudes sont nommés par les Japonais les dix enfers. Il y a aussi beaucoup de sources de naphte et d'émanations de gaz hydrogène sulfuré.

Dans la formation géologique c'est le basalte et le trachyte qui dominent. Les montagnes sont tantôt isolées, tantôt par groupes, et les vallées débouchent généralement dans des plaines vastes et bien cultivées. Dans les parties pierreuses du pays de montagne, souvent la nature s'oppose au travail du cultivateur et l'on voit d'énormes rochers aux formes étranges s'élever entre des champs péniblement conquis sur un sol presque nu.

Les nombreuses rivières qu'on rencontre ont, comme le comporte la nature du terrain, un cours rapide et peu étendu.

Le climat du Japon est régulier et sain. A cause des vents du nord et du nord-ouest qui soufflent du continent asiatique couvert de glaces, le climat de la côte nord-ouest est en moyenne plus froid que sous les latitudes correspondantes de l'Europe centrale. Dès le 32$^{e}$ degré de latitude nord, c'est-à-dire à peu près sous la même latitude que Gibraltar, il y a de la glace; le lac de Souwa et d'autres qui se trouvent sous le 36$^{e}$ degré de latitude nord, c'est-à-dire à peu près sous la même latitude que Marseille, sont souvent couverts de glace, et au 38$^{e}$ et au 40$^{e}$ degré, la glace est déjà assez forte pour porter les piétons et les voitures qui passent les rivières sur ce pont naturel. Dans l'île de Tlousima, au 34° 12' de latitude nord, il ne vient plus de riz; près de Matsmaye, dans l'île de Yezzo, le blé réussit très-médiocrement et au nord de Yezzo, au 45$^{e}$ degré de latitude nord, les Aynos, peuplade sauvage, se réfugient dans des cavernes pour se garantir du froid. La côte sud-est, protégée par la chaîne de montagnes qui traverse Niphon dans toute son étendue, jouit d'un climat plus doux, et, par suite, elle est d'une rare fertilité; c'est surtout pendant les mois les plus froids, c'est-

Digitized by Google

à-dire en janvier et en février que cette différence de température est le plus sensible; tandis qu'à Dezima (Nangasaki), située par 32° 45′ de latitude nord, le thermomètre marque 45 degrés Fahrenheit; à Jeddo, qui est située par 35° 34′, il s'élève à la même époque jusqu'à 51 degrés Fahrenheit. Les plaines au nord-est de Jeddo jusqu'au 38e degré de latitude sont si fertiles qu'on les appelle *le grenier de Jeddo*, et sur presque toute la côte sud-est de Niphon, Sikok et Kiousiou, il y a deux récoltes de riz par an. Le grand nombre de gens qui atteignent au Japon un âge avancé en conservant de la vigueur, semble témoigner en faveur du climat; je dois dire aussi qu'une fois arrivée sur la côte japonaise, il se manifesta une amélioration marquée dans l'état sanitaire de la flotte américaine dont les équipages avaient eu à souffrir du climat malsain de la Chine.

Les nombreuses montagnes qui coupent le pays rendraient stérile, en beaucoup d'endroits, le terrain pierreux, si ces montagnes n'étaient pas cultivées avec un soin extraordinaire; son magnifique climat et l'activité de ses habitants ont seuls fait du Japon un des pays les plus fertiles du monde. Les pentes les plus rapides des montagnes, disposées en terrasses et soigneusement arrosées, donnent encore une riche moisson, et dans certains endroits où il y a à peine de quoi prendre pied, l'on voit encore de petits champs et de petits jardins. L'arrosage des champs est surveillé attentivement par des personnes spécialement chargées de ce soin, qui font couler l'eau des canaux et en donnent à chacun une quantité proportionnée à l'étendue des champs qu'il doit arroser; néanmoins le sol ne serait pas capable de nourrir une aussi grande population si la frugalité des Japonais ne trouvait des ressources incroyables, même dans les contrées les moins fertiles en apparence. Les lacs, les marais, les bois et les pays déserts leur fournissent non-seulement de quoi se nourrir, mais ils ont encore le secret d'y trouver des mets délicats et recherchés. Les poissons, les écrevisses, les crustacés et les nombreuses variétés de varechs sont les principaux éléments d'un repas japonais; les varechs, notamment lorsqu'ils sont bien préparés, donnent d'excellentes soupes; on en fait également des salades, des plats de légumes et des confitures. On mange même des poissons et des reptiles venimeux, et il y a surtout une certaine espèce de serpent dont les Japonais font leurs délices.

Siebold, le botaniste qui a le mieux étudié la flore du Japon, nous fait un



Digitized by Google

tableau attrayant de la végétation de ce pays. Pendant les mois de février, mars et avril, le sol est déjà couvert de fleurs, et même, dans le midi, il y a déjà certains fruits. A cette époque de l'année, j'ai vu dans la baie de Jeddo de magnifiques *Camelia japonica*, d'une hauteur de 25 à 30 pieds, en pleine floraison; se mariant à la belle verdure des champs de blé et de riz, ils faisaient le plus agréable contraste avec la neige qui couvrait les montagnes. En mai, l'activité des hommes rivalise avec l'éternelle puissance créatrice de la nature; un vert tendre repose et réjouit les yeux; mais, en juin, ce vert, prenant une teinte plus foncée et plus pleine, annonce l'approche de l'été. Les bambous, les palmiers et les bananiers déploient leurs élégantes branches, tandis que les orangers et mille autres plantes odoriférantes embaument les airs de leurs doux parfums. En juillet on rentre la première moisson, et les pluies qui tombent immédiatement après, préparent le sol pour les secondes semailles. En septembre et en octobre, les fleurs d'automne ramènent un second printemps; puis vient l'hiver pendant lequel la nature se repose trois mois à peine pour se réveiller, au printemps suivant, toujours belle et toujours féconde.

Certains fruits atteignent une grandeur fabuleuse; ainsi j'ai vu souvent des raves blanches de trois pieds de long; beaucoup de plantes et de fruits du sud sont acclimatés, grâce aux soins des horticulteurs japonais, de sorte que ce singulier pays est devenu par l'industrie de ses habitants le magnifique jardin qu'il est aujourd'hui. La passion des Japonais pour la belle nature est si grande qu'il ne leur suffit pas d'avoir de superbes forêts de châtaigniers, de chênes et d'admirables sapins, entre lequels il pousse une masse de fleurs aux couleurs les plus vives, il leur faut encore au milieu des villes un peu de végétation, et il n'est pas de maison, tant petite soit elle, qui n'ait son jardinet, au moins de quelques pieds, avec des plantes naines.

Les eaux du Japon sont poissonneuses, les oiseaux et les mammifères y sont aussi en abondance. On y trouve le buffle, le bœuf et la vache, mais on ne les emploie que comme bêtes de somme, car des scrupules religieux empêchent les Japonais de se nourrir de la chair de ces animaux. Les chevaux en très-grand nombre sont pour la plupart de petite race mais vigoureux; l'âne, le mulet, l'éléphant, le chameau sont inconnus au Japon; les porcs n'y sont qu'en petite quantité, mais il y a des légions de chiens et

Digitized by Google

de chats, ces derniers naissant souvent sans queue. Parmi les chiens il est une race très-estimée des Japonais; les chiens de cette race ont le nez court, le front proéminent et de grands yeux saillants.

Il y a dans les montagnes et notamment à l'île Yezzo beaucoup de cerfs et d'ours; ces derniers, à en juger par les pistes que j'ai vues, doivent être de très-grande taille. On rencontre parfois des hyènes et des panthères, ainsi que des lièvres; quant aux renards, ils pullulent. Les fourrés des montagnes sont pleins de sangliers, et les rats et les souris sont une des grandes plaies du pays. Il y a de nombreuses variétés d'oiseaux aquatiques. La chasse du héron est un des plaisirs favoris des Japonais, et le faisan que j'ai rencontré dans les montagnes de la province d'Idzou est incontestablement le plus beau gibier que je connaisse. Les reptiles ne sont pas très-nombreux, mais il y a une incroyable variété d'insectes.

---

L'origine des Japonais est fort difficile à déterminer; ils se considèrent eux-mêmes comme autochtones et repoussent avec horreur toute idée d'une origine commune avec les Chinois. Kaempfer, Golowin, Klaproth, Meylau, Titsing et Siebold sont en cela d'accord avec eux. Le dernier de ces auteurs présume que les Japonais descendent des hordes tatares qui habitent le nord-est de l'Asie. Toutefois cette opinion est combattue par Kaempfer, Klaproth et Golowin.

Kaempfer les fait descendre, non sans raison peut-être, des premiers habitants de Babylone qui ont émigré à la Corée en traversant l'Asie par un chemin qu'il indique et de là ont été s'établir à Niphon. Il admet que plus tard des Chinois et des Tatars ont pu se mêler à eux, mais, en tout cas, les Japonais diffèrent trop essentiellement de ces deux races pour qu'on puisse leur supposer une proche parenté avec l'une ou l'autre. Leur conformation physique, leur religion, leurs mœurs et coutumes, ainsi que leurs aptitudes naturelles et intellectuelles n'ont aucune analogie avec celles des Chinois, et Siebold aussi bien que Klaproth se prononcent catégoriquement contre une descendance commune des deux peuples.

Les côtes des îles sont habitées par des pêcheurs et des marins, de race

Digitized by Google

petite et vigoureuse, dont la peau est plus brune que celle des autres Japonais, attendu que souvent ils travaillent tout nus. Cette population est généralement active, bonne et intelligente; le corps assez bien fait, les yeux vifs, les cheveux bruns, le plus souvent d'un très-beau noir, le nez légèrement recourbé, tels sont ses caractères principaux, et tout cela certes constitue une assez belle race.

Dans l'intérieur de Kiousiou, la classe des cultivateurs est celle qui domine; elle est d'un peu plus grande taille, a les pommettes saillantes, le nez épaté, et le coin des yeux se dirigeant légèrement de haut en bas. Il est assez probable que dans cette race domine le sang des Tatars qui, dans leurs expéditions guerrières, se jetaient souvent sur Kiousiou et sur le sud de Niphon.

Les pêcheurs et les cultivateurs des environs des villes ont produit, par leur croisement, ce qu'on appelle les petits bourgeois, qui ont quelques traits des deux races. Les habitants des grandes villes et des plaines ont par tout l'Empire le même air et la même tournure. Ce sont généralement des gens bien faits, dont la taille dépasse souvent la moyenne; ils sont presque tous d'un extérieur agréable, ont la peau très-blanche et de bonnes manières. La plupart de ceux qui ont des prétentions au bon ton et se regardent comme étant d'une condition plus haute, ont été élevés à Jeddo ou ont au moins passé quelque temps dans ce paradis des Japonais. Enfin, au nord de l'île de Yezzo, on trouve la race des Ainos, petite espèce d'hommes qui tiennent le milieu entre les Kanakous des îles de la mer du Sud et les Esquimaux du Nord.

---

L'histoire du Japon se perd dans la nuit des temps, et elle se cache à ses origines sous les mythes les plus obscurs. Du chaos s'éleva un être suprême embrassant la nature entière, et de lui naquirent deux divinités créatrices qui du chaos firent sortir l'univers. Cet univers fut régi pendant plusieurs myriades d'années par sept dieux consécutifs dont les derniers se marièrent. Un jour, le dieu plongea sa lance au fond des eaux, puis l'ayant retirée il l'éleva en l'air, et le limon qui tomba du bois de cette lance divine forma

Digitized by Google

l'île d'Onok-Oro-Sima, le Kiousiou d'aujourd'hui ; alors le dieu appela à la vie huit mille autres divinités, *dix mille choses* (gorodzso no mono), et il commit à la garde du tout sa fille de prédilection, la déesse du Soleil. Celle-ci régna plus de deux cent cinquante ans, après elle vinrent quatre dieux ou demi-dieux, qui gouvernèrent le monde pendant deux millions quatre-vingt-dix-neuf mille quarante-deux ans. Le dernier de ces dieux épousa une mortelle et laissa un fils nommé Zion-moo-ten-Woo qui fut le père des Mikados.

Il se passe encore une longue période pour laquelle il n'y a aucune donnée historique exacte, et les chroniques japonaises ne font mention que de quelques grands événements, tels qu'éruptions de volcans, apparition de dragons, guerres, etc., sans aucun ordre chronologique. Le règne de Ziou-moo-ten-woo (le guerrier divin) dura soixante-neuf ans. Il éleva un temple à la déesse du Soleil et fonda l'empire des Mikados. Cette époque correspond à peu près à l'an 660 avant Jésus-Christ.

Pendant plusieurs siècles les Mikados régnèrent seuls et exercèrent le pouvoir le plus absolu. La première cause qui mina et détruisit enfin leur pouvoir, c'est la coutume qu'ils avaient de remettre, jeunes encore, le gouvernement à un fils mineur, pendant la minorité duquel quelques puissants vassaux cherchèrent à s'emparer d'une partie de la puissance souveraine.

Un des Mikados qui avait épousé la fille d'un puissant prince, abdiqua en faveur de son fils mineur, et l'ambitieux grand-père s'empara de la régence et jeta son gendre en prison. Il s'ensuivit une longue guerre civile dans laquelle nous voyons paraître Yoritomo, un des personnages les plus considérables et les plus célèbres du Japon. Il était lui-même du sang des Mikados, et, s'étant constitué le protecteur du souverain emprisonné, il déclara la guerre à l'usurpateur. Après une lutte qui dura plusieurs années, il délivra le Mikado et le rétablit dans son ancienne dignité ; celui-ci n'en fit toutefois qu'un usage purement nominal et laissa l'autorité effective entre les mains de Yoritomo, qu'il nomma Zio-i-dai-ziogoun, c'est-à-dire commandant en chef contre les barbares. Après la mort de Mikado, le pouvoir resta entre les mains de Yoritomo, qui, pour se mettre à l'abri des entreprises de plusieurs rivaux dangereux, engagea le pays dans une nouvelle guerre avec la Corée ; les princes les plus puissants y eurent des commandements ; les uns y périrent, les autres y perdirent leur influence. Yoritomo

Digitized by Google

régna en réalité pendant vingt ans, et, après sa mort, qui arriva en 1199 ou 1200, son fils hérita de sa dignité et de son pouvoir.

Cela explique comment on se méprend si souvent sur les rapports qui existent entre le Mikado ou Dairey et le Siogoun, c'est-à-dire entre le souverain temporel et le souverain spirituel. Le pouvoir du Mikado ne ressemble en rien à celui d'un pape; et il n'y a entre ces deux souverains d'autres rapports que ceux qui existeraient entre un monarque mineur et un régent.

Comme à la mort d'Yoritomo son fils était mineur, la mère de celui-ci sortit d'un couvent, où elle s'était retirée, pour se mettre à la tête du gouvernement; ce fut le seul exemple d'une femme régente ou impératrice du Japon. Elle est connue dans l'histoire sous le nom d'Amo Siogoun ou Nonne Siogoun.

Bien qu'une grande partie du pouvoir réel soit entre les mains du Siogoun, toutes les apparences du pouvoir sont dans celles du Mikado; il a même une partie de la réalité, ainsi par exemple, c'est lui qui confirme le Siogoun.

Le Japon resta dans cet état jusque vers la fin du xvi^e^ siècle, c'est-à-dire jusqu'à la première apparition des Portugais.

Les historiens Japonais rapportent que sous le règne du Mikado Konaro et du Siogoun Yozi Harou dans la douzième année nengo-tenbou, le 22 du huitième mois (octobre 1543) il arriva à Tanego-Sciouce, dans la province de Nicimonoo, un navire étranger dont l'équipage, composé de plus de deux cents personnes, avait un aspect étranger et bizarre. Un Chinois, nommé Gahor, qui se trouvait à bord de ce navire, fit savoir par écrit aux Japonais (la langue écrite des deux peuples a quelque analogie) que c'étaient des Naou-Baou, c'est-à-dire des barbares du Sud. Les deux commandants du navire en question sont nommés par les Japonais Monna-Syonkia et Cristo-Monto, noms qui désignent problablement les navigateurs Antonio-Moto et Francesco Zeimoto.

A cette époque le Japon était ouvert; il faisait un commerce actif avec les pays voisins; les étrangers qui apportaient des articles de commerce rares ou inconnus étaient les bienvenus; ils nouaient bientôt des relations étroites avec les Japonais, s'établissaient parmi eux et épousaient leurs filles.

Peu de temps après, nous voyons les Hollandais paraître de la même

Digitized by Google

manière, et même un vaisseau anglais sous le commandement d'un certain Adams.

Bientôt aussi vinrent dans le pays nouvellement découvert les missionnaires jésuites qui se mirent à prêcher la doctrine du Crucifié parmi ce peuple si accessible à toute idée nouvelle. Les succès rapides et inespérés des révérends pères remplirent d'étonnement le monde chrétien. Titsing rapporte que le nombre des convertis s'élevait à plus de quatre millions, et que les nouvelles doctrines avaient fait des prosélytes jusqu'à la cour du Mikado et à celle du Siogoun.

Toutes ces belles espérances d'avenir furent étouffées dans leur germe; d'une part, par le zèle aveugle et l'orgueil sacerdotal des missionnaires, de l'autre, par leur rage de s'immiscer dans les affaires politiques et de s'assurer une influence temporelle; une guerre civile éclata, et c'en fut fait pour longtemps des relations amicales de l'Europe avec le Japon.

Deux frères de la famille de Yoritomo se disputaient la dignité de Siogoun. Les grands de l'empire prirent parti pour l'un ou pour l'autre des deux concurrents, ou cherchèrent, à la faveur des troubles, à se rendre eux-mêmes indépendants. Dans la guerre qu'ils se firent les deux compétiteurs perdirent la vie et de puissants vassaux se disputèrent le trône vacant. Après de longues luttes, Nobounga, prince d'Awari, s'empara enfin du gouvernement; il y avait été aidé principalement par un homme de basse extraction nommé Hidi-Yori, qui, en récompense de ses services, fut élevé aux plus hautes dignités; et lorsque Nabounga fut tombé sous le fer d'un assassin, Hidi-Yori lui-même monta sur le trône sous le nom de Taiko-Sama. Cet homme peu ordinaire réduisit de plus en plus la puissance du Mikado, qui n'en garda bientôt que le simulacre. Il soumit la Corée et il était sur le point de subjuguer la Chine, lorsqu'il mourut à l'âge de soixante-trois ans.

Cette mort fut le signal de nouveaux troubles. Hidi-Yori, fils unique de Taiko-Sama, était un enfant de six ans, que son père, avant de mourir, avait essayé de consolider sur le trône en le mariant à la petite-fille d'Idzeya, prince de Mikawa, et en nommant ce prince lui-même régent pendant la minorité; mais celui-ci ne fit usage de la dignité dont le feu Siogoun l'avait revêtu que pour accroître son influence, et il finit par déclarer ouvertement la guerre à celui qu'il avait mission de protéger. L'empereur mineur était particulière-

Digitized by Google

ment appuyé par les chrétiens qui, à l'instigation des Jésuites, se déclarèrent ouvertement pour lui. On nourrissait l'espoir de convertir un jour à la religion nouvelle le jeune prince qui lui était très-favorable, et, dans le cas où son parti viendrait à triompher, de déclarer cette religion, religion dominante. Mais cette guerre eut une issue funeste. En 1615, Idzeya assiégea dans le château d'Ohosacko, son dernier refuge, l'époux de sa petite-fille et le fit prisonnier. On est incertain sur la manière dont finit Hidi-Yori. Les uns disent qu'il périt au milieu des flammes dans l'incendie de son palais; selon d'autres, il se réfugia dans la province de Satzouma, et ce qui tend à confirmer cette supposition, c'est la position presque indépendante qu'occupent encore aujourd'hui les princes de Satzouma dans les familles desquels les Siogouns vont de préférence chercher leurs épouses.

Les chrétiens furent en butte à de violentes persécutions pendant trois générations; Teitokouri, petit-fils d'Idzeya, porta enfin au christianisme le coup de mort et anéantit avec une rigueur impitoyable ses derniers adhérents. Trente-six mille chrétiens s'étaient jetés dans le château de Sinabora et ils s'y défendaient avec un rare courage et une grande constance. Le 12 avril 1638, le château fut pris, après un siège de trois mois. Dans cette dernière scène de la tragédie, les Hollandais s'acquirent une triste célébrité par l'aide que leur artillerie et leurs vaisseaux prêtèrent aux assiégeants. En 1640, la persécution se termina faute de victimes.

Depuis cette époque, le Japon a été hermétiquement fermé. Les efforts des Portugais qui y envoyèrent de Macao une brillante ambassade, furent complétement inutiles. Le caractère sacré des ambassadeurs ne sut les protéger contre la sévérité de la loi nouvellement rendue, loi par laquelle tout étranger qui mettait le pied sur le sol japonais était puni de mort. L'ambassadeur et sa suite composée de soixante personnes furent décapités, et quelques-uns seulement épargnés pour porter à Macao la nouvelle de l'exécution. Au-dessus des cadavres des suppliciés, on suspendit un avis portant : « Que tant que le soleil luirait, aucun étranger ne pourrait mettre le pied sur le sol du Japon, même comme ambassadeur, sans en excepter le prince des dieux Japonais ou le dieu des Chrétiens qui seraient traités aussi cruellement et peut-être plus encore. »

Les Hollandais, les seuls étrangers qui restaient encore au Japon, furent envoyés d'abord à l'île Firando, où ils établirent une factorerie; mais, plus

Digitized by Google

tard, on éleva dans le port de Nangasaki l'île artificielle de Dezima, sur laquelle la compagnie hollandaise, qui ne doit pas se composer de plus de sept personnes, est encore aujourd'hui dans une espèce de demi-captivité.

On ne saurait nier que, pour le Japon, cette séquestration complète n'ait été très-avantageuse. Le Siogoun s'affermit, les luttes des partis cessèrent, les mœurs se simplifièrent par l'exclusion de toute influence étrangère, et, pour donner aux lois plus d'autorité, le pays tout entier fut enveloppé dans un système d'espionnage si complet qu'une nouvelle guerre civile devint presque impossible.

Le Japon est maintenant un empire féodal dans toute la force du terme. Le Mikado ou Dairey, comme successeur des dieux, est en même temps le propriétaire et le souverain du peuple, le Siogoun en est le régent et, comme nous l'avons déjà dit, il a réduit à une simple apparence le pouvoir du Dairey.

A l'exception de quelques petits domaines de la couronne, le pays est divisé en provinces gouvernées par des princes héréditaires, et ces provinces se subdivisent à leur tour en petits fiefs.

D'après Siebold, le gouvernement est dirigé par un grand conseil de treize membres dont cinq sont des princes, et les huit autres des nobles. Chacun de ces conseillers a son département spécial. Toutes les affaires publiques sont soumises à ce conseil. Il confirme les sentences de mort, nomme les grands dignitaires de l'empire, et se tient constamment en rapport avec les autorités provinciales. Lorsqu'une question a été mûrement examinée, on la soumet à la décision du Siogoun. Généralement il approuve, mais dans le cas où, soit caprice, soit qu'il trouve la mesure prise préjudiciable, il refuse son assentiment, il est formé un tribunal suprême qui tranche la question; ce tribunal se compose des plus proches parents du Siogoun, auxquels se joint ordinairement l'héritier du trône lorsqu'il a l'âge voulu. La décision de ce tribunal est sans appel. Si elle est contraire au Siogoun, celui-ci ne peut plus retirer son *veto*, mais il est obligé d'abdiquer en faveur de son héritier légitime et d'aller habiter certains châteaux, situés dans plusieurs parties du pays, où il rentre dans la vie privée. Dans le cas contraire les conséquences sont plus graves; le conseiller ou les conseillers qui ont défendu le plus chaudement les résolutions prises, quelquefois le conseil des ministres tout entier, sont obligés d'accomplir le hara-kiri,

Digitized by Google

c'est-à-dire de s'ouvrir le ventre. Nous verrons plus tard comment cela se pratique.

Il paraît que de tout temps le Siogoun s'est vivement préoccupé de la puissance des différents princes et qu'il a soin de la maintenir dans des limites convenables, en pratiquant de temps à autre à leur bourse des saignées salutaires. Il oblige les princes à résider à Jeddo un an sur deux ou six mois chaque année; de plus, leurs familles y sont continuellement gardées comme otages. En outre, ils sont soumis en toutes circonstances à un cérémonial sévère, ne peuvent quitter leurs palais qu'à certaines époques et en observant certaines formalités, n'avoir de relations qu'avec certaines personnes; enfin, ils sont toujours entourés d'espions qui adressent des rapports à Jeddo sur toutes leurs actions, même les moins importantes. Ces misérables toutefois courent de grands dangers à faire leur métier, souvent même ils y perdent la vie, notamment à Satzouma, sans qu'on s'en inquiète beaucoup à la cour. On aime la trahison, mais on n'aime pas les traîtres.

De même on veille à ce que les chefs de principautés limitrophes ne se trouvent pas en même temps dans leurs provinces; toute jalousie naissante est soigneusement entretenue (tout comme chez nous), et l'on s'efforce notamment de diminuer leurs ressources financières, ce à quoi l'on arrive par divers moyens. L'entretien de l'armée dont chaque prince doit payer une partie fournit une occasion excellente pour atteindre ce but. Le profit que rapportent diverses choses revient à l'empereur, tandis que les princes doivent en supporter les frais; parfois aussi une ville riche, comme Nangasaki par exemple, est déclarée domaine de la couronne. Les princes de Fizen et Tsikousen doivent, à leurs frais, entretenir la baie de manière qu'elle soit toujours navigable. Le nombre des troupes ayant été diminué par suite de la longue paix, on a recours à d'autres moyens pour s'emparer des économies qui proviennent de cette réduction de l'armée. On force les princes à dépenser des sommes énormes pendant un séjour à Jeddo. Le Siogoun leur envoie un présent de peu de valeur et ils doivent lui faire en échange des cadeaux ruineux; un héron blanc, reçu de la main du Siogoun, oblige celui qui a été l'objet de cette faveur à la payer de presque la moitié de sa fortune. Si toutes ces tentatives échouent contre une fortune immense ou une pénétration peu commune, on a recours alors à un dernier moyen qui est infaillible. Le Siogoun s'invite chez sa victime ou bien il lui fait donner par

Digitized by Google

le Mikado une haute position honorifique; or, jusqu'ici, les fortunes les plus colossales n'ont pu résister aux frais qu'entraîne la réception d'un pareil hôte, ou la nouvelle dignité créée tout exprès pour le malheureux qu'on veut dépouiller.

L'unique ressource qui reste aux princes, c'est d'employer les mêmes procédés vis-à-vis de leurs vassaux qui à leur tour remplissent leurs coffres vides en vidant les poches de leurs subalternes.

Le Siogoun n'a pas sur les princes le droit de vie et de mort, mais il peut les forcer, du consentement du Mikado, à abdiquer en faveur de leur successeur. Les provinces et les villes qui forment les domaines de la couronne sont administrées chacune par deux gouverneurs dont l'un habite Jeddo, et dont l'autre réside dans sa province, tandis que sa famille est retenue à Jeddo comme otage. Il y a entre leur pouvoir et celui des princes cette différence que ces derniers dans leur province ont le droit de vie et de mort, tandis que les gouverneurs doivent, lorsqu'il s'agit d'une affaire capitale, en référer à Jeddo et attendre la décision qui est prise dans cette capitale.

Chaque gouverneur a deux secrétaires et plusieurs *gobanyosis*, ou agents de police, parmi lesquels il y a des *banyosis* ou officiers de paix.

Tous ces fonctionnaires sont naturellement entourés d'espions et espions eux-mêmes pour la plupart.

Pour faire fonctionner parfaitement le système d'après lequel on rend un individu responsable des actions d'un autre, le chef de la famille est en même temps le surveillant de la maison; toutes les cinq maisons ont un surveillant particulier qui doit faire son rapport au Kachina ou surveillant de la rue, lequel adresse à son tour son rapport à un Ottono ou surveillant de district qui le remet au magistrat; de sorte qu'une moitié de la nation surveille l'autre. Il y a des peines édictées contre ceux qui font des rapports incomplets, et dans beaucoup de cas la peine n'atteint pas seulement le coupable mais toute sa famille. Lorsqu'un membre d'une famille est en prison, il est souvent interdit à la famille entière d'avoir aucune relation avec le dehors. Si c'est un fonctionnaire, il est suspendu pendant le temps de son emprisonnement; si c'est un marchand, on ferme sa boutique. En certains cas, pour un assassinat, par exemple, on consigne pour un certain temps toute la rue et l'on cloue même les portes des maisons. Chaque rue est munie

Digitized by Google

de portes qui se ferment à la nuit, et les veilleurs ont leurs postes déterminés où ils frappent les heures sur une petite planchette. On se sert, pour indiquer les heures de garde, d'une mèche qui brûle lentement et qui est divisée en plusieurs parties; le temps qu'une de ces parties met à brûler est celui d'une garde.

Bien qu'il n'y ait pas au Japon de castes proprement dites, la population se divise cependant en huit classes différentes qui sont pour la plupart héréditaires.

La première classe est celle des princes ou Kok-siou.

La deuxième, celle des nobles; ils font le service militaire et c'est parmi eux qu'on choisit les hauts fonctionnaires.

La troisième classe est celle des prêtres.

La quatrième et la cinquième classe se composent des samorai ou soldats, les vassaux des nobles. En raison de la longue et profonde paix dont jouit le Japon, leur service se borne à occuper les points de la côte où se fait la surveillance militaire, et à fournir des gardes d'honneur pour les princes. Cette classe a beaucoup de priviléges et paraît jouir d'une grande considération.

Les classes ci-dessus, à l'exception de celle des prêtres, ont le droit de porter deux sabres, un long, passé presque horizontalement dans la ceinture, et un petit qui ressemble à un poignard et qui se dirige plus dans le sens vertical. Dans les grandes circonstances, ces classes ont le droit de porter des pantalons amples, dont l'étoffe est souvent très-précieuse, ce qui n'est pas permis aux classes inférieures.

La sixième classe est celle des grands négociants qui forment la bourgeoisie; ils achètent souvent la permission de porter le petit sabre.

La septième classe se compose des petits marchands ou détaillants, des artisans et des artistes; ces derniers étant en quelque sorte considérés comme artisans.

La huitième classe comprend les cultivateurs, les manœuvres et les journaliers; ceux-ci paraissent vivre dans une dépendance absolue, et leur position est à peu près la même que celle des serfs.

A ces huit classes il faudrait en ajouter encore une neuvième, celle des tanneurs et des corroyeurs. L'horreur qu'éprouvent pour tout ce qui est mort les sectateurs de Sinto et de Boudha, fait que les gens de cette

Digitized by Google

classe sont presque considérés comme les parias de la société japonaise.

Les lois du Japon sont très-sévères et font peu de différence entre les criminels quel que soit leur rang.

On porte les nouvelles lois à la connaissance du peuple, en les faisant publier à haute voix, dans chaque ville ou village, après quoi on les affiche à un endroit désigné à cet effet. Les délits politiques sont punis avec une sévérité excessive et souvent on fait subir aux accusés les tortures les plus cruelles pour leur arracher l'aveu de leur culpabilité. La peine de mort entraînant la confiscation des biens, dans les cas où il n'y a pas d'espoir d'un acquittement, les amis et les parents de l'accusé cherchent à le soustraire par la mort à l'exécution qui l'attend; pour cela, on corrompt les juges qui font donner la question au prévenu; le bourreau lui porte un coup mortel avant qu'il ait fait aucun aveu, et comme, aux yeux de la loi, sa culpabilité n'était pas encore prouvée, on rend son cadavre à sa famille. Le genre de torture qu'on emploie, lorsque l'accusé ne peut pas être convaincu de son crime par d'autres preuves, est extrêmement cruel. D'ailleurs, les juges sont très-habiles à découvrir la vérité au moyen d'interrogatoires et de confrontations.

Lorsqu'un accusé a été condamné à mort, on le lie sur un cheval, et on le conduit ainsi au lieu du supplice; tout le long du trajet on crie devant lui le crime pour lequel il a été condamné, et on lui tient devant la figure une bande de toile sur laquelle ce crime est écrit. Pendant ce dernier trajet tout le monde peut lui offrir des rafraîchissements. Les juges et les magistrats en grand costume occupent les places d'honneur. Le bourreau présente au coupable une coquille remplie de sacki (arac) et quelques autres rafraîchissements; ensuite il le fait s'agenouiller; un valet du bourreau, placé derrière lui, lui tient les mains un peu élevées, ce qui lui fait baisser la tête, et le bourreau la lui tranche d'un coup de sabre. Il doit y avoir encore d'autres genres d'exécution plus cruels, mais ni moi ni aucun étranger n'a jamais eu l'occasion d'y assister.

C'est ici le lieu de dire quelques mots du hara-kiri (heureux trépas), c'est-à-dire, de l'usage de se donner soi-même la mort. Comme le supplice du condamné fait rejaillir la honte de sa mort sur toute sa famille, et que tous ses biens sont confisqués, on a coutume de se soustraire au supplice par le suicide. L'individu qui veut se suicider rassemble sa famille autour

Digitized by Google

de lui, il lui fait ses adieux, et avec un couteau court que chacun conserve soigneusement pour cet usage, il s'ouvre le ventre, tandis que son écuyer lui coupe la gorge. De cette manière le crime est regardé comme expié, et la mémoire du mort est honorée comme celle d'un homme brave et courageux.

Les prisonniers ordinaires sont gardés dans des cellules séparées et traités d'une façon supportable; mais les grands criminels sont pêle-mêle dans une grande salle; on ne leur donne ni lits ni draps, leurs aliments sont grossiers, et au lieu de l'écharpe de coton ou de soie que chaque Japonais porte sur le corps autour des hanches, on leur en passe une de paille en signe d'infamie.

---

Les cérémonies occupent presque la moitié de l'existence des Japonais. Il y en a pour chaque circonstance, et l'acte le plus futile s'accomplit selon certaines formes prescrites. La position des femmes, bien qu'elles soient subordonnées aux hommes, est plus supportable que dans aucune autre partie de l'Asie; elles ont leur place dans la société et partagent les amusements de leurs époux et de leurs pères. Elles jouissent de beaucoup de liberté, mais il paraît qu'elles n'en abusent pas souvent. On dit que les femmes des classes moyennes et élevées ont un haut degré de moralité, et, autant que j'ai pu en juger par le peu de rapports que j'ai eus avec elles, elles se montrent enjouées et exemptes de contrainte, mais elles savent toujours se tenir très-habilement dans les limites des convenances. Il y a chez les plus simples d'entre elles une certaine élégance et même de la coquetterie, et d'anciens auteurs qui se sont trouvés en rapport à Jeddo avec des femmes de haut rang, vantent le tact parfait dont elles font preuve comme maîtresses de maison. Dans l'intimité du foyer domestique, l'existence des Japonaises se rapproche davantage de celle des femmes d'Asie; elles sont sous une espèce de tutelle et dépendent entièrement de leur époux. Outre son épouse légitime le chef de famille a le droit d'entretenir autant de concubines que bon lui semble; il a également le droit de renvoyer son épouse à son gré, mais il est obligé de l'entretenir conformément à sa condition, à

Digitized by Google

moins qu'il n'y ait séparation légale, comme, par exemple, pour adultère, stérilité, etc.

Bien que la femme ait la direction du ménage, elle ne prend cependant que très-peu de part aux affaires de son mari. Elle est considérée plutôt comme un précieux joujou que comme la compagne de l'homme destinée à partager ses plaisirs et ses peines.

Lorsqu'un homme, disent les Japonais, visite l'appartement de sa femme, il veut laisser les soucis à la porte et se livrer tout entier au plaisir.

Dès qu'une femme s'aperçoit qu'elle va devenir mère, on lui enroule avec force cérémonies une bande de crêpe rouge autour des hanches, dans la pensée superstitieuse que si la mère n'était ainsi enveloppée, l'enfant lui prendrait toute sa nourriture et qu'elle mourrait de faim. Cet usage doit venir de la veuve d'un Mikado qui, étant dans un état de grossesse très-avancée, retarda la naissance de son enfant au moyen d'une écharpe de ce genre, se mit à la tête de l'armée et conquit la Corée. Cette écharpe ne se quitte qu'après l'accouchement. Pendant les neuf jours qui suivent sa délivrance, la mère reste assise sur son lit, soutenue par trois sacs de riz, un sous chaque bras et un derrière le dos; durant cent jours, elle est traitée comme malade, et, au bout de ce temps, elle va au temple pour rendre ses actions de grâces et accomplir les vœux qu'elle a pu faire.

L'enfant nouveau-né est immédiatement plongé dans un bain, puis on le laisse tout nu jusqu'au jour où on lui donne son nom, c'est-à-dire, pour les garçons trente-et-un jours, et pour les filles, trente jours après la naissance. L'enfant est porté au temple en procession solennelle. Un serviteur présente au prêtre d'une main un présent, de l'autre, trois bandes de papier contenant différents noms, le prêtre proclame celui de ces noms qui a été accepté par la divinité, il place sur l'enfant la bande qui le porte et l'asperge d'eau, tandis que les instruments de musique mêlent leurs sons à celui des bassins. Le même jour, l'enfant qu'on baptise est encore porté dans plusieurs autres temples, et, avant de rentrer à la maison, on le présente aux plus proches parents de son père qui lui font un présent de chanvre (symbole de longévité), de talismans, de reliques, etc.; si c'est un garçon, ils y joignent deux éventails, des sabres comme symboles de courage; si, au contraire, c'est une fille, on lui donne des coquillages de couleur ou des écailles de tortue, symboles de beauté et de grâce. A l'âge de deux ans, l'enfant est revêtu

Digitized by Google

d'un habit de cérémonie, on le mène encore au temple et il reçoit un nouveau nom.

L'éducation des enfants se fait d'une manière très-sévère, et les écoles élémentaires sont fréquentées en commun par ceux des deux sexes. On leur y apprend la lecture, l'écriture et les premiers principes de l'histoire de leur pays ; c'est à cela que se borne l'éducation des classes pauvres. Les enfants des riches et des personnes de qualité fréquentent encore une espèce d'université où on leur enseigne principalement les innombrables règles des cérémonies qui accompagnent chez les Japonais les moindres actes de la vie.

Une connaissance exacte du calendrier, ainsi que des jours heureux ou malheureux pour commencer une entreprise, fait également partie d'une éducation complète, on y joint encore quelques notions de mathématiques, ainsi que des leçons de gymnastique et de maintien ; on enseigne même aux jeunes Japonais le hara-kiri, ainsi que la manière d'accomplir avec le décorum voulu cette héroïque opération ; de plus on leur apprend les différentes circonstances dans lesquelles il est tout à fait indispensable de se donner la mort. On apprend aux jeunes filles à faire des travaux de femme et à tenir le ménage ; souvent aussi elles étudient la littérature japonaise, et l'histoire du Japon cite des exemples de femmes qui ont eu une grande célébrité dans la littérature nationale, laquelle est d'ailleurs très-simple.

A quinze ans, l'on considère l'éducation comme terminée ; le jeune homme prend sa place dans la société, et se rase la tête à la mode japonaise dont voici la description : La partie supérieure de la tête, depuis le front jusqu'à l'occiput, est rasée, les cheveux restants sont ramenés sur le sommet du crâne où ils forment une petite queue dont l'extrémité, longue de trois à quatre pouces, est placée en avant sur le haut de la tête qui se trouve à nu ; à cette occasion l'on change encore de nom, mais ce n'est pas, à beaucoup près, la dernière fois ; toute élévation de rang entraîne un nouveau changement de nom, et comme on regarde comme irrévérencieux qu'un inférieur porte le même nom que son supérieur, le premier est forcé, s'il plaît à son supérieur de prendre son nom, d'en chercher un autre, ce qui peut entraîner un changement de noms dans toutes les branches d'une administration. On se marie jeune, et l'on a une grande horreur pour les mésalliances ; il arrive assez souvent que des jeunes gens sont mariés par leurs parents sans s'être jamais vus.

Digitized by Google

Si un jeune homme recherche lui-même une jeune fille en mariage, il fait connaître ses sentiments à l'objet de son choix en plantant devant la maison de ses parents une branche d'*éclastrus alatus;* si ce signe reste inaperçu, c'est que la proposition est rejetée; elle est acceptée dans le cas contraire. Si la jeune demoiselle veut faire connaître qu'elle partage l'amour qu'elle inspire, elle se noircit les dents. Le prétendu envoie à sa fiancée des présents selon sa fortune, et la fiancée les donne à ses parents comme marque de reconnaissance pour l'affection qu'ils ont eue pour elle et l'éducation qu'ils lui ont donnée. La fiancée est alors livrée à son époux avec la dot qui consiste ordinairement en ustensiles de cuisine et en mobilier; ce dernier, dans un pays où l'on ne connaît ni tables, ni lits, ni chaises, se compose presque exclusivement de fines nattes dont on couvre le plancher. Fitsing prétend que le mariage n'est accompagné d'aucune cérémonie religieuse; cependant Meylan, Tinter et Ehrenberg prétendent le contraire, et ce dernier décrit même la cérémonie tout au long.

Lorsque la fiancée quitte la maison de son père pour aller dans celle de son époux, elle est couverte d'un long voile blanc indiquant qu'elle est morte pour sa famille, qu'elle ne doit plus vivre que pour son mari et renoncer désormais aux jeux de son enfance. Arrivés à la maison conjugale, tous s'asseyent dans la grande salle décorée d'ornements emblématiques, le fiancé et la fiancée occupant le haut bout; ils sont entourés des garçons et filles d'honneur que les Japonais nomment les *papillons;* on se porte réciproquement des santés avec force cérémonies, et la journée se passe à banqueter et à boire. Trois jours après la noce, les jeunes époux vont rendre visite aux parents de la fiancée.

Les Japonais sont sociables; ils aiment à festiner, bien que d'une manière très-frugale, et à se rendre en pique-nique à de beaux endroits de la campagne où ils dînent à l'ombre; boire du thé en fumant est un de leurs plus grands plaisirs. Comme stimulant, ils font usage de sacki; c'est une boisson très-capiteuse que l'on extrait du riz; selon la proportion des ingrédients qu'on y ajoute, elle prend différents goûts, depuis celui de l'arak jusqu'à celui d'un léger vin muscat.

On se porte réciproquement des santés et l'on mange, comme en Chine, avec des *chop-stecks* ou petits bâtonnets qui se tiennent entre le pouce et l'index. Les mets sont coupés en tout petits morceaux et pré-



Digitized by Google

sentés à chaque convive sur une petite soucoupe de laque ou de porcelaine, placée elle-même sur une assiette; à côté se trouve une autre soucoupe contenant du riz et un petit flacon de sacki. On boit aussi du thé pendant le repas, de l'eau rarement, presque jamais. Dans les grandes fêtes, l'hôte fait montre de sa richesse en étalant ses porcelaines et ses services de laques; la décoration de la salle est l'affaire principale, le repas lui-même n'est guère qu'un accessoire.

Les Japonais sont grands amateurs de musique. Lorsque nos musiciens du vaisseau amiral venaient jouer à terre, ils attiraient toujours une foule énorme autour d'eux. Les Japonais ont eux-mêmes des instruments de plusieurs sortes, parmi lesquels je n'ai vu, pour ma part, que le luth, la guitare, une flûte très-simple et des timbales. On joue du luth au moyen d'une espèce de spatule de corne; cet instrument sert à accompagner les rapsodies ou chants mélancoliques. Les danses sont exécutées exclusivement par les femmes; ce sont des espèces de pantomimes auxquelles les hommes assistent seulement comme spectateurs.

Les cartes et les dés sont défendus; mais on aime beaucoup les échecs, toutefois ce jeu diffère essentiellement de celui qui, chez nous, est connu sous ce nom. Le jeu de balle, les cerfs-volants, le tir à l'arc et les jeux innocents sont très en faveur, ainsi que les promenades en gondole sur les lacs et les rivières, souvent à la lueur de lanternes de couleur; toutefois, on observe dans tous ces divertissements un très-grand décorum. Lorsque, dans un repas, les convives sentent que le sacki leur monte à la tête, ils avalent quelques tasses de thé pour se remettre d'aplomb, et s'ils ne peuvent y réussir, ils se retirent discrètement à l'écart et vont faire un somme. Je n'ai jamais rencontré d'ivrognes dans les rues.

---

Le costume des Japonais varie selon la condition des personnes. Le vêtement qui se porte par-dessous tous les autres est généralement un large cafetan tombant jusque sur les mollets; en été, il est de cotonnade légère, en hiver, on le double de ouate. Les basses classes n'ont souvent pas d'autre vêtement, et, même en hiver, il n'est pas rare qu'elles le quittent pour tra-

Digitized by Google

vailler. Tout le monde porte autour des reins une écharpe d'environ six pouces de large; les personnes d'un certain rang la portent de soie, chez les autres, elle est faite d'une étoffe commune. Les soldats et les gens de la classe moyenne portent des pantalons collants dans lesquels on rentre le bas du cafetan. Les personnes qui en ont le droit portent dans une large écharpe, enroulée autour des hanches, les deux sabres dont j'ai déjà parlé, mais ils sont si gênants qu'on doit les ôter pour s'asseoir. Le vêtement de dessus est un second cafetan, plus court que le premier, avec de larges manches dont les bouts sont cousus ensemble et forment une espèce de poche. Chez les personnes de qualité, le cafetan est d'une étoffe noire qui ressemble à du crêpe, les basses classes le portent de couleur claire, souvent bleu. Sur les manches, les épaules et le dos sont des blasons, celui de l'empereur, du prince ou du noble dans la suite duquel se trouve la personne, à moins qu'elle ne soit noble elle-même. Les bas se composent d'un morceau de coton cousu, ils vont jusqu'à la cheville où on les attache; le gros orteil est séparé des autres pour faciliter le port des sandales qui ne sont assujetties que par deux petits cordons de paille, passant sur le coude-pied, entre le gros orteil et le second. Ces sandales sont le plus généralement en paille et la finesse du travail en fait souvent un objet de luxe; lorsque le temps est très-humide, on se sert de sandales de bois garnies de talons très-élevés, ce qui les fait ressembler à des petites échasses.

Dans les circonstances solennelles, les personnes que leur naissance y autorise portent des pantalons très-amples qui sont souvent de brocart très-précieux, brodés d'or et d'argent, avec une bordure de velours en bas. Cette partie du costume est l'objet d'une recherche parfois extravagante, et plusieurs des fonctionnaires qui, pendant les négociations à Yokahouma, vinrent presque chaque jour à bord, se montrèrent six jours de suite avec des pantalons différents. Les gens pauvres qui veulent déployer un grand luxe, louent pour un jour à un tailleur des pantalons de ce genre. Dans les grandes cérémonies on porte, au lieu du large cafetan noir, un autre vêtement de forme assez bizarre; il a, comme les dalmatiques des prêtres catholiques, deux espèces d'ailes qui passent sur les épaules et sont souvent retenues par des tresses d'or.

Les femmes portent un long cafetan qui tombe jusqu'à la cheville; chez les femmes des hautes classes, il traîne même jusqu'à terre, et est retenu par

Digitized by Google

une ceinture. Selon le temps, on met deux, trois, et même plus de ces cafetans l'un sur l'autre, quelquefois certaines dames en mettent jusqu'à trente, chacun avec sa ceinture. La dernière ceinture, celle qui se porte à l'extérieur, est souvent un objet de luxe; elle a jusqu'à douze pouces de large, est faite de belle soie richement brodée, et forme derrière le dos une longue traîne. Les cheveux, généralement noirs et brillants, sont ramenés sur le sommet de la tête où chaque femme les arrange à sa fantaisie en tresses plus ou moins larges; ils sont ornés de rubans de couleurs vives, de petits peignes d'écaille et d'aiguilles bariolées. Sur le sommet de la tête on ménage une petite tonsure de la même grandeur que celle de nos prêtres, et pour faire paraître la chevelure plus abondante, on met souvent par-dessous des rouleaux de laiton. On se farde jusqu'à l'excès, aussi bien en blanc qu'en rouge; les femmes mariées se peignent les lèvres avec du rouge de safran; cela leur donne à la longue une couleur bleue, ce qui paraît être le *nec plus ultrà* de la beauté chez les Japonais. On emploie pour se colorer les dents des substances si mordantes que, pendant l'opération, on doit protéger les gencives en les couvrant d'une matière visqueuse.

Les maisons sont généralement en bois; à l'intérieur des châssis tapissés glissent dans des rainures, de sorte qu'on peut, à volonté, diviser la maison en plusieurs appartements ou bien n'en faire qu'une seule et grande pièce. Le plancher est couvert de nattes d'une certaine grandeur déterminée par la loi; au lieu de fenêtres, on a des cloisons garnies de papier transparent; du reste, le papier joue au Japon un très-grand rôle, on en fait même des mouchoirs de poche, et, lorsqu'il est verni, des manteaux imperméables et des parapluies. En hiver on place, au milieu de la chambre, une chaufferette et l'on fait la cuisine sur un feu ouvert. La nature inflammable des matériaux qui entrent dans la construction des maisons, ainsi que l'imprudence des Japonais occasionnent beaucoup d'incendies. Pendant notre séjour dans la baie de Jeddo, il ne se passa presque pas une seule nuit où le ciel ne fût éclairé sur quelque point par des lueurs sinistres; Kaempfer, entre autres auteurs, parle des incendies épouvantables qui jadis désolaient les villes et dont un réduisit en cendres la plus grande partie de Jeddo.

Il y a, pour parer à ce danger, des compagnies de pompiers organisées militairement; elles ont leurs postes où elles montent la garde, et à côté sont les magasins de pompes, de seaux et d'échelles. Dès qu'on donne le signal

Digitized by Google

d'alarme, le commandant du poste le plus voisin se rend avec ses hommes sur le lieu de l'incendie et il y plante son drapeau. La compagnie qui arrive la seconde ne peut prendre part aux travaux qu'avec la permission de la première, et comme on est très-fier dans ce pays d'avoir éteint un incendie, il arrive souvent qu'on se dispute, les armes à la main, l'honneur d'y contribuer pour la plus grande part.

Toutefois il faut un motif aussi puissant que celui-là pour qu'on en vienne à se battre à l'arme blanche, car, en temps de paix, les lois punissent sévèrement ceux qui tirent leur sabre.

Les ganybirsis ou agents de police portent, outre leurs sabres, un petit bâton d'airain muni d'une sous-garde pour désarmer au besoin les malfaiteurs qui leur opposent de la résistance. Les pointes des lances et des autres armes sont dans un fourreau, et ce ne fut qu'après nous être mis sur un pied assez intime avec les Japonais, que nous pûmes les décider à nous montrer les lames de leurs sabres; elles étaient d'acier fin mais cassant, et si tranchantes qu'elles coupaient aisément la feuille de papier la plus mince. L'épreuve décisive qu'on fait subir à une lame pour s'assurer de sa qualité consiste à jeter une citrouille mûre sur une eau qui coule lentement et à la couper en lui présentant la lame. Les lames célèbres se transmettent de génération en génération et sont très-estimées. Le premier interprète Maryama Yenarky possédait un sabre qui remontait au temps d'Yscaya, c'est-à-dire à deux cents ans. Les Japonais ont encore des hallebardes avec des haches ou lames en forme de couteaux, des arcs et des flèches dont ils se servent avec une grande habileté, et des fusils à mèche à canons rayés; j'ai vu plusieurs de ces fusils. Un petit détachement d'environ cent hommes était armé de mousquets d'infanterie à percussion, les uns de fabrication hollandaise, les autres d'imitation japonaise; j'ai vu également deux pièces de campagne de trois ou de quatre, de fabrication étrangère. Les pièces fondues au Japon même sont cachées avec tant de soin qu'il est impossible de les examiner de près; toutefois elles doivent être d'un travail assez médiocre et de plus très incommodes, car, à chaque fois qu'on les charge, il faut dévisser la chambre. Les obusiers de douze, du capitaine Dahlguun, avec lesquels on tire huit coups à la minute, firent l'admiration des Japonais, et ils reçurent avec de grandes marques de reconnaissance celui que nous leur donnâmes.

Digitized by Google

Les fortifications étaient également très-primitives ; elles avaient d'énormes meurtrières et, comme celles des Chinois, elles n'étaient défendues ni sur les côtés ni par derrière. Au-dessus des parapets il y avait des bandes d'étoffe à raies noires et blanches, et comme elles étaient sur plusieurs rangs, à peu d'intervalle les unes des autres, elles pouvaient aisément arrêter des flèches ou des balles de fusil. Ce genre de défense a fait dire à quelques voyageurs que les Japonais élevaient des décorations en toile imitant des fortifications pour effrayer les étrangers.

Les selles des chevaux sont étroites, malcommodes, garnies d'énormes étriers où l'on n'entre pas seulement le pied mais une partie de la jambe. En voyage on attache à droite, à gauche et en arrière de la selle des coffres et cassettes contenant toutes sortes d'objets nécessaires, et le voyageur se pose, les pieds croisés, sur un coussin étendu sur la selle. Toutefois on se sert ordinairement en voyage du kayou ou du norimon, deux espèces de chaises à porteurs, la première ouverte, et l'autre fermée. On s'y assied, les jambes croisées, et l'on est porté sur les épaules de deux ou de quatre hommes dans ce singulier véhicule qui, pour nous autres étrangers, était plutôt un instrument de supplice qu'une commodité.

Comme dans les koung-kwas, ou auberges, on ne fournit que le logement et la nourriture, les Japonais portent avec eux en voyage une masse de bagages et d'objets de toute espèce dont ils pourraient avoir besoin, de sorte que, tout étant porté à dos d'homme, la suite d'un voyageur de qualité devient quelque chose d'effrayant. Il y a des personnes très-prévoyantes qui, entre autres articles de voyage, emportent avec elles un cercueil, afin d'être sûres qu'en cas de mort, on pourra les enterrer convenablement. Lorsque plusieurs personnages de très-haut rang se rendent à la même époque à Jeddo ou à Miako, ils ont soin de faire préparer leurs logements longtemps à l'avance aux endroits convenables, afin qu'il n'y ait pas d'encombrement, ce qui arriverait si deux suites nombreuses se rencontraient dans la même auberge. Comme on change de porteurs à chaque station ainsi qu'à certaines rivières où les ponts sont impraticables, et où il y a des postes particuliers en permanence pour passer les voyageurs d'une rive à l'autre, comme, en outre, le nombre des auberges est énorme, il est aisé de se figurer quelle quantité de gens vivent des voyageurs.

Il y a, en outre, une espèce de poste aux lettres pour le service de l'em-

Digitized by Google

pereur. Des coureurs stationnent sur différentes lignes à des intervalles déterminés. La dépêche est portée par un de ces coureurs à la station voisine; là il la jette au coureur suivant à qui il lui crie en même temps le lieu de destination; ce second coureur se rend à une troisième station et ainsi de suite, de sorte que les nouvelles parviennent des extrémités les plus éloignées de l'empire à la capitale dans un temps relativement très-court. Sur les cartes géographiques sont marqués d'une manière assez naïve et toute particulière les villes, les villages, les rivières, les temples célèbres, etc.; il y a en outre, pour la commodité des voyageurs, des espèces de petits livrets dans lesquels on indique les bonnes auberges, leurs prix, les distances de certaines stations, les tarifs des porteurs, des chevaux, des bateaux qui font le passage, etc., de façon que le voyageur peut calculer exactement le temps et l'argent qu'il lui faudra pour faire son voyage. Ces livrets qui remplacent nos annonces de journaux font aussi des réclames en faveur de tel ou tel établissement qu'on recommande à l'attention du public. En même temps les propriétaires des auberges font tout ce qu'ils peuvent pour attirer chez eux les voyageurs et les garder le plus longtemps possible; il paraît même que souvent de jeunes et jolies servantes contribuent pour leur bonne part à retenir l'hôte un jour de plus et à lui faire désirer de bientôt revenir.

C'est ici le lieu de parler d'un genre d'établissements qui, d'après les récits concordants d'un grand nombre de voyageurs, tiennent le milieu entre un pensionnat de jeunes filles et un lieu d'amusement. C'est ce qu'on nomme les maisons de thé où vivent souvent ensemble plusieurs centaines de femmes. Extérieurement, ces maisons ressemblent à un restaurant où l'on va prendre du thé, du sacki et autres rafraîchissements, entendre de la musique, et chercher des distractions de tout genre. Lorsque de pauvres gens ont une fille un peu gentille, ils la livrent dans un âge très-tendre au maître d'une de ces maisons. Celui-ci donne à l'enfant une éducation soignée, et, pour en payer les frais, l'enfant reste dans l'établissement pendant un nombre d'années stipulé d'avance, après quoi elle retourne dans sa famille; ou, ce qui arrive plus souvent, elle se marie au sortir de la maison, car on ne lui impute pas à crime le genre de vie qu'elle a été forcée d'y mener, sa réputation n'en souffre en rien, mais ses parents sont méprisés. Ces femmes doivent être des modèles d'éducation féminine, et souvent des hommes mariés conduisent leurs épouses dans les maisons à thé pour leur

Digitized by Google

y faire apprendre la musique, les travaux d'aiguille et la littérature; en d'autres termes, pour leur faire suivre un cours à l'université du beau sexe japonais.

Je ne discuterai pas jusqu'à quel point cette description des maisons de thé est conforme à la vérité, car je ne suis en mesure ni de la confirmer ni de la contredire; je dirai seulement que le caractère général des Japonais me porte à y ajouter foi.

Une autre coutume semi-religieuse et très-étrange c'est que les filles d'une sorte de demi-moines qui habitent les montagnes dans le voisinage de Miako, forment une classe de nonnes mendiantes (si je puis m'exprimer ainsi), qui cherchent à soutirer aux voyageurs de diverses façons, parfois bien singulières, de l'argent, qu'elles portent à leurs pères. J'ai vu à Simoda deux de ces nonnes dont la plus jeune, qui paraissait assez jolie, portait un enfant sur son dos; elles étaient vêtues de crêpe noir et avaient un voile qui leur cachait toute la tête; leurs cheveux étaient coupés court.

La religion primitive et la plus répandue est l'antique religion de Sinto, et j'ai déjà eu occasion de dire ce que racontent les Japonais de l'origine et de la succession de leurs dieux.

On adore un être suprême répandu par tout l'univers; cet être est beaucoup trop élevé et trop saint pour qu'on lui adresse directement des prières; c'est pourquoi l'on a encore quatre cent quatre-vingt-douze esprits ou anges et deux mille six cent quarante saints ou hommes pieux canonisés, par l'intermédiaire desquels on adresse ses prières à Dieu. Comme les Japonais n'aiment pas à parler de ces choses-là, il est extrêmement difficile de se procurer des notions exactes sur leurs idées religieuses, et divers auteurs expriment à ce sujet des opinions tout à fait contradictoires. Siebold, qui est à coup sûr le plus compétent sous ce rapport, croit que les Japonais ont une idée confuse d'une vie future ou de l'immortalité de l'âme, ainsi que de récompenses et de châtiments éternels. Les cinq devoirs principaux d'un fidèle qui veut s'assurer le bonheur en ce monde et la béatitude dans l'autre, sont :

1° La conservation du feu sacré, symbole de pureté et moyen de purification;

2° La conservation de la pureté de l'âme, du cœur et du corps en obéis-

Digitized by Google

sant aux commandements et aux lois de la raison, et en s'abstenant d'actions impures;

3° L'observation des jours de fête;

4° Les pèlerinages;

5° L'adoration des dieux et des saints dans les temples et dans les maisons.

Lorsqu'un homme s'est trouvé en mauvaise compagnie, a tenu des propos obscènes ou a mangé de certains mets, il est considéré comme souillé, et il doit se purifier par la continence et l'observation de certaines cérémonies religieuses avant de pouvoir retourner au temple; on défend même jusqu'à un certain point au pénitent la fréquentation de la société, souvent aussi il se voile la face pour que les rayons du soleil ne se souillent pas en la touchant. On dit que les prêtres se marient et que leurs femmes sont considérées comme prêtresses; toutefois, je n'en ai pas rencontré d'exemple.

Les pèlerinages jouent un grand rôle dans le culte qu'on rend à Dieu, et notamment le pèlerinage d'Yzya au grand temple de Ten-sio-dai-Ziou qu'on regarde comme le lieu de naissance de la déesse du Soleil, et où il se rend chaque année des quantités innombrables de pieux pèlerins. Beaucoup d'entre eux cherchent à faire le voyage aussi commodément que le comporte leur fortune; mais ce qui est le plus méritoire, c'est de le faire à pied comme un mendiant, ne portant avec soi qu'une natte pour se coucher et une écuelle de bois pour boire. Plus le pèlerin a de fatigues à endurer, plus son mérite est grand. Comme on le pense bien, aucune personne se trouvant en état d'impureté ne peut entreprendre ce pèlerinage, et les scrupules à cet égard sont poussés si loin, qu'on indique la maison d'un pèlerin absent en attachant à la porte une bande de papier blanc, afin qu'aucune personne impure ne la touche et ne porte malheur au pèlerin par ce contact indirect. Parmi les prêtres de la province d'Yzya ou Yze, il se trouve toujours un fils du Mikado, lequel remplit les fonctions de grand-prêtre à Niko où est enterré Songhin, le fondateur de la dynastie actuelle; et une fille du Mikado, qui réside toujours à Yzya, porte le nom de Sai-Kon ou fille du Soleil. Le temple d'Yzia est un édifice simple dont la fondation remonte aux premiers temps de l'histoire du Japon. Un grand nombre de mias ou chapelles qui l'environnent sont habitées par une quantité de prêtres qui reçoivent les pèlerins et

Digitized by Google

les accompagnent dans leurs exercices de piété. Lorsqu'il entre dans un temple, le dévot, pour avertir Dieu de son arrivée, tire un cordon de paille qui se trouve à l'entrée et auquel sont attachées plusieurs sonnettes. Tout à côté se trouve un grand tronc dans lequel on dépose les offrandes. On compte les prières sur un rosaire, et il se brûle beaucoup d'encens dans les cérémonies du culte. On prie constamment, et dans les formes les plus diverses. Il y a le long des routes de petites chapelles, et afin que le voyageur, même le plus pressé, n'oublie pas son pieux devoir, on plante à certaines places, au bord de la route, des poteaux sur lesquels sont écrites de prières, et dans ces poteaux est une petite roue que l'on tourne. Chaque tour de roue équivaut à la récitation de la prière écrite sur le poteau, de sorte qu'on peut en très-peu de temps faire ses dévotions.

Outre les prêtres, il y a encore plusieurs ordres religieux, entre autres deux ordres d'aveugles. L'un, nommé les Bassessatos, fut fondé, il y a plusieurs siècles, par Senmimar, le plus jeune fils d'un Mikado. Ce prince, admirablement beau, pleura tellement la mort d'une jeune princesse, non moins belle que lui, qu'il en perdit la vue. L'autre ordre se nomme le Fekisado et fut fondé par Kakekigo. Lorsque Yoritomo vainquit et tua son compétiteur le prince Feki, il fit également prisonnier Kakekigo, général de ce prince, et, pour s'assurer l'amitié de ce célèbre capitaine, il lui offrit la liberté. Mais celui-ci répondit : « Je ne puis pas aimer le meurtrier de mon maître, bien que je lui doive la vie. Je ne peux pas te voir sans désirer de te tuer, et, pour accorder mes sentiments qui se combattent, je vais me mettre dans l'impossibilité de te voir, » et, ce disant, il se creva les yeux. Yoritomo, frappé d'admiration, lui accorda la liberté, et Kakekigo se retira dans l'endroit solitaire où il fonda l'ordre du Fekisado. Les chefs actuels de cet ordre résident à Miako, et sont sous la protection spéciale du Mikado.

Dans les temps modernes la vieille religion de Sinto s'est divisée en deux partis, l'un orthodoxe, et l'autre qui a admis certaines modifications. Outre cette religion, il en existe encore deux autres au Japon, notamment celle de Boudha, qui est venue du fond de l'Inde et de Ceylan. Pendant longtemps le boudhisme ne put pas prendre racine, ce ne fut qu'en 529 qu'un bonze ou prêtre de la Corée commença à faire des prosélytes par son éloquence.

La troisième religion, nommée Siontoo, est une espèce de simple religion

Digitized by Google

naturelle qui se tient en dehors de toute tradition et ne contient que de simples lois et principes de morale.

Nous avons suivi le Japonais, depuis sa naissance, dans tous les actes de sa vie, nous voici arrivés au moment de sa mort. Dès qu'un Japonais meurt, on envoie prévenir les prêtres qui, tout en chantant des hymnes funèbres, font les préparatifs de l'enterrement. Les parents et amis, comme signe extérieur de deuil, et pour indiquer la confusion qu'entraîne la mort du défunt, mettent toute sa maison sens dessus dessous, souvent même ils tournent leurs habits à l'envers. Un prêtre veille à côté du corps, et, afin de ne pas troubler la douleur de la famille, des amis intimes s'occupent de toutes les mesures à prendre pour les funérailles. L'un préside à l'exposition publique du corps, un autre donne des ordres pour l'ensevelissement, un troisième, en habits de cérémonie, reste à la porte pour recevoir les visites de condoléance; toutefois les visiteurs ne mettent pas le pied sur le seuil de la maison de peur de se souiller, au point de vue religieux, en se mettant en contact indirect avec le mort. La fosse est creusée sous la surveillance d'un quatrième ami, autant que possible près du temple, et enduite de ciment imperméable. Si le défunt est marié, on laisse à côté de lui une place pour sa femme. Sur un monument élevé auprès de la fosse se trouvent son nom et celui de sa veuve, ce dernier en lettres rouges qui, après le décès de la femme, sont noircies ou dorées. Tous ces apprêts terminés, on lave le mort, et on l'enveloppe d'un drap blanc sur lequel un prêtre écrit des prières, donnant ainsi au trépassé une espèce de passeport pour entrer au ciel. Au moyen de certains onguents émolliénts, on assouplit le corps de manière à pouvoir lui raccourcir les bras et les jambes pour qu'il tienne très-peu de place dans un cercueil cylindrique qu'on fait entrer à son tour dans une urne d'argile cuite. Le cortége funèbre se compose ainsi qu'il suit : 1° les porteurs de flambeaux; 2° les prêtres portant les livres saints, les reliques etc.; 3° les serviteurs portant des tiges de bambou auxquelles sont fixées des lanternes ou des bandes de papier avec des prières; 4° le corps dans une bière derrière laquelle viennent les amis du défunt entourant les membres mâles de la famille; 5° enfin les parentes du mort entourées de leurs amies; lorsque la famille est riche, les femmes sont en norimon ou chaise à porteur. Deux parents du défunt inscrivent les noms de toutes les personnes présentes.

Digitized by Google

Il y a trois genres de funérailles : 1° l'enterrement simple, nommé *doso;* 2° la crémation, après laquelle on recueille les cendres dans une urne, ce qui s'appelle le *kuoso;* 3° le *sonsio*, qui consiste à jeter le corps à la mer; mais je crois que ce dernier mode n'est plus usité. Autrefois on brûlait la maison du mort comme impure, maintenant on se contente de la purifier par des prières et de l'encens. Chez les sectateurs de la religion de Sinto, les parents portent le deuil pendant une année entière, chez ceux des autres religions quarante jours seulement, pendant lesquels ils viennent chaque jour prier sur la tombe. Le cinquantième jour on élève le monument. Les hommes se coupent la barbe qu'ils avaient laissé pousser depuis le décès; on quitte les habits de deuil et l'on reprend son train de vie ordinaire, après avoir fait une visite de remercîment à ceux qui assistaient à l'enterrement. Pendant cinquante ans les enfants vont, le jour anniversaire de la mort de leur père, faire une pieuse visite à son tombeau.

---

Tels sont les Japonais tels que je les ai vus. Simples dans leurs mœurs, affables, compatissants, intelligents, patriotes jusqu'à l'orgueil et apprenant facilement tout ce qu'on leur enseigne.

Ils ont des vertus de tout genre et souvent leurs défauts ne sont que ceux de leurs qualités. Le soin qu'ils ont pris jusqu'ici de se tenir séparés du reste du monde vient moins de ce qu'ils méprisent les peuples étrangers que de la crainte où ils sont de voir la simplicité de leurs mœurs et le bonheur dont ils jouissent corrompus par des influences étrangères.

L'expédition américaine a été le signal d'une crise importante dans l'histoire du Japon. Quelles en seront les conséquences? Il serait difficile de le prévoir et cela nous mènerait beaucoup plus loin que ne le comporte cette esquisse.

Si je devais avoir le bonheur de traiter encore une fois le même sujet, j'essaierais de décrire les efforts qu'ont faits depuis près de deux cents ans diverses nations maritimes pour mettre fin à cette rigoureuse séquestration, efforts qui viennent seulement d'être couronnés de succès.

Digitized by Google

# DOCUMENTS,

## ACTES, CORRESPONDANCES, ETC.,

RELATIFS A L'EXPÉDITION AU JAPON
ENTREPRISE PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

I

## Notes sur les négociations qui ont eu lieu au Japon pendant la seconde visite de l'escadre des États-Unis sous le commandement du commodore M. C. Perry.

---

L'escadre s'avança sur une seule ligne, *le Lexington*, *la Vandalia* et *la Macedonia*, remorqués respectivement par les steamers *Sutsquehannah*, *Powhattan* et *Mississipi*, et elle arriva devant Ouraga le 13 février à deux heures environ de l'après-midi.

Comme mes ordres étaient les mêmes que ceux que j'avais donnés au mois de juillet dernier, on ne permit aucune communication avec la terre, et bien que les navires, en passant devant la ville, fussent hélés par les bateaux du gouvernement, on fit comprendre aux fonctionnaires qui se trouvaient à leur bord de ne pas approcher.

Ils nous suivirent pourtant jusqu'à la position qui, dans mes instructions, était désignée comme le rendez-vous de l'escadre (elle porte sur nos cartes le nom d'*American Anchorage*) et où mouillèrent les six vaisseaux énumérés ci-dessus. *Le Southampton* était déjà arrivé.

Digitized by Google

Bientôt les barques du gouvernement ou barques mandarines vinrent accoster le vaisseau amiral et demandèrent qu'on laissât monter les mandarins à bord ; mais comme j'avais fait transporter la cajute-extrà, ou cajute du capitaine, du *Susquehannah* à bord du *Powhattan*, attendu que j'avais résolu avant que *le Susquehannah* fût revenu de Chine d'arborer mon pavillon sur ce dernier navire ; comme d'ailleurs, fidèle au système que je m'étais rigoureusement imposé de n'avoir de relations avec aucun fonctionnaire subalterne, je ne pouvais admettre ceux-ci dans ma cajute, j'ordonnai au capitaine Adams (capitaine de pavillon) de les recevoir à bord du *Powhattan*.

En conséquence il se rendit à bord de ce dernier navire accompagné des interprètes, MM. Williams et Portmann, et de M. Perry mon secrétaire. Le capitaine Adams avait reçu de moi des instructions spéciales et précises, lui enjoignant d'écouter tranquillement tout ce que les Japonais auraient à dire, mais de ne leur donner aucune explication inutile et de ne leur faire aucune promesse.

Ces personnes qui paraissaient être des mandarins de rang moyen, accompagnées de leurs interprètes hollandais, annoncèrent que l'Empereur, dans l'attente de notre arrivée, avait donné l'ordre de nous faire la réception la plus amicale, qu'il avait nommé des commissaires d'un rang élevé pour délibérer avec moi sur les propositions du président qui avaient été remises au mois de juillet dernier, et qu'enfin une ville nommée Kama-koura, à environ vingt milles au-dessous d'Ouraga (l'endroit où *la Macedonia* avait touché contre un écueil) avait été désignée pour l'entrevue.

Comme j'avais déjà précédemment jeté l'ancre devant cette ville, pour surveiller par moi-même les travaux entrepris afin de tirer *la Macedonia* de sa fâcheuse position, et que j'avais assez observé pour savoir qu'il serait absurde de conduire les navires en cet endroit, me méfiant d'ailleurs de quelque perfidie des Japonais, j'ordonnai au capitaine Adams de dire que cette demande était tout à fait inconvenante.

Les envoyés japonais semblèrent être préparés d'avance à cette réponse et, après quelques pourparlers, ils déclarèrent que, bien que l'Empereur préférât la ville de Kama-koura, il ne ferait cependant pas d'opposition à ce que les négociations eussent lieu à Ouraga où, en effet, on avait construit un pavillon exclusivement dans ce but, et où des personnages de haut rang avaient été désignés pour me recevoir ; mais, ajoutèrent-ils, il fallait en ce

Digitized by Google

cas que tous les vaisseaux retournassent en arrière et vinssent mouiller devant la ville.

Je rejetai également cette proposition, en donnant pour raison que le mouillage était incommode et peu sûr; j'ordonnai d'alléguer encore deux autres motifs : 1° que je jugeais nécessaire d'aller à Jeddo, ou de m'approcher de cette ville autant que possible avec les navires; 2° que le mouillage était meilleur dans le haut de la baie, et que je désirais en choisir un bon pour boucher une voie d'eau qui s'était déclarée dans *le Mississipi*, ainsi que pour examiner à l'aide d'un appareil sous-marin la quille de *la Macedonia*, afin de voir si elle avait beaucoup souffert en donnant contre le récif.

Ils répondirent qu'Ouraga était le seul endroit où les conférences pouvaient avoir lieu, que l'Empereur avait rendu un décret à cet effet et qu'on ne pouvait rien y changer.

Pendant qu'on discutait ce point, le capitaine Adams m'envoya M. Perry pour me communiquer cette apparence d'*ultimatum*; mais je lui fis dire sur-le-champ que, pour les raisons déjà exposées, je ne pouvais pas retourner à Ouraga, que cependant je voulais bien consentir à voir les commissaires impériaux dans un endroit quelconque entre l'*Ancrage Américain* et Jeddo; que je ne voulais pas aller en arrière du mouillage actuellement occupé par l'escadre et que j'étais plûtôt disposé à remonter la baie. Pendant cette entrevue, il y eut entre les officiers américains et les officiers japonais un grand échange de politesses et de compliments; on présenta des rafraichissements et les Japonais offrirent d'envoyer des provisions à bord; mais, conformément à mes instructions, rien de tout cela ne fut accepté.

Le 15, les mêmes fonctionnaires accompagnés de quelques autres revinrent à bord du *Powhattan* où ils furent reçus, comme la fois précédente, par le capitaine Adams.

Ils exposèrent, mais sans plus de succès, les mêmes raisons pour tâcher d'obtenir que les vaisseaux fussent renvoyés à Ouraga; ils offrirent encore de fournir aux vaisseaux du bois, de l'eau et toutes les autres provisions dont ils pourraient avoir besoin; mais on leur dit que les vaisseaux avaient des provisions plus qu'il ne leur en fallait, que peut-être nous aurions besoin par la suite de bois et d'eau, que nous accepterions ces deux articles par nécessité, lors même qu'on ne voudrait rien recevoir en payement, mais qu'à part cela nous ne recevrions rien à bord tant qu'on se refuserait à être



Digitized by Google

payé, attendu que le gouvernement des États-Unis était en mesure de solder largement tout ce qui était fourni à sa flotte et qu'il ne permettait pas d'accepter des provisions à titre gratuit.

Le 16 et le 18, plusieurs fonctionnaires vinrent à bord du *Powhattan* sous prétexte de demander des nouvelles de ma santé et de m'apporter diverses friandises telles que des huîtres fraîches, des œufs, des confitures, etc. ; mais, en réalité, leur but était d'essayer leur éloquence pour m'amener à renvoyer les navires à Ouraga, m'offrant comme compromis de m'y rendre avec un ou deux vaisseaux seulement, ce que je refusai.

J'étais convaincu que si je reculais si peu que ce fût de la position que j'avais prise, les Japonais considéreraient cela comme un avantage, et que, me voyant céder sur un point, ils s'imagineraient pouvoir également, à force de persévérance, me faire céder sur d'autres points des négociations qui allaient s'ouvrir.

En conséquence, il me parut que la meilleure politique était de tenir bon dans tous les cas, et de me montrer plutôt obstiné et opiniâtre que de céder aux exigences des Japonais. Je savais que cette première impression modifierait le ton des négociations ultérieures, et l'on va voir de suite que je ne me trompais pas. En effet, je me suis très-bien trouvé, pour la conduite de mes affaires avec ce peuple subtil et astucieux, de mettre à profit l'expérience que j'avais acquise dans mes relations antérieures avec les habitants de pays étrangers tant civilisés que barbares ; et cette expérience m'avait appris qu'avec les peuples à grandes formalités il faut de deux choses l'une, ou mettre de côté toute cérémonie, ou les surpasser encore en importance personnelle et en ostentation. (*To oud-herod them*, jeu de mots intraduisible).

J'ai suivi les deux extrêmes, c'est-à-dire que, dans toutes les occasions où elle était de mise, j'ai déployé une grande pompe, tandis que je l'ai évitée dans d'autres où elle était incompatible avec l'esprit de mes instructions ; qu'en aucune circonstance je n'ai reconnu de supériorité personnelle et que j'ai traité sur le pied d'une parfaite égalité les dignitaires japonais, quelque élevé que fût leur rang, tandis que d'autres de leur propre nation s'agenouillaient et rampaient devant eux ; enfin, par politique et pour donner plus d'importance à ma propre position, j'ai soigneusement évité d'avoir aucun rapport direct avec eux, leur faisant entendre que je ne voulais traiter qu'avec des princes du sang.

Digitized by Google

Jusqu'ici j'ai soutenu ce rôle d'une manière qui dépasse de beaucoup toutes mes espérances, et, je le crois, avec grand avantage.

Afin qu'il n'y eût pas sur mes intentions le moindre malentendu, j'ai ordonné de donner lecture aux Japonais de la note suivante :

A bord de la frégate des États-Unis *Powhattan*, ancrage américain,
Baie de Jeddo, le 18 février 1854.

Le commodore compte être reçu à Jeddo comme il est d'usage dans tous les pays.

Vu la grandeur et la valeur considérable des navires, il ne peut pas retourner à Ouraga, ni rester plus longtemps à la place qu'il occupe actuellement; mais il remontera la baie de Jeddo afin de mettre ses navires dans un mouillage plus sûr.

Si le gentilhomme (le commissaire impérial) veut désigner un fonctionnaire d'un rang correspondant pour se rencontrer à terre avec le capitaine Adams près de l'endroit où les vaisseaux se trouvent actuellement, afin de discuter s'il y aura une entrevue avec le commodore et où elle aura lieu, il doit nous le faire savoir mardi prochain.

Le commodore mettra très-volontiers un navire à la disposition du gentilhomme pour le conduire, s'il le désire, au lieu de l'entrevue et le ramener à Ouraga.

Si le fonctionnaire vient pour se rencontrer avec le capitaine Adams, il sera bon qu'il apporte une lettre constatant qu'il est muni des pleins pouvoirs nécessaires, et l'on devra envoyer quelqu'un pour conduire le capitaine Adams au lieu de l'entrevue.

---

Les autorités firent le 19 (dimanche) de nouvelles visites à bord du *Powhattan* et elles apportèrent des présents et des rafraîchissements; on leur dit que ce jour était un jour férié pour les Américains; que, cependant, comme ils avaient eu la politesse et la bonté de venir de si loin par un temps si froid et si orageux, on les recevrait pour cette fois, mais qu'à l'avenir il ne pourrait plus y avoir ce jour-là d'entrevues officielles.

Digitized by Google

Pendant cette entrevue, les autres membres de la députation s'étant retirés, l'un des principaux interprètes prit à part le capitaine Adams et lui confia sous le sceau du secret que l'Empereur avait ordonné aux commissaires d'accueillir favorablement les propositions du Président et d'entrer en négociations à ce sujet, mais qu'en cette occurence on ne pouvait entamer les négociations avant que j'eusse consenti à ce que l'entrevue eût lieu à Ouraga.

Les autorités n'ayant pas obtenu la veille de réponse satisfaisante, elles revinrent, le 20, à bord du *Powhattan*; on leur dit que, par égard pour les commissaires qui m'attendaient à Ouraga, je voulais bien y envoyer avec un des vaisseaux le capitaine Adams qui leur dirait verbalement et par écrit que je ne voulais pas m'y rendre moi-même. En conséquence, le 21, les mêmes fonctionnaires revinrent d'Ouraga pour conduire le capitaine Adams à cette ville et le présenter aux commissaires japonais. Ils furent invités à prendre passage à bord de *la Vandalia* et ils acceptèrent.

Le capitaine Adams était porteur d'une note de moi ainsi conçue :

A bord du vaisseau amiral *Powhattan*, ancrage américain, baie de Jeddo, 20 février 1854.

Le soussigné a appris avec plaisir des fonctionnaires de Sa Majesté qui sont venus à bord du vaisseau amiral, que la cour impériale a résolu de répondre de la manière la plus amicale aux propositions du président des États-Unis, propositions que le soussigné a eu l'honneur de remettre au mois de juillet dernier.

Le mouillage d'Ouraga étant incommode et peu sûr, le soussigné, vu la grandeur et la valeur considérable des steamers qui forment une partie de l'escadre dont il a le commandement, n'est pas disposé à se rendre à Ouraga; il juge au contraire nécessaire de chercher plus haut dans la baie un mouillage plus commode, et, comme ses instructions lui recommandent de se montrer lui-même à Jeddo, il est désirable qu'il se rapproche de cette ville autant que possible, tant pour faciliter les relations que pour remettre les divers présents que le Président envoie à Sa Majesté l'Empereur.

La mission du soussigné étant de la nature la plus amicale, il compte qu'on ne fera aucune difficulté de le recevoir dans la résidence du gouver-

Digitized by Google

nement, conformément aux usages de toutes les nations de l'Europe et de l'Amérique, et il espère qu'une fois que les steamers seront arrivés devant la ville et auront trouvé un mouillage convenable, il aura l'honneur de recevoir à son bord tous les membres de la cour impériale qui désireront visiter les vapeurs et leurs machines.

Cette communication est remise au capitaine H. A. Adams, qui a pleins pouvoirs pour recevoir les communications écrites adressées au soussigné, et mettre un des navires de l'escadre à la disposition des commissaires impériaux.

Je suis, avec le plus profond respect,

M. C. PERRY,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

---

Le matin il ne faisait presque pas de vent, et la *Vandalia* ne put mettre à la voile que vers midi, mais, avant d'avoir atteint Ouraga, elle fut assaillie par un violent vent du sud qui l'empêcha d'entrer dans le port; il lui fallut jeter l'ancre sous la pointe Rubicon, et le capitaine Adams ne se rendit à terre avec sa suite que le lendemain 22.

Il fut reçu par un des commissaires, Idzava, prince de Mimasaki, dans un pavillon qui avait été dressé pour moi, et lorsqu'il eut remis ma note, on lui dit qu'on lui rendrait réponse le lendemain. Après avoir pris quelques rafraîchissements qui lui furent offerts, il retourna à bord de la *Vandalia*. A peine y fut-il arrivé que l'orage recommença avec une telle violence que le capitaine Pope avait des craintes sérieuses pour son navire dans ce mouillage exposé à tous les vents et par conséquent dangereux.

Le capitaine Adams remarqua que le bâtiment destiné à mon entrevue avec les commissaires impériaux était situé près du rivage dans une gorge profonde, et entouré de piquets ou de palissades. En ayant été informé, je déclarai aussitôt que je ne souffrirais pas d'être enfermé de la sorte. Le capitaine Adams me rapporta qu'il avait dit aux Japonais : « Si le commo-

Digitized by Google

dore avait débarqué à Ouraga, il eût ordonné sur-le-champ d'arracher cette barricade. »

Le 22 tous les navires firent le salut d'usage en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de Washington. Beaucoup de Japonais de distinction vinrent, avec ma permission, à bord du vaisseau amiral pour assister aux salves, ce qui les intéressa fort.

Les mieux renseignés d'entre eux avaient entendu parler de Washington, mais ils n'avaient qu'une idée très-confuse de son caractère et de son histoire.

Comme j'avais peu d'espoir que la mission du capitaine Adams eût un résultat favorable, je résolus de mettre ma menace à exécution, car je comptais en retirer plusieurs avantages ; en conséquence je me rendis avec l'escadre, pendant l'absence du capitaine, jusqu'en vue de Jeddo, si près même que, pendant la nuit, nous entendions distinctement le son des cloches.

C'est ici le lieu de dire que du moment où l'escadre eut mouillé dans la baie, les chaloupes de sondage s'occupèrent activement de mesurer la profondeur des eaux dans ce magnifique bassin, le plus beau de ce genre que j'aie jamais vu.

Par mesure de précaution les chaloupes sondaient toujours devant les vaisseaux, et lorsque le capitaine Adams, à bord de la *Vandalia*, m'apporta la réponse des commissaires japonais, ces chaloupes étaient absentes et s'occupaient activement d'opérer leurs sondages jusque dans le voisinage immédiat de la ville. Bien que la reponse écrite que l'on m'envoyait déclarât qu'il était impossible de suivre les négociations ailleurs qu'à Ouraga, il n'y avait pas une heure qu'elle était entre mes mains, lorsque je vis arriver, à bord du *Powhattan*, Kayama Yezaimon, gouverneur d'Ouraga ; il venait soi-disant me demander une réponse, mais, en réalité, pour un tout autre motif, comme on va le voir par ce qui suit :

Voici la traduction de la lettre des commissaires :

*A l'amiral Perry.*

Les soussignés envoyés de l'empereur du Japon ont lu et compris la lettre de M. l'amiral, et en réponse ils lui font observer :

Digitized by Google

Que M. l'amiral a parfaitement le droit d'aller à Jeddo, et d'y être reçu d'après l'usage régnant en Europe et en Amérique. Cependant l'usage japonais est de nommer des envoyés et d'élever un bâtiment pour y recevoir d'une manière amicale et avec une haute estime les envoyés des pays étrangers.

L'Empereur nous a envoyés à Ouraga pour y recevoir l'amiral avec les plus grands honneurs, lui prouver l'hospitalité japonaise et avoir avec lui en ce lieu un entretien, conformément aux ordres de l'Empereur, et sans avoir égard aux usages des pays étrangers.

Nous tenons à être bien compris : nous désirons voir venir l'amiral à Ouraga pour y avoir un entretien avec nous dans le bâtiment susmentionné, et nous lui serions reconnaissants d'accepter cette entrevue amicale, conformément aux ordres de l'Empereur et à nos propres désirs.

Nous faisons les vœux les plus sincères pour la santé de l'amiral.

HAYASHI-DAIGAKOU-NO-KAMI.

Le 27 Siogooti 1854.

Yezaimon commença par me demander si j'étais toujours décidé à ne pas retourner à Ouraga ; sur ma réponse affirmative, il m'offrit de nouveau des provisions ; on lui répéta que nous accepterions du bois et de l'eau. A quoi il répliqua que ces articles maritimes (*sea articles*) nous seraient volontiers remis, mais qu'on ne pouvait les livrer qu'à Ouraga. Il lui fut dit, sur mon ordre, que peu m'importait d'où ils vinssent, attendu que dans aucun cas je ne retournerais à Ouraga ; que d'ailleurs, si les Japonais ne pouvaient pas nous apporter de l'eau, j'enverrais à terre et m'en procurerais n'importe comment.

Lorsqu'il vit que je demeurais inébranlable dans ma résolution et que j'étais très-disposé à m'approcher encore davantage de Jeddo, il se départit tout à coup de l'ultimatum apparent posé par les commissaires et, au lieu de l'endroit précédemment fixé pour l'entrevue, il en proposa un autre très-convenable, situé en face des navires. J'acceptai sur-le-champ cette proposition, attendu que l'endroit indiqué répondait à mes vues sous tous les rapports ; il se trouvait, en effet, près de Jeddo, le mouillage y était sûr,

Digitized by Google

commode, distant d'un mille seulement du rivage, et celui-ci assez spacieux pour débarquer et exposer les présents.

Mais examinons de plus près la conduite astucieuse de ces gens. Pendant les dix derniers jours ils m'ont suscité toutes les difficultés imaginables pour m'empêcher de faire remonter l'escadre plus haut dans la baie, et ils ont essayé par tous les moyens de me persuader de retourner à Ouraga; mais lorsqu'ils virent que toutes leurs flatteries n'avaient sur moi aucune prise, et qu'en effet je m'étais avancé jusqu'à une distance de huit milles de la capitale, ils abandonnèrent tout à coup la condition qu'ils avaient tant de fois répété ne pouvoir être changée; j'avais mis à la repousser la même obstination qu'eux à la maintenir, seulement mon obstination avait eu en fin de compte plus de succès que la leur.

Avant de me prononcer définitivement sur cette dernière proposition, j'envoyai à terre le capitaine Adams avec d'autres officiers pour examiner le lieu destiné à l'entrevue; ces officiers revinrent bientôt et me firent un rapport favorable.

Les chaloupes de sondage ne tardèrent pas à nous rejoindre, et elles nous annoncèrent qu'elles avaient trouvé six brasses d'eau jusqu'à une distance de quatre milles de Jeddo. Cette nouvelle fut pour moi un trait de lumière et me fit comprendre le brusque changement de la politique japonaise. Mais, comme je n'avais jamais songé à abandonner mon projet de m'approcher autant que possible avec mes vaisseaux de cette ville célèbre, et que l'endroit qu'on me proposait, en dernier lieu, me semblait convenir sous tous les rapports, je me déclarai content des dispositions déjà prises et je préparai la lettre suivante que le capitaine Adams devait remettre aux commissaires, dans notre première entrevue, en réponse à celle qu'ils m'avaient adressée d'Ouraga.

A bord du *Powhattan* vaisseau amiral de la flotte des États-Unis,
mouillé près de la ville
de Yokou-Hama. Baie de Jeddo, le 1er mars 1854.

Excellence,

La lettre de Votre Excellence, datée d'Ouraga, m'a été remise par le capitaine Adams peu de temps après qu'il eut été reconnu que je ne pouvais pas retourner à Ouraga.

Digitized by Google

Kayama Yezaimon a proposé d'ouvrir les négociations dans le village situé en face de mon mouillage actuel.

Comme je désire vivement déférer aux vœux de Votre Excellence, en tant que le permettent les intérêts de mon pays, comme il me paraît, d'ailleurs, que l'endroit en question est convenable sous tous les rapports, j'ai de suite résolu de différer ma visite à Jeddo jusqu'à la fin des négociations.

Je souscris à cet arrangement d'autant plus volontiers que l'examen du port par les chaloupes de sondage a démontré que les vaisseaux peuvent s'approcher de la ville devant laquelle je me propose d'aller plus tard leur faire jeter l'ancre, tant pour tirer quelques salves en l'honneur de Sa Majesté que pour être en vue du palais, et dans une position commode pour les personnes de la cour qui désireraient visiter les steamers et leurs machines.

Je n'ai pas besoin d'assurer que ces personnes seront reçues avec politesse et bienveillance.

Je suis, avec le plus profond respect,

M. C. PERRY,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

A Son Altesse Hayashi-Daigakou-no-Kami.

---

Il m'a semblé qu'il valait mieux ne pas demander de traité que d'en demander un qui eût pu compromettre, si peu que ce fût, la dignité du caractère américain, ou de souscrire à un arrangement contenant l'ombre des restrictions auxquelles se sont soumises les Hollandais; il n'y avait pas à y songer un seul instant.

Dès que le temps le permit, les chaloupes furent détachées pour sonder la baie en face de l'emplacement fixé pour l'entrevue et de la maison construite à cet effet; le rapport ayant été favorable, je fis mouiller l'escadre sur une seule ligne à un mille de Yokouhama, de telle sorte que les canons de gros calibre pouvaient balayer la côte dans un rayon de cinq milles.

Digitized by Google

En nous rendant à notre mouillage, nous remarquâmes un grand nombre d'ouvriers travaillant activement à élever un grand bâtiment irrégulier, sans doute pour remplacer celui qui avait été démoli à Ouraga.

Il est probable qu'on me taxera d'arrogance pour avoir fait changer, contre l'avis de tous ceux qui m'entourent, le lieu fixé pour la conférence, avoir forcé ainsi les quatre princes impériaux à suivre l'escadre et causé au gouvernement beaucoup d'embarras et de dépenses en le mettant dans la nécessité de construire un autre bâtiment. Mais, malgré cela, je reste fidèle au système politique que j'ai mûrement médité à l'avance, et qui me réussit fort bien par la suite.

Il n'y avait pas encore longtemps que les vaisseaux avaient jeté l'ancre, lorsqu'un certain nombre de Japonais vinrent à bord du vaisseau amiral pour annoncer que les commissaires me recevraient dès que le bâtiment serait terminé.

Ils vinrent chaque jour me rendre visite à bord et m'apportèrent les noms des dignitaires que l'empereur avait chargés de me recevoir.

Voici leurs noms et leurs titres :

Hayashi (Daigakou-no-Kami), membre du Conseil d'État.
Ido, prince de Tsou-Sima.
Idzawa, prince de Mima-Saki.
Oudono (Mimbou-Shiyoyou), membre du Conseil des finances.

Plus tard on leur en adjoignit un cinquième, nommé Matsousaki-Michitaro, de sorte que, me trouvant seul, la proportion était d'un à cinq.

Le bâtiment ne tarda pas beaucoup à être achevé, et l'on m'annonça enfin que les cinq commissaires seraient prêts à me recevoir le mercredi 8 mars, à midi. En conséquence on disposa tout, à bord de l'escadre, pour rendre notre second débarquement au Japon aussi solennel que possible, car je savais bien quel puissant effet moral produit ce déploiement de pompe militaire.

Le jour désigné, à onze heures trente minutes, l'escorte, composée de cinq cents officiers, marins, et soldats de marine, armés au complet, s'embarqua dans vingt-sept grandes chaloupes, qui, sous le commandement du capitaine Buchanan, se dirigèrent vers la côte en bon ordre, et sur une seule ligne. L'escorte ayant débarqué et s'étant rangée en bataille, je

Digitized by Google

la suivis dans ma barque, tandis que les canons de l'escadre me rendaient les honneurs dus à mon rang; je fus reçu à terre par l'escorte et un certain nombre de fonctionnaires japonais qui me conduisirent à la salle préparée pour la conférence. J'y trouvai les cinq commissaires qui m'attendaient et je fus invité à m'asseoir en face du plus qualifié parmi eux.

En ce moment les obusiers des chaloupes firent les saluts, d'abord un de vingt-cinq coups en l'honneur de l'Empereur, puis un autre de dix-sept pour les commissaires. J'avais ordonné, pour les raisons que j'ai déjà dites, de faire tout cet étalage de cérémonies lors du débarquement.

Après avoir échangé les politesses de rigueur, on me pria d'entrer avec ma suite dans un appartement intérieur où nous pourrions traiter les affaires sans être dérangés. Je me retirai donc avec les commissaires dans une chambre latérale séparée de la grande salle par un pavillon qui en cachait l'entrée; le capitaine de pavillon, les deux interprètes et mon secrétaire me suivirent. On nous offrit d'abord des rafraîchissements, puis on me donna la réponse à la lettre du Président que j'avais remise au mois de juillet précédent; elle fut traduite du hollandais par M. Portman et j'y répondis verbalement. Ensuite je remis entre les mains du premier commissaire le projet de traité que j'avais préparé d'avance comme la base sur laquelle j'entendais traiter avec le gouvernement impérial. Ce document fut accompagné de trois autres communications écrites; la première était ma réponse à la lettre que le premier commissaire m'avait adressée d'Ouraga; la seconde contenait mes vues relativement à la politique d'un traité d'amitié entre les États-Unis et le Japon, et la troisième était un mémorandum exposant les motifs qui me guideraient dans les négociations, et exprimant le désir de voir adoucir certaines lois japonaises relatives à l'escadre.

Comme un soldat de marine du *Mississipi* était mort deux jours avant cette conférence, la première question mise en discussion fut celle de son enterrement. J'avais prévu qu'on me ferait sur ce point beaucoup de difficultés, et j'étais résolu, si les Japonais ne voulaient pas absolument permettre que l'enterrement eût lieu dans un de leurs nombreux cimetières, de le faire, à tous risques, dans une petite île située près de l'*Ancrage Américain* et nommée par nous Webster-Island.

J'étais à peu près sûr que le corps une fois enterré on ne le déterrerait pas, et comme il pouvait mourir plusieurs hommes de l'escadre pendant

Digitized by Google

notre séjour, cette île eût été pour tous un lieu de sépulture convenable ; je désirais beaucoup aussi, pour d'autres raisons particulières, prendre un pied sur cette île, afin d'exécuter des projets ultérieurs.

Ma proposition sembla déconcerter un peu les commissaires japonais, et, après une courte consultation, ils se retirèrent pour en délibérer entre eux seuls ; en quittant la salle ils nous prièrent de goûter pendant leur absence quelques mets japonais.

Je dis que cela me ferait grand plaisir, mais qu'il serait plus conforme à nos idées d'hospitalité que les commissaires prissent part à la collation, attendu que chez toutes les nations on considérait comme un signe d'hospitalité de rompre le pain avec ses hôtes. Ils répondirent qu'ils ne connaissaient pas les usages étrangers, mais qu'ils obtempéreraient de grand cœur à ma demande. Ayant ainsi parlé ils se retirèrent tous, mais bientôt après, le second et le troisième, selon le rang, revinrent ; on servit la collation et tout parut se passer en bonne amitié.

Au bout de peu de temps, le conseil au complet rentra en séance, et le premier commissaire me remit une réponse écrite portant : « Que comme il y avait à Nangasaki un temple destiné à la sépulture des étrangers, il faudrait envoyer le corps à Ouraga d'où il pourrait être transporté en temps utile sur une jonque japonaise, au lieu désigné.

A cela je répondis qu'il fallait accorder un lieu de sépulture inviolable pour les morts de toutes les nations, et je proposai d'envoyer des chaloupes à Webster-Island pour y enterrer le corps. Ils s'opposèrent vivement à cette proposition, et après avoir délibéré assez longtemps entre eux, ils consentirent enfin à ce que l'enterrement eût lieu près d'un temple à Yokouhama. Ils firent remarquer que, la nouveauté de ce spectacle pouvant attirer une grande masse de monde, les autorités enverraient le lendemain, à bord du *Mississipi*, un fonctionnaire qui accompagnerait le convoi funèbre.

Par suite de cette décision nous vîmes, le lendemain, arriver un interprète ; le corps fut conduit à terre de la manière accoutumée et déposé dans une fosse près d'un temple japonais, en observant le cérémonial usité en pareille circonstance dans l'église épiscopale. Depuis lors les autorités japonaises ont fait entourer le tombeau d'une jolie clôture de bambou.

Le jour qui suivit la conférence, on m'envoya une réponse formelle à la lettre du Président, accompagnée d'une traduction en hollandais.

Digitized by Google

On peut voir par là que le gouvernement japonais est disposé à faire beaucoup plus de concessions qu'on ne le croyait généralement, mais, comme je pensais qu'on pouvait obtenir encore de plus grands avantages, je jugeai à propos d'insister pour qu'il fût conclu un traité spécial.

En me remettant la réponse à la lettre du Président les commissaires me firent dire qu'ils seraient en mesure, le lundi 13, de recevoir les présents.

Je les fis donc débarquer avec la plus grande solennité par un détachement de vingt-quatre chaloupes sous le commandement du capitaine Abbott, et on les déposa provisoirement dans un bâtiment situé près de la maison de la conférence. Des machinistes et des ouvriers furent envoyés à terre pour exposer les divers objets et en montrer l'usage aux Japonais.

Le 13, jour où les présents furent débarqués, j'envoyai un message aux commissaires, leur demandant une conférence pour le 15, afin de discuter les différents points du traité qu'on me proposait de signer. Ils répondirent qu'ils auraient beaucoup d'occupation jusqu'au jeudi 16, et ils proposèrent ce jour-là comme leur convenant mieux, si toutefois il faisait beau, (ainsi que me le fit observer celui qui me remit leur réponse) car les Japonais ne s'exposent pas volontiers au mauvais temps.

Le jeudi il y eut de l'orage, de sorte que l'entrevue n'eut lieu que le lendemain 17. Environ à midi les commissaires arrivèrent devant Kanagawa, montés sur une barque ou plutôt une galère magnifique ornée de drapeaux.

Dès qu'ils furent débarqués, on me conduisit dans la chambre latérale qui était réservée pour les négociations, et nous nous mîmes immédiatement à l'œuvre. On me présenta un écrit en langue hollandaise et dont le contenu était le même que celui de la pièce en langue chinoise dont j'ai déjà fait mention. M. Williams avait fait de la première une traduction anglaise qui, comparée avec la copie hollandaise et les réponses respectives faites par moi, est à peu près conçue ainsi qu'il suit :

Digitized by Google

## PROPOSITIONS DES COMMISSAIRES JAPONAIS AVEC LES RÉPONSES DU COMMODORE PERRY.

### PREMIÈRE PROPOSITION DES JAPONAIS.

A partir du mois prochain les vaisseaux américains pourront prendre à Nangasaki du bois, de l'eau, des provisions, du charbon et les autres choses dont ils ont besoin, et au bout de cinq ans il sera ouvert un port aux vaisseaux dans une autre province.

NOTA. — Ces articles seront comptés au même prix qu'aux Hollandais et aux Chinois; le payement se fera en monnaies d'or ou d'argent.

### RÉPONSE DU COMMODORE PERRY.

C'est entendu; seulement, au lieu de Nangasaki, l'on doit nous ouvrir un ou plusieurs autres ports, attendu que ce dernier est situé en dehors des relations commerciales ordinaires des États-Unis; de plus l'ouverture de ces ports doit avoir lieu de suite ou, tout au plus, dans soixante jours. Le mode de payement pour les articles reçus sera réglé par un traité.

### SECONDE PROPOSITION DES JAPONAIS.

Sur quelque partie de la côte qu'abordent des naufragés, ils seront envoyés par mer, eux et leur propriété, à Nangasaki.

NOTA.— Si au bout de cinq ans, il est ouvert un autre port, les naufragés seront envoyés soit à ce port, soit à Nangasaki.

### RÉPONSE DU COMMODORE PERRY.

Entendu; excepté pour le port où l'on propose de conduire les naufragés.

### TROISIÈME PROPOSITION DES JAPONAIS.

Comme il est impossible de savoir si ces naufragés sont ou non des pirates, il ne leur sera pas permis de circuler librement.

Digitized by Google

RÉPONSE DU COMMODORE PERRY.

Les naufragés et autres qui cherchent un refuge dans les ports du Japon ne doivent pas être emprisonnés, ils doivent jouir de la même liberté que les Japonais et n'être exposés à aucune mesure restrictive. Toutefois ils seront soumis à de justes lois qui seront consignées dans un traité.

Il est incompatible avec les notions de justice que des gens qui sont jetés par la Providence divine sur les côtes d'une nation amie soient emprisonnés et traités comme des pirates, sans que l'on ait aucune preuve qu'ils en sont réellement; le gouvernement des États-Unis ne souffrira pas plus longtemps, du moins pour ce qui concerne les Américains, une pareille manière de traiter les étrangers.

QUATRIÈME PROPOSITION DES JAPONAIS.

Les Amerains n'auront à Nangasaki aucune relation avec les Hollandais et les Chinois.

RÉPONSE DU COMMODORE PERRY.

Les Américains ne se soumettront jamais à des restrictions comme celles qui ont été imposées aux Hollandais et aux Chinois, et toute mention ultérieure d'une restriction pareille serait considérée comme une offense.

CINQUIÈME PROPOSITION DES JAPONAIS.

Lorsque l'autre port sera ouvert, si l'on désire autre chose, ou s'il se présente d'autres affaires, le tout sera réglé par les deux parties après mûre délibération.

RÉPONSE DU COMMODORE PERRY.

Entendu, pourvu que cela concerne d'autres ports que celui de Nangasaki.

SIXIÈME PROPOSITION DES JAPONAIS.

Lew-chew (ou Liou-Kiou) est un pays éloigné et soumis à son propre prince; nous ne pouvons donc pas discuter la question d'ouvrir un port dans ce pays.

Digitized by Google

RÉPONSE DU COMMODORE PERRY.

Comme il n'y a pas de raison suffisante pour que les Américains ne soient pas libres dans leurs rapports avec Liou-Kiou, je persiste sur ce point.

SEPTIÈME PROPOSITION DES JAPONAIS.

Matsmaye est un endroit très-éloigné et soumis à son prince particulier; on ne peut donc décider quant à présent si les vaisseaux pourront s'y montrer au printemps prochain, mais on donnera plus tard une réponse définitive à ce sujet.

RÉPONSE DU COMMODORE PERRY.

J'entends que cette réponse relative au port de Matsmaye s'applique à nos baleiniers, à nos steamers et aux autres navires.

---

Ces propositions et ces réponses furent discutées dans les formes voulues. Les commissaires me faisaient toutes sortes de difficultés, prétendant que les lois de l'État s'opposaient absolument aux concessions que je demandais; que Nangasaki était expressément destiné à recevoir les étrangers; que les habitants et les autorités de cette ville avaient reçu des instructions spéciales, quant à la manière dont ils devaient faire respecter les lois par les étrangers, et que si les Américains devaient être admis dans un autre port, il fallait cinq ans pour prendre des dispositions analogues.

Je répondis que je comptais voir ouvrir, dans un délai convenable, cinq ports au pavillon américain, mais que, pour le moment, je voulais bien me contenter des trois suivants, savoir : un dans l'île de Niphon, soit Ouraga, soit Kagosima, un autre à Jesso (Matsmaye), et un troisième à Liou-Kiou (Napa-Kiang), et que je désirais remettre à plus tard toute discussion à ce sujet.

Après bien des détours ils répondirent que, puisque je rejetais décidément Nangasaki, comme ils avaient des objections à faire contre le choix d'Ouraga, ils proposaient le port de Simoda qui était situé dans la province

Digitized by Google

d'Idzou et réunissait toutes les commodités et les convenances. En même temps on me fit observer derechef que Liou-Kiou était une province éloignée, sur laquelle la couronne n'exerçait qu'une domination conditionnelle, qu'en conséquence ils ne pouvaient pas discuter sur ce point, que, d'ailleurs, Matsmaye était à peu près dans les mêmes conditions vis-à-vis du gouvernement impérial.

J'insistai néanmoins sur mes demandes, et lorsqu'ils me virent résolu à n'en pas démordre, ils proposèrent de se retirer dans une autre chambre pour en délibérer.

Après une absence d'une heure, toute la députation rentra dans la chambre du conseil et me fit dire, comme résultat de son examen, qu'il faudrait un temps assez long pour se prononcer sur l'ouverture du port de Matsmaye.

De plus ils me firent observer qu'il n'était pas au pouvoir de la couronne d'accorder le privilége demandé sans consulter à cet égard le prince souverain de Jesso; qu'il fallait pour cela un an, qu'après ce délai on me rendrait réponse. Je leur dis que je ne pouvais pas quitter le Japon sans avoir obtenu une réponse quelconque, et que, si le prince dont ils parlaient était un souverain indépendant, je me rendrais à Matsmaye pour traiter directement avec lui. L'entretien se termina par l'assurance qu'ils me donnèrent de me rendre une réponse définitive le jeudi 23.

Avant de se séparer, on convint cependant qu'un ou plusieurs vaisseaux de l'escadre se rendraient au port de Simoda, accompagnés d'un fonctionnaire japonais autorisé, à l'effet d'examiner si ce port répondait à toutes les conditions, car j'avais nettement déclaré que, dans le cas où il n'y satisferait pas, j'en demanderais un autre dans la partie méridionale de Niphon.

La situation de ce port ne saurait être plus favorable comme station pour les steamers et autres navires qui naviguent entre la Californie et la Chine, ainsi que pour les baleiniers qui croisent dans ces parages de la mer du Japon; en effet, il se trouve juste en dedans du cap Idzou ou Nogatrouna, et a libre accès du côté de la mer. L'abord en est très-facile et les navires qui s'y rendent n'ont à se détourner que très-peu de leur cours direct. Les commissaires le représentent comme sûr, spacieux et offrant assez de facilités pour se procurer toutes les provisions que produit le pays; toutefois ces provisions sont très-limitées, attendu que les Japonais ne mangent que fort peu de viande, et, par conséquent, élèvent peu de bétail.



Digitized by Google

Lorsque les vaisseaux que j'ai envoyés en reconnaissance seront de retour, je déciderai, d'après le rapport qu'ils me feront, si je veux ou non accepter ce port.

Matsmaye est dans une position tout aussi avantageuse pour les vaisseaux qui se dirigent au nord par le détroit de Sangar, dont les environs sont fréquemment visités par nos baleiniers, et il y a lieu de voir si, pour se rendre de San-Francisco à Shanghaï, cette route ne serait pas la plus courte ou tout au moins la plus sûre.

Le département (de la marine) a déjà reçu de moi des rapports détaillés sur l'avantage qu'il y aurait à se faire ouvrir un port à Liou-Kiou.

Je suis donc enfin parvenu à me faire accorder la libre entrée dans les ports du Japon que j'ai proposés. Nos navires auront pour s'y réfugier trois ports commodes, presque à égale distance les uns des autres, et appartenant à un empire dont les lois interdisaient jusqu'ici l'accès à notre pavillon.

Peel-Island, dans le groupe des îles Bonin, ferait le quatrième.

Avant de prendre congé des commissaires, je rappelai encore une fois à leur souvenir les détails de nos négociations, leur faisant remarquer que mon secrétaire en avait exactement pris note et que, pour éviter tout malentendu, ils devraient me remettre une note écrite des points sur lesquels nous étions tombés d'accord verbalement. En conséquence de cette proposition, le premier interprète m'apporta à bord un écrit dont la traduction se trouve ci-après, et qui exprime nettement l'intention des commissaires de traiter avec sincérité et bonne foi.

---

NOTE JAPONAISE DES POINTS SUR LESQUELS ON S'EST MIS D'ACCORD DANS L'ENTREVUE QUI A EU LIEU LE 17 MARS 1854 ENTRE LE COMMODORE PERRY ET LES COMMISSAIRES JAPONAIS.

1° Les citoyens des États-Unis ne se soumettront pas à des indignités comme celles qui ont été imposées aux Hollandais et aux Chinois confinés à Nangasaki. Ce port ne convient nullement comme refuge pour les navires.

Digitized by Google

2° Liou-Kiou est un pays très-éloigné au sujet duquel on ne peut pas donner de réponse définitive.

3° Matsmaye est un lieu très-éloigné et appartient à un prince particulier. La question qui le concerne ne peut pas être vidée; il faut quelque temps pour les négociations qu'elle exige, environ jusqu'au premier mois de l'année prochaine, attendu que, pour obtenir un résultat, le gouvernement central doit s'entendre avec le prince; l'amiral n'aboutirait à rien en se mettant directement en négociations avec lui.

Il est dit qu'on désire avoir une réponse sur-le-champ. Il serait peut-être assez tôt d'ouvrir ce port à l'époque ci-dessus désignée; il est, d'ailleurs, probable que, dans les premières années, il n'y viendra pas beaucoup de navires, car il faudrait quelque temps pour communiquer la décision du gouvernement et la faire connaître à tous.

En considération de ces circonstances, il a été convenu qu'on rendrait une réponse définitive le 3 mars (le 26 du mois japonais).

Comme il a été dit qu'outre Liou-Kiou et Matsmaye, on désirait avoir encore plusieurs ports à Niphon, on a proposé d'ouvrir aux vaisseaux des États-Unis le port de Simoda, et il a été convenu que deux navires de l'escadre feraient voile, le 19 mars, pour ce port, afin de l'examiner; que quelques fonctionnaires japonais s'y rendraient également par la voie de terre, de manière à s'y trouver pour le 22, et que le capitaine des navires attendrait leur arrivée avant de commencer ses opérations de sondage ou de permettre à qui que ce soit de débarquer.

Il a été convenu encore que les naufragés seraient traités avec humanité et resteraient aussi libres que dans les autres pays.

Ces conventions ont été faites après mûre délibération.

---

*Mercredi* 22. Ce jour-là, le premier interprète s'est rendu à bord du *Powhattan* pour me prévenir qu'il y avait eu erreur, relativement au calendrier japonais, quant à la fixation de la prochaine entrevue où l'on devait me rendre une réponse définitive touchant Matsmaye. Cependant, ajouta-t-il, comme on a promis cette réponse pour le 23, on vous l'enverra à bord

Digitized by Google

ce jour-là, et, le lendemain, les commissaires vous recevront à terre où ils vous remettront, dans les formes voulues, les présents que l'empereur envoie au président en retour des siens.

Le premier interprète me dit aussi que les commissaires comptaient venir le samedi 25 dîner avec moi à bord, comme je les y avais invités, mais qu'ils me priaient de fixer moi-même mon jour. Je leur dis que s'il faisait mauvais temps le samedi, je ne pourrais pas les recevoir le lendemain qui était notre dimanche (ou sabbat), et, qu'en conséquence, je préférerais avoir l'honneur de leur visite le lundi, ce qui fut accepté.

Le jeudi 23 mars, le premier interprète, conformément à la convention, vint à bord du *Powhattan*, accompagné de plusieurs autres fonctionnaires, et il m'apporta la réponse des commissaires à ma demande concernant le port qui devait être ouvert aux vaisseaux américains dans le détroit de Sangar (île de Matsmaye ou Jesso).

Ce document était écrit en japonais, en chinois et en hollandais, et l'original japonais était signé des quatre commissaires du plus haut rang. Voici comment il a été traduit du hollandais :

Les navires des États-Unis de l'Amérique du Nord qui auront besoin de provisions, de bois et d'eau, pourront s'en procurer, comme on l'a désiré, dans le port d'Hakotade (1). Il faudra quelque temps pour prendre les dispositions nécessaires, car ce port est situé très-loin, de sorte que la convention ne pourra guère être mise en vigueur avant le septième mois de l'année prochaine (17 septembre 1855).

Kaei Sitzinen Nigoats (23 mars 1854).

Scellé par ordre de Leurs Seigneuries.

MORYAMA EINOSKE.

A M. C. Perry.

Je dis à l'interprète que je voulais bien consentir à la proposition des commissaires d'assigner ce port dans l'île de Matsmaye ou Jesso comme

(1) Hakotade se trouve près de la ville de Matsmaye et a un meilleur port que cette dernière.

Digitized by Google

port de refuge septentrional pour les navires américains, si toutefois, après examen attentif, il répondait complétement à la description favorable qu'on m'en avait faite; mais qu'il fallait fixer l'ouverture à une époque plus rapprochée, et que je comptais discuter ce point avec les commissaires lors de notre prochaine entrevue.

Hakotade est situé à l'entrée orientale du détroit de Sangar, environ sous le 42e degré de latitude nord; ce point convient parfaitement, sous le rapport géographique, pour servir de port de refuge à nos baleiniers qui croisent dans ces parages, et dont un grand nombre passent chaque année ce détroit pour aller pêcher la baleine dans la mer du Japon.

De Siebold dit que les Japonais comptaient soixante-huit navires, la plupart américains, qui passaient chaque année devant Hakotade et Matsmaye, mais sans jamais s'approcher à portée de canon.

Golowin dit à ce sujet : « La ville d'Hakotade, la seconde de l'île comme grandeur, est située sur la côte méridionale, sur le versant d'une colline ronde qui s'élève d'une presqu'île; elle est fermée au sud par la baie de Sangar, au nord et à l'ouest par la baie d'Hakotade qui est assez vaste pour contenir une flotte. La presqu'île est reliée au continent du côté de l'est par une étroite langue de terre, de sorte que l'on embrasse d'un seul coup d'œil la mer et le pays plat.

Obligé d'expédier le *Susquehannah* de grand matin, de manière qu'il soit sorti de la baie avant la nuit, je dois terminer ici cette dépêche.

Je donnerai ultérieurement, et dans la même forme, tous les détails sur les négociations futures pendant le second séjour de l'escadre dans ces eaux.

Je dois dire encore, avant de finir, que pour le peu de temps que nous sommes restés dans cette baie (environ cinq semaines), nous avons gagné à un haut degré la confiance des autorités et du peuple. Nous avons établi à terre un télégraphe électrique, à peu près aussi bien construit que n'importe lequel; il a une longueur d'un mille et nous l'avons fait fonctionner pour transmettre des dépêches en anglais, en hollandais et en japonais; nous avons également établi tout le chemin de fer envoyé des États-Unis, et fait circuler sur la voie les machines à vapeur, les tenders et les waggons au grand ébahissement des indigènes; enfin nous avons exposé les diverses inventions utiles de notre pays, notamment les instruments aratoires, nous

Digitized by Google

en avons expliqué l'usage, et tout cela s'est passé dans le plus grand ordre de part et d'autre.

Je suis avec respect, etc.

M. C. PERRY.

A bord du vaisseau amiral *Powhattan*.
En vue de la ville d'Yokouhama, baie de Jeddo,
Japon, le 30 mars 1854.

Digitized by Google

## II

### Le commodore Perry au ministre de la marine.

---

A bord du vaisseau amiral *Powhattan*.
Devant la ville de Kana-Gawa, baie de Jeddo,
1er avril 1854.

Monsieur,

Me référant à ma dépêche (n° 42) que j'ai expédiée par le *Susquehannah*, ainsi qu'aux notes qui l'accompagnaient et dont je joins ici un duplicata, j'ai l'honneur d'annoncer par la présente au département que hier a été signé par moi et par les quatre commissaires, spécialement nommés à cet effet par l'empereur, un traité de paix et d'amitié entre les États-Unis et le Japon; ces documents doivent être portés à Washington par le capitaine Henri A. Adams, qui part mardi 4 pour la Californie, à bord de la corvette *Saratoga*.

Les notes ci-jointes, qui sont continuées jusqu'à ce jour, donnent tous les détails nécessaires, et je n'ai plus qu'à faire remarquer au département les difficultés que j'ai eues à vaincre pour déjouer les nombreuses chicanes des

Digitized by Google

Japonais, surtout par rapport au libellé du traité. Je fais cette remarque principalement en vue d'expliquer la singulière rédaction de ce traité, ainsi que l'omission de quelques points peu importants qui se trouvent ordinairement dans les documents de ce genre. Cette explication me semble particulièrement nécessaire pour le Sénat à qui le traité sera soumis.

On me fit des difficultés incroyables pour que le traité fût obligatoire de suite, avant même qu'il n'eût été ratifié par le Président et le Sénat et qu'on eût échangé les ratifications. Les Japonais ne pouvaient pas comprendre la nécessité de tout cela, ils me faisaient remarquer que ce traité, une fois signé par eux, serait observé loyalement et consciencieusement par le gouvernement impérial, et ils ne comprenaient pas pourquoi il n'en serait pas de même de la part du gouvernement et du peuple des États-Unis. J'essayai de leur expliquer la nature de notre système fédératif, mais, voyant que c'était peine perdue, je jugeai qu'il était plus sage de céder à leurs scrupules obstinés, d'autant plus que, dans ma conviction, une pareille manière d'agir ne pouvait pas avoir la moindre influence sur l'application pratique du traité, ni le rendre moins avantageux pour les États-Unis, puisque c'étaient les commissaires japonais qui faisaient toutes les concessions. Ils ne demandaient rien que l'amitié et l'indulgence des États-Unis, disant à plusieurs reprises que les lois du Japon avaient été si longtemps en vigueur et étaient si étroitement liées avec toute la machine gouvernementale, que, quel que fût leur bon vouloir et celui des hommes les plus éclairés de la nation pour introduire la liberté des relations avec les étrangers, la prospérité et la tranquillité de l'empire pourraient se trouver compromises si le changement était trop brusque.

Je dois faire remarquer que la dernière partie de l'article 3 du traité a été changée sur leur demande, et qu'ils ont substitué à ma rédaction que voici, la rédaction que je donne à la suite :

Rédaction proposée par moi : « Et le gouvernement des États-Unis supportera tous les frais occasionnés par le sauvetage et l'entretien de ces naufragés. »

Rédaction modifiée à la demande des commissaires japonais : « Et les frais occasionnés par le sauvetage et l'entretien des Américains et des Japonais qui seront jetés sur les côtes de l'une des deux nations, ne seront pas remboursés. »

Digitized by Google

J'ose espérer que les infractions aux formes, infractions insignifiantes d'ailleurs et inévitables qui se remarquent dans le libellé du traité, seront jugées avec indulgence par les autorités des États-Unis, qu'elles tiendront compte des coutumes bizarres et des préjugés de ceux avec qui j'avais à négocier, et surtout des avantages qui seront assurés par cette convention à l'humanité en général et en particulier à nos navires, notamment aux baleiniers, dans cette partie du monde. Beaucoup d'officiers ont constaté que depuis notre arrivée dans ces parages, il a été vu plus de baleiniers que pendant tout le reste de notre voyage.

Dorénavant les baleiniers n'ont plus à craindre de s'approcher des côtes du Japon, et d'être exposés aux suites effrayantes d'un naufrage sur ces côtes inhospitalières. Dans douze mois ils auront le droit d'aller se reposer dans deux ports commodes, d'y faire leurs réparations, d'y être reçus avec bonté, d'y charger toutes les provisions que fournit le pays, et, ce qui vaut mieux que tout cela, aucun port de l'empire ne sera plus fermé aux navires en danger.

La note ci-jointe (marquée AA) a rapport aux modifications qu'il a fallu faire subir au libellé du traité pour écarter les objections des commissaires japonais.

Je suis heureux de signaler ici la promptitude et l'intelligence avec lesquelles m'ont secondé dans toutes ces négociations le capitaine Abbott, les commandants Kelly, Buchanan, Adams, Walker, Pope et Lee, les lieutenants-commandants Boyle, Sinclair, Glasson et leurs officiers respectifs, ainsi que les officiers du *Powhattan*.

Les commissaires japonais ont promis que, pour mon retour d'Hakotade à Simoda, ils tiendraient prêtes quelques tonnes de charbon afin que les steamers puissent en examiner la qualité. Ils m'assurent également qu'on va ouvrir et exploiter des mines de charbon et qu'un dépôt sera établi à Simoda.

Je suis, etc... Votre dévoué serviteur,

M. C. PERRY,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

A l'honorable James C. Dobbin, ministre de la marine.

Digitized by Google

SUITE DES NOTES.

1er avril 1854. — Le 24, au matin, *le Susquehannah* mit à la voile pour Macao, et, vers trois heures de l'après-midi, il fut aperçu par *la Vandalia*, au moment où il passait devant le port de Simoda.

Le même jour un certain nombre de présents destinés au Président, à moi-même et à d'autres officiers de l'escadre furent envoyés à bord; je les fis emballer avec soin, marquer et envoyer à bord du vaisseau de transport *Supply* qui les transportera à Washington, conformément aux lois des États-Unis.

Le 27, les cinq commissaires, chacun accompagné de sa suite (cela faisait environ soixante-dix personnes en tout), ont dîné à bord du *Powhattan*; je leur avais adressé une invitation spéciale; ils ont été reçus avec les saluts et tous les honneurs dus à leur rang.

Conformément à l'usage japonais qui ne permet pas que les subordonnés soient assis à la même table que leurs supérieurs, je fis servir une table pour les commissaires dans la cabine, et une autre sur le pont pour leur suite dans laquelle il se trouvait beaucoup de personnes de distinction. Les capitaines, mon secrétaire et le docteur Williams, l'interprète chinois, étaient les seules personnes que j'avais invitées à dîner avec les hauts fonctionnaires. On fit tout son possible pour égayer les convives, et la journée se passa très-agréablement et dans les termes d'une véritable cordialité.

Le jour suivant était fixé pour un nouvel entretien à terre afin de régler les détails définitifs du traité. L'entrevue eut lieu; après bien des discussions et beaucoup d'échappatoires de la part des commissaires, on se mit enfin d'accord et l'on fixa le vendredi 31, pour la signature du traité à laquelle on procéda, vers midi, dans le bâtiment construit à cet effet. Les commissaires me donnèrent trois copies du traité en langue japonaise signées par les quatre personnes spécialement désignées par l'Empereur, et je leur remis en échange trois copies en langue anglaise avec ma signature ainsi que les traductions en hollandais et en chinois, certifiées par les interprètes hollandais et chinois MM. Portmann et Williams pour les États-Unis de même que pour le Japon.

Digitized by Google

Il est à remarquer qu'on s'écarta en cette circonstance de la manière ordinaire de signer les traités, et cela par la raison alléguée par les Japonais que leurs lois défendent aux sujets de l'Empereur d'apposer leur nom au bas d'un document écrit en langue étrangère.

Comme je pensai que l'absence de la signature des Japonais au bas de la copie anglaise ne pouvait diminuer en rien la valeur de ce document, je ne fis pas beaucoup d'objections à la marche proposée par eux avec insistance, d'autant plus qu'ils me donnaient trois copies de leur version avec les traductions certifiées, et que j'étais fermement convaincu que toutes les stipulations consenties par eux de cette manière, seraient consciencieusement exécutées par leur gouvernement.

En effet, pendant tout le cours des négociations, on me fit à chaque pas des objections de forme, et relativement à l'emploi de certains mots qui, bien que n'ayant par eux-mêmes que peu d'importance, n'en étaient pas moins réclamés avec tenacité par les commissaires japonais ; ainsi ils exigèrent qu'on substituât le mot *biens* à celui de *marchandises*, et mille autres modifications aussi insignifiantes. Ces modifications seront cause qu'on trouvera le libellé du traité moins satisfaisant qu'il ne l'eût été sans cela.

Dans l'article final j'ai été forcé, pour satisfaire les Japonais, de faire subir à une phrase un changement qui prouve avec quel soin ils évitent tout ce qui pourrait compromettre tant soit peu leur gouvernement.

Le grand but qui consistait à conclure un traité avantageux avec ce peuple si étrange a été complétement atteint ; ce traité assure un traitement amical à tous les Américains qui, soit par hasard, soit à dessein, se montreront dans une partie quelconque de l'Empire; il promet également d'accorder un refuge et des provisions aux navires de notre pays, et il fait aux citoyens de l'Union des avantages qui n'ont été accordés dans les deux derniers siècles à aucun peuple étranger.

Et le gouvernement des États-Unis peut à juste titre revendiquer l'honneur d'avoir le premier ouvert des relations amicales et *indépendantes* avec une nation qui jusqu'ici s'arrogeait le droit de n'avoir aucun rapport avec les peuples étrangers, à moins qu'on ne veuille considérer comme tel les concessions misérables qui ont été faites aux Hollandais et aux Chinois à Nangasaki.

Je dois faire observer ici que, dans toutes les entrevues qui ont eu lieu à

Digitized by Google

bord, quel que fût le nombre des officiers qui venaient sur les navires (il y en avait chaque fois de vingt à cinquante), on servit à tout le monde des rafraîchissements, selon la mode japonaise ; que le jour où le traité fut signé il y eut grand gala, et qu'en toutes circonstances, on a présenté des rafraîchissements aux visiteurs qui avaient affaire à moi.

Les Japonais ont fourni en quantité médiocre des provisions de bois, d'eau, poulets, œufs, légumes, etc., aux divers navires de l'escadre ; sur ma demande formelle ils ont enfin consenti à en être payés, et il est probable que sous peu ils renonceront à tous leurs scrupules à cet égard, ainsi qu'on l'a fait à Liou-Kiou où l'on sut bientôt demander de bons prix pour toute espèce de provisions.

Je suis avec respect, etc.

M. C. PERRY,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

A bord du vaisseau-amiral *Powhattan*.
Devant la ville d'Yokouhama, baie de Jeddo, le 3 avril 1854.

---

TRADUCTION DU TRAITÉ D'YOKOHOUMA.

Les États-Unis d'Amérique et l'empire du Japon, désirant établir entre les deux nations une amitié durable et sincère, ont résolu de fixer d'une manière claire et nette, au moyen d'un traité ou d'une convention générale de paix et d'amitié, les règles qui seront observées à l'avenir dans les rapports entre les deux pays. Pour atteindre ce but désirable, le président des États-Unis a donné de pleins pouvoirs à son commissaire Mathew Calbraith Perry, ambassadeur spécial des États-Unis au Japon, et le sublime Empereur du Japon a également donné pleins pouvoirs à ses commissaires : Hayashi-Daigakou-no-kami, Ido, prince de Tsous-Sima, Idzava, prince de Mimasaki et Oudona, membre du conseil des finances.

Les commissaires susdits, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs et

Digitized by Google

avoir mûrement pesé les propositions faites, ont d'un commun accord arrêté les articles suivants :

ARTICLE 1er. Il régnera une paix parfaite, durable et générale, et une amitié sincère et cordiale entre les États-Unis d'Amérique d'une part, ainsi que l'empire du Japon d'autre part, et leurs habitants respectifs, sans exception de personne ni de domicile.

ARTICLE 2. Le port de Simoda dans la principauté d'Idzou et le port d'Hakotade dans la principauté de Matsmaye sont désignés par les Japonais pour servir de ports de refuge aux navires américains qui y seront approvisionnés de bois, d'eau, de provisions, de charbons et des autres articles, dont ils pourront avoir besoin, selon le pouvoir des Japonais. Le premier des deux ports qui viennent d'être désignés sera ouvert aussitôt après la signature du présent traité ; le second ne le sera que dans l'année japonaise suivante, le lendemain du jour de la signature.

*Nota*. Les fonctionnaires japonais dresseront un tarif de tous les objets qu'ils peuvent fournir, et ces objets seront payés en monnaie d'or ou d'argent.

ARTICLE 3. Si des navires des États-Unis sont jetés ou échouent sur les côtes du Japon, les vaisseaux japonais doivent leur porter secours et conduire leurs équipages à Simoda ou à Hakotade, où ils seront remis à leurs compatriotes commis pour les recevoir. Tous les objets qu'auront pu sauver les naufragés seront également remis, et les frais, occasionnés par le sauvetage et l'entretien des Américains et des Japonais jetés sur les côtes de l'un ou de l'autre des deux pays, ne seront pas remboursés.

ARTICLE 4. Les naufragés et autres citoyens des États-Unis seront libres ; comme dans les autres pays, ils ne seront pas soumis à l'emprisonnement mais à de justes lois.

ARTICLE 5. Les naufragés et autres citoyens des États-Unis résidant temporairement à Simoda ou à Hakotade ne seront pas soumis aux mêmes mesures restrictives que les Hollandais et les Chinois à Nangasaki ; ils pourront circuler librement à Simoda dans un rayon de sept milles (*ri*) japonais à partir d'une petite île située dans le port de Simoda et indiquée sur la carte ci-jointe ; et, à Hakotade, ils pourront circuler dans des limites qui seront fixées après l'examen de ce port par l'escadre des États-Unis.

ARTICLE 6. Si l'on désire avoir d'autres marchandises ou faire une affaire

Digitized by Google

quelconque, les parties contractantes feront une convention établie avec soin.

Article 7. Il est stipulé qu'il est permis aux navires des États-Unis qui veulent se rendre dans les ports qui leur sont ouverts d'échanger des monnaies d'or et d'argent, ainsi que des marchandises contre d'autres marchandises, en se conformant aux règlements provisoires établis à cet effet par le gouvernement japonais.

Il est toutefois stipulé que les navires des États-Unis pourront remporter les articles qu'ils n'auront pas pu échanger.

Article 8. L'eau, le bois, les provisions, les charbons et les marchandises nécessaires seront fournis par l'entremise des fonctionnaires japonais qui ont été spécialement nommés à cet effet, et ils ne pourront l'être d'aucune autre manière.

Article 9. Il est convenu que si, dans un avenir quelconque, le gouvernement japonais accordait à une ou plusieurs autres nations des priviléges ou avantages qui ne sont pas accordés par le présent traité aux États-Unis et à ses citoyens, ceux-ci participeraient par le fait même et sans délai à tous ces priviléges et avantages, sans qu'il soit besoin pour cela de nouvelles négociations.

Article 10. Les vaisseaux des États-Unis ne devront se réfugier dans d'autres ports que ceux de Simoda et Hakotade qu'en cas de nécessité pressante ou de très-gros temps.

Article 11. Le gouvernement des États-Unis nommera des consuls ou agents qui séjourneront en tout temps à Simoda, dix-huit mois après la signature du présent traité, dans le cas où l'un des deux gouvernements jugerait nécessaire de prendre cette mesure.

Article 12. La présente convention ayant été conclue et dûment signée sera obligatoire et fidèlement tenue tant par les États-Unis que par le Japon, ainsi que par les citoyens et sujets de chacune des puissances respectives; elle sera ratifiée par le Président des États-Unis, par le conseil et avec l'approbation du Sénat d'une part, et par le sublime souverain du Japon d'autre part; les ratifications seront échangées dans les dix-huit mois, à partir du jour de la signature, ou plus tôt s'il est possible.

Pour certifier le présent traité, nous, plénipotentiaires respectifs des États-Unis d'Amérique et de l'empire du Japon, y avons opposé nos sceaux et nos signatures.

Digitized by Google

Fait à Kanagawa, le 31 mars de l'année de Notre Seigneur Jésus-Christ, mil huit cent cinquante-quatre, et le septième jour du troisième mois.

*Suivent les signatures.*

---

## AA

### NOTES EXPLICATIVES DES DIVERS ARTICLES DU TRAITÉ AVEC LE JAPON.

ARTICLE 2. Ces ports doivent être complétement ouverts aux Américains en avril 1855, mais, dès le mois de mai prochain, les vaisseaux de guerre pourront s'y procurer de l'eau, du bois et toutes sortes d'autres provisions.

ARTICLE 4. Il était très-difficile d'assurer aux Américains les avantages que leur garantit cet article. Les mots *justes lois* signifient que les Américains ne seront pas soumis aux lois et aux usages exclusifs du Japon. Cette manière de les interpréter subsistera jusqu'à ce qu'il soit intervenu un règlement spécial à ce sujet et qu'il ait été établi un agent consulaire.

ARTICLE 5. Cet article ne m'a été accordé qu'après beaucoup de résistances. Il garantit des priviléges que n'osaient espérer les plus grands optimistes. Sept *ri* japonais équivalent à dix de nos milles. De sorte que c'est un rayon de dix et un circuit de soixante milles anglais qui forment la limite dans laquelle les citoyens américains peuvent circuler librement, soit par terre soit par eau, sans être molestés par les Japonais, tant qu'ils se conduiront convenablement. Les limites seront fixées à Hakotade dès que j'aurai été visiter cette localité.

ARTICLE 6. Cet article se rapporte à une convention ultérieure, et plus spécialement à un traité de commerce, mais le mot *marchandises* a été remplacée comme choquant, par celui de *biens* (1).

ARTICLE 7. Mêmes objections contre le mot *marchandises* qu'on remplace encore par *biens*.

(1) Nous n'avons pas cru devoir faire cette substitution dans la traduction du traité; il suffit qu'elle soit signalée ici une fois pour toutes. (N. du T.)

Digitized by Google

Le mot *provisoires* se rapporte expressément à une convention ultérieure pour laquelle le gouvernement japonais est préparé.

Article 8. Les commissaires ont insisté sur cet article par la raison que le gouvernement japonais n'a pas de lois douanières pour prélever des droits sur les produits étrangers, et que le peuple ne connaît pas le commerce.

Article 9. Cet article est très-important, car il n'est guère douteux que, dès que le succès de cette mission sera connu, les Anglais, les Français et les Russes s'empresseront de suivre notre exemple. Il est présumable que chacun de ces peuples s'efforcera d'obtenir quelques avantages particuliers jusqu'à ce qu'il ait été conclu un traité de commerce. L'article 9 garantit tous ces avantages aux Américains sans qu'il soit besoin de négociations ultérieures.

Article 10. Simoda et Hakotade sont les seuls ports où les vaisseaux des États-Unis peuvent se rendre quand il leur plaît; mais, en cas de danger, ils peuvent chercher un refuge dans n'importe quel port de l'Empire. Il est à espérer qu'on n'abusera pas de ce droit.

Article 11. J'ai amené les commissaires à consentir cet article en cherchant à les convaincre que cela épargnerait beaucoup de peines au gouvernement japonais, s'il résidait dans les deux ports qui seraient ouverts par le traité, ou dans l'un d'eux, un agent américain à qui l'on pourrait adresser, au besoin, toutes les plaintes auxquelles donnerait lieu la mauvaise conduite des Américains qui se rendraient au Japon; je leur dis que, sans cela, il faudrait toujours qu'un vaisseau de guerre stationnât dans ces ports, attendu que des matelots et d'autres personnes pourraient se mal conduire et violer le traité sans que cela fût connu du gouvernement américain.

Article 12. J'ai fait cet article pour éluder les objections pressantes des commissaires relativement à la nécessité d'un échange des ratifications. Afin d'adoucir la formule, j'ai mis ces mots : « Ce traité *sera* ratifié » au lieu de « *doit* être ratifié » comme cela se dit d'ordinaire.

J'ai déjà dit que les commissaires japonais avaient fait des difficultés pour signer la copie américaine du traité.

Je n'ai pas insisté sur ce point, parce qu'il n'a aucune influence sur la façon dont ils se croient liés par le traité, et si j'y reviens encore une fois, c'est pour que la chose soit mieux comprise par les autorités américaines.

M. C. Perry.

Digitized by Google

*Le commodore Perry au ministre de la marine.*

A bord de la frégate à vapeur des États-Unis *Powhattan*,
Port d'Hakotade, île de Jesso, Japon, 30 mai 1854.

Monsieur,

Depuis ma dernière dépêche n° 49, datée de Kanagawa, baie de Jeddo, le 4 avril, dépêche qui vous a été expédiée avec les documents qui l'accompagnent, sur le *Saratoga*, par le capitaine H. A. Adams (vous trouverez ci-joints des duplicata du tout), j'ai examiné les ports de Simoda et Hakotade qui sont maintenant ouverts aux vaisseaux des États-Unis, et je suis heureux de dire qu'on ne pourrait trouver mieux, ni comme situation géographique, ni comme abord facile, ni sous aucun rapport essentiel. Le port d'Hakotade est le plus sûr et le meilleur que j'aie jamais vu pour les vaisseaux de toutes classes, et il est assez spacieux pour contenir la moitié de toutes les flottes du monde.

Les autorités et la population des deux villes et des environs nous ont donné tous les témoignages possibles d'amitié et de prévenance. Les vaisseaux ont été fournis ponctuellement et à des prix modérés de tout ce qui leur était nécessaire, tels que bois, eau et autres articles que produit le pays. L'étrange abstinence des Japonais de tout aliment pris dans le règne animal fait qu'ils n'ont jamais eu besoin d'élever ni d'engraisser des bestiaux pour les mener au marché; de là vient la rareté de ce genre de vivres si nécessaires aux peuples occidentaux.

Cependant il est très-probable qu'à l'avenir ils seront mieux préparés à satisfaire aux besoins des navires qui visiteront les deux ports.

Dans les deux endroits, les officiers et ceux qui avaient obtenu la permission de débarquer, se sont promenés librement en ville et dans les environs; ils ont fait des parties de pêche et de chasse, et ont été visiter les boutiques sans qu'on leur ait suscité le moindre embarras; ils ont été, au contraire, reçus partout avec bonté et respect, notamment par les gens de la campagne.

Il n'y eut qu'un seul cas où quelqu'un fut molesté, et ce fut à Simoda; mais dès qu'on m'en eut informé, je demandai et j'obtins du préfet une



Digitized by Google

lettre d'excuses dans laquelle il blâmait la conduite des fonctionnaires qui avaient donné lieu à la plainte.

D'après un arrangement convenu, je me rencontrerai à Simoda, le 15 du mois prochain, avec un ou plusieurs des commissaires impériaux, afin de régler plusieurs affaires nécessaires à une meilleure intelligence du traité. Cela fait, je retournerai à Hong-Kong, en Chine, par Liou-Kiou et les ports de Ning-Po, Touh-Chow et Amoy.

Les officiers sous mes ordres ont dressé plusieurs cartes précieuses des ports et des côtes du Japon, et nos collections des spécimens d'histoire naturelle, ainsi que de dessins, croquis, etc., s'augmentent rapidement.

Un des vaisseaux de l'escadre est en ce moment occupé à faire une reconnaissance de Volcano-Bay, port commode, situé à environ soixante et dix milles d'ici.

Jusqu'à présent, il ne m'a pas encore été possible de faire les recherches que m'a ordonnées le département dans ses instructions des 26 octobre 1852, 16 mai et 11 juin 1853, en vue d'apprendre le sort de nos compatriotes qui ont péri en mer, ou sont encore prisonniers à l'île Formosa ou au Japon.

Les autorités m'ont fait les réponses que vous trouverez ci-jointes sous la rubrique BB, et je me propose d'envoyer à Formosa la *Macedonia* accompagnée du *Southampton*, pour y faire toutes les recherches possibles et examiner, en même temps, la région houillère de cette île.

Comme signe de bonne entente, aussi bien ici qu'à Kanagawa et à Simoda, je ferai remarquer que le gouverneur, le major et d'autres personnes de haut rang sont venues hier soir me rendre visite à bord, sur mon invitation, et que je leur ai offert un dîner de cérémonie.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec la considération la plus distinguée,

Votre tout dévoué serviteur,

M. C. Perry,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

A l'honorable J. C. Dobbin, ministre de la marine
à Washington.

Digitized by Google

## BB

A bord du vaisseau amiral *Powhattan*. Hakotade, Japon, 30 mai 1854.

Monsieur,

La communication suivante des autorités d'Hakotade est la réponse aux questions que je leur avais adressées, conformément à vos ordres, en date du 27 de ce mois.

La traduction anglaise a été faite par M. S. W. Williams.

Depuis la troisième année Ohoka, jusqu'à la troisième année Kayou, il y a eu en tout cinq navires étrangers que l'orage a fait naufrager sur nos côtes; les équipages de tous ces navires ont été envoyés à Nangasaki, pour de là être renvoyés dans leur patrie par l'entremise des Hollandais. Il ne se trouve pas actuellement au Japon un seul de ces naufragés.

En juin 1847, sept marins américains, montant une chaloupe, ont été jetés à la côte à Yethoroop.

Au même mois de juin 1847, treize marins américains, dans trois chaloupes, ont été jetés sur le rivage à Yerimachi, au nord-ouest de Matsmaye.

En mars 1849, trois hommes d'un navire américain vinrent à terre à Karaston, extrémité sud de Sagalie, et poursuivirent leur route.

En mars 1850, un vaisseau anglais fit naufrage à Mabiro, dans l'île de Jesso; trente-deux des hommes qui le montaient descendirent à terre, mais nous ne savons pas d'où ils venaient.

Je suis, avec respect, votre dévoué serviteur,

SILAS BENT,
Lieutenant de pavillon.

Au commodore M. C. Perry,
commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales, etc.

Digitized by Google

*Le commodore Perry au ministre de la marine.*

A bord de la frégate à vapeur *Mississipi*. En mer,
le 18 juin 1854.

Monsieur,

J'ai envoyé mes deux dernières dépêches nos 50 et 51, (dont vous trouverez ci-joints les duplicata) la première par *la Vandalia, viâ* Shanghaï, la seconde par *le Southampton, viâ* Hong-Kong.

Il ne s'est rien passé de particulièrement intéressant à Hakotade depuis le départ de *la Vandalia*, si ce n'est que nous avons choisi et disposé un emplacement pour les sépultures, où nous avons déjà enterré deux hommes d'équipage du *Mississipi*.

Les plénipotentiaires de Jeddo ne sont venus à Hakotade que deux jours avant mon départ, mais comme j'avais déjà mis en train une partie de ce que je me proposais de faire, et que j'espérais me mettre à l'œuvre pour le reste aussitôt après mes négociations avec les autorités locales, comme je songeais en même temps à ma promesse d'être le 8 à Simoda, et que, d'ailleurs, les plénipotentiaires n'avaient plus des instructions aussi étendues, je n'eus pas grande chose à faire avec eux.

Les deux steamers quittèrent Hakotade le 3 juin, et arrivèrent, le 7, à Simoda, après une agréable traversée.

Le lieutenant commandant Sinclair qui, pendant mon absence, était resté dans ce port avec le vaisseau de transport *Supply*, me rapporta sur-le-champ que tout allait bien (*all hat gone well*), et que les commissaires étaient arrivés accompagnés de deux autres qui leur avaient été récemment adjoints.

Comme je comptais terminer bientôt mes affaires avec ces hauts personnages qui, je le savais déjà, seraient très-longs dans toutes leurs mesures, je proposai une entrevue pour le jour suivant; je débarquai en conséquence avec une escorte convenable, et je me rendis au temple que j'avais habité lors de ma précédente visite. J'y trouvai les sept commissaires; lorsqu'on m'eut présenté aux deux nouvellement nommés (c'étaient Tzoudzacki Sourouga-no-Kami, prince de Sourouga, et Takeno Outsi Seitan, tré-

Digitized by Google

sorier de l'Empire), on m'apprit que, depuis la signature du traité de Kanagawa, Simoda avait été élevée au rang de ville impériale, et que, selon l'usage du Japon qui consiste à avoir toujours deux fonctionnaires pour un, Idzava (prince de Mimasaki) et Tsoudzaki, (prince de Sourouga) avaient été nommés gouverneurs, Kourakawa Kahei et Isa Sioutshiro, sous-gouverneurs de Simoda.

On m'apprit également que la juridiction de la ville ne s'étendant pas jusqu'à sept milles japonais (environ seize milles anglais) comme il avait été dit dans le traité, on avait élevé sur les routes des portes au delà desquelles commençait la juridiction du prince d'Idzou, et qu'on désirait me voir accepter une convention d'après laquelle les Américains qui voudraient aller au delà de ces portes, devraient en demander la permission à un fonctionnaire qui y serait stationné.

Je m'y refusai catégoriquement, et je m'aperçus bientôt que les commissaires désiraient m'amener à accepter certains arrangements auxquels devraient être soumis les Américains visitant le port, et qui diminueraient dans une certaine mesure les avantages que leur assurait le traité; je résolus donc de m'opposer énergiquement à toutes les propositions qui décéleraient cette tendance.

Je déclarai que j'étais tout disposé à accéder à certaines dispositions tout à fait nécessaires auxquelles devaient se soumettre les autorités locales aussi bien que les Américains, mais j'ajoutai que, lors même que je le voudrais, il n'était plus en mon pouvoir de changer ou de modifier un traité qui n'était plus entre mes mains. Après beaucoup de discussions et toutes sortes d'évolutions de la part des commissaires, on adopta les dispositions qui se trouvent ci-jointes sous la rubrique A; des duplicata en langue anglaise et japonaise furent signés et échangés, et j'enverrai les originaux par la première occasion sûre.

La plus grande difficulté ce fut de s'entendre sur la zone dans laquelle les Américains pourraient circuler librement aux environs d'Hakotade. D'abord on désirait la limiter à une seule rue, puis à toute la ville, ensuite à la petite presqu'île qui s'avance dans la mer, puis à trois milles japonais, et enfin à trois milles et demi.

Ma proposition fut que nous devions avoir à Hakotade les mêmes droits qu'à Simoda, mais on se montra si tenace sur ce point que je jugeai à propos

Digitized by Google

de me contenter de cinq milles japonais (environ douze des nôtres). Du reste, les limites ont ici peu d'importance, attendu que le pays environnant est montagneux et peu peuplé.

Un autre désir des commissaires c'était de prendre un arrangement relatif aux prix courants et aux échanges, arrangement qui avait trait surtout aux prix des articles que, selon le traité, on devait fournir aux Américains. Il fut donc nommé à cet effet une commission japonaise et je désignai comme délégués de l'escadre les payeurs du *Mississipi* et du *Powhattan*, MM. Speiden et Eldredge. On trouvera dans les papiers ci-joints, sous les rubriques B et C, le résultat de la discussion engagée à ce sujet.

Outre les dispositions supplémentaires que j'ai déjà dit avoir été prises par moi et par les commissaires, on rédigea quelques règlements pour la police du port, et l'on nomma un maître du port et trois pilotes. Je fis présent au maître du port, au nom des États-Unis, d'une longue-vue qui devait toujours rester à la station de garde et passer à son successeur; je donnai aussi une bonne capote à chacun des pilotes.

(Voir les lettres ci-jointes D et E).

Les commissaires n'étaient pas préparés à prendre des dispositions obligatoires relativement à Hakotade, attendu qu'ils ne savaient rien, ni les uns, ni les autres, de la ville et de ses environs; mais cela peut, s'il est nécessaire, se faire plus tard, bien que Simoda ait été élevée au rang de ville impériale, ce qui la soustrait à la juridiction du prince de Matsmaye.

Ayant terminé mes affaires avec les commissaires, je les traitai une seconde fois, eux et leur suite, à bord du navire, et, leur ayant fait amicalement mes adieux, je partis avec *le Mississipi*, *le Powhattan* et *le Southampton*, donnant à la *Macedonia* et au *Supply* des instructions pour se rendre à Formosa.

Je suis, monsieur, avec la considération la plus distinguée,

Votre tout dévoué serviteur,

M. C. Perry,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

A l'honorale James C. Dobbin, ministre de la marine
à Washington,

Digitized by Google

# A

## DISPOSITIONS SUPPLÉMENTAIRES

prises par le commodore Mathew C. Perry, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire des États-Unis d'Amérique au Japon d'une part, et par Hayashi Daigakou-no-Kami, Ido, prince de Tsous-sima, Idzawa, prince de Mimasaki, Tsoudzouki, prince de Sourouga, Oudona, trésorier de l'empire, Take-no-Ouihi Sheitaro et Matsousaki Michitaro, commissaires de l'empereur du Japon, d'autre part, au nom de leurs gouvernements respectifs.

Article 1er. Les gouverneurs impériaux de Simoda établiront des postes où bon leur semblera pour marquer les limites de leur juridiction ; mais il doit être permis aux Américains de les dépasser aussi longtemps qu'ils resteront dans les sept *ri* ou milles japonais ; ceux qui contreviendraient aux lois japonaises doivent être arrêtés par la police et conduits à bord de leurs navires.

Article 2. Trois débarcadères doivent être construits pour les chaloupes des bâtiments marchands et des baleiniers qui veulent visiter ce port, l'un à Simoda, l'autre à Kakizaki, et le troisième sur un ruisseau situé au sud de Centre-Island. Les citoyens des États-Unis doivent, comme de juste, se comporter avec le respect convenable envers les fonctionnaires japonais.

Article 3. Il ne sera nullement permis aux Américains d'entrer dans les établissements militaires ou dans les habitations particulières, mais ils pourront visiter à leur gré les magasins et les temples.

Article 4. Deux temples, le Riosheu à Simoda et le Yokousheu à Kakizaki, sont désignés comme lieux de repos pour les promeneurs jusqu'à ce qu'il ait été établi pour eux des auberges publiques.

Article 5. Un cimetière est réservé aux Américains à Kakizaki, près du temple de Yokousheu ; on devra respecter leurs tombeaux.

Article 6. Il est stipulé, dans le traité de Kanagawa, qu'on livrera du charbon à Hakotade ; mais il est très-difficile pour le gouvernement japonais de le livrer dans ce port. Le commodore Perry promet d'en informer son

Digitized by Google

gouvernement, afin que le gouvernement japonais soit délié de l'obligation d'établir dans ce port un dépôt de charbon.

ARTICLE 7. Il est convenu par le présent qu'à l'avenir on n'emploiera plus la langue chinoise dans les communications officielles entre les deux gouvernements, excepté là où il n'y aurait pas d'interprète hollandais.

ARTICLE 8. Un maître du port et trois bons pilotes ont été nommés pour le port de Simoda.

ARTICLE 9. Lorsque des marchandises auront été choisies dans les magasins, elles devront être marquées au nom de l'acheteur, avec le prix convenu, puis envoyées au Goyoshi ou maison du gouvernement où l'or sera compté aux fonctionnaires japonais qui délivreront les marchandises.

ARTICLE 10. Il est défendu à tout le monde au Japon de tirer les oiseaux et autres animaux; cette loi devra donc être respectée par les Américains.

ARTICLE 11. Il est convenu par le présent que cinq *ri* ou milles japonais formeront la limite du territoire sur lequel les Américains pourront circuler librement à Hakotade, et les dispositions prises dans l'article premier s'étendent également à ce port.

ARTICLE 12. Sa Majesté l'Empereur du Japon a le droit de donner pleins pouvoirs à qui bon lui semblera pour recevoir la ratification du traité de Kanagawa et en délivrer un récépissé.

Il est entendu qu'aucune des dispositions ci-dessus ne peut en aucune manière porter atteinte aux stipulations du traité de Kanagawa.

Comme confirmation du présent acte, des copies de ces dispositions supplémentaires ont été faites en langue anglaise et japonaise, signées et scellées par les parties contractantes, et une traduction hollandaise certifiée a été échangée entre les commissaires des États-Unis et du Japon.

M. C. PERRY,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

Simoda, Japon, le 17 juin 1854.

---

Digitized by Google

*Le commodore Perry au ministre de la marine.*

A bord de la frégate à vapeur *Mississipi*, en mer
le 19 juillet 1854.

Monsieur,

Après avoir, dans mes dépêches nos 52 et 53, mandé en détail au département tout ce qui s'était passé dans l'escadre depuis le départ d'Hakotade de la *Vandalia* jusqu'à notre arrivée à Liou-Kiou, il me reste encore à faire un rapport sur nos négociations dans cette île.

En y arrivant j'appris par le lieutenant commandant Glasson que William George Board, homme faisant partie de l'équipage du *Lexington*, dont il a le commandement, avait été trouvé mort dans le port des jonques et qu'on croyait qu'il était mort de mort violente; qu'il avait fait procéder à l'examen du cadavre par un jury d'officiers, et qu'il avait insisté auprès des autorités pour qu'elles fissent faire une enquête, mais que jusqu'alors il n'avait reçu aucune réponse satisfaisante.

Bien que je me fusse convaincu par une enquête minutieuse que ce meurtre avait sa cause dans les violences commises par un ou plusieurs matelots de l'escadre, je pensai néanmoins que, pour la sûreté des autres personnes qui pourraient visiter l'île, il était de la plus haute importance qu'une enquête sérieuse et complète fût faite à l'occasion de cet incident; j'exigeai donc du régent ou surintendant des affaires d'État, qu'une instruction judiciaire fût commencée selon les lois de Liou-Kiou.

On satisfait à ma demande. Le tribunal se composait de six grands juges, et le Régent, assisté du trésorier de l'État, donnèrent plus de solennité aux débats en y assistant constamment.

Le résultat de l'enquête est consigné dans les documents ci-joints (rubriques, A, B et C), il fut établi que six indigènes avaient été au nombre des aggresseurs de l'homme assassiné, et le maire de Napa fut puni pour avoir négligé son devoir.

L'instigateur du crime me fut livré garrotté à bord du *Mississipi*, par le

Digitized by Google

régent et le trésorier, pour que je le punisse selon les lois des États-Unis, mais je le remis aux autorités qui m'en exprimèrent leurs remercîments.

C'était un événement très-fâcheux, et le seul désagrément que nous ayions eu pendant nos longues relations avec ce peuple. Les deux Américains qui avaient causé le tumulte ont été traduits devant un conseil de guerre.

Pendant le cours de l'instruction, les gabarres des indigènes étaient occupées à transporter à bord des steamers tous les charbons qui se trouvaient en dépôt dans le port. Je fis mettre ce dépôt en ordre comme appartenant aux États-Unis ; je le plaçai sous la protection du gouvernement et je suis assuré qu'on le tiendra soigneusement en état de recevoir de nouveau du charbon, si l'on jugeait à propos de s'en servir plus tard.

J'ai également conclu avec les autorités royales un traité d'après lequel le gouvernement et le peuple de Liou-Kiou s'engagent à traiter avec bonté et amitié tous les Américains qui pourraient visiter les ports de cette île, à leur fournir toutes les provisions nécessaires, à donner secours et protection à tous ceux qui feraient naufrage sur leurs côtes, à établir des pilotes, etc. (Voir ci-après le document D).

Lorsque j'eus terminé tout ce que j'avais à faire à Liou-Kiou, j'invitai une dernière fois à dîner, à bord du *Mississipi*, les autorités supérieures du pays, et je quittai Napa le 17, en compagnie du *Powhattan*; le *Lexington* était parti deux jours auparavant pour Hong-Kong.

Ce jour-là le *Powhattan* fut envoyé à Ning-po, Fich-chow-fouk et Amoy, en Chine, pour protéger les intérêts des Américains, résidants dans ces ports, puis se rendre d'Amoy à Hong-Kong.

J'avais l'intention de m'y rendre à sa suite avec le *Mississipi*, mais le long temps qui s'était écoulé depuis que j'avais reçu les dernières nouvelles de Washington, et l'annonce qu'une guerre venait d'éclater en Europe, me firent juger plus à propos de me transporter immédiatement à Hong-Kong où je compte arriver dans deux ou trois jours.

Ainsi, monsieur, je me suis acquitté de la mission que j'avais été chargé de remplir au Japon, et j'espère trouver, à mon arrivée en Chine, des lettres du département qui me permettent de retourner aux États-Unis; j'en ai le plus grand besoin, à cause de mon indisposition persistante et de l'affaiblissement qu'elle me cause.

Digitized by Google

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec la considération la plus distinguée, votre tout dévoué serviteur,

M. C. PERRY,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

A l'honorable James C. Dobbin, ministre de la marine
à Washington.

---

## A

PROCÈS-VERBAL. Shang-Hioum-Hioung, surintendant des affaires publiques à Schouy, royaume de Liou-Kiou, fait le présent rapport pour expliquer les faits : Le premier de ce mois, j'ai reçu de Votre Excellence un ordre portant que le capitaine Glasson vous avait appris qu'un de ses matelots, nommé Board, avait été blessé par les habitants de Liou-Kiou, et qu'il fallait arrêter et interroger le meurtrier.

J'ordonnai sur-le-champ au maire de faire une enquête à ce sujet; les constables qu'il a interrogés lui ont appris : que Board était en état complet d'ivresse, qu'il était tombé à l'eau et s'était noyé ; qu'aucun homme du commun ne l'avait blessé ni même frappé; tels sont les dires qu'il a consignés dans son rapport, et que j'ai moi-même reproduits dans mon précédent procès-verbal comme résultat des recherches faites.

Le 3, je reçus de Votre Excellence un nouvel ordre portant qu'il fallait livrer l'assassin et donner satisfaction. Sur ce je me rendis moi-même au tribunal de Napa où, avec le trésorier du royaume et le juge criminel, et avec l'assistance des autorités subalternes de Napa, je procédai personnellement à une instruction minutieuse, assignant et interrogeant sévèrement les gens qui fréquentent les rues et les marchés.

Il résulte de cette instruction que, le 12 juin, trois matelots américains passant dans les rues de Napa pénétrèrent de force dans la maison d'un

Digitized by Google

homme, y prirent quelques spiritueux et en burent jusqu'à ce qu'ils fussent ivres; deux d'entre eux l'étaient même à tel point qu'ils tombèrent sur la rue. L'autre escaladant un mur s'introduisit dans une maison particulière et fit violence à une femme qui, n'étant pas capable de lui résister, se mit à crier au secours de toutes ses forces. Un de ses parents nommé I-kieou accourut à ses cris, vit la violence dont elle était l'objet et terrassa le matelot qui, effrayé et repoussé, prit la fuite.

Pendant ce temps il s'était formé un grand rassemblement de gens qui le poursuivirent en lui jetant des pierres; il s'enfuit du côté de la mer, tomba dans l'eau et se noya.

Je pensai que ce viol était non-seulement une grande honte pour la femme, mais encore un grand scandale et une cruelle mortification pour le pays; aussi les autorités locales de Napa n'osèrent-elles pas faire connaître complétement le fait; elles se bornèrent à annoncer qu'un matelot, en état d'ivresse, titubant et trébuchant, était tombé à l'eau et s'était noyé. Elles étaient très-effrayées et profondément affligées de ce qui s'était passé.

En apprenant ces détails le juge assigna immédiatement la femme sur qui cette violence avait été commise, afin de lui faire subir un minutieux interrogatoire; mais elle ne put pas expliquer comment elle avait été si subitement attaquée, et le juge vit que c'était la vérité.

J'ordonnai en conséquence de citer toutes les personnes soupçonnées d'avoir, pendant la bagarre, poursuivi le matelot à coup de pierres et de les interroger avec soin; ils répondirent presque uniformément que : faire violence à une femme était un acte qui provoque le mépris et la colère de tous les hommes, et que peut-être, sans y penser, ils auraient poursuivi le coupable en lui lançant des pierres et l'auraient blessé.

Cela est vrai en partie; mais ceux qui ont agi de la sorte devaient être arrêtés et livrés aux officiers américains pour être interrogés, car il est tout à fait illégal de blesser les gens en leur jetant des pierres, et de les faire ainsi tomber à l'eau et de se noyer. Je vous ai donc donné les noms des coupables m'en remettant à votre prudence pour la punition à leur infliger.

Le maire qui m'a remis, comme étant le procès-verbal véritable, le rapport absurde et erronné des constables de police, est cause que je me suis rendu coupable d'une grande erreur et que j'ai gravement offensé Votre Excellence, aussi lui et les autres ont-ils été punis comme ils le méritent.

Digitized by Google

Je prie très-humblement Votre Excellence de vouloir bien jeter avec indulgence sur ce procès-verbal son foudroyant regard. (*Lightning glance*).

7 juin 1854.

---

## B

RÉSULTAT DE L'INTERROGATOIRE DE MITOU D'HIGASHI-MOURA, FEMME DE CINQUANTE ANS.

Le 12 juin, elle apprit que quelques Américains complétement ivres couraient par toute la ville. Elle était seule avec sa nièce et elles fermaient la porte de la maison lorsque, vers quatre heures environ, l'un d'eux (des Américains) escalada le mur et pénétra de force dans son domicile. Extrêmement effrayée elle courut du côté de la porte pour s'enfuir, mais l'homme, saisissant un couteau, se mit à le brandir et la força à se livrer à lui. Elle criait de toutes ses forces, mais, trop faible pour résister, elle fut violée et perdit toute connaissance. Quelques personnes, accourues plus tard à ses cris, lui donnèrent des cordiaux et elle revint à elle.

Déposition de Jima : Le 12 juin, vers quatre heures après-midi, j'entendis une femme qui criait au secours dans la maison voisine; il accourut beaucoup de monde et j'allai moi-même voir ce qui s'était passé; j'appris qu'un Américain avait violé une femme du nom de Mitou, laquelle se trouvait être une de mes parentes. Incapable de supporter patiemment un pareil outrage, je terrassai cet homme; mais comme ma parente s'était évanouie, je restai à la maison avec elle pour lui donner quelques rémèdes, de sorte que j'ignore ce qui est arrivé à l'Américain.

Déposition de Tokisi : Le 12 juin, vers quatre heures de l'après-midi, j'appris qu'une femme de Kou-yous-Kou, nommée Mitou, avait été violée par un Américain et je courus vivement à sa maison. J'aperçus l'homme qui s'enfuyait à toutes jambes. Furieux, je lui jetai une pierre qui l'atteignit à la tête et le blessa. A ce moment même Konishi était à Tembe-chou (le temple

Digitized by Google

de la reine du ciel) et une grande foule remonta du Teushikwan et se mit à la poursuite de l'Américain. Lorsqu'il (Konishi) apprit ce qui s'était passé, il se joignit à nous et jeta deux pierres, mais aucune des deux n'atteignit ni ne blessa le fuyard. L'Américain, honteux de se montrer après une telle action, se détourna sur le côté dans la rue principale qui s'ouvrait devant lui, et il courut vers le rivage occidental, droit dans la direction de San-Choung-Ching, où il tomba dans l'eau et se noya. Konishi lui-même se rendit alors par un chemin latéral à Hwashito où il le vit noyé.

Dans le même temps Yara, traversant le marché, entendit la foule parler de la violence commise sur Mitou, et comme il se trouvait près du Teushise-wan lorsque la foule poursuivait l'Américain, il lui jeta successivement deux pierres, mais ne le blessa pas. Lorsqu'il passait devant le rivage occidental et se dirigeait vers San-Choung-Ching, il s'y trouvait beaucoup de gens inconnus au dit Yara, qui pourchassaient également le fuyard, et il le vit, à trente ou quarante pas plus loin, tomber à l'eau et se noyer. — Chi-ning et Arakaki, ayant appris la cause du tumulte, se sont joints à la foule et ont lancé des pierres qui n'ont pas blessé l'Américain.

Tous ces individus ont été entendus à diverses reprises, et, sur leurs dépositions, on a rendu le jugement suivant :

Tokisi (âgé de 29 ans), d'Higashi-moura (ou village oriental), sera déporté à perpétuité à Pachoung-San.

Konishi (âgé de 16 ans), de Korni-moura; Yara (âgé de 18 ans), de Watangi-moura; Arakaki (âgé de 19 ans), de Higashi-moura; Chi-ning (âgé de 18 ans), de Nishi-moura (ou village occidental) et Karagouskou (âgé de 32 ans), de Nishi-moura, seront déportés pour huit ans à Taiping-San.

Le maire de Napa, Mo-Zhinkouring est dépouillé de son rang et privé de traitement, mais il restera au service.

Les magistrats inférieurs Ri-Young-Sho, Zhin-Zaidin, Zhia Bounmo et Gou-Fitsoushing sont tous destitués.

Digitized by Google

## C

A bord de la frégate à vapeur des États-Unis *Mississipi*.
Napa, Liou-Kiou, 11 juillet 1854.

Altesse,

J'ai reçu la communication de Votre Altesse contenant le rapport de la seconde instruction judiciaire relative à l'assassinat de William Board, homme qui faisait partie de l'escadre que je commande, et je vois avec satisfaction que justice a enfin été faite par les autorités de Liou-Kiou.

Une enquête minutieuse a prouvé que ledit Board s'était rendu coupable d'un crime honteux, mais qu'au lieu de l'arrêter et de le traduire en justice, comme le prescrit la loi, une foule ameutée et sans frein l'avait tué à coups de pierres.

Sur ma demande d'une instruction ultérieure, Votre Altesse a traduit les criminels en justice, et elle m'a livré Tokisi, l'instigateur du crime, pour le punir conformément aux lois des États-Unis.

En considération de l'exposé des faits que m'a adressé Votre Excellence, et par égard pour la bonne harmonie qui devrait exister entre deux nations amies, j'ai remis le criminel à votre propre disposition, bien convaincu que, conformément au jugement rendu par les autorités de Liou-Kiou, il sera emprisonné à perpétuité afin de servir d'exemple à tous les malfaiteurs.

Je suis avec le plus profond respect,

M. C. Perry,
Commandant en chef des forces navales, etc.

A Son Altesse le Sho-Fou-Fing, régent de Liou-Kiou.

Digitized by Google

TRAITÉ ENTRE LES ÉTATS-UNIS ET LE ROYAUME DE LIOU-KIOU SIGNÉ A NAPA. GRAND LIOU-KIOU, LE 11 JUILLET 1854.

Si jamais des citoyens des États-Unis se rendent dorénavant à Liou-Kiou, ils devront y être traités très-courtoisement et avec amitié. Quels que soient les objets qu'ils demandent, on les leur vendra; les autorités ne pourront promulguer aucune loi défendant au peuple de vendre, et ce que voudront acheter les deux parties contractantes, sera compté à des prix modérés.

Si des navires des États-Unis visitent un port quelconque de Liou-Kiou, on leur fournira, à prix modérés, du bois et de l'eau, mais s'ils désirent avoir autre chose, ils ne pourront l'acheter qu'à Napa.

Si des navires des États-Unis font naufrage, soit sur la grande île de Liou-Kiou, soit sur toute autre île soumise à la juridiction du gouvernement royal de Liou-Kiou, les autorités enverront du monde pour sauver hommes et biens; ce qu'on aura pu sauver ainsi sera transporté sur le rivage, jusqu'à ce que des navires de la même nation puissent venir chercher le tout, et les dépenses occasionnées par le sauvetage des naufragés seront remboursées par la nation à laquelle ils appartiennent.

Si des personnes, appartenant à des navires des États-Unis, débarquent à Liou-Kiou, elles pourront aller librement partout où bon leur semblera, sans qu'on envoie avec elles des employés pour espionner ce qu'elles font; si ces personnes s'introduisent violemment dans les maisons, maltraitent des femmes, forcent les gens à leur vendre certaines choses, ou commettent d'autres actes illégaux du même genre, elles seront arrêtées et gardées à vue, mais, au lieu de les maltraiter, on les livrera au capitaine du navire auquel elles appartiennent.

Un cimetière est établi à Toumai pour les citoyens des États-Unis; on respectera leurs tombeaux et les monuments ou pierres qui les couvrent.

Le gouvernement de Liou-Kiou doit nommer d'habiles pilotes qui prendront attention aux navires qui s'approchent de l'île; s'ils voient que ces navires viennent à Napa, ils iront les chercher jusqu'au delà des bancs de corail et les conduiront dans un mouillage sûr; le capitaine du navire

Digitized by Google

payera pour cela cinq dollars au pilote, et pareille somme pour faire conduire son navire hors du port, jusqu'au delà des bancs de corail.

Si des navires mouillent à Napa, les autorités locales leur fourniront du bois à raison de 3,600 cash de cuivre (environ 2 dollars 58 cents.) les mille catties (2,000 livres), et de l'eau à raison de 600 cash de cuivre (43 cents.) les 1,000 catties, ou six tonneaux, contenant chacun trente gallons américains.

Signé en langue anglaise et chinoise par le commodore Mathew C. Perry, commandant en chef des forces navales des États-Unis aux Indes orientales, en Chine et dans les mers du Japon, et ministre plénipotentiaire des États-Unis au Japon, et par Sho-Fou-Fing, surintendant des affaires publiques (Tsou-li-Kwan) à Schouy, et Ba-Rio-Si, trésorier de Liou-Kiou à Schouy, pour le gouvernement de Liou-Kiou; des copies du présent ont été échangées ce 11 juillet 1854, ou du gouvernement de Hien-Foung, la quatrième année, le sixème mois et le dix-septième jour, à l'hôtel de ville de Napa.

A bord de la frégate à vapeur *Mississipi*, en mer
le 17 juillet 1854.



Digitized by Google

Digitized by Google

## III

### Dispositions relatives aux pilotes et aux soins à prendre pour approvisionner des objets nécessaires les vaisseaux américains qui visitent le port de Simoda.

---

Il sera établi une station à un endroit convenable d'où l'on pourra voir et signaler les navires à hauteur de Simoda; si l'un de ces navires paraît faire voile vers le port, on enverra à sa rencontre une chaloupe avec un pilote.

Afin que ces dispositions soient complétement exécutées, le maître du port tiendra toujours prêtes des chaloupes de grandeur convenable et bien appropriées au service qu'elles doivent faire; ces chaloupes iraient, au besoin, jusqu'au delà de Rock-Island pour s'assurer si le navire en question désire réellement visiter le port.

Si le commandant du navire désire visiter le port, le pilote le conduira à un mouillage sûr, et, pendant le séjour du navire dans le port, il l'aidera de tout son pouvoir à se procurer les provisions nécessaires.

Les pilotes seront payés d'après le tarif suivant :

Digitized by Google

Pour tous les navires dont le tirant d'eau dépasse dix-huit pieds américains . . . . . 15 dollars

Pour tous les navires qui ont un tirant d'eau de plus de treize pieds et de moins de dix-huit. . . . . 10 —

Enfin, pour tous les navires qui ont un tirant d'eau de moins de treize pieds. . . . . 5 —

Le payement se fera en monnaie d'or ou d'argent ou en marchandises d'une valeur correspondante, et le prix sera le même pour faire sortir le navire du port que pour l'y faire entrer.

Si les navires sont mouillés sur rade et n'entrent pas dans le port intérieur, on ne payera aux pilotes que la moitié des prix ci-dessus.

Le prix, pour fournir d'eau les navires américains à Simoda, sera de 1,400 cash pour le chargement d'un bateau, mais les navires devront fournir les tonneaux. On payera environ 7,200 cash pour un cube de bois de cinq pieds américains rendu à bord, (c'est-à-dire un cube de cinq pieds en tout sens).

A bord de la frégate *Mississipi*. En mer
le 28 juin 1854.

SILAS BENT,
Lieutenant de pavillon.

En écriture japonaise :

KOURA-KAWA-KAHEI,
Vice-gouverneur.

Approuvé :

M. C. PERRY,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

A bord du *Mississipi*. Simoda, Japon,
28 juin 1854.

Digitized by Google

## IV

### Lettre adressée par l'équipage du Mississipi au commodore Perry.

---

A bord de la frégate à vapeur des États-Unis, *Mississipi*,
31 juillet 1854.

Monsieur,

L'équipage de ce navire qui porte actuellement votre pavillon, vous demande respectueusement la permission de vous faire la déclaration suivante :

Ayant appris avec regret que vous aviez l'intention de nous quitter avant l'arrivée de ce navire aux États-Unis, nous désirons sincèrement vous exprimer d'une manière convenable le profond sentiment d'estime et de respect que vous nous inspirez, comme notre chef et notre véritable ami. Sachant bien quels grands et mérités honneurs vous attendent, non-seulement dans notre pays, mais encore chez toutes les nations civilisées, nous qui avons eu le bonheur de nous trouver pendant assez longtemps sous vos yeux et sous votre commandement immédiat, nous croyons avoir particulièrement le droit de vous exprimer les vœux ardents et bien sincères que nous formons pour votre bonheur.

Les importantes négociations que vous avez menées à bonne fin avec un peuple si nombreux et si puissant, ont été, croyez-en l'assurance que nous

Digitized by Google

vous donnons, parfaitement comprises par nous, et, sans ignorer tout ce qu'il vous fallait de discrétion et de prudence, nous n'avons pas, néanmoins, douté un seul instant que, sous votre commandement, l'honneur du pavillon national ne courait aucun danger.

Au moment où nous allons nous séparer de vous, nous vous prions d'agréer nos vœux les plus sincères pour votre bonheur. En même temps nous désirons vous exprimer notre reconnaissance pour la sollicitude constante avec laquelle vous avez veillé à notre bien-être, et vous dire combien nous savons apprécier tout l'intérêt que vous portez à ceux qui sont sous vos ordres. Comme nous l'avons déjà dit, tandis que notre patrie s'apprête à vous recevoir avec tous les honneurs dont vous êtes digne, nous vous prions d'accepter ce modeste hommage, et tant que nous aurons l'honneur, car c'en est un, de servir notre pays, nous ne nous sentirons jamais plus confiants ni plus fiers que nous ne l'avons été sous votre commandement.

Au nom de l'équipage du navire :

James Patterson, yeoman. (1)
Henry Smith, Gunners-mate.
Francis Sullivan, Master at armes.
James Robinson, Boatswains-mate.
William Train, Quartermaster.
Atexander Mc. Intosch, captain of the forecastle.
Thomas Jones, captain of the hold.
Angus Johnson, captain of the top.
William Wade, armorer.
Denis Connor, sailmakers-mate.
Reuben Gilliam, carpenters-mate.
Jose R. Hurd, captain of the afterguard.
Charles Haçan, seaman.
Richard Hewson, ordinary seaman.
James Weeks.
Pour les mécaniciens et chauffeurs : John Fisher.
Pour les soldats de marine : Sergent Kearns.

Au commodore M. C. Perry,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

(1) Nous avons laissé en anglais les désignations de fonctions ou de grades dont plusieurs n'ont pas d'équivalent en français. (N. du T.)

Digitized by Google

## V

### Réponse du commodore Perry à la lettre précédente.

---

A bord du *Mississipi*, Macao, le 1er août 1854.

Mes compagnons de bord,

J'ai reçu et lu avec beaucoup de plaisir votre lettre d'hier; je suis heureux de voir, par les termes de cette lettre, que l'équipage du *Mississipi* est animé, à mon égard, de si affectueux sentiments. Ces sentiments je vous les rends de tout mon cœur et je me rappelerai toujours avec joie et avec orgueil les diverses époques où ce bon et éprouvé navire a porté mon pavillon dans cette station et dans d'autres.

Je vous souhaite à tous un heureux avenir, un heureux retour auprès de vos familles et de vos amis, et je me signe

Votre ami,

M. C. Perry.

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES


RETOUR DANS LA BAIE DE JEDDO

Tempête. — Belle vue de Niphon. — Fermeté du commodore Perry. — Entrevue d'Ouraga. — Salle de réception. — Négociations. — Relations amicales avec les Japonais. — Préliminaires. . . . . 7

LA DÉCISION

Préparatifs solennels. — Débarquement du commodore. — Réception et banquet. — Promenade sur le sol japonais. — Souvenir de la patrie. — Présents du gouvernement américain. — Conclusion du traité. — Hourrah pour le commodore Perry. . 19

SIMODA

Mortelles angoisses des commissaires. — Aspect de Jeddo. — Grand soulagement des commissaires japonais. — Départ de la baie de Jeddo. — Idzou. — Port et situation de Simoda. — L'interieur d'une ville japonaise. — Maisons. — Bains. — Contrastes. — Temples. — Service divin. . . . . 27

SIMODA (SUITE)

Femmes japonaises. — Indiscrétion punie. — Usages et légendes. — Prêtres et nonnes mendiantes. — La première chasse sur le sol japonais. — Ornithologie. — Collisions. — Départ. — Ohosima . . . . . 39

HAKOTADE

Détroit de Sangar. — Brouillards dangereux. — Ile de Jedzo. — Baie d'Hakotade. — Une doublure de Gibraltar. — Situation et nature de la ville. — Pêcheries. —


Digitized by Google

Effroi des habitants. — Oiseaux et poissons. — Sables mouvants. — Disposition des maisons. — Ressemblance avec la Suisse. — Police et mesures de précaution contre l'incendie. — Le vieux soldat. — Amabilité des Japonais. — Temple. — Panorama d'Hakotade . . . . . 51

DÉPART DU JAPON

Valeur relative de l'or et de l'argent. — Instruments et montres. — Amour des Japonais pour la musique. — Espérance déçue. — Le voleur attrapé. — Chasse au renard. — Retour à Simoda. — Changement d'aspect de cette ville. — Dernière entrevue des commissaires. — Babioles. — Tombeaux. — Une amitié japonaise. — Départ. — Que voulions-nous et qu'avons-nous obtenu? . . . . . 65

DERNIER DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

L'île d'Ohosima. — Rencontre en mer. — Retour à Napa. — Rixes avec les indigènes. — Un meurtre. — Jugement. — Le commodore et le régent. — Fête du 14 juillet. — Une colonie pénitentiaire. — Le docteur Morton. — Départ de Liou-Kiou. . . 81

LES MISSIONS CATHOLIQUES A HONG-KONG

Quelques mots sur la guerre révolutionnaire en Chine. — Anecdotes de Nan-King. — Le midshipman B... — Deux apôtres chrétiens. — Asile de l'enfance de Jésus. — Autres missions . . . . . 93

HOMEWARD-BOUND!

Douloureuse séparation. — On se met en route pour l'Amérique. — Encore une visite à Simoda. — Bons résultats du traité. — Une joueuse de guitare. — Doux climat. — Un orage N° 12! . . . . . 105

LES SANDWICH

Aspect d'Oahou. — La ville d'Honoloulou. — Le bol de punch du diable. — Cabarets. — Demeures et costumes. — Une audience de Kamehameha III. — Agriculture. — Genre de nourriture peu appétissant. — La vallée de Nouanoo. — Souvenirs de Kamehameha Ier. — Jines Croio. — Missions. — Grand mouvement du port. — Missions . . . . . 115

SAN-FRANCISCO

Aspect désolé des côtes. — La ville tombée des nues. — Système de nivellement. — Accroissement rapide. — Théâtre. — Maisons de jeux. — Cherté décroissante. — Benicia. — Chasse abondante dans les *tules*. — Belle perspective des cultivateurs. — Le compagnon de chasse. — Martinez. — Un chercheur d'or devenu geôlier. — Première moisson artistique. — Arrivée sur la rade de Panama. — L'île Taboga. — La ville de Panama. — *Camino reale*. . . . . 123

Digitized by Google

VALPARAISO

Situation de Valparaiso. — Accueil hospitalier. — Intermède théâtral. — Chemin de fer de San-Iago. — Beauté des chiliennes. — Divertissements populaires. — Excursion dans les montagnes. — Une soirée au club allemand. — Mauvais bains. — Départ de Valparaiso. . . . . 139

LE DÉTROIT DE MAGELLAN

Entrée du détroit. — Aspect sinistre. — Long-Reagh. — Glacier. — Un petit bois de myrtes. — Une baleine sautante. — Patagons. — Le cap Froward. — Mount-Sarmiento. . . . . 155

PORT-FAMINE

A terre ! — Histoire de Pedro Sarmiento. — Restes de Port-Famine. — Observations générales sur le passage du détroit de Magellan. — Perspective d'établissement. — Entrée orientale de la baie. — Image vraie des jours de la création. . . . . 169

RIO DE JANEIRO

Aspect de la ville et du port. — Débarquement. — Hôtel Pharoux. — Tableau animé du port. — Exportation du café. — Un bureau de poste bien organisé. — Douane. — Les Allemands à Rio de Janeiro. — Étendue de la ville. — Tir à la cible. — Hospitalité. — Églises. — Théâtres. — Un artiste allemand. — L'hospice Pedro II. — Scènes de la maison des fous. — Le grand aqueduc du Corcovado. — L'homme au masque de fer. — Les cascades de Tajouka. — Le jardin botanique. — La société des chanteurs allemands. — Une fête d'ouvriers. — Colonisation allemande au Brésil. — Les Brésiliens. — Adieux au lecteur. . . . . 183

LE JAPON ET SES HABITANTS

Le Japon et ses habitants. — Esquisse ethnographique. . . . . 221

DOCUMENTS, ACTES, CORRESPONDANCES, ETC., RELATIFS A L'EXPÉDITION AU JAPON, ENTREPRISE PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS.

I. Notes sur les négociations qui ont eu lieu au Japon pendant la seconde visite de l'escadre des États-Unis sous les ordres du commodore M. C. Perry. . . . . 255
II. Le commodore Perry au ministre de la marine. . . . . 279
III. Dispositions relatives aux pilotes et aux soins à prendre pour approvisionner des objets nécessaires les vaisseaux américains qui visitent le port de Simoda. . . . 307
IV. Lettre adressée par l'équipage du *Mississipi* au commodore Perry. . . . . 309
V. Réponse du commodore Perry à la lettre précédente. . . . . 311

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

# DISPOSITION DES PLANCHES

---

PREMIER VOLUME


Page 121. — Marché aux poissons à Canton.
» 166. — Vue de Napa à Liou-Kiou.
» 175. — Tchan-di-coo-sah à Liou-Kiou.
» 182. — Schouy, capitale de Liou-Kiou; c'est la planche qui se trouve accolée au titre illustré.
» 202. — Marché de Napa.


DEUXIÈME VOLUME.

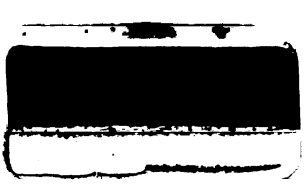

Page 22. — Groupe de soldats japonais.
» 34. — Bain public à Simoda.
» 72. — Conférence du commodore Perry avec les commissaires japonais.
» 117. — Honoloulou dans l'île d'Ouahou.
» 159. — Détroit de la Neige.


---

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google